





LES ACTES

DES MARTYRS



19113. — Paris. F. Levé, imprimeur de l'Archevêché, rue Cassette, 17.

LES ACTES
DES MARTYRS

DEPUIS L'ORIGINE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE
JUSQU'A NOS TEMPS

TRADUITS ET PUBLIÉS

PAR LES RR. PP. BÉNÉDICTINS

DE LA CONGRÉGATION DE FRANCE



PARIS

Fortuné WATTELIER
5, rue du Cherche-Midi.

J. LEDAY et Cie
10, rue Mézières

1890

LES ACTES
DES MARTYRS

TROISIÈME SIÈCLE.

XI

LES ACTES DE SAINT PIONIUS ET DE SES COMPAGNONS.

(L'an de Jésus-Christ 250.)

Ces beaux Actes, qui font partie de la collection de dom Ruinart, sont un monument contemporain des faits qu'ils rapportent. Nous avons refait complétement la traduction de Drouet de Maupertuy.

L'Apôtre a ordonné de raconter les mérites des saints et d'en conserver le souvenir, parce qu'il savait que le récit de leurs vertus nourrit le zèle dans les cœurs généreux, dont l'unique désir est d'imiter ces héros, ou du moins de chercher à les suivre avec une noble émulation. C'est pourquoi l'on ne doit pas laisser dans l'oubli le martyre de Pionius, qui, pendant sa vie, a dissipé chez un grand nombre de nos frères les ténèbres de l'ignorance, et qui, plus tard, dans ses souffrances et dans sa mort, a confirmé par son exemple les enseignements qu'il leur avait donnés.

Le second jour du sixième mois, c'est-à-dire le quatre des ides de mars, au jour du grand samedi, et pendant qu'ils célébraient la naissance du saint martyr Polycarpe, Pionius, Sabine, Asclépiade et Macédonia, avec Lemnus, prêtre de l'Eglise

catholique, furent atteints par les violences de la persécution. Mais, parce que le Seigneur n'a point de secrets pour la foi pure et sincère, Pionius avait connu à l'avance les supplices qui lui étaient réservés, et les voyait approcher sans crainte. La veille en effet de la fête du saint martyr Polycarpe, à laquelle il se préparait avec Sabine et Asclépiade par le jeûne et la prière, il avait appris en songe qu'il serait arrêté le lendemain. Aucun doute pour lui n'était possible, tant était claire la vision qui lui avait tout révélé ; c'est pourquoi il s'était mis une corde au cou, et avait fait faire de même à Sabine et à Asclépiade ; afin que ceux qui devaient les arrêter, les trouvant enchaînés d'avance, comprissent que leur violence n'avait rien d'imprévu, et reconnussent en même temps qu'ils ne devaient point juger de leurs nouvelles victimes par ceux qui avaient consenti à goûter les chairs des sacrifices, puisque, avant toute condamnation, ils avaient pris d'eux-mêmes ces liens, comme un témoignage de leur foi et une preuve de leur résolution.

Le samedi donc, ils avaient achevé déjà la prière solennelle et pris saintement une réfection de pain et d'eau, lorsque Polémon, gardien du temple des idoles, arriva, suivi d'une troupe nombreuse, que les premiers magistrats de la ville lui avaient donnée, pour rechercher les chrétiens. En apercevant Pionius, il laissa tomber de ses lèvres impies des paroles de menaces : « Vous n'ignorez pas sans doute la loi du prince, qui vous ordonne de célébrer des sacrifices. » Pionius dit : « Oui, nous connaissons les lois, mais celles-là seulement qui nous ordonnent d'adorer Dieu. » Polémon reprit : « Venez au Forum, et vous apprendrez que ce que je dis est vrai. » Mais Sabine et Asclépiade élevant la voix s'écrièrent : « Nous n'obéissons qu'au vrai Dieu. » Comme on les conduisait au Forum, le peuple qui les rencontra vit les cordes qu'ils portaient au cou ; et, par ce désir de tout voir naturel à la multitude, une foule de curieux étonnés du spectacle se mit à suivre, grossissant

à chaque pas, poussant en avant ceux qui les précédaient, et poussés eux-mêmes par d'autres qui arrivaient derrière. Lorsque cette foule parvint au Forum, la multitude était si grande, qu'après avoir rempli l'enceinte, elle envahit jusqu'aux toits des temples païens. Les femmes y étaient en grand nombre, parce que c'était le sabbat, et que les femmes juives, à cause de la solennité du jour, avaient suspendu leurs travaux. Tous les âges aussi y étaient accourus pour voir, et ceux que la petitesse de leur taille aurait privés du spectacle, montaient sur des bancs et des coffres, afin de ne rien perdre de la scène : leur ingénieuse curiosité suppléant ainsi à ce que la nature semblait leur refuser.

Enfin, quand les martyrs furent placés au milieu de ce peuple, Polémon prit le parole et dit : « Il serait sage à toi, Pionius, et à tous les autres, d'obéir aux ordres de l'empereur et d'échapper ainsi au supplice. » Mais à ce conseil de Polémon, le bienheureux martyr étendit la main ; sur son visage se peignaient les désirs et la joie de son âme ; il répondit : « Habitants de Smyrne, qui êtes fiers de la beauté de vos murailles et de l'éclat de votre cité, vous qui comptez avec orgueil le poëte Homère entre vos concitoyens, et vous juifs, s'il en est dans cette foule, écoutez-moi ; je serai court. J'entends dire que vous vous moquez de ceux d'entre nous qui sacrifient à vos dieux, soit qu'ils s'y portent d'eux-mêmes, soit qu'ils cèdent à la violence ; ainsi vous condamnez chez les uns le manque de courage, chez les autres l'erreur volontaire. Il serait pourtant convenable que vous aussi vous obéissiez à votre maître et docteur, à Homère, qui défend comme un crime d'insulter à la mémoire des morts, de lutter avec des malheureux privés de la lumière, de combattre contre un cadavre. Et vous de votre côté, juifs, vous devriez obéir à la loi de Moïse, qui a dit : « Si la bête de ton ennemi est tombée, relève-la avant « de passer. » Salomon, dans le même sens, et presque dans les mêmes termes, a répété : « Si ton ennemi tombe, ne triomphe « pas ; ne te réjouis pas du malheur des autres. » Quoi qu'il en

soit de ces malheureux chrétiens, pour moi j'aime mieux mourir, endurer tous les supplices, et passant par les plus terribles épreuves, souffrir des douleurs sans mesure que de renoncer à ma foi, à des vérités que j'ai moi-même enseignées, après les avoir reçues de mes maîtres. Et cependant ces mêmes juifs qui poursuivent des éclats de leurs risées ceux des nôtres qui de gré ou de force sacrifient aux dieux, ne nous épargnent pas nous-mêmes dans leurs sarcasmes; ils crient d'une voix insultante que nous avons assez longtemps joui de la liberté. Mais quand nous serions leurs ennemis, ne sommes-nous pas des hommes ? Et quel tort leur avons-nous fait ? A quels supplices les avons-nous condamnés? Où sont ceux que notre langue a déchirés? ceux que nous avons poursuivis d'une haine injuste et violente ? ceux que, dans les emportements d'une cruauté sauvage, nous avons contraints à sacrifier ? Leur crime à eux est loin de ressembler à ceux que la crainte des hommes fait aujourd'hui commettre ; car il y a une grande distance entre celui qui cède à la contrainte et le pécheur volontaire ; chez l'un c'est la circonstance, chez l'autre la volonté qui est la raison du crime.

« Qui obligeait les juifs à s'initier aux mystères de Béelphégor, à s'asseoir aux banquets sacriléges des morts, et à se repaître de la chair des victimes qu'on leur immolait ? Qui les a forcés à contracter des alliances honteuses avec les filles des peuples étrangers, à rechercher les infâmes jouissances de la débauche ? Qui les obligeait à brûler leurs enfants, à murmurer contre Dieu et à nourrir en secret des plaintes contre Moïse ? Quand ils ont oublié tant de bienfaits, quand ils ont été ingrats, quand les regrets de leurs cœurs les reportaient vers l'Égypte, cédaient-ils à la violence ? étaient-ils donc contraints, lorsque Moïse étant sur la montagne, ils dirent à Aaron : « Fais-nous des dieux et un veau d'or ? » Et ainsi du reste de leur histoire. Vous peut-être, qui êtes païens, ils peuvent vous tromper en flattant vos oreilles par des récits mensongers ; mais à nous jamais aucun d'eux n'imposera ses

fables. Demandez-leur plutôt qu'ils vous lisent leurs livres des Juges et des Rois, et l'Exode et les autres ; qu'ils vous les montrent, et vous y verrez leur condamnation. Mais vous demandez pourquoi de nombreux chrétiens vont d'eux-mêmes sacrifier, et à cause de ces apostats vous insultez au petit nombre qui persévère. Représentez-vous une aire que remplit une abondante moisson. Le monceau de paille n'est-il pas plus gros que celui de grain ? Lorsque le colon avec sa pelle ou la double dent de sa fourche retourne les gerbes, la paille légère qu'il soulève s'envole au vent ; mais le grain pesant et nourri demeure au lieu où il est tombé. Et quand le pêcheur jette à la mer ses filets, tout ce qu'il en retire est-il bon ? Or, sachez qu'il en est ainsi des hommes que vous avez sous les yeux, que de la même manière il y a chez eux mélange du bien et du mal, du très-bon et du très-mauvais ; mais si vous voulez les mettre en regard, la différence est frappante, et la comparaison fait connaître alors ce qui est bon.

« Vous avez des outrages pour la fidélité comme pour l'apostasie. A quel titre donc voulez-vous que nous subissions les supplices auxquels vous nous condamnez ? Est-ce l'injustice ou l'innocence que vous voulez frapper ? Si c'est l'injustice, et que cependant vous n'ayez aucun fait pour motiver vos poursuites, vous vous montrez par là même plus injustes que ceux que vous prétendez punir. Si au contraire c'est l'innocence, quel espoir vous reste donc à vous, puisque, à votre tribunal, les justes doivent souffrir de tels tourments ? Car si le juste a tant de peine à se sauver, que deviendront le pécheur et l'impie ? La menace d'un jugement pèse sur ce monde, et des signes nombreux nous avertissent qu'il n'est pas loin. J'ai parcouru le pays des Juifs, et j'ai voulu tout connaître par moi-même ; après avoir passé le Jourdain, j'ai vu cette terre dont les ruines attestent la colère de Dieu contre des monstres, qui, foulant aux pieds le respect de l'homme et les droits de l'hospitalité, tuaient ou prostituaient leurs hôtes. Oui, je l'ai vue cette terre dévorée par le feu de la

vengeance divine ; à jamais frappée de sécheresse et de stérilité, ce n'est plus qu'un amas de cendres encore fumantes. J'ai vu la mer Morte, qui a tremblé devant Dieu et changé sa nature ; j'ai vu ses eaux qui refusent, je ne dis pas de nourrir un être vivant, mais même de le garder dans leur sein. Si un homme vient à y tomber, elles le rejettent ; comme si elles craignaient que l'attouchement de cet homme ne fût encore pour elles une souillure ou la cause de nouveaux châtiments. Mais pourquoi chercher si loin des témoignages et vous rapporter des faits qui sont loin de vous, quand vous-mêmes avez sous les yeux un vaste incendie, et que vous nous racontez comment des torrents de flammes s'échappent en bouillonnant des flancs d'un rocher ? Rappelez-vous encore les feux qui dans la Lycie et dans de nombreuses îles sortent comme un fleuve des entrailles de la terre. Et si vous n'avez pas été témoins de ces merveilles, rappelez-vous du moins ces eaux à qui la nature, et non la main des hommes, a communiqué la chaleur ; contemplez ces sources brûlantes qu'anime un feu qu'elles devraient éteindre. Et d'où pensez-vous qu'il vienne ce feu, s'il n'a pas son aliment dans les feux de l'enfer ? Vous dites que sous Deucalion, nous disons au temps de Noé, la terre a été ravagée, et par le feu, et par les inondations ; car la vérité catholique est connue du moins en partie chez tous les peuples. C'est pourquoi nous vous annonçons le jugement que le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, va venir exercer par le feu. Quant à vos dieux, nous ne les adorons pas, nous ne vénérons point des images d'or ; car la religion ne voit en elles rien de sacré : leur matière seule a quelque valeur. »

Ainsi parlait Pionius, et il semblait vouloir continuer ; car tout le peuple, Polémon lui-même, lui prêtaient une oreille attentive, et personne n'eût osé l'interrompre. Mais à ces mots : « Nous n'adorons point vos dieux, nous ne vénérons point des images d'or, » on fit entrer les saints martyrs dans le prétoire. Pionius s'y vit entouré d'une foule nombreuse qui, s'unissant à Polémon, cherchait à le séduire par les

caresses de la louange. « Pionius, lui disaient-ils, écoute nos conseils : la vie et la santé sont choses précieuses ; bien des raisons t'obligent à les conserver ; tu es digne de vivre, et à cause du mérite de tes actions, et à cause de ta douceur. C'est un grand bien de vivre, d'aspirer la lumière du jour. » Et ils continuaient ainsi leurs instances ; mais Pionius reprit : « Comme vous, je dis qu'il est bon de vivre et d'aspirer la vie dans les flots de la lumière ; mais j'entends cette lumière qui est le terme de nos désirs. En préférant cette lumière supérieure que nous ambitionnons, ce n'est point par mépris des dons de Dieu que nous délaissons celle d'ici-bas ; nous la sacrifions pour jouir de biens plus grands et meilleurs. Néanmoins je dois vous remercier de m'avoir trouvé digne de votre affection et de vos honneurs ; mais nous y soupçonnons un piége. La haine déclarée a toujours été moins nuisible que les caresses trompeuses. »

A ces mots, du milieu de la foule, un homme méchant et pervers nommé Alexandre lui cria : « A ton tour, prête l'oreille à ma parole. » Pionius lui répondit : « C'est à toi plutôt de m'écouter ; car ce que tu sais, je le sais aussi ; mais toi, ce que je sais, tu ne le sais pas. » Alors, insultant aux liens des bienheureux martyrs, Alexandre dit : « Que signifient ces liens ? » Pionius répondit : « C'est afin qu'en nous voyant ainsi traînés par la ville, on ne croie pas que nous allons sacrifier ; c'est afin que vous-mêmes vous renonciez à nous conduire aux temples, comme vous faites pour les autres chrétiens ; enfin c'est pour que vous compreniez qu'il est inutile de nous interroger, puisque nous courons de nous-mêmes à vos prisons. » Alexandre se tut ; mais le peuple continuait ses prières et ses sollicitations. Le bienheureux martyr dit : « Notre résolution est arrêtée, et rien ne nous la fera changer. » Puis, comme il se mettait à adresser des reproches pleins de fermeté et d'énergie à ceux qui l'entouraient, leur rappelant le passé et leur faisant craindre l'avenir, Alexandre reprenant la parole : « Qu'est-il besoin, dit-il, de tous vos discours, puisqu'il n'est

plus possible de vous laisser vivre; que dis-je ? puisqu'il est souverainement nécessaire que vous mouriez ? »

Cependant le peuple se disposait à aller au théâtre, afin que du haut de la scène, à la faveur de la voûte, la voix du bienheureux martyr fût mieux entendue ; mais je ne sais quels personnages s'approchant alors de Polémon, lui persuadèrent que s'il permettait au martyr de parler, il en pourrait naître des troubles et du désordre. C'est pourquoi Polémon, effrayé de ces menaces, dit à Pionius : « Puisque tu refuses de sacrifier, du moins viens au temple. » Pionius répondit : « Il n'est pas bon pour vos idoles que nous entrions dans vos temples. » Polémon reprit : « Tu as donc endurci ton âme contre toute persuasion ? » Mais Pionius à son tour : « Plût à Dieu que je pusse vous toucher, et vous persuader de devenir chrétiens. » Quelques-uns se prirent à rire et lui crièrent : » Garde-toi de le faire; nous serions brûlés vifs. » Pionius leur dit : « Il est bien plus terrible d'être brûlé après la mort. » Pendant cette contestation, ils aperçurent un sourire sur les lèvres de Sabine, et lui dirent d'une voix terrible et menaçante : «Tu ris?» Elle répondit : « Je ris, puisque Dieu le permet; car nous sommes chrétiens. » Ils lui dirent : « Tu vas souffrir un supplice que certainement tu ne veux pas; car celles qui refusent de sacrifier, on les jette dans les lieux de prostitution pour y compléter le nombre des courtisanes, et assouvir la passion des débauchés. » Elle répondit : « Tout ce qui plaira à Dieu. »

Pionius, s'adressant encore à Polémon, lui dit : « Si tu as l'ordre de persuader ou de punir, punis donc, puisque tu ne peux persuader. » Polémon, irrité de la hardiesse de ce langage, lui dit : « Sacrifie. » Pionius répondit : « Je ne sacrifierai pas. » Polémon dit : « Pourquoi ? » Pionius répondit : « Parce que je suis chrétien. » Polémon dit : » Quel est le Dieu que tu adores ? » Pionius répondit : « Le Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils renferment, et nous tous; le Dieu qui nous a tout donné et que nous connaissons par Jésus-Christ, son Verbe. » Polémon dit :

« Au moins sacrifie à l'empereur. » Pionius reprit : « Je ne sacrifierai point à un homme. »

Alors le notaire se mit à tracer sur des tablettes de cire les réponses de l'accusé, et Polémon dit à Pionius : « Quel est ton nom ? » Pionius répondit : « Chrétien. » Polémon dit : « De quelle Église? » Pionius répondit : « De l'Église catholique. » Polémon, laissant là Pionius, se tourna vers Sabine. Or, par le conseil de Pionius, Sabine avait changé son nom en celui de Théodote, de peur de retomber entre les mains d'une maîtresse impie, qui sous l'empereur Gordien avait voulu lui faire abandonner la foi, et l'avait enchaînée et reléguée dans les montagnes où les frères avaient secrètement fourni à ses besoins. Polémon lui dit : « Quel est ton nom? » Elle répondit : « Théodote et chrétienne. » Polémon dit : « Si tu es chrétienne, de quelle Église es-tu ? » Elle répondit : « De l'Église catholique. » Polémon dit : « Quel est le Dieu que tu adores ? » Elle répondit : « Le Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils renferment, et que nous connaissons par Jésus-Christ, son Verbe. » Ensuite Polémon s'adressant à Asclépiade, qui se tenait auprès de Sabine, lui demanda son nom. Asclépiade répondit : « Chrétien. » Polémon dit : « De quelle Église ? » Asclépiade répondit : « De l'Église catholique. » Polémon dit : » Quel est le Dieu que tu adores ? » Asclépiade répondit : » Le Christ. » Polémon dit : « Quoi donc, en est-ce un autre ? » Asclépiade répondit : « Non ; c'est celui-là même que ceux-ci viennent de confesser. »

Après cet interrogatoire, on les conduisit à la prison ; l'immense foule du peuple les suivait. Ses flots s'étaient tellement pressés et entassés sur le Forum Martha, qu'on avait peine à ouvrir un passage au milieu de cette multitude. Quelques-uns, durant ce trajet, remarquant la rougeur qui animait les traits du bienheureux martyr, étaient frappés d'admiration et disaient : « Qu'est-ce ceci? cet homme que nous avons toujours vu blême et livide, comme sa pâleur s'est changée tout à coup en un teint vermeil ! » Sabine, pour éviter

d'être écrasée par la foule, se pressait à son côté et s'y tenait comme attachée; quelqu'un lui dit : « Tu tiens sa tunique, comme si tu craignais d'être privée de son lait. » Un autre élevant la voix, s'écria : « Qu'on les punisse, s'ils ne veulent pas sacrifier. » Polémon lui répondit : « Nous n'avons ni les faisceaux, ni les haches, pour nous donner ce pouvoir. » Un autre disait d'un ton moqueur : « Voyez ce petit homme : lui, il va sacrifier. » Il parlait d'Asclépiade, le compagnon de Pionius. Pionius répondit : « Non, il ne le fera pas. » Un autre disait tout haut : « Il sacrifieront l'un et l'autre. » Pionius répondit : « Chacun suit sa propre volonté; mon nom est Pionius; si quelqu'un veut sacrifier, je n'ai rien de commun avec lui; qu'il unisse son nom à celui qui déjà l'a fait. » Au milieu de ces mille paroles qui se croisaient, une voix, du milieu de la foule, cria à Pionius : « Comment, avec tant de sagesse et de science, peux-tu t'obstiner à courir à la mort? — Non la mort, répondit Pionius; mais ce que vous croyez être ma mort. Tout m'oblige au contraire, de plus en plus, à persévérer dans la confession de ma foi; vous n'avez pas oublié les immenses funérailles qui vous ont attristés, la famine affreuse et avec elle tous les fléaux dont vous avez été les victimes. — Mais, lui cria une autre voix, cette famine, tu en as souffert, toi aussi, avec nous. — Oui, répondit Pionius; mais j'avais avec moi l'espérance en Dieu. »

La foule était si grande que les gardes eurent peine à ouvrir les portes de la prison; ils entrèrent cependant et introduisirent Pionius et ses compagnons. Ceux-ci trouvèrent dans ce lieu un prêtre de l'Église catholique, nommé Lemnus, une femme nommée Macédonia, et un homme du bourg de Carcerène, qui appartenait à la secte des Phrygiens. On les mit tous ensemble, et de pieux serviteurs de Dieu ne tardèrent pas à les visiter. Mais les gardes de la prison remarquèrent que Pionius, par une résolution concertée avec ses compagnons, refusait tout ce que les fidèles venaient lui offrir: dans l'extrême indigence, disait-il, il n'avait jamais

été à charge à personne ; comment pourrait-il être forcé maintenant à accepter quelque chose? Les gardes, accoutumés à recevoir des présents de ceux qui venaient visiter les chrétiens, et irrités de ce que ceux-ci ne leur apportaient aucun profit, les enfermèrent dans la partie de la prison la plus enfoncée sous terre ; afin que, loin du jour et privés des secours de la commisération, ils souffrissent d'affreuses tortures, au milieu de la fange d'un cachot ténébreux et fétide. Les bienheureux obéirent en bénissant le Seigneur, et ils distribuèrent à leurs gardes des présents, comme les visiteurs avaient coutume de faire. Le geôlier, admirant cette générosité, voulut les faire rentrer dans la partie où ils étaient d'abord ; mais ils refusèrent de quitter leur cachot, répétant à haute voix : « Gloire éternelle vous soit rendue, Seigneur ! rien ne pouvait nous être meilleur que le sort qu'on nous a fait. »

Laissés libres de faire ce qu'ils voudraient, ils passèrent le jour et la nuit dans la lecture et la prière. Ainsi leur foi se fortifiait et s'éclairait, pour affronter bientôt les supplices. Or, pendant qu'ils se livraient à ces actes pieux, un grand nombre de païens et de gentils vinrent les visiter, dans le dessein de gagner Pionius. Mais, en entendant parler ce grand serviteur de Dieu, ils demeuraient frappés d'admiration et subissaient, comme malgré eux, l'ascendant d'une vertu qu'ils venaient pour corrompre. Ceux qui, cédant à la violence, avaient sacrifié, venaient aussi ; ils baignaient les portes de la prison de larmes abondantes, qui coulaient comme des torrents ; les gémissements qui s'échappaient de leurs poitrines ne leur laissaient pas le temps de respirer, et leurs sanglots sans cesse répétés semblaient renouveler à chaque instant leur douleur, chez ceux-là surtout dont on avait jusqu'à leur chute admiré la vertu. Pionius, en les voyant plongés dans ce deuil profond et inconsolable, pleurait avec eux et leur disait : « A quel nouveau genre de supplice suis-je donc condamné ? Il me semble qu'on déchire mon corps, qu'on m'arrache violemment tous les membres, quand je vois les perles de l'Église foulées

aux pieds des pourceaux, les étoiles du ciel attirées jusqu'à terre dans les replis de la queue du dragon, et la vigne, que la main de Dieu avait plantée, ravagée par un sanglier et ouverte au pillage de tous les passants. Mes enfants, à qui chaque jour je donnais une nouvelle naissance, jusqu'à ce que le Christ fût formé en eux, se sont égarés dans des sentiers âpres et sauvages ; ces tendres rejetons que j'élevais et nourrissais m'ont été arrachés. Susanne est encore aujourd'hui traînée devant des juges impies ; des vieillards sacriléges l'environnent, insultent à sa délicate et virginale beauté par des regards lascifs, et entassent sur sa tête d'horribles calomnies. Aujourd'hui encore, Aman menace et triomphe dans ses banquets ; Esther, et avec elle toute la cité, sont dans les larmes. Aujourd'hui la faim et la soif dévorent les âmes dans les tourments d'une persécution plus affreuse que la famine et la sécheresse ; aujourd'hui enfin, parce que toutes les vierges sont ensevelies dans le sommeil, les paroles du Seigneur Jésus sont accomplies. « En quel lieu du monde le Fils de l'homme, quand il « viendra, pourra-t-il touver encore de la foi ? » Car j'entends dire que partout le chrétien trahit son frère, afin que soit accompli ce qui a été dit : « Le frère livrera son frère à la mort. »

« Mais quoi ! parce que Satan a demandé nos âmes, et qu'avec son trident de feu il purifie l'aire du père de famille, pensez-vous que la saveur ait abandonné le sel de la terre, et qu'il ne soit plus bon qu'à fouler aux pieds des hommes ? Non, mes enfants, ne le croyez pas. Dieu n'a pas quitté le monde; c'est nous qui avons quitté Dieu. Il a dit : « Mes mains pour vous délivrer « ne se lassent point, mes oreilles n'ont jamais été fatiguées de « vos cris. » Ce sont donc nos péchés qui nous éloignent de Dieu ; et, s'il ne nous exauce pas, ce sont nos infidélités qu'il faut accuser, et non point la dureté de Jésus-Christ, notre Seigneur. Car enfin, que n'avons-nous pas fait contre lui ? nous avons délaissé Dieu. D'autres l'ont méprisé, quelques-uns ont péché par avarice et par légèreté ; ils se sont accusés, ils se sont trahis mutuellement, et ils meurent victimes des

coups dont ils se déchirent les uns les autres. Et cependant nous avons un précepte qui nous oblige à plus de justice que n'en ont eu les scribes et les pharisiens !

« J'apprends encore que plusieurs d'entre vous sont pressés par les juifs d'aller à la synagogue. Gardez-vous de ce crime, le plus grand que vous puissiez commettre, celui pour lequel il n'y a point de pardon, parce qu'il est le blasphème contre l'Esprit-Saint. Ne soyez point comme eux des princes de Gomorrhe, des juges de Sodome, dont les mains sont souillées du sang des innocents et des saints. Nous, du moins, nous n'avons pas tué les prophètes, ni livré le Sauveur. Mais pourquoi m'étendrais-je davantage ? Rappelez-vous ce que vous avez vous-mêmes entendu. J'ai appris que les juifs vomissaient d'affreux blasphèmes ; qu'ils disaient, dans leurs vaines impostures, et répétaient partout que le Seigneur Jésus-Christ, comme un simple mortel, avait succombé à la violence et n'avait pu échapper à la mort. Mais, dites-moi, quel est le mortel qui a succombé par faiblesse à la violence, et dont les disciples cependant ont chassé pendant tant d'années et continueront encore à chasser les démons ? Quel est ce maître impuissant contre la violence et la mort, et dont pourtant les disciples, et après eux tant d'autres fidèles, ont affronté les supplices avec un joyeux empressement ? Faut-il rappeler les miracles qui ont été faits dans l'Église catholique, à des hommes qui ne savent pas encore que celui-là seulement meurt honteusement victime de la violence, qui, rejetant le bienfait de la vie, attente à ses jours librement et de ses propres mains.

« Ce n'est point encore assez pour ces âmes sacriléges : ils ajoutent à leurs crimes de nouveaux blasphèmes ; ils expliquent comment le Seigneur Jésus-Christ est remonté au ciel avec sa croix, en disant qu'il a été évoqué du séjour des ombres par la magie. C'est ainsi que ce que l'Écriture leur enseigne, à eux aussi bien qu'à nous, sur le Christ et le Seigneur, ils le tournent en blasphèmes et en impiétés. Ceux qui

tiennent un pareil langage ne sont-ce pas des pécheurs, des perfides, des misérables ?

« Je veux redire ici ce que souvent les juifs m'ont enseigné dans ma première enfance ; et je les convaincrai de mensonge. Il est écrit : Saül interrogea la pythonisse et lui dit : « Évo-« que-moi Samuel le prophète. » Et cette femme vit se dresser devant elle un homme revêtu de la robe des prêtres. Saül crut que c'était Samuel, et il l'interrogea sur les choses qu'il voulait connaître. Eh ! quoi donc, cette magicienne pouvait-elle évoquer Samuel ? S'ils conviennent qu'elle le pouvait, ils avoueront par là-même que l'iniquité est plus puissante que la justice ; si au contraire ils nient que cette femme ait pu évoquer une ombre, il faudra bien qu'ils demeurent convaincus que la résurrection du Seigneur Jésus-Christ n'a point été une évocation magique. C'est ainsi qu'ils se voient réduits à l'alternative, ou de s'avouer vaincus, ou de trouver leur condamnation dans leurs prétentions mêmes. Quant à l'explication du texte, la voici : Comment le démon d'une magicienne pouvait-il évoquer l'âme d'un saint prophète, qui, déjà transporté dans le sein d'Abraham, y jouissait du repos du paradis ; puisque c'est une loi que toujours le plus faible soit vaincu par le plus fort ? Faut-il donc dire, comme plusieurs le croient, que Samuel a été rappelé à la vie ? Nullement. Mais que penser alors de cette apparition ? De même qu'autour de ceux qui portent Dieu dans un cœur pur, les anges s'empressent pour les assister, de même les démons obéissent aux devins, aux enchanteurs, aux magiciens, et à tous ceux qui, sous prétexte de divination, vendent dans les campagnes isolées les prétendus secrets de leur fureur prophétique. Si donc l'Apôtre a dit que Satan se transformait en ange de lumière, il n'est pas étonnant que ses ministres aussi se transfigurent ; ainsi il est parlé d'un Antechrist, c'est-à-dire faux Christ. L'âme de Samuel n'a donc point été évoquée ; mais les démons ont revêtu les traits du prophète, pour le montrer à cette femme et à Saül prévaricateur. C'est ce que fait voir la suite

même du texte sacré. Samuel en effet dit à Saül : « Tu seras « aujourd'hui avec moi. » Comment un adorateur des dieux et des démons aurait-il pu se trouver réuni en un même lieu avec Samuel ? Et n'est-il pas évident pour tous que Samuel ne pouvait être avec les impies ? Si donc il n a pas été possible d'évoquer l'âme d'un prophète, comment s'obstiner à croire qu'on ait, par des enchantements, évoqué du sépulcre le Seigneur Jésus, quand ses disciples affirment qu'ils l'ont vu monter au ciel, et souffrent avec joie la mort pour soutenir leur témoignage? Mais si ces vérités n'ont point de prise sur vos âmes, allez demander aux prévaricateurs et aux adorateurs des démons de vous apprendre à devenir parfaits. » Et mettant fin à ce long discours, il leur commanda de sortir à l'instant de sa prison.

Sur ces entrefaites arrive Polémon suivi d'une grande foule. Il crie d'une voix terrible : « Eudémon votre évêque vient de sacrifier, et le magistrat vous ordonne de venir promptement au temple. « Pionius répondit : « Il est d'usage que les prisonniers attendent l'arrivée du proconsul. Comment êtes-vous assez téméraire pour usurper les fonctions d'un magistrat ? » Ainsi rebuté, Polémon sortit, mais pour revenir bientôt avec une suite plus nombreuse. Cette fois, le maître de la cavalerie, dans un langage artificieusement étudié, dit à Pionius : « Nous venons ici envoyés par le proconsul, avec ordre de vous conduire tous à Éphèse. » Pionius répondit : « Que celui qui en a reçu la mission s'approche, et nous partons sans délai. » Alors le maître de la cavalerie, ou plutôt, pour me servir de l'expression consacrée, le turmaire, personnage de l'ordre des Illustres, se présenta et dit : « Si tu refuses d'obéir, tu sentiras quel est le pouvoir du turmaire. » Et en même temps il lança une corde au cou de Pionius, et la serra si rudement qu'il ne pouvait plus respirer ; puis il le livra aux appariteurs pour le conduire. Pionius en cet état n'avait plus de parole ; mais Sabine et les autres prisonniers que l'on traînait avec lui au Forum, criaient à haute

voix : « Nous sommes chrétiens. » On les traînait ; car, ne voulant céder qu'à la violence, ils s'étaient jetés à terre, afin d'empêcher, ou du moins de retarder leur entrée dans le temple des idoles. Pour Pionius , il était porté ou plutôt traîné par six appariteurs. Ceux-ci à la fin fatigués et cédant sous le poids, le frappaient du pied dans les flancs, pour le contraindre par la douleur à suivre, ou à ne pas rendre, à dessein, leur fardeau intolérable. Mais il demeurait immobile, et il semblait à ces bourreaux que leurs coups ajoutaient encore à la pesanteur du martyr. Quand ils virent inutiles tous leurs efforts pour le faire avancer, réduits à s'avouer vaincus, ils demandèrent du secours, afin de triompher du moins par le nombre.

Aussitôt, au milieu des transports bruyants d'un triomphe devenu facile, ils saisissent Pionius et vont le placer, comme une victime, près de l'autel, au lieu même où était encore celui qu'on disait avoir sacrifié. Alors Lépidus, l'un des juges, leur dit d'une voix sévère : « Pourquoi ne sacrifiez-vous pas? » Ils répondirent : « Parce que nous sommes chrétiens.» Les juges continuèrent: « Quel Dieu honorez-vous? » Pionius répondit : « Celui qui a fait le ciel, et qui pour l'embellir a créé les étoiles ; Celui qui a affermi la terre, lui a donné les fleurs et les arbres pour parure ; pour ceinture, la vaste mer, dont il a tracé les limites qu'elle ne doit pas franchir. » Les juges ajoutèrent : « Celui qui a été crucifié? » Et Pionius répondit : « Oui, Celui que le Père a envoyé pour le salut du monde. » Les juges alors se dirent entre eux : « Forçons-les à renier leur foi. » Mais Pionius élevant la voix : « Rougissez, adorateurs de faux dieux, et donnez à la justice au moins quelques égards ; obéissez à vos lois. Pourquoi les violez-vous, et n'accomplissez-vous pas ce qu'elles ordonnent? Elles vous disent : « A ceux qui résistent, la mort ; mais « non la violence. »

A ces paroles, un certain Rufinus, habile dans l'art des rhéteurs, et qui s'était fait la réputation d'un homme

éloquent, répondit : « Tais-toi, Pionius. Il te sied mal de poursuivre ainsi la gloire avec une vaine jactance de paroles. » Pionius répondit : « Est-ce dans le volume de tes histoires que tu as appris cette leçon ? Est-ce là ce que disent tes livres ? Est-ce que Socrate, ce prince de la sagesse, n'a pas été traité par les Athéniens comme nous le sommes aujourd'hui ? Socrate, Aristide et Anaxarque, étaient-ce donc des insensés, nés seulement pour les aveugles fureurs de la guerre et des combats, et incapables du langage des lois, ces hommes vraiment éloquents, parce qu'ils avaient la science ? Ils n'affectaient point l'ambitieux éclat d'un langage étudié, parce que la science de la philosophie leur avait donné, avec la justice, la raison, la sagesse et la modestie qui l'accompagnent. Car dans tout ce qui mérite la louange, autant l'on estime la modestie, autant l'on déteste la jactance. » Rufinus, à ces paroles du bienheureux martyr, demeura muet, comme frappé de la foudre.

Mais un personnage revêtu des hautes dignités du siècle dit : « N'élève pas la voix, Pionius. » Pionius répondit : « Mais toi, n'essaie pas la violence ; élève le bûcher, et nous entrerons aussitôt dans les flammes. » Alors d'une autre partie de l'enceinte, je ne sais quelle voix cria : « C'est lui qui par ses discours et son autorité empêche les autres de sacrifier. » Puis on essaya de placer sur la tête de Pionius les couronnes que les sacriléges adorateurs du dieu avaient coutume de porter ; il les mit en pièces, et leurs débris couvrirent le sol du temple, au pied de ces mêmes autels dont elles étaient destinées à faire l'ornement. Cependant le prêtre, portant à l'extrémité des crochets sacrés les entrailles encore fumantes des victimes, s'approchait de Pionius, comme pour les lui présenter. Tout à coup un remords semble l'arrêter ; il n'ose s'approcher d'aucun des martyrs, et seul, aux yeux de la foule, il dévore ces mets impies qui donnent la mort au cœur qui les reçoit. Les martyrs répétaient à haute voix : « Nous sommes chrétiens. » On ne savait quel parti prendre contre eux ; le

peuple les chargeait de soufflets; enfin on les força à revenir à leur ancienne prison. Pendant le trajet, une foule sacrilége leur prodiguait les insultes et la risée. L'un disait à Sabine : « Ne pouvais-tu pas mourir dans ta patrie? » Sabine répondait : « Quelle est ma patrie? Je suis la sœur de Pionius. » Un autre, un ordonnateur des jeux, disait à Asclépiade : « Je veux te réclamer, comme condamné aux combats des gladiateurs. » Enfin, au moment où Pionius entrait dans la prison, un des appariteurs le frappa à la tête si violemment, que la main de ce barbare se gonfla tout à coup, ses flancs se soulevèrent, il ne pouvait plus respirer. A peine les martyrs furent-ils réunis, qu'ils commencèrent un hymne d'actions de grâces au Seigneur, qui avait soutenu leur courage dans la profession de la foi catholique, pour la gloire de son nom.

Peu de jours après, le proconsul revint à Smyrne, selon sa coutume. Il se fit présenter Pionius, et commença ainsi son interrogatoire : « Quel est ton nom ? » Il répondit : « Pionius. » Le proconsul dit : « Sacrifie. » Pionius répondit : « Je ne sacrifierai pas. » Le proconsul dit : « De quelle religion es-tu ? » Pionius répondit : « De la catholique. » Le proconsul dit : « De quelle catholique ? » Pionius répondit : « Prêtre de l'Église catholique. » Le proconsul dit : « Tu étais donc leur docteur ? » Pionius répondit : « Je les instruisais. » Le proconsul dit : « Et dans quelle science les instruisais-tu? » Pionius répondit : « Dans la piété. » Le proconsul dit : « Quelle est cette piété ? » Pionius répondit : « La piété envers le Dieu qui a fait le ciel, la terre et la mer. » Le proconsul dit : « Sacrifie donc. » Pionius répondit : « J'ai appris à n'adorer que le Dieu vivant. » Le proconsul dit : « Nous adorons, nous, tous les dieux, et le ciel et les dieux qui sont dans le ciel. Mais pourquoi regardes-tu l'air? Est-ce que tu le pries ? Sacrifie-lui donc. » Pionius répondit : « Ce n'est pas l'air que je regarde ; je regarde le Dieu qui a fait l'air. » Le proconsul dit : « Qui donc l'a fait ? nomme-le-nous. » Pionius répondit : « Il ne m'est pas permis de dire

son nom. » Le proconsul dit : « Il faut que tu confesses que celui qui l'a fait est Jupiter qui règne dans le ciel, avec tous les dieux et déesses. Sacrifie donc à ce roi du ciel et de tous les dieux. »

Pionius garda le silence ; le proconsul le fit alors attacher au chevalet, pour lui arracher par la douleur ce qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion. Lors donc qu'on eut commencé contre lui la torture, le proconsul dit : « Sacrifie. » Pionius répondit : « Je ne sacrifierai pas. » Le proconsul dit : « Un grand nombre ont sacrifié ; ils ont ainsi évité les supplices et jouissent maintenant de la vie. Sacrifie. » Pionius répondit : « Je ne sacrifierai pas. » Le proconsul insistant : « Sacrifie. » Pionius répondit : « Je ne sacrifierai pas. » Enfin le proconsul une troisième fois : « Refuses-tu donc absolument de sacrifier ? » Pionius répondit : « Non, je ne sacrifierai pas. » Le proconsul dit : « Pourquoi tant d'orgueil ? quelle est cette illusion qui te fait courir avec empressement à la mort ? Fais ce que l'on t'ordonne. » Pionius répondit : « Ce n'est point l'orgueil qui m'enivre ; mais je crains le Dieu éternel. » Le proconsul dit : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Sacrifie. » Pionius répondit : « Je t'ai dit que je craignais le Dieu vivant. » Le proconsul répondit : « Sacrifie aux dieux. » Pionius répondit : « Je ne le puis pas. » Le proconsul, après avoir entendu le bienheureux martyr exprimer sa volonté avec tant de fermeté et d'énergie, délibéra quelque temps avec son conseil ; puis s'adressant de nouveau à Pionius, il lui dit : « Ta résolution est-elle inébranlable ? ne veux-tu pas donner au moins à la fin une marque de repentir ? » Pionius répondit : « Je ne le ferai pas. » Le proconsul dit : « Tu es encore libre de prendre un parti ; consulte et pèse avec plus de maturité et de sagesse ce que tu dois faire. » Pionius répondit : « Je n'ai pas besoin d'une délibération plus longue. » Alors le proconsul dit : « Puisque tu cours à la mort, tu mourras dans les flammes qui vont te dévorer tout vivant. » Et il fit lire la tablette sur laquelle était écrite la sentence, en ces

termes : « Pionius, homme au cœur sacrilége et qui s'avoue chrétien, est condamné à être brûlé vif, afin que sa mort inspire aux hommes la crainte, et satisfasse la vengeance des dieux. »

Il alla donc au supplice, ce grand homme qui devait laisser aux chrétiens un exemple et repaître la cruauté des impies; mais on ne voyait point ses pas chanceler, ses genoux s'agiter, ses membres se roidir, comme il arrive ordinairement à ceux qui marchent à la mort. En face du supplice, son cœur n'hésita pas; les horreurs de la mort ne ralentirent point sa marche. Au contraire, parce qu'il allait mourir, ses pieds étaient plus rapides, son corps plus léger, son cœur plus calme. Quand il fut arrivé au lieu de l'exécution, avant que le bourreau lui en eût donné l'ordre, il se dépouilla de ses vêtements. En considérant ses membres, dans lesquels il avait su conserver la pureté, il leva les yeux au ciel et rendit grâces à Dieu qui l'avait secouru dans sa bonté. On le mit ensuite sur le bûcher qu'avait élevé pour lui la fureur des gentils, et il présenta lui-même ses membres aux clous qui devaient l'attacher sur le bois. Lorsque le peuple vit ses pieds et ses mains percés de clous, il fut touché d'un sentiment de compassion ou de remords, et il se mit à crier : « Repens-toi, Pionius. On va arracher les clous, si tu promets d'obéir. » Pionius répondit : « J'ai ressenti les coups; je sais que je suis attaché. » Puis, après un instant de silence : « Si je cherche la mort, si je cours à elle, c'est pour rendre devant tout ce peuple un témoignage à la résurrection future. » Alors on dressa les poteaux où étaient attachés Pionius et un prêtre nommé Métrodore, avec les autres compagnons de leur martyre. Pionius était à droite, Métrodore à gauche, tous deux les yeux tournés vers l'orient, que leur cœur saluait avec amour. Cependant on apporte du bois; et la flamme, prenant une nouvelle force dans les aliments qu'on lui jette, dévore, en pétillant, le bûcher qu'elle a bientôt envahi tout entier. Pionius ferma les yeux et

demanda en silence au Seigneur de lui accorder un tranquille repos dans la mort. Peu après, on vit son visage tout rayonnant de joie; il regarda la flamme, dit *Amen*, et, recommandant son esprit à celui de qui il attendait sa récompense, et qui a promis de faire justice lui-même aux âmes injustement condamnées, il ajouta : « Seigneur, recevez mon âme. »

Telle fut la mort du bienheureux Pionius ; tel fut le martyre de cet homme dont la vie toujours sans reproche n'avait point connu les chaînes du monde ni les souillures du péché; dont la simplicité avait toujours été pure, la foi inébranlable et l'innocence toujours constante. Son cœur avait été fermé au vice, parce qu'il l'avait tenu ouvert à son Dieu. Ainsi, à travers les ténèbres, il a couru à la lumière; ainsi, par la porte étroite, il a gagné, d'un pas rapide, les vastes plaines de la gloire. Le Dieu tout-puissant voulut même nous donner quelques signes de la beauté de sa couronne. Tous ceux en effet que la compassion ou la curiosité avaient amenés au lieu du supplice, virent tout à coup le corps de Pionius si merveilleusement transformé, qu'on eût pu croire que tous ses membres avaient été renouvelés. Ses oreilles étaient dressées sans roideur, sa chevelure plus belle, sa barbe mieux nourrie, tout son corps offrant l'apparence d'une agréable jeunesse. Ainsi ces membres rajeunis par le feu attestaient la vertu du martyr, et donnaient l'idée de la résurrection. Son visage semblait sourire avec une grâce toute céleste ; on y découvrait un reflet de la beauté des anges; et tout ce spectacle inspirait aux chrétiens la confiance et aux gentils la terreur.

Ceci se passa sous le proconsulat de Jules en Asie, Proculus et Quintilianus étant magistrats; sous le troisième consulat de l'empereur Décius et le second de Gratus ; selon les Romains, le quatre des ides de mars ; selon les Asiatiques, le douze du sixième mois; enfin, selon notre manière de compter, un samedi, à la dixième heure, sous le règne de

Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

XII

LES ACTES DES SAINTS ABDON ET SENNEN, PRINCES PERSANS.

(Vers l'an de Jésus-Christ 250.)

Nous avons emprunté aux Bollandistes les Actes de ces célèbres martyrs, qui sont une des gloires de l'Église romaine.

En ce temps-là, l'empereur Décius se mit à rechercher soigneusement les chrétiens, et envoya pour cela ses ordres dans toute la Perse. Or, comme les lumières placées sur le chandelier pour luire dans la maison de Dieu ne se purent cacher sous le boisseau, des païens vinrent trouver l'empereur et lui dirent : « Voici que des gens à qui vous avez donné la vie après votre victoire, recueillent les corps des chrétiens pour les enterrer. Ils n'obéissent point aux ordres que vous avez donnés de sacrifier, car ils n'adorent point les dieux. » Décius dit : « Qui sont ces profanes ? — Ce sont, lui répondirent-ils, Abdon et Sennen. » L'empereur ordonna qu'on les lui amenât sur-le-champ ; et, quand ils furent arrivés, il leur dit : « Etes-vous donc, aussi vous, insensés ? Ne comprenez-vous pas que c'est votre impiété envers les dieux qui vous a fait tomber en nos mains et sous l'empire de Rome ? » Abdon répondit : « Nous avons bien plutôt remporté la victoire, par le secours de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui règne dans l'éternité. » Décius irrité reprit : « Ne savez-vous pas que votre vie est en ma puissance ? » Abdon répondit : « Nous n'adorons que Dieu le Père et Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, pour notre salut, a daigné s'humilier jusqu'à descendre sur la terre. » A ces mots l'empereur ordonna qu'on les chargeât de chaînes et qu'on les jetât dans une étroite prison. Or, en

y allant, Abdon disait à Sennen : « Voici venir la gloire que nous avons toujours espérée de notre Dieu. »

Sur ces entrefaites, Décius ayant appris la nouvelle de la mort de Galba, se rendit à Rome. Quatre mois après, il y arriva, amenant avec lui les bienheureux princes Abdon et Sennen chargés de chaînes pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme ils étaient de race illustre, Décius les réserva pour orner son triomphe et servir de spectacle aux Romains. De son côté, le préfet Valérien fit saisir par la force publique et emprisonner tous les chrétiens qu'il put découvrir. Vers ce même temps, il arrêta le vénérable Sixte, évêque de Rome, avec tout son clergé, et les fit garder en prison. Or, comme ils y demeuraient longtemps, une foule de chrétiens venaient les y trouver pour recevoir leur bénédiction et participer aux sacrements, à cause des dangers de la persécution. Ainsi chacun venant à la prison y apportait ses enfants, et y conduisait ses amis qui étaient encore païens; et le vénérable évêque Sixte les baptisait.

Décius alors convoqua une assemblée générale du sénat, qu'il présida avec Valérien. Après avoir rempli les formalités légales, il ordonna de faire comparaître les princes chrétiens Abdon et Sennen qu'il avait amenés de Perse, non sans les affliger en différentes manières. Décius dit alors au sénat : « Écoutez-moi, pères conscrits; les dieux et les déesses ont livré entre nos mains nos ennemis acharnés; vous allez les voir, ces ennemis de la république et de l'empire romain. » On les introduisit donc, ornés comme ils étaient d'or et de pierres précieuses, mais néanmoins chargés de chaînes. Tout le sénat les ayant vus, fut étonné à leur aspect; car Dieu avait fait cette grâce à ses fidèles serviteurs, que leur vue excitait l'intérêt et la pitié, et non la fureur.

Alors Décius ordonna de faire venir Claude, pontife du Capitole, qui apporta avec lui un trépied. Après quoi, l'empereur dit à Abdon et à Sennen : « Sacrifiez aux dieux, et vous serez princes dans l'empire; jouissez avec nous de tous les biens, et

particulièrement de la paix ; voyez à vous procurer des richesses et des honneurs, et prenez pitié de vous-mêmes. » Abdon et Sennen répondirent : « Malgré notre iniquité, nous nous sommes offerts une fois pour toutes en oblation et en sacrifice à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et non à tels dieux. » Décius dit : « Ces hommes sont dignes du dernier supplice. » Et il ordonna d'amener les lions et les ours. Abdon et Sennen répondirent : « Qu'attends-tu ? Fais ce qu'il te plaira. Nous mettons notre confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui peut renverser tes desseins, et te détruire toi-même. »

Le lendemain, on vint annoncer à l'empereur que les ours et les lions étaient morts dans leurs cages. Décius irrité ordonna qu'on lui préparât un tribunal dans l'amphithéâtre ; mais quand on y fut rendu, il ne voulut point y entrer, et dit à Valérien : « S'ils ne consentent pas à adorer le soleil notre dieu, qu'ils périssent sous la dent des bêtes féroces. » Valérien dit alors à Abdon et à Sennen : « Réfléchissez à la noblesse de votre race, et sacrifiez au dieu soleil. Si vous refusez, vous allez être dévorés par la dent des bêtes sauvages ! » Abdon et Sennen répondirent : « Nous te l'avons déjà dit ; nous adorons le Seigneur Jésus-Christ et non des idoles faites de la main des hommes. » Sur l'heure, le préfet les fit dépouiller et traîner dans l'amphithéâtre devant l'autel du soleil, ordonnant aux soldats de les contraindre de sacrifier. Mais les saints, par mépris, crachèrent sur l'idole et dirent à Valérien : « Ne tarde pas à faire ce que tu as résolu. »

Valérien les fit alors frapper de fouets garnis de balles de plomb, tandis que le héraut criait à haute voix : « Ne blasphémez point les dieux. » Ensuite il les fit conduire à l'amphithéâtre pour qu'ils y fussent dévorés par les bêtes. Quand Abdon et Sennen y entrèrent, ils dirent : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous venons recevoir la couronne ; esprit immonde, sois maudit. » Ayant ensuite fait le signe de la croix, ils entrèrent l'un et l'autre dans l'amphithéâtre, dépouillés, il est vrai, de leurs vêtements, mais revêtus du

corps du Christ comme d'une armure. Valérien dit : « Qu'on lâche deux lions et quatre ours. » On obéit; mais ces animaux vinrent en rugissant se coucher aux pieds des saints martyrs, dont ils ne voulaient pas s'éloigner, paraissant bien plutôt vouloir les défendre. Valérien dit : « Voilà évidemment un prestige de leur magie. » Or, personne ne pouvait approcher d'eux, à cause de la rage des bêtes féroces.

Enfin le préfet furieux donna ordre à des gladiateurs armés de tridents d'aller tuer Abdon et Sennen. Ainsi fut fait; après quoi, toujours par l'ordre de Valérien, on leur lia les pieds et on les traîna devant l'idole du soleil, où leurs corps demeurèrent étendus, durant trois jours, pour effrayer les autres chrétiens. Quelque temps après, un certain Quirinus, chrétien et sous-diacre, qui demeurait assez près de l'amphithéâtre, vint de nuit recueillir leurs corps, et, les ayant mis dans un cercueil de plomb, les ensevelit dans sa demeure, le trois des calendes d'août. Les saints corps demeurèrent ainsi cachés pendant longtemps, c'est-à-dire jusqu'au règne de Constantin, où ils furent retrouvés, à la suite d'une révélation des saints martyrs eux-mêmes. L'empereur était déjà converti au christianisme. On leva donc les saintes reliques, et on les transféra au cimetière de Pontien.

XIII

LES ACTES DE SAINT BABYLAS ET DE TROIS ENFANTS SES DISCIPLES.

(Vers l'an de Jésus-Christ 250.)

Cet intéressant récit est d'une haute antiquité, et est très-célèbre dans les Églises d'Orient. Nous le prenons dans la collection des Bollandistes.

Numérien, gouverneur d'Antioche, après avoir sacrifié à ses démons impurs, voulait entrer dans la maison du Seigneur. Mais, à la nouvelle de cette entreprise sacrilége, le

bienheureux Babylas, évêque de l'Église catholique, comme le bon pasteur qui veille sur ses brebis, éleva la voix et dit à son peuple réuni : « Mes petits enfants, soyez fermes dans la foi et priez sans cesse ; car le loup menace d'entrer dans le bercail ; mais le Seigneur Jésus-Christ a le pouvoir de confondre devant vous son audace. » En même temps il sortit aux portes de l'église, et attendit le gouverneur. Celui-ci arriva bientôt, les mains encore souillées de ses sacrifices, et voulut forcer l'entrée. Mais le serviteur de Dieu Babylas le repoussa, et dit : « L'homme sacrilége et impur ne saurait entrer dans l'église du Seigneur. » A la vue de cette noble fermeté du saint évêque, et craignant d'ailleurs la grande réputation dont il jouissait dans la ville, Numérien le fit arrêter, sans bruit, et garder jusqu'au lendemain.

Le lendemain, ayant pris place sur son tribunal, il se fit amener Babylas et lui dit : « Malheureux, à quoi pensais-tu, lorsque, pour m'éloigner de ton église, tu as étendu la main contre moi ? Ignores-tu que c'est un prince qui te parle ? J'en jure par ma puissance qui n'a point ici d'égale, tu n'échapperas pas à mes mains. Je veux voir si ton Dieu saura te défendre. » Babylas répondit : « Il est vrai que je ne suis qu'un homme de rien ; cependant il a plu à Dieu de m'établir le pasteur de son peuple. C'est pourquoi, lorsque j'ai vu le loup venir et vouloir entrer dans le bercail du Seigneur, j'ai dû me hâter de le repousser, de peur de me rendre coupable, aux yeux de Dieu, de la perte même d'une seule de ses brebis. » Numérien dit : « Ainsi, misérable victime que la mort attend, j'étais pour toi un loup et non un maître ? » Babylas répondit : « Dieu pour nos péchés t'a fait notre maître, afin de nous ramener à lui par les verges de ta cruauté ; mais le Christ Jésus, que tu méprises, que j'honore, c'est lui qui t'a donné cette puissance dont tu es fier ; il t'a fait ce que tu n'étais pas, afin que tu apprisses à le connaître. Malgré cela, tu provoques sa colère et tu préfères adorer les créatures plutôt que celui qui leur a donné l'être et la vie. »

Numérien dit : « Tu perds la raison et tu nous couvres d'injures. Nos grands dieux ne te semblent donc être que des créatures ? » Babylas répondit : « Ce sont les œuvres des mains des hommes, les inventions de Satan, qui, autrefois un des anges du Seigneur, s'est vu chasser du ciel, à cause de sa jalousie, et a perverti par l'idolâtrie la raçe humaine. Mais Dieu a le pouvoir de le perdre, lui et tous ses ministres. »

Numérien dit : « Ce sont là de tes fables ; mais nos livres établissent nos mystères et notre culte sacré. C'est pourquoi je t'ordonne d'obéir et de sacrifier ; si tu refuses, ton obstination ne demeurera pas impunie ; tu n'es pas meilleur que nos ancêtres, qui se sont couverts de gloire en faisant ce que nous voulons imiter aujourd'hui. » Babylas répondit : « Vos mystères sont impurs et votre culte affreux ; pour votre gloire, elle est caduque et fuit avec le temps. Mais le Dieu tout-puissant qui est au ciel peut me donner la force de souffrir tous les tourments que tu voudras m'infliger. » Numérien dit : « Quel est donc ce Dieu tout-puissant dont tu invoques le secours ? » L'évêque répondit : « C'est la Vertu, la Sagesse et le Verbe du Père. » Numérien dit : « Quoi donc ? Et avec cela il est aussi un homme ? » Babylas répondit : « Il est l'éternité de la vie, et la possession bienheureuse de tous les êtres qui ont été créés par Dieu. » Numérien dit : « Comme un sage docteur, tu as répondu avec sagesse, et tu n'as pas démenti ta réputation. Il ne te manque qu'une chose : de connaître nos dieux. » Babylas répondit : « O tyran, les louanges que me donne ton fol orgueil sont pour moi des injures. Je ne cherche que la louange de Jésus-Christ mon Seigneur. » Numérien dit : « Je ne puis entendre plus longtemps de tels discours ; et je vais charger ton cou d'un collier de fer et tes pieds de chaînes, parce que tu ne cesses de m'outrager, moi ton seigneur et ton maître. » Babylas répondit : « Je reçois avec joie tout ce que ta fureur t'inspirera contre moi ; car je ne suis pas digne d'être appelé le serviteur de mon Dieu, ni compté parmi ceux qui ont souffert pour son

nom ; ils sont heureux ceux-là de leurs supplices, parce que leur récompense est grande auprès de Dieu. »

Alors Numérien dit à Victorinus, le général de ses troupes : « Je t'abandonne ce Babylas, pour que tu le soumettes à de cruelles tortures. Et d'abord, parce qu'il m'a gravement injurié, je veux que, pour sa honte et la honte de son peuple, on lui charge le cou d'un collier de fer, et les pieds de chaînes également en fer. » Victorinus répondit : « J'en jure par votre clémence, autrefois j'ai voulu dénoncer au tribunal révéré de votre autorité sacrée cet homme et son peuple insensé, parce que leur enseignement est impie et contraire à nos lois. » Numérien reprit : « En attendant, exécute contre cet évêque incrédule les ordres que je t'ai donnés. Plus tard, j'aviserai à punir aussi son peuple. » Victorinus chargea donc le cou de Babylas d'un collier de fer et ses pieds de chaînes également de fer ; puis il l'exposa en public, à la vue de tout le monde. Alors Babylas, élevant les yeux au ciel, s'écria : « Je rends grâces à mon Dieu, qui m'élève au sublime honneur de confesser son nom. Je crois au Christ mon Sauveur, et j'ai placé en lui mon espérance ; c'est lui qui me donnera la force et la patience contre vos attaques et celles de votre père, Satan, dont l'esprit vous anime. »

Cependant Numérien de plus en plus le pressait de sacrifier à ses idoles, quand tout à coup il voit trois jeunes enfants s'empresser vers le vieillard. C'étaient trois frères que Babylas instruisait dans la piété. A la nouvelle de l'arrestation de leur maître, ils étaient accourus pour le consoler, et ne voulaient point l'abandonner dans les fers. Numérien, surpris de ce spectacle touchant, les fait saisir et amener devant son tribunal. Il allait commencer à les interroger ; Babylas lui dit : « Tu accuses ma doctrine ; les réponses de ces enfants t'apprendront quelle semence je répands dans les âmes, et quel est le don de Dieu que le Seigneur m'a ordonné d'enseigner. » Numérien demanda d'abord aux enfants s'ils avaient encore leur mère. « Oui, répondirent-ils ; et, avec notre mère qui

nous a élevés, nous avons pour maître le saint évêque Babylas, qui nous sert de père. » Numérien se fit amener la mère des enfants; et quand elle fut devant lui, il lui demanda : « Quel est ton nom ? — Théodula », répondit-elle. Numérien dit : « Sont-ce là tes fils? » Elle répondit : « Oui, c'est moi qui leur ai donné le jour; mais je les ai offerts à Dieu, pour être régénérés par les soins de notre bon pasteur, Babylas, notre évêque et seigneur. C'est lui qui les a instruits dans la science de Dieu. » Numérien dit à ses gardes : « Frappez à la joue cette femme, sous les yeux de ses fils, et lui dites de parler avec plus de respect. » Les enfants, en voyant frapper leur mère, s'écrièrent tout d'une voix : « Tyran, ne frappe pas ainsi notre mère sans raison. Elle a droit à des égards, et elle a dit la vérité; oui, c'est elle qui nous a donné le jour; et ensuite elle nous a confiés à Babylas, notre bon maître. » Mais le gouverneur, irrité, fit suspendre par les bras les trois enfants, avec ordre de donner au plus âgé douze coups, au second neuf, et au plus jeune sept. Alors les trois enfants élevant la voix : « O Dieu, disaient-ils, soyez béni, parce qu'il nous est donné de souffrir pour votre Christ, Notre-Seigneur, à l'exemple de Babylas, notre père. » Numérien dit à leur mère : « Quel âge a ton aîné ? » Théodula répondit : « Douze ans. » Numérien dit : « Le second ? » Elle répondit : « Neuf. » Numérien dit : « Et le troisième ? » Elle répondit : « Sept. » Puis elle s'écria : « Vous êtes grand, ô mon Dieu ; car vous avez permis aujourd'hui que chacun de mes fils reçût, pour la gloire de votre nom, autant de coups qu'il a d'années. »

Cependant Numérien fit sortir la mère, et ordonna qu'on lui amenât Babylas. Il lui dit : « Maître des insensés, docteur des enfants, tu pensais que j'allais faire, par ces enfants, l'épreuve de la vérité de ta doctrine; cette épreuve s'est tournée contre toi. Les enfants amenés devant moi ont promis de sacrifier aux dieux. » Babylas répondit : « C'est avec justice que ton mensonge va retomber sur ta tête; mais ce n'est point un crime nouveau ; tu es le fils du diable, qui a été menteur

dès le commencement. » Numérien dit : « Par Esculape, je méprise tes discours et tes outrages ; et si tu ne consens pas à sacrifier, je te fais pendre sur-le-champ. » Babylas répondit : « Je ne puis que rire à de pareilles menaces; car je suis prêt non-seulement à me laisser pendre, mais encore crucifier pour le Christ, afin de mériter la grâce de le posséder. Les âmes des justes et des confesseurs sont dans les mains de Dieu, et le mal ne saurait les toucher. Achève cependant ce que tu as résolu. » Numérien dit : « En quoi donc suis-je digne de tes risées ? » Babylas répondit : « Si tes autres dieux t'ont entendu nommer le seul Esculape , ils seront irrités contre toi. Pour moi, je gémis et je pleure de vous voir tous enchaînés dans de semblables folies. » Numérien dit : « Et si le Christ t'a entendu toi aussi, car tu n'as nommé qu'un seul Dieu, que fera-t-il. penses-tu ? » Babylas répondit : « Quoique tu ne sois pas digne d'entendre la science des chrétiens , cependant, à cause du peuple qui nous écoute, je dois parler et faire connaître à tous ton ignorance et ta folie. Quand les chrétiens nomment le Christ, ils confessent en même temps le Père ; et quand ils nomment le Père, ils confessent en même temps le Fils ; car le Père est dans le Fils, et le Fils est dans le Père ; et le Fils n'est point séparé du Père, ni le Père du Fils. »

Alors Numérien ordonna qu'on le suspendît avec les trois enfants, et Babylas dit : « Me voilà donc, ô mon Dieu, moi et les enfants que vous m'avez donnés. » Numérien le fit cruellement frapper ; la tête du martyr s'inclinait sous le poids de la chaîne qu'il portait au cou. Cependant tout le peuple, témoin de son supplice, le suppliait, en disant : « Aie pitié de ton âge et sacrifie, pour échapper aux tourments. » Mais Babylas leur répondit : « Si je plains ce juge insensé sur son tribunal, je m'afflige encore davantage de vous voir consentir à sa folie et perdre ainsi vos âmes. Car, pour moi, je ne sens pas les tourments : c'est le Christ qui souffre en moi , lui qui m'inspire la patience, en attendant qu'il me donne la vie éternelle. »

Numérien ordonna qu'on redoublât contre lui les coups. A cette vue, les enfants suspendus avec lui criaient à haute voix : « O tyran le plus impie des hommes, pourquoi fais-tu souffrir si cruellement et sans raison notre bon pasteur et maître, qui honore le Seigneur de toutes choses ? Apprends du moins que tes supplices augmentent sa gloire devant Dieu et devant les hommes. Nous en prenons à témoin le Christ, qui est son salut, tu n'échapperas pas à la main de Dieu ; mais tu seras livré au feu de l'enfer, où seront les pleurs et les grincements de dents. »

Le gouverneur, irrité, fit également redoubler les tortures contre les enfants. Alors tous trois s'écrièrent d'une seule voix : « Malheureux, tu ne rougis pas de te voir confondu, devant ce peuple, par des enfants. Tu souffres plus que nous ; car l'auteur de tes tourments, c'est celui qui peut en un moment t'ôter la vie ; pour nous, il nous aide, et nous ne sentons point les coups dont tu nous frappes. » Alors Numérien ordonna qu'on descendît Babylas du gibet où il était suspendu, et il le fit éloigner, afin d'interroger les enfants à part. « Mes petits enfants, leur dit-il, écoutez-moi ; je vous donnerai des biens plus précieux que tout ce que peut vous donner votre maître. » Mais ces enfants, éclairés par l'Esprit-Saint, répondirent : « Perfide, tu nous tends des piéges pour nous perdre ; cesse de nous promettre la mort ; car tous tes présents sont pleins des feux de l'enfer, et ils t'entraîneront toi-même à ta ruine. Notre maître nous a promis, d'après l'Évangile, le royaume des cieux, si nous rendons à Dieu un glorieux témoignage. » Numérien dit : « Qu'on ramène Babylas devant moi. » Puis s'adressant à lui : « Sont-ce là tes enfants ? » Babylas répondit : « Ce sont mes enfants selon Dieu ; car je n'ai point eu de rapport avec cette femme. » Numérien dit : « D'où vient donc qu'ils te ressemblent ? » Babylas répondit : « Je n'ai pas d'autre désir que de les voir me ressembler en tout, excepté dans mes péchés. » Numérien dit : « Je te le répète, mets-toi à l'abri des supplices qui t'attendent, et sacrifie du

moins aujourd'hui, et tu vivras. En même temps, persuade à ces enfants encore si tendres d'épargner leurs vies. » Babylas répondit : « Insensé, ne crois point nous persuader par un conseil si plein de folie ; Dieu inspirera à ces enfants une constance qui confondra ton orgueil. » Alors le gouverneur, irrité, prononça la sentence ; Babylas et les enfants devaient avoir la tête coupée.

Après la lecture de l'arrêt, Babylas, s'adressant au peuple assemblé, lui dit : « Par le Seigneur qui voit tout, je vous adjure d'ensevelir avec moi les fers qui me chargent le cou et les pieds, pour servir un jour de témoignage contre la cruauté de ce tyran, à qui Dieu réserve un feu éternel que rien ne saurait éteindre. » Puis il sortit de la ville, en chantant des psaumes, et disant : « O Dieu, vous nous avez sauvés de ceux qui nous persécutaient ; vous avez confondu ceux qui nous haïssent. Mes enfants, louons tous ensemble le Seigneur, tous les jours, dans les siècles des siècles. » Et les enfants répondirent : « Amen ; » et ils ajoutaient : « Nous ne t'abandonnons pas, ô bienheureux père, dont la sagesse nous a élevés ; tu nous as appris à connaître le Christ et à souffrir pour lui. » Puis, élevant leurs yeux vers le ciel, ils disaient tout d'une voix : « Seigneur Jésus-Christ, nous vous rendons grâces de n'avoir pas permis que vos enfants fussent séparés de Babylas, leur bienheureux père, ni dans ce siècle ni dans l'autre. »

Cependant le martyr du Christ, Babylas, demanda au bourreau, venu pour abattre leurs têtes, de frapper avant lui ces généreux enfants et de le réserver pour dernière victime. Puis il les embrassa, et les serrant avec tendresse sur son cœur, il dit : « O Dieu, me voilà, moi et les enfants que vous m'avez donnés. » Les enfants serraient dans leurs petits bras la tête de leur père, lui baisaient les mains, et disaient : « O père, notre maître et seigneur, nous voulons mourir avec toi. Tu nous as instruits dès le commencement ; nous voulons avec toi recevoir la couronne, en confessant généreusement jusqu'à la fin celui dont tu as confessé le nom devant les

grands et les puissants du siècle. » Pendant qu'ils parlaient ainsi, le saint martyr priait ; et admirant dans de si tendres enfants cette foi et cette confiance que Dieu seul avait pu donner, il s'écria, dans le transport de sa joie : « Je vous bénis, Dieu des vrais chrétiens. Par le moyen de votre indigne serviteur, ou plutôt par la vertu de votre nom et pour sa gloire, vous avez conduit jusqu'à la perfection ces enfants qui vous appellent leur Père. Oui, il est vrai, Seigneur, de la bouche des enfants, et de ceux mêmes qui sont encore à la mamelle, vous avez tiré une louange parfaite. »

Ensuite il déposa un baiser sur le front de chacun d'eux, et les livra aux bourreaux, pour qu'ils fussent frappés sous ses yeux. Et quand leurs têtes furent tombées, il se livra lui-même et fut décapité comme eux. On ensevelit son corps et celui des enfants, et on déposa dans son tombeau les fers qui avaient enchaîné ses pieds et son cou. Ainsi termina son martyre le très-saint évêque et serviteur de Dieu, Babylas, avec les trois enfants, dans la ville d'Antioche, le neuf des calendes de février, Numérius étant gouverneur de la province, mais le Seigneur Jésus étant le seul Roi, à qui est due la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

XIV

LA CONFESSION DE SAINT ACACE.

(Vers l'an de Jésus-Christ 250.)

Quoique ce récit ne renferme qu'un simple interrogatoire qui ne se termine pas par le martyre du saint confesseur, nous le donnons cependant, à l'exemple de Dom Ruinart, comme un précieux monument de la force chrétienne qui éclatait dans les martyrs.

Toutes les fois que nous racontons les actions glorieuses des serviteurs de Dieu, nous rendons des actions de grâces à Celui qui soutient le patient dans les souffrances, et couronne le vainqueur dans la gloire.

Martianus, personnage consulaire, très-ennemi de la loi chrétienne, avait reçu de l'empereur Décius le titre de préfet. Il se fit amener Acace, qu'on lui avait dit être le refuge et comme le bouclier de tout le pays d'Antioche. Quand on l'eut introduit, le préfet dit : « Tu dois aimer nos princes, puisque tu vis sous les lois romaines. » Acace répondit : « Est-il quelqu'un plus attaché à l'empereur que les chrétiens, ou qui l'aime davantage ? Toujours et sans relâche nous prions pour lui, afin qu'il lui soit donné de jouir ici-bas d'une longue vie, qu'il gouverne ses peuples avec justice, et surtout que son règne s'écoule dans la paix ; ensuite nous prions pour le salut de l'armée et pour le maintien de l'empire et du monde. » Martianus dit : « Je loue ces pratiques; mais pour que l'empereur connaisse plus parfaitement ton dévouement à sa personne, viens avec nous lui offrir un sacrifice. » Acace répondit : « J'ai mon Dieu, le seul grand et le seul vrai ; c'est lui que je prie pour le salut du prince. Mais des sacrifices, ni l'empereur n'en peut exiger, ni nous ne pouvons lui en offrir. Qui donc en effet offrirait un sacrifice à un homme ? » Martianus dit: « Réponds : quel est le Dieu à qui tu adresses tes prières, afin que nous aussi nous lui offrions des sacrifices? » Acace répondit : « Je demande à mon Dieu de te faire connaître ce qu'il te serait souverainement utile de savoir, de t'apprendre quel est le Dieu véritable. » Martianus dit: « Dis-moi quel est son nom ? » Acace répondit : « Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » Martianus dit: « Sont-ce là des dieux ? » Acace répondit : « Non, ce ne sont pas des dieux ; mais celui qui leur a parlé est le vrai Dieu, celui que nous devons craindre. » Martianus dit : « Quel est-il donc ? » Acace répondit : « Son nom est Adonaï, le Très-Haut, qui est assis sur les chérubins et sur les séraphins. » Martianus dit : « Qu'est-ce qu'un séraphin ? » Acace répondit : « C'est un ministre du Très-Haut, qui se tient devant son trône. »

Martianus dit : « Par quels vains systèmes de philosophie t'es-tu laissé séduire? Laisse là des choses qui ne se voient pas,

et reconnais plutôt comme vrais dieux ceux que tes yeux peuvent voir. » Acace répondit : « Quels sont ces dieux à qui tu veux que je sacrifie ? » Martianus dit : « Apollon, notre dieu tutélaire ; il éloigne de nous la famine et la peste, il conserve et régit le monde entier. » Acace répondit : « Lui? mais vous dites qu'il est mort? Lui, ce malheureux insensé, qui dans son amour aveugle poursuivait une jeune fille, et ne savait pas qu'il allait perdre sa proie, avant d'avoir pu l'atteindre ! Il est donc évident qu'il n'était pas devin, puisqu'il n'avait pas prévu ce triste dénoûment, et aussi qu'il n'était pas dieu, puisqu'il a pu être trompé par une enfant. Mais ce ne furent pas là ses seuls chagrins : la fortune lui préparait des épreuves plus cruelles. Vous savez comment il était dominé par ses passions infâmes, et comment la beauté du jeune Hyacinthe lui avait égaré l'esprit ; il fut à la fois assez ignorant de l'avenir et assez malheureux pour tuer d'un coup de disque celui qu'il aimait si passionnément. Et puis il a servi autrefois avec Neptune, il a gardé les troupeaux d'un étranger ; et c'est là celui à qui tu m'ordonnes de sacrifier ? Faudra-t-il ajouter encore des sacrifices en l'honneur d'un Esculape frappé de la foudre, d'une Vénus adultère et d'autres monstres pareils ? Quoi ! pour conserver cette vie, j'adorerais ceux que j'aurais honte d'imiter, que je méprise, que j'accuse, que j'ai en horreur, et dont enfin personne ne pourrait reproduire les actions, sans attirer sur soi toute la sévérité de vos lois ! Mais vous-mêmes, vous adorez donc dans vos dieux ce que vous punissez dans les hommes ? » Martianus dit : « C'est la coutume des chrétiens d'inventer beaucoup de calomnies contre nos dieux. C'est pourquoi je t'ordonne de venir avec moi au temple de Jupiter et de Junon, afin que, célébrant ensemble un joyeux banquet, nous rendions à ces dieux les honneurs qui leur sont dus. » Acace répondit : « Comment offrirais-je un sacrifice à un homme dont on sait que le tombeau est en Crète ? Est-il donc ressuscité d'entre les morts ? »

Martianus dit : « Ou sacrifie, ou meurs. » Acace répondit :

« Ainsi font les Dalmates, ces habiles artisans du brigandage. Dans leur fureur de nuire, ils assiégent les chemins écartés, les défilés de leurs montagnes. Là, ils épient le passage des voyageurs, et sitôt qu'ils voient quelqu'un engagé dans leurs piéges, ils lui posent sans pitié cette condition : Ou la bourse ou la vie ! Il ne s'agit pas alors de répondre à des raisons ; c'est la question du plus fort qui est posée. Or, il en est de même de ta sentence contre moi ; tu ne me laisses pas de choix entre commettre un crime et mourir. Mais je n'ai pas peur, je ne crains rien. Les lois punissent la fornication, l'adultère, le vol, les vices infâmes, les maléfices et l'homicide. Si je suis coupable de quelqu'un de ces crimes, sans attendre ton jugement, je me condamne moi-même; si, au contraire, c'est parce que j'adore le vrai Dieu qu'on me conduit au supplice, alors ce n'est plus la loi qui me condamne, mais la volonté arbitraire du juge. Le prophète continue de crier : « Il n'est « personne qui fasse le bien ; ils se sont détournés de la voie, « ils sont tous devenus inutiles. » Et toi tu n'auras pas d'excuse, car il est écrit aussi : « Le jugement que l'homme aura porté, « sera la règle sur laquelle il sera jugé lui-même. » Et ailleurs : « Comme tu juges les autres, tu seras jugé ; ce que tu fais, « on te le fera. » Martianus dit : « Je n'ai point reçu l'ordre de te juger, mais de te contraindre ; c'est pourquoi, si tu méprises mes conseils, sois sûr que tu n'échapperas pas à la peine. » Acace répondit : « Et moi aussi, j'ai ma loi qui me défend de renier mon Dieu. Si tu peux servir un homme mortel, formé d'un peu de boue, et qui va bientôt quitter ce monde pour devenir la pâture des vers, combien plus suis-je obligé d'obéir au Dieu tout-puissant, qui règne sur les siècles, et qui a dit : « Celui qui m'aura renié devant les hommes, je le renierai « devant mon Père qui est dans les cieux, lorsque je viendrai « dans ma gloire et ma puissance juger les vivants et les morts ! »

Martianus dit : « Ce que je désirais savoir de vos croyances et de votre loi, tes aveux viennent de me l'apprendre. Ainsi donc, Dieu, selon toi, a un Fils ? » Acace répondit : « Oui, c'est

ma foi. » Martianus dit : « Quel est ce Fils de Dieu ? » Acace répondit : « Le Verbe de grâce et de vérité. » Martianus dit : « Est-ce là son nom ? » Acace répondit : « Tu ne m'avais pas demandé quel était son nom, mais quelle était sa puissance. » Martianus dit : « Eh bien ! dis-moi son nom ? » Acace répondit : « Il se nomme Jésus-Christ. » Martianus dit : « De quelle femme a-t-il été conçu ? » Acace répondit : « Dieu n'a pas engendré son Fils à la manière des hommes. Quand il a créé le premier homme, il n'a pas eu besoin de s'assujettir aux lois d'une génération grossière : il forma de ses mains avec un peu de boue les membres de son corps, et, après l'avoir achevé, il lui donna l'âme et la vie. De même, et avec combien plus de raison, faut-il croire que le Fils de Dieu, le Verbe de vérité, procède du cœur de Dieu ; c'est pour cela qu'il est écrit : « Mon cœur a produit le Verbe, qui est la « Bonté. » Martianus dit : « Dieu a donc un corps ? » Acace répondit : « Lui seul se connaît ; pour nous, nous ne connaissons pas sa forme invisible ; mais nous adorons sa vertu et sa puissance. » Martianus dit : « S'il n'a pas de corps, il n'a pas de cœur capable de connaître et de sentir ; car, où il n'y a pas de membres, il ne peut y avoir de sentiment. » Acace répondit : « La sagesse ne naît pas dans nos membres ; c'est Dieu qui la donne. Quel rapport y a-t-il donc entre le corps et l'intelligence ? » Martianus dit : « Vois les Cataphryges ; ces hommes dont la religion était ancienne ont renoncé à leur culte pour embrasser le nôtre, et sacrifier avec nous à nos dieux. Hâte-toi d'obéir comme eux. Rassemble tous les chrétiens de la loi catholique, et avec eux imite la religion de notre empereur. » Acace répondit : « Mais tous les chrétiens, ce n'est pas à mon commandement, c'est à la loi de Dieu qu'ils obéissent. Ils m'écouteraient, si je leur conseillais la justice ; si au contraire je cherchais à les entraîner dans une voie pernicieuse et coupable, ils me mépriseraient. »

Martianus dit : « Donne-moi tous leurs noms. » Acace répondit : « Leurs noms sont écrits au Ciel sur les pages divines

du Livre de vie. Comment donc des yeux mortels pourraient-ils lire ce qu'a écrit la puissance du Dieu immortel et invisible ? » Martianus dit : « Où sont les magiciens que tu as initiés aux secrets de ton art et les docteurs de vos criminelles impostures ? » Acace répondit : « Nos péchés, sans doute, ont mérité et méritent encore tous les châtiments de Dieu ; mais nous avons en horreur toute secte qui cultive la magie. » Martianus dit : « Vous êtes magiciens, parce que vous introduisez je ne sais quel nouveau genre de religion. » Acace répondit : « Nous détruisons ces dieux, que vos mains d'abord façonnent et qui ensuite vous font trembler, quand vous les avez faits ; car vous n'auriez pas de dieux, s'il n'y avait pas de pierre pour l'ouvrier, ni d'ouvrier pour la pierre. Quant à nous, nous craignons non le Dieu que nous avons fait, mais celui qui lui-même nous a faits ; celui qui, Seigneur tout-puissant, nous a créés, qui nous a aimés comme un père, et qui, comme un bon pasteur, nous a arrachés à la mort éternelle. » Martianus dit : « Donne les noms que je te demande, si tu veux échapper aux supplices. » Acace répondit : « Je suis devant ton tribunal et tu veux que je te livre des noms ? Mais si moi seul je confonds ta puissance, espères-tu triompher en face de nombreux athlètes ? Cependant, puisque tu as à cœur de connaître des noms, on m'appelle Acace ; mon nom propre, si c'est celui-là que tu demandes, est Agathange ; quant à mes deux compagnons, celui-ci est Pison, évêque des Troyens, et celui-là est un prêtre nommé Ménandre. Maintenant fais ce qu'il te plaira. » Martianus dit : « Tu vas être reconduit en prison, afin que l'empereur sache ce qui s'est passé et qu'il lui plaise d'ordonner ce qu'il faut faire de toi. » L'empereur en effet prit lecture de toute la relation du procès ; il admira la vivacité des réponses de l'accusé et ne put s'empêcher d'en rire. Il donna aussitôt à Martianus la préfecture de Pamphylie ; pour Acace, il commença depuis à l'estimer et le rendit à la libre profession de sa foi.

Ceci se passa devant le tribunal de Martianus, personnage

consulaire, le quatrième jour des calendes d'avril, sous l'empire de Décius.

XV

LES DIX MARTYRS DE CRÈTE.

(Vers l'an de Jésus-Christ 250.)

Ces Actes sont tirés de la collection de Surius.

Je laisse à d'autres à raconter tant de glorieux avantages dont la Crète est justement fière ; l'un dira la beauté de cette île, un autre son étendue ; celui-ci décrira ses ports et ses hautes murailles ; celui-là, l'éclat et la douceur de son ciel et l'abondance de ses fruits. Pour moi, je dirai, des gloires de cette île, celle qui efface toutes les autres, la seule fécondité qui la rend digne de son Créateur. Or, quel est ce fruit, l'ornement et l'honneur de la Crète, sinon le divin chœur des martyrs, dont le nombre lui-même doit être célébré, et dont les combats sont pour tous le spectacle le plus agréable et le récit le plus utile? Je parle des Dix qui ont ceint leurs fronts de la couronne des athlètes du Christ. Enfants de la Crète, ils ont généreusement arrosé de leur sang, pour la cause de Jésus-Christ, cette terre qui les a nourris ; et par leur martyre ils ont largement payé, en honneur et en gloire, à leur patrie, la dette de la reconnaissance. Mais comment l'ont-ils fait? c'est ce que j'entreprends de dire en peu de mots.

Décius, cette nature exaltée par la fureur, et qui plus que personne déploya la violence contre les chrétiens, tenait alors le sceptre de l'empire romain. Il avait donné à la Crète un proconsul nommé comme lui Décius, et dont les instincts rappelaient également tous les instincts du maître. Arrivé en cette île, on le vit soumettre les chrétiens à tous les genres de supplices, et enfin les faire cruellement mourir, sans paraître soupçonner l'atrocité de sa conduite, ni manifester

un remords. On les recherchait tous; et, quand on les avait trouvés, quels qu'ils fussent, ils étaient arrêtés et conduits au proconsul. Dans cette multitude on remarqua surtout le chœur sacré des Dix, nobles personnages choisis dans les meilleures villes de la Crète; la capitale en donna plusieurs, le reste appartenait aux autres cités les plus importantes. Mais tous ensemble tendaient, d'un commun élan, vers la même cité, la patrie céleste.

Quand ils eurent été présentés devant le proconsul, qui pourra dire la libre assurance de leurs réponses, et leurs actions plus généreuses encore que leurs paroles, et cette longue voie d'affreux supplices qu'il leur fallut parcourir? Car, battus de verges, soumis à la torture, traînés à terre, lapidés, moqués, conspués, exposés enfin à tous les genres de mépris et d'opprobres, leur patience dut tout affronter; pourtant ce n'était encore là qu'un essai et comme le prélude des tourments qui les attendaient. Bientôt arriva pour eux l'heure des grands combats; ils avaient été fixés au dix des calendes de janvier. Le tribunal était prêt, et le proconsul présidait. On lui amena les athlètes. Juges et accusés, des deux côtés l'exaltation était extrême; mais chez les uns c'étaient les transports de la joie; chez l'autre, au contraire, le délire de la fureur et de la rage. Décius voulait des châtiments et la mort; et les Dix ne demandaient qu'à souffrir la mort avec toutes ses tortures. Le proconsul donc lançant sur ses victimes un regard furieux et ivre de sang: « D'où vient, s'écria-t-il, tant de folie? Quoi! ni la raison, ni le temps n'ont pu vous apprendre à choisir ce qui vous est utile? » Puis tout à coup, comme si la seule expression de sa colère eût suffi pour les épouvanter, les persuader et vaincre leur résistance, il ajouta: « Sacrifiez, sinon... je n'achève pas. Mais vous saurez bientôt ce qu'est Décius, pour quiconque refuse de lui obéir. »

Les saints répondirent: « Nos paroles, nos actions et surtout l'époque déjà lointaine de notre conversion à la foi du Christ, doivent être pour vous des preuves suffisantes que nous

ne sacrifierons pas aux dieux et que les discours ne nous ébranleront pas. — Mais, s'écrie avec violence l'impie magistrat, vous qui insultez les dieux, vous craindrez du moins les supplices ? — Nullement, reprirent les saints. Bien plus, nous te rendrons grâces de nous avoir procuré le bonheur de participer à ce calice d'amertume. — C'est une reconnaissance qui ne durera pas, dit le proconsul ; car bientôt vous saurez combien est terrible la puissance de nos grands dieux, que vous poursuivez de vos malédictions avec tant d'impudence, sans égard pour les hommes sages qui, en si grand nombre, rendent les honneurs divins à notre Jupiter d'abord, puis à Junon, à Rhéa, et à tous nos autres dieux. Vos tourments jusqu'ici n'ont été que l'ombre de ceux qui vous attendent : ils vont être si nombreux et si terribles que, non-seulement votre audace en sera écrasée, mais encore qu'ils feront trembler tous ceux qui, comme vous, sont rebelles, si toutefois il y a des cœurs aussi opiniâtres que les vôtres. »

Les courageux martyrs répliquèrent : « Proconsul, ne nous parle pas de Jupiter ni de Rhéa sa mère ; car tu t'adresses à des hommes qui en connaissent trop sur cette matière : nos pères nous ont appris et son origine, et ses aventures, et ses mœurs ; même, si tu le désires, nous te conduirons à son tombeau ; car il est né en Crète, et c'est un des tyrans qui ont habité notre île. Nous ne raconterions pas sans rougir les excès de son intempérance et la brutalité de ses passions. Quelques hommes pervers, esclaves des mêmes vices, n'ont pas craint d'imiter ces horreurs (quoi de plus facile à imiter que le mal ?) et en même temps ils l'ont appelé dieu, lui ont élevé des temples et offert des sacrifices, afin de couvrir leurs honteux désirs du prétexte de plaire à un dieu ; en sorte que l'intempérance et la volupté ne fussent plus un crime odieux à la divinité, mais fussent regardées, ô douleur ! comme quelque chose de divin. »

A ces nobles paroles du chœur sacré, le proconsul confondu avait l'âme déchirée par les emportements de la vengeance,

Le peuple était plus furieux encore ; il allait se jeter sur les martyrs et les mettre en pièces, si Décius, de la voix et du geste, n'eût arrêté cette violence. En comprimant ainsi les excès de la multitude, il voulait préparer aux saints un genre de mort plus terrible. En effet, il les fit soumettre sur-le-champ à diverses tortures. Elles ne furent pas les mêmes pour tous, mais pour tous elles furent cruelles et barbares. L'un fut suspendu et déchiré avec des ongles de fer; on lui arracha les muscles, et les chairs tombaient en lambeaux. A un autre, on labourait les flancs et tout le corps jusqu'aux os avec des pierres et des pieux aiguisés. Celui-ci, sous les coups d'un plomb lancé avec vigueur, sentait les articulations de ses membres brisées, ses membres eux-mêmes rompus et broyés. Celui-là subissait d'autres supplices que je n'ose entreprendre de décrire car on n'entend pas sans une profonde émotion le récit de tant de cruautés. De même en effet que l'homme, pour peu qu'il soit capable d'un sentiment de compassion, n'en saurait supporter la vue, de même en écouter ou en faire le tableau, serait pour tous une trop rude épreuve. Mais les martyrs supportaient tout avec tant de patience, ou, pour mieux dire, avec tant de facilité et de joie, que les spectateurs pouvaient croire qu'ils souffraient moins de leurs tourments, que de la peine de n'en avoir pas davantage à souffrir.

Tous, fidèles et gentils, accouraient pour être témoins d'un fait si nouveau et si admirable ; mais les uns venaient admirer la constance des athlètes et fortifier leur foi : les autres, au contraire, insulter à leur courage et repaître leur propre cruauté d'un spectacle de sang. Aussi les voyait-on, ces barbares sans pitié, exciter encore la rage du proconsul et des licteurs. Ainsi une multitude qui hurle pour voir des supplices, un proconsul qui les ordonne, des bourreaux qui les exécutent : telle était une partie du tableau de cette affreuse scène. Cependant un héraut criait aux martyrs : « Ayez pitié de vous-mêmes, obéissez aux princes, sacrifiez aux dieux. » Mais les martyrs, en face de la multitude, du héraut et des

tourments, en face de Satan et de ses armées infernales s'écrièrent tout d'une voix : « Nous sommes chrétiens, nous sommes les hosties du Christ, les victimes du Christ ; fallût-il mourir mille fois, mille fois nous affronterions avec joie la mort. »

Le ministre de Satan, Décius, ne pouvant plus contenir sa fureur, et désespérant de triompher des saints par la violence pas plus que par la persuasion, parce qu'ils préféraient à tout l'honneur du martyre, porte enfin la sentence de mort. Ils devaient avoir la tête tranchée. On les conduisit donc pour l'exécution à un lieu peu éloigné de la ville et que les habitants appelaient *Alonium* Ils y couraient avec empressement, quand tout à coup une contestation d'un genre nouveau et jusque-là inouï s'élève entre ces hommes qui semblaient n'avoir toujours eu qu'une même ambition, qu'un seul cœur. Ils se disputaient l'honneur de recevoir le premier coup et par conséquent la première couronne. Mais l'un d'eux, Théodule, termina le différend en disant qu'à son avis, celui-là serait le premier qui aurait été frappé le dernier de tous, parce qu'il aurait vu sans faiblesse le martyre de ses frères et multiplié réellement ainsi son épreuve. Cette décision plut aux saints. Alors ils chantèrent à Dieu tous ensemble l'hymne de la reconnaissance : « Vous êtes béni, Seigneur, parce que vous ne nous avez point livrés en proie à la dent de ces bêtes féroces..... » Et le reste, comme l'a chanté le Prophète-Roi. Ensuite s'approchant du lieu du supplice, chacun d'eux fit cette prière : « O Dieu, ayez pitié de vos serviteurs et recevez notre sang pour nous, pour nos frères et pour notre patrie : délivrez-la des ténèbres de l'ignorance et qu'avec des yeux purs elle vous contemple, vous, ô Roi éternel, qui êtes la vraie lumière et la source de tout bien. »

Quand ils eurent prié, le bourreau leur trancha la tête et ainsi mit le sceau à leur glorieux triomphe. Leur double patrie, le ciel et la terre, se partagèrent ce que la mort en eux avait divisé ; à la terre qui passe, le sang qui s'écoule et cesse

de vivre; au ciel qui toujours demeure, leur âme immortelle. Après l'exécution, les licteurs s'étant retirés, quelques-uns des parents des martyrs qui avaient attendu jusqu'à la fin, recueillirent et enterrèrent avec respect leurs reliques sacrées. C'est ainsi que la contrée qui leur avait donné le jour les retint d'abord quelque temps dans son sein, après leur mort. Plus tard, lorsque la vérité partout victorieuse eut environné comme d'une ceinture d'or la plus grande partie de l'univers, on envoya en Crète, pour transporter ces précieux restes à la nouvelle Rome, dans la reine des cités, le grand évêque Paul, Paul dont le nom et la sainteté sont célèbres; car étant pontife de la grande ville, il brilla plus encore par ses vertus que par l'éclat de son siége, et son nom seul était le fléau des démons et les mettait en fuite. Il prit avec lui plusieurs personnages choisis par l'empereur, pour l'aider dans cette entreprise, et il aborda dans l'île. Lorsqu'il eut rejeté la terre qui recouvrait les corps des saints, ô Christ! ô mon Roi! il les vit semblables à des corps vivants et vainqueurs de la mort, comme si l'âme encore les animait. Une douce rosée comme la rosée du matin, les inondait de ses perles brillantes. Paul encouragé par ce miracle, les enleva et les donna à la glorieuse reine des cités; maintenant ils reposent avec les reliques des saints Innocents, pour être avec eux les sauveurs et les patrons de la ville, et ses vigilants gardiens au milieu de tous les dangers. Puisse leur intercession nous mériter de partager les biens dont ils jouissent, par la grâce et la clémence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire et la puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

XVI

LES ACTES DES SAINTS SECONDIEN, MARCELLIEN ET VÉRIEN.

(Vers l'an de Jésus-Christ 250.)

Le recueil des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Sous l'empire de Décius, Secondien, citoyen romain, et Véranius, exerçaient ensemble la préfecture et persécutaient les chrétiens. Secondien cependant, réfléchissant en lui-même, se demandait comment ces chrétiens pleins d'un zèle si ardent pouvaient préférer une mort cruelle soufferte pour le nom du Christ, à une vie délicieuse qu'on leur promettait, s'ils voulaient obéir aux paroles engageantes des empereurs. Doué lui-même d'une grande éloquence et très-versé dans toutes les connaissances de ces temps, Secondien invita chez lui Marcellien, homme d'un grand savoir et comme lui persécuteur acharné des disciples du Christ, et ils eurent de longues conversations sur les arts et les sciences. Parlant de littérature, ils en vinrent à ce passage de Virgile où prédisant la venue d'un siècle nouveau, qui verrait le renouvellement de l'univers entier par l'apparition du Seigneur dans la chair, le poëte affirme que sous le règne d'Octave, objet unique de ses chants, doit bientôt commencer cet âge d'or si vanté.

Des siècles écoulés la chaîne recommence,
Saturne a ramené la Vierge et tous les dieux :
Un nouveau peuple enfin descend du haut des cieux.
Toi, d'un enfant divin protége la naissance,
O Lucine. Il paraît : à sa seule présence
L'âge de fer s'enfuit, et sur le monde encor
Vont régner les vertus de l'heureux âge d'or.

Ils cherchèrent longtemps à découvrir quel était ce personnage dont parlait Virgile, et Secondien se prit alors à se rappeler ces chrétiens si dévoués, et qui préféraient mourir pour

le nom du Christ, plutôt que de sacrifier aux idoles. « Ils soutiennent, ajouta-t-il, qu'après la mort il y aura une résurrection et un jugement, et qu'à la suite de cette vie misérable, une autre commencera qui n'aura point de fin, où la douleur et les gémissements seront remplacés par la paix et la félicité éternelles. Le Christ, leur Dieu, a en abomination les idoles que nous adorons. » Marcellien, étonné de pareils discours, lui répondit : « Mais qu'est-ce que ce Christ ? » Secondien dit : « Christ signifie Oint. N'as-tu pas lu ce qu'en disent les historiens de sa vie? comment il a ressuscité les morts, guéri les lépreux, éclairé un aveugle de naissance? Les chrétiens ont foi en ses prodiges, et embrasés d'amour pour lui, aspirent à la couronne du martyre. C'est ce qui me persuade qu'il est vraiment Dieu et fils de Dieu, qu'ayant été crucifié, il est ressuscité trois jours après sa mort et qu'il est monté aux cieux. Nos dieux ont-ils jamais rien fait de semblable? Qui pourrait le soutenir? Nous savons, au contraire, que leur vie n'a été qu'une suite de turpitudes révoltantes. » Marcellien approuva et partagea lui-même ces sentiments, ainsi qu'un troisième, nommé Vérien. Le prêtre Timothée qu'ils appelèrent les baptisa, et ils reçurent la confirmation des propres mains du saint pape Sixte.

Le préfet Valérien ayant fait appeler Secondien, celui-ci se rendit auprès de lui, et tout à coup l'aspect de son visage changea et resplendit comme celui d'un ange. Valérien, effrayé de cette lumière surnaturelle, l'interrogea, et le voyant inébranlable dans sa foi de chrétien, ordonna de le jeter en prison. Comme les soldats l'y conduisaient, Marcellien et Vérien s'écrièrent hautement : « Pourquoi traînez-vous en prison cet innocent ? Si vous le traitez ainsi parce qu'il est chrétien, nous aussi nous le sommes ; et pour l'amour du Christ, nous le suivrons jusqu'au martyre. » Valérien, irrité, ordonna de les enfermer tous dans un cachot, et fit savoir à l'empereur que Secondien s'était fait chrétien. César, pouvant à peine le croire, commanda de le lui amener, et lui dit : « O Secondien,

quel changement s'est opéré sur tes traits? » Il répondit : « Mon visage brille et resplendit, parce que je contemple déjà par la pensée le Roi éternel de gloire, qui m'a tiré des ténèbres pour me faire jouir de l'éclat de sa pure vision. »

Enfin, par l'ordre de Décius, les bienheureux furent conduits à Centumcelles et livrés à Quartus Promotus, consulaire de la Toscane. Il leur commanda de sacrifier aux dieux ; sur leur refus, il les fit dépouiller et battre de verges. Eux, ayant craché par mépris sur la statue, elle tomba et fut brisée. Promotus alors ordonna de les étendre sur le chevalet et de labourer leurs flancs avec des ongles de fer. Pendant qu'on les tourmentait, ils ne cessaient de prier et de rendre grâces à Dieu ; Promotus fit appliquer la flamme sur leurs blessures. On les brûlait ainsi depuis longtemps, quand un des bourreaux, plus acharné contre eux, tomba mort; les autres, saisis par l'esprit malin, se mirent à crier : « O saints martyrs, pourquoi nous faire ainsi souffrir par vos prières ? Les tortures que nous vous avons infligées si injustement nous déchireront éternellement, tandis qu'elles ne sont pour vous d'aucune douleur. » Promotus, à ce spectacle, donna l'ordre de leur trancher la tête et de jeter leurs corps dans la mer. Mais la providence de Dieu ramena au rivage ces dépouilles sacrées, et Déodat, un serviteur du Très-Haut, les ayant recueillies pendant la nuit, leur donna la sépulture au lieu même du martyre, le cinq des ides du mois d'août.

XVII

LE MARTYRE DE SAINT NICON ET DE SES COMPAGNONS.

(Vers l'an de Jésus-Christ 250.)

Ces Actes sont donnés par les Bollandistes.

En ce temps où l'impie Quintianus exerçait la préfecture, vivait un homme appelé Nicon, né auprès de Naples. Enrôlé dans une cohorte de l'armée, il s'était si bien conduit, que sa

bravoure dans les combats était égale à sa bonne mine et à la fleur de jeunesse qui animait tous ses traits. Il était de race grecque par son père ; mais sa mère, une pieuse chrétienne , ne cessait nuit et jour de l'instruire, et lui disait : « Mon très-doux fils, si jamais, dans les hasards de la guerre, tu te trouves exposé à quelque danger pressant, munis-toi du signe de la croix du Christ, et tu échapperas à tes ennemis; bien plus, tu seras à l'abri de leurs flèches, et ni la lance ni l'épée n'auront de pouvoir contre toi. »

Bientôt en effet, au milieu d'un combat, se voyant serré de très-près par l'ennemi qui avait décimé tous ses compagnons autour de lui, il leva les yeux au ciel, et poussant un profond soupir il munit son front du signe de la croix sainte, en s'écriant : « O Christ, Dieu tout-puissant, montrez en moi aujourd'hui la puissante protection de votre sainte croix, afin que, terrassant tous ces barbares, je sorte victorieux de la lutte, et je vous servirai désormais, et je me consacrerai à votre culte comme celle qui m'a donné le jour. » Tout aussitôt plein de confiance, il s'élance sur les bataillons ennemis, et son glaive immole plus de cent quatre-vingts hommes; les autres, épouvantés, prennent la fuite, car ils ne pouvaient résister à la vertu de la croix qui résidait en lui. En cette journée Dieu glorifia Nicon, et celui-ci disait : « Il est grand le Dieu des chrétiens qui a terrassé les barbares par le signe de sa croix. » Et toute l'armée dans l'admiration s'écriait à son tour : « O miracle de la Providence! Jamais a-t-on vu parmi nous, jamais nos pères nous ont-ils raconté des exploits aussi merveilleux que les prodiges de valeur accomplis par Nicon sous nos yeux !

Quand l'armée fut licenciée, Nicon, bénissant le Seigneur, retourna à sa demeure, et apprit à sa mère tout ce que la vertu du signe vivifiant de la croix avait opéré en lui dans la bataille. Elle, au comble de la joie, s'écria : « O Seigneur, grâces soient rendues à votre saint nom ; car vous voulez le salut de tous les hommes, et les appelez à la

connaissance de la vérité. Maintenant, ô mon Dieu, écoutez la prière de votre servante; daignez admettre mon fils à ce bain salutaire de la régénération que vous nous avez accordé pour la rémission de nos péchés; apprenez-lui à faire votre volonté, pour qu'il se rende agréable à vos yeux, et mérite les éternelles récompenses que vous nous avez promises. » Quand elle eut fini de prier, Nicon lui demanda ce qu'il fallait faire pour devenir un parfait chrétien. Elle lui répondit : « Il te faut, mon fils, jeûner durant quarante jours, et, après les instructions que te donnera le pontife, être admis au bain de la régénération, en confessant ta foi au Christ, et en renonçant à Satan et à ses pompes; c'est ainsi que tu deviendras un vrai chrétien, serviteur du Christ. »

Nicon dit à sa mère : « Vive Dieu, mieux vaut être son serviteur qu'adorateur des idoles, et soldat chez les gentils. Je ne veux plus sacrifier à des pierres ou à toute autre créature, mais au seul vrai Dieu, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent. » Se prosternant alors aux pieds de sa mère, il lui dit : « O ma mère, prie le Seigneur de donner à ton fils un ange qui soit le guide et le gardien vigilant de son âme et de son corps; qui me conduise à un de ces serviteurs du Très-Haut pour me faire descendre dans ce bain régénérateur, pour m'apprendre à accomplir les volontés du Christ, notre vrai Dieu, pour me faire entrer dans son troupeau spirituel. O ma vénérable mère, sans tes pieuses instructions, qui m'ont arraché aux erreurs de la gentilité, et amené à la connaissance du Dieu suprême, bientôt peut-être j'allais devenir la proie de l'enfer, et y partager le supplice de ceux qui n'ont pas voulu connaître le Christ, et qui sont tourmentés dans ces lieux épouvantables, selon la parole du prophète : « Les pécheurs seront précipités dans les enfers, ainsi que les nations qui ont oublié le Seigneur. » Et c'est pour cela, ma mère, que je remercie Dieu, qui, par tes paroles, m'a introduit dans sa bergerie spirituelle,

en me délivrant des ténèbres de l'idolâtrie. » Ensuite il se prosterna de nouveau vers l'orient, et dit en suppliant à sa mère : « Prie donc, ô tendre mère, pour que ton fils puisse bientôt atteindre le but de tous ses désirs. » Elle, lui serrant affectueusement les mains, le laissa partir, l'accompagnant de ses bénédictions, et lui faisant jurer de retourner aussitôt après son baptême.

Les soldats, après le départ de Nicon, le cherchèrent en tout lieu ; mais nul ne le put trouver. Sa mère, s'étant adressée à un officier du gouvernement, lui dit : « Tu sais que mon fils a disparu, et pour moi j'ignore absolument ce qu'il est devenu. » Mais le serviteur de Dieu, conduit par la grâce, était descendu sur le rivage, et, trouvant un navire prêt à mettre à la voile, muni d'une forte somme d'argent, il s'embarqua pour Byzance. Arrivé dans l'île de Chio, il monta sur une montagne très-élevée ; et, durant huit jours entiers, il s'y livra au jeûne et à l'oraison, afin que Dieu voulût bien lui déclarer en quel lieu il trouverait l'objet de ses désirs. Pendant la nuit, un homme vénérable, qui avait tout l'extériure d'un ministre du Très-Haut, lui apparut, et l'appelant, lui dit : « Reçois ce bâton, surmonté, comme tu vois, d'une croix ; il te conduira vers celui que tu cherches. »

Nicon, plein de joie et bénissant le Seigneur, descendit sur l'heure au rivage, où le conduisait ce bâton donné par l'ange. Les matelots et leur pilote, qui s'y trouvaient, le voyant venir de loin, lui crièrent : « Salut, ô Nicon, digne serviteur du Christ ; nous te prions de monter sur notre navire, et, avec l'aide de Dieu, nous te conduirons sain et sauf au but de ton voyage ; ce même ange, qui t'a donné cette nuit ton bâton, nous a avertis que dans ce jour un homme, tenant à la main un bâton surmonté d'une croix, viendrait vers nous. « Il « vous demandera, nous a-t-il dit, de partir avec vous ; rece- « vez-le avec bonté, conduisez-le en toute sûreté au mont « Ganos, et Dieu vous récompensera. » Ainsi donc, si tu es Nicon, le serviteur de Dieu, faisons route ensemble, sous la

garde du Très-Haut ; car le vent est déjà favorable , et, avec le secours du Ciel, il nous conduira sans péril. »

Nicon , ayant entendu ces discours , s'arrêta quelques moments pour prier ; et, prosterné à terre, il versa beaucoup de larmes, en disant : « Grâces vous soient rendues, ô Seigneur, mon Dieu, qui veillez ainsi à mon salut, et qui daignez combler de tant de bienfaits un être aussi inutile que je le suis. Je sais maintenant que vous voulez le salut de tous ceux qui invoquent votre nom. » Ayant ainsi longuement prié, il monta sur le navire ; et , après deux jours et deux nuits de navigation, on aborda au pied de cette montagne élevée qui s'appelle Ganos. Au même moment, parut sur le rivage un abbé revêtu avec majesté , et accompagné de quinze de ses frères. Ayant salué Nicon, selon l'usage des moines, ces bons religieux le prirent par la main, et le conduisirent dans une grotte où leur abbé, qui était aussi leur évêque, avait établi sa demeure avec tous ses moines.

Après deux à trois jours passés à observer les travaux et les veilles si courageusement supportés par ces moines, leurs chants et leurs lectures assidues, et surtout les larmes de pénitence qu'ils ne cessaient de répandre, le serviteur de Dieu fut profondément saisi de la crainte du Seigneur, et un amour si ardent embrasa son cœur, qu'il ne pouvait contenir les transports de joie et d'admiration que lui causait cette vie tout angélique. L'abbé, qui était aussi évêque, le voyant ainsi touché de la grâce, lui dit : « Mon fils, d'où viens-tu, et quel sujet t'amène parmi nous? Réponds-moi dans toute la sincérité de ton âme. » Nicon lui dit avec un visage joyeux et d'un ton modeste : « Très-saint père, j'arrive ici d'Italie pour me faire chrétien, et pour être agrégé au troupeau sacré de Jésus-Christ. » Tombant alors aux pieds de l'évêque, il lui dit les yeux baignés de larmes : « Je t'en supplie, ô saint pontife du Très-Haut, accorde-moi au plus tôt l'accès à ce bain régénérateur, et enseigne-moi ce qu'il faut faire pour plaire à Dieu. » Le prélat le fit instruire ; puis il l'oignit de l'huile

sainte des catéchumènes; et bientôt après, dans cette même grotte, il le baptisa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, le fit participer à la communion divine, et lui donna l'onction du saint chrême.

Nicon, après son baptême, passa trois années dans la grotte de cette montagne qui servait de monastère, s'adonnant à l'étude, à l'observance des règles, à la psalmodie, à l'oraison, à la lecture, à la pratique de toutes les vertus. Ses progrès furent tels, qu'il parut évident à chacun que le Seigneur se l'était choisi comme un vase d'élection, et plusieurs disaient que le calme de son âme et sa parfaite douceur le rendaient semblable à un ange. En effet, sa bonté pour tous était sans égale, sa charité des plus ardentes, ses jeûnes continuels; rien ne pouvait apaiser en lui la soif de s'instruire ; jamais la psalmodie nocturne ne le trouvait nonchalant; enfin toutes ses actions semblaient marquées du sceau de la perfection ; l'abbé lui-même ne pouvait assez admirer la sainteté du serviteur de Dieu. A la fin de ces trois années, comme cet abbé devait bientôt monter vers le Seigneur, un ange lui apparut la nuit, et lui dit : « Avant de mourir, tu confieras ta charge et ton troupeau à Nicon, que tu as toi-même baptisé ; tu l'avertiras de partir avec ses moines pour la Sicile, vers l'occident ; car, s'ils demeuraient dans cette île, ils seraient massacrés par les barbares qui doivent bientôt la ravager.

Le très-saint évêque Théodose s'empressa d'élever Nicon au diaconat ; il le fit prêtre ensuite ; enfin il lui imposa les mains pour le consacrer évêque, et lui confia la conduite de ses religieux, au nombre de près de cent quatre-vingt-dix. Peu de jours après, il s'endormit dans le Seigneur ; c'était de Cyzique qu'il avait fui dans cette île, quand la persécution et les troubles de l'État étaient montés à leur comble. On l'ensevelit auprès de la grotte dont l'ouverture est du côté de l'orient. Après l'oblation du sacrifice et les prières accoutumées, le serviteur de Dieu rassembla auprès de lui ses frères, et ayant tous prié, ils montèrent sur un navire qu'ils

avaient frété et partirent pour Mytilène. Deux jours après leur arrivée dans cette ville, ils mirent encore à la voile, et abordèrent à Naxos; enfin, toujours protégés par la puissance d'en haut, ils purent, après vingt-deux jours de navigation, atteindre l'Italie et débarquer à Naples, patrie du bienheureux Nicon.

La mère du serviteur de Dieu, ayant appris son arrivée, vola aussitôt à sa rencontre, et, s'adressant à lui, sans le reconnaître, elle dit : « Je te conjure, ô père très-vénérable, de m'apprendre, si tu le sais, où est mon fils. On l'a beaucoup cherché ici, pour le renvoyer à l'armée. » Le bienheureux répondit : « Je suis Nicon que tu cherches. » Elle ajouta toute en larmes : « O serviteur de Dieu, je te parle dans la douleur de mon âme, et tu me traites comme une vieille femme en délire. » Le bienheureux reprit : « Ma mère, je suis bien ton fils Nicon, que tu as envoyé chercher le baptême ; la promesse que tu me fis faire m'a forcé de revenir vers toi ; maintenant tu peux accomplir ce que tu désires. »

Alors cette heureuse mère se jeta dans les bras de son fils, et le baisa en versant des larmes de joie; puis, levant les yeux au ciel, elle dit au Seigneur : « Grâces soient rendues, mon Dieu, à votre saint nom, pour m'avoir montré ce fils chéri revêtu d'une si haute dignité, sous ce vêtement angélique ; maintenant, exaucez tous mes vœux, et recevez mon âme avec ma vie. » Avec cette prière elle rendit paisiblement son esprit à son Créateur ; et tous louaient Dieu, qui les avait rendus témoins d'un si beau spectacle. Les saints religieux, inondés de consolations célestes, célébrèrent ses funérailles avec des psaumes et des hymnes, et déposèrent son corps dans un tombeau consacré.

Le bruit de tous ces événements s'étant répandu dans la ville, parvint aussi aux oreilles de quelques-uns des compagnons d'armes de Nicon. S'étant donc rendus auprès de lui sur le rivage, ils le tirèrent à part, et lui dirent : « Nous t'adjurons par cette providence céleste qui gouverne toutes choses,

de nous apprendre ce qui t'a donné cette force prodigieuse que tu fis paraître dans la bataille; car, si tu l'as obtenue de quelque art magique, nous en userons, nous aussi, pour faire les mêmes choses ; si c'est une autre cause, explique-la devant nous. » Le serviteur de Dieu leur répondit : « Croyez-moi, mes frères, ce n'est ni la magie ni aucun art diabolique qui m'a donné cette force dont vous êtes surpris ; je n'ai fait que munir mon front du signe vénéré de la croix; mais alors la vertu du Très-Haut, dont la croix est la marque, a renversé tous mes ennemis. » Ces guerriers, apprenant que la vertu de Dieu produisait cette force étonnante, se jetèrent aux pieds du saint évêque, et le conjurèrent en ces termes : « Aie pitié de nous, ô bienheureux serviteur de Dieu ; daigne nous prendre à ta suite, afin qu'après nous avoir préservés de la mort dans la fureur des combats, tu nous fasses arriver avec toi au royaume des cieux, notre commun héritage. »

Ils abandonnèrent alors leurs femmes, leurs enfants, leurs frères, tous leurs biens, pour suivre le Christ. Étant montés sur un navire, ils naviguèrent de concert avec Nicon et sa troupe sainte, et abordèrent auprès d'une montagne très-élevée, appelée Tauroménium. Après s'être avancés quelque peu dans l'intérieur du pays, ils rencontrèrent un fleuve, l'Asinus, près duquel étaient d'anciens bains nommés encore Hygie, à cause des effets salutaires qu'ils produisaient sur les malades; c'est là que, sans être vus de personne, ils établirent leur demeure. Le bienheureux Nicon instruisit les neuf soldats qui l'avaient suivi, les baptisa ensuite, et les revêtit enfin de l'habit angélique, leur enjoignant de se livrer à l'étude des saintes lettres et de la psalmodie, comme les moines la pratiquent. Ces nouveaux religieux plantèrent dans les champs voisins du fleuve toutes les espèces d'arbres fruitiers ; ils firent des jardins pour les plantes légumineuses, et vécurent ainsi dans cette solitude durant plusieurs années.

Cependant le préfet Quintianus fut averti qu'il y avait des

hommes dans le pays qui adoraient le Dieu du ciel, encouragés par leur maître, l'évêque Nicon, et qui refusaient d'obéir aux ordres des divins empereurs, méprisant la religion de l'empire. Cette dénonciation transporta de colère le cruel Quintianus ; et, dans sa fureur, il fit partir une troupe de soldats pour les saisir et les amener devant son tribunal. Les satellites s'empressèrent d'exécuter cet ordre, et, arrivés auprès des chrétiens, ils leur demandèrent : « Où donc se trouvent Nicon et ses compagnons, qui ne veulent pas obtempérer aux volontés des sublimes empereurs et aux ordres des dieux souverains ? » Le serviteur de Dieu leur répondit : « Soyez les bienvenus, mes fils, soyez les bienvenus ; le Christ, mon chef suprême, vous envoie pour nous conduire à lui. » Mais les soldats, sans pitié, obligèrent sur l'heure tous les frères, qui cherchaient dans la prière la force de soutenir le combat, de les suivre devant le préfet. Ils partirent alors, conduits par cette troupe, comme des brebis que l'on va immoler, et comme des agneaux qui ne poussent pas un cri pendant qu'on les tond.

Le bienheureux Nicon, leur zélé pasteur, ne cessait dans la route de les exhorter par ses paroles ; il leur disait : « Frères, montrez-vous courageux devant le tyran. Notre course va bientôt s'achever ; déjà s'ouvrent pour nous les portes du royaume céleste ; résistez énergiquement à ce magistrat barbare qui voudrait enlever de nos cœurs la foi en Jésus-Christ ; parlons hardiment devant lui, et rappelons-nous les paroles du bon Pasteur, qui disait : « Ne craignez pas ceux « qui peuvent tuer le corps, mais qui n'ont pas de pouvoir sur « l'âme ; craignez bien plus celui qui peut précipiter le corps et « l'âme dans l'enfer. » Et encore : « Quand vous serez devant les « rois et les gouverneurs, ne pensez pas à ce que vous direz, et « comment vous le direz ; car c'est moi qui parlerai en vous. »

Quand ils arrivèrent, Quintianus, ce préfet aussi impie que cruel, avait quitté le prétoire ; il ordonna qu'ils lui fussent amenés, au théâtre, devant son tribunal, et leur adressa ces

paroles : « Est-il vrai que vous vous livrez aux folles et ridicules espérances dont vous a bercés ce magicien qu'on appelle Nicon ? Est-il vrai que vous refusez aux dieux immortels le culte qui leur est dû, et que vous méprisez leurs ordres ? » Ils répondirent tous d'une commune voix : « Nous sommes, avant tout, chrétiens ; notre foi est inébranlable. Nous n'avons pas placé nos espérances en des choses vaines, mais dans le Seigneur, qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent. Tes dieux ne peuvent ni parler ni entendre, car ce sont des marbres inanimés, travaillés de main d'homme. Ainsi que le dit un de nos prophètes, les dieux des nations sont d'or et d'argent, ouvrages de la main des hommes ; ils ont des yeux et ne voient pas, des narines et ne sentent pas, des pieds et des mains et ne marchent pas ; leur bouche est sans parole. Et il ajoute : « Que ceux qui les font leur deviennent semblables. »

Le préfet, voyant alors que rien ne pourrait changer leur détermination, dit : « Si je ne les fais mourir sur-le-champ, plusieurs sans doute embrasseront leur religion insensée. » Et aussitôt il ordonna de déchirer leurs corps à coups de nerfs de bœuf ; ils supportèrent courageusement ce supplice. Quirinus ordonna ensuite de les jeter dans ces bains qui leur servaient de demeure, d'y entretenir le feu nuit et jour, afin de les consumer. Mais quand ils y eurent été amenés, il commanda qu'on leur tranchât la tête, et que l'on jetât ensuite leurs cadavres dans les flammes, pour imprimer une terreur plus grande chez tous les assistants. Les bienheureux martyrs s'empressèrent de présenter la tête aux bourreaux, en disant : « Seigneur, nous remettons nos âmes entre vos mains ; car c'est pour vous que nous sommes livrés aujourd'hui à la mort, comme des brebis destinées à l'immolation. »

Quand on eut ainsi fait mourir ces moines fidèles, et jeté leurs corps dans les flammes du bain nommé Hygie, le bienheureux Nicon fut enfermé dans une obscure prison : car le tyran se proposait de lui faire endurer les plus cruelles

tortures qu'il pourrait inventer. Mais l'ange du Seigneur apparut en songe au vaillant soldat du Christ, et lui dit : « Nicon, généreux athlète, prends courage ; déjà le Christ, notre Dieu, a reçu comme un holocauste de suave odeur tes cent quatre-vingt-dix-neuf disciples, immolés pour son nom ; maintenant ils sont entrés dans la chambre nuptiale où repose l'Epoux céleste. » Au même moment parût devant le bienheureux Nicon une jeune fille dont le visage resplendissait et jetait comme un soleil des rayons de lumière ; l'or, le saphir formaient sa parure ; elle tenait par la main un lion blanc comme la neige, qui avait une tête de léopard ; elle s'arrêta sur la rive du torrent que l'on nomme Psémistus, du côté de l'orient.

Mais voici que, du côté de l'occident, s'avancent deux guerriers d'une stature prodigieuse, qui touchaient le ciel de leur tête; en leurs mains brillaient des lances de feu ; ils s'adressèrent à la jeune fille, et lui dirent : « Nous perdons notre temps à attendre ce Quintianus que le Roi du ciel nous a envoyés combattre ; il tarde à venir. » La jeune fille leur répondit : « Hier, Quintianus a fait périr cent quatre-vingt-dix-neuf de mes serviteurs, et voilà qu'il médite d'infliger des tourments encore plus affreux à Nicon, leur maître, qui a su défier déjà toute sa rage ; mais il va bientôt paraître, vous pourrez l'attaquer, comme il vous a été dit. » Puis, lâchant la bête féroce qu'elle tenait, elle ajouta : « Prenez avec vous ce terrible animal ; il vous aidera à triompher du tyran. »

Le bienheureux Nicon, s'étant réveillé, sentit une véritable joie, et rendit au Seigneur de grandes actions de grâces. Il raconta ensuite toute sa vision à son serviteur (ce Chéromène qui le servait et qui plus tard écrivit sa vie) ; il lui révéla qu'il mourrait dans ce même jour, et qu'il irait rejoindre ses bienheureux disciples. Pour Quintianus, il devait périr dans le torrent Psémistus. Toutes ces prophéties furent confirmées par l'événement. En effet, dès le matin, le préfet ordonna de faire comparaître Nicon devant son tribunal, et

lui dit : « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Quelle est ta religion ? N'est-ce pas toi qui as séduit par tes enchantements cette foule de malheureux qui viennent de subir la peine capitale et d'être consumés par les flammes ? Leurs folies, que tu as inspirées, les ont privés pour jamais de la douce lumière. » Le bienheureux Nicon répondit : « C'est bien à tort que tu me demandes ma patrie et ma religion ; déjà je te l'ai dit, et tu l'as encore entendu de la bouche de tous ces saints martyrs immolés hier à ton aveugle fureur : pourtant, à cette heure, apprends-le de nouveau par moi-même : je suis chrétien ; rien ne pourra me faire changer; j'ai mis toutes mes espérances en Dieu, créateur du ciel et de la terre. Pour toi, bientôt tu seras livré, en punition de tes crimes, aux plus épouvantables supplices. » A ces mots, le préfet, rugissant de colère, commande qu'on l'étende sur le chevalet; puis, quand son corps fut ainsi tiré par les quatre membres, il le fit brûler avec des torches enflammées. Durant ce supplice, le bienheureux reposait sur ces flammes comme sur l'herbe tendre d'une verte prairie ; il chantait ces paroles du Psalmiste : « Vous êtes, Seigneur, mon rempart et mon refuge ; vous m'avez délivré de la fureur de mes ennemis. » A ce moment, les bourreaux dirent au préfet : « Seigneur, nos torches vont bientôt s'épuiser ; et Nicon ne sent pas leurs atteintes. »

Quintianus le fit alors détacher, et ordonna de le lier à des chevaux fougueux qui le mettraient bientôt en pièces ; le saint martyr, ayant regardé ces animaux, étendit la main vers eux et les bénit, et ils devinrent plus doux que des agneaux. Ils s'arrêtèrent, comme si quelqu'un les eût tenus par le frein, et ne firent plus un mouvement, malgré les coups dont on les accablait. Les exécuteurs dirent au préfet: « Nous nous fatiguons à les frapper ; mais ils ne veulent pas avancer. » Le préfet commanda alors de jeter le martyr pieds et poings liés dans un précipice ; mais un ange le recueillit, et l'amena sain et sauf devant le tribunal ; il n'avait même plus ses chaînes.

A ce spectacle, tous furent dans l'épouvante ; le préfet dit au bienheureux Nicon : « O merveilles de la providence des dieux souverains ! ne vois-tu pas le soin qu'ils prennent de ta conservation, puisqu'ils ne permettent point que ton corps périsse ; maintenant donc ne refuse pas de leur sacrifier ; et désormais tu les honoreras, et ils te chériront. » Le saint martyr répondit : « Anathème à toi, à ces dieux, à ceux qui mettent en eux leur confiance ! ce sont des marbres inanimés. » Le préfet lui fit alors frapper le visage avec des pierres, arracher et couper la langue, et ordonna de le conduire dans son ancienne demeure, pour y être frappé du glaive, proche du fleuve nommé Asinus, auprès d'un pin élevé, tout à fait à l'orient. Les satellites du tyran, ayant saisi Nicon, le conduisirent dans ce lieu, et abattirent cette tête vénérable ; le corps fut laissé là, en proie aux bêtes féroces et aux oiseaux du ciel.

Depuis deux jours ces saintes dépouilles étaient demeurées sans honneur et sans sépulture, lorsqu'un berger, possédé du malin esprit, vint à passer de ce côté. Dès qu'il aperçut le corps du martyr, il tomba la face contre terre, et fut au même instant délivré. Le démon, en s'enfuyant, criait : « Malheur à moi ! Où fuir devant l'évêque Nicon qui a été martyrisé ? A peine l'ai-je rencontré, que j'ai été frappé comme par la foudre. C'est ce Nicon que Quintianus a fait décapiter, et qui, après tous les tourments qu'on lui a infligés, est monté au royaume des cieux. » Le berger qui avait été délivré raconta partout ce qui lui était arrivé.

Théodose, évêque de Messine, ayant appris les détails du martyre, vint, accompagné de son clergé avec les cierges et l'encens, pour chercher les saintes reliques du bienheureux Nicon et de ses cent quatre-vingt-dix-neuf disciples, que lui montra en ce lieu le berger qui avait été guéri. L'évêque avait disposé pour le saint un cercueil digne de lui, et l'y déposa pieusement dans ce même lieu ; il retira soigneusement du bain antique les corps de ses compagnons livrés aux flammes

par l'ordre de Quintianus, et les plaça dans divers sépulcres près de leur abbé. Tous ces corps furent trouvés entiers, sans qu'on y vît la trace du feu ; la tête seule était séparée du tronc. Le vingt-troisième du mois de mars furent martyrisés les cent quatre-vingt-dix-neuf moines ; le bienheureux évêque Nicon souffrit sa passion le jour suivant du même mois ; ils reposent au lieu dit du Pasteur, près le fleuve Asinus. Que leurs prières et leur intercession nous délivrent toujours des embûches de l'ennemi, et nous rendent participants de la gloire dont ils jouissent dans le royaume des cieux, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, avec le Père et l'Esprit-Saint, gloire et louanges, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Amen.

XVIII

LES ACTES DE SAINT MAXIME, MARTYR.

(Vers l'an de Jésus-Christ 250.)

Ces Actes font partie de la collection de dom Ruinart.

L'empereur Décius voulait opprimer et détruire la loi des chrétiens, et il avait fait publier dans tout l'univers un décret par lequel tous les chrétiens devaient renoncer au Dieu vivant et véritable pour sacrifier aux démons. Ceux qui refuseraient devaient être livrés au supplice. Or, dans ce temps, un saint personnage, le serviteur de Dieu Maxime, se fit connaître hautement et de lui-même pour ce qu'il était. Il était plébéien et vivait de son négoce. On l'arrêta donc, et il fut présenté à Optimus, proconsul d'Asie. Le proconsul lui dit : « Quel est ton nom ? » Le martyr répondit : « On m'appelle Maxime. » Le proconsul dit : « Quelle est ta condition ? » Maxime dit : « Je suis né libre, mais je suis devenu l'esclave du Christ. » Le proconsul dit : « Quel est ton emploi ? » Maxime répondit :

« Je suis plébéien, et je vis de mon négoce. » Le proconsul dit : « Es-tu chrétien ? » Maxime répondit : « Oui, quoique pécheur, je suis chrétien. » Le proconsul dit : « Ne connaissais-tu pas les décrets que nous avons reçus dernièrement de nos invincibles princes ? » Maxime répondit : « Quels décrets ? » Le proconsul dit : « Ils portent que tous les chrétiens doivent renoncer à leurs vaines superstitions, reconnaître le vrai prince à qui tout obéit, et adorer les dieux. » Maxime répondit : « J'avais appris l'injuste sentence publiée par le roi de ce monde, et c'est pour cela que je me suis hautement dit chrétien. » Le proconsul dit : « Sacrifie donc aux dieux. » Maxime répondit : « Je ne sacrifie qu'au seul Dieu à qui je suis heureux d'avoir toujours sacrifié dès mon enfance. » Le proconsul dit : « Sacrifie si tu veux vivre ; si tu refuses, je te ferai expirer dans les tourments. » Maxime répondit : « C'est ce que j'ai toujours désiré. Je me suis fait connaître comme chrétien pour être enfin délivré de cette vie misérable et passagère, et recevoir celle qui ne doit jamais finir. »

Alors le proconsul le fit frapper à coups de bâton, et pendant qu'on le frappait, il lui criait : « Maxime, sacrifie pour être délivré de ces tourments. » Maxime répondait : « Ces coups dont je suis frappé pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne sont pas pour moi des supplices, mais plutôt une onction caressante. Si, au contraire, j'abandonne la loi de mon Seigneur, dans laquelle j'ai été élevé d'après les enseignements de son Evangile, c'est alors que je serai dévoué à des tourments véritables et éternels. » Le proconsul ordonna qu'on l'étendît sur le chevalet, et, pendant qu'on le torturait, il lui disait : « Malheureux ! reconnais enfin ta folie, et sacrifie pour sauver ton âme. » Maxime répondait : « Mon âme, si je ne sacrifie pas, je la sauve ; si je sacrifie, je la perds. Le feu, les bâtons, les ongles de fer ne me font aucun mal, parce que j'ai en moi la grâce du Christ, qui me sauvera pour l'éternité, à la prière de tous les saints, qui, descendus eux aussi dans ces luttes sanglantes, ont triomphé de vos fureurs

et nous ont laissé l'exemple de leur courage. » Alors le proconsul prononça contre Maxime cette sentence : « Celui qui a refusé d'obéir à nos lois saintes et de sacrifier à Diane, la grande déesse, la clémence divine l'a condamné à être lapidé, afin d'effrayer le reste des chrétiens. » Ainsi l'athlète du Christ fut enlevé par les ministres du diable ; il rendait grâces à Dieu le Père, par Jésus-Christ son Fils, de ce qu'il avait été jugé digne de triompher dans cette lutte contre le démon. On le conduisit hors des murs, et il expira sous les coups de pierres dont on l'accabla.

Ce martyre du serviteur de Dieu Maxime eut lieu dans la province d'Asie, sous l'empire de Décius et le proconsulat d'Optimus, étant roi de ce monde Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

XIX

LE MARTYRE DES SAINTS THYRSUS, LEUCIUS ET CALLINIQUE.

(Vers l'an de Jésus-Christ 250.)

Ce récit est extrait de la collection des Bollandistes.

Au temps de l'empereur Décius, le culte insensé des démons et toutes les superstitions païennes avaient semblé reprendre une nouvelle vie ; beaucoup en effet sacrifiaient aux démons ; même on en voyait un grand nombre rejeter les lois du Christ, qui cependant au fond du cœur aimaient la foi des chrétiens et regrettaient de n'en pas faire profession ; en sorte que souvent, avec le nom de païens, ils honoraient le Dieu des chrétiens par leurs vertus et par leurs mœurs. C'est que l'état de mépris et de misère où les païens tombaient de jour en jour avait excité tous les magistrats à anéantir les fidèles ; et leurs cruautés provoquaient ces apostasies. Or, à cette époque, le gouverneur de la province d'Afrique, Combrutius, de la

famille de Claudius, homme aux mœurs dépravées et plus que personne livré au culte des démons, vint dans la ville de Nicomédie et y fit un sacrifice à Jupiter et à Sylvain. Puis il se rendit à Apamée, où il sacrifia de nouveau à Jupiter et à Apollon. De là il partit dès le lendemain pour Césarée, et y demeura huit jours, occupé tout entier à honorer ses dieux et à séduire les peuples.

Au milieu de ces cérémonies sacriléges, un homme sage de la cité, nommé Leucius, s'approcha du gouverneur et lui dit : « Combrutius, pourquoi t'abandonner ainsi à ta fureur, comme les animaux sans raison ? car tes œuvres ne sont point inspirées par la sagesse ; tu sacrifies à des dieux sourds et privés de sentiment. Change donc au plus tôt ces mœurs barbares ; car tu provoques contre toi la colère de Celui qui t'a tiré du néant, du seul Dieu vivant, pour honorer des démons, pâture des flammes de l'enfer. » Combrutius, irrité de ces paroles, ordonna qu'on le suspendît et qu'on lui arrachât les ongles. Mais, pendant ce supplice, le martyr priait à haute voix : « O Dieu, qui régnez dans l'éternité et dont la parole protége tout ce qui est, montrez à Combrutius, ce cruel artisan de l'impiété et de la folie, que vos voies sont véritables, et que tous ceux qui gardent votre loi et observent vos préceptes, vous les récompensez d'une couronne éternelle dont rien ne saurait flétrir l'éclat. »

Quand les bourreaux eurent achevé de lui arracher les ongles, il dit au gouverneur : « Combrutius, voilà tes supplices déjà épuisés ; j'ai besoin pourtant d'y trouver ma perfection, et de remporter par ton moyen la palme de la victoire. Hâte donc ton œuvre, ministre pervers de toutes les puissances ennemies ; ordonne contre moi de nouvelles tortures plus cruelles, afin que je sois rendu parfait ; mais pour toi, je dois t'en avertir, en continuant de vivre dans la rébellion contre Dieu, tu te prépares des châtiments de jour en jour plus terribles. » Combrutius dit alors : « Qu'on le descende, et qu'on l'emmène pour le décapiter. » Les

bourreaux le descendirent du chevalet, le conduisirent à un stade de la ville et lui tranchèrent la tête. Le gouverneur, après avoir reçu la nouvelle que ses ordres avaient été exécutés, resta encore deux jours à Césarée, au milieu des sacrifices et des cérémonies de ses faux dieux.

Au moment où il sortait de la ville par la porte dite de l'Hellespont, un athlète célèbre, Thyrsus, l'arrêta et lui dit : « Illustre gouverneur, je te salue ; écoute avec patience ce que j'ai à te dire. — Salut, ami des dieux, reprend Combrutius : parle, je t'écoute volontiers. » Thyrsus dit : « Le Très-Haut, le seul vrai Dieu, a fait connaître au monde par des hommes ce grand précepte : « Tu adoreras le Seigneur ton « Dieu, et tu le serviras lui seul. » Si donc il veut qu'on ne serve que lui, pourquoi ne renonçons-nous pas à ces effusions de sang inutiles et odieuses ? » Combrutius répondit : « Le culte des dieux te paraît-il donc vain ? » Thyrsus dit : « Avant d'avoir vu un chrétien au milieu des supplices se rire de toi et de ta puissance, je pensais que ces dieux et déesses dont nous adorons les images étaient quelque chose. » Combrutius répondit : « Ma patience à écouter tes vains discours me paraît t'inspirer une grande audace. » Thyrsus dit : « Si j'ai menti, prouve-moi le mensonge de mes paroles, avec la sagesse qui convient à un juge ; si tu parviens ainsi à me convaincre, je n'abandonnerai point le culte des dieux, que le martyre du bienheureux Leucius m'a fait voir comme des simulacres sans vie, vaines images que les hommes se sont faites. » Combrutius reprit : « Toi qui es païen, comment diriges-tu contre moi un langage tout chrétien ? C'est ce que je ne puis comprendre. » Thyrsus répondit : « Et c'est cela même qui prouve que j'ai pour moi la raison, et que toi, au contraire, tu veux rester confondu avec les brutes qui en sont privées ; car si, étant païen, comme tu l'affirmes, je suis devenu chrétien de cœur, c'est que la Sagesse m'a conduit et éclairé. » Combrutius dit : « Écoute-moi ; puisque tu es païen, sacrifie, de peur que tu ne sois condamné à une mort affreuse. » Thyrsus répondit :

« Un homme d'intelligence et de cœur, dans les choses ordinaires de la vie, ne peut guère se tromper ni tromper les autres; mais, dans les choses de Dieu, au fond de sa conscience, je ne vois pas comment il pourrait tromper ou se mentir à lui-même. »

Combrutius dit : « Tu parles beaucoup. » Mais Thyrsus répondit : « Je ne parle pas beaucoup, je dis la vérité ; car celui qui parle beaucoup ne dit pas la vérité. » Combrutius dit : « Et comment n'est-il pas vrai que ceux que nous honorons soient des dieux ? » Thyrsus répondit : « N'as-tu pas entendu les chrétiens te dire : « A ces dieux qui n'ont pas fait « le ciel et la terre, le Dieu qui a créé le ciel et la terre a or- « donné de disparaître de la terre, son œuvre et son domaine? » Ne te semble-t-il pas juste que de tels dieux ne règnent pas sur un empire qui n'est point à eux, et que le Créateur règne et gouverne au ciel, sur la terre et sur la mer, lui qui les a créés avec tout ce qu'ils renferment ? Qu'on les chasse donc, vos dieux, et s'ils se sont fait quelque asile en dehors de ce ciel et de cette terre, qu'ils y aillent (si toutefois ils ont des pieds pour marcher), et qu'ils se fassent adorer des créatures qu'ils reconnaîtront pour leur ouvrage. Pour moi, je crois que nous devons nos adorations à Celui dans la maison duquel nous sommes, à ce Dieu dont, bon gré mal gré, nous sommes contraints, par le témoignage des créatures, de nous avouer les serviteurs. » Combrutius dit : « Cesse ce flux de vaines paroles. » Thyrsus répondit : « Fais ce que ton cœur te pousse à faire ; car je suis prêt à mourir pour la vérité. »

Alors Combrutius ordonna qu'on lui brisât les membres avec des fouets garnis de balles de plomb. Pendant ce supplice, Thyrsus lui disait : « Celui que naguère tu couronnais parce qu'il tuait des hommes, aujourd'hui tu le brises parce qu'il confesse sa foi au vrai Dieu. Brise donc un corps qui en a brisé un grand nombre ; qu'il soit traité comme il a traité les autres; afin que mon âme soit rachetée des meurtres et de toutes les injustices dont je me suis rendu coupable, lorsque je cherchais à

plaire à des insensés. » Combrutius dit : « Je te soumettrai à une flagellation plus sanglante encore. » Thyrsus répondit : « Tes châtiments ne m'effraient pas. car ils passent vite ; mais j'ai appris à craindre Celui qui punira les incrédules par des peines éternelles, et j'ai bien peur pour toi que tu n'y échappes pas. » Alors Combrutius, transporté de fureur, ordonna qu'on lui brisât les jambes. On se mit à exécuter cet ordre ; mais rien ne put affaiblir ni l'énergique langage du martyr, ni même les forces de son corps. Le gouverneur croyait qu'il allait expirer, et il lui disait : « C'est toi-même qui as été l'auteur des souffrances que tu endures. » Thyrsus lui répondit : « O le plus insensé des hommes, tu as donc perdu la lumière de l'intelligence pour comprendre, et les yeux même du corps pour voir. Tu ne remarques pas que tes bourreaux sont vaincus, et que les supplices dont tu prétends me déchirer retombent sur toi ; car c'est ton âme qui est déchirée , et les ministres de ta cruauté ont épuisé en vain toutes leurs forces pour me perdre ; pour moi, je n'ai eu qu'à invoquer le nom du Christ, et je me ris de toi et des tiens. » Combrutius dit : « Cet athlète sans pudeur dont les membres sont oints d'une huile pour les maléfices, il ne se taira pas jusqu'à ce que son cadavre soit devenu la pâture des chiens. » Thyrsus répondit : « Tu as dit la vérité sans le vouloir ; car j'ai pour moi quelqu'un dont la main invisible a oint mon corps et m'a fait son véritable athlète ; car depuis qu'il a abaissé son regard sur moi dans ma lutte contre ta fureur, son onction invisible renouvelle et ma vie et mes forces ; qu'il continue jusqu'à ce que j'aie vaincu et reçu la couronne, et je me ris de toi et de ton maître. » Combrutius dit : « Quel est mon maître ? » Thyrsus répondit : « Le diable, dont tu t'efforces d'accomplir les volontés. »

Combrutius dit : « Qu'on lui attache les gros doigts des pieds et des mains avec de petites cordes ; qu'ensuite on le suspende et qu'on multiplie contre lui les supplices, jusqu'à ce que la moelle de ses os soit mise à nu. » Les exécuteurs

obéirent ; mais Thyrsus reprit : « Monstre de cruauté, hâte-toi de m'exposer, pour la gloire du saint nom que je confesse, à de plus grandes tortures ; car il doit être rude le combat dans lequel, fortifié par l'onction du Christ, je triompherai de ta rage. » Combrutius dit : « Puisque tu n'es pas chrétien, les chrétiens ne te regarderont pas comme martyr. » Thyrsus répondit : « O homme plein de vanité et de folie, le Christ m'a fait son martyr dès le moment où, au milieu des supplices, j'ai hautement rendu témoignage à sa divinité ; car de même que celui qui a été fait chrétien, s'il ne croit pas au Christ, c'est en vain qu'il a reçu ce caractère ; de même celui qui n'a pas pu être fait chrétien par une consécration publique, s'il vient à souffrir pour la foi, quoiqu'il ne paraisse pas aux yeux des incrédules être chrétien, cependant devant Dieu il l'est réellement. Pour moi, si je n'étais pas vraiment chrétien, le Christ m'aurait abandonné comme n'étant pas à lui. Au contraire, tu vois qu'il me reconnaît pour son athlète, qu'il me défend, qu'il m'aide, et que d'une manière invisible il me donne la force contre tes supplices. C'est pourquoi je vaincrai le chef de ta milice, Satan, dont l'être et la puissance t'ont enveloppé comme d'un manteau. »

Alors le gouverneur ordonna qu'on arrachât au martyr les paupières avec des ongles de fer très-aigus. Et Thyrsus après ce supplice s'écria : « Tu as défiguré les traits de mon visage aux yeux des hommes ; mais devant Dieu tu l'as rendu plus beau ; et si les yeux de mon corps ont souffert, les yeux de mon âme ont été éclairés d'une plus grande lumière que jamais. Tu as pu, il est vrai, m'arracher ces yeux avec lesquels je voyais la terre et toutes les créatures ; mais sache que sur ces autres yeux auxquels Dieu se fait voir, tu n'as reçu aucune puissance. Rougis donc, malheureux, et que ton orgueil soit confondu. Où sont les forces dont dispose ta scélératesse ? Les yeux avec lesquels je triomphe de toi, les yeux de mon âme auxquels Dieu se révèle, sont les instruments qui assurent ma foi. Donc, avec eux je me rirai de ton pouvoir,

jusqu'à ce que j'atteigne la couronne du ciel. Au théâtre je n'ai jamais pu être vaincu ; comment pourrais-je l'être dans ces combats du Christ, dont le prix est la couronne éternelle ? » A ces mots Combrutius, poussant un soupir de dépit : « Je le jure, s'écria-t-il, par les dieux et par les déesses, je te broierai dans les supplices ; car je ne puis contenir mon indignation de voir un païen s'imaginer qu'il va souffrir pour Dieu. » Thyrsus l'écouta en souriant et lui répondit : « Tu m'infliges des tortures pour te donner le plaisir d'entendre mes plaintes ; mais le Christ me donne la force de ne pas me plaindre, pour que je me rie de tes efforts ; je me rirai donc de toi et de tes supplices, autant de fois qu'il plaira à ta cruauté d'en changer. Mais, ô le plus malheureux des hommes, tu es le persécuteur des chrétiens et tu te fais le prédicateur de leur foi ; car voilà que tu affirmes que la puissance du Seigneur Jésus est assez grande pour daigner, je ne dis pas seulement ne pas me rejeter, mais bien plus me secourir, moi qui ne suis encore qu'un païen, qui n'ai pas reçu le baptême. »

Cependant Combrutius ordonna qu'on lui rompît les bras avec une barre de fer. Mais pendant l'exécution, Thyrsus, le visage élevé vers le ciel, continuait à rendre grâces à Dieu, sans qu'on pût saisir en lui aucun signe de crainte ou de douleur ; ses bras qu'on frappait violemment, il les remuait et les agitait de telle sorte, que tous pouvaient voir qu'il ne souffrait pas. Enfin les ministres de tant de cruautés étaient vaincus, les bourreaux cédaient, ils ne pouvaient plus lever les mains. Le martyr du Christ, Thyrsus, riait de leur impuissance et, s'adressant à Combrutius : « Malheureux ! lui disait-il, je vois que tu es las, et tous remarquent que tes officiers n'ont plus la force de continuer. Certes, si tes dieux pouvaient quelque chose, ils sauraient bien me faire souffrir sans bourreaux. Si donc vous vous épuisez à employer contre moi des supplices qui ne peuvent m'abattre, n'est-ce pas la preuve que vous êtes sans dieu, et que la puissance de vos dieux n'est qu'une chimère ? »

Combrutius dit : « Qui t'a enseigné ces paroles que tu viens de dire ? » Thyrsus répondit : « C'est Dieu. » Combrutius dit : « Dieu t'a donc parlé ? » Thyrsus répondit : « Souvent les saints m'ont répété ces paroles qui ont arraché mon âme aux ténèbres de l'ignorance. » Combrutius reprit : « Dis donc alors que c'est l'homme qui t'a enseigné, et non pas Dieu. » Thyrsus répondit : « Mais ceux à qui Dieu a parlé rendent témoignage que Dieu parle à ceux qui croient à la vérité ; et c'est pourquoi j'ai dit que Dieu m'avait enseigné. » Combrutius dit : « Tu n'as pu prouver que ce que tu dis est vrai ; comment as-tu pu apprendre la vérité ? » Thyrsus répondit : « Ce que j'ai dit est vrai, et les saints m'ont enseigné la vérité. » Combrutius dit : « Tu as menti ; car, après avoir dit que Dieu t'avait instruit, tu m'as avoué que c'était à des hommes que tu devais ta science. » Thyrsus répondit : « Les choses que l'empereur exécute par ton ministère sont-elles vraiment de l'empereur, ou non ? — Elles sont vraiment de son autorité. » dit Combrutius. Thyrsus répondit : « Si pour un homme comme moi, comme toi et tous les autres, tu peux dire qu'il fait ce que tu fais en personne, qu'il commande ce que vraiment tu commandes ; combien plus j'ai pu dire que Dieu m'avait parlé, en m'instruisant par ses saints qu'il a instruits lui-même. »

Combrutius dit : « Notre auguste empereur, le maître de l'univers, tu as osé, dans ton langage sacrilége, le comparer à des menteurs ? » Thyrsus répondit : « Je viens de te montrer que j'ai dit vrai, en me servant de l'exemple de l'empereur pour terme de comparaison, puisque toi-même tu dis qu'il ordonne, quand c'est toi qui ordonnes ; qu'il condamne, quand c'est toi qui condamnes ; qu'il gouverne enfin, quand c'est toi qui gouvernes. Montre-moi de même, si tu peux, que l'empereur est le maître de l'univers, comme tu viens de l'affirmer ? » Combrutius dit : « Il n'est donc pas le maître de l'univers ? » Thyrsus répondit : « S'il est le maître de tout ce qui est, qu'il commande aux vents, qu'il donne des ordres au soleil, de nouvelles lois aux étoiles. » Combrutius dit :

« Mais j'ai voulu dire qu'il est le maître de tout ce qui est sous le ciel. — Eh bien ! répondit Thyrsus, qu'il donne des lois aux oiseaux ; qu'il commande aux mouches de ne plus importuner les hommes ni les bêtes ; qu'il enjoigne aux grenouilles de cesser leurs coassements ; qu'il ordonne du moins aux rats de ne plus ronger des choses qui ne leur appartiennent pas. » Combrutius dit : « Je te parle de l'empire de la terre seulement, et j'affirme que l'empereur est le dieu de la terre. » Thyrsus répondit : « Donc, s'il est le dieu de la terre, qu'il lui commande, et qu'elle cesse d'engendrer les serpents et les scorpions et de produire les ronces et les épines, du moins dans tout l'empire romain ; mais que partout elle produise la rose et les lis d'une éclatante blancheur ; qu'elle couronne des rameaux de la vigne les arbres de nos forêts ; qu'elle charge de raisins tous nos arbustes ; qu'elle nous donne de fertiles moissons, et que dans les lieux arides elle fasse sortir de son sein des sources d'eau vive. » Combrutius dit : « Tu ne fais que commencer à exercer l'art des magiciens, et déjà la magie t'a découvert ses secrets. » Thyrsus répondit : « L'Esprit-Saint te parle par ma bouche, infortuné Combrutius, afin que tu rougisses de tes égarements, ou plutôt afin que tu te repentes ; car il est miséricordieux, et il pardonne les forfaits et les crimes de tous ceux qui reviennent à lui par la foi. »

Combrutius dit : « Mais vois donc quelle folie t'aveugle ! Parce que j'ai dit que l'empereur était le maître de toutes choses, tu réponds qu'il ne peut commander aux grenouilles. » Thyrsus répondit : « Si tu avais dit que l'empereur est le maître de tout ce qui est mauvais, je n'aurais eu rien à répondre ; mais parce que tu as avancé qu'il était le maître de tout ce qui est sous le ciel, j'ai voulu te montrer le contraire, en te faisant voir comment il ne peut commander ni aux rats, ni aux mouches. » Combrutius dit : « J'ai dit qu'il était maître de tout ce qui est, en ce sens qu'il peut commander à tous les hommes. » Thyrsus répondit : « A tous les hommes ; mais il ne commande pas aux saints. » Combrutius dit : « Ce n'est

pas assez pour toi de ne pas sacrifier, tu veux encore insulter à l'empire des Augustes. » Thyrsus répondit : « Oui, je l'ai rejeté et je le rejette encore l'empire de tes Augustes ; ils ne sauraient me commander à moi, misérable pécheur : à quel saint donneront-ils des ordres ? Ainsi tu restes convaincu d'avoir avancé une fausseté, puisque l'empereur ne peut commander à tous les hommes. »

Combrutius dit : « Quiconque n'obéit pas à l'ordre des Augustes, doit périr dans des supplices affreux. » Thyrsus répondit : « Apprends qu'autant tu multiplies les douleurs dans mes membres, autant Dieu multiplie pour moi les trésors de sa gloire. Donc, pour que ma gloire soit plus complète, multiplie, invente des tortures nouvelles, inconnues jusqu'ici. D'ailleurs, j'ai mérité d'être puni, et c'est par un juste jugement de Dieu que je dois souffrir, moi qui jusqu'ici n'ai point cru, et qui, durant tant d'années, ai vécu sans reconnaître que le Christ était ma vie. Et néanmoins, quoique je ne sois qu'un esclave fugitif revenu bien tard à la maison du Maître, à peine ai-je commencé à confesser son nom, qu'il m'a donné assez de lumière et de force pour rire de toi et du diable ton père, et de tes princes très-impies, et de tes malheureux officiers, tous aussi impuissants que toi, et qui, en voulant travailler à ma perte, tombent aussitôt en défaillance. Pour moi, devenu l'athlète du Christ, j'ai triomphé tout d'un coup de vos assauts ; votre âme en m'attaquant est venue se briser contre la mienne ; mes pieds vous écrasent ; je vous répandrai comme la poussière au souffle du vent, je vous réduirai comme la boue de nos places publiques ; car je puis tout en Celui qui me fortifie. » Combrutius dit : « Et quel est donc celui qui te fortifie ? Alors il ne va pas tarder à paraître pour te soutenir. » Thyrsus répondit : « Malheureux, tu prophétises, sans le savoir. Oui, tu dis vrai, il va bientôt paraître ; il vient à mon secours. »

A ces mots, Combrutius, malgré les efforts qu'il fait pour se contenir, laisse échapper de sa poitrine un souffle violent,

signe de la colère qui intérieurement le bouleverse. Il ordonne qu'on fasse fondre du plomb et qu'on le répande sur le dos du martyr. Aussitôt Thyrsus est étendu sur un lit de fer, et devant ses yeux on dispose une chaudière où le plomb se liquéfie sur un feu ardent. Combrutius espérait que ce seul spectacle le ferait fléchir, et il avait voulu en même temps que tous ceux qui étaient présents exhortassent le martyr en lui disant : « Aie pitié de toi-même et sacrifie. » Le gouverneur de son côté, prenant à témoin les dieux et les déesses, lui criait : « Si tu sacrifies, j'aurai soin de toi, et tu seras sauvé. »

Alors Thyrsus, du lit de fer où il est étendu, élève la voix et dit : « Écoutez-moi, vous tous qui êtes sages ; écoutez-moi, vous à qui le spectacle de ces supplices inspire de la frayeur. On vous menace, vous, d'un fleuve de feu, roulant des flots de plomb fondu mêlé au soufre et au bitume ; on vous menace d'un feu éternel, et vous ne voulez pas croire au Christ. Et vous voudriez que moi, pour la souffrance toute passagère de ce peu de plomb qui se liquéfie, j'abandonnasse le Christ mon Dieu, pour retourner à vos idoles, comme le chien à son vomissement. Mais toi, infortuné Combrutius, comment ne crains-tu pas le feu éternel dans lequel tu vas être jeté, et dont jamais tu ne verras la fin ? » En achevant ces paroles, il s'écria : « Seigneur Jésus, qui avez dit : « Qu'il te soit fait selon ta foi ; » je vous demande que ce plomb devienne pour moi comme une eau rafraîchissante ; et parce que l'eau de votre fontaine sainte n'a point encore coulé sur moi, faites en ce moment que le plomb qu'on va répandre sur mes membres, soit une eau vive pour le martyr qui confesse votre nom, et qu'en même temps il brûle et dévore ceux qui refusent de vous reconnaître. » Pendant que Thyrsus parlait ainsi, les bourreaux, levant la chaudière, versèrent sur le martyr, le long du dos depuis les épaules, les flots bouillonnants du métal en fusion; mais à peine le fluide brûlant l'a-t-il touché, qu'aussitôt il jaillit avec violence à la tête et au visage des exécuteurs de l'ordre barbare, en sorte que de tous ceux qui assistaient Combrutius, il

n'y eut personne d'épargné. Poussé en tous sens comme un tourbillon, le plomb fondu imprime sur tous ces incrédules, par un juste jugement de Dieu, de profondes brûlures. Ces malheureux poussent un long cri de désespoir ; pour les uns les blessures sont mortelles ; les autres se roulent à terre et blasphèment dans d'atroces souffrances César et ses dieux.

Quant à Thyrsus, le martyr de Dieu, il se secoue légèrement sur le lit de fer où il est étendu ; puis il se relève, le corps aussi intact que s'il fût sorti d'un doux sommeil. Debout, le visage et les mains élevées vers le ciel, il disait : « Je vous rends grâces, ô Dieu invisible qui vous manifestez à mon âme ; vos dons surpassent ma prière et mes désirs. J'étais parmi les pécheurs le dernier et le plus misérable ; et vous avez daigné me recevoir dans la société de vos saints. Jamais je n'ai ni connu ni pratiqué votre volonté sainte ; et vous voulez bien me compter parmi ceux qui, obéissant à vos préceptes, ont gardé fidèlement votre loi. » En le voyant ainsi tressaillir de joie en Dieu son Seigneur, et avec tant de courage insulter à son juge, tandis que les bourreaux, cruellement brûlés par le plomb, se roulaient à terre presque sans vie, Combrutius avait l'âme déchirée ; il grinçait des dents, et de son cœur s'échappait comme le mugissement d'un taureau furieux. Se levant de son tribunal, il criait à haute voix : « Ce scélérat dont les crimes demandent vengeance a triomphé de nous publiquement par ses maléfices. » Thyrsus répondit : « Démon imposteur, qu'enveloppent les profondes ténèbres de l'enfer, artisan de scandales, monstre d'infidélité et de mensonge, et dont le front ne sait pas rougir, quoi ! tu oses appeler maléfices la grâce de Dieu, et ténèbres les lumières du Christ ! »

Alors Combrutius fit venir ses serviteurs et leur dit : « Ayez pitié de moi, car je me meurs. Ce magicien énerve mon autorité, blasphème nos dieux et rejette nos Césars et nos Augustes. Il dit qu'ils ne sont rien et qu'ils n'ont en conséquence aucun pouvoir ; il insulte les lois, outrage ma personne ; en un mot, malgré les édits, il ne veut adorer et louer que le seul Christ. »

Les serviteurs répondirent : « Et que veux-tu que nous fassions ? » Combrutius reprit : « Que l'un de vous donc s'approche de cet homme, lui ouvre le corps, comme on fait à un porc, et répande à terre ses entrailles. » Aussitôt un serviteur s'élance, et tirant son épée il prétend frapper le martyr ; mais la pointe de son arme, qu'il a lancée de toute la force de son bras, va frapper la muraille, et le fer s'y brise en mille pièces comme aurait fait du verre. Alors Caspérius, chef des gardes, dit à Combrutius : « Les lois défendent à personne de frapper ou de torturer, s'il n'est par office chargé de ces exécutions. Fais donc retirer tes serviteurs, d'autant que, aveuglé par les dieux, celui qui voulait se charger de frapper a pris une muraille pour un homme, et a vu son glaive se briser dans ses mains. Si tu allais commander à un autre, peut-être que, croyant frapper le coupable, il dirigerait ses coups contre toi, ou contre quelqu'un de nous. »

Combrutius alla donc trouver le comte, et recevant de lui des soldats, il leur ordonna de couper en morceaux le corps de Thyrsus. Ces soldats, en entrant, jetèrent des chaînes au cou, aux bras, aux mains et aux pieds du martyr. Puis ils tirèrent leurs glaives pour le mettre en pièces, quand tout à coup le lieu où ils étaient trembla et la terre fit entendre un long mugissement. Les soldats, glacés de frayeur, tombent la face contre terre, et bientôt prennent tous la fuite avec Combrutius lui-même, laissant Thyrsus seul avec ses fers. Alors, le saint pria Dieu de le délivrer ; aussitôt ses chaînes se rompirent, et debout, les mains étendues, il se mit à louer le Tout-Puissant. Les soldats qui étaient restés par le devoir de leur charge sur le lieu de ces prodiges, l'enlevèrent et le jetèrent dans une espèce de puits, prison profonde et ténébreuse dont le sol formait un lit affreux de fange et de boue.

Mais, dans ce triste réduit, Thyrsus mérita la visite des anges ; les ténèbres de son cachot furent éclairées d'une lumière divine, et, au milieu de son abandon et de son silence, loin de toute consolation humaine, il entendit une voix du ciel qui

lui disait : « Sois ferme, Thyrsus ; aie confiance au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint. » En même temps il vit toute la milice des anges. Il considérait toutes ces merveilles avec une sainte frayeur, quand un ange de Dieu s'approchant de lui : « Ne crains pas, lui dit-il ; mais va, montre-toi au saint évêque de Dieu, afin que par lui tu deviennes l'ami de Celui pour a gloire duquel tu mériteras la couronne et le triomphe. » Thyrsus répondit avec respect : « Comment sortirai-je d'ici, et me présenterai-je au saint homme de Dieu, moi qui suis chargé de chaînes et enfermé dans les murs d'une prison ? Et quand les portes s'ouvriraient devant moi, je ne sais où l'aller chercher. » L'ange lui répondit : « Ces fers t'ont rattaché à Dieu par les liens de la charité, et ce cachot t'a ouvert le royaume des cieux ; tu vas être délivré de ces chaînes, jusqu'à ce que tu aies été régénéré dans le Christ. Marche donc et suis-moi ; je te montrerai le lieu où l'évêque Philéas passe les jours et les nuits dans la prière et les louanges de mon Dieu. »

Thyrsus le suivit ; il arriva bientôt à la maison de l'évêque, et frappant à la porte, il disait : « Serviteur de Dieu, ô toi dont la sainteté a reçu le témoignage des anges, ouvre-moi ; car j'ai renoncé au diable et à toutes ses idoles, et j'ai confessé dans les tourments la foi du Christ, Fils de Dieu ; mais je n'ai point encore participé à sa table. » A ces paroles, l'homme de Dieu comprit que c'était là l'œuvre du Seigneur. Il avait souvent entendu parler de Thyrsus ; il lui ouvrit donc aussitôt. Thyrsus lui raconta en peu de mots comment l'ange du Seigneur l'avait délivré et amené en ces lieux, et comment il attendait à la porte qu'il fût baptisé, pour le reconduire à la prison d'où il l'avait tiré. Le saint évêque l'instruisit des mystères, le baptisa, le marqua du signe des chrétiens, fortifia son âme et son corps de la nourriture divine ; puis faisant couler sur ses membres le saint chrême, il lui dit : « Va, généreux athlète du Seigneur ; ton Empereur est assis au milieu de tous tes amis et attend la fin de la lutte. Va combattre le glorieux combat ; car te voilà devenu cent fois

plus fort que tu ne l'étais auparavant. Si, avant d'avoir reçu l'onction divine, tu n'as pu être vaincu, combien plus maintenant que tu es saint et éclairé par la grâce, es-tu assuré de la victoire. » Il dit, bénit le martyr et le conduit jusqu'à la porte. En l'ouvrant, le saint évêque Philéas vit l'esprit lumineux qui lui avait amené Thyrsus et qui devait le reconduire à sa prison. Thyrsus, en effet, y rentra plus fort et plus à l'abri des traits de l'ennemi ; car son âme et son corps étaient consacrés à Dieu. En même temps il sentit une main qui le chargeait de nouveau des chaînes dont il avait été un moment délivré.

Sur ces entrefaites, Combrutius alla trouver un certain Sylvain, Perse d'origine, homme fourbe, impie et fils de Satan, qui n'avait reçu la charge de préfet que pour rechercher ceux qui suivaient la voie du Christ, et les faire périr dans de cruels tourments. Après lui avoir parlé du serviteur de Dieu, il voulut qu'on le lui présentât chargé de chaînes. Sylvain prit donc place au tribunal, dans le forum, à côté de Combrutius, et quand Thyrsus parut : « Malheureux ennemi de la majesté des dieux, quel désespoir t'aveugle ? Pourquoi ne sacrifies-tu pas à nos grandes divinités ? » Thyrsus répondit : « Quelles divinités ? » Sylvain dit : « Le tout-puissant Jupiter, Junon, Minerve, Apollon et les autres dieux, dont la providence pleine de bonté dirige le monde. » Thyrsus répondit : « Je ne sais qui dirige ce monde ; mais pour ceux que tu viens de nommer, si toutefois tu crois à leur puissance, sache qu'il y a longtemps qu'ils ont cessé de gouverner ; car ils sont morts, et au fond de l'enfer ils endurent les justes châtiments de leurs forfaits. Si, malgré cela, tu crois qu'il faut honorer leurs statues, ces statues ne peuvent régir le monde, elles que vous disposez à votre caprice avec le plomb, les coins de fer et la pierre ; elles ne peuvent vous garder, elles que vous faites garder par vos chiens, de peur qu'elles ne soient enlevées par les voleurs. »

Sylvain dit : « Réponds-moi, Thyrsus ; tes parents honoraient-ils les dieux ? » Thyrsus répondit : « Ce qui est plus malheureux encore, ils étaient idolâtres. » Sylvain dit : « Eh bien ! sois donc ce qu'ont été tes parents. » Thyrsus répondit : « Si nos parents ont eu la goutte aux pieds ou aux mains, ou s'ils ont été aveugles, est-ce que nous voudrions être ce qu'ils ont été, goutteux, infirmes, ou aveugles comme eux ? Si donc nous ne voulons pas prendre leurs infirmités corporelles, pourquoi prendrions-nous les maladies de leurs âmes ? Car mieux vaut assumer sur soi toutes les maladies du corps que d'encourir la damnation de l'âme. Le corps, qu'il ait la santé, ou qu'il soit débile, aura un jour sa fin ; mais l'âme, sitôt qu'elle sera entrée dans la joie ou dans les larmes, selon le mérite de ses actions, ce sera pour toujours. »

Alors Sylvain fit entrer le bienheureux Thyrsus, malgré ses résistances, dans un temple où l'on voyait une statue d'Apollon, toute de cristal et du travail le plus parfait ; puis il lui dit : « Qui pourrait refuser ses adorations et ses hommages à un tel dieu ? » Thyrsus répondit : « Est-ce que si vous trouviez un Apollon d'argile, de plâtre ou de bois, ce ne serait plus un dieu ? Depuis quand votre justice a-t-elle donc décidé qu'il fallait juger de la divinité par le prix et le mérite de la matière, et non par la puissance de ses œuvres ? » Sylvain dit : « C'est assez de paroles ; adore Apollon le grand dieu, et offre-lui le sacrifice qui lui est dû. » Thyrsus répondit : « Oui, j'adore le grand Dieu ; mais ce n'est pas Apollon. » Sylvain dit : « Quoi qu'il en soit, adore Apollon qui est ici devant toi et sacrifie-lui ; tu pourras ensuite honorer quel autre dieu tu voudras, ou l'invincible Hercule, ou le tout-puissant Jupiter, ou le sage Mercure ; encore un coup, en attendant, adore celui-ci. » Thyrsus répondit : « Il n'est pas avantageux à ton dieu que je l'adore. » Sylvain dit : « Adore-le cependant ; ce sera ton avantage à toi. » Thyrsus répondit : « Eh bien ! tu le vois, c'est toi qui me forces à adorer. » En même temps, il élève les mains vers le ciel et dit : « Dieu

de vérité, exaucez la prière de votre serviteur ; que cette vaine idole tombe à mes pieds et se brise en mille pièces, afin que ces malheureux comprennent enfin que Dieu ne peut pas habiter dans des statues. » Il parlait encore, quand l'Apollon, précipité de sa base, vole en éclats. Aussitôt un immense cri s'élève, toute la ville en est émue, et les flots du peuple inquiet et troublé se pressent vers le temple ; car leur statue qui venait d'être détruite était plus précieuse que si elle eût été d'or massif. Le bienheureux Thyrsus, en recueillant les fragments, dit au peuple : « Citoyens de Césarée, écoutez un malheureux, le dernier des hommes, qui ne mérite point de se dire ni d'être appelé le serviteur du Christ. Si Apollon eût été dieu, il n'aurait pu être réduit ainsi en pièces ; je ne l'ai point touché, je n'ai point attaché de corde à sa statue pour l'entraîner ; à la seule invocation de Jésus-Christ, mon Seigneur, elle est tombée et s'est brisée. S'il n'a pu se secourir lui-même, comment pourra-t-il vous être de quelque secours ? »

Cependant, parmi la foule, les uns poussaient des cris de fureur, les autres pleuraient. Sylvain ordonna qu'on attachât de lourdes chaînes aux pieds et aux mains du martyr, et qu'à l'aide de quatre poulies on lui tirât les membres avec violence, jusqu'à rompre les nerfs des pieds et des mains. Mais Thyrsus, au moment où le supplice allait commencer, s'écria : « Seigneur Jésus, brisez mes chaînes, afin que je vous immole une hostie de louange. » Et aussitôt ses chaînes se rompirent comme aurait fait le fil de l'araignée, et le martyr se relevant commençait à bénir le Seigneur. A cette vue, Sylvain hors de lui-même : « Quels sont donc, dit-il, les maléfices qui ont renversé un dieu et brisé des chaînes ? » Thyrsus répondit : « Si vos idoles ont des yeux et ne voient pas, vous qui avez des yeux et voyez, comment ne comprenez-vous pas qu'il n'y a point là de maléfices, mais la vertu de Dieu ? »

Cependant Sylvain fait remplir d'eau un grand bassin, et

il ordonne qu'au-dessus de ce bassin le martyr soit tenu suspendu les pieds en haut, de manière que la tête plonge dans l'eau pendant que le reste du corps du martyr sera déchiré par une sanglante flagellation. Mais à peine Thyrsus a-t-il été suspendu, et avant même que l'on eût mis de l'eau dans le bassin, où déjà l'on voyait pendre sa tête, les cercles du bassin se rompirent, et il fut réduit en pièces, comme si on l'eût taillé à coups de hache.

Sylvain, encore déjoué de ce côté, veut qu'on précipite le martyr du haut d'un mur. On l'en précipite en effet ; mais aussitôt une main invisible le remonte, et quoique ce mur n'eût pas plus d'une coudée de largeur, tous purent voir Thyrsus s'y promener en chantant les louanges de Dieu. Cependant Sylvain, qui l'entendait et voyait lui aussi les merveilles de Dieu, ne comprenait rien encore, et attribuait tout à l'art magique. Alors un certain Vitalicus, que j'oserai dire le plus païen des hommes, s'approcha du préfet, et lui dit : « Sylvain, permets-moi de monter à mon tour. » On appliqua aussitôt des échelles, et Vitalicus, en y montant, disait au saint : « Je te forcerai bien à déposer aujourd'hui tous tes maléfices. « Une fois monté, il pense pouvoir se tenir comme faisait le martyr de Dieu. Mais il avança le pied en dehors du mur et tomba sur une pierre aiguë ; il eût pu voir en expirant sa cervelle répandue à terre. Pour Thyrsus, soutenu par la main toute-puissante de Dieu, il descendit comme par une pente adoucie du haut de la muraille et vint se présenter à Sylvain, à qui il adressa ces reproches, ainsi qu'à sa suite : « Malheureux, comprenez donc la vertu de Jésus-Christ, mon Dieu. Il me garde ainsi sur la terre, malgré vous, afin que, témoins de sa puissance divine, vous appreniez à croire qu'il est Dieu et qu'il délivre ceux qui croient en lui. »

Mais Sylvain écoutait ces reproches comme l'aspic qui, pour ne pas entendre, se ferme les oreilles. Violemment affligé de la mort de Vitalicus, il ordonna que l'on reconduisît

le saint en prison et qu'on l'y gardât avec soin, en attendant qu'il eût inventé contre lui, pour triompher de sa constance. de nouveaux supplices inconnus jusque-là. Puis il fit venir Combrutius et lui dit : « Il faut que nous partions pour Apamée ; que ferons-nous donc de Thyrsus, ce grand coupable ?» Combrutius lui répondit : « Partout où nous irons, faisons-le conduire à notre suite, chargé de chaînes, afin que dans toutes les villes il soit, par ses tourments, un objet de terreur qui corrige les autres chrétiens. » Le jour de leur départ, ils se firent donc amener Thyrsus ; ils siégeaient tous deux au même tribunal, au milieu du forum. Là ils chargèrent le martyr de nouvelles chaînes du poids de cent livres, qui s'attachaient à son cou et à ses mains par un lourd collier et des menottes de fer; puis ils lui dirent : « Ou sacrifie, ou tu demeureras chargé de ces chaînes, et dans toutes les villes où nous irons nous te ferons subir de nouveaux supplices, pour effrayer tous les chrétiens. » A ces mots, Thyrsus, levant les yeux au ciel, s'écria avec le noble accent du courage chrétien : « Je vous rends grâces, ô Dieu, qui me jugez digne de confesser votre nom dans un grand nombre de villes.» Puis se tournant vers ses juges : « Sachez, leur dit-il, que je suis heureux sous ces chaînes ; mais pour vous, la justice de Dieu ne tardera pas à vous punir ; et parce que tous deux vous vous êtes unis contre Dieu, vous sentirez tous deux le poids de sa colère éternelle; afin que tous les incrédules et les impies apprennent que le Christ est Dieu, et qu'il règne avec son Père et l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles. Amen.» Les juges, en l'entendant ainsi parler, le firent battre de verges, et l'ayant chargé de chaînes, comme ils l'en avaient menacé, ils partirent de Césarée pour Apamée.

Mais trois jours après leur départ, Sylvain fut saisi tout à coup d'une fièvre violente, et dans un instant il sentit la mort envahir l'extrémité de ses pieds et gagner jusqu'aux genoux. Il vivait encore, et déjà il se sentait à moitié envahi par la mort. Quant à son âme, la véritable vie l'avait tellement abandonnée, qu'elle

ne pouvait reconnaître que c'était à cause de l'homme de Dieu qu'elle souffrait ainsi; même elle ne pouvait se rappeler que le saint martyr lui avait prédit tout cela. Combrutius, à la nouvelle que Sylvain était retenu dans sa litière par d'affreuses douleurs, s'empressa de descendre de cheval et de s'approcher pour consoler son collègue. Il lui disait : « Que les dieux te soient favorables ! que le grand dieu Esculape te guérisse ! » quand lui-même fut tout à coup saisi de douleurs d'entrailles très-aiguës ; en sorte qu'il dut rester près de Sylvain, dans la même litière, en proie tous deux à d'intolérables tourments. Un officier de Sylvain, qui les vit en cet état, eut peur ; il descend aussitôt de la litière et monte un cheval :« Que les dieux, dit-il en les quittant, vous visitent ! que le grand Esculape vous rende la santé ! » En même temps il s'enfuyait à toute bride, comme s'il eût craint, en restant, d'être saisi des mêmes douleurs. Cependant le conducteur de la litière pressait ses mules pour arriver plus promptement à la ville. Suivant l'usage, les principaux citoyens étaient venus au-devant des deux magistrats, afin de leur offrir leurs hommages ; mais n'entendant que plaintes et gémissements arrachés par la douleur, ils restèrent frappés de stupeur. Des serviteurs descendirent avec peine les deux infirmes, et les transportèrent séparément sur des lits à la demeure qu'on leur avait préparée.

Les médecins accourent et aussi les prêtres des idoles ; les uns appliquent leurs remèdes, les autres offrent des sacrifices ; quelques-uns murmurent sur les membres malades leurs formules magiques et leurs enchantements ; d'autres y attachent des bouquets de safran. Mais tous ces moyens ne font qu'accroître les souffrances des deux païens. Combrutius poussait un soupir profond comme le mugissement d'un taureau ; Sylvain lui répondait par un mugissement plus terrible encore. La douleur leur avait enlevé la parole ; ils ne pouvaient se dire ce qu'ils voyaient ni ce qu'ils sentaient ; car les anges de l'enfer avaient reçu

tout pouvoir sur eux, et avant d'avoir emporté leurs âmes au séjour de la souffrance, ils soumettaient leurs corps à tous les supplices. Ils vécurent ainsi quatre jours, et le cinquième ils rendirent à Dieu l'un et l'autre leurs âmes criminelles.

La puanteur qu'exhalaient leurs cadavres était telle, que personne ne pouvait en approcher pour les ensevelir. Celui de Combrutius était noir, comme s'il eût été dévoré par le feu ; pour celui de Sylvain, il était tout rongé par les vers ; on eût dit un cadavre de sept jours. Cependant on les enveloppa, mais avec beaucoup de peine, dans des étoffes grossières ; mais quand on les déposa en terre, la terre les rejeta. La puanteur qui s'exhala alors devint mortelle; l'air en fut vicié, et la peste éclata dans la ville. Dans cet affreux danger, quelques-uns vinrent trouver l'homme de Dieu, Thyrsus, au lieu où on le gardait enchaîné, et lui dirent : « Ton Dieu qui te venge répand la peste sur notre contrée, et la puanteur des cadavres de ces malheureux, que la terre ne veut pas recevoir, nous donne la mort. » Thyrsus leur répondit : « Le Fils unique de Dieu, à qui j'ai donné ma foi, vous délivrera tous de ces maux, et la terre aujourd'hui recevra les deux cadavres. » En effet, à peine l'homme de Dieu eut-il parlé, que la terre les reçut, et elle les garde pour la mort éternelle.

Quelques jours après, arriva le successeur de Combrutius, nommé Baudus. A peine entré dans Apamée, il offrit aux dieux des sacrifices ; et le lendemain, se faisant rendre compte de tous les actes de son prédécesseur, il apprit les tourments du bienheureux Thyrsus. Quand il eut lu sur les registres publics le détail de ses souffrances, il s'écria : « Je m'étonne que, contre la volonté des dieux dont il est l'ennemi, cet homme vive encore. » Et il voulut, pour les apaiser, que le premier acte de son gouvernement fût la mort de Thyrsus. Son tribunal fut dressé dans le forum, et dès le matin du jour suivant, le troisième depuis son arrivée, il se

fit présenter publiquement le saint martyr. Les traits de Thyrsus exprimaient le courage et la joie, et son corps ne paraissait pas avoir rien perdu de sa première vigueur. Baudus, après l'avoir considéré avec surprise, lui dit : « Les registres publics sont en contradiction avec l'état dans lequel je te vois ; » et se tournant vers les officiers : « Ce n'est pas dans une prison, ajouta-t-il, que vous l'avez tenu renfermé, mais bien à une bonne table que vous l'avez soigné. » Mais les officiers affirmaient que Thyrsus ne prenait aucune nourriture, et qu'il passait les jours et les nuits dans les fers à chanter les louanges du Christ. Baudus reprit donc : « Les dieux tout-puissants ont voulu te conserver la vie, afin que tu sentisses plus longtemps les ongles de fer et les fouets déchirer ton corps, et que tu visses de nouveaux supplices se multiplier pour te faire souffrir. Aie donc pitié de toi-même, crois-moi, et sacrifie aux dieux, si tu veux conserver ce qui te reste de ton misérable corps. » Thyrsus répondit : « Je m'afflige de te voir suivre les traces de tes prédécesseurs ; car tu seras certainement traité comme ceux dont tu imites les actes. »

Baudus dit : « Je te ferai jeter au fond de la mer ; car j'ai appris qu'on avait épuisé sur toi tous les supplices. » Thyrsus répondit : « Et toi, c'est au fond du tartare que tu dois descendre. Si tu me menaces d'un abîme, c'est que déjà les abîmes t'enveloppent tout entier. » Baudus dit : « Chien méchant, oses-tu bien me parler avec tant d'orgueil, quand j'ai tout pouvoir de t'arracher les membres ? » Thyrsus répondit : « Mais, Baudus, ton nom à toi désigne le chien qui aboie ; cependant je te souffrirai avec patience, comme on souffre les aboiements d'un chien, et je me rirai de toi, comme j'ai ri de tes devanciers. » Baudus lui fit attacher avec des cordes les mains et les pieds, et le fit enfermer dans un sac qu'il scella de son anneau ; puis il ordonna qu'on le conduisît ainsi au milieu de la mer, et qu'on l'y précipitât. Mais à peine l'ordre était exécuté, qu'on vit les anges recevoir le martyr et le rapporter à terre, en chantant les louanges de

Dieu. Les nautonniers, de retour au rivage, après avoir pris toutes les précautions possibles pour assurer son trépas, l'aperçurent libre au milieu du chœur des anges, chantant avec eux et rendant grâces à Dieu pour tant de merveilles.

A cette nouvelle, le juge Baudus se rendit sur le rivage, se fit amener le martyr, et lui dit : « Quels sont donc ces maléfices qui soumettent la mer elle-même à tes ordres ? » Thyrsus répondit : « Écoute, insensé : le Dieu que je confesse et que je crois, que je prêche et que j'honore, c'est celui qui, autrefois, a précipité au fond de la mer Pharaon ton prédécesseur, avec ses armes, ses chars, ses chevaux et son armée. Il t'attend, et te prépare une place dans le lieu réservé à ceux qui ont pris les armes contre Dieu. Pour moi, ma part est avec ceux qui ont été délivrés des flots de la mer pour chanter à Dieu l'hymne du triomphe : « Qui est semblable à vous parmi les dieux, Sei- « gneur ? qui est semblable à vous ? » Malheureux, remarque donc que vos dieux sont plus misérables encore que vous-mêmes ; car ils ne peuvent ni se secourir eux-mêmes, ni vous leurs adorateurs. » Baudus dit : « La miséricordieuse bonté des dieux t'a délivré de la mer, des coups et des tortures, afin que tu leur sacrifies ; car ils veulent t'épargner l'enfer avec ses supplices plus cruels mille fois que ceux d'ici-bas. » Thyrsus répondit : « Pauvre ignorant dont je plains la misère ! il vaudrait mieux que tu te coupasses la langue avec les dents. que de te permettre contre Dieu de pareils blasphèmes. »

Baudus, transporté de fureur, ordonna aux gardiens de priver de nourriture pendant trois jours les bêtes qu'on réservait pour les fêtes populaires ; après quoi on ouvrirait leurs cages, et on leur jetterait en pâture Thyrsus nu et enchaîné. Il y avait neuf ours et six léopards. Quand le serviteur de Dieu leur eut été abandonné, ces bêtes se contentèrent de ronger doucement et avec précaution les liens dont on l'avait chargé, puis ils léchèrent avec respect son corps, comme s'il eût été arrosé d'une huile nourrissante ; il semblait que ces marques d'honneur qui consolaient et fortifiaient le serviteur de Dieu,

apaisaient en même temps la faim de ces animaux sauvages. Le lendemain matin, Baudus, regardant par les fenêtres de son palais, vit Thyrsus se promener sans crainte, en bénissant le Seigneur, dans la compagnie de ces monstres, comme il eût fait au milieu des caresses des petits chiens de Melita. Le malheureux ne voulut point encore reconnaître le triomphe de la bonté divine ; il mit tout sur le compte du destin et de la fraude. Ainsi devenait-il, selon le langage de l'Écriture, comme ces bêtes de somme qui n'ont point l'intelligence.

Enfin, il fit conduire le martyr au temple de Bacchus, ordonna qu'on le battît de verges, et réunit tous ses officiers, afin que leurs efforts communs le forçassent à sacrifier. Thyrsus leur dit : « Aujourd'hui, en présence du dieu Bacchus, je sacrifierai. » Les officiers, joyeux de cette parole, le firent approcher ; ils croyaient qu'il voulait prendre l'encensoir et adorer cette vaine statue. Mais l'homme de Dieu, élevant ses mains au Seigneur, lui adressa cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, qui vous révélez à l'âme et que le cœur sait voir, envoyez-moi l'ange qui déjà a brisé la statue d'Apollon ; qu'il anéantisse celle-ci de telle manière qu'on n'en puisse recueillir la moindre pièce. » Après cette prière, il dit à Baudus : « Baudus, écoute-moi. L'Apollon devant lequel tes frères m'ont conduit était fragile ; c'était du cristal. Cet autre dieu est plus fort ; c'est de l'airain auquel le feu a donné sa forme. Eh bien ! de peur qu'Apollon ne pense qu'on n'a fait injure qu'à sa seule divinité, et pour consoler son infortune, cet autre dieu va crouler tout entier, et s'évanouir en parties si déliées, qu'il sera impossible de les réunir pour les fondre de nouveau. » A peine avait-il fini, qu'aussitôt la statue s'agite et tombe avec sa base, du lieu élevé où elle était placée. Sa chute ébranle tout le peuple ; les spectateurs effrayés, Baudus lui-même, prennent la fuite ; et l'homme de Dieu reste seul, se riant des terreurs de l'incrédulité et rendant grâces au Seigneur Jésus-Christ.

Cependant Baudus revient et l'interroge : « O le plus pervers

des hommes, dis-moi quelle est ta famille. » Thyrsus répondit : « C'est quand tes dieux sont réduits en poudre, que tu me demandes mon origine ? » Baudus dit : « Il est vrai, tu nous as tous confondus par les maléfices, dont je ne sais quelle puissance mauvaise t'a investi. » Thyrsus répondit : « Mais personne ne donne ses armes pour se laisser vaincre par elles. » Baudus dit : « Et de qui veux-tu parler, en disant : Personne ne prête ses armes pour se laisser vaincre par elles ? » Thyrsus répondit : « Le diable règne dans tes idoles ; tes maléfices sont ses armes pour nous combattre ; comment le diable pourrait-il me les livrer pour que je renverse son royaume ? » Baudus dit : « Réponds-moi, quelle est ton origine ? » Thyrsus répondit : « J'ai reçu l'une de la terre ; l'autre m'a été donnée du ciel. Celle qui est de la terre, c'est celle que tu sembles maintenant fatiguer et abattre ; mais celle qui vient du ciel, tu ne peux ni la toucher ni la voir. » Baudus, ainsi confondu par l'homme de Dieu, en présence de tout le peuple, se mit à grincer des dents avec violence. Il fit de nouveau charger de chaînes et jeter en prison le martyr, pensant en lui-même par quels tourments il pourrait le faire périr.

Le lendemain, ne pouvant supporter la honte dont il avait été couvert, il partit pour la ville d'Apollonie, où s'élevait un vaste temple d'Apollon, rempli de statues et d'idoles de tout genre, auxquelles Baudus se mit à offrir des sacrifices, pour obtenir de triompher de Thyrsus qui l'avait accablé de son mépris. Puis, pour se venger de l'injure faite à son autorité, il le fit battre de verges sous les coups des cruels bourreaux : le sang coulait des flancs déchirés du martyr. Et l'homme de Dieu, le recueillant dans sa main, disait à Baudus : « Baudus, écoute-moi : le sang que tu répands m'assure à moi la gloire ; mais pour toi, il te prépare la mort éternelle. Si tu veux y échapper, crois que le Christ est Dieu, et ta foi te délivrera de ces supplices qui ne doivent point finir. »

Cependant Baudus ordonna que dans ce même temple d'Apollon, où étaient, avons-nous dit, de nombreuses idoles,

on l'écartelât violemment à l'aide de quatre poulies ; en même temps il lui disait : « Mes dieux, à leur tour, insultent à tes souffrances ; qui donc maintenant pourra te secourir et t'arracher à leur vengeance ? » Thyrsus répondit : « Tout mon secours me vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. Déjà il m'a arraché à tous tes tourments, et aujourd'hui il te fera sentir à toi, cynique insensé, les verges de sa justice, et détruira toutes ces statues, œuvres de la main des hommes.»

Or, pendant que Thyrsus parlait ainsi, Baudus fut tout à coup saisi d'une violente colère, et, tout hors de lui, il ne savait ce qu'il allait devenir. En même temps, le temple lui-même tout entier fut ébranlé, durant environ deux heures, par la main des anges ; les grandes idoles qu'on y voyait, et Apollon, et Hercule, et Vénus, et Sylvain, toutes furent renversées à terre. Thyrsus, en les voyant ainsi étendues sur le pavé du temple, disait à Baudus : « Qu'ils se lèvent maintenant, tes dieux, et qu'ils te délivrent des douleurs qui t'accablent. » Baudus répondit : « Le grand dieu Sylvain me punit à cause des maléfices de cet homme impie. » Alors Thyrsus lui souffla au visage, en disant : « Autrefois l'Esprit-Saint, par la voix du prophète, a dit de ceux qui te ressemblent : «Vous les avez flagellés, Seigneur, et ils ne se sont « point repentis ; vous les avez frappés, et ils n'ont pas voulu « recevoir la correction. » Toi, de même, te voilà réduit à la misère, et tu es encore insensible; tu es forcé de courber sous la main de Dieu, et la dureté de ton cœur ne s'amollit pas. »

Parmi cette foule innombrable de peuple qui assistait à ce spectacle, plusieurs abandonnèrent le culte insensé des idoles ; et instruits par les discours de Thyrsus, ils coururent aux prêtres de Dieu, partout où ils en pouvaient trouver (car alors la persécution forçait les prêtres à se tenir cachés) ; et par eux ils furent faits chrétiens. Depuis la première heure où ces prodiges étaient arrivés, jusqu'à la neuvième, pendant que Baudus restait gisant en proie à d'affreuses douleurs, le saint martyr de Dieu Thyrsus ne cessa point de parler

librement au peuple qui l'environnait, lui montrant que les idoles n'étaient rien, qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui règne au ciel, et à qui il faut offrir l'hommage d'un cœur pur et des œuvres saintes. Enfin, le Seigneur donna tant d'efficacité à ses paroles, que l'on vit non-seulement une grande partie du peuple embrasser la foi, mais même un prêtre des idoles, nommé Gallénicus, qui, obstiné jusque-là dans son infidélité, s'était déchaîné avec une cruauté sans exemple contre Thyrsus, sous les présidents Combrutius, Sylvain et Baudus. Lui qui avait inventé contre l'homme de Dieu mille nouveaux supplices, aujourd'hui confessait que le Christ est Dieu, et proclamait librement devant le peuple que les idoles étaient un vain mensonge, et auteurs pour les hommes des plus grands malheurs.

Enfin, avec la fermeté d'une âme supérieure à la crainte, Gallénicus s'approcha de Baudus qui avait repris ses sens, et lui dit : «Très-illustre préfet, écoute-moi. Si cet homme n'honorait pas un Dieu puissant et véritable, tous ces prodiges qui s'opèrent en sa faveur n'auraient pas lieu ; car le tout-puissant Hercule, le sage Apollon, le mystérieux Bacchus, l'invincible Sylvain, il les a tous renversés et réduits à néant. Il s'est ri des tourments les plus affreux, comme s'il n'en avait rien souffert. Il a épuisé la patience des bourreaux ; le plomb fondu qu'on a versé sur ses membres, à sa prière, on l'a vu rejaillir sur les exécuteurs ; plein de confiance dans le secours de son Dieu, il a affronté tous les supplices, triomphé des bêtes sauvages lancées contre lui, et confondu tous ses juges ; beaucoup de ceux qui ont voulu mettre sa foi à l'épreuve, ont couru de grands dangers. » Baudus répondit : « Je vois que tu t'es laissé séduire par ses maléfices. » Gallénicus reprit : « C'est injustement que tu appelles maléfices les œuvres où tu vois éclater la puissance d'un Dieu invisible. Le diable a envahi ton âme, et il ne te laisse pas voir toutes les idoles étendues sans honneur et sans pouvoir aux pieds de Thyrsus. »

Baudus dit : « Ce sont là des attentats que je suis résolu à venger, loin de vouloir y applaudir. » Gallénicus répondit : « Les dieux ont déjà trouvé en toi un puissant vengeur, qui prend en pitié leur faiblesse. Je pense donc que c'est toi, avant eux, qu'il faut honorer et craindre ; de peur que, si par hasard tu cessais de vouloir te montrer propice à leur divinité, ils ne fussent plus capables de se relever de leur chute. Puisqu'ils sont tes prisonniers que tu gardes dans les fers, guéris-les ; ne les vois-tu pas étendus à terre ? relève-les. Ou, si ce sont vraiment des dieux, qu'ils se secourent eux-mêmes et se relèvent par leur propre puissance ; mais s'ils ont besoin que tu les défendes, s'ils ne peuvent se tenir debout, sans avoir été scellés avec le plomb dans la muraille, il est évident que ce ne peuvent être des dieux. » Baudus dit : « Ainsi, tu vas sans doute te dire chrétien ? » Gallénicus répondit : « Je suis païen et prêtre de ces pierres et de ce bois auxquels j'ai malheureusement prodigué de vains hommages ; mais en même temps je suis homme raisonnable, et jamais plus je ne courberai la tête, comme une bête de somme, sous un joug injuste et pesant. » Baudus dit : « Malheureux, je le vois, tu vas mourir, et d'une triste mort. » Gallénicus répondit : « Elle n'est pas triste, elle est bienheureuse la mort de celui qui a Dieu pour défenseur, et pour persécuteur un homme. C'est pourquoi, loin de craindre les supplices et la mort, je suis fier d'avoir dans ces tourments une part, quelque petite qu'elle puisse être, aux tourments et à la gloire de l'homme de Dieu. »

Alors, se tournant vers le saint martyr, il lui dit : « Je te prie de m'enseigner ce que je dois dire à ton Dieu, pour mériter d'avoir avec toi quelque part en ce jour. » Thyrsus lui répondit : « Dis avec moi : Je crois au Dieut vivant, tout-puissant et invincible, et en son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, que je confesse n'être qu'un seul Dieu avec le Père et l'Esprit-Saint. » Et comme Gallénicus répétait à haute voix ces paroles, Baudus lui dit : « Malheur au misérable qui s'est endurci le cœur à ce point ! » Et il commanda qu'on le

donnât à garder aux prêtres des autres temples de la ville, se réservant à l'interroger encore le lendemain.

Quand on le leur eut livré, ils le conduisirent au temple d'Esculape, et là, se jetant à ses genoux, ils les lui tenaient embrassés, et disaient : « Songe à la démarche que tu vas faire, seigneur Gallénicus. Ton nom est connu dans toutes les cités ; tu portes le titre de pontife, et il n'y a pas de ville où ton image ne soit un objet de vénération. Cette belle chevelure que tu n'as jamais coupée, cette barbe que tous admirent, les prêtres et les philosophes se prosternent devant elles et les adorent avec respect. Mais Baudus aujourd'hui va leur enlever ce qui fait leur gloire ; et si tu t'obstines dans cette superstition, il livrera ta personne en jouet à la multitude, en te faisant entièrement raser. » Gallénicus leur répondit : « Autrefois je vous enseignais les lois des divers sacrifices pour honorer les différents dieux ; j'étais le zélateur ardent de ce culte de la vanité et du mensonge ; mais aujourd'hui je sers celui qui a vaincu mes dieux ; c'est justement que je me reconnais le sujet du Seigneur, qui a renversé les maîtres auxquels j'offrais des hommages impies ; il m'a délivré d'un joug injuste et pesant pour me soumettre à l'empire de la justice. Sachez donc que je ne puis demeurer l'esclave de ces vanités frivoles. »

Instruit de cette réponse, Baudus ordonna à ses serviteurs de raser la chevelure et la barbe de Gallénicus. Alors Gallénicus, liant en faisceau sa barbe et ses cheveux, les jeta à la face de l'idole d'Esculape, en disant : « Démon méchant, perfide séducteur des âmes, reçois cet ornement qui t'était consacré. Je te renonce, diable que le Seigneur a maudit ; je te renie, toi et tes complices. Je suis le serviteur du Christ, qui tout à l'heure va te renverser à terre, comme l'ont été tous tes collègues. » Et aussitôt il éleva les mains vers le Dieu vivant, et lui fit cette prière : « O Dieu, tu connais mon âme, ma foi, ma résolution, ma volonté ; tu sais que je crois en toi de tout mon cœur ; montre à ceux que mon exemple et mes

enseignements ont trompés qu'il n'y a là qu'une vaine image, qui n'a en elle ni la divinité, ni aucune participation à la puissance des esprits. Si à ton ordre cette statue tombe et qu'ils persistent à ne pas croire, ils partageront le sort de Baudus, qui a vu tes merveilles et est demeuré incrédule. Si au contraire ils croient, je serai délivré du crime que j'ai commis, moi misérable sacrilége, en les trompant, en les rendant esclaves de ces vaines figures, en leur apprenant à rendre les honneurs divins à des êtres que ton serviteur nous a montré n'être que des démons, et non des dieux. » Peu après cette prière, on vit la statue s'ébranler, puis rouler à terre avec un grand fracas. Elle était brisée en trois parties ; d'un côté, on voyait les mains d'Esculape avec son serpent et sa verge ; d'un autre, les reins et les jambes du dieu, et plus loin, la poitrine et la tête.

A ce prodige, tous les prêtres, au nombre de quinze, s'unirent à Gallénicus pour confesser avec lui que le Christ est Fils de Dieu, et proclamer comme vrai Dieu celui que Thyrsus annonçait. Quand cette nouvelle eut été portée aux oreilles de Baudus, il fit venir Gallénicus devant lui avec tous les prêtres, et se fit rendre compte de ce qui venait de se passer. Ils lui racontèrent par ordre toute la suite des faits, et finirent par assurer hautement qu'eux aussi croyaient au Christ. Puis Gallénicus, s'adressant au magistrat, lui dit : « Après un tel prodige, si tu refuses encore de croire, tu te rends évidemment digne d'une terrible damnation. Tu ne prétends pas sans doute honorer mieux les dieux que je ne l'ai fait, ni mieux que moi défendre leur culte et leurs autels ? car nuit et jour, pauvre aveugle que j'étais, j'immolais sans cesse aux idoles. Mais enfin le voile s'est levé ; tous ont pu voir que ces idoles n'étaient pas ce qu'elles paraissaient être. Leur fausseté aujourd'hui est manifestée, la vérité a paru à tous les regards, les ténèbres ont été dissipées, et la lumière de la vérité a relui avec splendeur. Bénissons donc tous ensemble le Dieu unique, proclamons d'une voix unanime qu'il est le Tout-Puissant celui que nous avons vu triompher de nos dieux. »

Ainsi parlait Gallénicus, et les autres prêtres donnaient avec éclat leur adhésion à tous ses discours. Alors Baudus, craignant que Gallénicus ne lassât sa fureur, comme l'avait fait Thyrsus, ordonna qu'on lui tranchât la tête en présence des prêtres. Ceux-ci, en voyant tomber la tête de Gallénicus, s'écrièrent : « Puissions-nous être trouvés dignes nous aussi d'être glorifiés pour ce nom ! » Baudus les fait venir, et leur dit : « Qui vous pousse à plonger vos familles dans la douleur et l'abandon ? Vous avez des femmes et des enfants, et vous ambitionnez la mort. » Ils répondirent : « Nous avons été prêtres des idoles avec Gallénicus ; nous voulons avec lui être les témoins du Christ. Décrète donc contre nous les supplices, douleurs, pauvreté, exil ; le feu, le fer et la mort la plus cruelle que tu pourras imaginer ; nous avons résolu de partager le sort de Gallénicus. » Baudus, transporté de colère, dit alors : « Qu'on leur tranche à tous la tête, de peur que les autres prêtres des dieux ne les imitent. »

Après leur exécution, il fit enfermer Thyrsus dans un coffre étroit qu'il fit placer sur des poutres. Durant trois heures, on essaya en vain d'entamer ses membres avec la scie ; elle ne laissa pas sur le corps du martyr la plus légère trace. A la fin, Dieu permit que le coffre s'ouvrît tout à coup ; et Thyrsus, se levant, étendit les mains vers le ciel, et rendit gloire au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint. Puis, se tournant vers Baudus, il lui dit : « O insensé que l'incrédulité aveugle, sans le vouloir tu m'as préparé le lit où, vainqueur par la grâce de Jésus-Christ mon maître, je dormirai et me reposerai dans la paix ; car voilà que le Seigneur daigne m'appeler à son repos. » A ces mots, il se remit dans cette bière qui avait été taillée à la mesure de son corps ; et, terminant enfin de si glorieux combats, ce martyr, autrefois athlète dans les jeux du siècle, mais aujourd'hui devenu le véritable athlète du Christ, rendit son âme à son Dieu. Aussitôt Baudus se mit à crier : « Les anges de Dieu me soumettent à de violentes tortures, parce que jusqu'à la fin j'ai persécuté le serviteur de Dieu. »

Cependant les chrétiens accoururent de tous côtés, enlevèrent le saint corps avec la bière où il reposait, et les mirent dans une grotte ; on y transporta également les corps de Gallénicus et des quinze autres prêtres. Ces martyres eurent lieu dans la ville de Milet, dans un endroit nommé Daphné. La sépulture fut célébrée par le saint évêque Césarius, assisté du prêtre Laodicius. Un homme pieux, nommé Philippe, embauma les corps des saints avec des parfums précieux ; et, avec la permission de Baudus, leur fit élever un tombeau. Quant à Baudus lui-même, durant trente jours, son corps dévoré par les vers ne fut qu'une vaste plaie d'où s'exhalait une insupportable puanteur ; jour et nuit, il poussait des hurlements affreux. Ces châtiments du ciel furent pour presque tout le peuple un motif d'embrasser la foi de Jésus-Christ.

Quand Baudus fut mort, les officiers de sa maison brûlèrent son corps, selon la coutume des païens ; mais un vent violent qui s'éleva tout à coup dissipa et fit disparaître entièrement, non-seulement les cendres du cadavre, mais jusqu'aux restes des charbons qui l'avaient consumé. Ce dernier fait assura l'entière conversion de la ville de Milet à la foi chrétienne ; les habitants détruisirent de leurs propres mains les temples de leurs dieux, et élevèrent, à leurs frais, des églises au Seigneur, reconnaissant hautement que c'était aux mérites du saint martyr Thyrsus qu'ils devaient ce changement merveilleux. C'est pourquoi nous tous, qui lisons ou qui entendons le récit de ses tourments et de sa gloire, demandons par ses prières la miséricorde divine. Si nous le faisons sans hésitation et avec une foi sincère, nous l'obtiendrons par la grâce de Jésus-Christ, qui est béni et règne dans les siècles des siècles. Amen.

XX

LES ACTES DES SAINTS PIERRE, ANDRÉ ET PAUL, ET DE LA VIERGE DIONYSIA.

(Vers l'an de Jésus-Christ 250.)

Ce récit fait partie de la collection des actes sincères de dom Ruinart.

Au temps de l'iniquité, lorsqu'on faisait la guerre aux serviteurs de Dieu, et que la terre, arrosée du bienheureux sang des martyrs, partout se couvrait des fleurs de la sainteté, sur le territoire de Lampsaque, fut arrêté un jeune chrétien nommé Pierre. C'était un cœur généreux dans la foi, et il réunissait aux charmes de la vertu un extérieur plein de grâces. On le présenta au proconsul, et le proconsul lui dit : « Quel est ton nom ? » Il répondit : « Pierre. » Le proconsul lui dit : « Es-tu chrétien ? » Pierre répondit : « Oui, je suis chrétien. » Le proconsul dit : « Tu as ici sous tes yeux les décrets de nos invincibles princes ; sacrifie donc à la grande déesse Vénus. » Pierre répondit : « Proconsul Optimus, je m'étonne que tu veuilles me persuader de sacrifier à une femme impudique et infâme, dont les actions sont tellement honteuses, qu'on ne pourrait les raconter sans rougir. Vos histoires elles-mêmes accusent ses désordres ; et vous punissez dans les hommes de débauche les abominations qui composent sa vie. Si donc vous la nommez courtisane et femme sans pudeur, comment osez-vous me forcer à honorer par l'adoration et les sacrifices une vile prostituée ? Il est donc plus nécessaire et plus glorieux pour moi le devoir qui m'oblige à offrir le sacrifice de l'adoration et de la prière, de la componction et de la louange, au Dieu vivant et véritable, au roi de tous les siècles, au Christ. » A ces paroles, le proconsul fit étendre sur la roue et attacher avec des chaînes de fer les membres délicats du jeune martyr. En même temps, des

pièces de bois furent disposées tout autour, de telle manière que, dans le mouvement de la roue, elles devaient heurter le corps et briser les os en mille pièces. Mais plus la torture était cruelle, plus le serviteur de Dieu se montrait courageux et fort. Sur ses lèvres était un sourire de pitié pour son persécuteur, et ses yeux étaient fixés au ciel par un regard d'espérance. Il disait : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus, qui avez daigné donner à ma faiblesse assez de patience pour vaincre ce tyran cruel. » Le proconsul, témoin de cette merveilleuse constance, et voyant ses tortures inutiles, lui fit trancher la tête d'un coup d'épée.

Vers le même temps, le proconsul faisait le voyage de Troade, accompagné d'un nombreux et brillant cortége. On lui amena trois chrétiens, André, Paul et Nicomaque. Il leur demanda d'où ils étaient et quelle était leur religion. Nicomaque, trop impatient, prévient ses frères, et s'écrie : « Je suis chrétien. » Le proconsul dit à André et à Paul : « Et vous, qui êtes-vous ? » Ils répondirent : « Nous sommes chrétiens. » Le proconsul dit à Nicomaque : « Sacrifie aux dieux, selon les ordres de l'empereur. » Nicomaque répondit : « Tu sais qu'un chrétien ne doit pas sacrifier aux démons. » Le proconsul aussitôt le fit suspendre et appliquer à la torture. Mais, vaincu par la violence de la douleur et sur le point d'expirer, le malheureux, élevant la voix, s'écria : « Je n'ai jamais été chrétien ; je sacrifie aux dieux. » Le proconsul aussitôt le fit détacher. Mais, à peine a-t-il sacrifié, que le démon s'empare de lui ; il se roule à terre, se coupe la langue avec les dents, et expire.

Dans la foule des spectateurs était une jeune vierge nommée Dionysia, âgée de seize ans, qui s'écria : « Ah ! misérable, le plus infortuné de tous les hommes, comment pour une heure de vie as-tu pu acheter des peines éternelles et que la parole humaine ne saurait décrire ? » Le proconsul, entendant ces paroles, fit amener la vierge devant son tribunal, et lui demanda si elle était chrétienne. Dionysia répondit : « Oui, je

suis chrétienne ; c'est pourquoi je plains cet infortuné de n'avoir pas pu souffrir quelques instants de plus, qui allaient lui assurer un repos sans fin. » Le proconsul dit : « Il a vraiment trouvé le repos dont tu parles, en accomplissant par un sacrifice la volonté des dieux et celle de nos invincibles princes ; car Vénus et la grande Diane ont daigné l'enlever pour le soustraire aux reproches dont l'auraient accablé ceux qui professent vos vaines superstitions. Sacrifie donc, comme lui, et ne sois pas plus longtemps dans ces illusions honteuses qui me forceraient à te brûler vive. » Dionysia répondit : « Mon Dieu est plus grand que toi. C'est pourquoi je ne crains pas tes menaces ; il est assez puissant pour me donner la patience dans tous les supplices dont tu voudras m'accabler. » Le proconsul la livra aux mains infâmes de deux jeunes débauchés. Pour André et Paul, il les fit jeter en prison. Cependant les jeunes gens avaient conduit dans leur demeure la vierge, chaste épouse de son Dieu. Jusqu'au milieu de la nuit, ils s'épuisèrent en vains efforts pour triompher de sa pudeur. Déjà s'apaisaient les emportements de leur brutale passion, quand tout à coup leur apparut un jeune homme, revêtu d'une éclatante lumière qui illumina toute la maison. A cette vue, comme terrassés par la crainte, ils tombèrent aux pieds de la jeune fille. Dionysia les releva, et leur dit : « Ne craignez point ; c'est le défenseur et le gardien que Dieu m'a donné, parce que j'ai été livrée entre vos mains par un juge impie. » Les jeunes gens lui demandèrent d'intercéder pour eux, afin qu'il ne leur arrivât aucun mal.

Dès que le jour parut, le peuple se porta en foule au palais du proconsul, demandant à grands cris qu'on lui livrât André et Paul. Ce tumulte séditieux était excité par deux prêtres de Diane, Onésicrates et Macédon. Le proconsul, ayant donc fait venir les deux confesseurs, leur dit : « André et Paul, sacrifiez à la grande Diane. » André et Paul répondirent : « Nous ne connaissons ni Diane ni les autres démons que vous adorez. Nous n'avons jamais adoré que le seul

Dieu. » Le peuple, entendant ces paroles, criait plus haut encore qu'on les lui livrât pour qu'il les fît mourir. Enfin le proconsul, voyant qu'il ne pouvait triompher de la persévérance des saints martyrs, les fit battre de verges, et les livra au peuple pour qu'il les lapidât.

Mais, pendant qu'on les lapidait, la vierge du Seigneur, Dionysia, en fut avertie par le tumulte ; aussitôt elle pousse un grand cri, accompagné de sanglots et de larmes, s'échappe de sa prison et court au lieu du supplice. Là, elle se jette sur les corps expirants des martyrs, en disant : « Afin de pouvoir vivre avec vous dans le ciel, je veux mourir avec vous sur la terre. » A cette vue, on s'empressa d'aller exposer au proconsul comment cette vierge, dont il avait abandonné la vertu à la passion de deux jeunes débauchés, avait été miraculeusement sauvée par un jeune homme tout éclatant de lumière, et comment, s'échappant de la prison, elle était venue se jeter sur les corps de Paul et d'André, demandant à être lapidée avec eux. Le proconsul, pour ne point exaucer sa prière, ordonna de l'enlever et de la décapiter dans un autre lieu : ce qui fut exécuté.

Ainsi ces illustres martyrs, après avoir soutenu ensemble les mêmes combats contre le siècle, le diable, et le proconsul Optimus, ont mérité, par la grâce du Christ, les honneurs de la victoire, chacun, il est vrai, dans des supplices différents : Pierre après mille tortures, André et Paul sous les coups des pierres, et Dionysia par le glaive. Ceci se passa à Lampsaque, le jour des ides de mai, sous l'empire de Décius et le proconsulat d'Optimus, Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant sur le monde ; à lui soit la gloire, l'honneur et la puissance.

XXI

LES ACTES DES SAINTS LUCIEN ET MARCIEN.

(Vers l'an de Jésus-Christ 250.)

Nous empruntons ces Actes à la collection d'Étienne-Évode Assemani, où ils sont mieux donnés que dans celle de dom Ruinart.

De même que la nature nous fait voir des roses germer sur les ronces, et les pommiers fleurir entés sur des épines, ainsi les saintes Lettres nous apprennent que la grâce a surabondé là où abondait la malice; où l'iniquité avait dominé, la justice est survenue, qui en a pris la place. Là, en effet, où l'esprit du mal a séduit et entraîné les pécheurs dans le crime, la grâce, les amenant ensuite au repentir, leur a ouvert les portes d'une pénitence salutaire.

Nous avons commencé par cette réflexion le récit du martyre des saints Lucien et Marcien ; car tous deux, sur le sol mauvais de leur propre perversité, ont germé comme des arbres fertiles ; puis, leur âme aspirant aux nobles actions des saints, on les a vus s'étendre, grandir et bientôt égaler les cèdres qui croissent au bord des fleuves. Ils ont invoqué le Dieu de Jacob, et ils ont mérité d'être justement appelés du nom d'Israël ; et cet honneur, ils ne l'ont point obtenu sans travaux ni combats ; il leur a coûté le sacrifice sanglant de leur propre corps. Tous deux autrefois avaient mené une vie criminelle, sans espérance, comme l'on dit, et sans Dieu ; car, engagés dans le culte de divinités sans vie, ils s'étaient consacrés aux démons de l'impureté. Et, non contents de ces erreurs, mais entraînés encore plus loin pas leurs passions aveugles et insensées, ils s'étaient précipités dans bien d'autres crimes, avec un débordement de mœurs corrompues qui allaient les jeter dans la mort éternelle. Ainsi, ils avaient appris l'art des enchantements, persuadés qu'il leur serait

utile pour satisfaire leurs passions, et ils s'étaient initiés à tous les mystères de cet art impie que les esprits de l'enfer ont institué, ou suggéré aux hommes. A l'aide de ces moyens, et poussés par les démons, qui, eux aussi, prêtaient leur concours, ils triomphaient de la vertu des femmes, tiraient d'affreuses vengeances pour les plus légères injures, se montraient des ennemis acharnés et terribles contre quiconque s'opposait à eux, corrompant les âmes simples, arrachant la vie aux autres, et n'épargnant personne. Les choses en étaient venues à ce point, que le plus grand nombre ne les voyait pas sans frayeur, et qu'ils avaient peine à trouver quelqu'un qui osât les aborder et parler avec eux. Ceux qui, par hasard, les rencontraient, détournaient aussitôt les yeux, témoignant ouvertement l'horreur qu'ils éprouvaient à leur seul aspect; car leur monstrueuse impiété se peignait d'elle-même dans tous leurs traits, et elle était devenue odieuse et intolérable à toute la ville.

Mais l'infinie bonté de Dieu mit enfin un terme à leurs iniquités; son amour pour les hommes ne souffrit pas que ces deux pécheurs s'épuisassent jusqu'au dernier jour de leur vie au milieu de ces crimes, qui entraînaient la perte de tant de malheureuses victimes. Il usa envers eux de ses grandes miséricordes, et sa bonté s'opposant à leur malice, il arrêta leurs emportements, les arracha à leur impiété, et délivra la ville, dont ils étaient le fléau. Voici en peu de mots de quelle manière se fit cette conversion:

Dans cette même ville, vivait une vierge chrétienne qui, renonçant au mariage, avait consacré à Dieu sa virginité. Son extérieur était plein de noblesse et de charmes ; mais ces charmes n'étaient rien comparés à la beauté de son âme, fruit de cette foi sincère qu'elle gardait à son Dieu. Or, Lucien et Marcien, suivant les habitudes de leur libertinage, s'étaient épris d'un amour criminel pour cette vierge. Vertueuse servante de Dieu, elle avait toujours rendu inutiles les efforts qu'ils faisaient pour l'entraîner à leurs désirs infâmes;

ils espérèrent cependant réussir par les enchantements et la magie. Appelant donc à leur secours les malins esprits, ministres de leurs passions, ils leur commandèrent de leur amener au plus tôt la jeune fille. Mais celle-ci triompha des démons, qui ne purent entamer sa foi ni sa vertu ; car cette vierge vraiment chrétienne se couvrait de sa foi et du signe de la croix, comme d'une armure impénétrable. Aussi ces malins esprits, ne pouvant la vaincre, ni par conséquent accomplir les vœux de leurs adorateurs, furent forcés d'avouer que l'entreprise était au-dessus de leurs forces. Lucien et Marcien furent vivement affligés de voir leur art vaincu par la vertu d'une jeune fille ; ils interrogeaient donc ces génies de l'enfer, et les pressaient de leur apprendre comment eux, toujours si puissants en toutes choses, avaient été arrêtés dans cette seule circonstance. Ces esprits pervers répondirent : « Ce n'est point une peine de vaincre et de soumettre à notre joug tous ceux qui, engagés dans de vaines erreurs, ne connaissent pas Dieu ; rien n'est plus facile. Mais cette vierge de Dieu est défendue par un maître invincible, Jésus-Christ, et nous devons avouer que, ni par la violence, ni par l'artifice, nous ne pouvons triompher d'elle. » Frappés de cette réponse inattendue, Lucien et Marcien se sentent saisis tout à coup de je ne sais quelle terreur dont Dieu pénètre leur âme ; et ils tombent à terre presque sans vie. Puis, chassant les démons bien loin d'eux, ils commencèrent à songer sérieusement à leur salut. Un rayon de la lumière céleste descendit dans leur âme, et leur montra la route qui les conduirait de l'erreur à la vraie foi. Alors, raisonnant ensemble cet événement qui les intéressait tous deux également, ils disaient : « Certainement il sera plus conforme à notre raison que Celui qui a vaincu les démons et les a soumis à sa puissance, nous le servions comme le seul vrai Dieu et que nous adorions Jésus-Christ son Fils. » C'est pourquoi, réalisant cette salutaire pensée, ils résolurent de consacrer le reste de leur vie à la pratique de la véritable piété.

Aussitôt donc ils brûlent leurs livres et tout l'appareil de leur art criminel, s'étudient à se réformer eux-mêmes sur les règles de l'honnêteté et de la modestie la plus sévère ; et, cherchant une retraite loin de la ville et de tout contact avec les hommes, ils s'enfoncent dans des lieux solitaires et abandonnés, pour y servir Dieu par les exercices d'une vie austère, et expier dans la pénitence les déréglements et les crimes de leur conduite passée. Ils avaient vécu longtemps au milieu de ces mortifications et donné à tous les preuves les plus touchantes de leur foi au Christ, lorsque enfin, affermis dans la crainte de Dieu et dans leur pieux dessein, ils crurent que ce serait un crime pour eux de cacher la religion qui les avait reçus et la vérité qu'elle leur avait enseignée, et ils formèrent le projet de donner tous leurs soins au service et à l'instruction de leurs semblables. Dès lors, saisissant toutes les occasions, les recherchant même avec zèle, ils s'efforçaient d'instruire ceux qu'ils rencontraient et de les amener à connaître et à honorer le vrai Dieu ; mais plusieurs voyaient avec peine le changement qui s'était opéré en eux ; ils s'en étonnaient comme d'une chose inouïe et presque incroyable. On se demandait comment il avait pu se faire que des malheureux qui vivaient des profits d'un art infâme, sans cesse s'exercant aux opérations de la magie et des enchantements, et dans un commerce exécrable avec les démons, eussent tout d'un coup commencé à invoquer le nom de Jésus-Christ, et dépouillé des mœurs criminelles profondément invétérées, sans craindre les lois ni les supplices décrétés con re les chrétiens.

Le bruit de cette conversion s'étant donc peu à peu répandu, et la chose ayant été déférée aux magistrats, Lucien et Marcien furent arrêtés par les licteurs et conduits au préfet. Celui-ci aussitôt les fit étendre sur le chevalet, et les soumit à une question longue et cruelle, pour les forcer à revenir aux superstitions qu'ils avaient abjurées et à sacrifier aux idoles. Mais les martyrs, ayant obtenu la permission de

parler, s'adressèrent en ces termes au préfet : « Ces tourments, préfet cruel, il eût été juste de nous les infliger, juste même de nous punir du dernier supplice, lorsqu'il y a peu de jours encore nous nous plongions dans toute espèce de désordres et de crimes, troublant le repos public de la cité, attentant, par les séductions et la violence, à la pudeur des femmes les plus honorables. Mais c'est le contraire que tu as fait. Tu nous as laissés commettre impunément ces monstrueux forfaits; et maintenant que, arrachés à cette fange du vice, nous cherchons à pratiquer la vertu et la vraie piété, tu nous punis cruellement. Au reste, ces traitements, loin d'exciter nos plaintes, sont au contraire à nos yeux un grand bienfait de la bonté de Dieu, et nous lui en rendons de très-humbles actions de grâces; car, apaisé par notre sacrifice, il pardonnera aux péchés que nous avons commis, et, par la mort que nous allons souffrir pour son amour, il nous rendra dignes de cette vie éternelle qu'il a promise à ceux qui ont vécu dans la piété et la sainteté. Achève donc, tyran barbare; accumule sur nous les supplices, au gré de ta fureur; ce qu'elle pourra inventer, nous ne refuserons pas de le souffrir. »

Irrité de ce discours, le préfet ordonne qu'on les détache du chevalet et qu'on les livre aux flammes, persuadé qu'il était que la cruauté des supplices ne les ferait pas changer. Mais les martyrs, regardant leur bûcher tout en feu, et les bourreaux déjà prêts, s'élancèrent joyeux au milieu des flammes; et, quand ils en furent entourés de toutes parts, ils commencèrent un hymne d'actions de grâces au Dieu dont la bonté infinie les avait rappelés des désordres impies de leur jeunesse pour les conduire à la couronne du martyre.

XXII

LES ACTES DE SAINT MYRON, PRÊTRE.

(Vers l'an de Jésus-Christ 250.)

Ces Actes sont tirés de la collection des Bollandistes.

Au jour de l'Épiphanie de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, lorsqu'il se manifesta au monde dans la chair qu'il avait prise au sein de la très-pure Vierge et Mère de Dieu ; en ce jour que nous appelons aussi la Naissance du Christ, et que, dans toute l'Église catholique, les chrétiens célèbrent avec piété et splendeur, un monstre odieux et sacrilége, qui avait reçu de l'empereur Décius le gouvernement de l'Achaïe, Antipater, pénétra dans l'église des chrétiens, à la tête d'une multitude de soldats, et, comme une bête sauvage dans la bergerie, il dissipa le troupeau des fidèles et en arrêta un grand nombre. Aussitôt le prêtre de cette église, Myron, à qui sa naissance, sa pieuse bonté pour tous et la gravité de ses mœurs attiraient l'amour et le respect, avait sacrifié toute crainte à son amour pour le Christ, et, s'avançant courageusement au-devant du proconsul, il lui avait reproché la folie de son sacrilége et la barbarie de ses desseins, qui le rendaient semblable à une bête sauvage.

Ensuite, s'étant tourné vers les fidèles : « Frères, leur avait-il dit, vous les amis du Christ, demeurez généreusement fermes dans la pureté de votre foi. Qu'aucun de vous ne fléchisse ni aux menaces du tyran, ni à ses promesses. Dieu est avec nous pour nous défendre, et en même temps il nous promet une récompense immortelle, que rien ne saurait flétrir. » Ainsi, par ces discours, il fortifiait le courage de la multitude. Mais le cruel Antipater ordonna qu'on l'arrêtât, quoiqu'il eût été autrefois son ami, et qu'ils eussent vécu tous

deux dans une grande familiarité. Il fit dresser son tribunal sur le Forum, près du temple de Bacchus, et ordonna qu'on lui amenât le saint prêtre. Là, après lui avoir reproché la témérité audacieuse de sa parole, il lui dit : « Myron, sacrifie aux dieux immortels, si tu ne veux pas périr misérablement de la mort des malfaiteurs. »

Myron reprit : « Je sacrifierai, mais à mon Dieu, une hostie de louange ; car, pour les démons et vos statues muettes formées par la main des hommes, Myron jamais ne leur offrira de victimes. » Aussitôt on le suspendit à un poteau, et, le long de son corps, on promena sur tous ses membres un instrument tranchant, en l'appuyant avec tant de violence, que, sous lui, la terre fut inondée de sang. Incapable d'un sentiment de pitié, le cruel gouverneur fit allumer dans une fournaise un grand feu avec de la poix, de l'huile et des sarments, pour le rendre plus affreux. Puis, faisant descendre le prêtre de son poteau, en face de ces flammes ardentes, il lui dit : « C'est là, Myron, que je te ferai jeter pour y être brûlé, si tu n'honores pas les dieux. —Non, injuste tyran, reprit le martyr; chrétien dès mon enfance, puis serviteur et prêtre du Christ, je ne sacrifierai point à tes dieux. »

Alors Antipater ordonna qu'on le jetât dans le feu ; mais Myron s'avança de lui-même, en répétant cette prière : « Seigneur, abaissez les regards sur vos serviteurs qui prient, et délivrez-nous pour la gloire de votre nom, de peur que l'ennemi ne dise : « Victoire! victoire! mes yeux l'ont vu ! » Pendant qu'il parlait ainsi, on le jetait dans le feu; mais alors on vit un grand prodige : le saint se promenait dans la fournaise comme il eût fait sur un gazon humide de rosée, et il chantait un hymne de triomphe, tandis que les spectateurs les plus voisins de cette scène étaient envahis par les flammes, qui en firent périr un grand nombre. Témoin du miracle, le proconsul lui-même resta frappé de stupeur ; il s'éloigna tout tremblant, après avoir ordonné d'emmener le saint et de le tenir en prison. Cependant le lendemain il le fit comparaître de

nouveau, et lui ordonna encore de sacrifier ; puis, comme le prêtre n'obéissait pas, il le fit écorcher tout vivant. Des bourreaux le saisirent, et avec le fer, sur tous ses membres, taillèrent sa peau sans pitié, en arrachant ensuite de longues lanières, depuis les épaules jusqu'aux pieds. Mais, ô sagesse magnanime ! ô courage d'une grande âme ! le martyr chantait : « J'ai attendu avec patience, j'ai attendu le Seigneur : et il s'est abaissé vers moi, et il a exaucé mes prières. »

Et en chantant ainsi, non-seulement son courage ne faiblit pas, mais encore, détachant lui-même un lambeau de ses propres chairs, il le jeta au proconsul, en disant : « Chien cruel, avide de sang, reçois cette pâture ; tu as faim de chair humaine, mange ! » A ces paroles, la colère du tyran s'enflamma, et il ordonna qu'on déchirât avec des ongles de fer ce qui restait encore du martyr. Bientôt le dernier débris de ses chairs tombe à terre, et l'on ne voit plus qu'un squelette avec ses os à nu et leurs articulations ; les entrailles elles-mêmes et les organes intérieurs de la vie sont pareillement à découvert : spectacle lamentable, capable d'émouvoir les cœurs les plus durs. La nature même inanimée ne le vit pas sans horreur. Pour le martyr, il priait : « O vous qui régnez dans les siècles, disait-il, exaucez-moi. Toutes les puissances angéliques vous glorifient, ô Christ, roi de l'univers. Venez assister votre serviteur, et faites-moi participer à vos trésors infinis. » Aussitôt une voix vint du ciel ; elle disait : « Un lieu de paix et de bonheur t'est réservé, parce que tu as consommé ta course et conservé ta foi. »

Cette voix fut entendue du barbare gouverneur, qui n'y vit que l'œuvre des enchantements. « Tête maudite, s'écria-t-il, sacrifie aux dieux ; sinon, tu seras jeté aux bêtes, et toutes les opérations de ta magie ne pourront te secourir. — Non, je ne sacrifie pas, répondit le martyr ; je suis chrétien. » A ces mots, on le reconduisit en prison, et l'on prépara les bêtes. Le lendemain, le martyr fut introduit dans le stade. Le cruel Antipater, en le voyant avec un corps vigoureux et entier,

sans traces de blessures, le visage joyeux et rayonnant d'une merveilleuse beauté, dit pour la seconde fois : « Tes enchantements, ô Myron, sont puissants et nombreux ; c'est pourquoi, pour éviter de devenir la pâture des bêtes, sacrifie à Bacchus, et renonce à ton art. » Mais le martyr ne se laissant point persuader par les paroles d'un persécuteur plus cruel que les monstres dont on le menaçait, on lança contre lui une lionne ; elle accourt aussitôt aux pieds du saint, le caresse de sa langue, comme si elle eût voulu lui donner un baiser, puis, ô merveille ! avec ses dents elle coupe les liens du martyr.

La foule des spectateurs, comprenant à cette vue la puissance du Christ, s'écria : « Il est grand le Dieu que Myron nous prêche ; proconsul, renvoie un innocent que les bêtes elles-mêmes ont respecté ; elles te donnent l'exemple. » Le proconsul, effrayé et craignant un soulèvement contre lui, envoya le saint à Cyzique, avec ordre au gouverneur de la ville d'en finir avec lui par le glaive. Ce gouverneur, en le recevant avec les actes de ses interrogatoires, essaya d'abord de le gagner ; puis, voyant ses efforts inutiles, il prononça contre lui la sentence. On dit qu'Antipater, obsédé par le démon, se donna la mort. Pour toi, glorieux martyr, ô Myron, le fer abattit ta tête vénérable et sacrée ; et les fidèles amis de Dieu t'ensevelirent avec honneur, pour la gloire de l'indivisible Trinité, du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint, à qui est dû l'honneur et l'adoration, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

XXIII

LES ACTES DE SAINT TÉRENTIUS ET DE SES COMPAGNONS.

(Vers l'an de Jésus-Christ 250.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Décius, empereur romain, monstre sorti de l'enfer, obstinément attaché au culte des faux dieux, voulait entraîner tous les peuples à leur perte en leur faisant partager son idolâtrie. Il envoya des édits à cet effet dans toutes les provinces de son empire, ordonnant que l'on forçât les chrétiens à sacrifier, ou à manger des viandes immolées. Ceux qui refuseraient devaient être mis en jugement et condamnés sans pitié. Lors donc que Fortunatien, gouverneur d'Afrique, eut reçu ce décret, il s'assit sur son tribunal, convoqua le peuple, et dit : « Sacrifiez aux dieux, ou bien préparez-vous aux supplices. » Puis, sans autre discours, il fit apporter les instruments de torture. Beaucoup de chrétiens timides furent saisis d'épouvante à cette vue, et, obéissant au préfet, renièrent la foi. Quelques-uns cependant, au nombre de quarante, résolurent de demeurer inébranlables, et de mourir courageusement pour le Christ. Ils s'animaient donc mutuellement, en répétant sans cesse : « N'allons pas renier le Seigneur, de peur qu'un jour il ne nous renie devant son Père. Souvenons-nous bien plutôt de ces paroles : « Ne craignez point ceux qui « tuent le corps, et ne peuvent rien sur l'âme ; mais redoutez « la justice de Celui qui peut jeter en enfer votre âme et votre « corps. »

« Je m'étonne, dit Fortunatien, qu'étant, comme je vous vois, dans la force de l'âge et le sain usage de votre raison, vous vous obstiniez à reconnaître pour Dieu et pour roi un criminel que les Juifs ont crucifié. » Le vénérable Térentius

répondit au nom de tous les autres : « O préfet, si tu connaissais la puissance du Crucifié, tu abandonnerais tes idoles et te joindrais à nous pour l'adorer. Car il est le Fils de Dieu, bon et clément, riche et miséricordieux, descendu ici-bas pour faire la volonté de son Père ; il a uni sa divinité à la nature humaine, et a voulu subir pour notre salut le supplice de la croix. — Sacrifiez, répondit brusquement le préfet, ou bien vos corps vont être livrés aux flammes. — Penses-tu donc, reprit Térentius, que tes fausses doctrines pourront nous séduire et nous faire changer de résolution ? Non, nous ne sommes pas assez lâches pour abandonner le Créateur et adorer des dieux étrangers. Fais donc promptement ce que tu voudras ; déploie ta fureur contre nous ; car nous sommes fermes et constants dans notre attachement à Jésus-Christ. »

Le préfet irrité ordonna de les dépouiller de leurs vêtements et de les traîner dans le temple des idoles, qui étaient des statues d'or et d'argent habillées d'étoffes précieuses. Fortunatien les suivait de près, et, étant arrivé, il leur dit : « Sacrifiez à ce grand dieu Hercule, dont vous voyez la puissance et la gloire. — Tu te trompes, reprit Térentius ; tu te trompes contre ton propre intérêt. Tes dieux que voilà ne sont que du bois, des pierres, de l'airain ou du fer. On a doré ces statues pour éblouir les yeux des hommes et les détourner de la voie du bonheur éternel. Tes dieux ne voient point, n'entendent point, ne marchent point ; ils sont faits de la main des hommes, pour rendre impies ceux qui les adorent. Puissent donc leur devenir semblables ceux qui les font et ceux qui y placent leur confiance ! »

Après ces paroles, le préfet ordonna de jeter Térentius, Africanus, Maxime et Pompée dans un profond cachot, et de doubler la garde de la prison ; car il disait : « J'attendrai à demain pour en finir avec eux. » Pour Zénon, Alexandre, Théodore et leurs trente-trois compagnons, il se les fit amener leur dit : « Vous voyez qu'on ne gagne rien à disputer :

obéissez et sacrifiez au divin Hercule. — Déjà bien des fois, répondirent-ils, nous avons dit que nous sommes chrétiens: tu as pu mieux t'en convaincre encore par l'interrogatoire que tu viens de faire. Tu ne nous persuaderas jamais d'adorer tes divinités impures; car il nous est facile de détruire tous les raisonnements que tu voudrais alléguer en faveur d'un tel culte. — Vous ne voulez donc pas, reprit le préfet, vous rendre à mes salutaires avis? Eh bien! je vais vous contraindre d'obéir aux invincibles empereurs. » Et il donna ordre de les frapper de verges et de lanières. Pour eux, levant les mains au ciel, ils disaient tous à haute voix: « Regardez-nous, ô Dieu tout-puissant; venez en aide à vos serviteurs, et délivrez-nous des mains de notre ennemi. » Ce qu'entendant le préfet, il ordonna de les frapper encore plus rudement, jusqu'à ce que tous les bourreaux s'y fussent lassés et que les fouets fussent hors de service. Alors il ordonna de les battre à coups de bâton. Mais quoique l'on brisât les membres des saints martyrs, leur courage se peignait par une telle joie sur leurs traits, que tous admiraient leur fermeté et leur patience.

Après qu'ils eurent été ainsi flagellés, le préfet leur dit: « Sacrifiez, et je vous rendrai votre liberté. » Les saints gardèrent le silence. Fortunatien, dont la fureur croissait, ordonna d'allumer des bûchers, de leur rôtir le dos, et de les frotter ensuite de vinaigre et de sel. Alors les martyrs levèrent de nouveau les yeux au ciel, et s'écrièrent: « Seigneur, qui avez délivré de la fournaise les trois enfants de Babylone, Anamie, Azarie et Misaël, sans que les flammes aient pu leur nuire, qui avez sauvé Daniel de la fosse aux lions et Moïse des mains du roi d'Égypte; Seigneur, qui avez défendu la bienheureuse Thècle contre les flammes, contre les bêtes de l'amphithéâtre et contre les monstres marins; qui donnez à vos amis un bonheur parfait dans votre royaume; Père éternel, qui avez ressuscité d'entre les morts Jésus-Christ votre Fils; qui nous avez comblés des dons les plus précieux

et les plus divers ; qui avez créé la lumière et déployé comme une tente l'immense voûte des cieux ; qui connaissez le nombre des étoiles et les appelez toutes par leurs noms ; qui avez répandu la véritable religion jusqu'aux extrémités du monde; écoutez nos prières et délivrez-nous de nos maux, parce que la gloire vous appartient dans les siècles des siècles. Amen. » Leur prière étant finie, le préfet ordonna de les suspendre pour les mieux déchirer. Pendant ce cruel supplice, des ruisseaux de sang coulaient de leurs membres, sans que l'horreur des tourments pût aucunement les ébranler ; car Dieu les soutenait, leur donnant cette force et ce courage. Le préfet reprit : « Eh bien ! les tortures vous ont-elles déterminés à abandonner votre folle résistance, ou bien persévérez-vous dans votre impiété ?» Ils se turent pour la seconde fois, et laissèrent ces discours sans réponse. « C'est à vous que je parle, » s'écria le préfet en colère. Les saints martyrs ne le regardèrent même pas ; mais, s'adressant à Dieu de nouveau, ils dirent : « Seigneur tout-puissant, qui avez détruit la ville de Sodome en punition de ses crimes, et l'avez réduite à une affreuse solitude, détruisez de même aujourd'hui cette maison d'iniquité, ainsi que le demande votre justice. » Ayant donc fait le signe de la croix sur leurs fronts, ils soufflèrent sur les idoles, qui furent aussitôt renversées et réduites en poussière. Puis ils dirent au préfet : « Vois-tu maintenant tes dieux ? Où est leur puissance ? ont-ils pu se secourir eux-mêmes ? » Peu de temps après, le temple s'écroula aussi : ce qui porta à son comble la fureur du magistrat. Il donna l'ordre de trancher la tête aux saints martyrs, qui, entendant leur sentence, louèrent Dieu par des chants d'actions de grâces. Arrivés au lieu de l'exécution, ils se mirent à genoux, présentèrent la tête au glaive et subirent la mort. Leurs corps, enlevés par des hommes craignant Dieu, furent ensevelis dans un lieu saint.

Alors le préfet se fit ramener les autres martyrs, savoir : Térentius, Africanus, Maxime et Pompée. Il leur dit :

« Sacrifiez aux dieux, ou bien vous périrez dans les supplices ; et nul ne pourra vous arracher de mes mains. — Nous le répétons encore une fois, répliquèrent les martyrs : nous sommes chrétiens. Nous mettons toute notre espérance en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Nous n'adorerons point les démons dont tu as fait tes dieux, et nous méprisons tes menaces. Fais donc tout ce que tu voudras; avec la grâce de Dieu, nous sommes sûrs de triompher de toi ; car le diable ton maître a été vaincu par le Christ qui combat avec nous. » Fortunatien répondit en donnant ordre de les jeter de nouveau en prison et de les charger de lourdes chaînes. Il commanda aussi de semer d'épines de fer le sol de la prison, afin de déchirer leurs pieds s'ils voulaient marcher. Enfin il défendit qu'on laissât approcher aucun chrétien pour leur apporter de la nourriture.

Les satellites exécutèrent ponctuellement ces ordres barbares. Mais, au milieu de la nuit, une graned lumière remplit la prison. Un ange du ciel apparut aux saints martyrs, et, les appelant chacun par leurs noms : « Serviteurs de Dieu, leur dit-il, levez-vous et réparez vos forces abattues. » Puis, s'approchant d'eux, l'ange toucha leurs chaînes qui se brisèrent aussitôt, et une table chargée de mets délicieux se dressa au milieu du cachot. « Ne vous troublez point, ajouta l'ange ; mais prenez paisiblement la nourriture que le Seigneur vous envoie. » Sur cette invitation, les saints rendirent grâces à Dieu et se mirent à manger. Cependant les gardiens de la prison, voyant cette grande lumière, entrèrent pour voir ce qui se passait, et les ayant trouvés remplis d'une sainte joie, ils allèrent faire leur rapport à Fortunatien. Celui-ci les fit rappeler le lendemain à son tribunal, et leur dit : « Les souffrances vous ont-elles appris enfin à être sages et à rendre hommage aux dieux immortels ? » Térentius répondit : « Notre folie nous est commune avec tous les vrais serviteurs de Dieu. Car quiconque se rend insensé pour son amour est le plus sage des hommes, tandis que la sagesse humaine n'est que folie à

ses yeux. Nous serions bien fous au contraire si, pour t'obéir, nous consentions à adorer les démons. » Cette réponse blessa si fort le préfet, qu'il ordonna de déchirer les martyrs avec des ongles de fer. Mais pendant cette torture ils priaient en disant : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant et lumière véritable, toute notre espérance est en vous; assistez-nous, venez à notre aide, et, pour l'honneur de votre saint nom, ne permettez pas que nous soyons confondus. » Leur prière fut efficace : la grâce divine adoucissant leurs maux, ils ne sentaient pas les tourments.

Le préfet ordonna de les reconduire en prison. Puis, ayant fait appeler tous les enchanteurs d'animaux malfaisants, il leur ordonna d'apporter tout ce qu'ils avaient d'aspics, de vipères, et d'autres bêtes venimeuses, pour les enfermer avec les martyrs. Mais les serpents venaient ramper à leurs pieds sans leur faire aucun mal ; en sorte que les saints, prenant confiance de plus en plus, se mirent à chanter les louanges de Dieu dans leur cachot. Après trois jours et trois nuits, le préfet envoya quelqu'un voir s'ils étaient morts. Quand on se rendit à la prison, on entendit de loin retentir leurs cantiques ; en sorte que les envoyés tout stupéfaits, voulant pourtant accomplir leur mission, montèrent sur le toit et le défoncèrent pour voir ce qui se passait. Ils virent les saints tranquillement assis, et devant eux l'ange de Dieu qui leur servait de rempart, en écartant les bêtes venimeuses, de sorte qu'elles ne pouvaient approcher. Ils firent en conséquence leur rapport au préfet, qui ordonna aux enchanteurs d'aller reprendre leurs serpents, et aux satellites de ramener les martyrs à son tribunal. Les enchanteurs vinrent à la porte de la prison et tâchèrent de charmer les bêtes ; mais elles restèrent sourdes. Alors ces hommes ouvrirent la porte de la prison ; mais aussitôt les serpents, sortant avec furie, tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre et s'enfuirent au désert.

Quant aux saints, lorsqu'on les eut ramenés devant le préfet,

et qu'ils eurent paru devant ses yeux sans aucune trace de blessure, il les condamna à avoir la tête tranchée. Ils reçurent cette sentence en chantant : « Vous nous avez délivrés, Seigneur, des mains de nos ennemis, et vous avez confondu nos persécuteurs. » Après quoi les bourreaux, tirant l'épée, accomplirent l'ordre qu'ils avaient reçu. Ainsi ces saints martyrs méritèrent la palme par leur généreuse confession. Leurs corps furent recueillis par des hommes craignant Dieu et ensevelis à deux mille pas de la ville. Gloire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.

XXIV

LETTRE DE SAINT CYPRIEN, ÉVÊQUE DE CARTHAGE, SUR LE MARTYRE DE SAINT MAPPALICUS.

(L'an de Jésus-Christ 250.)

Nous prenons dans les œuvres de saint Cyprien cette admirable lettre, qui a le caractère d'un document historique sur la persécution de Décius dans l'Église d'Afrique.

Cyprien, aux martyrs et aux confesseurs de Jésus-Christ, salut en Dieu le Père.

Vaillants et bienheureux frères, toute mon âme a tressailli de joie quand j'ai reçu la nouvelle de votre constance dans la foi, dont s'honore notre mère la sainte Église. Naguère elle se félicitait de voir ses enfants souffrir l'exil pour prix de leur généreuse confession ; mais elle est encore plus fière en ce jour; car, où le combat est plus rude, le triomphe est plus glorieux. La grandeur du danger n'a fait qu'ajouter à l'éclat de votre victoire ; la crainte des tourments, loin de vous effrayer, a redoublé votre courage : forts et inébranlables, vous avez couru au-devant du péril. J'ai

appris que quelques-uns d'entre vous ont déjà obtenu la couronne immortelle : quelques autres ne tarderont pas de l'aller recevoir. Je sais que tous, vaillants soldats du Christ, en cette étroite prison où l'on vous a jetés, vous êtes remplis de cette sainte ardeur qui peuple les rangs de la milice céleste. Vous l'ambitionnez, cette radieuse couronne du martyre; et, pour y arriver, vous repoussez les flatteries, vous méprisez les menaces, vous comptez pour rien les tortures. O véritable sagesse! car Celui qui est en nous est plus grand que le prince du monde, et les puissances de la terre ne sauraient être aussi fortes pour nous soutenir. Nous en avons la preuve dans cette victoire de nos frères, qui, se montrant comme les chefs de leurs compagnons, ont donné l'exemple d'une foi ferme et courageuse, et se sont pris à corps avec l'ennemi jusqu'à ce qu'ils l'aient eu terrassé.

Quelles louanges dignes de vous pourrais-je vous donner, ô très-courageux frères? par quels éloges relever la générosité de votre cœur, la persévérance de votre foi? Vous avez souffert la torture jusqu'à la consommation de votre triomphe; vous n'avez pas reculé devant les supplices, mais vous les avez vaincus. La fin de votre vie s'est présentée à vous moins comme un dernier coup à recevoir que comme une palme à cueillir : le bourreau qui, par ses efforts réitérés, pensait vous arracher une apostasie, n'a réussi qu'à vous mettre plus tôt en possession du bonheur du ciel. La multitude présente a admiré ce combat céleste, ce combat divin, ce combat du Christ. Car c'est le Christ qui, par sa grâce, a combattu lui-même en ses serviteurs, lorsque, dépourvus d'armes temporelles, mais revêtus du bouclier de la foi, vous le confessiez d'une voix ferme, avec un cœur tranquille et un courage surhumain. Oui, l'on a vu des victimes plus fortes que leurs bourreaux : leurs membres déchirés et broyés ont vaincu les ongles de fer; leur foi insurmontable n'a pu être abattue sous les coups, quoique tout leur corps ne fût plus qu'une plaie, quoique leur sang coulant à flots ait eu la

vertu d'éteindre le feu de la persécution et de tempérer les feux allumés par l'enfer. Quel grand, quel sublime spectacle pour Dieu lui-même, à qui rien n'est plus cher au monde que le serment et la fidélité de ses soldats, ainsi qu'il nous l'a dit lui-même par cette parole du Psaume : « La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur. » Oui, elle est précieuse cette mort qui achète l'immortalité au prix de tout le sang, et qui doit sa récompense à la perfection du courage !

Quelle joie pour Jésus-Christ ! qu'il a volontiers combattu et triomphé dans ses serviteurs, lui, le protecteur de leur foi, qui donne la force à chacun selon son besoin et selon l'étendue de sa confiance ! Il est intervenu dans ce combat engagé pour sa gloire : il a soutenu, animé, fortifié les défenseurs de son saint nom. Une fois il a vaincu pour nous, et toujours maintenant c'est lui qui triomphe en nous. Il le dit lui-même : « Quand on vous saisira, ne préméditez pas ce que vous devrez répondre à cette heure ; car ce ne sera pas vous qui parlerez alors, mais l'esprit de votre Père qui parlera en vous. »

C'est ce que l'on a vu tout à l'heure : c'est la voix même de l'Esprit-Saint qui a parlé par la bouche du martyr, quand, au milieu des tortures, le bienheureux Mappalicus a dit au proconsul : « Demain, tu verras un combat. » Et le Seigneur a accompli ce qu'avait annoncé son serviteur dans l'enthousiasme de sa foi et de son courage. On l'a vu, ce combat céleste, et le serviteur de Dieu y a été vainqueur. C'est bien de ce combat que parlait le prophète Isaïe, quand il disait : « Un violent combat s'engage avec les hommes ; car Dieu lui-même y prend part. » Et pour mieux s'expliquer, il ajoute : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils auquel sera donné le nom d'Emmanuel. » C'est là le combat de notre foi : nous attaquons, nous sommes vainqueurs, nous recevons la couronne. C'est là le combat que nous montre l'apôtre Paul, combat dans lequel il faut courir pour obtenir la palme. « Ne savez-vous pas, dit-il, que parmi ceux qui courent dans le stade, il n'y en a qu'un seul qui remporte le

prix ? Courez de manière à vous en rendre maîtres. Or , que fait un athlète ? Il garde une abstinence rigoureuse. Et pourtant, elle est fragile la couronne qu'il convoite ainsi : la vôtre au contraire sera immortelle. » Enfin, parlant de son propre combat, et prédisant que le temps de son immolation approche : « Déjà, dit-il, je suis comme une victime toute préparée : l'heure est proche où le sacrifice se consommera. J'ai lutté avec courage ; j'ai rempli ma carrière : jusqu'à la fin j'ai conservé la foi. Il me reste à attendre cette couronne des justes que le Seigneur me rendra au grand jour ; et non-seulement à moi, mais à tous ceux qui désirent ardemment sa venue. »

Ce combat donc, annoncé par les prophètes, engagé par Notre-Seigneur, soutenu par les apôtres, Mappalicus, en son propre nom et en celui de ses frères, a promis au proconsul de lui en donner le spectacle. Or, il n'a point manqué à sa parole : il a soutenu la lutte ainsi qu'il l'avait promis, et il a reçu la couronne qu'il a si glorieusement méritée. Je ne puis maintenant que vous exhorter à imiter le combat de ce saint martyr et de ses vaillants compagnons. Comme eux, soyez fermes dans la foi, patients dans les souffrances, inébranlables dans les tortures ; afin qu'après avoir partagé leurs chaînes et la gloire de leur confession, vous partagiez aussi leur couronne dans le ciel. Ainsi vous sécherez les larmes de l'Église votre mère, qui déplore la ruine et la perte de plusieurs ; ainsi, par la force de votre exemple, vous affermirez la résolution de ceux qui ne sont pas encore tombés. Si le combat vous appelle, si l'heure de l'attaque sonne pour vous, combattez avec ardeur, résistez avec force ; sachez que Dieu vous regarde, et que la participation à sa propre gloire sera le prix de votre confession. Or, il ne se borne pas à regarder combattre ses serviteurs : il les soutient, descend avec eux dans l'arène, et glorifiant leur constance, se glorifie lui-même en eux.

Mais si , avant ce jour , la paix survient par la miséricorde

de Dieu, votre résolution reste intacte, et votre intention toute seule a les mêmes droits à la récompense. Qu'aucun de vous ne se contriste donc, par crainte d'être inférieur à ceux qui, avant vous, ont foulé aux pieds le siècle et sont arrivés à Dieu par la glorieuse voie du martyre ; car le Seigneur, qui sonde les cœurs et les reins, voit les intentions cachées et les pensées les plus secrètes. Pour mériter la récompense éternelle, le seul témoignage de Celui qui doit nous juger suffit.

Ce sont donc, ô mes frères, deux voies sublimes et illustres vers le bonheur du ciel : l'une plus sûre, qui arrive à Dieu par une victoire consommée ; l'autre plus douce où, mourant après une glorieuse confession, on a eu le bonheur de voir le retour de la paix. O bienheureuse notre Église, ainsi honorée des splendeurs de la lumière divine, et illustrée en nos jours par de si généreux combats ! Jusqu'ici les pacifiques vertus de ses enfants lui avaient fait une blanche parure ; elle est maintenant revêtue de pourpre par le sang de ses martyrs : ni les roses ni les lis ne manquent à sa couronne.

Que chacun donc travaille désormais à s'acquérir l'une ou l'autre de ces gloires ; car, sous l'étendard du divin Roi, la paix et la guerre ont leurs fleurs variées : le Christ sait ainsi récompenser les mérites divers de ses fidèles soldats. Adieu, très-vaillants et très-heureux frères : souvenez-vous de nous devant le Seigneur. Adieu.

XXV

LES ACTES DE SAINT TRYPHON ET SAINT RESPICE.

(L'an de Jésus-Christ 250.)

Ces Actes appartiennent à la collection de dom Ruinart.

Après la mort du césar Gordien et de Philippe, son successeur, sous le règne de Décius, on porta au préfet d'Orient Aquilinus la dénonciation que tous les sectateurs de la science

divine avaient pour Tryphon et pour Respice la plus grande vénération. Le fait était public ; car tous avaient vu, depuis plusieurs années, ces deux hommes, enrichis des dons de la grâce, multiplier chaque jour les mérites de leurs vertus et de leurs bonnes œuvres. Des officiers furent donc envoyés à leur recherche, sous la conduite de Fronton, irénarque dans la ville d'Aprinia. Ils arrêtèrent les deux saints, et, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, ils les livrèrent à des soldats. Ceux-ci les ayant chargés de chaînes, les conduisirent à Nicée, où le préfet Aquilinus, alors occupé par le soin des affaires publiques, les fit jeter en prison. Mais déjà le bruit s'était répandu partout que les deux captifs étaient des saints, dignes du Dieu des chrétiens et parfaits en toute sorte de vertus.

Peu de jours après, Aquilinus les fit comparaître. En entrant dans le prétoire, ils se sentirent tout à coup embrasés des flammes de l'Esprit-Saint, et se mirent à annoncer en toute liberté la parole de Dieu, commençant ainsi en généreux soldats du Seigneur les rudes combats d'un glorieux martyre. Pompeianus, l'assesseur, dit : « Voici, ô préfet, les saints amenés du village de Sansorum, près Apamée, pour être interrogés devant le très-éminent tribunal de ta haute puissance. » Tibérius Gracchus Claudius Aquilinus dit : « Quel est votre nom? » Les saints répondirent : « L'un de nous s'appelle Tryphon ; l'autre, Respice. » Tibérius dit : « Quelle est la condition que vous a donnée la fortune ? » Le bienheureux Tryphon répondit : « La fortune n'assigne point aux chrétiens leur condition. Tout en ce monde est réglé par la divine providence, même ce que quelques hommes appellent leur profession et leur art. Mais, si tu veux savoir quelle est notre origine, nous sommes nés de parents libres. » L'assesseur Pompeianus dit : « C'est vrai, je le sais ; mais l'empereur ordonne que les hommes de votre espèce soient condamnés à être brûlés vifs, s'ils ne sacrifient aux dieux. » Le bienheureux Respice répondit : « Plaise au ciel que nous soyons trouvés dignes d'être brûlés vifs pour le nom du Christ, notre Seigneur ! Mais toi, accomplis

promptement l'ordre que tu as reçu. » Aquilinus dit : « Sacrifiez aux dieux ; vous avez l'âge de répondre de vos actes devant la loi, et vous avez assez d'intelligence pour en comprendre la portée. » Saint Tryphon répondit : « Oui, nous avons en Jésus-Christ, notre Seigneur, la perfection de l'intelligence ; et c'est pourquoi nous désirons avec ardeur conserver pour sa gloire cette souveraine sagesse, et la défendre jusqu'à l'entière consommation du martyre. »

Aquilinus ordonna qu'ils fussent mis à la torture, puisqu'ils demeuraient inébranlables. Aussitôt les deux saints se dépouillèrent de leurs vêtements et se livrèrent aux mains des questionnaires. Malgré la violence du supplice, ils ne laissèrent pas échapper une parole ; leur patience demeura supérieure à la cruauté des bourreaux, parce qu'ils gardaient dans leur âme la crainte du Seigneur. Pendant une torture de près de trois heures, non-seulement ils ne montrèrent pas un instant de faiblesse, mais même on les vit discourir avec énergie devant le préfet sur la toute-puissance de Dieu et les peines réservées aux adorateurs des idoles. Aquilinus, ne pouvant supporter ces invectives, ordonna que des chasseurs les traînassent après eux, chargés de chaînes, par un froid rigoureux et une pluie glaciale ; en sorte que les pieds des saints furent bientôt déchirés. La chasse finie, on les ramena au palais, et le préfet, se les faisant présenter de nouveau, leur dit : « Pourrez-vous encore vivre dans votre vertu ? » Tryphon répondit : « Nous vivons toujours purs devant le Seigneur que nous servons toujours. » Aquilinus dit : « Qu'on les reconduise en prison, afin que, par ce délai que nous leur accordons, ils puissent prendre conseil de leur sagesse, abjurer promptement leur folie, et exécuter les ordres de l'empereur. Car j'en prends nos dieux à témoin, si vous ne sacrifiez, je vous ferai périr dans les plus affreux supplices. »

Sur ces entrefaites, le préfet dut faire un voyage dans les autres villes de sa province. Rentré quelques jours après à Nicée, il fit encore comparaître devant lui les saints du Seigneur

et leur dit : « Vous avez eu le temps de délibérer avec vous-mêmes comment vous pourriez échapper à d'horribles tortures. Mes fils, écoutez-moi et sacrifiez aux dieux. » Saint Tryphon répondit : « C'est le juge des hommes, le Dieu auteur de toute créature, qui purifie nos âmes. » Puis les deux saints ajoutèrent ensemble: « Ne multiplie pas tes questions ; à la première comme à la dernière, nous n'avons qu'une même réponse que tu as déjà entendue de notre bouche : « Rien ne peut ébranler notre foi. Car le Seigneur Jésus-Christ a dit : « Celui qui m'aura renié devant les hommes, je le renierai « devant mon Père. » Aquilinus dit : « Prenez pitié de vous-mêmes et sacrifiez aux grands dieux ; car je reconnais en vous la science et la sagesse. » Saint Respice dit : « Nous ne pouvons pas avoir pour nous-mêmes une pitié plus salutaire que de reconnaître hautement Jésus-Christ pour notre Seigneur et le vrai juge qui viendra examiner et peser les actions de tous les hommes. » Aquilinus dit : « Qu'on apporte des clous et qu'on leur perce les pieds. » Quand on l'eut fait, on les traîna dans toute la ville, au milieu des froids de l'hiver qu'un vent violent rendait encore plus rigoureux. Mais le diable ne pouvait rien contre eux ; ils puisaient à chaque instant dans le Seigneur une force nouvelle. Aquilinus étonné s'écria : « Qu'est-ce donc? êtes-vous insensibles aux tourments? » Les saints répondirent : « Ils ne nous font aucun mal ; vos clous n'ont pas même blessé nos pieds ; c'est comme s'ils n'avaient traversé que notre chaussure. »

Le préfet, irrité de tant de persévérance, après leur avoir fait arracher leurs vêtements et lier les mains derrière le dos, ordonna qu'on les battît de verges. Les bourreaux frappèrent jusqu'à ce que leurs forces fussent épuisées. Le préfet, de plus en plus furieux, les fit déchirer avec des ongles de fer, et sur leurs flancs entr'ouverts fit appliquer des lampes ardentes. De nouveaux ministres obéirent. Mais pendant que les saints subissaient cet affreux supplice, un ange du Seigneur leur apparut. Il tenait dans ses mains des couronnes entremêlées

de fleurs et de pierres précieuses, qu'il posa sur leurs fronts, fortifiant ainsi leur courage pour le combat. A cette vue, les bourreaux tombèrent à terre, comme frappés de mort. Mais les saints, élevant les yeux vers le ciel, s'écrièrent : « Seigneur Jésus-Christ, que le diable ne prévale pas contre nous ; exaucez notre prière et consommez notre sacrifice. Le combat est pour vous, qu'à vous soit aussi la victoire. » Aquilinus dit aux bourreaux : « S'ils ne veulent pas obéir à l'empereur, multipliez leurs tortures jusqu'à épuiser leurs forces et leur patience. » Tout fut inutile; les saints, au milieu des tourments, ne ressentaient aucune douleur, et ils rejetaient généreusement les sollicitations et les menaces par lesquelles on ne cessait de les presser. Le préfet leur dit : « Renoncez enfin à tant de folie et prenez pitié de votre jeunesse. » Saint Respice dit : « Homme méchant, nous te l'avons déjà déclaré, tes paroles n'ébranleront pas notre foi. Nous n'avons jamais fléchi le genou devant le bois ni la pierre; nous n'adorons que le vrai Dieu et nous ne servons que lui seul. Comprends donc qu'attachés à un tel maître, il n'est point au monde de supplice qui puisse nous arracher à son amour. »

Le lendemain Aquilinus fit encore amener les saints devant son tribunal et leur dit : « Obéirez-vous aux ordres de l'empereur? » Saint Tryphon répondit : « Nous te l'avons souvent dit : nous n'adorons et ne craignons que le Dieu vivant qui est au ciel. » Aquilinus dit : « Qu'on les broie sous les coups des fouets garnis de balles de plomb. » Le supplice fut long et cruel, mais rien ne put triompher de la constance des saints martyrs. Alors le préfet, n'étant plus maître de sa colère, fit apporter le glaive du bourreau, et, après en avoir délibéré avec son conseil, il prononça cette sentence : « Ces deux hommes, Phrygiens d'origine, parce qu'ils sont chrétiens et qu'ils refusent d'obéir aux ordres de l'empereur, nous ordonnons qu'ils aient la tête tranchée. » A ces mots, les invincibles martyrs du Christ, Tryphon et Respice, élevèrent les mains au ciel et dirent : « Seigneur Jésus-Christ, recevez nos âmes et

donnez-leur une place dans le sein des patriarches. » En prononçant ces paroles, les deux saintes victimes tendirent d'elles-mêmes le cou aux bourreaux; ainsi, sous le tranchant de l'épée, elles rendirent leurs bienheureuses âmes au Créateur. Aux yeux des insensés, elles ont paru mourir; mais elles vivent au sein de la paix et suivent l'Agneau partout où il va. Des hommes pieux se réunirent aux prêtres du Seigneur et consacrèrent le martyre des deux saints par de grands honneurs. D'après les règles du culte religieux à la gloire des martyrs, tous participèrent au mystère de notre rédemption, recommandant leurs âmes à l'intercession des bienheureux amis de Dieu.

XXVI

LES ACTES DE SAINT NESTOR, ÉVÊQUE.

(L'an de Jésus-Christ 251.)

Ces Actes sont tirés de la collection des Bollandistes.

La foi nous invite à conserver la mémoire des saints martyrs, à contempler la victoire de ces athlètes du Christ, que le Fils de Dieu a couronnés, que le Père a glorifiés, et qui nous ont laissé souvent de si grands exemples en tout genre. Et quand je dis les athlètes, je n'entends pas parler de ceux qui combattent comme en figure, dont l'éloge est douteux, la victoire incertaine et la couronne corruptible; mais j'ai en vue ces glorieux et saints personnages qui ont combattu jusqu'à la mort, pour ne pas renier le Fils de Dieu, se souvenant de cette promesse du Sauveur, qui disait : « Si quelqu'un confesse mon nom devant les hommes, je le reconnaîtrai, moi aussi, devant mon Père qui est dans les cieux. »

Le bienheureux Nestor est un de ces célestes champions. Lorsque Décius, cet homme odieux au Seigneur, était à la tête de l'empire romain, il donna l'ordre d'entraîner à ses

profanes mystères tous ses sujets, et spécialement d'inviter à d'immondes sacrifices ceux qui invoquent le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; déclarant, en outre, que tous ceux qui refuseraient d'obéir seraient conduits devant le juge et tourmentés par toutes sortes de supplices. Cet édit très-inique fut donc publié dans la Pamphylie, au temps où le président Pollion gouvernait cette province. Celui-ci, sans différer au lendemain, envoya partout des cavaliers, avec un exemplaire du décret impérial ; afin que, s'ils trouvaient quelque part des chrétiens, ils les contraignissent à manger des viandes offertes aux idoles. En ce même temps, plusieurs chrétiens furent martyrisés, savoir : Papias, Diodore, Claudien et Conon, dont nous donnerons les actes en leur temps. En attendant, nous allons raconter les gestes du bienheureux Nestor.

Le bienheureux Nestor fut évêque de Magyda ; mais il reçut la couronne du martyre dans la ville de Perge. Ainsi que nous l'avons déjà dit, sa foi et sa religion le rendirent illustre; il fut très-fidèle à Dieu durant sa vie tout entière; son humilité et sa modestie éclataient partout : de sorte que celui qui devait être l'agent de la persécution redoutait sa sainteté ; mais il n'osait contrevenir aux édits du tyran. S'adressant donc à ses conseillers, il leur dit : « Nous ne pourrons rien contre les chrétiens, tant que nous n'aurons pas entre les mains leur évêque; car tous lui déférent aveuglément, et n'oseraient s'opposer à sa volonté. » Le bienheureux Nestor, connaissant leurs pernicieux desseins, fit éloigner tout son peuple, « de peur, disait-il, que le loup, entrant dans la bergerie du Christ, ne déchire quelqu'une des brebis. » Pour lui, il ne quitta point sa maison ; mais il demeura jour et nuit en prières, ne demandant autre chose, sinon que le troupeau du Christ fût préservé.

Les persécuteurs s'étant donc présentés au logis de l'évêque Nestor, accompagnés de quelques citoyens sectateurs de l'iniquité, ils cernèrent sa maison; et l'un d'eux s'approchant de la porte, se mit à crier. En ce moment le bienheureux martyr

était en oraison, et l'un de ses serviteurs alla lui dire qu'on le demandait dehors. Après qu'il eut achevé sa prière et dit *Amen*, ce bélier sans malice sortit, portant sur sa tête sa coiffure ordinaire. Et lorsqu'il parut devant ceux qui étaient venus pour le prendre, ils ne purent supporter la majesté de son visage et se prosternèrent à ses pieds. Il leur dit alors : « Mes chers enfants, quel est le motif qui vous amène vers moi ? » Ils lui répondirent : « L'irénarque et toute la cour vous demandent. » Nestor, se signant au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les suivit aussitôt, semblable à une brebis destinée au sacrifice. Lorsqu'ils arrivèrent au forum, toute la cour se leva et le salua. Il leur dit alors : « Que le Seigneur vous pardonne : pourquoi faites-vous cela ? » Ils lui répondirent : « Ta vie est vraiment digne d'éloges. » Et le plaçant au milieu d'eux, ils se retirèrent en un lieu séparé, hors des regards de la multitude; et après qu'on eut disposé des siéges en grand nombre, ils firent apporter un siége d'honneur, qu'on revêtit d'ornements, pour y faire asseoir l'évêque. Celui-ci leur dit : « C'est assez pour moi de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant; maintenant, dites-moi pour quel sujet vous me faites venir ici. »

L'irénarque lui dit : « Tu connais, ô maître, le décret de l'empereur ? » Nestor : « Je connais le précepte du Tout-Puissant; mais pour celui de l'empereur, je l'ignore. » L'irénarque : « O Nestor, donne ton consentement avec calme, de crainte qu'on ne te mette en jugement. » Nestor : « Et à quoi consentirais-je ? » L'irénarque : « Aux ordonnances du prince. » Nestor : « Je consens et me soumets aux commandements du Roi des cieux. » L'irénarque : « Tu es possédé du démon. » Nestor : « Ah ! qu'il serait à souhaiter que vous ne fussiez pas vous-mêmes possédés des démons, et que vous ne leur rendissiez point vos adorations ! » L'irénarque : « Comment oses-tu appeler les dieux des démons ? » Nestor : « Je le dis, d'accord avec la raison et conformément à la confession de ceux qu'on exorcise, afin que tu comprennes que ce sont les démons que

vous adorez. » Et l'irénarque, agitant sa tête vers le saint martyr, lui dit : « Eh bien ! moi, je te ferai confesser au moyen des tourments, en présence du président, que ce sont des dieux. » Le bienheureux Nestor, faisant aussitôt le signe du Christ sur son front, lui répondit : « A quoi bon me menacer des tourments ? je redoute les supplices de mon Dieu ; mais je n'ai peur ni des tiens ni de ceux de ton juge. Cependant et dans les tourments, et sans les tourments, je confesserai toujours le Christ Fils du Dieu vivant. »

L'irénarque, sans perdre de temps, partit le jour même pour Perge, et y conduisit le saint martyr, qu'il confia à la garde de deux licteurs : l'agneau suivait le loup. Lorsqu'ils étaient en route, il se fit un grand tremblement de terre, et il vint du ciel une voix qui réconfortait son martyr. Ceux qui l'accompagnaient en furent d'abord tout étonnés, puis saisis de crainte ; car leur conscience leur reprochait la captivité du saint homme. Ils lui demandèrent donc : « Seigneur évêque, d'où vient ce son et ce tremblement de terre ? » Il leur dit : « C'est un signe de mon Dieu. » Ils arrivèrent à la ville le quatrième jour de la semaine, à la dixième heure, et ils n'y entrèrent point.

L'irénarque ayant fait son rapport au président sur l'affaire du saint martyr, dès le matin le président s'assit sur son tribunal, et on lui amena Nestor. L'irénarque présenta alors son rapport à l'assesseur Urbain, qui le lut en ces termes : « Eupator, Socrates et toute la curie romaine, au très-excellent seigneur président, salut. Lorsque Ta Grandeur reçut les divines lettres de notre seigneur l'empereur, par lesquelles il ordonnait que tous les chrétiens sacrifiassent, et qu'on les fît renoncer aux idées qui leur avaient été malheureusement inculquées, Ton Humanité voulut en venir à l'exécution de ces ordres sans dureté, sans trouble, mais dans le calme et la paix. Mais ta mansuétude n'a pas obtenu grand résultat, car ces gens-là, obstinés comme ils sont, méprisent l'édit impérial. Cet homme surtout, étant prié par nous et par toute

la curie, non-seulement n'a pas voulu se rendre à nos avis; mais tous ceux qui dépendent de lui, voulant suivre l'exemple de leur chef, ont refusé de se disposer à exécuter les ordres intimés. Cependant nous n'avons cessé de l'engager à venir au temple de Jupiter, conformément au rescrit du victorieux empereur. Mais il a attaqué les dieux immortels par des outrages et des contumélies : l'empereur lui-même, quoique absent, a reçu sa bonne part d'injures, et sa langue maligne ne t'a pas épargné non plus. La curie s'est donc vue forcée de l'adresser à Ta Grandeur. »

Le président lui dit alors : Comment t'appelles-tu ? » Le bienheureux Nestor : « Je suis le serviteur de mon Seigneur Jésus-Christ. » Le président : « Ce n'est pas ta qualité que je demande, mais ton nom. » Nestor : « Mon nom propre, c'est : Je suis chrétien. Mais si tu veux mon nom temporel, on m'appelle Nestor. » Le président : « Qu'est-ce que cela fait? Sacrifie, et laisse-toi persuader, sans qu'on emploie les tortures, de jurer par les dieux. J'écrirai de suite au seigneur empereur et le prierai de te nommer prince des prêtres: ce qu'il fera sans difficulté. Tu seras alors comblé d'honneurs et de présents, et tout sera soumis à ta puissance; tu deviendras aussi notre collègue, et tu vivras ainsi de longues années au faîte de la grandeur. » Mais le saint martyr, levant les yeux au ciel, et faisant le signe de la croix, dit au président : « Lors même que tu tourmenterais ma chair en toutes manières, et me menacerais des chaînes, des bêtes et du glaive ; tant que j'aurai un souffle, jamais je ne renierai le nom de mon Seigneur Jésus-Christ. » Le juge ordonna aussitôt de le suspendre au chevalet et de le tourmenter le plus cruellement qu'on pourrait. Les bourreaux, exécutant ces ordres, lui tirent de si profondes blessures avec les ongles de fer, que ses côtes furent dénudées. Mais le bienheureux Nestor chantait le Psaume : « Je bénirai le Seigneur en tout temps ; sa louange est toujours sur mes lèvres. »

Le juge, stupéfait de la patience du martyr, lui dit :

Malheureux que tu es, tu ne rougis donc point de mettre toujours ton espoir en un homme, et un homme mort de mort violente ? » Nestor répondit : « J'accepte cette confusion pour moi et pour tous ceux qui invoquent le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » La foule demanda alors par des cris tumultueux qu'il fût exterminé. Le président lui fit demander par le héraut : « Veux-tu sacrifier aux dieux, oui ou non ? » Le saint martyr, plein de confiance en Jésus-Christ, lui dit : « Impie et inique fils du diable, non-seulement tu ne crains point Dieu, qui t'a donné cette dignité éminente ; car c'est par lui que les rois règnent, que les tyrans obtiennent des possessions terrestres et que les princes exercent la justice ; mais de plus, tu veux me contraindre à l'abandonner, lui, le vrai et unique Dieu, le créateur et le sauveur de tous, pour adorer de vains simulacres de pierre ! » Le président lui dit : « Voyons, veux-tu être avec nous ou avec ton Christ ? » Le martyr du Seigneur répondit : « Toujours j'ai été, je suis et je serai avec mon Christ. » Le juge, voyant son invincible persévérance, rendit aussitôt cette sentence contre lui : « Nestor, puisque tu n'as point voulu obéir au victorieux empereur ni aux dieux immortels, mais que tu as préféré Jésus, qui a été, à ce que j'apprends, crucifié par les Juifs sous Ponce-Pilate ; afin donc que tu ne sois pas sans dévouement pour ton Dieu, tu subiras la même sentence que lui, et tu périras crucifié. » A peine le juge avait-il donné cet ordre, qu'on prépara en toute hâte le bois pour le crucifiement.

Le bienheureux Nestor étant donc crucifié, enseignait du haut de la croix chacun des chrétiens, et leur disait : « Mes petits enfants, que la confession que nous faisons de notre Dieu soit ferme et permanente, et ne renions point ce même Dieu qui a souffert pour nous, de peur que le diable ne se réjouisse de la chute des serviteurs du Christ. Souffrons avec lui, afin d'être glorifiés avec lui. Ne le renions pas, afin qu'il ne nous renie point lui-même. Souvenez-vous que le Père l'a envoyé pour être le Rédempteur des âmes et

pour détruire nos péchés, lui qui n'a jamais commis le péché. Et le Père nous a tous donnés à lui, en sorte que, au nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » Il dit ensuite à la foule qui était présente : « Mes petits enfants, fléchissez les genoux, et prions le Seigneur par le même Jésus-Christ. » Tous s'étant mis à genoux pour prier avec lui, à la fin de la prière ils dirent *Amen ;* puis il rendit l'esprit. Il consomma ainsi son martyre le cinquième jour de la semaine, à la troisième heure.

XXVII

LES ACTES DE S. ISIDORE.

(L'an de Jésus-Christ 251.)

Nous empruntons ces Actes aux Bollandistes.

La première année du règne de Flavius Décius, cet empereur ayant publié un édit pour lever des soldats, on vit arriver à Chios un navire qui apportait le décret relatif à cette ville. On enrôla donc parmi les soldats le bienheureux Isidore, lequel se montra constamment un bon et vaillant soldat en Jésus-Christ notre Seigneur. En effet, lorsqu'on avait prêché la vénérable et divine doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ à ceux qui en étaient dignes, le saint et vénérable martyr du Christ l'avait embrassée avec empressement et la pratiqua depuis avec zèle. Et après qu'il se fut fortifié en toute manière par les saintes Écritures et les commandements du Christ, il sentit d'une manière merveilleuse son âme raffermie, son esprit ranimé et son corps même plein de vigueur. Il éprouvait aussi en lui-même une certaine émulation céleste, en songeant à ceux qui étaient morts en souffrant le martyre pour le Seigneur ; et en même temps il se préparait aux épreuves,

aux menaces et aux persécutions des tyrans. Car il connaissait cette parole sortie de la bouche divine de notre seigneur et sauveur Jésus-Christ, notre grand Dieu, que « celui qui aime sa vie la perdra. » C'est pourquoi, gardant précieusement le trésor d'une foi ferme et stable, et persévérant constamment dans la confession de cette même foi, il conserva son cœur pur et fidèle à Dieu. Il était juste, pieux, à l'abri de tout blâme, en un mot, parfait en toutes choses. On n'apercevait en lui ni légèreté, ni inconvenance ; et jamais ni le vice, ni la malice, ni aucun des défauts provenant d'un esprit peu soumis à Dieu, ne vinrent ternir une si belle âme ; mais toute sa conduite était empreinte de piété, de modestie et d'honnêteté.

Quelque temps après la publication du premier édit impérial, on en apporta un autre, aux termes duquel on devait contraindre à quitter la religion du Christ et à embrasser les erreurs impies des démons, tous ceux, quels qu'ils fussent, qui servaient le seigneur Jésus-Christ, et qui, au lieu d'obtempérer aux ordres des empereurs, aimaient mieux obéir aux commandements du même seigneur Jésus-Christ, conformément aux oracles des prophètes. En ce temps-là arrivèrent à Chios des soldats nouvellement enrôlés, sous la conduite d'un certain Numérius. Or, le bienheureux Isidore, à qui les Césars, par affection pour lui, avaient confié l'emploi et la dignité de pourvoyeur, distribuait avec une parfaite égalité l'aumône à tous ceux dont il était chargé ; car il était pour eux comme un bon père de famille ; et comme il détestait toutes les erreurs du paganisme, si on lui ordonnait quelque chose qui ne fût pas juste et équitable, il n'en tenait pas compte. Or, un centurion de cette armée, nommé Jules, poussé par la démence et par l'envie, comme Caïn, résolut d'accuser le bienheureux Isidore auprès de Numérius, préfet de la milice, afin qu'on le déposât de la dignité qu'il occupait dans l'armée ; mais il craignait que ses desseins ne fussent pas couronnés de succès. Ce n'est pas, au reste, qu'il se mît en

peine du bien-être des soldats ; car c'était un vil mercenaire, et il ne cherchait, sous le nom de centurion, autre chose sinon de piller ceux qu'il aurait sous ses ordres. Ce centurion donc, familier avec un très-méchant démon et semblable au traître Judas, ayant quitté la voie de la vérité pour s'abandonner au mensonge, était descendu au plus profond abîme de la perversité ; et lorsque parurent les édits de l'empereur Décius contre les chrétiens, il ne rougit pas d'honorer les idoles par des prières et des sacrifices.

Jules alla donc trouver Numérius, chef de la milice, et lui tint à peu près ce discours : « O suprême, puissant et principal chef de la milice de notre empereur, il y en a parmi nous qui se rebellent contre les ordres de l'empereur, et disent qu'ils ne peuvent obéir à ses édits, au grand détriment de ta prudence : car l'empereur entend que personne ne refuse d'obtempérer sur-le-champ à ses ordonnances. » Le préfet Numérius lui dit : « N'as-tu pas auprès de nous le grade de centurion ? Allons, Jules, parle clairement ; car je ne comprends rien à cette obscure et fort désagréable interpellation de ma personne. Quel est donc celui qui n'a pas reçu le châtiment qu'il méritait ? et par quel moyen as-tu pu savoir qu'il y en a quelques-uns qui osent s'opposer aux édits de notre empereur ? dis-moi cela promptement. » Jules répondit : « Cet homme inique qui refuse absolument d'exécuter les ordres de l'empereur et de sacrifier à nos dieux, c'est un certain Isidore, le pourvoyeur de l'armée. Quand tu connaîtras l'irrévérencieuse désobéissance de cet homme, il dépendra de toi de le faire obéir aux édits impériaux : car tous sont soumis à ton jugement, et c'est pour cela que tu es décoré de cette dignité et de ce titre si honorable. » Numérius répondit : « L'édit n'étant plus en vigueur, et rien n'en faisant sentir l'urgence sous notre très-clément empereur, d'où te vient donc cette jalousie, cette inimitié, insensé que tu es, ennemi de la vérité ? Puisque la levée des soldats vient d'être terminée, tout le monde voit clairement que les ordres de

l'empereur ont été mis à exécution; et comme Isidore n'a point refusé d'entrer dans la milice, il a accompli toutes les lois de l'équité. » Jules dit: « Mon seigneur, il ne convient point du tout à ta puissance d'éluder la cause de l'empereur. En effet, si tous ont subi présentement les édits de la milice, il te reste encore le devoir et le droit d'exiger d'eux tous, selon la puissance dont tu es revêtu, qu'ils sacrifient aux dieux. » Numérius dit: « Nous avons bien peur que tout ce que tu veux nous faire savoir ne soit fondé que sur de vains bruits. Mais voyons, donne de la créance à tes paroles. Connais-tu bien Isidore? Pour nous, nous savons assurément combien il honore Dieu, et que, de ce côté-là, il se met peu en peine de l'édit de l'empereur. » Jules dit: « On a décrété par une loi que quiconque ne veut pas se laisser convaincre doit être contraint par les supplices à sacrifier aux dieux de l'Olympe, ces dieux desquels l'empereur Décius tire son origine. » Numérius dit: « Notre dignité n'a plus rien à attendre des dieux; car, depuis que je leur offre des sacrifices, tout me réussit à souhait et en tout. Du reste, tu viens de nous donner un excellent conseil, Jules. Fais venir ici cet Isidore dont tu parles. »

Jules, montant aussitôt sur un char, s'en alla avec trois autres soldats d'un caractère féroce, se saisit d'Isidore, qui ignorait ce qui se passait, et lui dit: « La justice vengeresse de nos dieux m'ordonne ce que je fais en ce moment, pour punir la profonde négligence dans laquelle tu vis à leur égard. Car il faut que tu sacrifies aux dieux et que tu les honores religieusement: ainsi l'ordonne l'empereur Décius. » Le bienheureux martyr du Christ Isidore, tressaillant de la plus vive allégresse, préparé comme il était au combat par la grâce du Saint-Esprit, répondit modestement à Jules: « Oui, qu'il en soit ainsi; partons gaiement: l'heure du combat est arrivée. C'est, je l'avoue, avec un grand plaisir que je vais descendre dans l'arène pour combattre contre Bélial, me sentant rempli du Saint-Esprit, tout inondé et pénétré de la

rosée de la grâce, et ravi de joie dans l'attente d'une magnifique couronne: c'est pour cela que, sans la moindre hésitation et par de solides raisonnements, j'accomplirai, sous les yeux de ceux qui doivent venir avec moi, une lutte courageuse, afin que Dieu, touché des prières des saints, donne à tous ceux qui l'aiment du fond du cœur, la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur. »

Isidore fut donc amené par Jules et ses soldats devant le tribunal de Numérius, chef de la milice. Dès que celui-ci l'eut aperçu : « Quel est ton nom? » lui dit-il. Il répondit : « Isidore. » Numérius dit : « N'est-ce pas toi qui refuses d'obéir aux édits de l'empereur et de sacrifier aux dieux ? » Le bienheureux Isidore : « Quelle peut être la vertu ou la puissance de ces dieux faibles et impuissants, pour que je sacrifie à des êtres qui ne sont nulle part? » Numérius : « O indomptable dureté de ton âme perverse ! comment as-tu osé employer contre les dieux ces expressions si coupables? Mais leur colère est prête à fondre sur toi pour punir ton audace : nous craignons seulement que, pour tes paroles de blasphème, ils ne nous châtient nous-mêmes. » Le bienheureux Isidore : « Tu auras beau dire, tes paroles ne me causeront aucun dommage. Le Christ, qui a créé tout ce qui existe, et que tout le genre humain doit servir, est tout prêt à te couper par le milieu, toi, Jules et ton empereur. » Numérius : « Eh bien ! voyons le jugement de ton Dieu, comment il te protégera, si tu veux encore refuser de sacrifier à nos dieux. » Le bienheureux Isidore : « Il me semble que j'ai déjà acquis la couronne céleste par une glorieuse victoire sur les ennemis du Fils de Dieu. » Numérius : « Il est en mon pouvoir de t'infliger des supplices rigoureux ; mais plutôt, sois docile à mes conseils, et conformément aux édits de notre empereur, sacrifie aux dieux ; autrement ma colère va éclater contre toi. » Le bienheureux Isidore : « Je résisterai toujours à tes menaces; car tu veux m'intimider, comme si tu pouvais tuer mon âme. Mais c'est sur mon corps seulement, et nullement sur mon

âme que peut s'exercer ta puissance : mon âme, et elle seule, vit d'une vie impérissable. Du reste, fais tout ce qu'il te plaira ; jamais tu ne m'amèneras à perdre par une lâcheté la couronne d'une joie sans fin ; car elle est pour moi le gage de la seule vie véritable. Fais donc, je te l'ai dit, fais donc ce que tu roules dans ta tête ; jamais je ne chasserai de mon esprit ni de mon cœur le Christ, à qui tout est soumis avec crainte. »

Numérius ajouta : « Laisse-toi persuader, Isidore, et viens sacrifier aux dieux. Après cette action. nul ne te pourra nuire. Ton âge, ta vigueur, ta beauté sont dignes de commisération ; car tu es un jeune homme d'un aspect fort agréable. Ne perds pas de vue ton illustre origine, ni la dignité dont tu es revêtu ; considère combien tout le monde admire et envie cette douce aménité qui te caractérise, la noblesse de ta famille et ta brillante jeunesse : à tel point qu'on est tenté de t'honorer et de te vénérer comme si tu étais quelqu'un des dieux. » Le bienheureux Isidore : « Jour et nuit je demande au Dieu très-miséricordieux sa sainte grâce, afin que nous puissions tous nous tenir éloignés de toutes les erreurs dans lesquelles tu es plongé, ô Numérius, et que, parvenant à la connaissance de la vérité, nous apprenions à adorer unanimement un seul Dieu, le Seigneur de toutes choses ; car il est évident que l'erreur en laquelle tu es engagé est le principe et la source de tout mal. » Numérius dit : « Et quel est donc ce Dieu que tu honores ? Je voudrais bien le connaître ; car, si une fois je le connais, je présume que j'échapperai bientôt à cette dure nécessité qui me tient enchaîné et comme prisonnier. » Isidore dit : « Si, comme tu dis, Numérius, tu es avide d'acquérir cette connaissance, écoute-moi.

« Notre Dieu, je veux dire celui des chrétiens, au commencement créa le ciel, la terre, les mers, et tout ce qu'ils contiennent. Il forma ensuite l'homme à sa proprei mage et ressemblance, et il voulut qu'il fût le maître de toutes les

choses qu'il avait créées ; car il lui soumit tout ce qui était sur la terre ; enfin il le plaça dans le paradis de délices. Mais le diable, portant envie à cette si grande félicité de l'homme, se servit de la femme d'Adam pour le tromper lui-même. Vaincu ainsi par les ruses d'un méchant démon, il ne craignit point d'enfreindre l'ordre de Dieu, et pour cela il fut chassé du paradis. Adam connut alors Ève son épouse, qui lui donna deux fils, Caïn et Abel. Or, Caïn était agriculteur, et Abel, pasteur de brebis, homme probe et juste. Le diable, qui lui portait envie, inspira à Caïn une fureur impie et une amère jalousie contre son frère ; et Caïn le tua de sa propre main. Et c'est en cette manière que, tout à l'heure, le diable, par l'entremise de Jules, te poussait, non-seulement à ne tenir aucun compte de la loi du Dieu unique, mais, de plus, à me contraindre à l'impie vénération des idoles, et par là, à me faire perdre la récompense promise à la foi que j'ai embrassée. Mais Dieu , qui gouverne tout, me soutient par sa puissance, afin que, surmontant tous vos efforts pour me perdre, je remporte la couronne qu'il nous a méritée lui-même. »

Numérius répondit : « Tes paroles, Isidore, ne m'attireront jamais dans ton parti. En déclarant ainsi, tu veux, on le voit, publier les pensées de ton Dieu, en nous exposant de vaines fables décorées du langage de l'antiquité. Mais il vaudrait bien mieux obéir, comme il convient à un soldat, aux décrets de notre illustre empereur. Si tu refuses de le faire, sache bien que, après avoir enduré les fouets et les coups, il te faudra quitter ce soleil et cette vie par le tranchant du glaive. Si, au contraire, te rendant à mes paroles, tu fais la volonté de l'empereur, en sacrifiant aux dieux immortels, tu recevras de nous des richesses, puis des honneurs bien supérieurs à ceux dont tu es déjà environné ; et, ce qui l'emporte au-dessus de tout, tu seras très-aimé de nos dieux eux-mêmes, qui sont les créateurs de toutes choses. » Le bienheureux Isidore reprit : « Je vénère et adore avec crainte le

Christ, qui est le maître du monde entier, et je le prie de me délivrer de vos mains impies. Ceux que vous prenez pour des dieux, ce sont des métaux, des pierres, ouvrage de la main des hommes, auxquels ils ne peuvent porter aucun secours. » Numérius dit : « Eh bien ! voyons donc la puissance du Dieu que tu vantes si fort. Celui que tu nommes Jésus n'existe assurément pas ; autrement il ne manquerait pas de venir à ton secours, pour t'arracher de mes mains. » Isidore dit : « Scélérat, impie, blasphémateur, c'est ainsi que tu méprises la miséricorde de Dieu ? Tu ignores donc sa providence et le feu inévitable qui suivra le jugement futur, quand il te faudra rendre compte de toutes les impiétés que tu as commises ? Homme sanguinaire qui ignores le vrai Dieu, qui agis en tout par la crainte des hommes, plutôt que par la crainte de Dieu ; homme pervers et malheureux, qui ne saurais avoir aucune bonne espérance, non plus que cet insensé Jules, par le moyen duquel tu provoques la colère du Dieu incorruptible et tu conduis le monde à sa perte, en offrant des sacrifices à des hommes morts, et en mettant ta confiance en des dieux inanimés ! Cesse donc désormais de m'interpeller davantage, et ne crois pas pouvoir jamais m'intimider par tes menaces ; car, par la foi que j'ai au Christ, je ne crains rien ; le Christ m'appelle à une vie éternelle dans le ciel. Quant à toi, tu ne retireras jamais aucun secours du centurion Jules. »

Alors Numérius, transporté de colère, lui dit : « Tu es maintenant disposé à calomnier ; mais je vais donner l'ordre de couper cette langue perverse. » Isidore : « Si tu me fais couper la langue, tu ne me persuaderas point pour cela de manger de tes viandes impies, puisque j'adore Jésus-Christ crucifié sous Ponce-Pilate, ressuscité d'entre les morts et monté aux cieux ; non, non, jamais tu ne viendras à bout de me persuader de faire ce qu'il me défend. » L'impie Numérius ordonna alors qu'on lui coupât la langue. Le bienheureux Isidore souffrit ce supplice en se

moquant du tyran. Mais, au même moment, Numérius, tombant par terre, perdit l'usage de sa propre langue. Ce que voyant tous ceux qui étaient présents, ils furent hors d'eux-mêmes de la chute que venait de faire le chef de la milice, et un bon nombre d'entre eux crurent au Seigneur Jésus-Christ. Après qu'on l'eut relevé de terre, on s'aperçut qu'il était privé de l'usage de la parole. Pour lui, il demanda par signes qu'on lui apportât des tablettes, et il y écrivit cette sentence : « Les lois du césar Décius ordonnent qu'Isidore, qui n'a pas voulu obéir aux lois ni sacrifier aux dieux, perde la tête par le tranchant du glaive. » Le bienheureux martyr du Christ, Isidore, prenant les tablettes, y lut la sentence et dit : « Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus-Christ, de ce que je ne suis pas éloigné de votre grâce ; je vous loue, Seigneur, vous qui êtes la vie de mon esprit ; je vous glorifie, Seigneur, qui êtes l'âme de mon âme et toute ma force, vous qui m'avez donné une langue au-dessus de toute atteinte. »

Les licteurs se saisirent d'Isidore et le conduisirent au lieu du supplice; il s'y rendit en tressaillant de joie, mais comme un innocent agneau qu'on va immoler; et de même qu'Isaac offrit autrefois des dons à Dieu, ainsi Isidore, par sa mort endurée pour le Christ, fut donné pour exemple aux autres. Lorsqu'on fut arrivé au lieu appelé la Fosse de la Vallée, il se mit à genoux, et après avoir fait le signe de la croix sur toutes les parties de son corps, il dit : « Je vous bénis, ô Père de mon Seigneur Jésus-Christ , d'avoir permis que j'aie été trahi aujourd'hui, et de m'avoir conduit au terme de ma vie. Je vous prie, ô Seigneur Jésus-Christ, très-miséricordieux Sauveur, de ne point me refuser le partage de vos saints dans la vie éternelle. » Après avoir ainsi prié, il mit sa tête sous le glaive, dont le tranchant lui ôta la vie.

Un certain Ammonius, plein de piété et de crainte de Dieu, qui avait été le compagnon du saint martyr, aidé de quelques frères, creusa une fosse dans le lieu même, y déposa

le corps du bienheureux Isidore avec de grands honneurs, et lui fit construire un monument. Depuis cette époque jusqu'aujourd'hui, le peuple vient en foule y demander des guérisons et les choses nécessaires à la vie ; et Dieu y opère de nombreux et éclatants miracles par le saint martyr Isidore. Le même Ammonius, suivant le conseil d'Isidore, s'étant embarqué sur l'Hellespont, trouva à Cyzique la couronne d'un glorieux combat.

Le bienheureux Isidore mourut la veille des ides de mai, Numérius étant chef de la milice, et Décius, empereur ; mais nous, ayant pour chef Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel appartient, avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles. Amen.

XXVIII

LES ACTES DE SAINTE AGATHE, VIERGE DE SICILE.

(L'an de Jésus-Christ 250.)

Ces Actes, qui sont du nombre des plus célèbres et des moins connus aujourd'hui, sont empruntés aux Bollandistes.

La réputation de sainteté dont jouissait Agathe, qui avait consacré à Dieu sa virginité, étant parvenue jusqu'aux oreilles de Quintianus, consulaire de la province de Sicile, il recherchait toutes les occasions de s'introduire auprès d'elle. Comme son cœur était ouvert à tous les crimes, il se laissait agiter par toutes les mauvaises passions. Désirant donc étendre sa renommée, afin d'acquérir la gloire du siècle, il ordonna qu'on se saisît de la servante de Dieu, qui était issue d'une illustre famille. Il eût voulu persuader au peuple que, malgré l'obscurité de son origine, il avait néanmoins assez d'ascendant et de puissance pour subjuguer le cœur des personnes les plus qualifiées. Adonné à une vie licencieuse,

il comptait sur la vue de cette vierge, qui était d'une grande beauté, pour satisfaire la concupiscence de ses yeux ; son avarice convoitait les richesses de la servante de Dieu ; enfin il était idolâtre et esclave des démons. Aussi, dans l'ardeur impie qui le consumait, il ne pouvait entendre proférer le nom du Christ.

Il donna donc ordre à ses appariteurs de se saisir de la personne d'Agathe, et la fit livrer à une femme nommée Aphrodise, qui avait en sa maison neuf filles aussi corrompues qu'elle et dignes de leur mère. Le dessein de cet infâme magistrat était que ces indignes créatures pervertissent le cœur de la vierge qu'il eut l'infamie de leur abandonner durant trente jours. Elles, de leur côté, espéraient arracher cette âme pure à sa résolution, en employant tantôt la promesse des jouissances, tantôt des menaces terribles.

Agathe leur dit : « Mon âme a été affermie et fondée dans le Christ ; vos paroles ne sont que du vent, vos promesses qu'une pluie orageuse, vos menaces ressemblent à un fleuve ; mais ce vent, cette pluie, ce fleuve, auront beau se déchaîner contre les fondements de ma maison : elle ne pourra tomber, parce qu'elle est assise sur la pierre ferme. »

En répétant chaque jour ces paroles, elle versait des larmes et priait; et, de même que celui qui, étant brûlé de la soif, au milieu des ardeurs du soleil, soupire après les fontaines jaillissantes, ainsi désirait-elle atteindre la couronne du martyre et souffrir toutes sortes de supplices pour le nom de Jésus Christ.

Voyant donc que la vierge demeurait inébranlable dans sa résolution, Aphrodise alla trouver Quintianus, et lui dit : « Il serait plus aisé d'amollir les rochers et de donner au fer la souplesse du plomb que d'enlever de l'âme de cette jeune fille le sentiment chrétien. Mes filles et moi, nous nous sommes succédé auprès d'elle à tour de rôle, jour et nuit, sans relâche, et nous n'avons rien pu faire, si ce n'est de contribuer à affermir encore davantage son esprit dans le propos

qu'elle a formé. Je lui ai offert des pierres précieuses et les plus brillantes parures, des vêtements tissus d'or ; je lui ai promis des maisons et des terres voisines de la ville ; j'ai étalé à ses yeux tout le luxe de l'ameublement le plus varié ; j'ai mis à sa disposition un nombreux domestique de l'un et de l'autre sexe, et de tout âge ; mais elle n'a pas plus fait de cas de tout cet attirail que de la terre qu'elle foule aux pieds. »

Quintianus, transporté de colère, fit amener la vierge à son audience, et, assis sur son tribunal, il débuta en ces termes : « Quelle est ta condition ? » La bienheureuse Agathe répondit : « Je suis de condition libre, et même de noble extraction, comme toute ma parenté en fait foi. » Le préfet Quintianus lui dit : « Si tu es d'une famille si noble et si illustre, pourquoi donc manifestes-tu dans ta conduite la bassesse de la condition servile ? » Agathe repartit : « Étant servante du Christ, je suis en cela de condition servile. » Quintianus dit : « Si tu étais d'une famille noble et distinguée, voudrais-tu te rabaisser à prendre le titre de servante ? » Agathe dit : « La souveraine noblesse est d'être engagée au service du Christ. — Quoi donc ! répliqua Quintianus, est-ce que nous n'avons point part à la noblesse, nous qui méprisons le service du Christ et qui observons le culte des dieux ? » Agathe répondit : « Votre noblesse a dégénéré en une servitude si profonde que, non-seulement elle vous rend les esclaves du péché, mais encore vous assujettit au bois et à la pierre. » Quintianus dit : « Tous les blasphèmes que tu oseras proférer de ta bouche insensée recevront le châtiment dû à ton insolence. Dis-nous, toutefois, avant d'en venir aux tourments, pourquoi tu méprises le culte des dieux ? » Agathe dit : « Ne les appelle pas des dieux, mais des démons : oui, ceux dont vous fondez l'effigie en airain, et dont vous dorez les figures de marbre ou de plâtre ne sont autres que des démons. » Quintianus dit : « Choisis de deux choses l'une, et prends le parti que tu voudras : ou

d'encourir avec les malfaiteurs divers genres de supplices, si tu persistes dans ta folie ; ou, si tu es sage et vraiment noble, de sacrifier, comme la nature elle-même t'y invite, aux dieux tout-puissants, que leur divinité nous oblige de reconnaître et d'adorer. » Agathe répondit : « Prends garde que ta femme ne devienne semblable à ta déesse Vénus, et toi à ton dieu Jupiter. »

A ces mots, Quintianus ordonna qu'elle fût souffletée, et lui dit : « Ne t'avises pas de laisser ta langue téméraire se répandre en paroles injurieuses envers ton juge. » Agathe répondit : « Tu viens de dire que leur propre divinité démontre que tes dieux sont dignes d'être honorés ; hé bien ! que ta femme soit donc semblable à Vénus, et toi à Jupiter, afin que vous puissiez être comptés au nombre de vos dieux. » Quintianus dit : « Il paraît que tu prends le parti d'endurer toutes sortes de tourments, puisque tu recommences à m'attaquer par de nouvelles injures. » Agathe répondit : « Je m'étonne de voir qu'avec toute ta prudence tu te sois laissé déchoir à une telle folie que d'aller appeler dieux des êtres dont tu ne veux pas que ta femme suive les traces, et dont tu crains tellement d'embrasser toi-même le genre de vie, que tu prends pour une injure la proposition qui t'en est faite. Conviens avec moi que si ce sont de vrais dieux, je t'ai désiré un bien, en souhaitant que ta vie fût semblable à celle que l'histoire leur attribue. Que si, au contraire, tu as leur ressemblance en horreur, tu es de mon avis. Dis donc qu'ils sont si pervers et si impurs, que lorsqu'on veut maudire quelqu'un, on n'a qu'à lui souhaiter d'être tel qu'ils ont été dans leur exécrable vie. » Quintianus dit : « Qu'ai-je besoin de tout ce flux de paroles ? Sacrifie aux dieux, ou je te ferai mourir par divers genres de supplices. » Agathe répondit : « Si tu ordonnes de me livrer aux bêtes, elles s'adouciront au nom seul de Jésus-Christ ; si tu emploies le feu, les anges répandront sur moi du haut du ciel une rosée salutaire ; si tu me menaces des verges et des coups, j'ai

au dedans de moi l'Esprit-Saint. qui me fera mépriser tous tes supplices. »

A ces mots, Quintianus, secouant la tête avec fureur, commanda qu'on enfermât la vierge dans un cachot ténébreux, et lui dit : « Songe à toi et reviens sur tes pas, si tu veux éviter d'horribles tourments, qui mettront ton corps en lambeaux. » Agathe répondit : « C'est à toi, ministre de Satan, de te repentir, si tu veux éviter les tourments éternels. » Quintianus ordonna de la conduire de suite en prison, parce que ces invectives publiques le couvraient de confusion. Agathe, comblée de joie et toute glorieuse de l'honneur qu'on lui faisait, entra dans la prison, comme dans la salle d'un festin auquel elle eût été invitée; et, tressaillant d'allégresse, elle recommandait au Seigneur par ses prières le combat qu'elle allait avoir à subir.

Le lendemain, l'impie Quintianus fit comparaître la vierge à son tribunal, et lui dit : « Qu'as-tu déterminé relativement à ton salut ? » Agathe répondit : « Mon salut, c'est le Christ. » Quintianus dit : « Jusques à quand, malheureuse, persisteras-tu dans ta vaine résolution ? Renie le Christ et commence à adorer les dieux ; considère enfin ta jeunesse, et ne te laisse pas consumer par une mort cruelle. » Agathe répondit : « Toi, bien plutôt, renoncer à tes dieux qui ne sont que de la pierre et du bois, et adore ton Créateur, le vrai Dieu qui t'a créé. Si tu le méprises, tu seras soumis aux peines les plus rigoureuses et à des flammes éternelles. »

Quintianus, transporté de fureur, commanda qu'on l'attachât sur le chevalet, et qu'elle y fût tourmentée. Pendant la torture, il lui disait : « Laisse là ta résolution, afin que l'on puisse aviser à la conservation de ta vie. » Agathe répondit : « J'éprouve, au milieu de ces tourments, autant de délices qu'en pourrait ressentir un homme à qui on annonce une heureuse nouvelle, ou qui revoit une personne depuis longtemps désirée, ou enfin qui découvre un riche trésor ; moi aussi je me délecte au milieu de ces tourments d'un instant.

Le froment ne peut être mis au grenier, si son épi n'a été fortement battu et réduit en paille : ainsi en est-il de mon âme ; elle ne peut entrer dans le paradis du Seigneur, avec la palme du martyre, que tu n'aies auparavant livré mon corps à l'ingénieuse fureur de tes bourreaux. »

A ces paroles, Quintianus, saisi de colère, ordonna qu'elle fût tourmentée à la mamelle, et qu'on la lui coupât après l'avoir broyée. Agathe lui dit : « Impie, cruel et barbare tyran, n'as-tu point honte de mutiler dans une femme ce que tu as sucé dans ta mère ? Mais je conserve intactes au dedans de moi les mamelles spirituelles, où je puise la nourriture de mon âme, et que j'ai consacrées dès mon enfance au Seigneur Jésus-Christ. »

Quintianus la fit de nouveau conduire en prison. Il donna ses ordres pour qu'il ne fût permis à aucun médecin de s'introduire auprès d'elle, et défendit expressément qu'on lui procurât ni pain ni eau. Pendant qu'elle était enfermée dans la prison, vers le milieu de la nuit, un vieillard précédé d'un enfant qui portait un flambeau se présenta à elle sous l'apparence d'un médecin, et, ayant à la main divers médicaments, il lui dit : « Tu as souffert dans ton corps, par ordre de ce magistrat insensé, des supplices cruels ; mais tu lui as fait subir par tes sages réponses des tortures plus rudes encore. Il a fait tourmenter et mutiler ton sein ; mais il verra son opulence changée en fiel, et son âme plongée éternellement dans l'amertume. Cependant, comme j'étais présent tandis que tu souffrais tous ces maux, j'ai vu que ta plaie peut encore être guérie. » Alors la bienheureuse Agathe lui dit : « Je n'ai jamais procuré à mon corps de médecine corporelle, et il serait honteux de me désister maintenant de cette confiance en Dieu que j'ai toujours conservée dès mon plus bas âge. — Comme toi, reprit le vénérable vieillard, je suis chrétien ; mais de plus je connais la médecine. Je te prie de ne rien craindre de ma part. » Agathe lui repartit : « Eh ! quelle crainte puis-je avoir à votre égard ? Vous êtes avancé

en âge, et vous comptez des années bien plus nombreuses que les miennes. D'ailleurs tout mon corps est tellement déchiré que les plaies dont il est couvert enlèvent à mon âme la possibilité d'éprouver un sentiment quelconque dont je pourrais avoir à rougir. Mais je vous rends grâces, seigneur et père, d'avoir daigné étendre votre sollicitude jusqu'à moi ; sachez toutefois que jamais remèdes faits de main d'homme n'approcheront de mon corps. — Et pourquoi, répliqua le vieillard, ne veux-tu pas que je te guérisse ? — Parce que, répondit Agathe, j'ai mon Sauveur Jésus-Christ qui de sa parole guérit tous les maux ; une seule parole de sa bouche rétablit toutes choses. C'est lui, s'il le veut bien, qui peut me rendre la santé. » Le vieillard reprit en souriant : « Et c'est lui-même qui m'a envoyé vers toi ; car je suis son Apôtre. Sache donc que c'est en son nom que tu vas recouvrer la santé. » A peine avait-il achevé ces mots, que soudain il disparut.

Alors Agathe, s'étant prosternée, adressa à Dieu cette prière : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de vous être souvenu de moi et de m'avoir envoyé votre Apôtre qui m'a réconfortée et qui a relevé mon courage. » Quand elle eut terminé sa prière, ayant regardé toutes les blessures de son corps, elle reconnut que tous ses membres étaient sains, et que sa mamelle avait été rétablie. Durant toute la nuit, la prison fut remplie d'une si brillante lumière que les geôliers, saisis de frayeur, prirent la fuite, en laissant les portes ouvertes. Les personnes qui étaient détenues dans la même prison disaient à la bienheureuse Agathe de profiter de la liberté qui s'offrait à elle. Mais la vierge répondit : « Loin de moi la pensée d'aller perdre ma couronne et d'être pour les gardiens une cause de tribulation ! Avec l'aide de mon Seigneur Jésus-Christ, je persévérerai dans la confession de Celui qui m'a guérie et consolée. »

Quatre jours après, Quintianus fit comparaître de nouveau la vierge devant son tribunal et lui dit : « Jusques à quand auras-tu la démence d'aller contre les décrets des invincibles

princes ? Sacrifie aux dieux, sinon sache que tu es réservée à des tourments plus cruels encore que les précédents. » Agathe répondit : « Toutes tes paroles sont insensées, vaines et iniques; tes ordres souillent l'air même qui les transmet. C'est pourquoi tu es un misérable, dépourvu de sens et d'intelligence. Car, quel autre qu'un insensé s'avisa jamais d'appeler à son secours une pierre, au lieu de s'adresser au Dieu suprême et véritable qui a daigné guérir toutes ces plaies que tu m'as faites, jusqu'à rétablir mon sein même dans son intégrité première. » Quintianus lui repartit : « Eh ! quel est celui qui t'a guérie? — C'est, répondit Agathe, le Christ, le Fils de Dieu. — Quoi ! répliqua Quintianus, oses-tu bien encore nommer ton Christ ? — Mes lèvres, reprit Agathe, confessent le Christ, et mon cœur ne cessera de l'invoquer. — Je vais voir tout à l'heure, ajouta Quintianus, si ton Christ viendra te guérir. »

Aussitôt il ordonne de parsemer la prison de fragments de pots cassés et d'y joindre des charbons ardents, puis de dépouiller Agathe de ses vêtements et de la rouler sur ce lit de douleurs. A peine avait-on commencé cette exécution barbare, que tout à coup le lieu fut ébranlé ; un pan de muraille se détacha et écrasa sous ses ruines le conseiller du juge, nommé Sylvain, et un autre de ses amis nommé Falconius, à la persuasion desquels Quintianus commettait tant de crimes. La ville entière de Catane fut elle-même agitée d'un violent tremblement de terre. Les habitants effrayés coururent au prétoire du juge, criant avec un grand tumulte que les tourments dont ce magistrat inique affligeait la servante de Dieu étaient la cause qui mettait tous les citoyens dans le danger de périr. Quintianus prit la fuite, craignant tout à la fois le tremblement de terre et la sédition du peuple. Il fit donc aussitôt reconduire la vierge en prison, et alla se réfugier dans une salle écartée du prétoire, laissant le peuple aux portes de la ville.

Agathe, étant rentrée dans la prison, étendit les mains vers

Dieu et dit : « Seigneur, qui m'avez créée et qui m'avez gardée depuis mon enfance, qui m'avez donné dès la fleur de l'âge une vertu supérieure à mon sexe ; qui avez éloigné de mon cœur l'amour du siècle et soustrait mon corps à la corruption ; vous qui m'avez rendue victorieuse des tourments du bourreau et fait mépriser le fer, le feu et les chaînes ; qui enfin m'avez accordé, au milieu de ces supplices, le courage et la patience, je vous supplie de recevoir présentement mon âme : car il est temps de me retirer de ce monde pour m'introduire au sein de votre miséricorde. » Après cette prière, elle poussa un grand cri et rendit l'esprit, en présence d'une nombreuse assistance.

A cette nouvelle, de pieux fidèles accoururent à la hâte, puis ils enlevèrent son corps et le déposèrent dans un sarcophage tout neuf. Or, pendant qu'on l'ensevelissait avec des aromates, et qu'on plaçait ce précieux dépôt dans le tombeau avec un grand soin, un jeune homme apparut tout à coup, vêtu de riches habits de soie, et ayant à sa suite un cortége de plus de cent enfants tout éclatants de beauté et parés de vêtements magnifiques. Jusqu'à cette heure nul n'avait vu ce jeune homme dans la ville de Catane ; on ne l'y revit jamais depuis, et personne n'a pu dire qu'il le connût auparavant. Il entra dans le lieu où l'on embaumait le corps de la vierge, et plaça près de la tête une tablette de marbre sur laquelle étaient inscrits ces mots : *Ame sainte, dévouée, honneur de Dieu, protection de la patrie.* Il plaça, disons-nous, cette inscription dans le sépulcre et près de la tête de la martyre, et demeura là jusqu'à ce qu'on eût fermé le tombeau avec le plus grand soin. Mais quand la pierre qui devait le recouvrir eut été posée, le jeune homme disparut ; et, ainsi que nous l'avons dit, depuis ce moment on ne le revit plus, et l'on n'entendit plus parler de lui dans toute la Sicile. C'est pourquoi nous avons pensé que c'était l'Ange de la vierge. Ceux qui avaient vu l'inscription en parlèrent, et ce fait causa une vive impression sur les habitants de la Sicile.

Les Juifs eux-mêmes, aussi bien que les Gentils, partagèrent avec les chrétiens la vénération qu'avaient ceux-ci pour le tombeau d'Agathe.

Sur ces entrefaites, Quintianus, accompagné de sa garde, se mit en route pour aller faire l'inventaire des possessions de la vierge, et pour emprisonner tous ceux de sa famille; mais, par un juste jugement de Dieu, il périt dans les eaux. Comme il passait un fleuve sur une barque, deux de ses chevaux s'étant mis à hennir l'un contre l'autre et à s'agiter, il y en eut un qui se jeta sur Quintianus et le mordit; l'autre, d'un coup de pied, le renversa dans le fleuve; et l'on n'a pu jusqu'à ce jour retrouver son cadavre. Cet événement augmenta encore la crainte et la vénération que l'on portait déjà à la bienheureuse Agathe; et nul depuis n'a osé inquiéter sa famille.

Mais, afin que l'inscription apportée par l'ange du Seigneur eût son accomplissement, l'année suivante, aux approches du jour anniversaire du martyre d'Agathe, le mont Etna vomit des flammes si épouvantables, que le feu, agissant avec la violence et la rapidité d'un torrent, s'avançait vers la ville de Catane, mettant en fusion la terre et les pierres qui se trouvaient sur son passage. Une multitude de païens descendirent la montagne pour fuir le danger; ils se rendirent au tombeau de la sainte martyre, et ayant enlevé le voile qui le couvrait, ils l'opposèrent au feu qui s'avançait vers eux; et à l'instant même la flamme s'arrêta par la permission divine. L'éruption du volcan avait commencé le jour des calendes de février, et elle cessa le jour des nones, qui répond à celui auquel fut ensevelie la vierge : Notre-Seigneur Jésus-Christ voulant montrer que c'était en considération des mérites et des prières de la bienheureuse Agahe qu'il avait délivré ces infidèles du péril de mort et d'incendie. Au même Seigneur Jésus-Christ soit honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ! Amen.

XXIX

LE MARTYRE DE SAINT HIPPOLYTE, PRÊTRE ROMAIN.

(Vers l'an de Jésus-Christ 252.)

Ce récit est l'un des poëmes que Prudence a consacrés à la louange des martyrs.

O Valérien, pontife du Christ, nous avons vu dans la cité de Romulus les innombrables ossements des saints.

Tu me demandes les titres gravés sur leurs tombeaux et les noms de chacun d'eux ; il m'est difficile de te répondre :

Tant est nombreux ce peuple entier de justes qu'une fureur impie immola, lorsque Rome la troyenne honorait encore les dieux de ses ancêtres.

Sur un grand nombre de sépulcres quelques lettres gravées sans art présentent ou le nom des martyrs ou quelque inscription.

Mais aussi il y a des marbres muets qui ferment des tombes silencieuses, et dont seulement on peut conclure le nombre des morts.

Veux-tu connaître combien de corps sont entassés dans ces lieux, sans que rien nous redise leurs noms ?

Je me souviens qu'on m'en montra soixante ensevelis sous la même pierre,

Et dont le Christ seul connaît les noms, lui qui les a admis tous ensemble à jouir de sa familiarité.

En parcourant ces lieux, et tandis que mes regards poursuivent au milieu de ces monuments quelques vestiges cachés des événements anciens,

Je rencontre la tombe d'Hippolyte qui, autrefois s'attachant au schisme du prêtre Novatus, avait renié nos dogmes.

Élevé plus tard à l'insigne honneur du martyre, il

mérita dans les supplices une palme embellie de son sang.

Ne sois pas surpris qu'un vieillard, après avoir professé des dogmes impies, ait été honoré de la courone des confesseurs de la foi catholique.

Tandis que le cruel tyran le traînait au supplice, et que lui, déjà sûr de la victoire, tressaillait de joie dans son âme de la perte de son corps,

Son peuple, qui l'aimait et le suivait en foule, lui demanda des deux partis quel était le meilleur.

Il répondit : « Ah ! troupeau infortuné ! fuyez le schisme exécrable de Novatus ; réunissez-vous aux peuples catholiques.

« Qu'il n'y ait qu'une seule foi, celle qui a été dès le commencement fondée dans l'Église, celle que Paul protége et que maintient la Chaire de Pierre.

« Les enseignements que je vous ai donnés, je les déteste ; et martyr aujourd'hui, je vois et je proclame digne de nos hommages ce que j'avais cru contraire au culte de Dieu. »

Par ces discours, il détourna son peuple des sentiers de l'erreur, lui montra le chemin qu'il devait suivre,

Et, s'éloignant lui-même de la voie perverse et dangereuse, il devint le guide de son peuple dans les voies de la vérité, après l'avoir d'abord engagé dans l'erreur.

Cependant on le présente au cruel gouverneur, qui se trouvait alors à l'embouchure du Tibre, où il sévissait contre les chrétiens ;

Car ce jour-là même il avait quitté Rome, pour étendre le fléau de la persécution chez les populations voisines.

C'était peu pour lui d'avoir, par de longs et continuels massacres, inondé Rome du sang des justes ;

Quand il avait vu le sang couvrir le Janicule, et dans le Forum, aux Rostres, dans le quartier de la Suburra, partout rouler ses flots hideux,

Il avait porté sa fureur aux rivages de la mer Tyrrhénienne, aux lieux où Rome a son port le plus voisin.

Au milieu des bourreaux et des nombreux ministres de

sa tyrannie, il les dominait tous du tribunal élevé où il était assis.

Un désir cruel le dévorait : immoler à son impiété les disciples de la foi qui rejetaient les idoles infâmes.

Il a fait ranger devant lui une foule nombreuse, dont les cheveux longs et épars et l'extérieur inculte redisent les horreurs d'une longue prison, et il a donné l'ordre de les torturer en mille manières.

On entend les chaînes de fer qui s'agitent, les lanières des fouets qui sifflent, les coups pressés des verges qui tombent avec fracas.

Les ongles de fer, s'enfonçant dans les flancs des martyrs, mettent à nu les retraites cachées de la vie et vont déchirer jusqu'au cœur.

Mais déjà les questionnaires étaient fatigués, et le juge entrait en fureur, voyant l'inutilité de son interrogatoire.

Au milieu de si horribles tourments, il ne s'était pas trouvé un seul des serviteurs du Christ qui eût eu le malheur de souiller son âme.

Alors, frémissant de rage, il s'écria : « Assez, bourreau, jette ton ongle de fer ; et puisque la torture est vaine, la mort !

« Tranche la tête à celui-ci ; qu'une croix élève en l'air celui-là ; que ses yeux encore pleins de vie offrent aux vautours une proie facile.

« Et tous ces autres, prends-les, charge-les de chaînes et les précipite dans les flammes ; que le même bûcher suffise à dévorer de nombreuses victimes.

« Enfin, ceux qui restent, hâte-toi de les entasser dans les flancs mal unis d'une barque, que tu lanceras au milieu des gouffres profonds de la mer ;

« Et quand les ondes furieuses les auront emportés au loin sur cette nef entr'ouverte, alors, cédant aux assauts de la vague écumante,

« Les ais disjoints et pourris de la carène se briseront et

recevront de toutes parts le flot qui engloutira les coupables.

« Ils trouveront leur sépulture dans les entrailles de quelque monstre marin, qui dévorera leurs cadavres. »

Au milieu de ces transports d'un orgueil blessé, on amena devant son tribunal un vieillard chargé de chaînes.

Autour de lui une jeunesse nombreuse passait en criant : « Voilà le chef des adorateurs du Christ !

« Si l'on fait tomber cette tête, tous les autres, âmes vulgaires, sacrifieront sans résistance aux divinités de Rome. »

Et ils demandaient qu'on inventât pour lui un genre de mort inconnu jusque-là, quelque nouveau supplice pour effrayer le peuple.

Le préfet, immobile et la tête rejetée en arrière sur son siége, demanda : « Quel est le nom de cet homme ? » On lui répondit qu'il s'appelait Hippolyte.

« Eh bien ! réprit-il, qu'il soit traité comme Hippolyte ; que des chevaux indomptés le tirent, le traînent, le mettent en pièces. »

A peine avait-il parlé qu'on amena deux coursiers dont la bouche n'avait point encore appris à obéir au frein ;

Ils n'avaient connu ni la captivité dans l'étable, ni la main caressante d'un maître, ni la voix impérieuse d'un cavalier ;

Mais arrachés récemment au troupeau avec lequel ils erraient librement dans les plaines, la peur avait été jusqu'ici le seul guide de leur nature indomptée et sauvage.

Cependant, malgré leur résistance, un lien les a réunis, et le frein déjà les retient enchaînés par violence.

En guise de timon, une corde les sépare et court le long de leurs flancs.

Cette corde, rattachée au lien qui les accouple, s'étend et se traîne après les dernières traces de leurs pas.

A son extrémité et à la place où la roue du char suit légèrement sur la poussière l'élan rapide des coursiers,

Elle saisit et entoure les jambes du martyr et lui serre

fortement les pieds dans un nœud, qu'un double lacet a rendu plus solide.

Quand tout est préparé pour le supplice du martyr, et les fouets, et les liens, et les coursiers,

Les coursiers sont lancés tout à coup par de grands cris, des coups de fouets, et l'aiguillon qui leur pique les flancs.

« Ils emportent mon corps ; toi, ô Christ, emporte mon âme ; » ce fut la dernière parole qu'on entendit s'échapper des lèvres du vénérable vieillard.

Les coursiers sont partis pleins d'ardeur, entraînés par une crainte aveugle, partout où le son, la crainte et la fureur les poussent.

Le feu de leur nature sauvage, la rapidité de leur élan redoublent au bruit de leurs pas ; et dans leur course impétueuse, ils ne sentent pas le fardeau mobile qui les suit.

Ils volent à travers les bois et les rochers ; rien ne les arrête, ni les rives du fleuve, ni les eaux gonflées du torrent.

Devant eux les buissons s'abaissent, les obstacles se brisent ; ils glissent sur les terrains difficiles comme sur la pente des vallées, et d'un bond ils franchissent les hauteurs.

Le corps du martyr tombe en lambeaux, déchiré par les ronces qui hérissent la campagne.

Une partie reste suspendue à la pointe des rochers ou dans les buissons ; l'autre rougit le feuillage et humecte la terre.

Aujourd'hui encore une peinture murale conserve l'image de l'attentat, et de vives couleurs en retracent tous les affreux détails.

Une fresque expressive sur le tombeau retrace les membres sanglants du martyr que les coursiers entraînent.

Moi-même, ô saint pontife, j'y ai reconnu comme une rosée de pourpre au sommet des rochers et sur les buissons.

Une main habile a jeté sur le vert feuillage des épines le vermillon qui imite le sang.

Des membres brisés, séparés du tronc, sont çà et là sans ordre sur un sol rocailleux.

Le peintre a reproduit aussi les amis qui suivent en pleurant, par un sentier mille fois rompu, la trace vagabonde des coursiers.

Dans leurs traits est l'étonnement de la douleur ; leurs yeux cherchent en marchant, et ils cachent avec respect dans leur sein des chairs en lambeaux.

L'un tient embrassée une tête vénérable, que la neige des ans rend plus auguste encore ; il semble la réchauffer doucement sur sa poitrine.

Un autre recueille des épaules, ou des bras, ou des genoux, ou les os des jambes brisés et dépouillés de leurs chairs.

Ceux-ci encore, avec des linges, étanchent sur le sable le sang dont il est imbibé, de peur que cette rosée précieuse ne demeure sur un terrain profane ;

Et si quelques gouttes sont allées s'attacher fumantes à l'épine des buissons, l'éponge les recueille légèrement et les enlève tout entières.

Enfin, l'épaisse forêt ne garde plus rien des dépouilles du martyr ; elle ne cache plus aucun de ses restes sacrés.

Le corps entier, ou plutôt tous les membres qui le composaient ont été retrouvés ;

Et la piété n'a plus rien à demander du saint vieillard à ces sentiers difficiles, où l'éponge a pressé les rochers et le feuillage des buissons.

Alors ils lui cherchent un tombeau, et quittent Ostie ; car c'est à Rome qu'ils veulent confier le dépôt de ses cendres augustes.

A l'extrémité d'un vallon, près des riches cultures du Pomœrium, s'ouvre dans des souterrains profonds une vaste crypte.

Pour descendre à cet obscur séjour, la pente, qui s'adoucit en longs replis, exige qu'un flambeau dirige la marche ;

L'entrée elle-même, le vestibule de la crypte, reçoit d'en haut la lumière du jour par une ouverture à la voûte.

Puis lorsque, après quelques pas, la nuit devient plus sombre, au milieu de ces routes tortueuses ,

On rencontre çà et là de nouvelles trouées à la voûte, qui laissent pénétrer la lumière dans ces souterrains.

Et quoique des deux côtés de la voie soient creusés sans ordre et confus des enfoncements qui figurent des temples étroits avec leurs sombres portiques,

Cependant, sous ces retraites profondes de la montagne, la lueur du jour descend encore fréquemment à travers les voûtes ainsi ouvertes ;

Et sous terre, loin du soleil, on peut voir encore la lumière et jouir de son éclat.

Telle fut la demeure cachée à laquelle fut confié le corps d'Hippolyte; on l'y déposa près d'un autel consacré à Dieu.

La table dispensatrice du mystère eut son martyr ; elle en est la gardienne fidèle.

Elle conserve dans l'espérance les ossements du tombeau jusqu'au jour du souverain Juge, en même temps qu'elle distribue aux habitants de Rome la nourriture sacrée.

L'auguste saintetédu lieu et cet autel toujours prêt à recevoir la prière assurent aux vœux des mortels le bonheur et la paix.

Combien de fois, le cœur appesanti par le péché et le corps épuisé par la maladie, je me suis prosterné dans ce sanctuaire ! Je priais et j'étais consolé.

Et aujourd'hui, si je chante mon heureux retour, s'il m'est permis, vénérable pontife, de te serrer dans mes bras, et d'écrire ces vers,

Je sais que je le dois à Hippolyte, à qui le Christ, mon Dieu, a donné le pouvoir d'exaucer tous les vœux qu'on lui adresse.

C'est dans un petit temple d'argent massif et d'un grand éclat que sont renfermées les dépouilles de cette âme sainte.

L'habile main de l'ouvrier l'a garni de lames également d'argent, polies et brillantes comme une glace.

Et non content d'en sceller l'entrée avec des tables en marbre de Paros, il a embelli son œuvre d'une riche guirlande d'or.

Dès le matin, tous viennent rendre au saint leurs hommages ; la jeunesse y accourt en foule, et jusqu'au coucher du soleil le flot des visiteurs n'a pas cessé.

Latins et étrangers se mêlent et se confondent dans un même sentiment de religion et d'amour.

Ils collent avec respect leurs lèvres sur le métal brillant, le couvrent de fleurs et l'arrosent de leurs larmes.

Mais quand, après avoir parcouru le cercle de ses mois, l'année se renouvelle, et ramène, avec la fête du martyr Hippolyte, le jour de sa Naissance,

Quelles troupes innombrables de fidèles se pressent à l'envi ! Quel concert immense de vœux et de prières à la gloire de Dieu !

L'auguste cité envoie là ses enfants, Quirites et patriciens, tous ensemble, poussés par un saint désir ;

Tous, et les grands, et la phalange plébéienne, confondus sous le bouclier de la foi qui précipite leurs pas.

Avec non moins d'ardeur, des bataillons d'Albains sortent des murs de leur ville, et déploient en longues lignes la blancheur de leur toge.

De tous côtés, sur toutes les routes, on entend les frémissements d'une joie bruyante ; ce sont les indigènes, c'est le Picénum et l'Étrurie qui arrivent.

Avec eux accourt le Samnite sauvage, et le Campanien de la superbe Capoue, et l'habitant de Nole.

Tous, avec leurs épouses et leurs tendres enfants, sont heureux et s'empressent.

A peine les vastes campagnes suffisent à l'ardeur joyeuse de la foule qui se multiplie ; même au milieu des larges plaines, on voit des bandes trop compactes réduites à s'arrêter.

La sainte caverne sans doute sera trop étroite pour ces

troupes sans nombre, quelque large que soit son entrée ;

Mais près de là s'élève un autre temple qui recevra la multitude des pèlerins ; il est orné avec une magnificence royale.

On admire la hauteur de ses murailles, la superbe majesté de ses décorations et les riches dons qui y sont offerts.

Un double rang de colonnes surmontées de poutres dorées soutient le lambris.

Sous un toit moins large, de petits sanctuaires se groupent sur les flancs de l'édifice.

Mais, au milieu, une large voie s'ouvre sous un ciel plus élevé.

En face de l'entrée, s'élève sur des degrés la chaire d'où le pontife annonce la parole de Dieu.

Le flot des fidèles se précipite avec effort dans l'enceinte, qui a peine à le contenir ; resserré autour des portes, il s'agite en tumulte.

Mais le temple, comme une tendre mère, ouvre son large sein pour y cacher et réchauffer ses nombreux enfants.

Si ma mémoire est fidèle, la superbe Rome célèbre cette fête aux ides du mois d'août,

Selon son ancienne coutume de désigner les jours. Et j'ose former des vœux pour que toi aussi, vénérable maître, tu comptes ce jour au nombre de nos fêtes de l'année.

Crois-moi, le martyr nous paiera par des années fécondes en fruits de salut les hommages de ce jour consacré à sa gloire.

Que cette fête donc ait sa place à côté de nos grandes solennités de Cyprien, de Chélidonius et d'Eulalie.

Ainsi, lorsque tu prieras pour le peuple, le Christ tout-puissant t'exaucera.

Ainsi, tu éloigneras le loup de ta bergerie, et tu ne verras point enlever à tes nombreuses brebis un seul de tes agneaux.

Ainsi, tendre pasteur, si quelquefois je reste abandonné dans la plaine, tu rapporteras au bercail ta brebis languissante.

Ainsi enfin, lorsque tu auras multiplié tes jeunes agneaux dans tes étables, tu seras à ton tour enlevé dans la compagnie du bienheureux Hippolyte.

XXX

FRAGMENTS DES LETTRES DE SAINT DENYS, ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE, SUR LES PERSÉCUTIONS DE DÉCIUS ET DE VALÉRIEN.

(Années de Jésus-Christ 250 et 257.)

Nous reproduisons ces précieux restes de l'antiquité d'après l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe.

Fragment d'une lettre de saint Denys, dans laquelle il fait le récit de ce qui lui était arrivé durant la persécution de Décius.

Eusèbe, l. VI, c. XL.

Je parle en la présence de Dieu, et il sait que je ne mens pas. Ce n'a point été de mon propre mouvement, et sans un ordre particulier de Dieu, que j'ai pris la fuite. L'édit de persécution donné par Décius venait à peine d'être publié, que Sabinus, à l'heure même, envoya un Frumentaire, avec ordre de me rechercher. J'en fus instruit, et je restai quatre jours dans ma maison à l'attendre. Mais lui, fouillant tous les lieux à l'entour, parcourait les routes, les rivières et les champs, partout où il soupçonnait que j'aurais pu fuir et me cacher. Il était frappé d'un tel aveuglement, qu'il semblait ne pouvoir trouver ma maison ; il est vrai qu'il ne soupçonnait pas qu'étant poursuivi, j'eusse osé y demeurer. Enfin, au bout de quatre jours, Dieu, malgré mes répugnances, m'ordonna de chercher un refuge ailleurs ; et il se fit lui-même mon guide d'une manière toute miraculeuse. Je sortis donc, accompagné de mes serviteurs et d'un grand nombre de frères. La suite ne tarda pas à montrer que rien

de tout cela ne s'était fait que par une providence spéciale de Dieu ; car notre fuite ne devait pas être inutile au salut d'un grand nombre. Vers le coucher du soleil, nous fûmes arrêtés, moi et tous ceux qui m'accompagnaient, par des soldats qui nous conduisirent à Taposiris. Quant à Timothée, Dieu avait voulu qu'il ne fût pas alors avec nous, et qu'ainsi il ne partageât pas notre sort. Revenu à ma maison peu de temps après mon départ, il l'avait trouvée abandonnée et gardée par des soldats ; c'était alors seulement qu'il avait appris notre arrestation...

Mais quelle fut l'admirable économie de la Providence divine à notre égard, Timothée avait aussitôt pris la fuite ; il était troublé. Un paysan qui le rencontra lui demanda la cause de son empressement et de son trouble. Timothée lui raconta ce qui était arrivé. Le paysan, après avoir entendu ce récit, continua sa route. Il allait à un festin nuptial, qui, selon la coutume de ces sortes de réunions de plaisir, se faisait durant la nuit. A son arrivée, il fit part aux convives des nouvelles qu'il venait d'apprendre. Ce fut comme un signal ; tous s'élancèrent à la fois et accoururent, en poussant de grands cris, au lieu où nous étions détenus. Ils eurent bientôt mis en fuite les soldats qui nous gardaient ; alors, sans nous donner le temps de reprendre nos vêtements, ils nous arrachèrent des misérables grabats sur lesquels nous nous étions jetés. Dieu sait quelle fut ma première impression ; je pensai d'abord que nous étions assaillis par une bande de voleurs qui venaient nous piller. Je n'avais sur moi qu'une simple tunique de lin ; je restai donc sur mon lit et leur offris le reste de mes vêtements qui étaient auprès de moi. Mais ils me pressèrent de me lever et de sortir au plus vite. Alors je compris le dessein qui les amenait, et je commençai à les supplier avec de grands cris de se retirer et de nous laisser. Que s'ils voulaient faire quelque chose qui me fût agréable, je les conjurais de devancer les bourreaux qui m'avaient arrêté et de me couper la tête. C'était là mon seul

désir et toute ma prière ; les frères, les compagnons de mes souffrances en ont été les témoins. Cependant, malgré mes cris, ils m'arrachèrent du lit par violence. Alors je me roulai à terre, mais ils me prirent par les pieds et par les mains, et m'entraînèrent dehors. Caïus, Faustus, Pierre et Paul, qui avaient été témoins de toute cette scène, me suivirent. Ils me prirent sur leurs bras, me portèrent hors du village, et, m'ayant fait monter sur un âne, ils m'emmenèrent.

Fragment d'une autre lettre de saint Denys, adressée à Domitien et à Didyme, sur le même sujet.

Eusèbe, l. VII, c. XI.

Il serait inutile de vous marquer ici les noms de ceux de nos frères qui sont morts martyrs ; le nombre en est trop grand, et aucun d'eux d'ailleurs ne vous est connu. Mais du moins il est bon que vous sachiez en général que, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, soldats et citoyens, tous vainqueurs sous les coups des fouets, sous le fer des bourreaux ou au milieu des flammes, ont conquis la couronne du martyre. Plusieurs cependant n'ont pas eu le temps encore de mériter cette gloire devant Dieu, et je suis de ce nombre. C'est pourquoi, sa Providence a réservé mon jour pour une époque que lui seul connaît, selon ce qu'il a dit lui-même : « Je t'ai exaucé au moment opportun, et je suis venu à ton secours au jour du salut. »

Mais puisque vous m'interrogez, et que vous voulez savoir dans quel état nous vivons maintenant, je réponds à votre demande. Vous avez appris comment nous étions emmenés prisonniers, Caïus, Faustus, Pierre, Paul et moi, bien gardés par le centurion, ses officiers, ses soldats et ses serviteurs, quand des paysans maréotes, survenant à l'improviste, nous arrachèrent, malgré nous, de leurs mains, et, parce que nous

ne voulions pas les suivre, nous entraînèrent par force avec eux. Aujourd'hui, seul et privé de la société de nos frères, et n'ayant avec moi que Caïus et Pierre, je vis retiré au fond d'un affreux désert de Libye, à trois journées de Parétonium.

Cependant des prêtres demeurent cachés dans la ville pour visiter secrètement les frères : ce sont Maxime, Dioscore, Démétrius et Lucius. Pour Faustinus et Aquila, ils parcourent l'Égypte, sans craindre de se montrer au grand jour. Trois diacres seulement, Faustus, Eusèbe et Chérémon, ont survécu aux ravages de la peste. Eusèbe en particulier a été revêtu, dès le commencement, d'une force surhumaine ; car Dieu lui avait donné pour mission d'assister généreusement en toutes manières les confesseurs dans leurs prisons, et de donner la sépulture, souvent au péril de sa vie, aux bienheureux qui avaient consommé leur martyre. Jusqu'à ce jour, en effet, comme je le disais plus haut, le préfet n'a pas cessé de poursuivre par les supplices ceux de nos frères qu'on lui présente. Ou il les fait périr par le feu, ou il les déchire dans la torture, ou il les laisse s'épuiser dans d'affreux cachots sous le poids de lourdes chaînes, ne permettant à personne de les visiter ; et il surveille avec cruauté l'exécution de ses ordres. Toutefois Dieu, par le zèle et la charité de nos frères, soulage et adoucit leurs tourments.

Autre fragment d'une troisième lettre de saint Denys d'Alexandrie, sur la persécution de Valérien.

Eusèbe, même livre, même chapitre.

Forcé de révéler l'admirable conduite de la Providence à notre égard, je crains qu'on ne m'accuse de céder à un sentiment de sotte vanité. Mais l'Écriture nous a appris que s'il fallait louer celui qui garde le secret du roi, il y a, au contraire, de la gloire à publier les œuvres de Dieu. C'est

pourquoi je veux braver les calomnies que Germain s'apprête à inventer contre moi.

Je ne comparus pas seul devant Émilien; j'étais accompagné du prêtre Maxime et des diacres Faustus, Eusèbe et Chérémon. De plus, un de nos frères de Rome, qui était alors à Alexandrie, se joignit à nous dès notre entrée dans le prétoire. Émilien ne me dit pas du premier abord : « Je te défends de tenir des assemblées. » Ce n'était là qu'un point secondaire et de peu d'importance ; il avait hâte d'arriver au fait capital. Car il s'inquiétait peu de nous voir tenir nos réunions ; ce qu'il voulait, c'était de nous faire renoncer à notre nom de chrétiens. Il m'ordonna donc d'abjurer, persuadé que mon exemple serait suivi de tous les autres. Je fis en peu de mots la réponse que je devais : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Puis j'ajoutai, de manière que mon témoignage fût entendu de tous ceux qui étaient présents, que j'adorais le seul vrai Dieu, et que je n'adorerais jamais que lui; que ma résolution était inébranlable, et que rien ne pourrait me faire abjurer mon titre de chrétien. Sur cette réponse, il nous envoya dans un village nommé Céphro, qui touche le désert. Au reste, voici les paroles mêmes de nos interrogatoires telles qu'on les lit dans les actes publics.

Denys, Faustus, Maxime, Marcel et Chérémon, ayant été introduits, le préfet Émilien a dit : « Ce n'est pas seulement par écrit, mais de vive voix que je vous ai fait connaître la clémence dont nos princes usent envers vous ; ils ont remis votre salut entre vos mains, à la seule condition que vous renoncerez à un culte contraire à la nature et à la raison, et que vous adorerez les dieux sauveurs de l'empire. Songez à ce que vous allez répondre. J'espère que vous ne vous montrerez pas ingrats pour tant de bonté, puisqu'ils n'ont d'autre désir que de vous ramener dans la bonne voie. » Denys a répondu : « Tous n'adorent pas tous les dieux ; chacun n'honore que ceux qu'il reconnaît pour tels. Quant à nous, nous n'adorons qu'un seul Dieu, le créateur de tout ce qui est, celui qui a donné

l'empire aux très-sacrés empereurs Valérien et Maxime. Nous lui offrons de continuelles prières, pour qu'il affermisse leur pouvoir contre tous leurs ennemis. »

Le préfet Émilien a dit : « S'il est véritablement Dieu, qui vous empêche d'unir son culte à celui des autres dieux? Le décret ordonne d'adorer les dieux, c'est-à-dire ceux que tous reconnaissent comme tels. » Denys a répondu : « Nous ne reconnaissons et n'adorons d'autre Dieu que le nôtre. » Le préfet Émilien a dit : « Je vois que vous êtes des ingrats, insensibles à la clémence de nos augustes empereurs. C'est pourquoi je ne vous laisserai pas dans cette ville ; vous serez envoyés au milieu des déserts de la Libye, dans un lieu nommé Céphro ; c'est celui que j'ai choisi par l'ordre de nos augustes empereurs. Là, il ne vous sera permis, ni à vous, ni à aucun autre, de tenir des assemblées ou de fréquenter les lieux que vous appelez cimetières. Celui qui disparaîtra du lieu que je viens de désigner, ou qui sera trouvé dans une assemblée quelconque, s'attirera des châtiments sévères. La justice ne manquera pas à son devoir. Partez donc sur-le-champ pour le lieu où je vous envoie. »

Quoique je fusse malade, il me força de partir sans vouloir m'accorder le délai d'un jour. Cependant les fidèles purent encore se réunir, et nous-mêmes nous ne fûmes pas privés du bonheur de présider encore en personne des assemblées chrétiennes. A Alexandrie, en effet, c'était encore moi qui les réunissais à l'église comme si j'eusse été au milieu d'eux ; car, quoique absent de corps, mon cœur était toujours resté avec eux. D'un autre côté, à Céphro, je vis bientôt une nombreuse société de fidèles se former autour de nous; un grand nombre de frères nous avaient suivis de la ville. Les autres accoururent des autres parties de l'Égypte. Ainsi Dieu a voulu, même dans ces lieux, nous ouvrir une porte à la prédication de l'Évangile. D'abord, il est vrai, nous fûmes poursuivis, on nous jeta des pierres; mais, à la fin, un grand nombre de gentils abandonnèrent leurs idoles, et se convertirent

au vrai Dieu. Ils n'avaient point encore reçu la semence de la parole divine, et nous fûmes les premiers à la répandre parmi eux, comme si Dieu ne nous eût envoyés là que pour accomplir cette mission. En effet, dès qu'elle fut achevée, il nous fit déporter ailleurs.

Émilien résolut de nous faire transférer dans un lieu plus solitaire et plus triste, et qui retracerait davantage encore toute l'horreur des déserts de Libye. Il nous envoya donc l'ordre de nous rendre dans la Maréote, et il assigna à chacun le village qu'il devait habiter. Pour moi, il me plaça le plus près de la voie publique, afin de pouvoir plus facilement me prendre; c'était évidemment le but qu'il se proposait par cette mesure. Lorsque j'avais été envoyé à Céphro, quoique j'ignorasse entièrement où ce bourg était situé, et que je me rappelasse à peine l'avoir entendu nommer, j'y étais allé sans trouble et même avec une véritable joie. Mais quand on m'annonça qu'il fallait partir pour Colluthion, mes compagnons furent témoins de la tristesse que j'en ressentis. Je le dirai à ma honte, au premier moment, j'en fus profondément affligé. Ce lieu, il est vrai, était plus connu, mais on disait qu'on n'y trouvait ni homme vertueux, ni frères; que sans cesse on y était importuné par les voyageurs ou assailli par des bandes de voleurs; mais ce qui fut pour moi une grande consolation, ce fut d'apprendre de la bouche des frères que nous nous rapprochions d'Alexandrie. Il est vrai qu'à Céphro il y avait habituellement un grand concours de frères qui venaient de toute l'Égypte, en sorte que nous pouvions y avoir des réunions nombreuses. Mais ici le voisinage de la ville nous donnerait la consolation de voir plus souvent nos amis les plus chers et les plus intimes; car ils ne manqueraient pas de venir me voir, et ils feraient même auprès de moi quelque séjour. En un mot, je me flattais de pouvoir y tenir des réunions particulières, comme nous l'aurions fait dans un faubourg éloigné de la ville. C'est ce qui arriva.

XXXI

LES ACTES DES SAINTS HIPPOLYTE, EUSÈBE, MARCEL, ETC.

(L'an de Jésus-Christ 256.)

Ces Actes ont été publiés par Baronius, dans les *Annales ecclésiastiques*, à l'année 259.

Sous le consulat de Valérius et d'Acilius, un chrétien, citoyen romain, nommé Hippolyte, menait la vie solitaire dans les cryptes Comme il possédait la science apostolique, un grand nombre de gentils se réunissaient auprès de lui ; et après qu'ils avaient été aspirants à la milice du Christ, ils étaient baptisés. Or, ce même Hippolyte se présentait fréquemment aux pieds de l'évêque Étienne. accompagné de ceux qu'il avait convertis au christianisme, pour les faire baptiser par lui ; et ces visites se répétant souvent, des délateurs en informèrent le préfet de la ville Mummius, qui en fit son rapport à l'empereur Valérien. Hippolyte, ayant appris cette nouvelle, en fit part au saint évêque Étienne.

Le bienheureux Étienne, ayant alors assemblé la multitude des chrétiens, leur adressa à tous de saints avertissements et les fortifia par la doctrine des Écritures, leurs disant, entre autre choses : « Mes petits enfants, écoutez-moi, bien que pécheur. Tandis que nous en avons le temps, faisons le bien, et à nous-mêmes avant tout. Le premier avis que je vous donne, c'est de prendre chacun votre croix et de suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné nous dire : « Qui aime son « âme la perdra; mais celui qui la perdra pour moi, la trou- « vera pour l'éternité. » C'est pour cela que, comme nous devons être zélés, non-seulement pour nous-mêmes, mais encore pour les autres, si quelqu'un d'entre vous a un ami, un parent encore gentil, je l'engage à me l'amener sans retard, afin qu'il reçoive le baptême. » Hippolyte se prosterna alors

aux pieds du bienheureux evêque Étienne, et lui dit : « Bon père, j'ai une prière à vous faire : j'ai mon jeune neveu et sa sœur que j'ai nourris et qui sont encore dans les erreurs de la gentilité ; le garçon a dix ans, plus ou moins, et la fille treize ; leur mère, qui se nomme Pauline, est encore païenne, de même que le père, nommé Adrias, lequel les envoie quelquefois dans ma retraite. » Sur cela, le bienheureux Étienne lui suggéra de les retenir lorsqu'on les lui enverrait, afin que, les parents venant pour les chercher, il profitât de l'occasion pour les instruire.

Deux jours après, les deux enfants vinrent chez Hippolyte, portant avec eux quelques provisions de bouche. Il les retint auprès de lui, et alla annoncer leur arrivée au bienheureux évêque Étienne. Le pontife étant venu les trouver, les embrassa et leur fit mille caresses. Les parents, inquiets du retard de leurs enfants, étant accourus vers eux, Étienne les entretint du futur jugement de Dieu si redoutable, et de la gloire des bienheureux : puis il les exhorta longuement à quitter le culte des idoles. Hippolyte leur fit aussi de vives instances. Adrias, le père des enfants, répondit qu'il craignait de se voir dépouillé de ses biens, et même d'avoir la tête tranchée, ajoutant que tout était préparé contre ceux qui se diraient chrétiens. Pauline, sœur d'Hippolyte, exprima les mêmes appréhensions ; elle s'emporta contre son frère de ce qu'il cherchait à leur persuader de telles extravagances ; car la sœur d'Hippolyte avait en horreur la religion des chrétiens. Ceux qui étaient présents ayant entendu ces discours de part et d'autre, se retirèrent, sans avoir terminé l'affaire, mais toutefois sans l'abandonner.

Le bienheureux Étienne ayant mandé près de lui un prêtre très-docte nommé Eusèbe et le diacre Marcel, leur dit d'aller trouver Adrias et Pauline, qu'il fit venir dans l'arénarium, où était Hippolyte. Dès qu'ils y furent arrivés, Eusèbe leur adressa ces paroles : « Le Christ vous attend, afin que vous entriez avec lui dans le royaume des cieux. » Comme

Pauline opposait de la résistance et lui objectait la gloire de ce monde, il leur adressa un long discours sur la gloire du royaume céleste, et conclut en leur disant qu'ils ne pourraient en jouir que par la foi, dans laquelle même ils devaient être baptisés. Pauline remit sa réponse au lendemain. Dans la même nuit, deux fidèles amenèrent à Eusèbe, dans l'arénarium, leur fils Pontien qui était paralytique, le priant de le baptiser. Eusèbe le baptisa avec les prières accoutumées, et l'enfant reçut avec le baptême une parfaite guérison : sa langue même s'étant déliée, il chantait les louanges de Dieu. Eusèbe offrit alors le sacrifice, et tous participèrent au corps et au sang du Christ. Ce qu'ayant appris l'évêque Étienne, il se rendit auprès d'eux, et ils se livrèrent à une commune joie.

Le matin étant venu, Adrias et Pauline revinrent à l'arénarium. Lorsqu'ils eurent connaissance de la guérison de l'enfant, ils en furent stupéfaits. Se sentant dès lors le cœur touché et repentant, ils se prosternèrent et demandèrent qu'on leur administrât aussi le baptême. Hippolyte, témoin de ce changement, rendit grâces à Dieu et alla dire au bienheureux Étienne : « Vénérable seigneur, ne différez pas plus longtemps de les baptiser. » Le bienheureux Étienne répondit : « Que l'on accomplisse la solennité, et qu'on fasse les interrogations accoutumées, afin que, s'ils croient véritablement, et qu'il n'y ait dans leur cœur aucune hésitation, on les puisse baptiser. » Après les interrogations, il leur prescrivit le jeûne, et les catéchisa tous ; puis il les baptisa au nom de la Trinité. Après qu'il leur eut imposé le signe du Christ, il nomma le garçon Néon et la fille Marie : il offrit ensuite pour eux le sacrifice, auquel ils participèrent tous ; après quoi le bienheureux Étienne se retira. Depuis ce moment, les nouveaux baptisés fixèrent leur demeure dans le même arénarium avec Hippolyte, le prêtre Eusèbe et le diacre Marcel : quant aux biens qu'ils possédaient dans la ville, ils les distribuèrent aux pauvres.

La renommée ne tarda pas à publier ce qui venait de se passer, et le bruit en parvint jusqu'aux oreilles de l'empereur Valérien. Dès qu'il en eut connaissance, il donna l'ordre de faire la recherche des néophytes, promettant à ceux qui les découvriraient la moitié de leurs biens. Le greffier Maxime, pour les trouver plus sûrement, usa de cet artifice. Il feignit d'être chrétien et simula l'indigence ; puis, se rendant sur la place Carboniana, au mont Cœlius, il s'y livra à la mendicité. Or, il arriva qu'Adrias vint à passer avec sa famille, distribuant des aumônes. Maxime, voulant s'assurer si cet homme n'était point celui qu'il cherchait, lui dit : « Au nom du Christ, en qui je crois, je te prie d'exercer la miséricorde envers moi pauvre indigent. » Adrias, ayant pitié de lui, lui dit de le suivre. Mais comme ils entraient au logis, Maxime fut saisi du démon et s'écria : « Homme de Dieu, je venais pour te trahir ; je vois au-dessus de moi un feu très-épais : prie pour moi ; car je suis tourmenté par ce feu. » Ils se prosternèrent aussitôt, et se mirent à prier avec larmes, et Maxime fut délivré. Et comme ils se relevaient de terre, il se mit à crier : « Périssent les adorateurs des démons ! je demande le baptême. » On le conduisit aussitôt au bienheureux Étienne, qui, après l'avoir instruit, le baptisa. Maxime, étant ainsi devenu chrétien, désira rester quelques jours avec l'évêque Étienne.

Un certain temps s'étant écoulé, on demanda le greffier Maxime ; et comme on ne le trouva point, Valérien fut informé qu'il s'était fait chrétien. A cette nouvelle, il envoya à sa recherche d'autres membres de la chancellerie : ils le trouvèrent priant, prosterné par terre. Ils se saisirent de lui, et le conduisirent à l'empereur. Valérien lui dit : « Tu es donc tellement aveuglé par tes richesses, que tu n'as pas craint de me tromper en me faisant de vaines promesses ? » Maxime : « Oui, jusqu'à présent j'ai été aveugle : maintenant que je suis éclairé, je vois. » Valérien : « Quelle est donc ta lumière ? » Maxime : « La foi de Notre-Seigneur Jésus-

Christ. » Valérien irrité ordonna de le précipiter dans le Tibre. Eusèbe ayant ensuite trouvé le corps du martyr, l'ensevelit dans le cimetière de Callixte, sur la voie Appienne, le XIII des calendes de février.

Valérien employa ensuite tous ses soins à découvrir les chrétiens qu'on lui avait dénoncés, et chargea de cette perquisition soixante-dix soldats. Ceux-ci trouvèrent enfin Eusèbe, Adrias, Hippolyte, Pauline et les enfants ; ils les amenèrent enchaînés au forum de Trajan. Le diacre Marcel, qui s'y rencontra, reprocha à Valérien l'ordre qu'il avait donné de se saisir des amis de la vérité. Secundianus Togatus dit alors : « Celui-ci est chrétien comme les autres. » On introduisit d'abord le prêtre Eusèbe, et le juge l'interrogea : « C'est donc toi, lui dit-il, qui troubles la ville? Dis-moi quel est ton nom? » Il répondit : « Je me nomme Eusèbe, et je suis prêtre. » Le juge ordonna de le faire retirer et d'amener Adrias. Lorsque celui-ci fut entré, on lui demanda son nom, et il répondit : « Adrias : ce que tu cherches, la nouvelle en est venue trop tard jusqu'à toi. » Le juge : « De quel droit possèdes-tu une telle abondance de biens et cette quantité d'argent, dont tu te sers pour séduire le peuple? » Adrias : « Au nom de mon Seigneur Jésus-Christ, ce sont mes parents qui ont acquis tout ce bien par leur travail. » Le juge : « Si tes parents t'ont laissé cet héritage, uses-en, à la bonne heure ; mais tu ne dois pas t'en servir pour corrompre les autres. » Adrias : « J'emploie mes biens pour mon usage et pour l'avantage de mes enfants, et j'en use en homme intègre, et sans fraude. » Le juge : « Tu as des enfants, et peut-être une épouse? » Adrias : « Ils sont ici enchaînés avec moi. » Le juge : « Qu'on les amène. »

On introduisit derrière le voile Pauline avec ses enfants Néon et Marie : le diacre Marcel et Hippolyte les suivaient. Le juge dit à Adrias : « C'est là ta femme? et ceux-ci, ce sont tes enfants? » Adrias : « Ce sont eux. » Le juge : « Et ces deux hommes, qui sont-ils? » Adrias : « Celui-ci est le

bienheureux Marcel, diacre ; l'autre, c'est mon propre frère, un fervent serviteur du Christ. » Le juge, se tournant vers eux, leur dit : « Dites vous-mêmes de quel nom l'on vous appelle. » Marcel répondit : « Je m'appelle Marcel, diacre. » Le juge dit à Hippolyte : « Dis aussi ton nom. » Hippolyte répondit : « Hippolyte, serviteur des serviteurs du Christ. » Le juge ordonna alors de faire retirer Pauline et ses enfants, puis il dit à Adrias : « Fais-nous connaître tes trésors, puis sacrifie avec ceux qu'on a arrêtés avec toi, et jouissez de la vie : autrement, le moment n'est pas éloigné où il vous faudra la perdre. » Hippolyte répondit : « Nous avons perdu et méprisé les conseils de la vanité, et nous avons trouvé la vérité. » Le juge : « Qu'est-ce donc que l'on vous a conseillé? » Hippolyte : « De rejeter de vaines idoles pour trouver le Seigneur du ciel, de la terre et de l'abîme des mers, le Christ Fils de Dieu, en qui nous croyons. » Alors le juge donna ordre de les mettre tous dans la prison publique, et de ne pas les séparer. Ils furent donc conduits à la prison Mamertine.

Trois jours après, le juge, ayant pris pour assesseurs Secondien et Probus, fit préparer son tribunal dans la Tellude, et ordonna qu'on y apportât toutes sortes d'instruments de supplices. Adrias ayant été introduit, il fut de nouveau question de ses richesses. Et comme on n'en trouva point, le juge fit allumer du feu sur l'autel devant la statue de Pallas, et leur ordonna d'y offrir de l'encens. Mais tous crachèrent dessus, en se moquant du juge. Il les fit aussitôt dépouiller et étendre nus ; puis on les frappa avec des bâtons noueux. Et comme la bienheureuse Pauline était frappée plus cruellement, elle rendit son âme à Dieu. Ce que voyant le juge, il prononça la sentence capitale contre Eusèbe et Marcel. On les conduisit à la Pierre Scelerata, près de l'amphithéâtre, vers les bords du Lac du Pasteur; et là furent décollés le bienheureux prêtre Eusèbe et le diacre Marcel, le XIII des calendes de novembre. Leurs corps furent laissés en pâture aux chiens : celui de

Pauline fut jeté à la voirie. Mais un diacre, nommé aussi Hippolyte, les recueillit et les ensevelit sur la voie Appienne, à un mille de la ville, dans l'arénarium où ils s'assemblaient fréquemment.

Peu de temps après, Secondien fit venir dans sa maison Adrias et ses enfants, avec Hippolyte, et leur parla encore de leur argent. Ils lui répondirent : « Ce que nous avions, nous l'avons distribué aux pauvres : nos trésors, ce sont nos âmes, que nous n'avons nullement envie de perdre. Fais ce qui t'est commandé. » Alors Secondien fit mettre les enfants à la torture ; et leur père leur disait : « Courage, mes enfants ! montrez de la constance. » Pour eux, tandis qu'on les frappait, ils disaient seulement : « O Christ, secourez-nous ! » Le juge ordonna ensuite de tourmenter Adrias et Hippolyte, et leur fit brûler les flancs avec des torches. Hippolyte disait : « Fais bien ce que tu as à faire. » Secondien leur dit : « Sacrifiez, consentez à ce qu'on vous demande ; dites seulement : « Nous allons le faire. » Hippolyte répondit : « Voici un festin agréable et incorruptible. » Après qu'ils eurent beaucoup souffert, Secondien dit : « Qu'on relève vite de terre l'enfant Néon et sa sœur Marie ; qu'on les mène à la Pierre Scelerata, et que là on les mette à mort en présence du père. » Quand ils y furent arrivés, on les frappa du glaive, et leurs corps y restèrent étendus. Les fidèles les recueillirent et les inhumèrent ensuite dans le même arénarium où ils se réunissaient habituellement, sur la voie Appienne, à un mille de la ville, le VI des calendes de novembre.

Secondien fit à Valérien son rapport sur tout ce qui s'était passé ; et, huit jours après, il fit dresser son tribunal dans le cirque de Flaminius, et donna l'ordre qu'on lui amenât Hippolyte et Adrias chargés de chaînes, tandis qu'un héraut criait à haute voix : « Ce sont des sacriléges qui détruisent la cité ! » Et quand ils eurent été introduits, le juge les entretint encore de leurs richesses, et leur dit : « Donnez cet argent dont vous vous serviez pour induire le vulgaire en erreur. »

Adrias répondit : « Nous prêchons le Christ, qui a daigné nous délivrer de l'erreur, non pas pour que nous donnions la mort aux hommes, mais plutôt la vie véritable. » Secondien, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, ordonna de les frapper vivement à la mâchoire avec des lanières garnies de balles de plomb, et faisait crier par la voix du héraut : « Sacrifiez aux dieux, en brûlant de l'encens ! » Car il avait fait apporter un trépied avec de l'encens. Mais Hippolyte, tout couvert de sang, s'écriait : « Fais, malheureux, ce que tu as à faire ; ne t'arrête pas ! » Secondien ordonna aux bourreaux de suspendre les tourments, et dit aux patients : « Il est temps que vous preniez enfin conseil de vous-mêmes : je veux bien ménager votre folie. Ils répondirent : « Nous sommes disposés à endurer toutes sortes de tourments ; mais nous ne ferons point ce que toi ou le prince exigez de nous. » Secondien en référa à Valérien, lequel ordonna de les faire mourir en présence du peuple. Secondien les fit donc conduire au pont d'Antonin, et donna l'ordre de les frapper sans relâche avec des balles de plomb, jusqu'à ce que la mort s'ensuivît ; et pendant qu'on les battait ainsi, ils rendirent l'esprit.

Leurs corps restèrent dans le même lieu, près de l'île Lycaonia. Pendant la nuit. Hippolyte, diacre de l'Église romaine, vint en ce lieu, enleva les corps et les ensevelit sur la voie Appienne, à un mille de la ville, dans l'arénarium, près des autres corps des saints, le v des ides de décembre. Neuf mois après vint à Rome une femme nommée Martana, Grecque d'origine, avec sa fille Valéria, toutes deux chrétiennes et parentes d'Adrias et de Pauline. Comme elles s'informaient d'eux, elles apprirent qu'ils avaient reçu la couronne du martyre : ce qui les remplit de joie. Elles se mirent ensuite à la recherche de leurs corps ; et, quand elles les eurent trouvés, elles passèrent treize années auprès de leurs tombaux, veillant et priant les jours et les nuits. Enfin elles rendirent en paix leur âme à Dieu. et furent inhumées au même endroit,

le IV des ides de décembre, en l'honneur du Christ Jésus Notre-Seigneur, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

XXXII

LES ACTES DE SAINT CHRYSANTHE ET DE SAINTE DARIE.

(L'an de Jésus-Christ 255.)

Nous donnons ces Actes d'après Surius.

Un habitant d'Alexandrie, nommé Polémius, homme illustre de l'ordre des sénateurs, et l'un des principaux de la ville, se retira à Rome avec son fils Chrysanthe. Le sénat de Rome le reçut avec courtoisie, et l'empereur Valérien lui conféra de grands honneurs ; il obtint même une place dans le sénat. En même temps, il appliqua à l'étude des philosophes son fils unique Chrysanthe, qu'il avait déjà fait initier à toutes les sciences littéraires. C'était un jeune homme plein de talent et d'une étonnante facilité à s'instruire. Quant à sa prudence, on va voir ce qu'il en était. Comme il recherchait avec soin toute espèce d'ouvrages, il tomba sur les livres des Évangiles. Après qu'il les eut lus attentivement, il se dit à lui-même : « Tu t'es complu, ô Chrysanthe, à rechercher les livres de ténèbres, jusqu'à ce qu'enfin tu eusses rencontré la lumière de la vérité. Mais ce n'est point le fait d'un homme sage et prudent de retourner de la lumière aux ténèbres ; car par cette conduite, tu perdrais le fruit des travaux que tu as entrepris. Or, ce fruit des travaux, c'est celui que Dieu donne à ceux qui le cherchent ; car ainsi il l'a ordonné, comme tu l'as lu toi-même : « Cherchez, et vous trouverez. » Si donc tu laisses ce que tu as cherché et trouvé, tu deviendras semblable aux fous et aux insensés. Embrasse donc avec empressement ce qui demande d'être acquis de toutes les forces de notre

esprit. Quitte toutes ces autres choses qui n'apportent avec elles qu'ennui et dégoût. Tu feras une grande perte si tu ne retiens courageusement ce que tu as cherché par tant de travaux : tu as trouvé de l'or, tu as trouvé de l'argent, tu as trouvé les pierres les plus précieuses. Tu as cherché pour trouver, et tu as trouvé pour posséder ; prends donc garde qu'on ne t'enlève ce que tu as découvert. Use, jouis des prémices de tes travaux, et considère bien que, si tu les négligeais, tu aurais perdu ton temps à les désirer et à les chercher. »

Après s'être ainsi convaincu lui-même, il se mit à la recherche d'un maître qui lui expliquât les divines Écritures ; et comme autrefois il courait après les hommes éloquents et lettrés, ainsi présentement il désirait trouver pour l'instruire des ignorants et des pêcheurs ; car il avait lu dans l'Apôtre : « Où est le savant ? où est l'écrivain ? où se trouve l'érudit de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas rendu insensée la sagesse de ce monde ? Car, puisque le monde n'a point connu Dieu par la sagesse, il a plu à Dieu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croient. » Chrysanthe, s'occupant journellement dans ces pensées, tout en cherchant des serviteur du Christ, rencontra un jour quelqu'un qui lui dit qu'il connaisait un certain chrétien, nommé Carpophore, très-versé dans les divines Écritures, lequel, à cause de la persécution qu'on faisait aux chrétiens habitait dans les montagnes une caverne connue d'un très-petit nombre. Chrysanthe, à cette nouvelle, fut ravi de joie, et embrassant les genoux de cet homme, il le suppliait avec larmes de lui indiquer le lieu où demeurait l'homme de Dieu. Or, la divine providence permit que celui qui cherchait avec foi méritât de trouver l'objet de ses désirs. Chrysanthe ayant donc découvert le saint prêtre Carpophore, en peu de mois il apprit toutes les saintes Écritures ; et s'étant affermi dans la foi, il devint bientôt parfait dans le Christ, au point que, sept mois après avoir reçu le baptême, il prêchait publiquement Jésus-Christ, Fils de Dieu. Ses parents et d'autres personnes illustres et puissantes l'ayant entendu tenir ces

discours, ils allèrent trouver son père et le blâmèrent, lui disant : « Ton fils ose parler contre les dieux ; cela te sera imputé à crime et retombera sur ta tête. Il dit qu'un certain Jésus-Christ est le vrai Dieu. Si cela parvient aux oreilles de l'empereur, tu en porteras la peine et nous aussi. Il faut être, en effet, un impudent adversaire des lois des empereurs pour dire de semblables choses. »

Polémius, à cette nouvelle, entra en colère et fit enfermer son fils dans une prison obscure et fétide, commandant en même temps de ne lui donner que très-peu de nourriture, et le soir seulement. Mais Chrysanthe regardait tout cela, non point comme un supplice, mais comme un exercice de vertu : ce qui fut bientôt connu de tous. Quelqu'un donna alors ce conseil au père : « Si tu désires que ton fils renonce à ses nouvelles idées, emploie un moyen, procure-lui des délices et des voluptés; donne-lui pour épouse quelque fille belle et éloquente, afin que, se voyant bientôt engagé avec elle dans les liens du mariage, il oublie qu'il est chrétien. Car, quant à cette prison ténébreuse et à ces tourments, les chrétiens s'en font un sujet de gloire, et non de peine. » Polémius, suivant ce conseil, fit orner de tentures de soie le triclinium, et après avoir fait revêtir son fils d'habits précieux, il ordonna de l'y introduire; puis il choisit parmi ses servantes les plus belles, qu'il fit parer avec un grand luxe, et les enferma avec son fils, leur procurant les mets les plus recherchés, et leur faisant des menaces si elles ne réussissaient pas par leurs séductions à détourner Chrysanthe de la religion chrétienne. L'homme de Dieu vivait ainsi au milieu des jeux voluptueux de ces jeunes filles ; mais il demeurait tellement ferme dans son premier dessein, qu'il méprisait les mets délicieux étalés à sa vue, et évitait tout contact avec ces vierges comme il eût fait avec des aspics. Il prenait son repos sur la terre nue, repoussait avec le bouclier de la foi les caresses de ces filles comme des flèches, et se livrait à une prière assidue, disant : « Venez, Seigneur, à mon secours ; dites à mon âme : Je suis

ton salut. Car qui pourrait soutenir cette guerre que le diable a suscitée, si votre droite victorieuse ne déploie sa puissance ? Grande est l'erreur de celui qui croirait pouvoir, par ses seules forces, surmonter la concupiscence et garder la chasteté, si la rosée de votre miséricorde ne vient éteindre les ardeurs de la chair. L'âme ne saurait parvenir à votre céleste cour si elle ne vous a pour guide ; car la volupté est une bête féroce qui se tient cachée dans la forêt de la vie pour dévorer les âmes. Si quelqu'un évite ses morsures, il doit vous en rendre d'infinies actions de grâces, ô Dieu sauveur ! C'est à vous qu'il appartient de nous délivrer de tels périls. Et c'est ainsi que votre bienheureux serviteur Joseph, par votre secours, s'échappa des mains d'une femme dissolue, comme des griffes d'un monstre farouche. Et maintenant, Seigneur, moi aussi je vous prie de me secourir contre ces bêtes qui m'assiégent ; en sorte que, comme les serpents s'endorment à la voix de l'enchanteur, ainsi, à ma prière, ces filles soient saisies du sommeil, et qu'elles cessent leurs attaques. » A peine avait-il achevé sa prière, qu'elles furent prises d'un sommeil si profond, qu'on ne put les réveiller qu'en les transportant hors de l'appartement. Elles prirent alors de la nourriture ; mais dès qu'elles furent rentrées dans la chambre où se trouvait Chrysanthe, elles se livrèrent encore forcément au sommeil.

Ceux qui avaient été chargés de conduire cette affaire prévinrent le père de ce qui se passait. Celui-ci se mit dès lors à pleurer son fils comme déjà mort. Un de ses amis lui dit : « Ton fils a appris des chrétiens l'art magique, et ses enchantements réussissent sans peine sur des filles simples. Mais introduis près de lui une femme habile et rusée, elle ne manquera pas de lui faire changer d'avis et de l'engager dans les voluptés. — Où trouver, répondit Polémius, une fille de cette sorte qui puisse réussir à nos souhaits ? — Parmi les prêtresses de Minerve, ajouta son ami, j'en connais une, déjà nubile, très-grac euse, d'une beauté ravissante, pleine d'esprit et de finesse, et qui s'exprime aves une facilité merveilleuse.

Il n'y a pas à différer, faisons-la venir, puis nous lui dirons comment elle doit s'y prendre pour changer les idées du jeune homme et le faire consentir à s'unir à elle. » Ce projet est aussitôt mis à exécution ; on amène cette vierge de Minerve nommée Darie, et après qu'on l'a ornée de vêtements somptueux tout resplendissants de pierres précieuses, elle se présente hardiment devant Chrysanthe, et par de douces et flatteuses paroles, elle s'efforce de le faire renoncer à ses idées chrétiennes. Mais Chrysanthe, muni du secours de Dieu, repoussa par le bouclier de la foi les traits du diable, et invoquant l'Esprit-Saint, il lui parla ainsi :

« O vierge illustre, si, en vue d'une union temporelle, tu emploies de si beaux vêtements et des paroles si douces et si élégantes, pour me faire abandonner mes sentiments, à moi homme mortel, qui suis épris d'un autre amour, et pour changer les dispositions de mon âme, combien plus devrais-tu donner tes soins pour te concilier l'amour du Roi immortel, le Fils de Dieu ! cependant, si tu le veux, la chose serait facile. En effet, si tu conserves ton âme et ton corps dans la pureté et dans l'intégrité, si tu les préserves de toute souillure, travaillant en même temps à les sanctifier l'un et l'autre ; si enfin, comme tu es présentement toute brillante à l'extérieur, tu rends aussi ta conduite sage et édifiante, les anges te combleront de leurs faveurs, les apôtres et les martyrs seront tes amis, et ils obtiendront que le Christ lui-même soit ton époux ; et alors il te préparera dans le ciel une couche nuptiale ornée de perles et de pierres précieuses incorruptibles, et te donnera, dans son paradis, des délices sans fin, De plus, il te conférera une fleur de jeunesse immortelle, et inscrira ta dot dans le livre de la vie éternelle. » Darie, émue de ces paroles, lui répondit : « Ce n'est point la passion qui m'a amenée ici parée comme tu vois ; mais, cédant aux larmes de ton père, je suis venue pour te rendre à son amitié et au culte des dieux. » Chrysanthe lui dit alors : «Si tu as quelques arguments pour me convaincre

et me persuader, je t'écouterai volontiers. Formons ensemble un entretien pour notre avantage réciproque. »

« Il n'y a rien, dit Darie, de plus utile et même de plus nécessaire aux hommes que de pratiquer la religion, et il faut prendre garde qu'en la négligeant nous ne provoquions le courroux des dieux. » Chrysanthe : « Dis-moi donc, vierge si sage, quel culte il faut rendre aux dieux. » Darie : « Celui-là même qui nous les assure pour protecteurs. » Chrysanthe : « Comment pourraient-ils être nos protecteurs, eux qu'il faut confier à la garde des chiens, de peur qu'ils ne soient pillés par des voleurs de nuit, et qu'il faut fixer avec des clous et consolider avec du plomb, de crainte qu'ils ne viennent à tomber au moindre ébranlement ? » Darie : « Si la multitude grossière des humains pouvait honorer les dieux sans simulacres, il ne serait pas nécessaire d'en fabriquer ni d'en exposer en public. On en fait donc avec de l'or, de l'argent, du marbre, de l'airain, afin que les adorateurs des dieux voient de leurs yeux ceux qu'ils doivent, par la pensée, aimer, craindre et vénérer. »

Chrysanthe : « Eh bien ! examinons ce que signifient ces images, afin de voir si on leur doit le culte de l'adoration. Celui-là ne saurait être réputé Dieu, en qui on ne voit pas éclater une sainteté parfaite et une gloire inaltérable. Or, quelle probité apercevons-nous dans Saturne armé de sa faux, lui qui enleva, ou plutôt dévora ses propres enfants aussitôt après leur naissance, ainsi que le racontent ses adorateurs eux-mêmes ? et que trouves-tu de louable dans Jupiter même, qui autant de jours qu'il a vécu, a commis autant de crimes, d'adultères et d'homicides ? Jupiter, ce traître à son père, l'assassin de ses propres enfants, le corrupteur des femmes, le mari de sa sœur, l'usurpateur d'un royaume, l'inventeur de l'art magique, l'auteur de mille autres artifices, le satellite des démons, le pourvoyeur de la mort, enfin souillé de crimes et de turpitudes qu'il n'est pas permis de raconter. Et tu croiras qu'un homme de cette trempe

puisse être un dieu? Or, qu'il ait été tel, c'est ce qu'attestent les écrivains, lesquels racontent que ceux que ces insensés et pervers appellent dieux, ont été des rois, qu'ils étaient habiles et courageux à la guerre, et qu'ils sont morts en leur temps. Montre-moi donc quelle était la vertu de Jupiter, qui jusqu'à son dernier moment a été tellement l'ennemi de toute pudeur, qu'il a souillé les airs par le rapt de Ganymède, et la terre par ses incestes avec ses sœurs, comme je l'ai déjà dit. Et à l'égard de Mercure, quelle trace de divinité peux-tu découvrir en lui? Sa tête imite celle d'un porc et d'un monstre; on y aperçoit seulement des cheveux et des ailes. Cet homme, par ses arts magiques, s'occupait à découvrir l'argent que recèle le sein de la terre, et par ses enchantements et sa baguette, il neutralisait le venin des serpents; en tout cela il était aidé par les démons, auxquels il immolait, chaque jour, un coq ou une truie. Et que dirons-nous de la sainteté d'Hercule? Fatigué de tuer ses voisins, un beau jour, par une divine inspiration, dit-on, il se jeta tout vif dans le feu, et ce misérable y fut bientôt consumé avec la massue et la peau de lion dont il se couvrait. Il y a peut-être de la vertu dans Apollon? Serait-ce par hasard dans ses sacrifices bachiques, ou dans ses ivrogneries et son incontinence? Venons maintenant à la reine Junon, à la sotte Pallas, à l'impudique Vénus. L'histoire nous les montre se disputant avec aigreur et en venant même aux coups, lorsqu'il s'agit de décider laquelle d'entre elles surpassait les autres en beauté. Tous les poëtes, les orateurs, les historiens se sont plu à raconter ce jugement célèbre qui, pour une beauté méprisée ou méconnue, eut des résultats si lamentables. Pourquoi donc, tandis que l'une tressaillait d'aise, les autres se sont-elles si fortement indignées? Il n'y eut pas d'autre motif qu'une honteuse volupté: la sentence du berger choisit celle-là, et dédaigna celle-ci. Concluons.

« Puis donc que tous ces personnages ne peuvent revendiquer les honneurs de la divinité, à qui le consentement de

tous les peuples doit-il les attribuer ? Il n'y a pas de raison de s'arrêter aux dieux inférieurs ; il ne doit y avoir qu'une seule tête à laquelle s'adapteront les autres membres : en effet, lequel d'entre eux serait assez fou pour vouloir être dieu ou déesse, tandis que ni Saturne, ni Jupiter, ni Vénus ne le sont pas, eux pourtant que les impies regardent comme les plus grands ? Que si ceux qui tiennent le plus haut rang sont des misérables, des scélérats, ainsi que nous l'avons démontré, combien à plaindre sont ceux qui les honorent et les révèrent comme des dieux ! »

Darie répondit à ce discours : « Je conviens que les fictions des poëtes ne sont d'aucune valeur ; mais recourons aux philosophes, dont la haute sagesse, après avoir dompté tous les vices, s'est attachée fortement à la vertu. Ils enseignent que toutes ces divinités si diverses ont été imaginées pour expliquer le gouvernement de l'univers ; et, interprétant par l'allégorie les noms des dieux, ils disent que Saturne est le temps ; Jupiter, l'intensité de la chaleur ; Junon, l'air ; Vénus, le feu ; Neptune, la mer ; Cérès, la terre, et ainsi des autres divinités. » Chrysanthe répliqua : « Mais alors pourquoi se donner la peine de fabriquer leurs images ? La terre n'est absente nulle part ; le feu aussi est toujours sous votre main ; l'air est répandu partout. Dès lors je ne puis comprendre en aucune manière pourquoi vous adorez ces simulacres faits de main d'homme ; par quel motif leur rendez-vous un culte, et non pas à ce qu'elles représentent ? Est-il un roi, un potentat, qui consente à se voir méprisé, honni, pourvu qu'on adore sa ressemblance ? Si donc personne n'est ennemi de lui-même à ce point, et si aucun prince n'a encore toléré une telle dérision, il faut bien avouer que ces images, ces statues, ne représentent ni les éléments, ni des dieux, mais simplement des hommes mortels. »

Darie reprit : « Tes arguments, ô Chrysanthe, confirment mon dire ; car j'ai avancé que, si les gens de bas étage adorent les images des choses réelles, nous autres nous rendons nos hommages à ces choses mêmes. » Chrysanthe répondit :

« Ainsi tu crois pouvoir raffermir ton opinion par nos arguments. Voyons, mettons sur le tapis tous les adorateurs des éléments. S'ils honorent la terre dans le seul dessein de lui rendre hommage, qu'ils emploient donc à son égard un culte digne d'elle; par conséquent, qu'ils cessent de la cultiver, de déchirer son sein et de la remuer en aucune façon, et qu'ils jettent de côté la charrue et le hoyau. Mais qu'un autre, qui ne la regarde point comme une déesse, y enfonce le soc et la herse, comme fait tout bon cultivateur, et que celui-là ne lui rende aucun honneur, comme font ces stupides adorateurs. Dis-moi, Darie, auquel d'entre eux rapportera-t-elle d'abondantes récoltes ? N'est-ce pas à celui qui la cultive soigneusement, sans se mettre en peine de l'honorer ? Mais si c'était une déesse, comme vous l'assurez, ne devrait-elle pas plutôt prodiguer les biens de son sein à ses adorateurs ? De même pour Neptune; si c'est un dieu, il faut que tu l'adores de manière à naviguer dessus en hiver ; puis, pleine de confiance, non pas dans la pêche, mais dans le culte que tu lui rends, attends que les poissons arrivent. Mais voici un homme qui, sachant bien que la mer est inanimée, et qu'elle ne mérite aucunement les honneurs divins, se confie à cet élément en temps opportun, jette ses filets et se procure des aliments, non pas en adorant la mer, mais en y pêchant. Est-ce toi ou lui qui retirera du profit de la navigation ou de la pêche ? C'est celui sans doute qui connaît le mieux le métier de pêcheur.

« Il en est ainsi des autres éléments. Ils ne peuvent rien donner à leurs adorateurs ; ils sont pour servir aux besoins des hommes, non de leur propre mouvement, mais par l'ordre de Dieu. C'est, en effet, en vertu des lois qu'il a posées lui-même, que la terre produit par la chaleur du soleil, que les semences et les plantes sont nourries par les fécondes influences de l'air, prennent de l'accroissement dans les temps favorables, et qu'enfin elles donnent des fruits et des moissons. Donc celui-là seul mérite nos hommages et nos adorations,

qui nous fait de telles largesses, et non point ces matières brutes qui nous viennent de sa bonté. Je ne sache pas que les écoliers révèrent les lettres de l'alphabet, ni leurs tablettes ou leurs livres; ils réservent leurs hommages pour ceux qui les instruisent; de même que les malades n'honorent point le fer ou les médicaments, mais bien le médecin. »

Cette aimable discussion persuada la jeune prêtresse, qui crut aussitôt; et après en avoir délibéré ensemble, ils convinrent de s'unir par le lien conjugal, se promettant de garder la virginité avec la crainte de Dieu. Chrysanthe, ayant déclaré son intention pour le mariage, fut mis en liberté par ordre de son père; puis il fit baptiser Darie dans sa propre maison. Elle reçut ensuite secrètement le voile de virginité, et se conduisit en tout avec une parfaite continence; en peu de temps elle apprit toutes les saintes Écritures. Ils vivaient ainsi ensemble heureux, non de la joie des sens, mais de la société du Saint-Esprit qui les unissait. Par leur exemple et leurs exhortations beaucoup de personnes embrassèrent la foi du Christ, et un grand nombre de vierges, oubliant leurs fiancés, se consacraient à Dieu; de jeunes hommes, à leur imitation, méprisant les délices du monde et foulant aux pieds la volupté, embrassaient la continence et se donnaient au Seigneur.

Sur ces entrefaites, il s'élève tout à coup une sédition dans la ville, et le peuple se rend auprès du préteur Célérinus. Là, on entend des jeunes gens se plaindre hautement que Darie leur a enlevé leurs fiancées, les femmes crier que Chrysanthe les a privées de leurs maris, leur enlevant ainsi l'espoir d'avoir des enfants; à quoi l'on ajoutait des accusations odieuses, qui ne faisaient qu'augmenter le tumulte et le trouble. Le préteur ordonne aussitôt de saisir les accusés, et de leur faire subir divers tourments, s'ils ne consentent pas à sacrifier aux dieux. Chrysanthe fut livré au tribun Claude, qui le mit entre les mains des soldats, en leur disant : « Conduisez-le au temple de Jupiter; là, s'il refuse de sacrifier à l'invincible Hercule, tourmentez-le fortement jusqu'à ce qu'il obéisse. » Les soldats

le lièrent avec des nerfs encore humides, afin que, ces liens venant à se dessécher et pénétrant jusqu'aux os, il en éprouvât un supplice plus douloureux. En effet, à peine on était lié de la sorte, que ces nerfs disparaissaient à l'œil dans les chairs; car les soldats faisaient ces ligatures avec beaucoup d'art et d'adresse. Mais dès qu'on les eut serrés de cette manière sur les membres de Chrysanthe, au même instant ils se rompirent. Les soldats, furieux de leur mésaventure, le jetèrent en prison, et lui mirent les pieds dans les ceps jusqu'au troisième trou; et comme ils l'insultaient en sa présence, ces entraves tombèrent en poussière. Les militaires l'ayant fait lever, l'aspergèrent d'une eau fétide, en disant: « Maintenant tes maléfices ne te serviront de rien. » Mais la mauvaise odeur fut subitement changée en un suave parfum, comme si on eût répandu de l'eau de rose. Alors ils imaginèrent de l'enfermer nu dans la peau d'un taureau fraîchement écorché, et le laissèrent ainsi toute une journée exposé aux brûlantes ardeurs du soleil; mais l'homme de Dieu n'en éprouva pas la moindre incommodité. Ils l'enchaînèrent ensuite, et le plongèrent dans un obscur cachot; mais les chaînes se brisèrent incontinent, et une vive lumière éclaira la prison, comme si on y eût allumé des lampes. Ils se décidèrent alors à donner avis de tout ceci au tribun Claude.

Le tribun étant arrivé à la prison, et apercevant cette lumière éclatante, ordonna qu'on lui amenât Chrysanthe. « Et quelle est donc, lui dit-il, la puissance de tes prestiges, qui te font opérer de telles choses? J'ai exterminé tous les magiciens et enchanteurs, et jamais je n'ai vu de magie aussi puissante: cependant j'ai vaincu tous ces gens-là, et toute leur malice a cédé à ma volonté. Du reste, comme je m'aperçois que tu es un homme sage et illustre, je ne te demande qu'une chose, c'est que tu quittes cette audacieuse école des chrétiens qui excite du tumulte et des séditions parmi le peuple romain, et que tu te montres digne de ton origine; enfin que tu offres aux dieux tout-puissants les sacrifices qu'on

leur doit. » Chrysanthe lui répondit : « S'il y avait en toi une étincelle de prudence, tu comprendrais facilement que je suis aidé et secouru, non par l'art magique, mais par la puissance de Dieu. Mais tu me regardes du même œil que tu considères tes dieux que tu honores à tort ; car si ta vue était saine, tu reconnaîtrais que tes dieux n'ont point la faculté de voir ; et si tes oreilles écoutaient la vérité, tu remarquerais qu'ils ne peuvent entendre la voix de ceux qui crient vers eux ; s'il y avait dans ton esprit quelque lueur d'intelligence, tu t'apercevrais qu'ils ne sont qu'une vile matière. » Le tribun ordonna alors de l'attacher au poteau et de le battre de verges. On apporta donc des verges qui, entre les mains des soldats, étaient fort dures ; mais, appliquées au corps du saint homme, elles devinrent molles comme un papyrus. Ce que voyant le tribun, il le fit détacher, puis il dit aux soldats : « J'ai, comme vous savez, découvert tous les artifices et les ruses des magiciens et des enchanteurs ; mais j'avoue qu'il n'y a ici aucun maléfice humain : tout doit être attribué à la puissance divine. En effet, comment expliquer que des liens de nerfs se soient rompus d'eux-mêmes, des ceps brisés, l'humidité du cuir conservée, bien qu'exposée aux ardeurs d'un soleil brûlant, et des verges très-dures devenues molles comme un papyrus? Comme donc en tout cela apparaissent la sincérité, la justice et la vérité, que nous reste-t-il autre chose à faire que de nous prosterner tous aux pieds de cet homme pour lui demander pardon de l'injustice dont nous avons usé envers lui, et le prier de nous réconcilier avec ce Dieu qui rend victorieux en tous leurs combats ceux qui l'honorent ? A mon avis, il triomphera de nos princes et de nos empereurs, comme il nous a vaincus nous-mêmes. »

Après ces paroles, le tribun Claude, avec tous ses soldats, se jeta aux genoux de Chrysanthe, en disant : « Nous reconnaissons sincèrement que ton Dieu est le vrai Dieu. C'est pourquoi nous te prions de nous le faire connaître et de nous réconcilier

avec lui, de la manière que tu le jugeras convenable. — Si vous voulez parvenir à la connaissance de Dieu, répondit Chrysanthe, il faut que vous marchiez droit, non des pieds, mais de l'esprit ; car Dieu est plus ou moins proche de nous, selon que nous le cherchons du cœur et par la foi. » Après qu'il les eut instruits suffisamment, le tribun Claude crut, de même que sa femme Hilaria, ses deux fils Jason et Maur, et tous ses amis avec leurs familles. Les soldats pareillement embrassèrent la foi avec tous les gens de leur service; et tous, animés d'un même esprit, furent baptisés en un même jour. Ils persévérèrent dans la doctrine que leur avait inculquée Chrysanthe; ils ne se lassaient point de l'entendre discourir sur la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ils désiraient tous, avec une crainte respectueuse, de souffrir pour le nom du Christ.

Après qu'ils eurent ainsi reçu la foi, la nouvelle en parvint à la cour de l'empereur Valérien. Aussitôt il donna l'ordre de jeter dans la mer le tribun Claude avec une pierre au cou, et de mettre à la torture tous les soldats convertis, qu'on devait ensuite décapiter, s'ils refusaient de renier le Christ. Mais Dieu donna une telle grâce aux néophytes, que les deux fils de Claude, sans avoir été mis à la torture, confessaient le Christ et désiraient ardemment de subir la mort pour lui. Les autres, imitant leur exemple, reçurent tous, à la même heure, la gloire du martyre.

Or, il y avait dans le lieu où ils furent mis à mort un ancien monument ; après l'avoir nettoyé, les chrétiens y déposèrent, la nuit, tous les corps des saints martyrs. Ce lieu est à peu de distance de la ville, près de la voie appelée du Maure. Hilaria, veuve de Claude, se retirait souvent en ce lieu ; elle fut surprise par quelques hommes. Comme ils voulaient l'emmener, elle leur dit : « Laissez-moi achever ma prière; après, j'irai partout où vous voudrez. » S'étant donc mise à genoux, et levant les mains vers le ciel, elle dit : « Seigneur Jésus-Christ que je confesse de tout mon cœur, réunissez-moi

présentement à mes fils que vous avez appelés de mon sein à votre service. » Après ces paroles, elle conversa encore intérieurement avec Dieu, et en priant ainsi, elle s'endormit dans le Seigneur. Ceux qui l'avaient saisie, touchés de cette mort instantanée, se retirèrent, laissant près d'elle ses deux servantes, qui l'inhumèrent avec soin en un lieu qui lui appartenait, où elles lui érigèrent un petit monument. Comme ce lieu était voisin du sépulcre des saints martyrs, cette pieuse femme y avait fixé son domicile depuis leur mort.

L'empereur Valérien ordonna alors d'enfermer Chrysanthe dans un cachot très-profond, pour le tourmenter ensuite par divers supplices avec Darie. Il fut donc jeté nu et chargé de chaînes de fer dans la prison Tullienne, cachot très-profond, horrible et empesté; pour Darie, on la conduisit dans un lieu de débauche. Comme leur supplice était différent, le Seigneur aussi les secourut en diverses manières : il procura à Chrysanthe une suave odeur et une brillante lumière, et à Darie le secours d'un lion qui s'était enfui de l'arène. Cet animal, étant entré dans la chambre où elle était en prière, vint s'étendre à ses pieds. Les gardiens du lieu, qui ne s'en étaient pas aperçus, envoyèrent vers la vierge un jeune homme des plus impudents et des plus débauchés. Mais à peine eut-il mis le pied dans la maison, que le lion se jeta sur lui, le renversa et le tenait sous ses griffes, regardant la vierge du Christ, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire. Darie lui dit : « Je t'adjure par le Fils de Dieu de permettre à cet homme d'écouter mes paroles. » Le lion le lâcha aussitôt, puis il alla se placer à l'entrée de la chambre, pour ne laisser passer personne. Darie dit alors au jeune homme : « Tu as vu que cette bête féroce, ayant entendu prononcer le nom du Christ, a honoré Dieu ; et toi, qui es un homme doué de raison, tu ne cesses de te vautrer dans toutes sortes de crimes et d'ordures ! Malheureux, ce qui devrait faire ta honte, tu t'en vantes, tu t'en glorifies ! » Le jeune homme, se jetant aux pieds de Darie, se mit à crier : « Fais que je sorte d'ici sain et

sauf, et je te promets d'annoncer à tout le monde que le Christ que tu adores est le vrai Dieu, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. » Darie dit alors au lion de le laisser sortir. L'animal s'étant aussitôt écarté de la porte, le jeune homme sortit ; il parcourut ensuite toute la ville, disant à haute voix : « Sachez, vous tous, Romains, que Darie est une déesse. » En ce moment survinrent de l'arène des hommes hardis qui venaient pour se saisir du lion ; mais l'animal, par une vertu divine, les jeta tous à terre aux pieds de la vierge du Christ, mais sans leur faire de mal. Darie leur dit alors : « Si vous croyez au Christ, vous pourrez vous en aller sans avoir de mal ; sinon, que vos dieux vous délivrent. » Ils s'écrièrent tout d'une voix : « Que celui qui ne croit pas que le Christ est le Dieu vivant et véritable, ne sorte pas d'ici en vie. » Après cela, ils se retirèrent, criant partout : « Croyez, peuple romain, qu'il n'y a point d'autre Dieu que le Christ que prêche Darie. » Le préteur Célérinus ordonna alors de mettre le feu à la porte de la maison où était Darie avec le lion. L'animal, voyant le feu, donna des signes de crainte par des rugissements. Mais Darie lui dit : « Ne crains rien ; tu ne seras ni pris, ni brûlé, ni tué ; tu dois mourir de mort naturelle. N'aie donc pas peur, mais sors et va-t'en en paix ; car Celui que tu as honoré en moi te délivrera. » Le lion, baissant la tête, se retira, et traversa toute la ville sans blesser personne. Ceux qui avaient été touchés par lui reçurent tous le baptême.

Tous ces faits furent rapportés à l'empereur Valérien, qui, sans s'en émouvoir, ordonna au préteur Pontius de tourmenter cruellement Chrysanthe et Darie, puis de les mettre à mort s'ils refusaient de sacrifier aux dieux. Le préteur les ayant exhortés à offrir un sacrifice aux dieux, et voyant qu'après bien des paroles échangées de part et d'autre, il ne pouvait rien obtenir, les fit suspendre au chevalet pour les tourmenter ; mais la machine se brisa, les liens se rompirent, et les lampes ardentes s'éteignirent. Tous ceux qui osaient toucher Darie sentaient les nerfs de leurs mains se dessécher, et

ils en ressentaient de grandes douleurs. Le préteur, témoin de ce qui se passait, en conçut de la crainte et alla aussitôt en prévenir l'empereur. Valérien, attribuant tout cela, non à la puissance divine, mais à l'art magique, ordonna de conduire les martyrs hors de la ville, et de les jeter tout vivants dans une fosse creusée sur la voie Salaria. Chrysanthe et Darie furent amenés en ce lieu, et en descendant dans la fosse ils priaient et chantaient. On la combla avec de la terre et des pierres ; et c'est ainsi qu'avec la couronne du martyre, ils trouvèrent à la fois la mort et la sépulture ; et de même qu'en cette vie ils avaient été époux selon l'esprit, ainsi ils la quittèrent dans la plus étroite union. Dieu les reçut comme un sacrifice vivant, et leur distribua les récompenses de l'immortalité qu'ils avaient si bien méritées.

Après leur mort, la grâce de Dieu opéra en ce lieu des prodiges et des guérisons. Le jour anniversaire de leur martyre étant arrivé, une multitude incroyable d'hommes, de femmes et d'enfants se réunirent, pour le célébrer, dans une caverne voisine du lieu de leur sépulture. Valérien, l'ayant appris, commanda de boucher l'entrée de la caverne : ce qui fut exécuté aussitôt. Mais, tandis qu'on y apportait de la terre de toutes parts, ces fidèles reçurent tous la communion des divins mystères, et arrivèrent ainsi avec grande joie à la couronne du martyre. De ce nombre étaient le prêtre Diodore, le diacre Marien et d'autres clercs, avec un grand nombre de fidèles, dont il est inutile de rechercher les noms, puisqu'il n'est plus possible de les découvrir.

Nous, Varinus et Arménius, frères, avons écrit toutes ces choses comme elles se sont passées, pour obéir à l'ordre du très-saint pape Étienne, et nous avons envoyé notre récit en diverses villes, afin que tous apprennent que les saints martyrs Chrysanthe et Darie ont reçu du Seigneur, dans le céleste royaume, la récompense du martyre. A lui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Amen.

XXXIII

LES ACTES DE SAINT ÉTIENNE, PAPE.

(L'an de Jésus-Christ 257.)

Ces Actes sont tirés de la collection des Bollandistes.

Sous le règne de Valérien et de Gallien, un grand nombre de chrétiens, fuyant la cruauté des tyrans, se tenaient cachés; d'autres, se présentant d'eux-mêmes, acquéraient la palme du martyre. Or, on avait publié une loi, d'après laquelle quiconque découvrait un des chrétiens qui se cachaient, entrait en possession de tous ses biens, et pouvait demander le grade militaire qui lui convenait.

En ce temps-là, le bienheureux Étienne, évêque de Rome, ayant assemblé tout son clergé, lui parla en ces termes : « Mes frères et collaborateurs, vous savez qu'on publie de cruels édits du diable, à savoir que si un païen découvre un chrétien, il jouira de tous ses biens. Vous donc, mes frères, rejetez des richesses terrestres, afin de posséder le royaume céleste. N'ayez point peur des princes du siècle, mais priez le Seigneur Dieu du ciel et Jésus-Christ son Fils, qui est assez puissant pour nous délivrer tous des mains de nos ennemis et de la cruauté des démons, et pour nous faire participer à sa grâce. » Le prêtre Bonus répondit : « Nous désirons renoncer aux biens de la terre, et même répandre notre sang pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si toutefois nous avons le bonheur de mériter cette grâce. »

Après qu'ils eurent ainsi parlé l'un et l'autre, tous les clercs se prosternèrent aux pieds du bienheureux Étienne, en disant : « Très-excellent et très-aimable père, nous sommes disposés à vous obéir en toutes choses, et sachez que nous sommes tout prêts à vous suivre soit à la mort, soit à la vie. » Puis ils se

dirent tous l'un à l'autre : « Si quelqu'un de nous a dans sa propre maison des enfants païens, ou quelqu'un de ses proches ou de ses alliés encore gentil, amenons-les au bienheureux Étienne, afin qu'il les baptise. » Le bienheureux évêque ordonna donc à tous de se réunir, le jour suivant, dans la crypte Népotiana ; et lorsque tous furent arrivés en ce lieu, il s'en trouva de l'un et de l'autre sexe cent huit, tant hommes que femmes. En ce même jour, le bienheureux Étienne les initia aux mystères du baptême sacré au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; puis il offrit pour eux le sacrifice d'expiation auquel tous participèrent. Le jour suivant, le bienheureux évêque ordonna, dans le même lieu, trois prêtres, sept diacres, et seize clercs. Du haut de son siége il entretenait les assistants du royaume de Dieu et de la vie éternelle : et beaucoup de païens accouraient pour entendre sa parole, et il les baptisait.

Tandis que ces choses se passaient, survint un certain tribun militaire nommé Némésius, dont la fille unique, depuis sa naissance, avait, à la vérité, les yeux ouverts, mais ne pouvait aucunement percevoir la lumière. Il se prosterna aux pieds du bienheureux Étienne. et lui dit : « Je vous en supplie, mon seigneur et père, baptisez-moi et ma fille aussi, afin qu'elle recouvre la vue, et que vous délivriez nos âmes des ténèbres éternelles ; car depuis longtemps je suis dans l'affliction à cause de la cécité de ma fille. » Le bienheureux Étienne lui répondit : « Si tu crois de tout ton cœur, tout te réussira à merveille avec la foi. » Némésius repartit : « Jusqu'à présent, de tout mon cœur j'ai cru et crois encore que le Seigneur Jésus-Christ est Dieu, et que c'est lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né ; si donc je suis venu trouver Votre Sainteté, ce n'est point par l'effet d'une persuasion humaine, mais par l'inspiration de Dieu. » Et aussitôt, le même jour, le bienheureux Étienne le conduisit au Titre du Pasteur. Et lorsqu'il catéchisait lui et sa fille , selon la coutume des chrétiens, il leur prescrivit le jeûne jusqu'au soir ; et vers l'heure de

Vêpres, il bénit la fontaine qui était dans ce Titre, et plongea Némésius dans l'eau, en disant : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, je te baptise. Crois tu, ajouta-t-il, en Dieu le Père tout-puissant ? » Il répondit : « Je crois. — Et en Jésus-Christ notre Seigneur ? — Je crois. — Et la rémission des péchés ? — Je crois. — La résurrection de la chair ? — Je crois, seigneur. » Et lorsqu'on le levait de la piscine, sa fille se mit à crier : « Ah ! je vois un homme qui m'a touché les yeux, et une brillante lumière l'environne. » Étienne baptisa aussi cette jeune fille, qui se nommait Lucille, et il la leva lui-même des fonts.

D'autres aussi, en grand nombre, venaient se prosterner aux pieds du bienheureux évêque Etienne, demandant avec larmes qu'il les baptisât. Or, le jour même où Lucille recouvra la vue, soixante-deux personnes de l'un et de l'autre sexe reçurent le baptême. Et depuis cette époque, la grâce agissant en eux, beaucoup de gentils de distinction vinrent trouver le bienheureux Étienne, lui demandant le baptême. Le bienheureux Étienne, rempli de la grâce du Saint-Esprit, commença donc à célébrer les messes, et à tenir des assemblées dans les cryptes des martyrs. Il ordonna diacre Némésius, père de Lucille.

Valérien, ayant découvert que le tribun Némésius, avec toute sa maison, avait embrassé la foi du Seigneur Christ, qu'il avait été baptisé, et que sa fille avait recouvré la vue, en fit son rapport aux consuls, lesquels, ayant tenu conseil, décrétèrent que, quelque part qu'on trouvât Némésius, on le mît à mort sans l'entendre. Mais Némésius, fortifié par la grâce du Christ, parcourait les cryptes et les tombeaux des martyrs, afin que, s'il trouvait un chrétien dans l'indigence, il pût le soulager de ses biens selon qu'il le pouvait. Némésius venant donc un jour, au milieu du silence de la nuit, sur la voie Appienne, vers le temple de Mars, il rencontra dans ce temple Valérien et Maxime qui y sacrifiaient aux démons. A cette vue, il se jeta à genoux et fit cette prière : « Seigneur

Dieu, créateur du ciel et de la terre, faites avorter les desseins de cet art diabolique, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils, que vous avez envoyé en ce monde. Brisez Satan, afin que ces malheureux échappent à ses filets et abandonnent des idoles faites de main d'homme, et qu'ils vous connaissent, ô Dieu créateur, Père tout-puissant, et Jésus-Christ votre Fils. » Au même moment, Maxime fut saisi du démon, et se mit à crier : « Le chrétien Némésius me brûle : sa prière me tourmente. » Aussitôt les gens qui étaient avec eux sortirent du temple et se saisirent de Némésius. Mais, tandis qu'ils le tenaient et le couvraient d'opprobres, le consul Maxime expira subitement.

Ceux qui tenaient Némésius le conduisirent à Valérien, au palais de Claudius. Lorsqu'on l'eut amené en sa présence, Valérien lui dit : « Némésius, où est ta prudence, que nous avons toujours reconnue si ferme dans le conseil comme dans l'action ? Est-ce que nous ne savons pas ce qu'il y a de meilleur ou de pire ? C'est donc pour ton propre avantage que nous t'exhortons, la vérité une fois connue, à ne pas abandonner les dieux, que tu as toujours honorés et cultivés dès le berceau. » Némésius répondit avec larmes et dit : « Je suis un misérable, un pécheur, qui me suis toujours écarté de la vérité, et qui ai répandu le sang innocent ; et c'est lorsque j'étais surchargé de péchés et accablé sous leur poids, que, par la miséricorde du Christ Fils de Dieu, j'ai enfin connu, après un repentir trop tardif, mon Créateur, le Dieu du ciel et de la terre, et Jésus-Christ son Fils qui m'a racheté par le baptême, qui a ouvert les yeux de ma fille, ce qu'aucun médecin n'a jamais pu faire. Il a aussi éclairé les yeux de nos cœurs, afin que, rejetant la superstition et l'aveuglement de l'idolâtrie, nous nous convertissions à la vraie lumière de la foi chrétienne. C'est lui que je crains, c'est lui que j'adore ; c'est à lui que je présente le culte de ma dépendance : je le cherche sans cesse, et sans cesse j'implore son secours. Quant à toutes vos idoles fabriquées avec de la

pierre ou de l'airain, je les repousse ; car je sais que ce sont des démons, qui voudraient nous perdre et nous damner avec eux de l'éternelle mort. » Valérien lui dit : « Je connais tes enchantements, au moyen desquels tu as commis même des homicides ; car c'est par ton art magique que tu as tué Maxime ; et tu t'exerces aux cérémonies des chrétiens pour nous perdre, nous et la république. » Valérien, outré de colère, ordonna de le conduire à sa prison particulière.

Il se fit aussi présenter Symphronius, l'économe de Némésius, pour s'informer des richesses de celui ci. Quant à sa fille Lucille, il la fit donner en garde à une femme perverse nommée Maxima. Le jour suivant, Valérien ordonna de livrer Symphronius à un certain tribun, nommé Olympius, afin qu'il l'interrogeât avec menace de châtiments. Lorsqu'on l'eut introduit, Olympius lui dit : « Tu sais pour quelle affaire tu nous es présenté ? » Symphronius ne répondit rien d'abord. Olympius ajouta : « Écoute-moi, Symphronius, et fais ce que les princes ordonnent ; car si tu ne le fais, tu périras par divers supplices. Donne-nous les richesses tout entières de Némésius, et sacrifie aux dieux, puis vis heureux. » Symphronius répondit : « Si tu demandes les richesses de Némésius mon maître, c'est en vain, je les ai toutes livrées pour le Christ ; car elles étaient et seront à lui. Et si tu veux me contraindre d'offrir un sacrifice, sache que je suis disposé à en offrir un de courage et de libre confession, mais au Christ Jésus, mon Seigneur, auquel Némésius mon maître s'est offert lui-même. »

A ces mots, Olympius s'écria transporté de colère : « Étendez-le sur le chevalet, et rouez-le de coups. Cependant, apportez devant lui le trépied et la statue du dieu Mars ; et alors, qu'il fasse des libations aux dieux, ou qu'il soit longtemps frappé des plus rudes coups. » On apporta donc la statue d'or du dieu Mars, et on la plaça devant Symphronius avec un trépied. Lorsque Symphronius aperçut la statue, il dit : « Le Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, te brisera. » Et

aussitôt la statue se liquéfia comme de la boue. Olympius, stupéfait d'une telle merveille, ne pouvait revenir de son étonnement. Il ordonna de ramener Symphronius dans sa maison, sous bonne garde, et il ajouta : « Cette nuit je déploierai contre toi tous les tourments. » Puis il le confia à son intendant Tertullianus.

Lorsque Olympius fut arrivé auprès de sa femme Exupérie, il lui raconta comment, au nom du Christ, le Dieu de Symphronius, la statue de Mars était tombée en fusion. Exupérie lui dit alors : « Si la puissance du Christ est aussi grande que tu le racontes, il vaut mieux pour nous abandonner des dieux qui ne peuvent s'aider eux-mêmes ni nous assister. Cherchons plutôt celui qui a rendu la vue à la fille de Némésius. » Olympius alla dire à Tertullianus : « Je te recommande de traiter Symphronius chez toi avec beaucoup d'égards ; car il possède de grands trésors que je veux avoir. »

Or, la même nuit, Olympius vint trouver Symphronius avec sa femme Exupérie et leur fils unique, nommé Théodule ; ils se prosternèrent à ses pieds, et lui dirent : « Nous connaissons présentement la puissance du Christ ; il est le vrai Dieu, Fils de Dieu, celui qui a ouvert les yeux de la fille du tribun Némésius. Nous te prions donc de nous donner le baptême du salut au nom du Seigneur Jésus-Christ, que tu prêches. » Symphronius répondit : « Si tu fais pénitence de tout ton cœur pour le sang des saints que tu as répandu, et si tu crois sincèrement, ainsi que ton épouse et ton fils, tout sera accordé à ceux qui croient. » Olympius lui dit : « Tu vois maintenant que je crois de tout mon cœur au Dieu que tu prêches. » Et aussitôt il ouvrit son cabinet, où se trouvaient diverses statues d'idoles, d'or, d'argent et de pierre ; puis il dit à Symphronius : « Je t'abandonne tout cela, fais-en ce que tu voudras. » Symphronius lui répondit : « Brise toutes ces idoles de ta propre main ; celles qui sont d'or ou d'argent, fais-les fondre, et avec ces richesses soulage les besoins des pauvres ;

c'est alors que je saurai que tu crois de tout ton cœur. » Olympius fit ponctuellement comme on lui commandait : avec des marteaux, il brisa les statues de marbre, puis il fit fondre dans un creuset celles qui étaient d'or ou d'argent.

Tandis que ces choses se passaient dans la maison d'Olympius, et qu'on y brisait ainsi les idoles, une voix se fit entendre : « Mon esprit repose en toi, Symphronius ! » Olympius et son épouse, entendant ces paroles, furent saisis d'une grande crainte ; mais en même temps ils se sentirent fortifiés ; leur foi devint de plus en plus vive et ardente, et ils ne soupiraient qu'après le moment où ils pourraient recevoir le baptême ; ils suppliaient donc avec instance Symphronius de faire en sorte qu'on le leur conférât sans retard. Symphronius en donna promptement la nouvelle à Némésius, qui en fut comblé de joie. Aussitôt après, on alla trouver Étienne, et on lui raconta toutes choses comme elles s'étaient passées. Le bienheureux pontife en rendit grâces à Dieu le Père tout-puissant et à Jésus-Christ son Fils ; puis il se rendit de nuit à la maison d'Olympius. Dès qu'il y fut arrivé, Symphronius se jeta aux pieds du bienheureux Étienne, et lui dit : « Olympius avec sa femme et son fils ont demandé le sacrement du baptême. » Puis il lui montra toutes les idoles qu'on avait mises en pièces. Le bienheureux évêque Étienne, voyant cela, dit : « Nous vous rendons grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous avez daigné faire part de votre miséricorde à vos serviteurs, pour les délivrer des erreurs des démons qui les tenaient enchaînés au culte des idoles, et pour les réunir comme un pur froment dans vos greniers. » Il les catéchisa ensuite, selon la tradition de l'Église, et il baptisa tous ceux de la maison d'Olympius qui avaient reçu la foi, notamment Olympius lui-même avec sa femme Exupérie et leur fils Théodule ; puis il offrit pour eux le sacrifice d'expiation.

Le troisième jour étant écoulé, Valérien et Gallien apprirent tous ces événements, et ils entrèrent dans une

étrange fureur. Ils se disaient : « Le culte des dieux va disparaître devant la superstition des chrétiens. » Et ils envoyèrent des satellites se saisir du diacre Némésius et de sa fille Lucille ; puis ils ordonnèrent de les punir de mort à l'instant, sans même les entendre. L'ordre portait que Lucille serait immolée la première, sous les yeux de son père, devant le temple de Mars, sur la voie Appia. Et j'estime que cela fut l'effet d'un conseil diabolique, afin que le père, voyant sa fille mourir d'une mort violente, semblât y donner son consentement. Mais le père, dont l'Esprit-Saint possédait le cœur, vit d'un œil ferme la précieuse mort de sa fille, qui la reçut avec joie pour le nom de Jésus-Christ, et s'envola aussitôt à la patrie céleste. Quant au diacre Némésius, ils ordonnèrent qu'il serait décapité entre la voie Appia et la voie Latine, le huit des calendes d'août. Le bienheureux évêque Étienne recueillit son corps, et l'ensevelit près du lieu où il avait été décollé, sur la voie Latine, non loin de la ville.

Le jour suivant, Valérien ordonna qu'on lui présentât Symphronius à l'audience publique. Ayant donc envoyé des soldats, ceux-ci l'amenèrent chargé de chaînes, dépouillé et la corde au cou. On présenta en même temps Olympius avec Exupérie sa femme et leur fils Théodule, et on les fit entrer dans le lieu appelé Tellude. Valérien et Gallien vinrent ensuite s'asseoir sur leur tribunal en ce même lieu, et à la voix du héraut, on leur présenta les saints de Dieu. Valérien leur parla alors en ces termes : « Pourquoi ne pourvoyez-vous pas à votre propre sûreté en adorant les dieux qui, nous le savons, gouvernent la chose publique et notre propre vie ? » Symphronius répondit : « Jusqu'à présent, c'est le Christ qui vous a gouvernés, et c'est lui qui a daigné vous procurer l'empire. » Gallien dit à Olympius : « Olympius, je veux bien différer ton supplice ; car je connais tes sentiments, et je sais que tu ne veux pas abandonner les dieux que tu as adorés, et que tu contraignais même les autres à adorer ; car tu persécutais jusqu'à l'effusion du sang, tu soumettais aux

tourments quiconque ne voulait pas consentir à sacrifier à nos dieux. » Olympius répondit : « Oui, je l'ai fait ; mais alors j'agissais, non comme Olympius devait agir, mais comme un impie et un bourreau ; aussi, pour tous ces maux que j'ai commis, je fais pénitence, et je répands des larmes en présence de celui en qui je crois, le Dieu vivant et véritable, Père, Fils et St-Esprit, afin qu'il daigne me remettre l'iniquité que j'ai commise en répandant le sang des saints, dans mon incrédulité. »

Gallien, irrité de ces paroles, dit à Valérien : « Si ces gens-là ne sont exterminés, toute la ville de Rome embrassera leur secte. » Valérien ordonna donc de les punir aussitôt par le supplice du feu. Après que la sentence eut été prononcée, on les conduisit devant la statue du soleil, près de l'amphithéâtre. Après avoir enfoncé des pieux, on leur lia les mains et on les y attacha. On accumula ensuite autour d'eux un amas de sarments, d'épines et d'étoupes de navire, auxquels on mit le feu. Le bienheureux Symphronius, avec Olympius, sa femme Exupérie et leur fils Théodule, s'écriaient du milieu des flammes : « Gloire à vous, Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné nous associer à vos serviteurs les saints et les martyrs! » Et en disant ces paroles, ils rendirent l'esprit. Après leur triomphe, leurs corps restèrent devant l'idole du soleil, près de l'amphithéâtre, et les soldats se retirèrent. Mais la même nuit, le saint évêque Étienne vint en ce lieu avec des clercs, et après avoir récité les hymnes sacrées, selon l'usage, ils emportèrent les corps et les ensevelirent près de la voie Latine, au premier milliaire, le sept des calendes d'août, Valérien étant consul pour la troisième fois, et Gallien pour la seconde.

Quelque temps après, Valérien et Gallien, ces exécrables persécuteurs du nom chrétien, firent rechercher avec une extrême diligence le bienheureux Étienne, évêque de la ville de Rome, afin de lui faire subir divers tourments, de même qu'à ses clercs qui étaient déjà détenus, et de les exterminer tous par le glaive. Ils firent donc afficher un édit dans les lieux

les plus fréquentés de la ville, et le crieur public annonça d'une voix retentissante que quiconque découvrirait l'endroit où se tenaient cachés Étienne et ses clercs, vînt aussitôt en prévenir l'empereur, et qu'il entrerait en possession de toutes les richesses d'Étienne. C'est ainsi que l'on découvrit douze de ses clercs, dont voici les noms : Bonus, Faustus, Maurus, Primitivus, Calomniosus, Jean, Exupérantius, Cyrille, Honorius, Castus, Théodose et Basile. A peine furent-ils arrêtés, que les empereurs ordonnèrent de les décapiter, sans même les entendre. Ils furent donc mis à mort près de l'Aqueduc, sur la voie Latine. Tertullinus, bien que gentil, recueillit leurs corps et les déposa près des corps des saints Jovinus et Basiléus, sur la voie Latine, le même jour des calendes d'août.

L'évêque Étienne, apprenant cette bonne action de Tertullinus, l'envoya chercher, et après l'avoir longuement instruit de la religion chrétienne et entretenu du royaume de Dieu et de la vie éternelle, il lui conféra la grâce du baptême ; et lorsqu'il portait encore le vêtement blanc, il le consacra prêtre. Entre les saints avertissements que lui donna Étienne, il lui recommanda principalement de rechercher avec soin les corps des saints martyrs.

Deux jours après son ordination, Tertullinus fut arrêté par un certain officier nommé Marc et conduit à Valérien. Celui-ci lui dit: « Ne diffère pas de me montrer les richesses de ton maître Olympius. » Tertullinus répondit : « Si tu désires les biens de mon maître, qu'il a reçus pour l'éternité en mourant pour le Christ, tu pourras les voir, pourvu toutefois que tu croies au Seigneur Christ, et que tu renonces aux idoles des démons. » Valérien : « Les biens de ton maître procurent donc la vie éternelle ? » Tertullinus : « Le Christ Seigneur et Dieu, qui a l'empire de la mort et de la vie, c'est lui qui donne la vie éternelle et un royaume sans fin. » Valérien : « Cet homme-là, je crois, est devenu fou. » Puis il ajouta : « Qu'on l'étende, et qu'on le fustige longtemps. »

Tandis qu'on le frappait impitoyablement, Tertullinus criait : « Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous ne m'avez point séparé de mon maître Olympius, votre serviteur, qui m'a précédé en consommant son martyre. » Et comme il parlait ainsi au milieu des coups dont on le frappait, Valérien ordonna de lui brûler les côtés. Et les impies lui disaient : « Sacrilége Tertullinus, rends les biens de ton maître Olympius. » Tertullinus, avec un visage constamment joyeux, disait : « Fais, misérable, fais vite ce que tu fais, afin que par les ardeurs de ce feu tu m'offres au Christ, quoique je ne sois qu'un pécheur, en sacrifice pour son nom. » Valérien donna ordre de le détacher, et le confia au préfet Sapricius, en lui disant : « Informe-toi diligemment de lui où sont les richesses de son maître Olympius, et fais-le consentir à offrir aux dieux des libations. S'il refuse absolument, fais-le périr par des tourments divers. »

Le préfet Sapricius vint tenir son tribunal au lieu appelé Privata de Mamurtinus, et donna l'ordre, par la voix du crieur public, qu'on le lui amenât, disant : « Qu'on fasse entrer le coupable et sacrilége Tertullinus. » Lorsqu'il fut arrivé devant le tribunal du préfet, celui-ci lui dit : « Dis-moi ton nom ? » Tertullinus répondit : « Pécheur, serviteur des serviteurs du Christ. » Le préfet : « Es-tu esclave ou de condition libre ? » Tertullinus : « Le diable a tellement rempli votre cœur, que vous ne comprenez pas un homme qui vous parle. Je te l'ai dit, je suis serviteur des serviteurs du Christ. » Sapricius : « Sache maintenant ce qu'on te commande, fais-le sans délai, et tu vivras ; c'est-à-dire, sacrifie aux dieux, et rends les biens d'Olympius ; autrement, pour ton malheur, ta vie se terminera lentement dans les tourments. » Le bienheureux Tertullinus répondit : « Si tu connaissais la vie éternelle, tu ne t'occuperais pas tant de la vie présente, qui doit aboutir, pour les adorateurs des démons, à un brasier éternel. » A ces mots, le juge ordonna de lui briser les mâchoires à coups de pierres. Tertullinus, rendant

grâces à Dieu, dit au préfet: « Tu m'as fait briser les mâchoires ; mon Seigneur Jésus-Christ, que je confesse, te brisera aussi, et avec toi le diable, cet inventeur de l'esclavage de l'idolâtrie. » Sapricius : « A quoi bon tant différer ? Hâte-toi de nous indiquer les richesses de ton maître Olympius, et sacrifie aux dieux, de peur que tu ne voies terminer ta vie par le tranchant du glaive. » Tertullinus : « Pour moi, raffermi comme je suis dans le Seigneur Jésus-Christ, en qui j'ai cru, je ne désire qu'une chose, c'est de pouvoir perdre la vie présente et trouver celle qui est éternelle et qui n'aura pas de fin. »

Sapricius, irrité de ce langage, donna ordre de l'étendre sur le chevalet et de le frapper longtemps avec des nerfs de bœuf. Durant ce supplice, Tertullinus disait : « Seigneur Jésus-Christ, n'abandonnez pas votre serviteur qui vous confesse, et qui croit que vous êtes le Fils de Dieu ; mais donnez-moi la force, afin que, persévérant jusqu'à la fin, je vous résigne mon âme que vous avez délivrée des ténèbres de l'ignorance et du culte des idoles, et qui a été purifiée par votre grâce et par le baptême. » Sapricius ordonna alors qu'on lui fît subir le supplice du feu. Tertullinus, fortifié par la grâce du Saint-Esprit, ne cessait d'implorer de cœur et de bouche le secours du Seigneur Jésus-Christ. Pendant qu'il était suspendu au chevalet, Sapricius envoya un de ses ministres dire au tyran Valérien que Tertullinus était tombé en démence, et que ni les tourments ni les exhortations ne pouvaient l'amener à sacrifier aux dieux ou à déclarer les richesses d'Olympius. Valérien irrité le condamna à perdre la tête. On le détacha donc du chevalet; puis on le conduisit sur la voie Latine, au second milliaire, où il fut décapité. Étienne, aidé de ses clercs, recueillit le corps, et l'inhuma au même lieu, dans la crypte de l'arénarium, la veille des calendes d'août.

Le jour suivant, Valérien expédia une multitude de soldats, qui se saisirent du bienheureux Étienne et d'un grand

nombre de clercs, prêtres et diacres. Comme on l'emmenait, plusieurs chrétiens suivaient de loin en pleurant. Lorsque l'évêque Étienne fut arrivé, l'ordre vint de l'introduire seul au tribunal. Valérien lui dit : « Tu es cet Étienne qui cherche à renverser la république, et qui, par ses persuasions et ses exhortations perverses, conseille au peuple d'abandonner le culte des dieux ? » Le bienheureux Étienne répondit : « Je ne crois pas renverser la république ; mais j'engage, j'exhorte les hommes à quitter le culte des démons qui sont adorés dans les idoles, pour revenir au Dieu vivant et véritable, créateur du ciel et de la terre, et reconnaître que Jésus-Christ Fils de Dieu est Dieu, et qu'avec le Père et l'Esprit-Saint il est seul éternel ; et j'exhorte les hommes à embrasser cette foi, afin qu'ils ne périssent pas avec le diable d'une mort éternelle. » Valérien lui dit : « Eh bien ! maintenant tu vas être livré à la perdition, afin que les autres, épouvantés de ton supplice, puissent désormais vivre sans danger. » Et il donna l'ordre de le conduire au temple de Mars, et là, après la lecture de la sentence, de le décapiter, s'il ne consentait à adorer l'image de ce faux dieu. Le bienheureux Etienne, étant donc conduit par des soldats hors des murs de la porte Appia, au temple de Mars, leva les yeux au ciel, et dit en présence de tous : « Seigneur Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui avez détruit à Babylone la tour de la confusion, détruisez présentement ce lieu où les âmes des peuples, victimes de la superstition diabolique, périssent par le culte des idoles. » Et au même instant un grand bruit de tonnerre se fit entendre, accompagné de terribles éclairs, et la plus grande partie du temple sacrilége fut renversée. Les soldats, témoins de ce spectacle, s'enfuirent épouvantés, et laissèrent là le bienheureux Etienne avec tous les chrétiens qui l'accompagnaient.

Le bienheureux évêque se rendit aussitôt, avec tous ces chrétens, au cimetière de Lucine, et il prodigua des consolations à tous ceux qui l'accompagnaient, les exhortant à ne

point se laisser intimider par les menaces et les terreurs que l'ennemi cherchait à inspirer, et à ne se point laisser séduire par les promesses des tyrans, pour perdre ainsi la couronne du martyre qui leur était destinée ; puis il ajouta : « Nous devons nous souvenir que Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ne peu-« vent tuer l'âme ; mais plutôt craignez Celui qui a le pou-« voir de jeter dans l'enfer et le corps et l'âme. » C'est par de telles exhortations que le saint évêque, comme un bon pasteur, procurait de gras pâturages à ses brebis que le Christ avait acquises au prix de son sang. Après avoir ainsi parlé, il offrit le sacrifice au Dieu tout-puissant.

Valérien, ayant appris tout ce qui s'était passé, notamment la destruction du temple, et sachant qu'une multitude de chrétiens était assemblée avec Etienne, envoya des soldats en plus grand nombre que la première fois. Ils trouvèrent le bienheureux évêque Etienne qui offrait le sacrifice au Seigneur. Comme il poursuivait avec constance et intrépidité la solennelle fonction qu'il avait commencée à l'autel, ils lui tranchèrent la tête sur son siége, au même lieu, le IV des nones d'avril Les chrétiens qui étaient présents firent un grand deuil pour la perte d'un tel pasteur, qui les avait précédés au céleste royaume avec la gloire du martyre. Ils ensevelirent son corps avec le siége sur lequel son sang avait été répandu, dans la même crypte, au lieu qui s'appelle le cimetière de Callixte, où il repose en paix.

Le lendemain, des soldats païens rencontrèrent un acolyte nommé Tharsicius, qui portait les sacrements du corps du Christ. Ils se saisirent de lui et le tourmentèrent pour le contraindre à leur déclarer ce qu'il portait. Mais celui-ci, pensant que c'était une action indigne de livrer les perles à des pourceaux, ne voulut jamais découvrir les saints et sacrés mystères. Irrités de son refus, ils l'accablèrent de coups de pierres et de bâtons jusqu'à ce qu'il expirât. Quand il eut rendu l'âme, ces cupides sacriléges cherchèrent dans ses mains et dans ses

vêtements, sans pouvoir rien trouver. Saisis de terreur, ils laissèrent là le corps et s'enfuirent. En arrivant à la porte Appia, ils trouvèrent une grande multitude de chrétiens; puis ils allèrent auprès de Valérien et lui racontèrent par ordre tout ce qui s'était passé. Le même jour, les chrétiens recueillirent le saint corps de Tharsicius, et l'inhumèrent dans le cimetière de Callixte, sur la voie Appia.

L'Église des chrétiens s'assembla ensuite, et à la place du bienheureux Étienne, ils élurent Sixte évêque, le IX des calendes de septembre, sous le troisième consulat de Valérien et le deuxième de Gallien, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel appartient l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

XXXIV

LES ACTES DE SAINTE RUFINE ET DE SAINTE SECONDE, VIERGES ROMAINES.

(L'an de Jésus-Christ 257.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Rufine et Seconde étaient sœurs et demeurèrent vierges. Elles étaient nées à Rome, et eurent pour père le clarissime Astérius, et pour mère la clarissime Aurélia. Dans le temps où la persécution suscitée par les empereurs Valérien et Gallien était dans la plus grande violence à Rome, il arriva que les fiancés de ces vierges, Armentarius et Vérinus, abandonnèrent la foi chrétienne. Non contents de perdre leurs âmes, par leurs détestables conseils ils exhortaient ces servantes de Dieu à les imiter. Dans le dessein de se dérober à leurs sollicitations insensées, elles montèrent sur un char et prirent le chemin d'une villa qu'elles possédaient

dans le pays d'Étrurie. Armentarius et Vérinus, apprenant leur départ, se rendirent auprès du comte Archésilaüs et lui dirent : « Nos fiancées nous ont répudiés, et à l'opprobre des dieux, elles honorent le Christ Jésus, qu'elles disent être l'unique et vrai Dieu du ciel ; quant aux mystères de nos temples, elles en ont horreur comme d'une contagion. C'est le motif qui les a fait s'enfuir aujourd'hui de la ville. »

Aussitôt l'exécrable Archésilaüs, montant à cheval avec ses satellites, se mit à la poursuite des saintes vierges de Dieu, qu'il atteignit sur la voie Flaminienne, au quatorzième milliaire. Il se saisit de leurs personnes, les ramena à la ville et les présenta au préfet Junius Donatus, lui disant : « Ces vierges sacriléges méprisent les lois, nient l'existence des dieux, ne fréquentent pas les temples et ne font rien pour le salut des princes : je l'ai appris de leurs fiancés, qui les en accusent. Et comme le soin de ces choses m'a été confié par les seigneurs nos invincibles princes, j'ai cru de mon devoir de les poursuivre dans leur fuite, et de les présenter à l'examen de Votre Magnificence. » Le préfet indigné ordonna de les mettre dans des prisons séparées, et de les amener, le troisième jour, à son tribunal. Lorsqu'on lui eut amené Rufine, il lui dit : « Fille de noble race, qui a pu te porter à prendre une condition si basse? Tu aimes donc mieux vivre dans les liens de la captivité, que de mener une vie agréable et libre avec un mari? » Rufine répondit : « Cette captivité temporelle préserve de la captivité éternelle, et les liens temporels brisent les liens de ces autres chaînes qui ne se délieront jamais. » Le préfet : « Laisse là ces vaines fables de vieilles femmes, et sacrifie aux dieux immortels, afin de pouvoir ensuite parvenir à l'heureuse possession de ton fiancé. » Rufine : « Tu veux me persuader deux choses qui sont inutiles, et tu m'en promets une autre qui est fort douteuse. Car tu me dis que je dois sacrifier aux idoles, c'est-à-dire que je dois me perdre pour l'éternité : et après cela, prendre un mari, sacrifiant ainsi la gloire

de ma virginité. Et en suite de ces propositions si dures pour moi et si opposées à mes vues, tu me promets que je parviendrai jusqu'à la vieillesse dans la joie et les plaisirs, toi qui es tellement incertain de la vie que tu ne sais pas même si tu verras le jour de demain. » Le préfet : « Mets fin à ces discours; car les instruments du supplice sont prêts. Je crois donc devoir t'exhorter à goûter de meilleurs conseils, à renoncer à ces vaines superstitions, et à ne pas perdre le temps dont tu peux jouir encore. » Rufine : « Je vois que tu corriges un peu tes premiers dires. En effet, quand tu parles du temps qui me reste à vivre, tu donnes à entendre que la vie de l'homme n'est point assurée, et il est vrai que rien n'est plus incertain. Mais moi j'embrasse cette vie qui se résume dans l'éternité, et qui ne promet rien d'incertain à ceux qui l'aiment. C'est cette vie qu'a enseignée le Christ, le maître de la vérité. Lorsque les cœurs endurcis des Juifs n'opposaient que le doute ou l'incrédulité à ses enseignements, il faisait sortir, devant eux, les morts de leurs tombeaux, ordonnant à ceux-ci de rendre témoignage de la vérité de sa doctrine, afin que ceux qui ne voulaient pas croire à ses paroles, ajoutassent foi à des miracles. »

Le préfet Junius Donatus lui dit alors : « Laisse là tous ces vains discours et épouse ton fiancé. » Le comte Archésilaüs repartit : « Cette fille est coupable de sacrilége, elle ne saurait contracter l'union matrimoniale. » Rufine répondit : « Comme tu dis, je ne puis prendre le parti du mariage ; car, si je désirais devenir l'épouse d'un homme, ce ne serait donc pas sincèrement que j'ai voué ma virginité au Christ Fils de Dieu. C'est pourquoi, écoute, comte Archésilaüs : cherche quelque autre à qui tes menaces puissent inspirer de l'effroi : pour moi, elles ne pourront ni m'enlever la palme de la virginité, ni me séparer de l'amour du Christ Fils de Dieu. »

Le préfet fit amener Seconde, et ordonna d'infliger, en sa présence, une rude flagellation à sa sœur Rufine ; car il espérait, ce sacrilége, que Seconde, cédant à la crainte, se

rendrait à ses persuasions. Mais elle, voyant sa sœur qu'on battait de verges, se mit à crier au juge : « Qu'est-ce que tu fais, ô homme pervers et contempteur du royaume des cieux ? Pourquoi est-ce que tu glorifies ma sœur, et que tu me déshonores, moi ? » Le préfet lui dit : « A ce que je vois, tu es encore plus insensée que ta sœur. » Seconde : « Ma sœur n'est point une insensée, et moi je ne déraisonne pas non plus ; mais nous sommes toutes deux chrétiennes. Et puisque nous confessons ensemble le Seigneur Christ, il est juste que nous soyons flagellées ensemble. La gloire du nom chrétien augmente avec les coups de verges, et elle compte autant de couronnes éternelles qu'elle recevra de plaies ici-bas. » Le préfet : « Exhorte donc plutôt ta sœur à se rendre, afin que vous soyez délivrées de cette infamie, et que vous puissiez être remises à vos fiancés dans toute la gloire de votre noblesse. » Seconde : « Tu te tourmentes pour de vaines terreurs, et tu t'inquiètes pour de frivoles promesses. Quant à nous, nous sommes si intimement éprises des charmes de la virginité, que nous préférons de beaucoup subir la mort plutôt que de la perdre. » Le préfet : « Et si on vous enlève cette virginité malgré vous, que ferez-vous alors avec le Christ ? » Seconde : « La virginité agréable au Christ Fils de Dieu consiste dans un cœur pur. Une vierge ne saurait perdre son intégrité tant qu'elle ne consent pas à abandonner la pureté : car la violence produit la souffrance, et la souffrance prépare la palme de la victoire. Tu as pris tes armes pour obtenir notre consentement, pour nous contraindre à vouloir ce que nous ne voulons pas, et à prendre plaisir à des choses que nous repoussons. Emploie donc sur nous le feu, les fouets, le glaive : autant de supplices tu nous infligeras, autant je compterai de sujets de gloire dans notre martyre ; et toutes les violences dont tu useras envers nous, seront pour nous autant de couronnes. Car c'est pour nous une grande gloire que les peines de tout genre que nous endurons pour l'amour du Christ ; et l'on ne peut dire qu'elle a été souillée celle qui, forte de

l'intégrité de son âme, a perdu par violence celle de son corps : c'est sur le consentement que l'on est jugé devant Dieu, qui aime la volonté quand elle est pure. »

Le préfet ordonna de les enfermer dans un lieu ténébreux et d'y faire pénétrer une fumée infecte. Mais après qu'on eut exécuté ses ordres, cette fumée se transforma en un parfum qui flattait délicieusement l'odorat. L'obscurité de la prison avait fait place à un jour lumineux ; les ténèbres devaient disparaître là où l'auteur des ténèbres était vaincu par la lumière même de Dieu. L'ordre vint ensuite de les tirer de là, et de les enfermer dans les bains de leur maison. On les jeta aussitôt dans une baignoire remplie d'eau bouillante. Deux heures après, des hommes rentrèrent pour enlever leurs corps; mais ils trouvèrent la baignoire froide et toute l'eau évaporée. Le préfet l'ayant appris, en fut stupéfait. Alors il commanda qu'on les menât sur une barque au milieu du Tibre, et qu'on les précipitât dans l'eau avec une grosse pierre qui serait attachée au cou des deux sœurs. Elles demeurèrent ainsi submergées pendant environ une demi-heure ; puis ces deux vierges qu'on avait jetées sans vêtements au milieu du fleuve, se montrèrent sur la rive, revêtues d'habits entièrement secs, exaltant le triomphe du Seigneur, et chantant la gloire du Christ. Quand on eut porté cette nouvelle au préfet, il dit au comte Archésilaüs : « Les filles que tu m'as amenées triomphent de nous par les effets de l'art magique, ou bien la sainteté règne vraiment en elles. Je te les rends donc comme tu me les as livrées ; je te laisse maître ou de leur faire subir leur sentence, ou de les relâcher. » Archésilaüs les fit conduire dans une forêt, sur la voie Cornélia, à dix milles de Rome, sur un terrain qu'on appelle Buxo, et il ordonna que l'une et l'autre y fussent décapitées, et qu'on y laissât leurs corps sans sépulture, exposés à la dent des loups.

Mais la grâce du Seigneur, qui n'avait point manqué à celles qui croyaient au Christ, ne les abandonna pas non plus

après leur mort. Une matrone nommée Plautilla, sur les terres de laquelle leur martyre avait été consommé, les aperçut dans une vision, parées de riches pierreries, et étendues sur un lit de repos ; elles lui dirent : « Plautilla, mets fin à ton idolâtrie et renonce à ton incrédulité ; crois au Christ ; puis viens dans ton verger, et tu trouveras nos corps : tu les inhumeras au même lieu où tu les auras découverts. » Plautilla, se levant aussitôt, se rendit à l'endroit indiqué ; y ayant trouvé les corps des saintes vierges sans mauvaise odeur et sans aucune lésion, elle se prosterna, elle crut et fit ériger un tombeau aux vierges du Christ. En ce même lieu la puissance de leurs prières produit de grands prodiges, pour la louange et la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, avec Dieu le Père et l'Esprit-Saint, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen. Ces deux saintes souffrirent le martyre le cinq des ides de juillet.

XXXV

LES ACTES DE SAINT PONTIUS.

(Vers l'an de Jésus-Christ 257.)

Ces Actes sont tirés de la collection des Bollandistes. Le P. Henschénius, qui les commente, en parle avec estime, et n'y trouve à reprendre que quelques superfétations que nous avons fait disparaître.

Qui peut avoir la foi, s'il ne plaît à Dieu de la lui donner ? qui peut souffrir le martyre, sans une grâce spéciale du Seigneur ? qui peut recevoir la couronne, sinon de la main de Jésus-Christ ? Moi donc, indigne d'une faveur si grande, mais qui ai eu le bonheur d'être élevé et instruit avec le saint martyr Pontius, encore qu'il ne m'ait pas été donné de partager sa fin glorieuse, j'espère néanmoins retirer quelque profit pour mon âme de sa généreuse confession, en m'en faisant le narrateur fidèle. J'atteste donc ici, devant le Christ et ses

anges, que je n'avance rien en ce récit que je n'aie vu de mes yeux et entendu de mes oreilles, puisque j'étais présent à la plupart des faits que je rapporte. Croyez donc sans réserve à ma sincérité, afin qu'au jour de la résurrection votre foi vous obtienne une part au bonheur dont jouit déjà ce saint martyr.

Il y avait à Rome un sénateur nommé Marc, dont la femme s'appelait Julia. Quoique mariés déjà depuis plusieurs années, ils n'avaient pas encore d'enfants ; ce qui leur causait une affliction bien grande, par la crainte qu'ils avaient de mourir sans héritiers de leur fortune. Cependant, en la vingt-deuxième année de leur union, Julia devint enceinte, et ils en eurent tous les deux une grande joie. Or, cinq mois après, ils allèrent visiter ensemble les temples des idoles, et y présenter leurs offrandes. Ils arrivèrent au temple de Jupiter, qu'on appelait le Grand. au moment même où le sacrificateur s'approchait de l'autel, la tête couverte des voiles sacrés. Saisi aussitôt du démon, ce prêtre arracha ses habits de fête et les déchira en mille pièces. Il poussait en même temps des gémissements affreux, remplissant le temple de hurlements épouvantables. « Cette femme, s'écria-t-il, porte en son sein un enfant qui détruira de fond en comble ce temple magnifique, et en pulvérisera les dieux. » Comme il ne cessait de répéter ces paroles, Marc et Julia, tout effrayés, s'enfuirent dans une maison voisine; là Julia, prenant une pierre, s'en frappait violemment le sein en disant : « Plût au ciel que je n'eusse pas conçu cet impie destructeur des temples, cet ennemi de nos dieux ! Mieux vaut mille fois que je le fasse périr et que je périsse moi-même avec lui. » Cependant, quand son terme fut arrivé, elle mit au monde un bel enfant sans aucun défaut, lorsqu'elle croyait lui avoir donné la mort par la violence des coups. Elle allait l'étouffer, quand le père survint et l'arrêta en disant : « Laisse-le; si Jupiter le veut, il saura bien se défendre de son ennemi ; pour nous, ne souillons point nos mains du sang de notre fils. »

L'enfant fut donc ainsi sauvé, et ils lui donnèrent le nom

de Pontius; mais, pour éviter tout malheur, jamais on ne le conduisit au temple des idoles. Quand il fut en âge convenable, on le fit étudier sous les plus habiles maîtres ; toutes les doctrines des philosophes lui devinrent familières, ainsi que les lettres et les arts, en sorte que sa mémoire cultivée retenait facilement plus de livres ou de traités qu'une bibliothèque assez vaste n'en eût pu contenir.

Un jour qu'il s'était levé de grand matin pour aller trouver son précepteur, il entendit en traversant une rue le chant des chrétiens qui, présidés par le saint pape Pontien, célébraient l'office de l'aurore. « Notre Dieu, disaient-ils, est au plus haut du ciel ; il règne dans le ciel et sur la terre : il a créé tout ce qu'il a voulu. Mais les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent : elles sont l'ouvrage de la main des hommes. Elles ont une bouche, et ne parlent point ; des yeux, et ne voient point ; des oreilles, et n'entendent point. Leurs mains ne peuvent rien toucher, leurs pieds ne sauraient se mouvoir. Leur gosier ne peut rendre aucun son ; leurs lèvres sont muettes ; car il n'y a point d'âme dans ces images trompeuses. Puissent donc tous ceux qui les ont faites leur devenir semblables, ainsi que quiconque se confie en elles ! » Entendant ces paroles, l'enfant s'arrêta , et poussant un profond soupir, il entra dans des réflexions profondes, se demandant ce que c'était que ce cantique. Enfin, touché de l'esprit divin, il fondit en larmes et s'écria : « O Dieu, dont on chante ici les louanges, daignez vous faire connaître à moi. » Et s'approchant résolûment du lieu de l'assemblée, il frappa à la porte à coups redoublés. Quelqu'un regarda d'en haut par une fenêtre et dit : « C'est un enfant qui demande à entrer. » Sur quoi le saint pape Pontien, touché par un mouvement secret du Saint-Esprit, répondit aussitôt : « Ouvrez-lui, et laissez-le venir à nous ; car le royaume des cieux appartient aux petits enfants. » Pontius quitta donc ses maîtres dans la rue, et prenant seulement avec lui un autre enfant nommé Valère, qui était son condisciple, il

entra. Quand ils furent montés au cénacle, et qu'ils eurent vu qu'on célébrait les saints mystères, ils se retirèrent un peu à l'écart en attendant la fin du sacrifice. Après quoi Pontius se prosternant aux pieds du pape, les embrassa avec larmes, et dit : « Je vous prie, ô très-saint Père, de m'expliquer ce cantique que vous chantiez tout à l'heure et où vous disiez : « Notre Dieu est dans le ciel ; les idoles des nations sont muettes, aveugles et sourdes ; elles ne sentent point et ne peuvent rien toucher. » Mais surtout, et c'est ce qui nous concerne davantage, je vous ai entendus dire : « Puissent leur devenir semblables tous ceux qui se confient en elles ! »

Le vénérable évêque lui répondit : « Je sais, mon fils, que Dieu a éclairé ton cœur pour que tu le cherches dans la vérité. Ne vois-tu donc pas que toutes ces statues sont faites de métaux, d'or, d'argent, d'airain ou de terre ? Qui ne sait que ces marbres ont été tirés de la carrière, placés sur des chariots, traînés par des bœufs et ainsi amenés sur le Forum ? Ce ne sont donc point des dieux, ces objets tirés du sein de la terre et qui y rentreront bientôt. Notre Dieu, au contraire, en qui nous mettons notre espérance, est dans le ciel. Il ne peut se voir des yeux du corps, mais seulement de ceux du cœur. Car comment peut-on dire qu'on a l'espérance de voir une chose, quand déjà on la voit clairement ? Pontius répondit : « Mon seigneur et mon père, qui ne sait que toutes ces idoles sont sans mouvement et sans vie ? Les rues et les places en sont pleines, ainsi que le Forum, le Capitole et tous les temples ; là on en voit de toute forme et de toute espèce, faites sans autre règle que le caprice de l'ouvrier. Qui ne les a vu placer sur leurs bases et consolider à l'aide du fer et du plomb, pour qu'elles y puissent tenir contre l'effort des vents et des tempêtes ? Nous savons en outre qu'elles ont été souvent enlevées par les voleurs ; comment en effet ces dieux qui ne savent pas se défendre pourraient-ils protéger ceux qui les adorent ? »

Le saint évêque Pontien, entendant des paroles si sages sortir de la bouche de cet enfant, le prit par la main et

voulut le faire asseoir à côté de lui. Mais Pontius résista en disant : « Le respect que je crois devoir aux maîtres qui m'enseignent les futilités des sciences profanes m'empêche de m'asseoir en leur présence ; comment donc oserais-je partager le siége de celui qui m'enseigne la voie de la vérité, en m'arrachant à l'erreur, et qui me ramène des ténèbres à la lumière ? » L'évêque répondit : « Le Seigneur Jésus notre maître nous a donné cet enseignement divin, de nous considérer tous comme égaux devant lui, en sorte que chacun traite son prochain comme il désire être traité lui-même. » Ensuite il ajouta : « As-tu encore ton père et ta mère ? » — Ma mère, répondit l'enfant, il y a deux ans qu'elle est morte. Mon père vit encore ; mais il est bien vieux, et je suis son unique enfant. — Est-il chrétien, demanda l'évêque, ou bien encore idolâtre ? » Pontius répondit que son père était plus que personne entêté de ses erreurs et attaché au culte des démons. « Eh bien ! mon fils, repartit l'évêque, Dieu qui, sans le secours d'aucun homme, a daigné éclairer les yeux de ton cœur, peut aussi dissiper les préjugés de ton père, et se servir de toi pour amener à la vie éternelle celui qui t'a donné cette vie du corps. Pour toi, mon cher fils, écoute-moi : crois en Jésus-Christ et reçois le baptême de la régénération, afin d'éteindre les ardeurs du feu éternel. » Il continua donc pendant plus de trois heures de l'instruire par de saints discours, en lui faisant connaître le royaume du Seigneur Jésus ; après quoi il le fit catéchumène, ainsi que son petit compagnon. Ils sortirent ensuite, joyeux comme deux agneaux qui reviennent d'un frais pâturage ; car ils avaient trouvé la véritable voie du salut. Chaque jour ils venaient ainsi vers le serviteur de Dieu pour se perfectionner dans la saine doctrine. Et le saint enfant Pontius, bien qu'encore seulement catéchumène, montrait tant d'ardeur pour observer les commandements de Dieu qu'il justifiait cette parole de l'Apôtre : « La grâce a surabondé là où le péché abondait auparavant. »

Quand l'heure de rentrer était arrivée, il saluait avec respect le vénérable évêque Pontien et tous les saints qui étaient avec lui; puis il retournait chez son père. Celui-ci, le voyant arriver, lui demandait souvent : « Mon fils, qu'as-tu appris aujourd'hui de tes maîtres ? — Depuis que j'étudie, répondait Pontius, jamais je n'ai eu de leçon aussi intéressante que celle d'hier ou d'aujourd'hui. » Son père se réjouissait là-dessus, croyant qu'il parlait de quelque nouvelle doctrine des philosophes. Mais Pontius ne cherchait qu'une occasion favorable pour le gagner à la foi de Jésus-Christ, et il lui dit un jour : « Mon seigneur et père, j'entends dire assez souvent que ces dieux à qui nous rendons hommage sont vains et sans pouvoir. Cette opinion commence à se répandre, et il nous est facile à nous-mêmes d'en vérifier jusqu'à un certain point la justesse; car ces statues, quoiqu'elles aient des membres imités de ceux du corps humain, ne peuvent toutefois s'en servir. Ne dépend-il pas du premier venu d'amener chez lui un ouvrier, et, en lui fournissant la matière convenable, de faire faire son dieu comme il l'entend ? En sorte que, selon la différence des fortunes, l'un adore l'or, un autre l'argent, un troisième l'airain, et ainsi des autres métaux. Je t'en prie, dis-moi si ceux que nous avons dans cette maison ont servi à quelque chose depuis qu'on les a placés là. — Non, jamais. — Alors, reprit le bienheureux Pontius, pourquoi les honorer, pourquoi leur offrir de l'encens ? » Le père à ces mots entra dans une grande colère, jusqu'à vouloir percer son fils d'un coup d'épée, et s'écria : « Tu fais injure à mes dieux. » Mais sa fureur s'apaisant par degrés, il lui dit : « Veux-tu donc, ô mon fils, que seuls dans toute la ville nous soyons sans dieux et sans sacrifices ? — Mon père, répondit Pontius, nous ne serions pas seuls; car il est déjà grand dans Rome le nombre de ceux qui offrent le véritable sacrifice au vrai Dieu. — Où donc les trouverons-nous? demanda le sénateur. — Tu n'as qu'à ordonner, répondit Pontius, et je t'amènerai quelqu'un qui t'expliquera tout ceci plus claire-

ment. — Va donc, j'y consens, » répondit le père. Sur quoi, Pontius, se tournant vers le jeune Valère, lui dit : « Voilà un coup parti de la main même de Dieu. » Et aussitôt, allant chercher le saint évêque Pontien, il le conduisit chez son père qui, après avoir été instruit, fut touché de la grâce, crut en Jésus-Christ, brisa de ses propres mains toutes ses idoles, et reçut le baptême avec son fils et toute sa maison.

Peu de temps après, ce bon vieillard vint à mourir. Le saint jeune homme, alors âgé de vingt ans, se trouva ainsi maître absolu de son sort Il vint trouver le saint pontife et lui apprit dans tous ses détails la mort de son père. Six mois après, des soldats vinrent le chercher pour le conduire malgré lui au sénat, où on le fit asseoir à la place laissée vacante par la mort de son père. Ce qui ne se fit point sans un dessein de la Providence, afin que, par l'entremise de Pontius, non-seulement le peuple, mais encore les empereurs eux-mêmes fussent appelés à la vraie religion. Dieu lui avait, du reste, donné une telle grâce que tous, tant au sénat qu'au palais, se sentaient prévenus en sa faveur.

Vers ce temps arriva la mort glorieuse du saint pape Pontien. Antéros lui succéda, et ne siégea guère plus d'un mois. Il fut remplacé par Fabien, qui montrait à l'égard du jeune Pontius une bienveillance vraiment paternelle. Ce saint jeune homme, déjà parfait dans l'amour de Dieu, livra tous ses biens à l'évêque, afin qu'ils fussent distribués aux pauvres, surtout aux fidèles indigents. Il me reste à dire comment, le premier, il a procuré la conversion des empereurs, et comment, combattant vaillamment le démon, il a mérité la palme du martyre par une glorieuse victoire.

En ce temps-là régnait l'empereur Philippe avec le prince Philippe son fils, et le bienheureux Pontius était leur ami intime. Comme il avait toujours ses entrées libres dans le palais, il alla un jour trouver les empereurs (c'était en la troisième année de leur règne, au millième anniversaire de la fondation de Rome). Comme donc ils allaient dans cette

occasion solennelle offrir un sacrifice à leurs dieux, ils dirent au bienheureux Pontius : « Allons rendre grâces aux dieux immortels qui nous font voir aujourd'hui révolue la millième année de Rome. » Pontius cherchait à s'excuser de son mieux ; les princes au contraire redoublaient leurs amicales instances pour l'emmener avec eux à ce sacrifice. Enfin, voyant que la Providence lui donnait une occasion favorable, Pontius leur dit : « O très-pieux empereurs, puisque vous avez reçu de Dieu votre couronne, pourquoi n'adorez-vous pas celui qui vous a placés en ce haut rang ? Pourquoi ne lui offrez-vous pas à lui seul le sacrifice de louange ? — Quoi donc ! répondit l'empereur. Mais c'est ce que je fais, et ce sacrifice que je vais offrir au grand dieu Jupiter n'est que pour le remercier d'avoir mis en mes mains la puissance souveraine. »

Pontius sourit et ajouta : « Prends garde, ô grand empereur, de te laisser aller à une erreur funeste. Dieu est au ciel ; il a tout créé par son Verbe, et il a donné la vie à tout par la grâce de son Saint-Esprit. » Le fils de l'empereur et l'empereur lui-même se récrièrent en disant : « Nous ne savons où tu veux en venir. »

Il leur demanda de nouveau : « Pensez-vous que Jupiter ait toujours existé ? — Non, répondirent-ils, car avant lui Saturne son père gouvernait paisiblement les peuples de l'Italie. — Et quand Saturne régnait encore en Crète, avant d'en être chassé par son fils Jupiter, l'Italie n'avait-elle donc pas déjà des peuples ? Chassé de son royaume, n'a-t-il pas trouvé ici des hôtes pour le recevoir ? O très-pieux princes, ne vous laissez donc pas séduire par les vaines imaginations des poëtes. Il n'y a qu'un Dieu qui est au ciel, Père de toutes choses, avec son Fils et le Saint-Esprit. Il a créé tout l'univers et le gouverne sans cesse par sa providence. » L'empereur, l'interrompant aussitôt, s'écria : « Tu nous dis qu'il n'y a au ciel qu'un seul Dieu, et maintenant tu nous parles de son Fils ? — Je vous le répète, dit Pontius, il n'y a qu'un seul Dieu qui a créé le ciel et la terre, la mer et tout ce que nous

voyons dans le monde. Il a terminé son ouvrage par la création de l'homme, le faisant à son image et le douant de l'immortalité. Il a soumis à la volonté de cette créature privilégiée tout ce qui est sur la terre, dans la terre et dans les eaux. Mais le diable, qui avait été chassé du ciel, voyant l'homme en si grand honneur, fut rempli d'envie et lui persuada de se montrer ingrat et désobéissant envers Celui de qui il tenait tous ces biens. L'homme, par son péché, perdit cette vie immortelle à laquelle il était destiné. Par sa désobéissance, il encourut la mort, non-seulement pour lui-même, mais aussi pour tous ses descendants. Enfin le diable, non content d'avoir ainsi dégradé l'homme, inventa, pour achever de le séparer de son Dieu, ces idoles que vous adorez maintenant comme des divinités.

« Cependant, comme il répugnait à la bonté de Dieu de laisser ainsi périr la créature qu'il avait faite à sa ressemblance, il a envoyé du ciel en terre son Fils unique par lequel toutes choses avaient été créées. Le Verbe prit donc une chair immaculée dans le sein d'une Vierge, et se fit homme pour régénérer l'homme déchu, pour rejeter dans le feu éternel le diable et ses satellites. Il s'est fait connaître par de nombreux et éclatants miracles, tels qu'on n'en avait jamais vu avant lui. Il a rendu la vue à des aveugles-nés; à sa voix, les paralytiques ont recouvré leur santé première qu'ils avaient perdue depuis de longues années; il a guéri des lépreux dont les chairs tombaient déjà en pourriture. Il a enfin ressuscité des morts, des morts de quatre jours, comme ce Lazare qu'il fit sortir du tombeau en présence d'une grande multitude de peuple. Il fit encore un nombre infini d'autres merveilles ; et qu'y a-t-il là d'étonnant ? Puisqu'il était l'auteur de la nature, il pouvait bien en suspendre les lois selon sa volonté. Mais les Juifs endurcis, loin de vouloir le reconnaître, le livrèrent au préfet Ponce-Pilate et crucifièrent le Dieu qui venait pour les sauver. Néanmoins, le troisième jour, il ressuscita et demeura encore quelque temps sur la terre après sa résurrection, conversant

avec les hommes. Par sa mort volontaire, il a détruit la mort que le diable nous avait donnée, et il nous a rendu la vie, afin que, comme lui-même une fois ressuscité ne meurt plus, nous aussi, après cette vie si courte et si misérable, nous ressuscitions pour vivre à jamais avec lui. Car en montant au ciel, il a ouvert la route à ses fidèles serviteurs. Voilà pourquoi celui qui méprisera cette voie de salut sera damné à jamais avec le diable; celui qui, au contraire, embrasse la sainte foi, habitera dans les royaumes célestes avec le Christ notre Seigneur. »

Pontius ayant fini ce discours et beaucoup d'autres que son zèle lui suggéra, la grâce divine toucha le cœur des empereurs, et ils crurent. Ils le prièrent d'achever dès le lendemain de leur exposer cette doctrine, afin de leur apprendre ce qu'ils devaient faire pour éviter la damnation, et pour jouir de l'immortalité avec les saints dans le ciel. Mais dès ce jour même ils renoncèrent aux sacrifices des idoles, et ordonnèrent qu'on célébrât seulement par des jeux le millième anniversaire de la fondation de Rome. Le bienheureux Pontius alla trouver aussitôt le saint évêque Fabien, qui gouvernait alors l'Eglise de Dieu, et lui raconta tout ceci en détail. Et le saint pape, se jetant à genoux avec lui, rendit grâces à Dieu en ces termes : « Seigneur Jésus-Christ, je rends grâces à votre saint nom de ce que, par le ministère de votre serviteur Pontius, vous avez attiré les empereurs à notre sainte foi. »

Le lendemain, ils se rendirent ensemble au palais, et le saint pape, ayant achevé d'instruire les empereurs, les baptisa. Par l'influence d'un tel exemple, beaucoup de Romains, abandonnant les faux dieux, vinrent en foule pour être instruits et recevoir le baptême.

Ceci dura pendant quatre ans, qui fut le temps du règne de ces empereurs, jusqu'à ce que, ayant été trahis et assassinés, Décius, leur meurtrier, monta sur le trône à leur place. Alors le Seigneur voulant purifier son Église comme

l'or par le feu de la tribulation, et jeter au feu la paille après l'avoir séparée du bon grain, permit que l'empire vînt ensuite aux mains des princes Gallus et Volusien, qui régnèrent deux ans et quatre mois dans l'idolâtrie. A peine parvenus au trône, ils rendirent, tous deux de concert, de sacriléges décrets, ordonnant que quiconque donnerait asile à des chrétiens et ne les livrerait pas immédiatement subirait les mêmes peines que ces impies. Ainsi, après quelque temps d'une tranquille paix, les enfants de l'Église eurent à supporter de nouveau une effroyable tempête.

Le bienheureux Pontius, voyant la fureur de la persécution, se cacha quelque temps dans Rome, en butte aux persécutions les plus acharnées des prêtres païens. Mais bientôt, ne trouvant plus de retraite assez sûre, il sortit de la ville pour obéir au précepte du Seigneur : « Quand on vous persécute dans une cité, fuyez dans une autre. » Car, selon qu'il est écrit ailleurs, « l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Il sortit donc de l'Italie, et alla se fixer dans une petite ville cachée au pied des Alpes et nommée Cimélia. Cependant la rage des tyrans ne cessait de s'accroître; ils résolurent de détruire entièrement le nom chrétien, et envoyèrent pour cet effet dans toutes les provinces des ministres de Satan avec des soldats pour faire exécuter leurs ordres. Celui qui fut envoyé en Gaule s'appelait Claudius, et Anabius était son assesseur. La première ville où ils entrèrent fut celle de Cimélia, et ils y offrirent un sacrifice aux démons. Puis, s'asseyant sur leur tribunal, ils ordonnèrent qu'on leur amenât tous les chrétiens que l'on pourrait saisir. On traîna le bienheureux Pontius à ce tribunal où Claudius et Anabius étaient assis. Le préfet s'écria d'une voix irritée : « Que l'on introduise Pontius. » (Ce qui se disait pour la forme, car il était déjà présent.) On répondit, suivant l'usage : « Le voici. » Alors Claudius lui dit : « Es-tu ce Pontius qui as troublé la ville de Rome par tes intrigues, et qui as séduit le cœur même des empereurs pour leur faire abandonner le culte des dieux ? — Je n'ai point causé de

troubles, répondit le saint ; je n'ai nui à personne ; je n'ai fait que détourner les hommes du culte des démons pour les amener au service du Verbe de Dieu. » Le préfet dit : « Nos puissants empereurs savent que tu es de famille noble : ils ont donc ordonné que tu adores les dieux, ou que tu subisses le châtiment de ton crime avec les esclaves et les plus vils malfaiteurs. — Le Christ est mon unique consolation, répondit le saint ; si, pour l'amour de lui, j'abandonne les biens terrestres, j'en acquerrai de célestes : et ce ne seront plus des richesses périssables, mais la gloire éternelle avec les saints anges : tel sera mon partage. » Le préfet reprit : « A quoi servent ces vaines paroles ? Sacrifie aux dieux, ou je vais briser ton corps dans les tortures. — J'ai déjà dit, répéta le saint martyr, que je suis chrétien ; jamais je n'offrirai de sacrifices aux démons. »

Claudius, voyant cette fermeté, ordonna de reconduire l'accusé en prison, jusqu'à ce qu'il eût fait son rapport aux empereurs, auxquels il écrivit en ces termes :

« Aux très-pieux et très-invincibles seigneurs toujours augustes Valérien et Gallien, empereurs, vos serviteurs.

« A notre entrée en Gaule, nous avons trouvé ce Pontius qui a excité tant de troubles à Rome ; il n'a point cessé d'être rebelle à vos ordres. Mais, comme il est du nombre des premiers sénateurs, nous l'avons seulement fait mettre en prison jusqu'à ce que vous ayez décidé comment il doit être puni. » Les empereurs répondirent : « Notre Majesté ordonne que, s'il refuse encore de sacrifier, vous le fassiez périr par tels supplices que vous voudrez. » Le préfet Claudius se fit amener de nouveau son prisonnier et lui dit : « Écoute les ordres salutaires de tes maîtres : ils ordonnent que tu sacrifieras aux dieux, ou que tu souffriras les tourments avec les autres condamnés. » Le bienheureux Pontius répliqua : « Je n'ai point d'autre maître que mon Sauveur Jésus-Christ, qui peut facilement me délivrer de ces tourments dont tu me menaces. — Je m'étonne, continua Claudius, qu'un homme noble et puis-

sant comme toi descende à une telle abjection. Tu reconnais donc pour ton Maître cet homme pauvre et méprisé que notre collègue Ponce-Pilate a fait crucifier pour je ne sais quel motif ; et tu ne veux pas donner ce titre aux souverains maîtres de l'État ! — Et moi, répondit le saint, je m'étonne bien plus encore que tu méconnaisses le Dieu du ciel et de la terre sous ces dehors méprisables qu'il a pris pour ton salut. Je m'étonne que tu sois assez insensé pour traiter d'homme obscur Celui que les anges adorent dans le ciel. S'il a été condamné par Pilate sur l'accusation des Juifs, c'est parce qu'il l'a bien voulu. Oh ! si tu voulais l'avouer pour ton Dieu et t'humilier devant lui, ton esprit s'élèverait jusqu'au ciel, et tu verrais au fond des abîmes ceux que tu reconnais maintenant pour de véritables dieux. Quant à tes princes, que tu dis être maîtres absolus de l'empire, ils iront en enfer pour avoir adoré ces statues de pierre et de bois, et ils y entraîneront avec eux tout le peuple qui leur obéit. Sachez donc que, si vous ne quittez vos erreurs, vous sortirez misérablement de cette vie, et qu'un juste jugement vous plongera dans le feu où brûlent maintenant ceux que vous adorez. »

Alors le préfet furieux cria aux licteurs : « Préparez tous les instruments de supplice : les chevalets, les ongles de fer, les torches, les lanières, et tous les autres que vous pourrez trouver ; car il faut mettre au grand jour la folie de cet homme. — Tout est prêt, répondirent les bourreaux. — Eh bien ! dit Claudius, placez-le sur le chevalet, afin qu'il sente la douleur courir par tous ses membres, et alors nous verrons si son Dieu le tirera de nos mains. » On obéit, et pendant ce temps le bienheureux Pontius disait : « Ton incrédulité accuse d'impuissance mon Seigneur Jésus-Christ ; mais je crois fermement qu'il saura bien empêcher toute ta fureur de me nuire. » Et en effet, dès qu'on l'eut étendu sur le chevalet et qu'on eut commencé de tourner violemment la roue, l'instrument se rompit et fut tellement pulvérisé qu'il n'en

resta rien ; en sorte que tous les assistants furent remplis d'une incroyable frayeur. Pour le saint, sans s'émouvoir, il disait d'un air joyeux : « Maintenant du moins crois à la puissance de notre Dieu ; car de même que dans ce moment il arrache les justes des mains de leurs persécuteurs, de même au jour du jugement il saura bien jeter les impies dans le feu éternel. »

La fureur du préfet redoubla à ces paroles ; Anabius, le voyant tout hors de lui, lui dit : « O le plus sage des hommes, tu sais qu'on nous a amené de la Dalmatie deux ours d'un taille extraordinaire; ordonne que l'on prépare un amphithéâtre pour que ce scélérat soit dévoré par eux. » On dressa donc un amphithéâtre par l'ordre du préfet, et le saint martyr entra dans l'arène. Deux bestiaires y entrèrent aussi, amenant les bêtes féroces qu'ils excitaient à coups de fouet, selon la coutume. Mais, arrivés au milieu de l'arène, les deux ours, à peine sortis de leurs cages, au lieu de se jeter sur l'homme de Dieu, attaquèrent chacun son conducteur, et les mirent tellement en pièces qu'on n'eût jamais pu reconnaître leurs corps. Puis, se dirigeant vers Pontius, ils n'osèrent venir jusqu'à ses pieds, étant tout souillés du sang des païens ; mais de loin ils léchaient la terre devant lui sans jamais lui faire aucun mal. Alors tout le peuple poussa ce cri qui monta jusqu'au ciel : « Il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu de Pontius, le Dieu des chrétiens ! »

Le préfet cependant ne fit que s'aveugler davantage, et, dans sa fureur, il se mit à crier : « Élevez un bûcher et placez-y tout ce qui peut activer la flamme; car si l'art magique des Marses fournit à ce rebelle des enchantements contre les serpents et les bêtes féroces, nous verrons s'il pourra charmer aussi le feu. » Le bienheureux Pontius répondit : « Pour quel crime veux-tu ainsi me jeter au feu ? Le feu éternel qui ne s'éteindra jamais deviendra ton partage. Mon Dieu qui a délivré de la fournaise les trois enfants de Babylone, peut bien me délivrer aussi. »

Pendant ce temps on construisait le bûcher ; quand il fut prêt, le préfet ordonna d'y jeter le serviteur de Dieu, après lui avoir lié les pieds et les mains. On obéit ; mais le feu, montant en tourbillons bien au-dessus des gradins de l'amphithéâtre, consuma tout le bois amoncelé sans toucher au serviteur de Dieu, et même sans nuire aucunement à ses habits. Le préfet, vaincu et confus, lui dit alors : « As-tu donc conjuré tous les genres de tourments, et penses-tu m'échapper toujours ainsi ? Voici tout près le temple d'Apollon ; viens-y et sacrifie. » Le bienheureux Pontius répliqua : « Je sacrifie à mon Seigneur Jésus-Christ un corps que j'ai conservé jusqu'ici pur de toutes les souillures des idoles. Vous au contraire, avec vos empereurs, qui persécutez les serviteurs de Jésus-Christ, vous tomberez tous sous les coups de la vengeance divine. Au reste, Dieu n'a pas permis que tu pusses me nuire : essaie néanmoins tous les tourments que tu voudras. » Le préfet, voyant sa fermeté, lui dit d'un ton flatteur : « C'est toi qui aurais dû être notre juge, puisque tu es un des principaux du sénat ; mais maintenant te voilà à notre jugement, puisque, aveuglé par ta folie, tu repousses la puissance et le bonheur. — La puissance de ce siècle, répondit Pontius, et les richesses du monde sont comme les nuées du matin que les hommes croient voir couvrir les montagnes et les mers, et qu'un souffle de vent dissipe en un instant : la gloire que j'attends, l'honneur que je désire, ne finissent jamais. » A ce moment, les juifs qui assistaient dans l'amphithéâtre se mirent à crier : « A mort, à mort, le malfaiteur ! » Alors le martyr, levant les mains au ciel : « Je vous remercie, dit-il, ô mon Dieu, de ce que de même que leurs pères criaient contre le sauveur Jésus : Qu'on le crucifie, qu'on le crucifie ! de même, ceux-ci sont avides de mon sang. » Le préfet, poussé par le démon, dit : « Non-seulement tu m'as fait injure à moi, mais encore aux empereurs nos maîtres. Conduisez-le donc, ajouta-t-il, sur le rocher qui est au bord du fleuve : tranchez-lui la tête, et précipitez son

corps. » Les satellites exécutèrent cet ordre, et ainsi le vénérable Pontius consomma son martyre, et son âme entra dans le ciel avec la palme de la victoire.

Peu de temps après s'accomplirent les prédictions qu'il avait faites. L'empereur Valérien fut pris par Sapor, roi des Perses ; et, sans avoir l'honneur de mourir par le glaive, il servit, tout le reste de sa vie, de jouet à son vainqueur : juste punition de ses crimes. Car chaque fois que le roi Sapor voulait monter à cheval, il faisait courber le dos à Valérien et s'en servait comme de marchepied. Quant à Gallien, comme il entrait à Milan, il fut assassiné par ses propres soldats. Le préfet Claudius et son assesseur Anabius furent saisis du démon à l'heure même de la mort du saint martyr. Claudius se coupa la langue avec les dents ; les yeux d'Anabius sortirent de leurs orbites par la force de la douleur et pendaient sur ses joues ; de sorte qu'en un instant l'un et l'autre périrent misérablement. Ce châtiment remplit d'une grande crainte les païens et les juifs de la ville, et l'on commença à honorer le sépulcre du bienheureux Pontius. Car ce Valère qui avait été le compagnon de son enfance avait enlevé son corps durant la nuit par crainte des païens. Il l'ensevelit au lieu même de son supplice. Ensuite, ayant acheté des greffiers la relation des interrogatoires et du supplice, et trouvant un navire prêt, il s'embarqua pour aller en Libye à cause de la persécution. — A Dieu, qui a reçu son martyr dans la vie éternelle, soit honneur et gloire, puissance et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.

XXXVI

LES ACTES DE SAINT LAURENT, ARCHIDIACRE DE L'ÉGLISE ROMAINE.

(L'an de Jésus-Christ 258.)

Ces Actes très-anciens appartiennent à la collection des Bollandistes. La plupart des Répons et des Antiennes de l'office de saint Laurent au Bréviaire romain en reproduisent les paroles, et l'on sait que cet office appartient à l'Antiphonaire grégorien.

Sur le mont Cœlius demeurait une femme veuve, qui avait passé trente-deux ans dans sa viduité. Elle recevait dans sa maison un grand nombre de chrétiens, puis des prêtres et des clercs, qui s'y tenaient cachés. Le saint archidiacre Laurent s'y étant rendu, prit des vêtements et les trésors de l'Église, et se mit à les distribuer ; il lava ensuite les pieds de tous les chrétiens. La sainte veuve nommée Cyriaque, se jetant alors à ses pieds, lui dit : « Je te conjure par le Christ de mettre tes mains sur ma tête, parce que j'y souffre de grandes douleurs. » Le bienheureux Laurent, faisant le signe de la croix, posa sur la tête de la veuve ses mains, avec le linge dont il essuyait les pieds des saints.

Se rendant ensuite au faubourg Canarius, il rencontra plusieurs chrétiens dans la maison de Narcisse, qui l'était aussi ; il leur lava les pieds et leur distribua des aumônes. Dans la même maison se trouvait un homme aveugle nommé Crescentius ; il pria le bienheureux diacre de mettre la main sur ses yeux. Alors le bienheureux Laurent dit avec larmes : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, te rende la vue ! » Il fit ensuite le signe de la croix, et les yeux de l'aveugle s'ouvrirent.

Comme on conduisait le bienheureux évêque Sixte avec

deux diacres pour consommer son martyre, le bienheureux Laurent, survenant alors, lui criait : « Ne m'abandonnez pas, ô père saint, car j'ai dépensé vos trésors, que vous m'aviez confiés. » Il fut saisi par les soldats, et livré au tribun Parthénius. Celui-ci alla annoncer à Valérien qu'il tenait en prison Laurent, archidiacre de Sixte, lequel avait des trésors cachés. L'empereur se le fit présenter, et après l'avoir entendu, le livra au préfet de la ville, qui le donna à garder à un certain Hippolyte ; et celui-ci le mit en prison avec plusieurs autres captifs.

Or, il y avait là un homme aveugle nommé Lucillus. Laurent lui dit : « Crois au Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et reçois le baptême, et il t'éclairera. » Lucillus répondit : « J'ai toujours désiré d'être baptisé au nom du Seigneur Jésus-Christ. » Alors le bienheureux Laurent le catéchisa ; puis, prenant de l'eau, il le baptisa, et ses yeux furent éclairés. Un grand nombre d'aveugles, ayant appris ce prodige, venaient trouver le bienheureux Laurent, qui posait sa main sur leur yeux, et ils recouvraient la vue. Hippolyte, témoin de ces merveilles, crut aussi, puis il fut fait catéchumène et ensuite baptisé.

Le bienheureux Laurent fut donc amené en présence du préfet, qui lui dit : « Il est temps de mettre fin à ton opiniâtreté ; donne les trésors que nous savons être déposés chez toi. » Laurent lui répondit : « Accorde-moi une trêve de deux à trois jours, et je te montrerai ces trésors. » Aussitôt il se mit en devoir de rassembler des aveugles et des boiteux, des infirmes et des pauvres, et il les tint cachés dans la maison d'Hippolyte. Le préfet avait annoncé à Valérien que Laurent lui avait promis les trésors, s'il voulait lui accorder un sursis.

Les trois jours étant donc expirés, Laurent se présenta au palais de Salluste, et le préfet lui dit : « Où sont les trésors que tu as promis de montrer ? » Le bienheureux Laurent introduisit alors dans le palais la multitude des pauvres qu'il

avait rassemblés, et dit à haute voix : « Ce sont là des trésors éternels qui jamais ne diminuent ni ne décroissent. » Le préfet lui dit : « A quoi bon tous ces retards ? Sacrifie aux dieux, et renonce aux arts magiques dans lesquels tu mets ta confiance. » Le bienheureux Laurent ayant répondu : « Pourquoi le diable vous presse-t-il de dire aux chrétiens : Sacrifiez aux démons ? » le préfet irrité ordonna qu'on le dépouillât et qu'on le frappât avec des fouets appelés scorpions. Durant ce supplice il disait : « Pour moi, je rends grâces à mon Dieu de ce qu'il a daigné me joindre à ses serviteurs ; mais toi, misérable, tu es tourmenté par ta folie et par ta fureur. » Le préfet dit alors : « Relevez-le, et placez devant lui tous les divers instruments de supplices. » On apporta aussitôt des lames ardentes, des lits de fer, des verges plombées et des cardes. On conduisit ensuite le bienheureux Laurent chargé de chaînes au palais de Tibère, pour y être interrogé.

Valérien s'étant assis sur son tribunal dans la basilique de Jupiter, on lui présenta Laurent, et il lui dit : « Sacrifie aux dieux, et ne te confie point dans les trésors que tu tiens cachés. » Le bienheureux Laurent lui répondit avec liberté : « Je suis plein de confiance et de sécurité par rapport à mes trésors. » Valérien, enflammé de colère, ordonna de le dépouiller et de le frapper avec des bâtons noueux. Tandis qu'on le frappait, Laurent criait à César : « Misérable, reconnais du moins à présent que je triomphe avec les trésors du Christ ! car je ne sens point tes tourments. » Valérien donna l'ordre de redoubler les coups, puis de lui appliquer aux côtés des lames de fer ardentes. Le bienheureux Laurent dit alors : « Seigneur Jésus-Christ, Dieu de Dieu, ayez pitié de moi votre serviteur ; car quand j'ai été accusé, je ne vous ai point renié ; quand on m'a interrogé, je vous ai confessé, ô Seigneur Jésus-Christ ! » Et comme on le frappait longtemps avec des verges plombées, il dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui, pour notre salut, avez daigné prendre la forme d'esclave, afin de nous délivrer de la servitude des démons,

recevez mon esprit. » Alors une voix se fit entendre : « Tu as encore d'autres combats à soutenir. »

On l'étendit ensuite sur le chevalet, et on le frappa très-cruellement avec les scorpions. Pour lui, il souriait ; et, rendant grâces à Dieu, il disait : « Vous êtes béni, Seigneur Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous faites une miséricorde que nous n'avons point méritée. Mais vous, Seigneur, dans votre bonté, faites-nous cette grâce, que tous ceux qui sont ici présents sachent que vous consolez vos serviteurs. » Alors un des soldats, nommé Romain, crut au Seigneur Jésus-Christ, et il dit au bienheureux Laurent : « Je vois devant toi un homme fort beau, qui, avec un linge, essuie tes membres ; je t'en conjure par le Christ qui t'a envoyé son ange, ne m'abandonne pas ! » Le bienheureux Laurent fut alors détaché du chevalet, et on le rendit à Hippolyte. Romain ne tarda pas à se présenter, apportant avec lui de l'eau ; et, se jetant aux pieds du bienheureux, il le pria de le baptiser. Laurent, ayant béni l'eau, le baptisa. Valérien, dès qu'il eut appris ce qui s'était passé, se fit amener Romain avec des satellites armés de bâtons noueux. Celui-ci, sans même être interrogé, se mit à crier : « Je suis chrétien ! » Et, sur l'ordre de Valérien, on le conduisit hors des murs par la porte Salaria, et il fut décapité le cinq des ides d'août. Le prêtre Justin enleva son corps pendant la nuit, et l'ensevelit dans une crypte située dans le champ de Véranus.

Le césar Valérien se rendit, de nuit, aux thermes, près du palais de Salluste. Là on lui présenta de nouveau le bienheureux Laurent, et on apporta en même temps tous les instruments des diverses tortures : verges plombées, bâtons noueux, lames ardentes, ongles de fer, tenailles ; puis il dit au saint martyr : « Renonce enfin à la perfidie de l'art magique, et dis-nous quelle est ta condition. » Le bienheureux Laurent répondit : « Quant à la naissance, je suis Espagnol ; mais j'ai été élevé à Rome, et depuis le berceau, je suis chrétien ;

on m'a instruit de toute la loi sainte et divine. » Valérien lui dit : « Sacrifie aux dieux ; autrement, cette nuit sera tout entière employée à tes tortures. » Le bienheureux Laurent répondit : « Ma nuit à moi n'a point d'obscurité, mais elle est resplendissante de lumière. » Et comme on le frappait sur la bouche avec des pierres, il souriait, reprenait courage et disait : « Je vous rends grâces, ô Christ, parce que vous êtes le Dieu de tous les êtres. »

On apporta alors un lit de fer à trois barreaux, et, après qu'on eut dépouillé le bienheureux Laurent de ses vêtements, on l'étendit sur ce gril, et on plaça dessous des charbons ardents. Tandis qu'on l'y retenait avec des fourches de fer, il dit à Valérien : « Je m'offre à Dieu en sacrifice de bonne odeur ; car le sacrifice agréable à Dieu, c'est la constance dans l'épreuve. » Or, les bourreaux ne cessaient d'activer le feu, en jetant de nouveaux charbons sous le gril, et avec leurs fourches de fer ils continuaient d'y retenir son corps étendu. Saint Laurent disait à l'empereur : « Apprends, misérable, combien est grande la puissance de mon Dieu ; car tes charbons me sont un doux rafraîchissement; mais ils te préparent un supplice éternel. Le Seigneur sait qu'étant accusé, je n'ai point nié ; interrogé, j'ai confessé le Christ ; sur les charbons ardents, je lui rends grâces. » Son visage était rayonnant d'une beauté céleste ; il disait encore : « Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné me fortifier. » Puis, levant les yeux vers Valérien, il lui dit : « Tiens, malheureux, tu as fait rôtir un côté, retourne-moi sur l'autre, et mange. » Puis, remerciant et glorifiant Dieu il dit : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que j'ai le bonheur d'entrer dans votre demeure. » Et il rendit l'esprit.

Dès le matin, au premier crépuscule, Hippolyte enleva son corps, et l'ensevelit avec des linceuls et des aromates; il donna ensuite avis au prêtre Justin de ce qu'il avait fait. Tous deux, en versant beaucoup de larmes, prirent le corps

du bienheureux martyr, et se rendirent au champ de Véranus, sur la voie Tiburtine, dans le verger de cette veuve Cyriaque, chez laquelle le martyr était allé la nuit, et qui lui avait donné le linge avec lequel il avait essuyé les pieds des saints. Ce fut là qu'ils l'inhumèrent, sur le soir, le deux des ides d'août. Durant trois jours, ils jeûnèrent et célébrèrent les veilles de la nuit avec une multitude de chrétiens. Le bienheureux Justin offrit le sacrifice de louange, auquel tous participèrent.

XXXVII

AUTRES ACTES DE SAINT LAURENT.

Nous ajoutons ici en entier le beau poëme de Prudence sur le martyre du grand archidiacre de l'Église romaine.

Cité, la mère autrefois des idoles, aujourd'hui l'épouse du Christ, Rome, sous la conduite de Laurent, tu as vaincu, tu triomphes des rites barbares.

Les rois superbes étaient soumis, les peuples asservis à ton frein ; aujourd'hui, c'est à des divinités monstrueuses que tu imposes le joug de ton empire.

Cette gloire manquait seule aux trophées de la ville qu'honore la toge de ses enfants : après avoir dompté la férocité des barbares, d'écraser l'infâme Jupiter ;

Et cela non plus avec les armées tumultueuses d'un Cossus, d'un Camille ou d'un César, mais dans la lutte sanglante de Laurent, d'un martyr.

La foi a combattu avec ses armes ; prodigue de son sang, elle a détruit la mort par la mort, et s'est faite elle-même sa propre victime.

Ainsi l'avait prédit un pontife ; Sixte, du haut de la croix

où il était attaché, voyant à ses pieds Laurent qui pleurait, lui avait dit :

« Sèche tes larmes, ne pleure pas mon départ ; frère, je te « précède ; toi aussi, bientôt, dans trois jours, tu me suivras. »

Ce fut la dernière parole de l'évêque, et cette promesse de gloire ne fut point trompeuse ; car le jour prédit apportait à Laurent sa couronne.

Avec quels accents, par quelles louanges célébrerai-je la longue suite de ses tourments ? Quels chants seront dignes de sa glorieuse mort ?

Il était le premier des sept qui se tiennent à l'autel le plus près du pontife ; supérieur aux autres diacres par son degré, il les surpassait encore en vertus.

Il avait la garde de la sainte barrière ; sous des clefs sûres et fidèles, il conservait l'arcane céleste de la maison de Dieu, et distribuait les trésors offerts par la piété.

Mais la soif des richesses dévore le préfet de la ville impériale ; ministre d'un prince cruel, il est altéré d'or et de sang.

Pour arracher par la violence des trésors cachés (car il pense que, au fond du sanctuaire, des talents sont enfouis et l'or entassé par monceaux),

Il se fait amener Laurent, et réclame le coffre où il tient renfermées tant de richesses, et les amas d'or et d'argent dont il a la garde.

« Vous avez coutume de vous plaindre, lui dit-il, et vous « accusez de cruauté notre justice, lorsque nous déchirons « les corps des chrétiens dans les tourments.

« Je laisse donc aujourd'hui les reproches emportés de la « violence ; et c'est avec calme et douceur que je demande « ce que de toi-même tu devrais offrir.

« On dit que, dans vos orgies, c'est la coutume de vos pon- « tifes, la règle de leur culte, la loi de la société qui vous unit, « de faire des libations dans des coupes d'or.

« On dit que dans des vases d'argent fume le sang de vos

« victimes , et que des chandeliers d'or dans vos mystères « noctures soutiennent les flambeaux.

« En outre, grand est parmi vous le soin des frères ; pour « eux , s'il en faut croire la renommée , on vend ses terres , « et l'on vous offre des milliers de sesterces.

« Ainsi les biens des aïeux sont adjugés dans de honteuses « enchères, et le fils déshérité gémit, réduit à l'indigence par « la sainteté de ses parents.

« Ces trésors, vous les cachez dans les réduits obscurs de « vos églises ; et vous appelez piété parfaite , dépouiller de « leur fortune des enfants innocents.

« Tire donc aujourd'hui de l'antre ténébreux où tu l'as « ensevelie, la riche proie que de criminels prestiges ont en-« levée à la crédulité.

« Le bien public la réclame, et le fisc et le trésor, pour ai-« der le chef de l'armée à payer la solde de ses guerriers.

« Vous avez pour loi, je le sais: Rends à chacun ce qui est « à lui. César reconnaît son image gravée sur vos pièces « d'or.

« Ce qui est à César, rends-le donc à César : je ne demande « rien que de juste. Ton Dieu, si je ne me trompe, n'a pas « de monaie frappée à son coin.

« D'ailleurs, quand il vint, il n'apporta point avec lui des « Philippes d'or. Sa voix vous a donné des préceptes ; mais « de bourse, il n'en avait pas.

« Prouvez que vous croyez vous-mêmes aux leçons que « vous donnez au peuple dans tout l'univers : faites l'abandon « généreux de votre or, et soyez riches en paroles. »

A ce discours , Laurent répond sans émotion ni trouble ; et comme s'il eût été prêt obéir, il semble déférer aux ordres du préfet.

« Notre Eglise, dit-il, je ne le nie pas, est opulente, et ses ri-« chesses sont immenses ; elle a beaucoup d'or, et personne « dans l'univers n'en a plus qu'elle.

« Auguste lui-même n'en a pas autant , Auguste le maître

« du monde, et dont toutes les monnaies portent le nom et
« l'image.

« Cependant je ne refuse pas de livrer le riche trésor de
« mon Dieu ; je découvrirai tout, j'étalerai à tes regards ce
« que le Christ a de précieux.

« Mais je demande une chose : accorde à ma prière quel-
« ques jours de délai, pour me mettre en état de tenir plus
« parfaitement ma promesse.

« Car il me faudra décrire par ordre tout le trésor du Christ,
« compter d'abord chaque pièce, puis en marquer le prix et
« la valeur. »

Le cœur du préfet se gonfle de joie; il dévore en tressaillant d'espérance un or qu'il voit déjà déposé dans son palais.

Ils convinrent d'un délai de trois jours ; Laurent est absous avec éloge ; il a donné sa parole, et sa parole est le gage d'une immense fortune.

Durant ces trois jours, il parcourt la ville, convoquant et rassemblant de nombreuses légions d'infirmes, et tous ceux qui mendiaient leur pain de chaque jour.

Ici, c'est un malheureux dont les yeux sont fixés sans vie au fond de leurs orbites ; il étend devant lui le bâton qui guide sa marche incertaine.

Là, c'est un boiteux, avec son genou brisé, ou sa jambe coupée, ou son pied plus court que l'autre ; il se traîne d'un pas inégal.

Celui-ci est dévoré par un ulcère d'où découle une humeur corrompue; chez celui-là, c'est une main desséchée que les nerfs, en se contractant, ont roidie.

Tels sont ceux que, sur toutes les places, le diacre va chercher; l'Église, leur mère, est accoutumée à les nourrir ; et Laurent, le dispensateur de son or, les connaît.

Il les compte, écrit le nom de chacun d'eux ; après les avoir disposés tous sur une longue file devant le temple, il leur ordonne d'attendre.

Cependant le jour fixé allait bientôt finir, et le feu de la

colère s'allumait au cœur du juge avare, qui réclamait la promesse que Laurent avait faite.

Le martyr lui dit : « Viens avec moi ; je veux te faire admi-
« rer, exposés au grand jour, les riches trésors que notre Dieu
« garde dans son sanctuaire.

« Tu verras un immense parvis tout étincelant de vases
« d'or, et sous de vastes portiques de longues piles de talents
« entassés. »

Après ce discours, il part ; le préfet n'hésite pas à le suivre. On arrive à la porte sacrée ; là se tenaient réunis les pauvres, essaims hideux, à l'aspect repoussant.

Les cris de leurs prières s'élèvent avec grand bruit ; le préfet est saisi d'étonnement et d'horreur ; il se tourne vers Laurent et jette sur lui un regard plein de trouble et de menace.

Mais Laurent aussitôt : « Pourquoi, dit-il, ce grincement
« de dents et ces menaces ? Qu'est-ce qui blesse ici tes regards ?
« Cette scène te semble-t-elle dégoûtante et vile ? mérite-
« t-elle donc l'horreur qu'elle t'inspire ?

« L'or, dont tu es si altéré, se forme dans les rochers,
« aux entrailles de la terre ; et pour l'arracher de ces mines
« profondes, on emploie le bras d'un criminel :

« Ou si quelquefois un fleuve, un torrent, le roulent dans
« leurs sables fangeux, cette fange et cette boue ont besoin
« d'être purifiées dans les flammes.

« L'or triomphe de la pudeur ; l'or corrompt l'intégrité de
« la justice. Par l'or, la paix s'éteint, la bonne foi périt, les
« lois elles-mêmes succombent.

« Comment, ce poison de la gloire, l'élèves-tu si haut et
« veux-tu en faire quelque chose de grand ? Un or plus vrai,
« si tu le cherches, c'est la lumière, c'est le genre humain.

« Or, ils sont les enfants de la lumière, ces pauvres que
« Dieu tient enchaînés à un corps débile, de peur que, dans
« les jouissances grossières, leurs âmes ne s'emportent à un
« fol orgueil.

« Des membres que la maladie dévore laissent à l'âme toute « son énergie ; des membres trop vigoureux affaiblissent l'in- « telligence.

« Un sang qui s'anime pour le vice apporte peu de vigueur ; « sa chaleur, épuisée dans le crime, n'engendre qu'une hu- « meur sans vie.

« Si le choix m'était donné, j'aimerais mieux voir dans de « cruelles douleurs briser tout mon corps, et conserver à mon « âme sa vie et sa beauté.

« Compare le mal sous ses deux aspects, vois la contagion « dans les deux parties de l'homme : la maladie du corps te « semble-t-elle plus hideuse que les ulcères qui rongent à la « fois l'âme et ses vertus ?

« Les nôtres, avec un corps débile, conservent intacte la « beauté de leur âme, et portent dans un cœur innocent des « charmes qu'aucune maladie n'a flétris.

« Chez vous, les corps les plus robustes sont souillés par « une lèpre intérieure ; l'erreur s'en va clochant sur ses pieds « mal assurés, et la fraude qui s'enveloppe de ténèbres devient « elle-même aveugle.

« Tous tes riches, avec l'éclat de leurs vêtements et de leur « or, je veux te montrer qu'ils sont plus faibles que le der- « nier de mes pauvres.

« Celui-ci s'enfle et s'admire sous sa robe de soie et dans « le char où il se fait traîner ; c'est un hydropique que l'or- « gueil au dedans a gonflé de ses eaux empoisonnées.

« Celui-là est un avare ; ses doigts se sont recourbés dans « ses mains, ses ongles s'arrondissent en crochets, et il ne « peut plus étendre des nerfs que le vice a contractés.

« Ce voluptueux qui mendie d'infâmes jouissances au- « près des victimes de la débauche publique, c'est un être « hideux, tout souillé de la fange et des ordures où il se « traîne.

« Et celui qu'agite l'ambition, que la soif brûlante des hon- « neurs dévore, n'est-ce pas une fièvre cachée dont il respire

« les ardeurs, un feu sourd qui fait bouillonner le sang de
« ses veines ?

« D'autres qui, incapables de contenir leur langue, sont
« impatients de publier ce qu'il faudrait taire, sont attaqués
« et piqués au cœur ; leur mal, c'est la gale du cœur.

« Pourquoi parlerais-je de ces poitrines que gonfle la tu-
« meur de l'envie ? ou encore de ces plaies purulentes et
« livides de la calomnie ?

« Toi même, qui siéges dans Rome, tu méprises le Dieu
« éternel et tu adores les infamies de tes démons ; évidem-
« ment, une maladie funeste te dévore.

« Quant à ces pauvres que ta fierté dédaigne, que ta sagesse
« a maudits, bientôt, dépouillant ces membres couverts d'ul-
« cères, ils renaîtront à la vie ;

« Lorsque, libres enfin et dégagés des liens d'une chair
« corrompue, ils brilleront des splendeurs de l'immortelle
« vie, dans la maison du Père,

« Non plus dégoûtants et faibles, comme ils paraissent
« maintenant ; mais éclatants de gloire sous leurs robes de
« pourpre et leurs couronnes d'or ;

« Alors, s'il m'était permis, j'évoquerais un à un, sous tes
« yeux, les puissants du siècle.

« Tu les verrais couverts de haillons; la morve coule de
« leurs narines, la bave inonde leur menton, et à leurs pau-
« pières chassieuses s'attache une humeur fétide.

« Les ténèbres, la pourriture, la lèpre n'ont rien de plus
« hideux qu'un pécheur ; ses crimes sont une plaie toujours
« ouverte, et l'infection s'en exhale comme d'un soupirail
« de l'enfer.

« Les âmes autrefois idolâtres de la beauté de leurs corps
« sont condamnées, par un juste retour, à subir les formes
« les plus repoussantes.

« Tu vois donc ici rassemblé tout l'or que je t'avais pro-
« mis ; cet or, le feu ne saurait l'atteindre, ni le voleur l'en-
« lever.

« Mais, afin que tu ne croies que le Christ est pauvre, j'y
« veux ajouter les diamants, les pierres les plus riches et du
« plus brillant éclat, qui font l'ornement de ce temple.

« Contemple ces vierges sacrées, admire ces chastes veu
« ves, qui, après les épreuves d'un premier lit nuptial, n'ont
« point connu de second hymen.

« C'est le noble collier de l'Église ; ces diamants sont la
« parure de l'Épouse, les joyaux de la dot avec laquelle elle a
« gagné le cœur du Christ ; c'est l'ornement de son noble
« front.

« Voilà nos richesses, reçois-les ; par elles, tu embelliras la
« ville de Romulus, tu multiplieras les trésors du prince, toi-
« même y trouveras l'opulence. »

« — Il se rit de nous, s'écrie enfin le préfet frémissant de
« rage ; avec toutes ses figures, il nous raille à plaisir. Et tu
« vis encore, tête insolente !

« Vil esclave que la fourche réclame, crois-tu avoir impu-
« nément débité tes odieux mensonges sur le ton grossier des
« tréteaux, comme le bouffon qui vient danser ses farces
« infâmes ?

« Est-ce la règle de votre urbanité de nous prodiguer l'in-
« sulte et la moquerie ? Ai-je été vendu pour servir de thème
« à vos risées ?

« Qu'est devenue la sévérité des lois et le respect dû aux
« faisceaux des magistrats ? Est-ce que la hache du licteur
« s'est émoussée par trop de douceur et de mollesse ?

« Tu dis en toi-même : Je l'affronterai volontiers : la mort
« est le vœu du martyr. Ce sont là, je le sais, vos vaines
« croyances.

« Mais je n'accorderai pas à tes désirs le sacrifice facile
« d'une mort précipitée ; non, je ne veux pas te donner de
« mourir d'un seul coup.

« Je retiendrai en toi la vie ; je la prolongerai dans des sup-
« plices sans fin ; et la mort, comme une chaîne qui ne peut se
« rompre, traînera lentement sur toi ses cruelles angoisses.

« Qu'on étende un lit de charbons embrasés à moitié, de « peur que la flamme trop ardente, envahissant la bouche « de ce rebelle audacieux, ne pénètre jusqu'à la retraite du « cœur.

« Que le feu semble languir et s'éteindre, entretenu seule- « ment par un souffle léger, de manière à étendre par de- « grés les tourments sur des membres à demi consumés.

« Il est heureux qu'entre tous les autres ce soit le chef de « leurs mystères qui nous est aujourd'hui livré ; lui seul « apprendra à tous par son exemple le sort qui bientôt les « attend.

« Monte, le bûcher est prêt ; étends tes membres sur ce « lit, il est digne de toi ; et puis, s'il te plaît, répète que le » Vulcain que j'adore n'est rien. »

Ainsi parlait le préfet, et les cruels bourreaux autour du martyr se mettent en devoir d'enlever ses vêtements, de lier ses membres et de les étendre avec violence.

Tout à coup le visage de Laurent resplendit d'une éclatante beauté, la lumière l'environne de ses feux. Tel brillait le visage du Législateur, lorsqu'il descendit de la montagne.

Les Juifs qui se prostituaient au veau d'or avaient pâli d'effroi et détourné en tremblant leurs yeux, incapables de soutenir la présence de Dieu.

Telle encore avait resplendi la face glorieuse d'Etienne, quand, à travers la grêle de pierres qui pleuvait sur sa tête, il vit les cieux ouverts.

Cette lumière fut contemplée de loin par les frères nouvellement purifiés, et que le baptême venait de rendre capables de jouir du Christ.

Mais l'aveuglement des impies étend sur leurs regards les sombres voiles d'une nuit épaisse que la clarté ne pénètre pas.

Ainsi la plaie d'Égypte, qui condamnait aux ténèbres les barbares, laissait aux Hébreux la brillante lumière d'un beau jour.

Bien plus, l'odeur qui s'exhale des chairs brûlées du

martyr n'est pas la même pour tous ; pour les uns vapeur fétide, elle est aux autres un délicieux parfum.

Le sens est le même ; l'exhalaison qui le vient saisir est différente ; chez les uns, elle le déchire par ses atteintes vengeresses; chez les autres, elle le flatte doucement.

Ainsi fait Dieu, lui le feu immortel ; car le Christ est le feu véritable ; de sa lumière il inonde délicieusement les justes, et dévore les coupables.

Quand la flamme, après un long supplice, eut brûlé tout un côté, Laurent, du gril où il est étendu, adresse à son juge cette parole brève, mais énergique :

« Retourne mon corps ; cette partie est maintenant cuite à « point; fais-en l'essai, et vois si ton Vulcain a rempli son « office. »

Le préfet ordonne qu'on le retourne. Le martyr lui dit alors : « Ce côté est à point, mange ; et goûte, des chairs « rôties et crues, quelles sont les meilleures. »

En parlant ainsi, le martyr souriait doucement ; puis il regarda le ciel, et, gémissant sur les malheurs de la cité de Romulus, il fit à Dieu cette prière :

« O Christ, Dieu unique, splendeur, vertu du Père, auteur « de la terre et des cieux, toi dont la main éleva ces rem-« parts ;

« Toi qui as placé le septre de Rome au-dessus des desti-« nées de l'humanité , dans tes conseils, tu as voulu que le « monde entier cédât à la toge et se soumît aux Romains ;

« Afin de réunir sous une loi unique tant de nations divi-« sées de mœurs, de coutumes, de langage et de sacrifices.

« Ce moment est venu ; le genre humain tout entier a passé « sous l'empire de Rémus ; l'unité remplace maintenant la « dissemblance des usages.

« Ton dessein, ô Christ, avait été d'enlacer l'univers d'une « même chaîne, sous l'empire du nom chrétien ;

« Fais donc, fais chrétienne aujourd'hui, en faveur de « ceux des Romains qui sont à toi, cette Rome , l'instrument

« et le centre de l'unité pour les autres villes qui invoquent « ton nom ;

« Car c'est en elle que les membres se réunissent en un seul « tout mystérieux. L'univers a subi la loi de douceur ; que le « jour vienne où sa superbe capitale,

« Sous ce joug de grâce qui a réuni les races les plus enne- « mies, adoucisse aussi sa fierté ; que Romulus, à son tour, « devienne fidèle, et que Numa s'abaisse devant la foi.

« Dans le secret sanctuaire de son foyer, le successeur de « Caton vénère honteusement encore les Pénates, autrefois « chassés de Troie ;

« Le sénat honore encore Janus aux deux visages ; il per- « siste à rendre un culte dégoûtant, hérité de ses pères, au « dieu Sterculus.

« Efface, ô Christ, ce déshonneur ; envoie ton Gabriel mon- « trer aux aveugles fils d'Iule quel est le Dieu véritable.

« Déjà, nous chrétiens, nous possédons le gage assuré de « cette espérance ; déjà règnent dans Rome les deux princes « des apôtres :

« L'un, noble instrument de la vocation des gentils ; l'autre, « assis sur la première chaire, a reçu le soin d'ouvrir et de « fermer les portes de l'éternité.

« Fuis, incestueux Jupiter, délivre Rome de ta présence ; « fuis et laisse en sa liberté le peuple du Christ.

« C'est Paul qui te poursuit ; c'est le sang de Pierre qui crie « contre toi ; paie maintenant les forfaits de ton Néron.

« Je vois venir un prince, un empereur serviteur de Dieu ; « son zèle s'indignera de voir Rome esclave des sacrifices « d'ignominie.

« Il viendra fermer les temples ; il en scellera les portes « d'ivoire. Par son ordre, d'éternels verrous en défendront « le seuil.

« De ce jour, le marbre ne verra plus l'impur sang des vic- « times souiller sa blancheur ; et les idoles, spectacle désor- « mais innocent, demeureront debout sans hommages. »

Ainsi finit sa prière, et en même temps se rompit le lien de chair qui l'arrêtait encore ; son âme s'envola de ses lèvres avec le dernier souffle de sa voix.

Son corps fut emporté par des citoyens illustres, heureux de courber leurs têtes sous un si précieux fardeau ; l'héroïque liberté du martyr leur avait inspiré de s'attacher au Christ.

Au fond de leur cœur s'était éveillé tout à coup un noble sentiment, et l'amour du Dieu très-haut leur avait fait détester les vaines folies qui les captivaient naguère.

Dès ce jour commença à se refroidir le culte des dieux infâmes ; la foule, dans leurs temples, fut plus rare ; on courut aux autels du Christ.

Ainsi Laurent, dans le combat, n'avait point armé son flanc d'un glaive ; mais, arrachant le fer à l'ennemi, il en avait retourné contre lui la pointe.

Le démon avait pressé dans une lutte acharnée l'invincible témoin de Dieu ; il tombait lui-même percé de coups, et demeurait à jamais terrassé.

La mort du saint martyr fut la véritable mort des idoles ; Vesta vit déserter son temple, le palladium de l'empire, sans pouvoir le venger.

Tous ces Romains, qui avaient coutume de suivre les rêveries de Numa, aujourd'hui se pressent dans les églises du Christ, et chantent des hymnes au martyr.

Même les gloires du sénat, naguère Luperques et Flamines, aujourd'hui baisent avec respect le seuil du temple des apôtres et des martyrs.

Nous voyons d'illustres familles, de grands noms dans les deux sexes. offrir en vœu leurs enfants, gages des plus brillantes espérances.

Le pontife. autrefois orné des bandelettes des dieux, est enrôlé sous l'étendard de la croix ; et ta basilique, ô Laurent, est visitée par la vestale Claudia.

O trois et quatre fois et sept fois heureux l'habitant de

Rome, qui t'honore dans le sanctuaire où reposent tes ossements;

Qui peut se prosterner devant eux, arroser de ses larmes, presser de sa poitrine la terre qu'ils ont sanctifiée, et faire entendre là le cri de sa prière!

Pour nous, Vascons de l'Ibérie, la double chaîne des Alpes nous sépare, et les sommets des Cottiennes et les neiges éternelles des Pyrénées.

A peine sait-on combien Rome est peuplée de saintes dépouilles, combien est riche le sol romain où fleurissent tant de sépulcres sacrés.

Mais si nous sommes privés de ces biens, si nous ne pouvons contempler de près les traces du sang, du moins nous pouvons contempler le ciel de loin.

Et c'est là, glorieux Laurent, que nous cherchons le souvenir de tes souffrances; car tu as deux palais pour demeure, l'un ici-bas pour ton corps, et le ciel pour ton âme.

Le ciel, dans ses splendeurs ineffables, t'a admis au droit de cité; aux premiers rangs de son éternel sénat, tu portes la couronne civique.

Il me semble voir, tout éclatant de pierreries, le héros que la Rome céleste s'est choisi pour consul perpétuel.

La puissance qui t'est confiée, les hautes fonctions dont tu as la charge, je les mesure aux transports de joie des citoyens dont tu exauces les prières.

Quiconque prie, voit sa demande exaucée. Tout apportent à tes autels leurs prières, leurs sacrifices et leurs vœux, et personne n'ent revient triste.

Sois toujours avec tes enfants de la cité reine; nourris-les, comme un père, dans le sein de ton inépuisable tendresse.

Mais parmi ces soins, ô toi la gloire du Christ, écoute les accents rustiques d'un poëte qui confesse les péchés de son cœur, et veut dévoiler ses fautes.

Je suis indigne, je le reconnais, je le sais, indigne que le

Christ m'exauce ; mais avec des martyrs pour patrons, je puis obtenir le remède à mes maux.

Ecoute donc avec bonté un suppliant que le Christ a droit d'accuser ; Prudence est encore esclave de son corps ; délivre-le des liens du siècle.

XXXVIII

LES ACTES DE SAINT CYPRIEN, ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

(L'an de Jésus-Christ 258.)

Nous donnons d'abord ces Actes qui sont proconsulaires dans la première partie, et ont été reproduits dans la collection de dom Ruinart.

Sous le quatrième consulat de l'empereur Valérien et le troisième de Gallien, le trois des calendes de septembre, à Carthage, dans la chambre du conseil, le proconsul Paternus a dit à l'évêque Cyprien : « Les empereurs Valérien et Gallien ont daigné m'adresser des lettres par lesquelles ils ordonnent à quiconque ne suit pas la religion de Rome, d'embrasser les cérémonies du culte qu'elle professe ; c'est pourquoi j'ai dû t'interroger : qu'as-tu à répondre ? » L'évêque Cyprien a dit : « Je suis chrétien et évêque. Je ne reconnais point d'autres dieux que le seul et vrai Dieu, qui a créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. Nous chrétiens, c'est là le Dieu que nous servons ; c'est à lui que tous les jours et toutes les nuits nous offrons nos prières, pour nous, pour tous les hommes, et pour la conservation des empereurs eux-mêmes. » Le proconsul Paternus a dit : « Tu persévères dans cette résolution ? » L'évêque Cyprien a répondu : « La résolution d'une âme qui a connu Dieu est bonne et ne saurait changer. » Le proconsul Paternus a dit : « Tu pourras donc, exilé par l'ordre de Valérien et de Gallien, partir pour la ville de Curube ? » L'évêque Cyprien a dit : « Je pars. » Le proconsul Paternus a dit : « Ce

n'est pas seulement au sujet des évêques, mais aussi des prêtres, que les empereurs ont daigné m'écrire. Je veux savoir de ta bouche les noms de ceux qui demeurent à Carthage. » L'évêque Cyprien a répondu : « Vos lois ont sagement proscrit les délateurs ; je ne puis donc ni te les livrer, ni les découvrir. On les trouvera dans les cités où ils sont répandus. » Le proconsul Paternus a dit : « Aujourd'hui, c'est à Carthage que je fais mes recherches. » Cyprien a répondu : «Notre loi défend de se livrer soi-même aux juges ; ce serait d'ailleurs violer les règlements que tu as faits ; ils ne viendront donc point d'eux-mêmes se mettre entre tes mains. Mais fais-les chercher : tu les trouveras. » Le proconsul Paternus a dit : « Je saurai les trouver. » Ensuite il a ajouté : « Nos empereurs ont encore défendu qu'on fît des réunions quelque part que ce soit et qu'on entrât dans les cimetières. Quiconque violera cette défense si pleine de sagesse, sera puni de mort. » L'évêque Cyprien a répondu : « Fais ce qui t'est ordonné. »

Alors le proconsul Paternus donna l'ordre que le bienheureux évêque Cyprien fût conduit en exil. Il y était déjà depuis un temps assez long, lorsque le proconsul Aspasius Paternus fut remplacé par Galerius-Maximus. Celui-ci rappela d'exil l'évêque Cyprien, et voulut qu'on le lui amenât. Le saint évêque que Dieu s'était choisi pour son martyr revint don de la ville de Curube, lieu que le proconsul Aspasius Paternus lui avait assigné pour exil ; et, par l'ordre du ciel, il se retira dans ses jardins, en attendant qu'on vînt le prendre, comme une vision céleste l'en avait averti. Enfin, après quelques jours passés dans cette attente, tout à coup aux ides de septembre, sous le consulat de Tuscus et de Bassus, deux officiers, dont l'un avait le titre de *strator*, l'autre d'*equistrator* auprès de Galerius-Maximus, vinrent l'arrêter, le firent monter sur un char, le placèrent au milieu d'eux et le conduisirent à Sexti, où le proconsul Galerius-Maximus s'était retiré pour soigner sa santé. Mais, par suite même de ces soins, le proconsul Galerius-Maximus ordonna que l'on gardât

Cyprien pour lui être présenté un autre jour. En attendant, Cyprien fut reçu dans la maison d'un personnage de l'ordre des *Clarissimes,* premier officier du proconsul Galerius-Maximus. Cette maison était située au bourg de Saturne, entre Vénéria et Salaria. Les frères y accoururent en foule, et Cyprien, averti de ce nombreux concours, et les voyant lui-même stationner en masse confuse dans le bourg, devant la porte de l'officier qui lui donnait l'hospitalité, ordonna que les jeunes filles fussent réunies dans un lieu séparé.

Enfin le dix-huitième jour des calendes d'octobre, dès le matin, la foule se réunit à Sexti, d'après les ordres qu'avait donnés le proconsul Galerius-Maximus. Le même jour, le proconsul Galerius-Maximus, siégeant dans son palais de Sauciolum, se fit présenter Cyprien. Quand on l'eut introduit, le proconsul Galerius-Maximus dit à l'évêque Cyprien : « Tu es Thascius Cyprien ? » L'évêque Cyprien répondit : « Je le suis. » Le proconsul Galerius-Maximus dit : « Ne t'es-tu pas donné comme le pape d'une secte d'hommes sacriléges ? » L'évêque Cyprien répondit : « Je suis évêque. » Le proconsul Galerius-Maximus dit : « Nos très-sacrés empereurs ordonnent que tu sacrifies aux dieux. » L'évêque Cyprien dit : « Je ne sacrifie pas aux dieux. » Galerius-Maximus dit : « Prends soin de ta vie. » L'évêque Cyprien répondit : « Exécute tes ordres. Dans une cause aussi juste, je n'ai rien à délibérer. »

Galerius-Maximus prit un instant l'avis de son conseil, et prononça à regret la sentence, en ces termes : « Il y a longtemps que tu fais profession d'impiété ; tu t'es associé, dans une criminelle conspiration, grand nombre de complices ; tu t'es constitué l'ennemi des dieux de Rome et de ses lois sacrées. Les pieux et très-saints empereurs Valérien et Gallien, Augustes, et Valérien, très-noble César, n'ont pu obtenir ton retour aux rites sacrés de leur culte. C'est pourquoi, parce que tu es convaincu d'avoir été l'auteur et comme le porte-étendard des crimes les plus exécrables, tu serviras d'exemple à ceux que ta scélératesse s'était associés. Tu scelleras de ton sang la loi

de l'empire. » Après ce discours, il lut à haute voix le décret suivant inscrit sur des tablettes : « Nous ordonnons que Thascius Cyprien périsse par le glaive. » L'évêque Cyprien répondit : « Grâces soient rendues à Dieu ! »

Après cette sentence, la foule des frères disait : « Que nos têtes tombent avec la sienne. » Un mouvement tumultueux s'éleva dans cette multitude, et ils le suivirent en grand nombre. Cyprien fut ainsi conduit dans la plaine de Sexti ; là, il ôta son manteau, mit les genoux en terre et pria quelque temps prosterné. Puis il se dépouilla de sa dalmatique qu'il remit aux diacres ; il ne garda qu'une simple tunique de lin, et attendit ainsi le bourreau. Quand il fut arrivé, Cyprien lui fit donner vingt-cinq pièces d'or par les frères. Ceux-ci cependant jetaient devant l'évêque des linges et des mouchoirs (afin de recueillir le sang). Puis le bienheureux Cyprien se banda lui-même les yeux ; mais ne pouvant se lier les mains, Julien prêtre et Julien sous-diacre les lui attachèrent, et il reçut en cet état le coup de la mort. Son corps, pour ne pas occuper la curiosité des païens, fut transporté non loin de là ; mais durant la nuit on le porta, en grande pompe, au chant des hymnes et à la lueur des flambeaux, sur un terrain qui appartenait à un procurateur de la province, nommé Macrobius Candidianus, sur le chemin de Mappalia, près des Viviers. Peu de jours après, mourut le proconsul Galerius-Maximus.

Ainsi le bienheureux Cyprien consomma son martyre, le dix-huitième des calendes d'octobre, Valérien et Gallien étant empereurs, mais Jésus-Christ régnant, lui Notre-Seigneur, à qui est l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

XXXVIII

AUTRES ACTES DE SAINT CYPRIEN.

Nous donnons ici comme complément le récit du martyre de saint Cyprien, d'après la narration du diacre Pontius, dans la Vie de ce grand évêque.

Les vertus et les mérites du saint évêque Cyprien ne devaient point échapper à la gloire de la proscription. L'exil fut sa première récompense ; car c'est une loi constante pour l'impiété de payer les plus grands bienfaits par ses plus cruels châtiments. Les réponses du pontife de Dieu à l'interrogatoire du proconsul sont consignées dans les Actes. On chassa donc de la ville celui qui venait d'arracher la ville au fléau de la peste ; on exila celui qui, au moment où tout le monde fuyait l'horrible spectacle de la cité, avait multiplié les veilles et pourvu avec une inépuisable bonté à ce que la république, la patrie déserte et abandonnée, s'aperçussent moins de l'absence de nombreux exilés. Mais la providence divine voulut que le lieu de son exil offrît en même temps à Cyprien de vastes espaces, et pour la méditation un asile solitaire. Le Seigneur accomplissait ainsi la promesse qu'il a faite à ceux qui cherchent le royaume de Dieu et sa justice. Je ne parle point du nombreux concours de frères qui venaient le visiter, et dont la charité suppléait en quelque façon à tout ce qui lui avait été enlevé. Mais je ne puis taire l'admirable visite qu'il reçut de Dieu. Dieu, en effet, voulut que son ministre eût dans l'exil une certitude entière de son sacrifice et de la mort qui le menaçait, en sorte que l'on doit reconnaître que la ville de Curube possédait moins un exilé qu'un martyr.

Le premier jour que nous passâmes dans ce lieu (car la tendresse de sa charité avait daigné me choisir, entre ceux

qui composaient sa maison, pour partager volontairement avec lui son exil ; et plût à Dieu que j'eusse pu partager aussi son martyre !) : « Je n'étais pas encore tout à fait endormi, me dit-il, lorsque m'apparut un jeune homme d'une taille extraordinaire ; il me conduisit au prétoire, et me présenta au proconsul, qui était assis sur son tribunal. Celui-ci m'eut à peine vu qu'il se mit aussitôt à tracer sur une tablette une sentence que je ne pouvais connaître ; car il ne m'avait point fait subir l'interrogatoire accoutumé. Mais le jeune homme, qui se tenait debout derrière lui, par une indiscrète curiosité, lut tout ce qui avait été écrit ; et parce que de la place où il était il ne pouvait me parler, il m'en expliqua le contenu par des signes. En effet, étendant la main et figurant la lame d'un glaive, il imita le coup ordinaire du bourreau sur sa victime. Ainsi il m'indiquait dans un langage muet, mais expressif, ce qu'il voulait me faire entendre. Je compris que la sentence de mon martyre allait s'exécuter. Aussitôt je m'adressai au proconsul et lui demandai un jour de sursis, pour mettre ordre à mes affaires. Je répétai longtemps ma prière ; enfin, il se mit à écrire de nouveau sur sa tablette, mais sans que je pusse savoir ce que c'était ; cependant il me sembla, au calme de son visage, que, touché de la justice de ma requête, il y avait fait droit. Le jeune homme qui tout à l'heure par son geste, mieux que par la parole, m'avait révélé mon martyre, se hâta de replier les doigts les uns sur les autres, et de répéter plusieurs fois ce signe pour m'apprendre que l'on m'accordait le délai que j'avais demandé jusqu'au lendemain. Quoique la sentence n'eût pas été prononcée, le sursis me causait un véritable plaisir ; cependant je tremblais d'avoir mal interprété le geste de mon compagnon ; un reste d'épouvante précipitait encore les battements de mon cœur, que la crainte avait un moment dominé tout entier. »

Quoi de plus clair que cette révélation ? quoi de plus heureux que cette faveur ? Devant lui s'était déroulé tout ce qui devait plus tard s'accomplir ; car rien n'a été changé aux

paroles de Dieu, et les saintes promesses n'ont été en aucune manière amoindries. Reconnaissez vous-mêmes dans l'événement le détail de toutes les circonstances telles qu'elles ont été prédites. Certain de la sentence qui a décrété son martyre, il a demandé un sursis jusqu'au lendemen, pour régler ses dernières dispositions. Mais ce lendemain qu'il demandait, pour Dieu qui le lui accorda, fut une année que le bienheureux évêque devait encore passer sur la terre, depuis le jour de cette vision; c'est-à-dire, pour expliquer ma pensée d'une manière plus précise, que l'année qui suivit cette vision, à pareil jour, Cyprien reçut la couronne du martyre. Il est bien vrai que, dans les livres saints, le jour du Seigneur ne désigne pas précisément une année; mais nous savons qu'il signifie le terme des promesses divines. C'est pourquoi il importe peu qu'un jour ait été donné ici pour une année, parce que plus le temps est long, plus est admirable l'accomplissement de la prédiction. D'ailleurs le délai a été figuré par le geste et non exprimé par la parole; le fait, mais le fait accompli seulement devait avoir son expression dans le langage; comme il arrive d'ordinaire pour les prophéties, la parole humaine les explique quand les signes qui les annonçaient sont accomplis. Aussi personne ne connut le sujet de cette apparition, que lorsque le saint évêque eut été couronné plus tard, au jour même où il l'avait eue. Dans l'intervalle néanmoins, tous tenaient pour certain que son martyre n'était pas éloigné ; mais le jour, personne ne le déterminait, parce que Dieu avait voulu le laisser ignorer.

Je trouve dans l'Écriture un fait qui a quelque rapport avec celui-ci. Le prêtre Zacharie, pour n'avoir pas cru à la parole de l'Ange qui lui pomettait un fils, était demeuré muet. Lorsqu'il fallut donner un nom à son fils, il demanda ses tablettes, afin de représenter ce nom par les signes de l'écriture, ne le pouvant faire par la parole. De même, le messager céleste eut recours de préférence au geste, pour annoncer à notre pontife la mort qui le menaçait; par là, il fortifia son courage.

sans lui ôter le mérite de la foi. J'ai dit que Cyprien avait demandé un sursis, pour mettre ordre à ses affaires et régler ses dernières volontés. Qu'avait-il donc à régler en ce moment suprême, sinon les affaires de l'Église ? Il n'accepta le sursis que pour prendre en faveur des pauvres tous les soins d'une tendre charité. Et je ne doute point que ce n'ait été là le motif le plus puissant, le seul même qui ait engagé à céder à sa demande les juges mêmes qui l'avaient banni, et qui se préparaient à l'égorger. Ils savaient qu'au milieu de ses pauvres il les soulagerait par une dernière largesse ; disons mieux, qu'il leur léguerait tout ce qu'il possédait. Enfin, il avait terminé ses pieuses dispositions et réglé tout par les inspirations de sa charité : ce lendemain qu'avait annoncé la vision, approchait.

Déjà un message venu de Rome avait annoncé que le bienheureux pape Sixte, si bon et si ami de la paix, avait mérité la palme du martyre. On attendait de moment en moment l'arrivée du bourreau qui devait frapper la très-sainte victime dévouée depuis longtemps à la mort. Aussi peut-on dire que chacun de ces jours, renouvelant sans cesse le sacrifice d'une mort toujours présente, ajoutait à la couronne de Cyprien le mérite d'un nouveau martyre. Un grand nombre de personnages distingués dans le monde par l'éclat du rang et de la naissance vinrent le trouver ; au nom d'une ancienne amitié, ils le conjurèrent de se cacher ; et, pour que leurs paroles ne fussent point un conseil stérile, ils lui offrirent une retraite sûre. Mais le saint évêque, dont l'âme était tout entière attachée au ciel, n'écoutait ni le monde, ni ses flatteuses insinuations. Un ordre seul de la volonté divine aurait pu le faire céder aux instances des fidèles et de ses nombreux amis. De plus, ce grand homme déploya dans ces circonstances une vertu sublime, dont nous ne pouvons taire la gloire. Déjà l'on sentait grandir les fureurs du monde, qui, enhardi par ses princes, ne respirait que l'anéantissement du nom chrétien. Cyprien, au milieu de ces dangers, saisissait

toutes les occasions de fortifier les serviteurs de Dieu, en leur rappelant les paroles du Seigneur; il les animait à fouler aux pieds les tribulations de cette vie par la contemplation de la gloire qui les attendait. En un mot, tel était son zèle pour la parole sainte, que son vœu le plus ardent eût été de recevoir le coup de la mort, en parlant de Dieu et dans l'exercice même de ses prédications.

C'était par ces actes chaque jour répétés que le bienheureux pontife préparait à Dieu une victime d'une agréable odeur. Il était dans ses jardins (car, quoiqu'il les eût vendus au commencement de sa conversion, Dieu avait permis qu'ils lui fussent rendus; et la crainte d'exciter les fureurs des païens l'avait empêché de les vendre une seconde fois pour soulager les pauvres); il était donc dans ses jardins, aux portes de Carthage, lorsque, par l'ordre du proconsul, un officier avec une troupe de soldats vint tout à coup le surprendre, ou plutôt se flatta de l'avoir surpris. Quelle attaque en effet peut être une surprise pour un cœur toujours prêt? Il s'avança donc, bien sûr cette fois de ne pas échapper au coup depuis si longtemps suspendu sur sa tête, et se présenta aux soldats; la joie peinte dans ses traits exprimait la noblesse de son âme et la fermeté de son courage. Son interrogatoire ayant été remis au lendemain, il fut transféré du prétoire à la maison de l'officier qui l'avait arrêté.

Le bruit se répandit tout à coup dans Carthage que Thascius Cyprien avait comparu devant le tribunal. Tous connaissaient l'éclat de sa gloire, mais surtout personne n'avait oublié sa sublime abnégation durant la peste. Toute la ville accourut donc pour être témoin d'un spectacle que le dévouement de la foi du martyr rendait glorieux pour nous, et qui arrachait des larmes aux païens eux-mêmes. Cependant Cyprien était arrivé dans la maison de l'officier, et il y passa la nuit, entouré de tous les égards; au point qu'il nous fut permis, à nous ses amis, de rester auprès de lui et de partager sa table comme de coutume. Mais la multitude, qui craignait qu'on ne

profitât de la nuit pour disposer à son insu de la vie du saint évêque, veillait devant la maison de l'officier. Ainsi la divine providence lui accordait un honneur dont il était vraiment digne ; le peuple de Dieu faisait veille durant la passion de son évêque. Peut-être on demandera pourquoi il avait été transféré du prétoire à la maison de l'officier ? On prétend, quelques-uns du moins, que ce fut un caprice du proconsul, qui ne voulut pas alors l'interroger. Mais à Dieu ne plaise que, dans les événements réglés par la volonté divine, j'accuse les lenteurs ou les dédains de l'autorité. Non, une conscience chrétienne ne se chargera pas d'un jugement qui serait téméraire; comme si les caprices d'un homme avaient pu prononcer sur la vie du bienheureux martyr. Mais enfin ce lendemain que la miséricorde divine avait annoncé, il y avait un an, c'était bien le lendemain de cette nuit.

Enfin il a brillé le jour promis, le jour marqué par le décrets divins ; le tyran n'aurait pu le différer plus longtemps, quand même son caprice l'eût voulu ; c'est un jour de joie pour le futur martyr, jour qui s'est levé sur le monde dans toute la splendeur d'un soleil radieux, sans ombre et sans nuage. Cyprien quitta donc la maison du ministre du proconsul, lui le ministre du Christ son Dieu, et il fut aussitôt environné comme d'un rempart par les flots pressés d'une multitude de fidèles. On eût dit une immense armée qui voulait avec lui marcher au combat, pour détruire la mort. Dans le trajet, il fallut traverser le stade ; il était convenable en effet qu'il parcourût l'arène des combats, celui qui courait par la lutte sanglante du martyre à la couronne de justice ; le rapprochement était si naturel, qu'on pouvait croire qu'il avait été ménagé à dessein. Arrivé au prétoire, comme le proconsul ne paraissait pas encore, on permit à Cyprien d'attendre dans un lieu plus retiré de la foule. Là, comme il était inondé de sueur à cause du chemin qu'il venait de faire, il s'assit ; or, il y avait par hasard en ce lieu un siége recouvert d'une tenture, comme si le martyr eût dû jouir des honneurs de l'épiscopat jusque sous

le coup du bourreau, Un soldat du corps des *Tesserarii*, et qui avait été autrefois chrétien, sous prétexte que les vêtements de l'évêque étaient tout humides de sueur, lui offrit les siens qui étaient plus secs; il n'avait pas d'autre pensée, en faisant cette offre, que de recueillir les sueurs déjà sanglantes d'un martyr sur le point de s'envoler vers Dieu. L'évêque remercia en disant : « Ce serait vouloir appliquer un remède à des maux qui aujourd'hui même ne seront plus. » Mais dois-je m'étonner qu'il se montrât supérieur à la fatigue, lui qui méprisait la mort? Achevons. On annonce l'évêque au proconsul; il est introduit, on le place devant le tribunal, on l'interroge : il déclare son nom. Puis il se tait.

En conséquence. le juge lit sur les tablettes la sentence, cette même sentence qui n'avait point été lue dans la vision. Elle était telle qu'on peut dire sans témérité que l'Esprit de Dieu l'avait dictée; sur cette sentence, vraiment glorieuse et digne d'un tel évêque, d'un si illustre témoin de Jésus-Christ, il était appelé le porte-étendard de la secte, l'ennemi des dieux; on y disait que sa mort serait pour les siens une leçon, et que son sang serait la première sanction donnée à la loi. L'éloge était complet, et rien ne pouvait être plus vrai que cet arrêt; aussi faut-il reconnaître que, quoique sorti d'une bouche infidèle, Dieu même l'avait inspiré. Du reste, cela ne doit pas surprendre, puisque nous savons que les pontifes ont coutume de prophétiser sur la Passion. Oui, notre bienheureux martyr était un porte-étendard, puisqu'il nous apprenait à arborer l'étendard du Christ; il était l'ennemi des dieux, dont il ordonnait de renverser les idoles; il fut pour les siens une leçon; car, entré le premier dans une carrière où il devait avoir de nombreux imitateurs, il consacra dans cette province les prémices du martyre. Enfin son sang a vraiment sanctionné la loi, mais la loi des martyrs : car jaloux d'imiter leur maître et de partager sa gloire, ils ont donné eux-mêmes leur sang, comme une sanction de la loi que ce grand exemple leur imposait.

Lorsque le saint évêque sortit du prétoire, un corps nombreux de soldats l'accompagna, et pour que rien ne manquât à son martyre, des centurions et des tribuns marchaient à ses côtés. Le lieu choisi pour son supplice était une vaste plaine entourée de tous côtés d'arbres touffus qui offraient un superbe coup d'œil. La distance était trop grande pour que tous, dans cette confuse multitude, pussent contempler le spectacle ; c'est pourquoi beaucoup de pieux fidèles montèrent sur les branches des arbres, pour ajouter à la vie de Cyprien ce nouveau trait de ressemblance avec le divin Maître, que Zachée contempla du haut d'un arbre. Déjà le bienheureux pontife s'était bandé les yeux de ses propres mains ; il hâtait les lenteurs du bourreau chargé de l'exécution, et dont les doigts tremblants, la main défaillante, soutenaient avec peine le glaive. Enfin arriva l'heure où la mort devait ouvrir le séjour de la gloire à ce grand homme ; une vigueur descendue d'en haut raffermit le bras du centurion, qui déchargea de toutes ses forces le coup mortel. Heureuse l'Église, heureux le peuple fidèle qui s'est uni aux souffrances de son illustre évêque par les yeux, par le cœur, et, ce qui est plus généreux, par l'expression publique de ses sentiments ! Aussi, selon la promesse que lui en avait souvent faite le saint pontife, ils en ont reçu la récompense au jugement de Dieu. Car, quoique les vœux que tous formaient n'aient pu être exaucés, et qu'il n'ait pas été donné à tout ce peuple de s'associer au triomphe de son évêque, quiconque, sous les yeux du Christ témoin de ce glorieux spectacle, a fait entendre au martyr le désir sincère de souffrir avec lui, doit être sûr que ses désirs, recueillis par une oreille amie, auront trouvé un digne interprète auprès de Dieu.

Ainsi se consomma le sacrifice ; et Cyprien, qui avait été le modèle de toutes les vertus, fut encore le premier qui, en Afrique, teignit de son sang les couronnes épiscopales ; car avant lui personne, depuis les apôtres, n'avait eu cet honneur. Dans cette suite d'évêques qui avaient siégé à Carthage, quoique beaucoup eussent déployé de rares vertus, jusqu'à

lui on n'en cite aucun qui soit mort martyr. Il est vrai que l'obéissance et le dévouement à Dieu, dans des hommes consacrés à son service, a droit d'être regardé comme un long martyre ; pour Cyprien cependant la couronne fut plus complète, Dieu ayant voulu consommer son sacrifice, afin que, dans la cité même où il avait vécu d'une manière si sainte et accompli le premier tant de grandes et nobles choses, le premier aussi il embellît, de la pourpre glorieuse de son sang, les ornements sacrés d'un ministère tout céleste. Et maintenant que dirai-je de moi-même? Partagé entre la joie de son sacrifice et la douleur de lui survivre, mon cœur est trop étroit pour suffire à ce double sentiment, et mon âme est accablée sous le poids de ces deux impressions qui se la partagent. M'attristerai-je de n'avoir pas été son compagnon ? Mais sa victoire doit être pour moi un sujet de triomphe. D'un autre côté, puis-je triompher de sa victoire, quand je pleure de l'avoir vu partir sans moi ? Toutefois, je vous l'avouerai avec simplicité (mais vous connaissez déjà toutes mes pensées), sa gloire m'inonde de joie, d'une joie trop grande peut-être ; et cependant la douleur d'être resté seul l'emporte encore.

XXXIX

LES ACTES DE SAINT FRUCTUEUX, ÉVÊQUE, ET DES SAINTS AUGURIUS ET EULOGE, DIACRES.

(L'an de Jésus-Christ 259.)

Ces Actes font partie de la collection de dom Ruinart.

Sous les empereurs Valérien et Gallien, Æmilianus et Bassus étant consuls, le dix-sept des calendes de février, un dimanche, furent arrêtés l'évêque Fructueux et les diacres Augurius et Euloge, à Tarragone. L'évêque Fructueux reposait dans sa

chambre, quand des soldats, de ceux qu'on appelle *beneficiarii*, Aurélius, Festucius, Ælius, Pollentius, Donat et Maxime, se présentèrent à l'entrée de la maison. Au bruit des verges des licteurs, l'évêque se leva promptement et s'avança vers eux jusqu'au seuil de la porte. Les soldats lui dirent : « Viens : le gouverneur te demande, et tes diacres avec toi. » L'évêque Fructueux répondit : « Allons ; auparavant, si vous le voulez, je vais mettre ma chaussure. » Les soldats lui dirent : « Chausse-toi, si tu le désires. » Puis ils les emmenèrent, et les jetèrent en prison. Fructueux, assuré de la couronne à laquelle le Seigneur l'appelait, était plein de joie et priait sans cesse. Les frères ne le quittaient pas ; ils cherchaient à adoucir les rigueurs de ses privations, et le conjuraient de ne pas les oublier.

Le lendemain, il baptisa dans la prison notre frère Rogatien. Puis six jours s'écoulèrent, au bout desquels, le douze des calendes de février, le jour de la sixième férie, ils furent conduits au tribunal, pour y être interrogés.

Le préfet Émilien dit : « Qu'on introduise l'évêque Fructueux, Augurius et Euloge. » Un des officiers répondit : « Les voilà. » Le préfet Émilien dit à l'évêque Fructueux : « Connais-tu les ordres des empereurs ? » L'évêque Fructueux répondit : « J'ignore ce qu'ils ont ordonné ; mais je suis chrétien. » Le préfet Émilien dit : « Ils ont ordonné d'adorer les dieux. » L'évêque Fructueux répondit : « Je n'adore qu'un seul Dieu, celui qui a créé le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. » Émilien dit : « Tu sais qu'il y a des dieux ? » L'évêque Fructueux répondit : « Je ne le sais pas. » Emilien dit : « Tu le sauras bientôt. » L'évêque Fructueux éleva les yeux vers le Seigneur, et se mit à prier au dedans de lui-même. Le préfet Émilien dit : « Qui écouter, qui craindre, qui adorer, si l'on ne respecte pas les dieux, si l'on n'adore pas les images des empereurs ? » Puis s'adressant au diacre Augurius : « N'écoute pas les paroles de Fructueux. » Le diacre Augurius répondit : « J'adore le Dieu tout-puissant. »

Le préfet Émilien dit au diacre Euloge : « Est-ce que toi aussi tu adores Fructueux ? » Le diacre Euloge répondit : « Je n'adore pas Fructueux, mais le Dieu que Fructueux adore. » Le préfet Émilien dit à l'évêque Fructueux : « Tu es évêque ? » L'évêque Fructueux répondit : « Je le suis. » Émilien dit : « Tu l'as été ; » et il les condamna à être brûlés vifs.

Or, pendant que l'on conduisait à l'amphithéâtre l'évêque Fructueux avec ses diacres, le peuple se mit à pleurer le sort de l'évêque : tant était grand l'amour qu'avaient pour lui, non-seulement les frères, mais encore les païens. C'est que Fructueux réunissait en lui toutes les vertus que l'Esprit-Saint, par la bouche du bienheureux apôtre Paul, le vase d'élection, le docteur des nations, demande dans un évêque. Cependant, pour les frères qui savaient à quelle gloire marchait le saint martyr, c'était la joie plutôt que la douleur qui remplissait leur âme. Quelques-uns lui offrirent à boire un peu d'eau et de vin ; il répondit : « Ce n'est point encore l'heure de rompre le jeûne : » on était à la quatrième heure du jour. Les confesseurs dans leur prison avaient célébré solennellement la station de la quatrième férie. Aujourd'hui, l'évêque s'avançait plein de confiance et de joie, pour achever celle de la sixième férie, avec les martyrs et les prophètes, dans le paradis que le Seigneur a préparé à ceux qui l'aiment. Aussitôt qu'il fut arrivé à l'amphithéâtre, Augustalis son lecteur s'approcha de lui, et lui demanda en pleurant de permettre qu'il lui ôtât sa chaussure. Le bienheureux martyr lui répondit : « Relève-toi, mon fils ; je l'ôterai moi-même, appuyé sur la promesse du Seigneur qui réjouit mon âme et me fortifie. » Quand il l'eut quittée, Félix, notre frère et le compagnon de ses combats, s'approcha à son tour, et lui prenant la main, le conjura de se souvenir de lui. Le bienheureux Fructueux lui répondit à haute voix et de manière à être entendu de tous : « C'est un devoir pour moi d'avoir dans mon souvenir l'Église catholique entière, répandue depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. »

Sous le portique même de l'amphithéâtre, prêt d'y entrer pour recevoir je ne dirai pas son châtiment, mais la couronne immortelle qui l'attendait, sous les yeux de ces mêmes soldats *beneficiarii*, dont j'ai rapporté les noms, l'évêque Fructueux adressa à nos frères ces paroles que l'Esprit-Saint lui dictait : « Vous ne resterez pas sans pasteur ; la promesse du Seigneur, sa charité, ne vous abandonnera point ni maintenant, ni jamais. Ce que vous voyez aujourd'hui, ce sont les infirmités d'une heure qui sera bientôt passée. » Ainsi il console l'assemblée de frères. Puis, avec ses deux diacres, il s'avance au-devant du Dieu qui va être son salut. Tous trois sont heureux dans les souffrances de leur martyre, parce qu'ils ont été jugés dignes de goûter les fruits que promettent les saintes Écritures. Semblables à Ananias, à Azarias et à Misael, on vit briller de même en eux la puissance de la Trinité sainte, dont ils représentaient le nombre sacré ; en effet, au milieu des flammes, le Père ne les abandonnait pas à leur faiblesse, le Fils les assistait, et l'Esprit-Saint se promenait parmi les feux du bûcher. Quand furent brûlés les liens qui tenaient leurs mains enchaînées, on les vit pleins de joie dans l'assurance de leur résurrection future, et, fidèles aux saintes habitudes de la prière, se mettre à genoux, et figurer, par leurs bras étendus, le glorieux trophée du Seigneur. Ils prièrent ainsi jusqu'au moment où leurs âmes s'envolèrent au ciel.

Dieu ne refusa point à leur mort la gloire des miracles par lesquels il a coutume d'honorer ses martyrs. Le ciel s'ouvrit ; deux de nos frères, Babylon et Mygdomius, attachés à la maison du préfet Émilien, virent de leurs yeux et montrèrent à leur jeune maîtresse, la fille du préfet, le saint évêque Fructueux avec ses diacres, qui montaient au ciel le front ceint de couronnes, pendant que les poteaux auxquels ils avaient été liés sur leur bûcher étaient encore debout. Les deux serviteurs coururent aussitôt vers Émilien : « Viens, lui dirent-ils, et vois ceux que tu as condamnés aujour-

d'hui ; ils entrent au ciel qu'appelaient leurs espérances. » Émilien vint en effet ; mais il ne put les voir : il n'en était pas digne.

Cependant nos frères , tristes comme un troupeau qui a perdu son pasteur, supportaient en patience cette grande épreuve ; ce n'était point le sort de Fructueux qu'ils pleuraient, car ils avaient été les témoins de sa foi et de ses combats; mais ils s'affligeaient de ne l'avoir plus. La nuit suivante, ils s'empressèrent d'aller à l'amphithéâtre, portant avec eux du vin, pour le répandre sur les corps des saints qui brûlaient encore. Après l'avoir fait, chacun recueillit, comme il put, les cendres précieuses, et s'en fit un trésor. Mais là encore apparurent les merveilles du Dieu notre Sauveur, qui voulait augmenter la foi de ses fidèles et donner aux petits un grand exemple. Ce que pendant sa vie le martyr Fructueux, par la miséricorde de Dieu, avait enseigné et promis au nom du Sauveur, il fallait que sa passion et bientôt après un gage certain de sa résurrection en fussent la preuve. Il apparut donc aux frères après son martyre, les avertit de rapporter promptement ce que chacun, par pieuse affection, avait voulu conserver de ses cendres, et de renfermer le tout ensemble dans un même tombeau.

A son tour enfin, Émilien, qui les avait condamnés, vit Fructueux avec ses diacres revêtus de la gloire que Dieu promet aux saints; mais ils venaient lui reprocher sa cruauté et le faire rougir de son impuissance, en lui montrant dans la gloire ceux qu'il avait cru anéantir, en les dépouillant de leurs corps. Heureux les martyrs, qui ont été éprouvés par le feu comme l'or le plus précieux ! ils portaient pour armure la cuirasse de la foi et le casque du salut, et ils ont été couronnés d'un diadème dont l'éclat ne se flétrit point, parce qu'ils ont écrasé du pied la tête du diable. Heureux les martyrs, qui ont mérité une place d'honneur dans les cieux ! debout à la droite du Christ, ils bénissent Dieu le Père tout-puissant et Notre-Seigneur Jésus-Christ son Fils. A cause du glorieux

témoignage qu'ils lui ont rendu, le Seigneur a reçu dans le séjour de la paix ses martyrs. A lui soient la gloire et l'honneur dans les siècles des siècles! Amen.

XL

LE MARTYRE DES SAINTS JACQUES ET MARIEN ET D'UN GRAND NOMBRE D'AUTRES, EN NUMIDIE.

(L'an de Jésus-Christ 259.)

Ces Actes font partie de la collection de dom Ruinart.

Toutes les fois que les bienheureux martyrs du Dieu tout-puissant et de son Christ, dans leur course empressée pour saisir la couronne du royaume des cieux, font une demande aux frères qu'ils ont le plus aimés, ils n'oublient pas la loi de l'humilité, qui toujours donne à la foi son plus grand éclat; et plus leur demande est modeste, plus aussi elle est efficace. Or, deux très-illustres martyrs du Seigneur nous ont donné la mission de faire connaître leur gloire au monde : l'un est Marien, qui parmi tous nos frères nous était spécialement cher, et l'autre Jacques ; tous deux, outre les engagements communs du baptême et la profession d'un même culte, m'étaient encore attachés, vous le savez, par les liens de la famille. Sur le point de soutenir leur glorieux combat contre les cruelles fureurs du siècle et les attaques des gentils, ils désirèrent que les frères fussent instruits par nous de cette lutte où ils entraient sous la conduite de l'Esprit-Saint. Ce n'était point pour faire célébrer, par une vaine jactance, au milieu du monde, la gloire de leur couronne; mais pour laisser à la multitude des fidèles, au peuple de Dieu, un exemple qui les instruisît et fortifiât leur foi. En ce ne fut pas sans raison que leur amitié me choisit pour publier ces récits ; car qui pourrait

douter que nous n'ayons connu et partagé les secrets de leur vie? Nous vivions ensemble dans les liens d'une étroite union, quand le temps de la persécution est venu nous surprendre.

Nous voyagions en Numidie, et nous avions réuni les gens de notre suite, comme nous faisions toujours ; mais la route que nous suivions nous menait remplir le ministère que la religion et la foi nous avaient imposé, tandis qu'elle conduisait nos compagnons au ciel. Ils arrivèrent en un lieu appelé Muguas, près des faubourgs de Cirtha, colonie romaine. Dans cette ville, en ce moment, l'aveugle fureur des gentils et les ordres des officiers militaires avaient soulevé une cruelle persécution, comme les flots déchaînés du siècle ; la rage du diable, altéré du sang des justes, avait soif d'éprouver leur foi. C'est pourquoi nos bienheureux martyrs Marien et Jacques ne doutèrent point que ce ne fût là un signe certain de la miséricorde divine qui exauçait leurs prières; car, s'ils se trouvaient ainsi au lieu et au moment où la persécution sévissait avec le plus de cruauté, ils comprenaient que c'était la main du Christ qui les avait conduits à la couronne du martyre. Tous ceux en effet que le Christ chérit étaient l'objet des fureurs aveugles du préfet, qui les faisait rechercher par ses soldats; sa cruelle folie ne s'exerçait pas seulement contre les fidèles qui servaient leur Dieu en pleine liberté, après être sortis vainqueurs des persécutions précédentes ; le diable encore étendait son insatiable main sur ceux qui, depuis longtemps condamnés à l'exil, avaient mérité par leur désir, sinon par l'effusion de leur sang, la couronne des martyrs.

Or, parmi ceux qu'on rappelait ainsi de l'exil pour les présenter au préfet, étaient Agapius et Secundinus, tous deux évêques, tous deux recommandables par leur tendre charité pour les frères, mais l'un d'eux surtout par la sainteté de sa continence. Ce n'était point d'un supplice à un autre supplice qu'on les traînait, ainsi que le pouvaient croire les gentils ; bien plutôt ils allaient d'une gloire à une autre gloire, d'un combat à un autre combat. Après avoir arraché aux pompes

du siècle et soumis au joug du Christ leurs compagnons de captivité, ils allaient, avec le courage qu'inspire une foi consommée, fouler aux pieds l'aiguillon de la mort. Et certes c'eût été un crime de ne pas courir à la victoire dans ces luttes d'ici-bas qui ne durent qu'un instant, quand le Seigneur s'empressait au-devant d'eux pour les avoir auprès de lui. Ainsi Agapius et Secundinus allaient au noble combat que leur avait, il est vrai, préparé une puissance de la terre, mais auquel le Christ lui-même les appelait. Nous avons eu le bonheur d'offrir l'hospitalité à ces deux pontifes qui devaient unir à la gloire du sacerdoce la palme du martyre. Tel était l'esprit de grâce qui les animait, que, non contents d'offrir à Dieu le précieux sacrifice de leur sang dans un généreux et saint témoignage, ils voulaient faire de tous les fidèles autant de martyrs, en leur inspirant leur courage dans la foi. Il est vrai que le seul spectacle de leur dévouement et de leur constance aurait suffi pour confirmer la foi des frères; mais leur charité, leur tendre affection pour nous, voulaient assurer davantage notre persévérance. Ils laissèrent tomber sur nos âmes, comme une céleste rosée, la parole du salut; car il leur était donné de voir Celui qui est appelé le Verbe ou la parole de Dieu, et ils ne pouvaient taire ses merveilles. Je ne m'étonne point si, pendant le peu de jours qu'ils demeurèrent avec nous, nos âmes ont largement puisé la vie et le courage dans leurs saintes exhortations; car déjà le Christ, à la veille de leur passion, faisait éclater en eux sa grâce.

Enfin, quand ils nous quittèrent, leurs exemples et leurs instructions avaient disposé Marien et Jacques à suivre la même voie, en marchant sur leurs traces glorieuses. Il y avait à peine deux jours qu'ils étaient partis, que déjà la palme du martyre venait d'elle-même trouver ces deux frères bien-aimés. Ce n'était plus, comme partout ailleurs, un ou deux soldats stationnaires, c'était une centurie entière qui recherchait des victimes à la persécution.

Cette troupe armée par la violence, et avec elle une

multitude impie, étaient accourues en foule à la villa que nous habitions, comme au puissant boulevard de la foi. Attaque mille fois glorieuse pour nous ! bienheureuse alerte digne d'être célébrée par les transports de la joie ! On venait à nous pour que le sang des justes, de Marien et de Jacques, accomplît ici-bas les desseins de la miséricorde de Dieu. Nous avons peine ici, frères bien-aimés, à contenir la joie dont nos cœurs sont remplis. A peine, depuis deux jours, des saints se sont arrachés à nos embrassements pour aller subir leur glorieuse passion, et nous avons encore avec nous des frères qui vont être martyrs ! Lorsque approcha l'heure de la divine bonté, elle daigna nous donner aussi à nous quelque part à la gloire de nos frères : nous fûmes traînés de Muguas dans la colonie de Cirtha. Marien et Jacques, nos frères bien-aimés, nous y suivirent ; destinés à la palme, leur amour pour nous et la miséricorde du Christ les guidaient sur nos pas ; car, par un contraste qui mérite d'être remarqué, ceux-là suivaient, qui cependant allaient ouvrir la marche à tous les autres. Ils n'attendirent pas longtemps. Ils nous exhortaient avec un saint transport de zèle, et proclamaient hautement et sans crainte qu'eux aussi étaient chrétiens. Aussitôt donc ils furent interrogés ; comme ils persévéraient à confesser courageusement le nom du Christ, on les conduisit en prison.

Alors ils furent soumis à des tourments cruels et nombreux par un soldat stationnaire, le bourreau des hommes justes et pieux. Il avait pris pour aider sa cruauté les magistrats de Centurio et de Cirtha, qui se faissaient ainsi les prêtres du diable : comme si la foi se brisait avec les membres dans celui qui compte pour rien le soin de son corps ! Mais Jacques, qui avait toujours paru plus fort dans sa foi, parce qu'il avait déjà triomphé de la persécution de Décius, répétait avec une noble fierté que non-seulement il était chrétien, mais que de plus il était diacre. De son côté, Marien provoquait les supplices, en confessant qu'il était lecteur ; il

l'était en effet. Comment dire les tourments nouveaux qu'inventèrent contre eux les cruels artifices du diable, toujours trop habile à ébranler la foi? Marien fut suspendu pour être déchiré: en sorte que, par une providence spéciale de Dieu, le supplice même du martyr était vraiment son exaltation. Le nœud qui le tenait en l'air lui serrait, non les mains, mais l'extrémité des doigts, afin que la masse du corps, supportée par des membres si faibles, augmentât la douleur. Même on eut la cruauté de lui attacher aux pieds des poids pesants : en sorte que, tirée en sens contraire, la charpente entière du corps se disloquait; les nerfs étaient brisés, les entrailles déchirées. Mais, ô barbare impiété des gentils, contre le temple de Dieu, contre le cohéritier du Christ, tu n'as rien fait ! Tu as suspendu les membres d'un martyr, ouvert ses flancs, mis à nu ses entrailles; mais notre Marien a placé sa confiance en Dieu ; et plus se sont multipliés les tourments de son corps, plus a grandi son courage. Enfin la fureur des bourreaux fut vaincue, et il fallut le reconduire en prison, tout joyeux de son triomphe. Là, avec Jacques et les autres frères, il célébra, par des prières longues et ferventes, la victoire du Seigneur.

Gentils, maintenant qu'allez-vous faire? Croyez-vous que des chrétiens sentent les tourments d'une prison, qu'ils seront effrayés des ténèbres de ce monde, eux qu'attendent les joies de l'éternelle lumière? Leur esprit, fortifié par l'espérance de la grâce dont il va bientôt jouir, embrasse les cieux dans ses nobles élans, et il n'est plus aux supplices dont on le veut punir. En vain les hommes chercheront, pour exercer leurs châtiments, une retraite profonde, les sombres horreurs d'un antre, un séjour de ténèbres : quand on espère en Dieu, aucun lieu n'est affreux, aucun temps ne paraît triste. Les chrétiens consacrés à Dieu leur père reçoivent, et le jour et la nuit, les consolations du Christ, leur frère. Ainsi en arriva-t-il à Marien. Après les tourments dont on avait déchiré son corps, il s'endormit d'un sommeil profond et tranquille ;

et, à son réveil, il nous raconta lui-même en ces termes ce que la divine bonté lui avait fait voir pour soutenir et encourager ses espérances : « Mes frères, nous disait-il, j'ai vu se dresser devant moi, à une grande hauteur, un tribunal d'un éclat éblouissant, sur lequel siégeait un personnage faisant l'office de juge. Il dominait une estrade où l'on montait par de nombreux degrés. On faisait approcher les confesseurs un à un, par ordre, devant le juge qui les condamnait à être décapités, quand tout à coup j'entendis une voix claire et puissante qui cria : « Qu'on amène Marien ! » et aussitôt je montait sur l'estrade. A ce moment, j'aperçus assis à la droite du juge, Cyprien, que je n'avais point encore vu ; il me présenta la main, m'éleva jusque sur le plus haut degré de l'estrade et me dit en souriant : « Viens t'asseoir « avec moi. » Je m'assis en effet et l'interrogation des autres confesseurs continua. A la fin, le juge se leva, et nous le conduisîmes jusqu'à son prétoire. Nous marchions à travers des lieux où se déployaient d'agréables prairies, et qu'embellissait le riant feuillage des bois ; de hauts cyprès et des pins dont la tête s'élevait jusqu'au ciel, étendaient au loin leur ombrage ; on eût dit que la verdure des forêts environnait ces lieux comme d'une immense couronne. Au milieu, les eaux pures d'une source abondante remplissaient à pleins bords un vaste bassin. Mais voilà que tout à coup le juge disparaît à nos yeux ; alors Cyprien, prenant une coupe qui par hasard se trouvait au bord de la fontaine, la remplit et but ; quand il l'eut vidée, il la remplit de nouveau, me la présenta, et j'en bus moi-même avec bonheur. Enfin, tandis que je rendais grâces à Dieu, le son de ma voix m'éveilla. »

A ce récit, Jacques se rappela que Dieu avait aussi daigné lui montrer la couronne qui lui était réservée. En effet, quelques jours auparavant, Marien et Jacques, et moi avec eux, nous voyagions ensemble sur le même char. Vers le milieu du jour, à un endroit où la route était rocailleuse et difficile, Jacques avait été saisi d'un sommeil profond ; nous

l'appelâmes, et quand il se fut éveillé : « Mes frères, nous dit-il, je viens d'éprouver une grande émotion ; mais c'est la joie qui transportait mon âme ; vous aussi, réjouissez-vous donc avec moi. J'ai vu un jeune homme d'une taille prodigieuse ; il avait pour vêtement une robe d'une blancheur si éclatante, que les yeux ne pouvaient la contempler ; ses pieds ne touchaient pas la terre, et son front se cachait dans les nuages. Comme il passait rapidement devant nous, il nous jeta deux ceintures de pourpre, une pour toi, Marien, et l'autre pour moi, et il nous dit : « Suivez-moi promptement. » Dans un tel sommeil, quelle force contre l'ennemi ! Quelle veille lui peut être comparée ! Qu'il est heureux le repos de celui qui veille dans la foi ! Les membres terrestres seuls sont enchaînés ; car il n'y a que l'esprit qui puisse voir Dieu. Comment après cela décrire les transports de joie et les sentiments généreux de nos martyrs, qui, sur le point de souffrir pour confesser le saint nom de Dieu, avaient eu le bonheur d'entendre le Christ et de le voir s'offrir à leurs regards? Rien n'avait pu l'arrêter, ni l'agitation bruyante d'un char, ni la clarté, ni la chaleur du jour, au milieu de sa course. Il n'avait point attendu l'heure silencieuse de la nuit ; et, par une grâce spéciale et toute nouvelle, il avait choisi, pour se montrer à son martyr, un temps où il n'a pas habitude de se révéler à ses saints.

Au reste, les deux frères ne furent pas les seuls à jouir de cette faveur céleste. Émilien, qui, dans les rangs de la gentilité, appartenait à l'ordre équestre, était aussi en prison avec les autres chrétiens. Il était parvenu jusqu'à l'âge de cinquante ans sans avoir perdu le privilége de la chasteté. Il avait encore redoublé dans la prison ses longs jeûnes ; ses prières plus multipliées étaient, avec le sacrement du Seigneur, la seule nourriture qui, tous les jours, soutenait son âme et la préparait au combat. Or, Émilien également, au milieu du jour, s'était endormi, et, quand il s'éveilla, il nous raconta en ces termes les secrets de sa vision : « Je sortais de prison,

nous dit-il, quand tout à coup je rencontrai un gentil, mon frère selon la chair. D'une voix pleine d'insulte il me demanda de nos nouvelles, Il m'interrogea avec curiosité comment nous nous trouvions des ténèbres de la prison et de ses jeûnes forcés. Je lui répondis que, pour les soldats du Christ, la parole de Dieu était, au milieu des ténèbres, la plus éclatante lumière, et dans les jeûnes une nourriture qui comble tous les désirs. A ces paroles, il reprit : « Sachez, vous tous qui « êtes retenus en prison, que si vous vous obstinez à ne pas « changer, la peine de mort vous attend. » Mais moi, qui craignais que ce ne fût un mensonge inventé à plaisir pour nous tromper, je voulais la confirmation d'une nouvelle qui comblait tous mes vœux. « Est-il vrai, lui dis-je, que nous souf« frirons tous ? » Il répéta de nouveau ses premières paroles, et dit : « Bientôt votre sang va couler sous le glaive. Mais je « voudrais savoir si vous tous, qui méprisez ainsi la mort, « vous recevrez au ciel des récompenses égales, ou si vos cou« ronnes seront différentes. » Je lui répondis : « Je ne suis « pas capable de donner un sentiment sur une question si « relevée. Cependant, lui dis-je, lève un peu les yeux vers le « ciel : tu y verras resplendir l'innombrable armée des étoiles. « Est-ce que toutes ces étoiles brillent du même éclat ? et la « lumière dans toutes est-elle égale ? » A cette réponse, la curiosité du gentil trouva encore une question à faire : « Si donc, « me dit-il, il doit y avoir entre vous une différence, qui sont « ceux qui mériteront la préférence dans les bonnes grâces de « votre Dieu ? — Entre tous les autres, lui répondis-je, il y en « a deux surtout dont je ne dois point te dire les noms, mais « que Dieu connaît. Ce sont ceux dont la victoire est plus dif« ficile et presque sans exemple ; plus rare, par conséquent, « leur couronne est plus glorieuse. C'est pour eux qu'il a été « écrit : Il est plus facile à un chameau de passer dans le trou « d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des « cieux. »

Après ces visions, ils demeurèrent encore quelques jours

en prison ; puis on les amena de nouveau devant le tribunal, afin que le magistrat de Cirtha, non content des premiers châtiments par lesquels il avait honoré la généreuse profession de leur foi, les renvoyât encore au préfet. En ce moment, un de nos frères qui se trouvait parmi les spectateurs attira sur lui les yeux de tous les gentils ; car, ayant eu le bonheur de proclamer sa foi, il sembla que la splendeur du Christ éclatait sur son visage, comme dans ses paroles. Les impies, dans l'emportement de leur fureur, lui demandaient si lui aussi il était de la religion des martyrs et portait le même nom qu'eux. Aussitôt, par une prompte confession de sa foi, il mérita de partager leur bonheur. Ainsi les bienheureux martyrs, pendant qu'on les préparait au supplice, gagnèrent à Dieu de nombreux témoins. Enfin on les envoya au préfet ; ils parcoururent avec joie cette route difficile et pénible ; dès leur arrivée, on les présenta à ce magistrat ; après quoi on les jeta pour la seconde fois dans les prisons de Lambesis. Car les prisons, c'est la seule hospitalité que les gentils sachent donner aux justes.

Durant plusieurs jours, le sang fut répandu sans pitié, et un grand nombre de nos frères furent envoyés au Seigneur ; cependant la rage insensée du préfet ne pouvait arriver jusqu'à Marien et à Jacques, et aux autres victimes d'entre les clercs : tant étaient nombreux les laïques qui étaient frappés ; car cet impie cruellement habile avait séparé les différents ordres de notre religion, espérant que les laïques ainsi isolés des clercs céderaient aux tentations du siècle et à leurs propres terreurs. C'est pourquoi nos deux amis, les fidèles soldats du Christ, et avec eux le reste des clercs, s'affligeaient que les laïques les eussent devancés aux combats et à la gloire, et qu'on leur eût réservé à eux une victoire si lente et si tardive.

Durant cette longue attente, Jacques fut consolé par une nouvelle vision. Agapius, ce saint pontife dont nous avons parlé, avait depuis longtemps déjà consommé son martyre. Deux jeunes filles, Tertulla et Antonia, qu'il aimait d'une

tendresse toute paternelle, avaient souffert avec lui. Souvent il avait demandé à Dieu pour elles de les associer à son martyre, et Dieu avait daigné récompenser sa foi, lui en donnant l'assurance par ces paroles : « Pourquoi demandes-tu sans cesse ce que tu as mérité depuis longtemps par une seule prière? » Or, Agapius apparut à Jacques dans sa prison, au milieu du sommeil. En effet, sur le point de recevoir le coup de la mort, pendant qu'on attendait l'arrivée du bourreau, on entendit Jacques qui disait : « Que je suis heureux! je vais rejoindre Agapius, je vais m'asseoir avec lui et tous les autres martyrs au banquet céleste. Cette nuit même, je l'ai vu, notre bienheureux Agapius ; au milieu de tous ceux qui avaient été enfermés avec nous dans la prison de Cirtha, il paraissait le plus heureux ; un joyeux et solennel banquet les réunissait. Marien et moi, emportés par l'esprit de dilection et de charité, nous y courions comme à des agapes, lorsque tout à coup vint au-devant de nous un jeune enfant, que je reconnus pour un des deux frères jumeaux qui, trois jours auparavant, avaient souffert avec leur mère. Un collier de roses était passé à son cou, et dans sa main droite il tenait une palme d'une riante verdure. « Où courez-vous? nous dit-il; réjouis« sez-vous, soyez dans l'allégresse; demain vous souperez avec « nous. » Oh! qu'elle est grande, qu'elle est magnifique la bonté de Dieu envers les siens! Quelle tendresse paternelle dans le cœur du Christ notre Seigneur, qui donne à ses enfants bien-aimés des récompenses si belles, et leur fait connaître à l'avance les bienfaits que sa clémence leur réserve!

Cependant le jour a succédé à la nuit dans laquelle cette vision a été manifestée, et déjà la sentence du préfet va servir à l'accomplissement des promesses de Dieu. C'est une condamnation, mais qui affranchit des tribulations du siècle Marien et Jacques avec les autres clercs, pour les rendre participants de la gloire, dans la société des Patriarches. Ils furent donc conduits au lieu de leur triomphe : c'était une vallée profonde traversée par un fleuve dont les rivages s'élevaient doucement

en colline, et formaient ainsi, des deux côtés, comme les degrés d'un amphithéâtre. Le sang des martyrs coulait jusqu'au lit du fleuve ; et cette scène n'était point sans mystère pour des saints qui, baptisés dans leur sang, allaient encore recevoir dans les eaux comme une nouvelle purification.

Vous eussiez vu alors l'ingénieux système d'une barbarie qui abrége ses coups pour les multiplier. Environné de tout un peuple de martyrs dont la tête est destinée au glaive, le bourreau les a disposés avec art sur de longues files, en sorte que ses coups sacriléges semblaient courir d'une tête à l'autre, emportés par une aveugle fureur. Ainsi rien n'arrêtait son cruel ministère ; c'était le moyen le plus prompt pour consommer cette barbare exécution. Si en effet il les eût tous frappés à la même place, bientôt les cadavres se seraient entassés en un énorme monceau ; le lit du fleuve lui-même, bientôt comblé, n'aurait pas suffi à un si épouvantable carnage. Suivant la coutume, avant de frapper les victimes, on leur banda les yeux ; mais les ténèbres ne purent obscurcir leurs âmes ; une lumière vaste, immense, les inondait de ses ineffables splendeurs. Un grand nombre, malgré le voile qui leur dérobait l'éclat du jour, racontaient à leurs compagnons dans la mort et aux frères témoins de leur supplice, qu'ils voyaient des scènes d'une merveilleuse beauté, des coursiers plus blancs que la neige montés par des jeunes gens dont les robes blanches jetaient un vif éclat. D'autres en même temps, parmi les martyrs aussi, confirmaient les récits de leurs compagnons, par le témoignage d'un autre sens : ils avaient entendu les frémissements des coursiers et le bruit de leurs pas. Quant à Marien, déjà rempli de l'esprit de prophétie, il annonçait avec une assurance pleine de courage que le jour était proche où le sang des justes allait être vengé. Il prédisait les plaies nombreuses dont le monde était menacé, la peste qui allait fondre du ciel sur la terre, la captivité, la famine, les tremblements de terre, des déluges d'insectes dont les piqûres seraient mortelles. Par ces prophéties, non-

seulement la foi du martyr confondait les gentils ; elles étaient encore un puissant aiguillon, ou plutôt comme le son de la trompette dans les combats, pour exciter et fortifier le courage des frères, leur rappelant qu'au milieu des plaies affreuses du monde, les justes de Dieu ne devaient pas laisser échapper l'occasion si belle d'une mort pieuse et honorable.

Quand le sacrifice fut achevé, la mère de Marien, transportée d'une joie digne de la mère des Machabées, et assurée maintenant du sort de son fils dont le martyre était consommé, le félicita de son bonheur et s'applaudit elle-même d'avoir donné le jour à un tel fils. Elle embrassait ce corps que ses entrailles avaient porté et qui faisait aujourd'hui sa gloire. Ses lèvres, avec une religieuse tendresse, déposaient de nombreux baisers sur la plaie encore sanglante. O Marie, que tu es heureuse ! heureuse d'être la mère d'un tel fils, heureuse de porter un si beau nom ! Qui ne croirait pas au bonheur qu'apporte avec lui un nom si grand, en voyant cette nouvelle Marie recevoir une pareille gloire du fruit de ses entrailles ? Vraiment elle est ineffable la miséricorde du Dieu tout-puissant et de son Christ, envers ceux qui ont mis leur confiance en son nom. Non-seulement sa grâce les prévient et les fortifie, mais encore, en les rachetant de son sang, il leur donne la vie. Qui pourrait mesurer la grandeur de ses bienfaits ? Sa paternelle miséricorde opère sans cesse et répand sur nous les dons que la foi nous montre comme le prix du sang de notre Dieu. A lui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles ! Amen.

XLI

LE MARTYRE DES SAINTS MONTAN ET LUCIUS, ET DE LEURS COMPAGNONS, EN AFRIQUE.

(Vers l'an de Jésus-Christ 259.)

La collection de dom Ruinart nous a fourni ces Actes.

Nous vous envoyons, frères bien-aimés, le récit de nos combats ; car des serviteurs de Dieu, consacrés à son Christ, n'ont pas d'autres devoirs que de penser à leurs nombreux frères. C'est cette tendresse fraternelle, la loi de la charité, qui nous a portés à vous adresser ces lettres, afin de laisser à nos frères qui viendront après nous un témoignage fidèle de la magnificence de Dieu, et un souvenir de nos travaux et de nos souffrances pour le Seigneur.

Après le tumulte sanglant qu'un regard du cruel préfet avait soulevé parmi le peuple, après l'édit de violente persécution qui, dès le lendemain, avait éclaté contre les chrétiens, nous fûmes tous arrêtés, Lucius, Montan, Flavien, Julien, Victorius, Primolus, Rénus et le catéchumène Donatien. Mais celui-ci, baptisé en prison, mourut presque aussitôt, se hâtant ainsi d'aller par une voie sans souillure, à peine au sortir des eaux du baptême, recueillir la couronne du martyre. Une mort pareille assura le même bonheur à Primolus; car peu de jours auparavant il avait reçu le baptême du sang par le sacrifice de sa vie, en témoignage de sa foi.

Pour nous, nous avions été arrêtés et confiés à la garde des habitants de Régium. Des soldats ne tardèrent pas à nous annoncer la sentence dont, la veille, les fureurs du préfet nous avaient menacés. Il avait résolu de nous brûler vifs, comme nous ne tardâmes pas à l'apprendre. Mais le Seigneur, qui

seul peut délivrer des flammes ses serviteurs, et qui tient dans sa main la parole et le cœur des rois, écarta de nous la cruelle rage du préfet. Le feu allumé pour dévorer notre chair s'éteignit, et une céleste rosée étouffa les flammes des fournaises ardentes. Éclairés par les promesses que le Seigneur a faites par son Esprit-Saint, les fidèles n'auront pas de peine à croire que les miracles nouveaux égalent la grandeur des anciens ; car le Dieu qui avait fait éclater sa gloire dans les trois enfants, triomphait de même en nous.

Le préfet, vaincu dans cette lutte contre le Seigneur, nous fit conduire en prison. Ses soldats nous y jetèrent. Nous entrâmes, sans pâlir, dans les horribles ténèbres de ce lieu. Mais bientôt le noir cachot resplendit des lumières de l'esprit; au milieu d'une obscurité affreuse, d'une nuit profonde, les saintes ardeurs de la foi, comme aurait fait l'éclat du jour, nous revêtirent d'une splendeur éblouissante. Nous descendions au lieu du supplice, comme nous serions montés au ciel. Les jours, les longues nuits que nous avons passés dans ces lieux, aucune parole humaine ne pourrait les décrire. Les tourments de notre prison sont au-dessus de toute expression. Nous ne voulons pas, par une fausse modestie, dissimuler la vérité dans ce qu'elle a de plus atroce ; car plus l'épreuve est grande, plus est grand Celui qui dans nous en triomphe ; ce ne sont pas nos combats que nous racontons, c'est la victoire du Dieu qui nous protége. Être tués, pour des serviteurs de Dieu, c'est peu de chose, et la mort n'est rien depuis que le Seigneur a brisé son aiguillon, terrassé ses efforts, et triomphé avec sa croix pour trophée d'armes. Mais on ne parle d'armes que pour le soldat, le soldat lui-même n'est armé que lorsqu'il faut combattre : c'est pourquoi nos couronnes ne sont une récompense que parce qu'il y a eu combat : on ne donne la palme que lorsque la lutte est consommée.

Après quelques jours de prison, la visite de nos frères vint nous consoler ; le bonheur et la joie d'un si beau jour effacèrent toutes les douleurs de la nuit. Cependant Rénus, qui

avait été arrêté avec nous, fut saisi par le sommeil et il eut une vision. Plusieurs des prisonniers sortaient un à un, et devant chacun l'on portait un flambeau : en sorte que celui qui n'était pas précédé de son flambeau ne sortait pas. Enfin il nous vit sortir à notre tour, également avec nos flambeaux, et aussitôt il s'éveilla. Il nous raconta cette vision, qui nous combla de joie ; car elle nous donnait l'assurance que nous marchions avec le Christ, qui est devant nos pas la vraie lumière, puisqu'il est le Verbe, la parole de Dieu. Ainsi, après les ténèbres de la nuit, avait commencé pour nous un jour plein d'allégresse. Tout à coup, ce jour-là même, nous fûmes enlevés et conduits au magistrat chargé d'administrer la province à la place du proconsul qui était mort. Quel heureux jour! qu'elles sont glorieuses ces chaînes! Tous nos vœux les appelaient depuis si longtemps! O fer, plus honorable et plus précieux pour nous que l'or le plus pur! que j'aime le bruit de tes anneaux, qui crient en s'attirant l'un l'autre! Mais notre plus grande consolation devait être de proclamer notre foi; et comme pour ne pas nous la faire attendre trop longtemps, les soldats, incertains du lieu où le magistrat voudrait nous entendre, nous traînèrent çà et là, en tous sens, autour du Forum. Enfin le magistrat nous fit entrer dans la salle d'audience, parce que l'heure de notre martyre n'avait pas encore sonné. Là encore le diable fut terrassé; nous étions vainqueurs; on nous fit reconduire en prison, nous réservant pour de nouveaux triomphes. Cependant, pour venger sa défaite, le diable eut recours à de nouveaux moyens ; il essaya contre nous la faim et la soif, et il crut qu'il allait enfin réussir, tant étaient violentes ses attaques qu'il continua durant plusieurs jours : jusque-là que le trésorier Solon refusait même un peu d'eau froide aux prisonniers épuisés de fatigue.

Mais ces fatigues, cette faiblesse, ce besoin extrême, c'était Dieu lui-même qui les permettait ; car s'il voulut que nous fussions tentés, il daigna aussi, au milieu de nos épreuves,

nous donner une parole de consolation. Il envoya une vision à un prêtre, le compagnon de notre martyre, nommé Victor, et qui souffrit presque aussitôt après. « J'ai vu, nous dit-il, un enfant entrer ici, dans la prison ; son visage brillait d'une splendeur ineffable. Il nous conduisait à toutes les portes, comme s'il eût voulu nous mettre en liberté. Mais nous ne pûmes sortir; il nous dit alors : « Encore quelques jours de « souffrances, puisque vous ne pouvez quitter ces lieux ; mais « ayez confiance, je suis avec vous. Dites à vos frères que vos « couronnes seront d'autant plus glorieuses ; car l'esprit vole à « son Dieu, et l'âme sur le point de souffrir aspire aux demeures « qui lui sont préparées. » Le prêtre alors, reconnaissant le Seigneur sous les traits de cet enfant, lui demanda où était le paradis. L'enfant répondit : « Il est hors du monde. » Le prêtre dit : « Montrez-le-moi. » L'enfant répondit : « Alors où serait « la foi ? » Enfin, par un reste de faiblesse humaine, le prêtre dit : « Je ne puis remplir l'ordre que vous m'avez donné ; « laissez-moi un signe qui serve de témoignage à mes frères. » L'enfant lui répondit : « Dis-leur que mon signe est le signe « de Jacob. » Réjouissons-nous donc, frères bien-aimés ; puisque par, nos souffrances, sinon par notre justice, nous devons égaler les patriarches. Celui qui a dit : « Invoque-moi au jour « de l'affliction, et je te délivrerai, et tu me glorifieras, » voulait d'abord par ces paroles faire éclater la gloire des larmes qu'il a lui-même versées; mais aussi il a entendu nos prières, et il s'est souvenu de nous, en nous faisant connaître par avance la couronne qu'il nous réservait. »

Il accorda la même grâce à notre sœur Quartillosia, qui était avec nous en prison. Son mari et son fils avaient souffert trois jours auparavant; elle-même ne devait pas tarder à les suivre. Voici en quels termes elle nous raconta ce qu'elle avait vu : « J'ai vu, nous dit-elle, entrer dans la prison mon fils qui est mort; il s'est assis au bord des eaux, et nous a dit : « Dieu a vu vos tribulations et vos douleurs. » Après lui est entré un jeune homme d'une grandeur prodigieuse; il

portait dans ses mains deux coupes pleines de lait, et il nous a dit : « Ayez bon courage, le Dieu tout-puissant s'est souvenu de vous. » Puis, dans ces coupes qu'il portait, il nous a tous fait boire, sans que le lait parût s'épuiser. Tout à coup la pierre qui fermait la fenêtre de la prison est venue à tomber, et par cette ouverture nous avons pu contempler la vaste étendue des cieux. Alors le jeune homme a posé sur cette fenêtre les deux coupes, l'une à droite, l'autre à gauche, et nous a dit : « Vous êtes rassasiés ; cependant les coupes sont encore pleines, et l'on vous en apportera bientôt une troisième ; » et il est parti.

Le lendemain de cette vision, nous attendions l'heure où le trésorier nous apporterait, non pas de la nourriture, on ne nous en donnait plus, mais de quoi sentir et prolonger davantage notre misère et nos souffrances ; nous étions à jeun depuis deux jours. Bientôt le ciel nous envoya de l'eau pour apaiser notre soit, de la nourriture contre la faim, et, pour combler nos désirs empressés, le martyre. Le Seigneur consolait ainsi nos souffrances par la charité de notre très-cher Lucien, qui, triomphant des obstacles presque invincibles d'une prison sévère, trouva moyen de ne plus nous laisser dans le besoin. Le sous-diacre Hérennien et le catéchumène Januarius furent dans ses mains, pour nous servir, comme les deux coupes aux mains du Seigneur. Ces secours rendirent la santé à ceux de nous que la maladie et la fatigue avaient épuisés ; car les mauvais traitements de Solon, et l'eau glacée qu'il nous faisait donner, en avaient réduit plusieurs à l'extrémité. C'est pourquoi nous rendons grâces à Dieu des merveilles de sa providence.

Et maintenant, frères bien-aimés, il faut que nous vous disions combien sont étroits les liens de l'amour qui nous unit. Loin de nous la pensée de vouloir instruire votre sagesse : c'est un simple récit que nous devons à votre charité. Si nous n'avons toujours eu qu'un cœur et qu'une âme, c'est que nous vivions tous unis à Dieu dans la prière. Notre grande loi

c'est la concorde et la paix ; l'amour est le seul lien qui doit nous enchaîner tous. Par cette union, le diable est terrassé ; par elle, nos prières sont toutes-puissantes auprès de Dieu ; car lui-même l'a promis : « Si deux d'entre vous, a-t-il dit, s'unissent sur la terre, tout ce qu'ils demanderont, mon Père le leur accordera. » D'ailleurs nous ne pourrons recevoir la vie éternelle et régner avec le Christ qu'à la condition d'accomplir les commandements de Celui qui nous a promis la vie et l'empire. Enfin c'est à ceux qui auront vécu en paix avec leurs frères que le Seigneur annonce l'héritage de Dieu, quand il dit : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés « les enfants de Dieu. » Or, voici comment l'Apôtre a commenté ces paroles : « Soyons les enfants de Dieu : si nous sommes ses enfants, nous serons ses héritiers ; les héritiers de Dieu, donc les cohéritiers du Christ, si toutefois nous partageons ses souffrances, pour partager un jour avec lui sa gloire. » Si donc le Fils seul est héritier, et que d'un autre côté il n'y ait que le pacifique qui soit vraiment fils, évidemment celui-là ne pourra parvenir à l'héritage de Dieu, qui aura violé la paix de Dieu.

Montan avait eu avec Julien quelques paroles amères au sujet d'une certaine femme qui, n'étant pas de notre communion, s'était glissée parmi nous. Depuis la correction qu'il lui avait faite, il était resté entre les deux frères une froideur qui ressemblait à de la discorde. Sur ces entrefaites, la nuit même, Montan eut une vision. « J'ai vu, nous a-t-il rapporté, venir vers nous des centurions. Ils nous ont traînés à leur suite pendant un long espace de chemin, jusqu'à ce qu'enfin nous arrivâmes à une plaine immense, où nous trouvâmes Cyprien et Lucius qui vinrent au-devant de nous. De là nous entrâmes dans un lieu tout éclatant d'une blanche lumière ; nos vêtements eux-mêmes devinrent blancs ; notre chair se transforma et parut plus blanche encore que nos vêtements ; elle était ransparente, en sorte que l'œil pouvait voir les replis les plus cachés du cœur. Alors je regardai mon cœur, et j'y découvris

quelques souillures. Puis tout à coup la vision cessa. Peu après Lucius étant venu à moi, je lui racontai ce que j'avais vu et je lui dis : « Je sais que cette souillure de mon cœur, c'est le « retard que j'ai mis à faire ma paix avec Julien. » En disant ces mots, je me réveillai. C'est pourquoi, frères bien-aimés, conservons avec la pratique de toutes les vertus la concorde, la paix et l'union de nos âmes dans la charité. Soyons dès ici-bas ce que nous devons être au ciel. Les récompenses promises aux justes nous attirent, les châtiments réservés aux impies nous épouvantent ; nous voulons vivre et régner avec le Christ : suivons donc la voie qui nous conduit au Christ et à son royaume. Nous prions Dieu de vous conserver votre santé. »

Tel est le récit que les martyrs eux-mêmes ont écrit dans la prison. Mais il était nécessaire de recueillir dans une relation plus complète les Actes de ces bienheureux, parce que leur modestie leur avait faire taire bien des choses ; d'ailleurs Flavien nous avait spécialement enjoint d'ajouter à leurs lettres ce qui pourrait y manquer. C'était donc un devoir pour nous de faire connaître tout ce qui avait été omis.

Après avoir supporté pendant plusieurs mois les horreurs de la prison, les longs tourments de la faim et de la soif, ils furent enfin cités devant le tribunal du proconsul. Tous rendirent à leur foi un glorieux témoignage. Mais, par une cruelle amitié, les amis de Flavien réclamèrent, et dirent qu'il n'était pas diacre, quoiqu'il déclarât l'être. C'est pourquoi tous les autres, c'est-à-dire Montan, Lucius, Julien et Victorius, furent condamnés ; il n'y eut d'excepté que Flavien, qui fut reconduit en prison. Ce fut pour lui un grand sujet de tristesse de se voir séparé de cette noble réunion de martyrs. Mais la foi et la piété qui animaient sa vie lui montraient, pour le consoler, la volonté de Dieu ; et la religion adoucissait, par ses sages conseils, la tristesse de la solitude à laquelle il se voyait réduit. Il disait : « Puisqu'il est écrit que le cœur du roi est dans la main de Dieu, quelle raison puis-je avoir d'être triste ou de

m'indigner contre un homme qui ne fait rien que ce que la volonté de Dieu a décrété ? » Mais nous parlerons tout à l'heure plus au long de Flavien.

Cependant les autres furent conduits au lieu de leur sacrifice. Il s'y fit un nombreux concours de gentils ; et jamais la réunion des frères n'avait été plus complète, quoiqu'ils eussent l'habitude d'accompagner, par un sentiment de foi et de dévouement religieux, les autres martyrs de Dieu, selon que Cyprien le leur avait recommandé. Les regards s'attachaient sur les bienheureux martyrs du Christ, dont le visage s'éclairait par avance des joies et du bonheur de la gloire qui les attendait. Leur silence tout seul eût été un puissant exemple pour exciter les autres à imiter leurs vertus. Mais la parole vint encore y ajouter largement sa propre efficacité ; car chacun d'eux, par ses exhortations, cherchait à fortifier le peuple de Dieu. Lucius joignait à un caractère naturellement doux et affable le charme pudique de la modestie ; les fatigues de la prison et une maladie grave avaient épuisé ses forces ; et afin de ne pas être étouffé par la foule et privé de l'honneur de donner son sang, il avait pris les devants seul avec un petit nombre de nos frères. Durant le trajet, le jeune martyr épanchait les sentiments de son cœur, et laissait à ses compagnons des instructions touchantes. Les frères lui disaient : « Souviens-toi de nous ! » Mais lui répondait aux frères : « Vous aussi, souvenez-vous de moi ! » Admirable humilité du martyr, qui, au moment même de son sacrifice, n'ose encore présumer de la gloire qu'il va mériter ! De leur côté, Julien et Victorius exhortaient les frères à la paix, leur recommandaient tous les clercs, ceux-là surtout qui avaient souffert dans la prison les tourments de la faim ; en même temps ils s'avançaient pleins de courage et de bonheur au lieu de leur exécution.

Pour Montan, dont la force physique répondait à l'énergie de son âme, quoique toujours, avant le martyre, il eût proclamé avec courage e constance les droits de la vérité, sans

aucun égard des hommes ni de leur puissance, il sentait son zèle s'accroître à l'approche du sacrifice, et criait avec l'accent d'un prophète : « Quiconque sacrifiera aux dieux et non au seul Seigneur, sera exterminé. » Par cette sentence, qu'il répétait sans cesse, il imprimait profondément dans tous les cœurs la loi qui défend d'abandonner Dieu pour servir de vaines images fabriquées par la main des hommes. En outre, il confondait l'orgueil et l'opiniâtre mauvaise foi des hérétiques, les adjurant de reconnaître, du moins sur le témoignage de tant de martyrs, la vérité de l'Église, dans le sein de laquelle il leur fallait rentrer. Quant aux tombés, trop empressés à demander la communion, il leur opposait un retard salutaire, et souvent renvoyait leur réconciliation parfaite au jugement suprême du Christ. Enfin, il exhortait ceux qui avaient persévéré dans la foi à conserver ce précieux trésor : « Frères, leur disait-il, soyez fermes et combattez avec constance : vous avez des modèles. Que la lâche perfidie de ceux qui sont tombés ne vous entraîne pas dans leur chute ; mais que notre patience vous fortifie plutôt pour conquérir la couronne. » Il avertissait en même temps les vierges de garder la sainteté qui les avait consacrées. A tous il recommandait d'honorer leurs prêtres ; aux prêtres il insinuait doucement les charmes de la paix et de la concorde, répétant qu'il n'y avait rien de meilleur dans le monde que l'unité des cœurs et des volontés parmi les prêtres : « Le peuple est puissamment excité au service de Dieu, et il s'anime à conserver le lien de la charité par l'exemple de la paix qui règne entre les chefs que Dieu lui a donnés pour le diriger. A cette condition seulement on souffre pour le Christ, on imite le Christ par l'exemple autant que la parole : car la charité est la grande épreuve de la foi. Oh ! que la foi ainsi vivifiée par la charité est un exemple puissant ! »

Cependant le bourreau était prêt ; déjà il balançait le glaive sur la tête de ses victimes ; Montan, les mains étendues vers le ciel, éleva la voix de manière à se faire entendre, non-

seulement des fidèles qui l'entouraient, mais encore de toute la foule des gentils; il priait, demandant à Dieu que Flavien, qui avait été privé, par le complot du peuple, du bonheur de partager la couronne de ses frères, les rejoignît dans trois jours. Puis, afin de montrer que sa prière avait été entendue, il déchira le bandeau qui couvrait ses yeux, ordonnant qu'on en gardât la moitié pour bander les yeux de Flavien dans deux jours. Bien plus, afin de n'être pas séparé de lui dans la mort, il voulut qu'on réservât entre sa propre tombe et celle de Lucius la sépulture de son ami. Alors s'accomplit sous nos yeux ce que le Seigneur a promis dans son Évangile, que celui qui demande avec une entière confiance obtiendra tout ce qu'il désire. En effet, deux jours après, Flavien, traîné de nouveau devant le tribunal du préfet, conquérait la gloire éternelle par le martyre. Mais parce que, comme je l'ait dit plus haut, Montan avait voulu que, malgré cette différence de deux jours qui devait séparer leurs combats, les trois martyrs demeurassent unis comme dans un même sacrifice, cette dernière volonté d'un frère nous rend plus sacrée encore l'obligation où nous étions de raconter la mort de Flavien.

Après les prières, après les cris qu'une cruelle amitié avait élevés pour le sauver, Flavien avait été reconduit en prison; mais son courage était demeuré ferme, son âme invincible, sa foi pleine et entière. La pensée de se voir laissé seul n'avait point affaibli la vigueur de son âme. Un autre aurait pu en être ébranlé ; pour lui, la foi qui l'avait fait courir avec ardeur au-devant des menaces de la mort, lui faisait fouler aux pieds tous les obstacles humains. Il avait à ses côtés sa mère, femme incomparable, que sa foi égalait aux patriarches. Elle se montra, par son courage, digne fille d'Abraham ; car elle désirait voir son fils immolé au Seigneur et s'affligeait au fond de son âme qu'on l'eût épargné. O touchante piété d'un mère chrétienne, digne de notre vénération, même après les exemples que nous ont laissés nos pères ! O mère

digne de la mère des Machabées! Qu'importe ici la différence dans le nombre de leurs enfants? Celle-ci, en offrant au Seigneur un fils unique, ne lui sacrifiait-elle pas, autant que la première, toutes ses affections? Le fils, de son côté, bénissait le courage de sa mère, et la consolait du retard auquel il était condamné : « Vous savez, ô la plus tendre des mères, comment j'ai tout fait pour avoir le bonheur de confesser ma foi et de gagner la couronne du martyre. Jusqu'ici, je me suis vu souvent chargé de chaînes, et toujours on a différé mon supplice. Mais aujourd'hui mes désirs sont enfin comblés; cessez vos pleurs, et jouissez de mon triomphe. »

Lorsqu'on était arrivé au seuil de la prison, la porte avait paru s'ouvrir plus difficilement que de coutume, malgré les efforts des gardiens; on eût dit qu'un ange la retenait, afin de faire comprendre aux ministres du cruel préfet combien il était indigne de jeter dans la fange d'une affreuse prison un martyr à qui Dieu préparait dans le ciel un palais. Cependant, parce que la divine sagesse voulait encore retarder le triomphe, la prison, quoique malgré elle, ce semble, dut recevoir l'homme de Dieu, déjà par avance citoyen du ciel. Quelles furent, durant les deux jours qui suivirent, les pensées de ce généreux athlète? L'espérance le soutenait; la confiance enivrait son âme; car il comptait sur les prières de ses frères, et de son côté il savait que l'heure de sa passion était arrivée; ou plutôt, pour faire comprendre toute ma pensée, on eût dit (tant ses vœux étaient ardents) que ce n'était pas son supplice, mais sa résurrection qu'il attendait dans trois jours. La foule des gentils, elle aussi, attendait avec une sorte d'inquiétude; car elle avait recueilli avec curiosité la dernière prière de Montan pour son ami.

Le troisième jour donc, quand l'ordre eut été donné de faire comparaître Flavien, à la première nouvelle qui s'en répandit, on vit se réunir en grand nombre les incrédules et les impies, pour mettre à l'épreuve la foi du martyr. Il sortit

enfin de la prison; généreux confesseur du Christ, jamais une prison ne devait le revoir. Quand il parut, la joie fut grande parmi tous les spectateurs; mais lui, plus que tous les autres, laissait éclater ses transports; car il savait que sa foi et les prières de ceux qui l'avaient précédé arracheraient enfin au préfet une sentence de mort, quelles que fussent les répugnances et les réclamations du peuple. C'est pourquoi, à tous les frères qu'il rencontrait et qui désiraient le saluer, il promettait avec l'assurance la plus entière qu'il leur donnerait la paix dans les plaines de Fuscium. Admirable confiance d'une foi sincère et généreuse ! Enfin on l'introduisit dans le prétoire; tous, en le voyant, demeurèrent frappés d'admiration. Il attendit là quelque temps, dans la salle des gardes, qu'on vînt l'appeler.

Nous étions à ses côtés, nous tenant étroitement serrés autour de lui; nos mains pressaient les siennes, et nous rendions au martyr les respects d'un cœur chrétien et la tendre affection due à un ami. Ses disciples lui conseillaient en pleurant de relâcher un peu de sa constance, et de consentir à sacrifier pour un instant; il lui serait libre ensuite de faire ce qu'il voudrait; cette seconde mort qu'il voulait éviter était incertaine, et dans tous les cas moins à craindre que la mort présente. Les païens aussi lui tenaient le même langage, et disaient que c'était le comble de la folie de plus craindre la vie que les douleurs de la mort. Mais le martyr leur rendait grâces de l'amitié qui leur faisait rechercher avec tant d'empressement ce qu'ils appelaient son intérêt; il confessait en même temps sa foi et son Dieu , et disait qu'il valait mieux périr en sauvant la liberté de sa conscience et de sa foi, que d'adorer des pierres; qu'il n'y avait qu'un souverain Seigneur dont la parole a fait tout ce qui est, et qui pour cela doit seul être honoré. Puis, contre l'incrédulité des gentils qui nient la vie future tout en confessant un seul Dieu, il ajoutait que nous vivons encore, même quand la mort nous a frappés; que ce n'est point la mort qui triomphe, mais nous

qui triomphons de la mort : enfin que, s'ils voulaient parvenir à la connaissance de la vérité, ils devaient se faire chrétiens.

Confondus et vaincus par ces réponses, les amis de Flavien, voyant qu'ils ne pouvaient rien gagner par la persuasion, eurent recours aux inventions d'une piété plus cruelle ; ils se persuadèrent qu'on pourrait, par la torture, le faire renoncer à sa foi. Quand donc on l'eut appliqué sur le chevalet, le préfet lui demanda dans quel intérêt il soutenait qu'il était diacre, puisque réellement il ne l'était pas. Flavien répondit qu'il était diacre et qu'il n'avait pas menti. Alors un centurion dit qu'on lui avait remis une déclaration signée de plusieurs citoyens qui déposaient que Flavien n'avait jamais été diacre. Flavien répondit : « Y a-t-il contre moi plus de probabilité pour affirmer que je suis un menteur, et qu'au contraire l'auteur de cette fausse déclaration dit vrai ? » Un cri s'éleva alors de la foule : « Tu as menti ! » En sorte que le préfet, l'interrogeant de nouveau, lui demanda s'il était vrai qu'il eût menti. Flavien répondit : « Quel intérêt aurais-je à mentir? » A cette réponse, le peuple irrité demanda qu'on redoublât la torture. Mais Dieu, qui avait déjà éprouvé dans la prison la foi de son serviteur, ne permit pas que le corps du martyr fût déchiré par de nouveaux supplices ; il inclina le cœur du préfet à prononcer sur-le-champ la sentence : il avait hâte de couronner l'intrépide athlète qui, constant jusqu'à la mort dans sa foi, était sur le point de consommer glorieusement sa course et ses combats.

De ce moment, Flavien, assuré par la sentence de ne pas échapper à la mort, se livra tout entier aux élans de sa joie. Elle éclatait dans ses paroles, auxquelles elle ajoutait une grâce nouvelle. Ce fut alors qu'il me chargea d'écrire ses Actes et de les joindre aux Mémoires qu'il avait lui-même laissés. Il voulut même que j'y ajoutasse les visions dont une partie lui avait été révélée les deux derniers jours de sa vie. « Il n'y avait encore que notre évêque, me disait-il, à avoir souffert le martyre, lorsque tout à coup il me sembla

que je voyais Cyprien lui-même, que je l'interrogeais et lui demandais si le coup de la mort faisait beaucoup souffrir. Destiné comme lui au martyre, je le consultais sur les douleurs du dernier combat. Il me répondit : « Ce n'est plus no-« tre chair qui souffre, quand notre âme est au ciel. Le corps « ne sent rien, quand l'âme s'est tout entière attachée à son « Dieu. » Paroles touchantes d'un martyr exhortant un autre martyr ! Il disait que le coup de la mort était sans douleur, afin d'inspirer à un frère, qui lui aussi devait être immolé, un courage plus grand et plus ferme, ne lui laissant pas même craindre le plus léger sentiment de douleur dans les angoisses du dernier supplice. Flavien continua : « Peu après, disait-il, je vis un grand nombre de mes frères que l'on conduisait à la mort ; pour moi, on me séparait encore de mes collègues, et j'étais tout triste. Un homme alors m'apparut et me dit : « Pourquoi es-tu triste ? » Et comme je lui disais la cause de ma tristesse, il reprit : « Triste ! et comment peux-tu l'être ? « Après avoir été deux fois confesseur, tu vas avoir l'honneur « d'être martyr par le glaive. » C'est en effet ce qui arriva. Car Flavien, qui avait confessé la foi du Christ une première fois devant un petit nombre de témoins, l'ayant fait une seconde fois en public, avait soulevé contre lui les clameurs du peuple, et il avait été jeté en prison. Il y était resté séparé de ses frères, jusqu'à ce qu'enfin, cité devant le préfet, il couronna ses deux confessions précédentes par une troisième plus glorieuse, le martyre.

Flavien nous dit encore : « Successus, Paul et leurs compagnons venaient de recevoir la couronne ; c'était au temps où j'entrais en convalescence, au sortir d'une dangereuse maladie. Je vis entrer dans ma maison l'évêque Successus. J'eus peine d'abord à le reconnaître, tant ses vêtements et son visage rayonnaient de splendeur. Il semblait que la beauté des anges, transformant sa nature, éclatait dans ses yeux. Pendant que j'hésitais à le nommer, il me dit : « Je « suis envoyé pour t'annoncer que l'heure de ta passion

« approche. » A peine il avait fini, que deux soldats vinrent me prendre pour m'emmener. Ils me conduisirent dans un lieu où je trouvai réunie une multitude de nos frères. Quand je fus assez proche du préfet, il m'ordonna d'avancer devant son tribunal. Tout à coup ma mère apparut au milieu de la foule; elle criait : « Gloire à Dieu ! gloire ! jamais per- « sonne n'a eu les honneurs d'un pareil martyre. » Elle disait vrai ; car sans parler des cruelles privations de la prison, de la mauvaise qualité des vivres par laquelle la sordide avarice du fisc cherchait à épuiser le courage et les forces des confesseurs, Flavien savait encore s'abstenir même de ce peu qui lui était offert : tant il aimait à pratiquer tous les jeûnes prescrits, et à se priver lui-même du nécessaire pour en faire part aux autres,

Mais j'arrive aux circonstances glorieuses de son martyre. Il y marchait seul, au milieu des plus grands honneurs; des prêtres, ses disciples, lui formaient un nombreux cortége ; on eût dit le triomphe d'un conquérant. Sur le point d'aller régner avec Dieu, le bienheureux martyr, dont l'esprit et le cœur semblaient déjà jouir de la récompense, trouvait sur son passage des honneurs, présages de sa gloire future. Le ciel lui-même rendit témoignage à sa vertu. Une pluie abondante écarta les gentils, en punissant leur opiniâtre curiosité, et elle fut pour les frères une heureuse occasion de s'arrêter et de donner au martyr le dernier baiser de paix, sans avoir pour témoins des regards importuns et profanes. Enfin, comme Flavien le disait lui-même, Dieu, en envoyant cette pluie, voulait unir ensemble l'eau et le sang, à l'exemple de ce qui arriva à la mort du Seigneur.

Après avoir fortifié le courage des frères, et leur avoir laissé sa paix, il sortit de l'étable où il avait cherché un abri et qui touchait la plaine de Fuscium. Dans cette plaine, remarquant un lieu plus élevé et d'où il lui serait facile de se faire entendre, il y monta, et par un geste ayant imposé silence, il parla en ces termes : « Mes frères bien-aimés,

vous avez la paix avec nous, si vous gardez la paix avec l'Église ; conservez toujours l'unité de la sainte dilection, et la paix demeurera avec vous. Ne méprisez point mes paroles, comme si elles étaient sans autorité, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, sur le point de souffrir, les a enseignées, quand il a dit : « Toute ma loi, c'est que vous vous « aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » Ensuite, laissant à ses frères sa dernière volonté comme un testament sous l'autorité de sa parole, il leur recommanda, avec les plus grandes instances, le prêtre Lucien, qu'il désignait pour succéder à l'évêque Cyprien. On pouvait se reposer avec confiance sur un pareil choix ; car il n'est pas difficile de connaître les hommes à un bienheureux martyr dont déjà l'esprit était au ciel, et qui sentait les approches du Christ, son Seigneur. Quand Flavien eut achevé de parler, il descendit au lieu où il devait être sacrifié. On lui banda les yeux avec la partie du linge que Montan, deux jours auparavant, avait ordonné de lui réserver. Puis il se mit à genoux pour prier ; mais bientôt la hache du bourreau termina sa prière. Oh ! qu'ils sont glorieux les enseignements des martyrs ! qu'elles sont nobles les épreuves qu'ont subies les témoins de Dieu ! C'est avec raison que l'écriture les transmet aux générations à venir ; car, si nous trouvons dans l'étude des ouvrages anciens de précieux exemples, il convient que les saints qui ont fleuri de nos jours deviennent également nos maîtres.

XLII

LES ACTES DE SAINT POLYEUCTE.

(L'an de Jésus-Christ 259.)

Nous avons pris ces Actes dans la collection des Bollandistes.

Au temps des empereurs Décius et Valérien, vivaient dans les contrées orientales deux hommes de guerre, Néarque et Polyeucte, que les liens de l'amitié unissaient plus étroitement que si la naissance eût établi entre eux les liens du sang et de la parenté. En effet, leurs âmes étaient liées par une si vive affection mutuelle et par un accord si parfait, que chacun d'eux croyait vivre et respirer dans le corps de son ami. Néarque était un chrétien remarquable par sa foi et sa piété ; mais le noble Polyeucte était gentil, et n'avait pas encore été illuminé de la splendeur de la vérité. Du reste, s'il n'avait pas encore les dehors du christianisme, il en possédait l'esprit, et s'appliquait à orner son âme de toutes les vertus ; c'était un olivier fécond auquel il ne manquait plus que d'être planté dans la maison de Dieu.

Mais comme Décius et Valérien ne faisaient pas de l'empire le bon usage qu'ils auraient dû, et que, au lieu de reconnaître et d'honorer Celui qui le leur avait conféré, ils osaient même lever contre Lui une main impie et sacrilége, non pas seulement en le reniant et le rejetant, mais encore en excitant par des édits publics tous leurs sujets à imiter leur exemple, et en employant toute sorte de moyens pour les éloigner de la connaissance de Dieu, ils allèrent même, ô douleur ! jusqu'à substituer, à la place du vrai Dieu, des dieux faux et vains, et à contraindre les habitants de l'empire à rendre les honneurs divins à des simulacres encore plus

dépourvus de sentiment que la pierre et le bois. Tout étant donc ainsi réglé, on publia qu'on allait décerner des supplices et des récompenses : c'est-à-dire, à ceux qui obéissaient aux édits, des honneurs, des largesses et de l'argent; et à ceux qui refuseraient de se soumettre, des menaces, des châtiments, enfin la mort.

Néarque alors craignit pour son ami, et il se persuada que la diversité de culte allait amener la rupture de leur amitié. Cette pensée, qui l'occupait fortement, ne put se concentrer dans son esprit, et on remarqua bientôt qu'intérieurement il était fort agité et accablé de cruelles angoisses, et que probablement il pleurait en secret son ami. Le très-excellent Polyeucte, voyant donc Néarque en cet état, et songeant qu'il était vivement pressé par l'amertume d'un profond chagrin et livré à de douloureux gémissements, s'approcha de lui amicalement pour l'interroger ; car il désirait savoir pour quel motif Néarque était ainsi affligé, et lui-même il éprouvait une vive peine, remarquant la violente contrainte de son ami. Celui-ci, apercevant Polyeucte, s'efforça de dissimuler l'angoisse qui l'oppressait ; mais ses yeux remplis de larmes le trahirent. Il voulait parler, et témoignait à son ami qu'il ne pouvait rien lui cacher, mais qu'il avait cependant un motif de garder le silence, malgré le désir qu'il éprouvait de lui tout expliquer; qu'en cela enfin, il ne lui était pas possible de jouir de la consolation que lui procurerait l'amitié. Mais Polyeucte ne lui en faisait que de plus vives instances, le suppliant de lui révéler son secret; il lui reprochait même de faire si peu de cas de son amitié, ajoutant qu'il voyait bien que l'affection qu'il avait coutume de lui témoigner n'était plus la même. « Est-ce que nous t'avons offensé en quelque chose? lui dit-il. Quel chagrin t'avons-nous causé? Qu'a-t-il pu survenir de si atroce qui ait ainsi fermé à ton Polyeucte toute voie de pardon? » Comme il parlait ainsi, tourmenté par une cruelle anxiété, Néarque n'y put tenir davantage, et, gagné par les larmes, puis faisant éclater par un

profond soupir la flamme intérieure qui dévorait son cœur : « Cher ami, lui dit-il, c'est parce que je réfléchis sur une prochaine séparation, qui mettra fin à notre mutuelle et si douce amitié, que mon âme est présentement accablée de tant de tristesse. » Polyeucte, entendant ce discours, se sentit le cœur comme foudroyé, et s'écria : « Que dis-tu là, Néarque ? Comment et à quoi bon des paroles aussi inattendues ? Et d'où nous pourrait provenir cette séparation, que la mort même, nous en sommes convenus, ne saurait opérer ? » Néarque lui répondit : « C'est pourtant cela, ô ami si cher, qui va me suffoquer et qui oppresse ma poitrine ; c'est que cette séparation, que la mort n'aurait pu faire, va cependant avoir lieu ; et cette pensée me consterne. »

Polyeucte, ne pouvant encore entrevoir où tendaient de tels discours, soudain se lève, embrasse son ami, et le tenant étroitement serré, lui dit : « Mais dis-moi, Néarque, parle clairement ; explique-moi comment doit se faire cette séparation ; car je ne puis plus supporter cette réserve si peu amicale. Sinon tu vas me voir tout à l'heure, moi, ton Polyeucte, étendu par terre sans vie. » Néarque aussi semblait vouloir parler ; mais l'agitation de son esprit l'empêchait de remuer la langue ; seulement, on le voyait triste et troublé : il regardait fixement son ami, et tout en lui dénotait une âme en proie au plus violent chagrin. Voyant donc Polyeucte, plongé à son tour dans l'affliction et l'abattement, tomber par terre et déjà entièrement surmonté par la douleur, il ne put se contenir plus longtemps et s'écria : « C'est cet édit de l'empereur, ô très-cher Polyeucte, qui va nous séparer et briser notre mutuelle affection. » Le très-sage Polyeucte, à ces paroles, conjectura aussitôt ce qu'elles signifiaient, et il lui vint en pensée qu'on allait les examiner tous les deux sur la disparité de leur religion, et que la sévérité des princes les forcerait à se séparer.

Mais à l'instant une pensée plus digne de Dieu releva son

esprit abattu ; car, repassant en sa mémoire une vision qu'il avait eue, et jugeant qu'elle était adaptée à la circonstance présente, il se sentit aussitôt pénétré de joie et d'allégresse ; puis il s'empressa de faire part de cette vision à son ami, et lui dit : « Il y a quelque chose, Néarque, qui empêchera cette séparation de s'exécuter prochainement ; car j'ai vu le Christ que tu adores s'approcher de moi, me dépouiller de ce méchant habit qui me couvre, et me revêtir d'un vêtement précieux. Qui pourrait dire sa beauté et son éclat ! Il le fixa sur mes épaules avec une agrafe d'or ; puis il me donna un cheval ailé. » Telle était la vision qu'avait eue le divin Polyeucte : il ne la racontait point par vanité, mais parce qu'elle exprimait ce qui allait arriver. En effet, l'échange d'un méchant vêtement pour un meilleur eut lieu lorsqu'il passa de la milice terrestre dans l'armée des célestes et divins soldats, d'où il fut tiré pour être admis dans le chœur des martyrs. Et ce cheval ailé, que pouvait-il signifier autre chose que sa prompte ascension de la terre au ciel ?

Néarque, entendant ces choses, tressaillit de joie, et dans son allégresse il lui dit : « Connais-tu le Christ ? ce Christ, Polyeucte, qui est vraiment Dieu ? » Polyeucte lui répondit : « Quand aurais-je pu l'ignorer ? Est-ce que, quand tu parlais de lui, mon âme n'était pas saisie de crainte ? est-ce que, à la lecture que tu faisais de ses discours, je n'étais pas ravi d'admiration ? Il ne me manquait plus que le nom, puisque j'étais déjà chrétien par sentiment, et que je me disposais à m'enrôler au service du Seigneur Christ, disant dès lors un éternel adieu à l'idolâtrie des faux dieux. Que faisons-nous donc, ô Néarque ? Pourquoi ne faisons-nous pas une publique déclaration de notre foi au Christ ? » Néarque accepta avec plaisir cette proposition, et, comme se mettant tout à découvert, il lui dit : « Mais ni pour moi non plus, Polyeucte, les richesses, la gloire, ni aucune dignité militaire, enfin aucune chose de ce monde, ne sont préférables à la vie qui est dans le Christ. Et c'est celle-là seulement que j'ambitionne ;

tout le reste, je le regarde comme vil et de nul prix. » Le divin Polyeucte, comme s'il eût voulu sonder ses sentiments, lui dit ensuite : « Mais quoi ! n'aimes-tu pas cette dignité dont tu jouis déjà ? » Néarque, pensant que cette question était faite par son ami tout naturellement, et non pour l'éprouver, lui répondit : « Il me semble, Polyeucte, que tu ignores et la dignité véritable qui est dans le Christ, et cette gloire et cette béatitude qui sont pareillement en lui, et qu'aucun temps ne terminera jamais. » C'est ainsi que, dans ces colloques familiers, ils se découvraient mutuellement le fond de leur âme.

Mais Polyeucte, désirant adresser quelques mots agréables et gracieux à son ami, lui dit : « Tu m'as soupçonné d'ignorer cette gloire et cette béatitude qui sont dans le Christ ; mais il me semble, Néarque, que je suis plus avancé que toi, et que j'ai déjà reçu par une révélation, comme tu le sais maintenant, la royale et céleste chlamyde. Malgré cela, je veux que tu m'instruises sur quelque point de la vie de l'esprit. Je crains que, si je m'approche du Sauveur sans expiation et sans avoir reçu les mystères, je ne sois pas agréable à ses yeux, ni digne d'être admis au nombre de ses soldats. » Néarque, entendant ces paroles, se leva soudain, et animé d'un zèle fervent, il se mit à consoler son ami, et à le disposer plus immédiatement à la foi du Christ, lui disant : « N'aie aucune inquiétude sur cela, ô tendre ami ; car il est écrit que Dieu peut de ces pierres mêmes donner des enfants à Abraham. Ce qui ne veut dire autre chose, sinon que les gentils eux-mêmes peuvent être sauvés d'une manière inespérée, et devenir ainsi les soldats du Christ. Car la porte du ciel est ouverte à qui que ce soit, et l'entrée du salut n'est fermée à personne. C'est pourquoi celui qui croit recevra une grande récompense de ce qui semblait ne devoir lui en procurer qu'une médiocre ; car une récompense égale attend ceux qui sont allés travailler à la vigne à la première heure ou à la troisième, à la sixième ou à la neuvième ; de sorte que, bien que tu sois

venu tard, tu seras néanmoins récompensé comme les premiers.» A ces paroles, le divin Polyeucte, comme si un souvenir se fût présenté à son esprit, lui dit : « Il est très-vrai, cher Néarque, que je t'entendis un jour lire à voix basse quelque chose de semblable dans la divine Ecriture : savoir, comment le Christ, en distribuant les récompenses, honorera ceux qui n'auront travaillé qu'une heure, de la même manière que ceux qui auront porté toute la chaleur du jour. -- Si tu veux des choses merveilleuses, lui repartit Néarque, tu en trouveras de nombreux exemples. Le larron qui fut crucifié avec le Christ, encore qu'il fût chargé de beaucoup de crimes, obtint cependant très-promptement, et pour une simple et courte parole, la récompense qui s'accorde aux mérites : il parvint ainsi avec une grande facilité au paradis, lequel ne s'obtient qu'avec beaucoup de sueurs ; car un peu de foi peut transporter jusqu'à des montagnes. »

Le divin Polyeucte, entendant ce discours, sentit renaître sa confiance, et comme s'il eût déjà oublié tous les objets terrestres, il dit à Néarque : « Promettons-nous mutuellement que nous obéirons constamment à tous les commandements, quels qu'ils soient ; car, pour moi, j'ai renoncé désormais aux choses humaines. Tout cela nous manifeste clairement quequelqu'un de nous doit subir le martyre pour le Christ ; et sans aucun doute la divine clémence du Seigneur l'a disposé ainsi. Je me représente par la pensée tout ce qu'il y a de beau dans le ciel comme si je le voyais présent devant moi : je vois le Christ devant mes yeux, et mon visage est illuminé par l'éclat de cette vision. Mais il est temps que nous lisions l'édit impie des empereurs, afin que nous sachions bien ce qu'il exige de nous. » Il parla ainsi, puis il saisit l'édit ; en le lisant il le couvrait de crachats, et après il le déchira en mille morceaux qu'il jeta au vent.

Se retournant ensuite, il aperçoit que l'on transporte les idoles qui allaient être placées sur les autels, pour y recevoir les adorations des insensés. Ce spectacle excite en lui un rire

de pitié et de mépris. Cependant il feint de s'approcher de l'autel d'un air calme. Y étant arrivé, il prend chacune des idoles les unes après les autres, les brise contre terre et les réduit en poussière. Cette action attira sur les lieux son beau-père Félix, qui avait été chargé par les empereurs de diriger la persécution. Voyant ce que Polyeucte venait de faire, il en fut outré. « Hélas ! s'écriait-il, Félix va être désormais sans enfants; moi qui à cause d'eux jouissais d'une si grande considération, me voilà subitement devenu malheureux par leur perte. Personne, ni hommes ni divinités, ne saurait prendre en pitié Polyeucte, qui a poussé l'audace jusqu'à briser nos dieux. » A cela le divin Polyeucte, devenu plus hardi depuis l'action qu'il venait de faire, répondit : « Maintenant que je les ai méprisés de la sorte, je vois combien en réalité ils sont faibles et impuissants. Si tu as d'autres dieux, qu'on les apporte aussi ; et par là tu verras comment, nous les serviteurs du Christ, nous avons le pouvoir d'humilier les idoles. »

Félix, touché d'une humaine affection et d'une compassion très-sensible envers le saint, lui parla ainsi : « Polyeucte, consens du moins à vivre jusqu'à ce que tu aies vu ton épouse. — Et comment, répondit le saint, me mettrais-je encore en peine d'une épouse et des enfants, moi qui ai rejeté tout soin des choses humaines, pour n'occuper mon esprit que des biens célestes et incorruptibles ? Pour ta fille, si elle veut me suivre, cette même pensée et cette intention la rendront heureuse ; sinon, elle périra malheureuse avec tes dieux. » A ces paroles, Félix versa d'abondantes larmes ; car il avait perdu tout espoir. Etant donc doublement aveuglé, tant à cause de ce découragement qui l'accablait, qu'à cause de son zèle insensé pour les idoles, il proféra ces paroles, tout à fait dignes de ses épaisses ténèbres et de sa démence : « Malheur à moi ! toi ausi, Polyeucte, l'art magique du Christ t'a précipité dans l'erreur. » Le martyr lui répondit avec autant de prudence que de générosité : « Non,

j'en atteste les saints combats des martyrs, non, dis-je, je ne le nierai pas, c'est par le Christ que j'ai été appelé à la connaissance de la vérité. C'est lui effectivement qui, par sa grâce bienfaisante, a daigné attirer doucement mon âme, qui l'a conduite des ténèbres à la lumière, de l'erreur à la vérité, et qui m'a rendu digne d'être son soldat et d'en porter le nom.»

Comme il parlait ainsi, ceux qui persécutaient les saints s'approchèrent, et se saisissant de la personne du martyr, ils le frappaient à la bouche; car ils sentaient la vérité des reproches qu'il leur adressait ainsi publiquement; ils en étaient furieux, et leurs oreilles impies ne pouvaient supporter la force de la vérité. Mais le généreux Polyeucte se mettait peu en peine de ces coups; car il voyait près de lui le Christ qui avait souffert pour lui, et avec ce refuge assuré il méprisait tous les maux qu'on pouvait lui faire endurer, même les fouets dont on menaçait son corps.

Mais il allait avoir à lutter contre une autre épreuve; car son beau-père et sa femme s'étant présentés en répandant des larmes et en proie à la plus vive douleur, Satan redoublait d'efforts pour abattre ses forces et son courage. Mais le martyr, qui n'ignorait pas les embûches diaboliques, se redressa dans toute sa fermeté, et opposa ainsi, à l'émotion que lui causa d'abord la vue de leurs larmes, toute l'énergie de sa foi; puis il parla ainsi à son beau-père d'un ton grave et pénétrant: « Esclave de profanes idoles, pourquoi donc, par tes larmes insidieuses et par celles de mon épouse, cherches-tu à me faire renoncer à la confession de ma foi dans le Christ? Et pourquoi pleures-tu Polyeucte? Tu devrais bien plutôt te pleurer toi-même et te lamenter, en songeant que, après avoir temporellement servi des princes qui doivent bientôt périr, tu seras livré à un feu éternel.» C'est ainsi qu'il parla à son beau-père Félix. Regardant ensuite sa femme Pauline, qui pleurait amèrement et lui disait: « Que t'est-il donc arrivé, Polyeucte? par quelle tromperie as-tu été induit à briser nos douze dieux?» le saint sourit doucement, et dit:

« Si moi seul j'ai vaincu et brisé les douze dieux, te voilà maintenant complétement privée de divinités. Courage donc, Pauline, écoute-moi, je t'enseignerai la connaissance du vrai Dieu ; hâte-toi de l'adorer, et d'échanger cette courte vie pour une autre qui est éternelle. »

Durant cet entretien, les persécuteurs, voyant avec dépit que l'exemple de Polyeucte convertissait à la foi chrétienne un grand nombre de gentils, se réunirent tous, et, tantôt par des promesses, tantôt par des menaces, ils s'efforçaient de persuader au saint de renoncer à sa religion. Mais, comme c'était chose peu aisée dans l'exécution et pleine de difficultés, et qu'il n'apparaissait nulle espérance d'en venir à bout, ils portèrent contre lui une sentence qui le condamnait à périr par le glaive. Lorsqu'on en eut porté la nouvelle à Polyeucte, on n'aperçut en lui rien de triste ou de chagrin ; il ne laissa paraître aucune faiblesse, il ne proféra aucune parole de bassesse, et ne parut même pas ému. Quel autre que lui n'eût succombé, jouissant aussi agréablement que lui des douceurs et du charme de la vie ? Mais le saint, comme s'il passait des ténèbres et de l'affliction à la gloire et aux délices, laissait paraître une grande joie et toute la gaicté de son âme, comme quelqu'un qui commencerait déjà à jouir de la béatitude qui est au ciel. Il répétait à ceux qui étaient présents : « J'ai vu un jeune homme tout céleste s'approcher de moi, m'adresser la parole et m'engager en toute manière à oublier les choses terrestres. »

Mais qui pourrait, ô divin Polyeucte, proférer un éloge qui soit digne de toi ? Tu allais mourir, et recevoir dans ton sang le divin baptême et le signe du Christ. O âme généreuse ! tu n'as pas pour cela oublié l'amitié de Néarque ; mais l'ayant aperçu : « Va, Néarque, lui dis-tu, et souviens-toi de notre alliance. » Laissant cette parole à ton généreux ami, comme le dernier don de l'amitié, tu cours vers le glaive, et par son tranchant, tu reçois joyeusement la mort.

Le divin Polyeucte ayant donc terminé sa vie en cette

manière, les frères qui étaient présents s'empressèrent de déposer son saint corps à Mélitrice, ville de l'Arménie, et méritèrent à leur tour l'éternel héritage. Or il s'écoula quatre jours entre la mort de Polyeucte et la déposition de son corps; Néarque était présent aussi ; il prit du sang du martyr son ami, le reçut sur un linge fin, et le porta dans la ville de Cananéote, à qui il donna ainsi un précieux héritage.

XLIII

LES ACTES DE SAINT PRIVAT, ÉVÊQUE.

(L'an de Jésus-Christ 259.)

Ces Actes font partie de la collection des Bollandistes.

Au temps de Valérien et de Gallien, qui gouvernaient alors la république romaine, une violente persécution exerçait ses fureurs contre les chrétiens : elle était si ardente que les juges, contraints qu'ils étaient par les innombrables édits des empereurs, parcouraient tout le pays, accompagnés de leurs officiers et d'une troupe de soldats, et jetaient en prison tous les adorateurs de Dieu qu'ils pouvaient saisir. On les traînait ensuite devant les tribunaux, et là on les flagellait cruellement, on les livrait aux bêtes ou au bûcher ; en un mot, on leur infligeait tant de tourments divers, que la mort eût été de beaucoup préférable aux supplices qu'on leur faisait subir pour les détacher de la foi. C'est à cette époque qu'à Rome Corneille, à Carthage Cyprien, ces grands pontifes, furent couronnés d'un glorieux martyre pour le nom du Christ. Tant et de si grands maux enflammèrent enfin l'indignation du Seigneur. Ce fut, en effet, en ces temps-là que l'empire romain, après la défaite de ses ennemis, jouissant d'une grande tranquillité, soudain presque toutes

les nations barbares, lesquelles avaient jusque-là été contenues dans leurs limites, se jetèrent comme à un signal convenu sur le territoire de la république, dévastant l'Orient et l'Occident, détruisant tout sur leur passage, semant partout la mort et le carnage, et laissant après elles de vastes solitudes.

L'un de ces peuples, les Allemands, plus forts en nombre qu'en valeur guerrière, ayant traversé le Rhin, passèrent dans les Gaules. En ce temps-là ils avaient pour roi Chrocus, ainsi que l'atteste l'antiquité. Cette multitude innombrable ayant donc parcouru la Gaule, comme une nuée de sauterelles, portant partout l'épouvante et la destruction, comme en font foi aujourd'hui encore les ruines des grandes villes, forma le projet de porter ses armes dévastatrices dans le pays de Gabalum. A cette nouvelle, les habitants de cette contrée, pour échapper à un si pressant danger, se réfugièrent sur une montagne nommée Grédon, espérant trouver un lieu de sûreté sur cette hauteur, qui n'était pas encore fortifiée par l'art, mais défendue seulement par la nature. Ce lieu présentait un refuge si assuré que les populations voisines y accoururent, et ils se félicitaient de s'être mis par là à l'abri des poursuites de l'ennemi.

A cette époque, le saint évêque Privat gouvernait ce pays et cette Église, et il avait fixé son siége dans le village de Mende, parce que ceux qui, avant lui, avaient possédé la dignité épiscopale, avaient séjourné et étaient inhumés en ce lieu. Cet homme d'une sainteté consommée, aussi zélé pour la religion que désireux de la tranquillité, s'était construit avec beaucoup de soin une maison au sommet de la montagne qui domine le village : il y demeurait en tout temps et n'en sortait guère que pour célébrer les solennités selon les rites prescrits. Lors donc que les peuples de cette région se furent mis en sûreté en fortifiant le mont Grédon, l'invasion ennemie trouva le saint évêque Privat retiré dans sa demeure. Dans cette retraite, bien qu'il ne fût point corporellement avec les nouveaux habitants du Grédon, néanmoins il ne

leur fit point défaut par ses prières ; car ceux qu'il ne pouvait consoler par sa présence, il les fortifiait spirituellement.

Sur ces entrefaites, les barbares étant entrés dans ce pays et portant partout le ravage, se réunirent près du mont Grédon, pour en assiéger les nombreux habitants, parmi lesquels se trouvaient les hommes les plus marquants de ces diverses contrées. Mais, comme les fortifications ajoutées aux remparts naturels de la montagne ôtaient aux barbares l'espoir de s'en emparer, car ils ne voyaient pas même par quelle voie ils pourraient l'attaquer, l'incertitude amenant bientôt le désespoir, leur férocité leur suggéra la pensée d'entourer la montagne de nombreux postes militaires, et de tenir ainsi longtemps les assiégés comme emprisonnés, afin que, s'ils étaient en état de résister aux attaques de l'ennemi, la faim du moins les obligeât à se rendre. Deux années s'écoulèrent dans cette situation.

Tandis que les barbares maintenaient ainsi un siége rigoureux, ils apprirent que l'évêque ne se trouvait point parmi les assiégés, mais qu'il résidait dans une retraite qu'il s'était préparée avant la guerre. A cette nouvelle, une multitude de soldats accourent pour s'emparer de sa personne, dans l'espoir qu'il suffirait de l'exposer aux regards des assiégés pour émouvoir tous les esprits, et les contraindre ainsi à descendre au lieu où ils verraient leur évêque captif. Ils se rendirent donc à la demeure du saint, sur la colline située entre l'église et la montagne même, et qui était munie d'une forteresse à laquelle l'architecte avait donné autrefois le nom de Tuteur. Les barbares y étant arrivés, ils interpellèrent le saint évêque Privat. Le saint ayant compris qu'ils étaient venus pour le prendre et l'emmener, dans le dessein d'adoucir l'esprit de son peuple, de leur persuader de se rendre, et d'engager ces hommes que la protection de Dieu avait sauvés à se jeter dans l'esclavage, il répondit qu'il n'en ferait rien ; d'autant que ni l'évêque ne doit donner un pareil conseil à son peuple, ni le peuple placé en un lieu de sûreté ne devait

consentir à se rendre ; ajoutant qu'il préférait de beaucoup s'exposer à toutes sortes de périls plutôt que de se prêter à une action aussi perfide.

Les barbares, irrités de cette réponse, le fustigent avec des bâtons, et le conduisent, en le frappant, jusqu'à la ville, dans l'espérance que ce supplice lui ferait changer de sentiment. Mais le saint, persévérant dans sa résolution, ajouta seulement que, pour peu qu'ils eussent de prudence et d'humanité, sa première réponse devait leur suffire, et que ce qu'ils exigeaient de lui ne lui était pas permis. A ces mots, ces barbares, dépourvus de raison et redoublant de fureur, ont recours à des tourments plus cruels, cherchant à contraindre un homme d'une si grande sainteté à sacrifier aux idoles, espérant ainsi que celui qui n'avait pas voulu se faire l'ennemi de ses concitoyens par de mauvais conseils, deviendrait peut-être l'ennemi de son âme. Ils préparèrent donc des sacrifices impies, et se mirent à les offrir, en lui disant avec de grandes menaces qu'il eût à choisir, ou de sacrifier comme eux aux idoles, ou de périr dans les tourments. Le saint évêque Privat répondit sans hésiter : « Je m'étonne que vous espériez contraindre un évêque à faire des choses si exécrables. Si vous aviez tant soit peu de sagesse humaine, vous sauriez, sans que je vous le dise, que pour un homme de mon rang, quel qu'il soit, il vaut beaucoup mieux subir les tourments de la mort la plus atroce, que de faire périr le peuple qui lui est confié, et de devenir ainsi, en se perdant lui-même, l'auteur de leur perte. »

Après l'avoir entendu parler de cette sorte, feignant alors une certaine modération, ils lui dirent : « Est-ce que nous te forçons à observer des rites en usage seulement parmi les barbares? Est-ce que vos empereurs et leurs juges n'adorent pas les idoles? et n'obligent-ils pas tous les chrétiens à leur sacrifier ? » Le saint évêque Privat répondit : « Je reconnais, ce qui est une chose déplorable, que ce que vous dites n'est que trop vrai : en effet, les princes des Romains se

montrent dans les cérémonies païennes pour commettre non pas seulement des péchés, mais des crimes. S'il n'en était pas ainsi, les nations barbares n'auraient pas tant de puissance pour briser la république romaine. Car tout ce que vous faites pour notre malheur ne vient pas tant de votre force guerrière que de l'idolâtrie de nos empereurs. Mais notre Dieu, que vous ne connaissez aucunement, est si puissant, que dans un instant il peut délivrer de l'erreur les princes que vous nous opposez, et renverser vos idoles ; il lui est pareillement facile de nous secourir, dans sa bonté accoutumée, après nous avoir châtiés par les coups des tribulations présentes. Pour moi, animé de l'espérance des biens éternels, quels que soient les tourments qui m'attendent, je les méprise. »

Alors les barbares le menacèrent de supplices encore plus cruels, et lui dirent : « Ou sacrifie incontinent, ou sache que, pour servir d'exemple à tous les autres, après avoir été accablé de divers genres de tourments, tu périras d'une mort inouïe et attroce. » Mais le saint évêque Privat, par le secours de la grâce de Dieu, ayant constamment l'âme préparée à tout souffrir, répondit : « Employez tous les genres de tourments et donnez à ma vie la fin que vous voudrez. Pour moi, au nom du Seigneur mon Dieu, je ne puis pas être autre que je ne suis ; et il m'est plus avantageux d'endurer les peines présentes que de me jeter dans les tourments éternels, après vous avoir servis, comme un insensé, vous et vos démons. » Et tandis qu'il prononçait hautement ces paroles et autres semblables, comme si son martyre fût déjà commencé, ils sévirent contre lui avec tant de barbarie, que le prêtre et confesseur du Seigneur, ayant été tourmenté par de rudes flagellations, par les flammes ardentes et d'autres nouveaux supplices, fut laissé pour mort.

Après cette exécution, les barbares, voyant qu'ils n'avaient pu rien obtenir, retournèrent au pied du mont Grédon, d'où ils étaient venus ; mais tout le profit qu'ils retirèrent de leur

entreprise fut de demander en quelque sorte la paix aux assiégés de la montagne. La face des choses ayant donc changé subitement, ils offrirent à ces captifs ce que ceux-ci auraient dû leur demander; en sorte qu'on eût dit que c'étaient les barbares eux-mêmes qui avaient été délivrés. Ils leur firent même beaucoup de présents, et conclurent avec eux un traité de paix et de commerce. Qui pourrait douter que ce ne fût par les mérites du très-saint évêque et martyr qu'aussitôt après son supplice l'ennemi abandonna le siége de la montagne?

Le peuple, ayant enfin la liberté de quitter la montagne, accourut en toute hâte vers le confesseur son évêque en se félicitant : les uns se prosternaient à ses genoux, d'autres pansaient les blessures de son saint corps. Et c'est ainsi qu'on rendait en commun des actions de grâces à Dieu pour le bienfait d'une si grande miséricorde. Le bienheureux confesseur vécut encore quelque temps; mais comme les tourments l'avaient brisé, il ne tarda pas à passer de cette vie à la gloire qui lui était si justement due. Et parce que, en ce temps là, comme je l'ai dit, la persécution contre les chrétiens sévissait en tout lieu, et que la rage des persécuteurs était telle, qu'ils n'épargnaient pas même les cendres des saints qu'ils avaient très-injustement mis à mort, ceux qui se trouvaient auprès de leur saint évêque, guidés par un conseil salutaire, creusèrent une crypte dans un souterrain, et y déposèrent le saint corps en grande vénération. Et presque tous les jours le Seigneur notre Dieu, par les mérites de son saint martyr, daigne opérer en ce lieu les bienfaits de ses prodiges, afin que le nom du Seigneur soit béni dans les siècles des siècles.

XLIV

LE MARTYRE DE SAINT DIDIER, ÉVÊQUE.

(Vers l'an de Jésus-Christ 260.)

Ces Actes qui nous retracent, comme les précédents, une scène de martyre dans les Gaules, durant l'invasion des barbares qui signala le milieu du troisième siècle, sont aussi empruntés aux Bollandistes.

En ce temps-là, les Allemands, nation barbare et féroce, se jetèrent sur les Gaules pour en faire la conquête; et après qu'ils eurent vaincu et réduit les habitants, ils ravagèrent et dévastèrent leurs villes, et y exercèrent de cruelles représailles : rien ne put résister à leur implacable fureur ni échapper à leur brutale convoitise. Dieu permit que cette horde détestable, conduite par son roi Chrocus, rencontrât sur sa route la ville de Langres. Cette ville avait alors pour pontife le bienheureux Didier, qui excellait en toutes sortes de vertus. Elle semblait inexpugnable, protégée qu'elle était, d'un côté par une montagne qui lui servait de défense naturelle, et de l'autre par d'énormes pierres carrées qui faisaient de ses murs autant de formidables remparts. Néanmoins, comme pour éprouver la foi de l'évêque et de ceux qui, persévérant dans la sainte confession du Christ, devaient avec lui endurer un glorieux martyre, cette multitude de barbares se répand tout autour de la cité, et l'environne de toutes parts de lignes de circonvallation, pour en faire le siége et ensuite la dévaster. Les Allemands donc, poussés par une rage furieuse, lancent contre ses murs des javelots, des pierres, des flèches, et s'efforcent de les renverser avec des machines de guerre. De son côté, le bienheureux pontife Didier, accompagné de ses prêtres et des autres habitants, s'écriait du haut des remparts : « Nous sommes serviteurs

du Christ, nous adorons le Christ, notre Seigneur, le Dieu vivant et véritable, qui a créé l'univers entier. Gardez-vous de commettre sur nous des actes de cruauté, qui provoqueraient contre vous la vengeance du Dieu tout-puissant. » Mais comme, dans les desseins de Dieu, le jour du martyre de ces saints était arrivé, la crainte, la terreur avaient saisi tous les habitants de la ville, et personne ne se sentait le courage d'en prendre la défense ; mais tous, cherchant un refuge hors des murs, fuyaient sans savoir où ils allaient.

Les barbares, redoublant d'efforts, parvinrent à briser les portes, et entrèrent dans la ville. D'autres, du côté opposé, montèrent sur les murs au moyen d'échelles, et mirent le feu aux tours qui les surmontaient. A peine entrés dans la ville, ils perçaient de leurs dards tous ceux qu'ils rencontraient ; d'autres, armés de leurs glaives, massacraient ceux que les javelots avaient épargnés, et en firent un affreux carnage : leur cruauté insatiable ne respecta ni âge ni sexe ; les enfants à la mamelle étaient mis en pièces sur les cadavres palpitants de leurs mères ; dans toute la ville on n'entendait que les gémissements et les cris des mourants.

Les impies découvrent enfin le bienheureux évêque Didier, occupé alors à la prière, et aussitôt ils l'amènent avec d'autres chrétiens en présence de leur roi. Le saint pontife, que la sollicitude pastorale pénétrait de douleur à la vue de la perte de ses brebis, ne demanda rien au prince pour lui-même, mais il lui adressa d'instantes prières pour la conservation de ses concitoyens, et lui dit : « Excellent prince, si tu es clément, épargne, je t'en prie, ces malheureux habitants ; oui, je t'en conjure humblement, arrête la main des tiens, ordonne qu'ils cessent enfin un carnage si inhumain. » Le chef barbare, naturellement féroce, et que sa victoire enflait d'orgueil, lui répondit d'un air méprisant en son langage barbare, que le bienheureux pontife ne pouvait aucunement comprendre ; lui-même n'avait pu entendre la prière que lui avait adressée le pontife de Dieu. Ce saint pasteur,

faisant généreusement le sacrifice de sa vie, s'offrit à la mort pour les brebis de son troupeau, afin de diminuer du moins le nombre de ses concitoyens qu'on livrait à la mort. Mais le roi impie, loin d'être ému d'un tel dévouement, n'en fut que plus irrité, et donna l'ordre de trancher la tête au bienheureux évêque : la même sentence enveloppa un grand nombre de chrétiens, qui furent immolés à la même heure. En effet, tous les fidèles de cette ville persévérèrent dans la confession du nom du Christ, et subirent la mort, le même jour, par divers supplices. Les habitants furent interrogés sur la religion qu'ils professaient, et quiconque osait confesser qu'il croyait au Christ, était aussitôt mis à mort, sans qu'aucun pût s'échapper.

O cité de Langres, pourquoi, te voyant si subitement réduite à la solitude et à la désolation, t'affliges-tu de la perte de tes citoyens ? Tu dois bien plutôt ressentir une sainte allégresse d'avoir acquis en un même jour tant de martyrs devenus tes protecteurs. Ne compte pour rien un dommage temporel, et ne t'afflige pas de cette épreuve, puisque par là tu possèdes et posséderas toujours un gain qui te procurera une joie éternelle. Si tu as été contristée par les incendies, par le glaive, par la dévastation ; si tu as été réduite en cendres et humiliée pour servir d'exemple, maintenant tu es comblée de gloire, tu es illustrée par le courage de tes martyrs ; leurs suffrages te servent d'un rempart invincible. Tu es et tu demeureras à jamais élevée en honneur au-dessus des autres cités.

La divine bonté ne tarda pas à manifester, dans la punition des persécuteurs, les prémices du pouvoir de l'illustre martyr Didier, et en même temps le mérite de charité parfaite qu'il prouva par l'effusion de son sang. Celui qui l'avait décapité étant tombé en démence, saisi de fureur, courait sur les murs, poussant des cris horribles ; enfin, il donna plusieurs fois de la tête contre la porte de la ville, jusqu'à ce que, sa cervelle sortant de toute part, il tombât sans vie aux

pieds de ses compagnons qui le considéraient avec effroi. Cette nouvelle, qui se répandit promptement, remplit de stupeur et d'épouvante les barbares, et fut cause qu'ils cessèrent enfin de répandre le sang. Peu de temps après, Dieu, ce juste juge, pour venger son saint martyr Didier et les autres martyrs de la même cité, livra le roi Chrocus à ses ennemis dans la ville d'Arles. L'ayant saisi et enchaîné, ils lui firent endurer longuement divers supplices, et par de continuels raffinements de cruauté, ils lui procurèrent une mort affreuse, selon son mérite.

Le bienheureux pontife Didier, par sa vie sainte et son application aux bonnes œuvres, mérita la couronne immortelle; car il avait été éprouvé et trouvé juste. Depuis son enfance, on admira en lui sa chasteté, sa sobriété, ses largesses et sa compassion envers les pauvres, sa probité, sa patience imperturbable; enfin, il a été trouvé si agréable à Dieu en toutes choses, qu'il est parvenu au royaume céleste, où il jouit du suprême bonheur que lui ont acquis ses mérites, et il y est entouré d'un grand nombre de martyrs. Le saint pontife a été gratifié dans sa propre ville du don du martyre; et c'est dans cette même ville qu'il a été glorieusement inhumé avec les autres martyrs, pour la consolation de ceux qui l'invoquent. Dans les âges précédents, les prodiges qui s'opéraient à son tombeau indiquaient suffisamment combien il était honoré et chéri de ses concitoyens: cet amour était tel qu'après sa mort, le peuple s'empressa de procurer une sépulture honorable à ce pontife, que durant sa vie il avait tant aimé à cause de sa douceur et de son éminente chasteté. Si quelque malade se présente à son tombeau, Dieu ayant égard à sa foi, il s'en retourne guéri; si quelqu'un s'y présente abattu par le chagrin, grâce à l'intercession du saint martyr, il se relève soudain gai et réjoui; si un aveugle, un boiteux, un sourd, un muet, affligé par l'ennemi du salut, vient en ce lieu, il y reçoit sans retard le remède et le secours qu'il implore.

XLV

LE COMBAT DU GRAND MARTYR SAINT NICÉPHORE.

(Année de Jésus-Christ 260.)

Dom Ruinart a donné ces Actes dans sa collection.

Il y avait (à Antioche) un prêtre nommé Saprice ; un autre chrétien, mais simple laïque, nommé Nicéphore, était l'ami très-intime de ce prêtre. Tous deux s'aimaient au point qu'on eût dit qu'ils étaient frères, nourris ensemble dans le sein d'une même mère, tant leur charité fraternelle dépassait ce que l'amitié chez les hommes a de plus tendre. Déjà depuis longtemps ils vivaient dans cette étroite union, quand l'adversaire du genre humain, l'ennemi de tout ce qui est grand et beau, jeta sur leur bonheur un regard d'envie, et créa entre eux une inimitié si profonde, qu'ils évitaient même de se rencontrer sur la place publique. Une haine satanique s'était emparée de leurs âmes.

Après de longs jours passés dans cette disposition criminelle, Nicéphore enfin, rentrant en lui-même, comprit que la haine est l'œuvre du diable. Il pria quelques amis d'aller trouver le prêtre Saprice, de lui demander grâce pour Nicéphore, le conjurant en son nom de pardonner et de recevoir son repentir ; mais Saprice refusa tout pardon. Une deuxième fois, Nicéphore lui envoya d'autres amis pour l'adoucir en sa faveur. Et, malgré leurs prières, Saprice pour la seconde fois les refusa. Le bienheureux Nicéphore cependant eut recours à de nouveaux amis plus dévoués encore, afin d'obtenir par eux le pardon de sa faute ; car il est écrit que toute parole doit avoir son appui dans le témoignage de deux ou trois témoins. Mais l'homme au cœur dur et

implacable avait oublié la parole du Seigneur Jésus-Christ : « Pardonnez, et il vous sera pardonné ; » et cette autre : « Si vous ne remettez pas aux hommes les offenses qu'ils vous ont faites, votre Père celeste ne vous remettra pas les péchés que vous avez commis contre lui. » A toutes ces supplications, il ne pardonna pas. Pour Nicéphore, quand il vit que Saprice dédaignait la prière de leurs communs amis, qui imploraient en vain son pardon, fidèle à sa foi et plein de respect pour son Dieu, il courut à la maison de Saprice et se jeta à ses pieds en lui disant : « Père, au nom du Seigneur, pardonne-moi. » Et cette fois encore, Saprice refusa de se réconcilier. Pourtant Nicéphore était son ami, un ami qui descendait en ce moment jusqu'à la prière, lorsque lui, avant toute prière, aurait dû, dès la première excuse, l'accueillir avec bonté ; bien plus, Saprice était chrétien, il était prêtre et s'était engagé solennellement au service du Seigneur.

Sur ces entrefaites, une persécution s'éleva dans la ville qu'ils habitaient. Les chrétiens étaient soumis à de cruelles épreuves. Saprice tout d'abord fut arrêté et livré au proconsul. Quand on l'eut amené devant son tribunal, le proconsul lui dit : « Quel est ton nom ? » Saprice répondit : « On m'appelle Saprice. » Le proconsul dit : « Le nom de ta famille ? » Saprice répondit : « Je suis chrétien. » Le proconsul dit : « Es-tu clerc ou laïque ? » Saprice répondit : « Je suis dans l'ordre des prêtres. » Le proconsul dit : « Nos Augustes, les maîtres de ces contrées et de tout l'empire romain, Valérien et Gallien, ont porté un décret qui oblige tous ceux qui se disent chrétiens à sacrifier aux dieux immortels. Celui qui, méprisant ces ordres, refusera d'obéir, doit être soumis à tous les genres de tortures, puis condamné à la mort la plus cruelle. » Mais Saprice, ferme devant la menace, répondit au proconsul : « Nous, chrétiens, nous avons le Christ pour roi, parce qu'il est le seul vrai Dieu, créateur du ciel, de la terre, de la mer et de tout ce qu'ils renferment. Tous les dieux des nations sont des démons ; qu'ils disparaissent donc de la surface de la terre,

ces dieux incapables de donner un secours, aussi bien que de nuire, ou de créer le plus léger obstacle à des hommes qui les ont fabriqués de leurs mains. »

Le proconsul, irrité de cette réponse, ordonna qu'on le jetât dans une machine en forme de vis, pour y être cruellement tourmenté. Saprice alors dit au proconsul : « Mon corps est dans tes mains, et tu peux exercer contre lui ta cruauté ; mais sur mon âme tu n'as aucun pouvoir, ni toi ni personne au monde, si ce n'est le Seigneur, le Christ Jésus qui l'a créée. » Et il soutenait avec courage les longues tortures. A la fin, le juge, voyant qu'il ne pouvait triompher de sa constance, prononça la sentence ; elle était conçue en ces termes : « Saprice le prêtre a méprisé les ordres des empereurs et refusé d'obéir ; il n'a pas voulu sacrifier aux dieux immortels, sous le prétexte de ne pas renoncer à l'espérance des chrétiens ; je le condamne à la peine capitale. »

Après avoir entendu cette sentence qui lui assurait le martyre, Saprice sortait du prétoire et s'empressait d'aller recueillir la couronne céleste, lorsque le bienheureux Nicéphore, qui avait appris son bonheur, accourut à sa rencontre, et, se jetant à ses pieds, lui dit : « Martyr du Christ, pardonne-moi ; car j'ai péché contre toi. » Saprice ne répondit pas. Le bienheureux Nicéphore, se relevant, courut par une autre rue pour le retrouver encore avant qu'il sortît de la ville ; il se jeta de nouveau au-devant de lui, et lui dit : « Je te conjure, martyr du Christ, fais-moi grâce et pardonne-moi l'offense que je t'ai faite par faiblesse humaine. Voilà que tu vas recevoir la couronne des mains du Seigneur que tu n'as pas voulu renier, et dont tu as confessé le nom en présence de nombreux témoins. » Mais Saprice, le cœur aveuglé par la haine, ne pardonna point et refusa de répondre, en sorte que les bourreaux eux-mêmes disaient à Nicéphore : « Insensé que tu es, nous n'avons jamais vu ton pareil : dans un instant on va lui trancher la tête, et tu lui demandes grâce ! » Le bienheureux Nicéphore leur répondait : « Vous ne savez pas ce que je

demande au confesseur du Christ; Dieu le sait. » Et il suivit jusqu'au lieu où Saprice devait être exécuté, et là il lui dit encore : « Il est écrit : Demandez, et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert. » Mais ces paroles touchantes d'un ami, le cruel ne les entendait pas; la prière ne pouvait fléchir sa dureté ; il fermait l'oreille, comme le serpent à la fois aveugle et sourd, qui n'entend pas la voix de l'enchanteur.

Mais la parole du Seigneur ne saurait tromper ; il a dit : « Si vous ne pardonnez pas à vos ennemis, on ne vous pardonnera pas ; » c'est pourquoi, quand il eut vu que rien ne pouvait fléchir Saprice, et que celui-ci n'avait pour son prochain ni miséricorde ni compassion, mais une implacable haine, il le priva du secours de sa grâce, ou plutôt ce fut Saprice qui s'en rendit lui-même indigne, à cause de sa haine invétérée, de son implacable ressentiment contre un ancien ami, contre un frère. Les bourreaux dirent à Saprice : « Mets-toi à genoux, afin qu'on te coupe la tête. — Pourquoi?» demanda Saprice. Les bourreaux répondirent : « Parce que tu n'as pas voulu sacrifier, et que tu as méprisé le décret des empereurs pour un homme qu'on appelle Christ. » A ces mots, le malheureux Saprice cria aux bourreaux : « Ne me frappez pas, je fais ce qu'ordonnent les empereurs, et je sacrifie aux dieux. » Ainsi l'avait aveuglé la haine, ainsi elle lui avait enlevé la grâce de Dieu. Dans les tourments les plus affreux, il n'avait pas renié le Seigneur Jésus-Christ, et voilà qu'à la fin de sa vie, sur le point de recevoir le prix et la couronne de gloire, il renie et devient apostat.

Le bienheureux Nicéphore, qui l'avait entendu, se mit aussitôt à le prier avec instance : « Frère, ne pèche pas, je t'en conjure ; ne renie pas le Seigneur Jésus-Christ. Crains pardessus tout d'apostasier, et de perdre une couronne que tu as achetée par tant de tourments. » Mais Saprice ne l'écouta pas, et il s'obstina à courir à l'abîme de l'éternelle mort, sacrifiant un poids immense de gloire à un moment de vie,

qu'un coup d'épée allait trancher ; tant le malheureux était aveuglé par la haine. Car il n'avait pas voulu écouter la voix de Notre-Seigneur, qui nous crie dans son Évangile : « Si vous apportez votre don à l'autel, et que là vous vous rappeliez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre présent devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère ; après quoi vous reviendrez offrir votre don. » Et dans une autre circonstance, que Pierre, le prince des apôtres, lui avait fait cette question : « Si mon frère m'a offensé, combien de fois dois-je lui pardonner ? sept fois ? » le Seigneur lui répondit : « Je ne te dis pas sept fois seulement, mais soixante-dix fois sept fois. » Et lui, le misérable, n'a pas voulu même une seule fois pardonner à son frère, quoique celui-ci lui demandât pardon avec les plus grandes instances. Le Seigneur a ordonné de pardonner à tous et du fond du cœur, même de laisser au pied de l'autel le présent qu'on allait offrir à Dieu, pour courir se réconcilier ; et lui n'a même pas donné du bout des lèvres une parole de pardon à un ami qui se repentait ; il ne lui a point accordé la grâce qu'imploraient des prières ardentes ; mais il a fermé devant un frère les entrailles de la pitié. C'est pourquoi les portes du royaume des cieux se sont fermées devant lui, le secours de l'Esprit de Dieu l'a abandonné, et il a perdu la glorieuse couronne du martyre. Ainsi donc, frères bien-aimés, mettons-nous en garde contre cette puissance diabolique qu'on appelle la haine ; pardonnons à tout le monde toute espèce d'injures, afin que nous méritions de recevoir à notre tour le pardon du Seigneur Jésus-Christ, selon la parole qu'il nous a lui-même donnée : « Pardonnez-nous nos offenses ; » car il est fidèle dans ses promesses.

Le bienheureux Nicéphore, voyant que l'apostasie de Saprice était consommée, dit aux bourreaux : « Moi, je suis chrétien, et je crois au nom du Seigneur Jésus-Christ que cet homme vient de renier. Frappez-moi donc. » Les bourreaux n'osèrent le frapper sans un ordre du proconsul. Tous

cependant s'étonnaient de le voir se livrer ainsi de lui-même à la mort ; car il répétait à haute voix : « Je suis chrétien, et je ne sacrifie point à vos dieux. » Un des bourreaux courut au proconsul et lui dit : « Saprice a promis de sacrifier aux dieux ; mais il y en a un autre qui veut mourir pour celui qu'on appelle le Christ ; il crie : « Je suis chrétien ; je « ne sacrifie point à vos dieux et n'obéis point aux ordres de « vos empereurs. »

Le proconsul, ayant entendu ce rapport, rendit aussitôt contre Nicéphore cette sentence : « Si cet homme ne sacrifie point aux dieux immortels, selon les ordres de nos empereurs, qu'il meure par le glaive. » En conséquence, ils s'emparèrent du bienheureux Nicéphore et lui tranchèrent la tête, comme le proconsul l'avait ordonné. Ainsi fut consommé le martyre de Nicéphore. Le front ceint d'une glorieuse couronne, il s'éleva dans les cieux sur les ailes de la foi, de la charité et de l'humilité. Sa tendresse fraternelle surtout lui mérita le martyre, et il eut le bonheur d'être compté dans les rangs des saints, pour célébrer avec eux la gloire, la grandeur et la bonté du Dieu notre Maître et notre Sauveur, de Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, l'honneur, la puissance et la gloire, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Amen.

XLVI

LE MARTYRE DU SAINT ENFANT CYRILLE.

(L'an de Jésus-Christ 260.)

Ce récit appartient à la collection de Dom Ruinart.

Frères bien-aimés, il n'est pas juste que je vous laisse ignorer le martyre du saint enfant Cyrille, et c'est un devoir pour moi de vous le raconter. Car l'esprit de Dieu l'a assisté

dans son sacrifice, ou plutôt, pour exprimer ici la vérité tout entière, le Seigneur lui-même a combattu avec lui ; avec lui, le revêtant des armes de la foi, le Seigneur a vaincu les juges impies de Césarée. Le bienheureux Cyrille, dans un âge encore tendre, excitait l'étonnement de ceux qui le voyaient ; et sa constance dans la foi inspirait à tous les cœurs capables d'un noble sentiment, les louanges les plus glorieuses en l'honneur du Christ ; c'est que le nom du Christ était sans cesse sur ses lèvres, et il publiait hautement que c'était en lui seul qu'il trouvait sa force et sa vie. Accablé de coups, chargé d'injures, il comptait pour rien les menaces et la douleur, supportait tout avec joie et appelait de tous ses désirs des maux plus grands encore. Son zèle dans la foi, grandissant chaque jour, lui avait fait de nombreux ennemis parmi les enfants de son âge. Son père lui-même le renia pour son fils, le chassa de la maison paternelle et lui retrancha sa part d'héritage. Quelques-uns louaient et admiraient la conduite de ce père. Quant à Cyrille, il considérait comme peu de chose d'en être abandonné. Pour ces biens vils et périssables, disait-il, sa foi dans le Seigneur lui assurait des trésors d'un prix infini et d'une durée éternelle.

Ces paroles de l'enfant excitèrent la colère du juge ; il se le fit amener par ses soldats, et chercha à l'effrayer par l'appareil de la justice. Mais il reconnut tout d'abord qu'il ne réussirait pas ; que Cyrille était au-dessus de la crainte, et qu'il méprisait toutes choses comme un néant auprès de sa foi. « Enfant, lui dit le juge, je te pardonne ta faute, ton père lui-même veut bien oublier l'offense que tu lui as faite ; il t'ouvrira de nouveau la maison paternelle et te rendra ta part à son héritage, si tu consens à être sage et à penser un peu à toi-même. » Le bienheureux Cyrille répondit : « Je me réjouis des traitements que ma conduite attire sur moi ; car Dieu dans sa bonté m'ouvrira sa gloire pour asile. C'est donc un bonheur pour moi d'être chassé de la maison paternelle ; j'en habiterai une autre et plus grande et meilleure. J'accepte volontiers d'être

pauvre, pour jouir des richesses éternelles, et je n'ai pas peur d'une mort qui m'assure une vie d'ineffables délices. » Une vertu divine animait ces paroles de l'enfant ; le juge irrité donna avec un grand appareil l'ordre de l'enchaîner, comme pour le conduire à la mort. Il voulait ainsi, par la solennité d'une sentence et par le nombre de ses officiers, jeter la terreur dans le cœur de l'enfant.

Mais lorsqu'on vint l'avertir que l'enfant ne pleurait pas ; que les flammes dans lesquelles on menaçait de le précipiter ne lui inspiraient aucune frayeur ; qu'au contraire il allait avec joie au-devant de la mort, le juge le fit rappeler, voulant encore essayer, comme auparavant, de le gagner par les conseils et la persuasion. « Enfant, lui dit-il, tu as vu les flammes du bûcher, tu as vu le glaive. Reviens à la raison, et tu vas rentrer dans la demeure de ton père, et recevoir ta part de son héritage. — Tyran, répondit le jeune martyr, tu me fais cruellement souffrir en me rappelant; tu m'as privé de mes vrais biens, et je ne pouvais redouter un supplice plus affreux. Est-ce donc en vain que tu as allumé ces feux, que tu as aiguisé contre moi le glaive? Encore une fois, le palais où j'ai hâte d'arriver est plus grand que la maison de mon père, et les richesses que je sacrifie ne sont rien auprès des trésors qui m'attendent. C'est de la main de Dieu que je dois les recevoir; ne tarde donc pas davantage à frapper ta victime, afin que mes désirs soient promptement comblés. » En entendant ces paroles, tous les assistants fondaient en larmes; mais l'enfant leur reprochait ces pleurs comme une faiblesse. « C'est la joie, leur disait-il, qu'il fallait plutôt faire éclater; partagez mon bonheur, et que vos cœurs tressaillent d'allégresse en m'accompagnant au lieu du supplice. Vous ignorez quelle est la cité qui va me recevoir, et vous ne comprenez pas la confiance dont je suis rempli. Laissez-moi donc acheter la vie véritable à ce prix. » Ainsi parlait le jeune martyr, en allant à la mort ; un éclat divin l'environnait par avance ; il était l'admiration non-seulement du ciel

qui allait recevoir son âme, mais encore de tous les habitants de Césarée. Ainsi voulait honorer son serviteur celui qui règne dans les siècles des siècles. Amen.

XLVII

LES ACTES DE SAINT MARIN, SOLDAT.

(L'an de Jésus-Christ 262.)

Ces Actes, comme les précédents, ont été publiés par Dom Ruinart.

Quoique la paix eût été rendue à toutes les Églises, un soldat nommé Marin, haut placé dans les honneurs de l'armée, et distingué par sa naissance et par ses richesses, eut néanmoins la tête tranchée, à Césarée de Palestine, pour avoir confessé sa foi au Christ. Voici à quelle occasion. La branche de vigne chez les Romains est un insigne d'honneur, qui exprime dans ceux qui l'ont obtenue le grade de centurion. Or, un de ces grades était vacant, et Marin, par le rang qu'il occupait dans la hiérarchie militaire, devait y être promu. Mais, comme il était sur le point de l'obtenir, un autre se présenta au tribunal et se mit à accuser Marin, disant qu'il était chrétien, qu'il refusait de sacrifier aux empereurs, et qu'en conséquence il ne pouvait être admis à cet honneur ; il concluait que lui-même, au contraire, y avait des droits légitimes. Étonné de cette dénonciation, le juge, qui se nommait Achéus, interrogea d'abord Marin et lui demanda quelle était sa foi. Puis, le voyant confesser hautement et sans fléchir qu'il était chrétien, il lui donna trois heures pour délibérer.

Marin, à peine sorti du prétoire, rencontra Théotecne, l'évêque de la cité, qui l'aborda, s'entretint longuement avec lui, et, le prenant par la main, le conduisit à l'église. Il le fit entrer jusque dans l'intérieur du sanctuaire, au pied de

l'autel ; alors entr'ouvrant un peu la chlamyde du soldat, il lui montra l'épée qu'il portait au côté, et en même temps lui présenta le livre des saints Évangiles, lui disant de choisir. Marin, sans hésiter, étendit la main droite et prit le livre sacré. « Attache-toi donc, lui dit Théotecne, attache-toi à Dieu. Fort de sa puissance, tu obtiendras ce que tu as choisi. Va en paix. » Comme il sortait de l'église, le crieur public, devant les portes du prétoire, l'appelait à comparaître ; car le délai venait d'expirer. Il se présenta donc devant le tribunal et renouvela la profession de sa foi avec un empressement encore plus généreux qu'il ne l'avait fait d'abord. C'est pourquoi, sans autre préparation, il fut aussitôt emmené au lieu du supplice, et reçut la couronne du martyre.

Ce fut pour Asturius l'occasion de témoigner la religieuse indépendance de sa foi, par laquelle il s'est acquis un nom très-célèbre. Asturius était un sénateur de Rome, favori des empereurs et très-connu de tous par sa noblesse et son opulence. Il avait assisté au supplice du martyr. Quand tout fut terminé, malgré la richesse et l'éclat de la robe blanche dont il était revêtu, il prit le corps sur ses épaules et l'emporta. Puis, l'ayant enseveli avec magnificence, il le déposa dans un tombeau digne de sa fortune et de sa foi. Les familiers de cet homme, qui lui ont survécu jusqu'à nos jours, racontent de lui mille autres exemples de vertu.

XLVIII

LES ACTES DE SAINT JUSTIN, PRÊTRE DE ROME.

(L'an de Jésus-Christ 268.)

La Collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Après la mort des césars Décius et Valérien, les saints hommes de Dieu commencèrent à jouir d'une grande paix : ce qui fut cause qu'un grand nombre de païens vinrent les trouver et reçurent le baptême au nom de la sainte Trinité. Mais bientôt le césar Claude II voulant, lui aussi, donner du lustre à son empire, et persévérant dans la dureté de son cœur, résolut de faire sentir son autorité aux chrétiens. Il envoya donc des soldats pour rechercher curieusement et diligemment où se tenaient les chrétiens. Les soldats se mirent à la poursuite des fidèles du Christ, et tous ceux qu'ils pouvaient découvrir, s'ils refusaient d'offrir des libations aux dieux, ils les mettaient à mort. Le prêtre Justin enlevait ensuite secrètement leurs corps, et les ensevelissait en versant des larmes.

Claude apprenant que le bienheureux Justin prenait soin de la sépulture des saints, et que, de plus, il s'efforçait de raffermir les confesseurs, et les exhortait à ne point craindre les supplices des tyrans, il en fut outré de colère, et rendit un décret d'après lequel quiconque pourrait le découvrir, devait l'arrêter et l'amener en sa présence. Ce décret étant venu à la connaissance du prêtre Justin, l'annonce de la persécution des impies lui fit concevoir de la crainte pour les fidèles du Christ qui étaient cachés avec lui. Comme il était leur gardien et chargé de leur instruction, il appréhendait, s'il venait à leur manquer par le martyre, que les nombreux

fidèles qui jusqu'alors vivaient avec lui dans une profonde retraite, effrayés de son sort, n'abandonnassent la voie du salut, et, ce qui aurait été encore plus déplorable, que, contraints par les bourreaux, ils ne brûlassent de l'encens à des images faites de main d'homme.

Le bienheureux Justin, ayant alors assemblé la multitude des chrétiens, tenant ses mains étendues sur eux tous, et levant les yeux au ciel, pria avec larmes, et dit : « Seigneur, Dieu tout-puissant, roi du ciel et de la terre, vous dont la puissance nourrit les anges et les hommes, regardez votre Église : donnez-lui la force, accordez-lui le courage, la grâce et la constance ; éloignez-en la crainte, chassez la mollesse, écartez la pusillanimité, enlevez l'inconstance. Affermissez dans votre amour ces fidèles qui sont à vous, consolidez-les dans votre dilection, liez-les dans la fidélité à votre foi, rendez fermes leur cœur et leur esprit, de peur que le diable notre adversaire, cet ennemi si rusé qui, comme un lion rugissant, cherche quelqu'un à dévorer, ne vienne à les renverser et à les faire dévier du sentier de la vérité. Donnez-leur le secours de votre grâce, accordez-leur d'échapper à la mort, afin qu'ils vous aiment de tout leur cœur, et que ce qu'ils demandent avec sagesse, ils puissent l'obtenir, par Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils, qui avec vous vit et règne dans tous les siècles des siècles. » Tous ayant répondu « Amen », avec des larmes et des soupirs, une voix du ciel se fit entendre au bienheureux Justin et lui dit : « Sois constant, Justin, avec le peuple des fidèles ; la couronne est prête pour toi et pour ces fidèles : car de grands combats vous sont réservés. » A cette voix, les martyrs épouvantés se jetèrent par terre, et ils y restaient comme morts, à cause d'une vive lumière qui accompagnait la voix céleste. Le bienheureux Justin, voyant que le Seigneur avait exaucé la prière qu'il lui avait adressée pour lui et pour les saints, profita de cette visite céleste pour les consoler avec bonté, les exhorter, les animer et les affermir ; car le Seigneur avait daigné les visiter et leur donner l'espoir qu'ils

souffriraient le martyre avec patience pour la gloire de son royaume, et pour la vie éternelle qu'il a promise à ceux qui l'aiment.

Les soldats se saisirent donc de quelques personnes qu'ils rencontrèrent sur la voie Salaria, et qui venaient de chez les chrétiens, et ils les amenèrent à Claude, qui leur dit : « Misérables, pourquoi n'adorez-vous pas les dieux immortels, les libérateurs de l'univers et les conservateurs de la république ? » Ils répondirent et dirent d'un même sentiment : « Pour nous, nous adorons le Seigneur Jésus-Christ notre sauveur qui est au ciel, qui a fait le ciel et la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent. Nous le louons, nous le prions, lui qui peut nous arracher de tes mains et nous donner la vie éternelle. Quant aux simulacres fabriqués de main d'homme, jamais nous ne leur rendrons hommage ; car nous ne devons pas offrir de l'encens à des statues d'hommes morts, qui ne sont capables ni de nous délivrer, ni de se délivrer eux-mêmes de la mort éternelle. » L'empereur Claude, les entendant ainsi parler, ordonna de les battre avec des verges plombées. Comme on les frappait longtemps, ils criaient tous, comme d'une même bouche, et disaient : « Nous vous rendons grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que nous avons le bonheur d'entrer dans votre royaume, et de parvenir à la gloire de votre vision. » Et en parlant ainsi, ils rendirent à Dieu leur esprit.

Le prêtre Justin vint, la nuit, accompagné d'autres chrétiens, enleva leurs corps et les ensevelit avec attendrissement et tristesse. Les soldats, les ayant découverts, se saisirent du bienheureux Justin seul, ceux qui l'accompagnaient s'étant enfuis, et ils l'amenèrent enchaîné devant Claude. L'empereur donna l'ordre aussitôt de disposer son tribunal dans son palais et de lui présenter Justin chargé de chaînes. Il l'interrogea ensuite de cette sorte : « Tu es donc ce Justin sacrilége, qui ne veut ni adorer les dieux, ni garder les ordonnances des princes ? » Le bienheureux Justin lui dit : « Je ne suis point sacrilége ; mais je suis serviteur de mon Seigneur

Jésus-Christ, que tu ne crains point, misérable, de blasphémer ! » Claude irrité donna l'ordre de lui frapper la bouche avec des pierres. Pendant qu'on le frappait, Justin rendait grâces à Dieu. Au même moment les chaînes qu'il avait au cou et aux mains tombèrent d'elles-mêmes à ses pieds. Claude l'entreprit de nouveau, et lui dit : « Insensé ! pourquoi veux-tu périr par divers genres de tourments ? Je veux bien t'en prévenir. Sacrifie plutôt aux dieux immortels. » Le prêtre Justin répondit : « Misérable, tu voudrais me contraindre à m'humilier devant des idoles faites de main d'homme ? Tu devrais bien plutôt, toi-même, t'humilier devant le Christ créateur de toutes choses, et non pas devant de vaines idoles de fabrication humaine. Mais sache que toi et tes dieux, que tu adores si mal à propos, vous périrez pareillement. » Claude donna l'ordre de le hisser sur le chevalet. Comme ses nerfs étaient violemment distendus, il rendait grâces à Dieu. L'empereur Claude lui fit ensuite appliquer des lames brûlantes aux côtés, qu'on déchirait ensuite avec des instruments à plusieurs pointes. Après ce supplice, Claude fit détacher du chevalet le bienheureux Justin, et le donna en garde à un officier du tribunal.

Quarante jours après, Claude, assis sur son tribunal, donna l'ordre de lui amener le bienheureux Justin. Lorsqu'il fut en sa présence, il lui dit : « C'est donc ainsi que tu t'es rendu insensé, Justin le sacrilége ? Tu crois donc que nous ignorons les impiétés que, depuis bien longtemps, tu commets avec des profanes tes pareils? N'as-tu pas osé, par une témérité détestable, agir contre les dieux et contre les ordonnances des invincibles empereurs ? Car on raconte que tu as enseveli ce sacrilége Laurent ; tu as été surpris à enlever furtivement Romain, ce soldat si décrié, et on dit partout que tu retenais avec toi dans des lieux secrets un très-grand nombre des adeptes de cette maudite secte chrétienne. Rappelle-toi aussi que tu as été livré entre nos mains pour ton refus d'honorer les dieux. Malheureux, je pensais que tu reviendrais

en ton bon sens, et que, en homme sage, tu aviserais à tes propres intérêts. C'est pour cela que je te parlais d'un ton doux et affable, et que j'abaissais devant toi, qui es comme rien, la majesté et la puissance de notre auguste empire. Mais tu te confies dans l'art magique, tu n'honores pas les dieux, et tu ne gardes pas les ordonnances des princes ! » Le bienheureux Justin répondit : « Je n'ai point peur de tes tourments ; au contraire, je les désire ; mais je redoute les tourments éternels, que tu dois subir toi-même avec ton père le diable. » Alors Claude, transporté de colère, ordonna de le fustiger longtemps avec les scorpions. Durant ce long et cruel supplice, le bienheureux Justin, d'un visage joyeux, rendait grâces à Dieu, disant : « Gloire à vous, Seigneur Jésus-Christ, car vous êtes le Dieu de tous les êtres. » Claude dit ensuite au prêtre Justin : « Malheureux, considère ton âge, et songe à ne pas périr. » Le bienheureux Justin répondit : « J'aime mieux mourir pur, que vivre souillé. » L'empereur Claude dit alors : « Frappez-le avec des bâtons noueux. » Mais le martyr ne tenait compte des tourments.

Claude dit encore au bienheureux Justin : « Sacrifie aux dieux immortels. » Le bienheureux Justin répondit : « Je me suis offert en sacrifice au Dieu et Seigneur Jésus-Christ ; car le sacrifice agréable à Dieu est une âme qui supporte la tribulation. » L'empereur, outré de dépit, donna l'ordre de le dépouiller en sa présence et de le flageller longtemps, tandis qu'un héraut crierait : « Ne blasphème pas les dieux. » Le bienheureux Justin dit : « Je rends grâces à mon Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il a daigné me compter au nombre de ses serviteurs. Mais toi, misérable, tu es tourmenté par ta rage et par ta fureur. » Alors Claude, rempli de l'envie du diable, ordonna de le serrer fortement avec des cordes, et d'apporter un lit de fer; puis il dit au bienheureux Justin : « Renonce à ta folie, malheureux, et adore les dieux que nous adorons nous-mêmes : si tu ne le fais, tu vas être rôti sur ce lit embrasé. » Le bienheureux Justin répondit : « J'ai

toujours souhaité cette sorte de festin ; car ces tourments qui durent si peu me conduiront à la gloire ; mais à toi ils te préparent une mort éternelle. » Claude lui dit : « Je vois en toi les effets de l'art magique. Je sais parfaitement que tu te joues des tourments ; cependant tu ne me feras pas extravaguer. » Claude dit ensuite à ses satellites : « Étendez-le sur le gril, et avec les scorpions frappez-le durement.

Justin, étant donc couché sur ce lit embrasé , souriait , et rendant grâces, il disait : « Béni êtes-vous, ô Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ , qui avez fait miséricorde à moi votre serviteur qui ne la méritais pas ! » Les bourreaux, armés de fourches de fer , remuaient avec violence le martyr étendu sur le lit de feu, tellement qu'ils en tombaient de fatigue. Mais le bienheureux martyr du Christ, d'un visage gai, disait à Claude : « Apprends , misérable , apprends combien grande est la miséricorde de mon Seigneur Jésus-Christ : car les tourments que tu m'infliges présentement me procurent du rafraîchissement ; mais ils te préparent à toi un supplice éternel. » Tous ceux qui étaient présents s'étonnaient de la constance du saint martyr. Claude enfin ordonna de lui faire subir la sentence capitale. On le leva donc de dessus le lit de fer, et là , sous les yeux de l'empereur , il fut décapité.

Les chrétiens vinrent pendant la nuit, enlevèrent avec larmes son corps vénérable , puis ils célébrèrent un jeûne et les veilles de la nuit, et ils le déposèrent dans une crypte, au champ de Véranus , la veille des nones d'août. C'est en ce lieu que sa prière est puissante jusqu'à ce jour, pour la louange et la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient l'honneur et la souveraineté dans les siècles des siècles. Amen.

XLIX

LES ACTES DES MARTYRS D'OSTIE.

(L'an de Jésus-Christ 268.)

Ces Actes ont été donnés avec un grand soin par De Magistris dans le savant ouvrage qu'il a intitulé : *Acta martyrum ad Ostia Tyberina.*

Sous le règne de l'impie Claude, Ulpius Romulus étant vicaire de l'empire, une grande persécution s'éleva contre les chrétiens. Il y avait alors un préfet, maître des offices, nommé Censurinus, qui pratiquait en secret la loi chrétienne et vivait dans la crainte de Dieu. Attaché par sa charge à la personne de l'empereur qu'il ne quittait pas, toutes les fois qu'il voyait des chrétiens traînés à la mort ou conduits en prison, il savait, sans éclat, fortifier leur courage, distribuait, autant qu'il le pouvait, des vivres aux prisonniers, et même remplaçait les diacres dans le ministère de la parole auprès des catéchumènes. Le césar Claude l'apprit et en fut irrité. Il ordonna qu'on arrêtât Censurinus et se le fit amener. L'empereur, en le voyant, lui dit : « N'es-tu plus cet homme, le fidèle adorateur des dieux, et qui toujours as publié ma gloire et ma puissance ? Notre clémence n'a jamais rejeté aucun de ceux qui l'ont servie, et ç'a été toujours pour leur bien que j'ai dirigé les affaires de l'empire. » Censurinus répondit : « Pour moi. je dois rendre témoignage à Jésus-Christ, mon maître, et proclamer qu'il est le seul Dieu véritable. Après avoir été crucifié et enseveli, il est ressuscité le troisième jour, à la vue de ceux-là mêmes qui l'avaient attaché à la croix. Après sa résurrection, il s'est montré à ses bienheureux apôtres, et sous leurs yeux, il est remonté aux cieux. C'est presque de nos jours qu'il a daigné accomplir ces mystères, en descendant du sein de son Père dans le sein d'une

vierge ; son amour pour les hommes l'a attiré sur la terre, sans que pour cela il ait abandonné le ciel. » Irrité de cette réponse, Claude dit : « Tu as perdu l'esprit, Censurinus. » Et aussitôt il ordonna, pour l'éloigner de ses compagnons d'armes, qu'on le conduisît à Ostie, et qu'on l'y tînt enfermé dans la prison. Ostie n'est éloignée de Rome que d'environ quinze milles. Là, dans la prison et dans les fers, Censurinus chantait les louanges de Dieu, sans relâche, ni le jour ni la nuit.

Dans la même contrée, non loin de la ville d'Ostie, vivait une vierge d'une puissante famille sénatoriale et unie aux empereurs par les liens du sang. Elle se nommait Chrysa. Après avoir souffert de nombreuses persécutions et subi plusieurs sentences pour la foi, elle vivait dans ses terres, au milieu d'une nombreuse réunion d'hommes pieux et de vierges saintes. Instruite de la prison de Censurinus, Chrysa venait chaque jour apporter au bienheureux martyr des mets qu'elle lui avait préparés de ses mains ; elle lavait ses chaînes et lui baignait les yeux et le visage. Or, elle avait chez elle un saint prêtre nommé Maxime et le diacre Archélaüs, qui tous les jours offraient à Dieu le sacrifice, au milieu des cantiques et des louanges. Ce prêtre avait le don de faire de grands miracles au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un jour il entra dans la prison du bienheureux Censurinus ; aussitôt les chaînes tombèrent des pieds et des mains du martyr. A cette vue, le saint prêtre lui adressant la parole ainsi qu'à ses gardiens, leur dit à tous : « Frères, renoncez aux démons et à des plaisirs qui passent ; apprenez à connaître Jésus-Christ, notre Seigneur, qui était avant les siècles et qui un jour viendra juger et les vivants et les morts, et le monde tout entier par le feu. Car notre siècle s'écoule rapidement, et le ciel et la terre n'auront qu'un temps ; mais Notre-Seigneur Jésus-Christ demeure et il demeurera toujours le même. » Les gardes répondirent au bienheureux prêtre Maxime : « Que devons-nous faire pour Celui que tu nous annonces ? Tes discours et les miracles que tu fais en son

nom nous ont appris à le connaître; car c'est sa puissance et tes prières qui ont brisé les chaînes du prisonnier. » Le bienheureux prêtre Maxime reprit : « Recevez tous le baptême et croyez au Christ, le Fils de Dieu ; abandonnez vos vaines idoles et faites pénitence ; car vous avez blasphémé son nom que vous ne connaissiez pas, et vous avez persécuté les saints. » Alors, tous les gardes ensemble, Félix, Maxime, Taurinus, Herculien, Numérius, Storacinus, Ménas, Commode, Hermès, Maur, Eusèbe, Rusticus, Monacrius, Amandinus, Olympius, Cyprius et Théodore le tribun, se jetèrent aux pieds du bienheureux prêtre Maxime, le conjurant de vouloir bien leur donner le saint baptême. Celui-ci les y prépara aussitôt suivant les rites accoutumés, puis la vierge Chrysa leur donna des vêtements pour la cérémonie, et prépara le repas des néophytes. Après quoi, Maxime les baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ces nouveaux chrétiens, éclairés par la lumière divine, rendirent grâces au Dieu tout-puissant. Quand la nuit fut venue, le bienheureux évêque Cyriaque versa sur eux le baume du Christ, en les marquant du signe du salut. Il prononça sur eux les paroles du mystère, et imprima sur leur front le caractère sacré.

Cependant, il y avait là un ouvrier dont le fils venait de mourir. Au moment où les saints Cyriaque et Maxime passaient avec la bienheureuse Chrysa et tous les autres généreux soldats du Christ, cet homme pleurait la mort de son fils. Le prêtre Maxime l'ayant entendu, lui dit : « Crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et confesse son nom devant nous tous; à cette condition tu vivras, et ton fils te sera rendu. » L'ouvrier lui répondit en pleurant : « Comment croirai-je en lui ? j'ai blasphémé son nom depuis mes premières années jusqu'aujourd'hui. » Le prêtre Maxime lui dit : « Fais pénitence des péchés que tu as commis ; car notre Dieu est le Dieu des pénitents; il ne nous punit point selon la mesure de nos péchés; mais il nous traite selon la grandeur de sa miséricorde. » L'ouvrier reprit : « Baptisez-moi donc en son nom ; je veux être

du nombre de ses fidèles. » Alors il fut baptisé au nom de la sainte Trinité.

A peine eut-il été fait chrétien et marqué du caractère du Christ, que tout aussitôt, dans les transports d'une sainte allégresse, il conduisit Maxime auprès du corps de son fils. En le voyant, le bienheureux Maxime versa des larmes, et dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné prendre la forme d'un esclave, pour nous délivrer de la servitude du démon, jetez un regard sur les œuvres de vos mains, afin qu'elles vous connaissent comme leur créateur et leur maître. » Le bienheureux évêque Cyriaque ajouta : « Seigneur, nous fléchissons les genoux en invoquant votre nom. » Et ils prièrent ainsi longtemps. Enfin le bienheureux Cyriaque reprit : « Seigneur Jésus-Christ, qui dans votre miséricorde infinie avez voulu être crucifié pour le salut des hommes, et qui avez réveillé Lazare du sommeil de la mort et rendu à la vie le fils unique de la veuve, daignez manifester aujourd'hui les merveilles de votre puissance sur votre serviteur, afin qu'il apprenne, en ce jour de sa régénération, à vous connaître comme le Dieu vivant et véritable, le souverain Seigneur de toutes choses, qui règne dans les siècles des siècles. » Tous répondirent : « Amen. » Au même moment, le mort revint à la vie et commença à parler : « J'ai vu, disait-il, le Seigneur Jésus-Christ me rappelant des ténèbres à la lumière. » Maxime l'instruisit, et le baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Puis il lui donna le caractère de l'Esprit-Saint. La bienheureuse Chrysa, qui l'avait reçu au sortir des fonts sacrés, lui imposa le nom de Faustin. Il avait alors douze ans. On vint annoncer à l'empereur, l'impie Claude, qu'un enfant mort avait été rappelé à la vie par la prière des saints. Claude répondit : « Ce ne peut être qu'un effet de la magie ; » et il fit mander aussitôt le préfet de la ville de Rome, Ulpius Romulus, à qui il signifia les ordres qui suivent : « La sacrilége Chrysa a déshonoré la noblesse de sa naissance royale, et s'est livrée tout entière aux magiciens et à

leur art. Presse-la par tous les supplices jusqu'à ce que tu lui aies persuadé d'adorer les dieux et les déesses. Si elle se rend, elle vivra, et la sentence que j'ai portée contre elle sera annulée. Au contraire, tous ceux que tu auras trouvés participer à ses crimes, tu les soumettras aux mêmes châtiments. »

Le vicaire de Rome, Ulpius Romulus, vint à Ostie, et fit renfermer en prison tous les saints. Le lendemain, dès le matin, il se fit présenter la bienheureuse Chrysa et lui dit : « Quelle est donc cette folie de la magie dont tu te fais gloire, sans craindre de sacrifier pour elle l'honneur de la majesté royale, et de souiller l'éclat d'une illustre naissance ? » La bienheureuse Chrysa répondit : « Ce sont plutôt les démons, vos séducteurs, dont j'ai obscurci la gloire; j'ai abandonné de vaines idoles fabriquées par la main des hommes, et j'ai reconnu le Dieu unique, vivant et véritable, et son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui viendra juger les vivants et les morts, et condamnera aux ténèbres de l'enfer le diable ton père, avec l'empereur, l'impie Claude, ton maître. » Le vicaire Ulpius Romulus dit : « Elle s'est laissé tromper par l'art de la magie. » Puis s'adressant à elle : « Renonce, ajouta-t-il, à ces vanités, et montre-toi digne de ta naissance et de tes ancêtres. » La bienheureuse Chrysa lui souffla au visage et répondit : « Malheureux ! si tu connaissais le Dieu créateur du ciel et de la terre, ta bouche n'aurait pas vomi le blasphème. » Aussitôt Romulus, transporté de colère, la fit étendre sur le chevalet ; mais, pendant qu'on lui tirait les nerfs avec violence, son visage s'animait et brillait d'une beauté céleste ; elle disait : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné m'arracher à l'enfer pour m'élever jusqu'au ciel. » Romulus lui dit : « Nous verrons si ton Christ viendra te délivrer. » La bienheureuse Chrysa répondit : « Moi, je n'en suis pas digne ; mais Celui qui a daigné m'arracher aux ténèbres du monde est assez puissant pour te renverser, toi et ton empereur, l'impie Claude. »

Pendant qu'elle parlait ainsi, le chevalet se brisa, et la vierge, descendue à terre sans effort, se releva pleine de force et de vie. Romulus ordonna alors qu'on la frappât à coups de bâton. Le héraut proclama la sentence; elle était ainsi conçue : « La sacrilége Chrysa a blasphémé les dieux et maudit la puissance souveraine de l'empereur, le gardien de notre liberté; qu'elle soit frappée. » La bienheureuse vierge, de son côté, répétait à haute voix : « Vous êtes béni, Seigneur Jésus-Christ, qui déjà vous manifestez à votre servante. » Romulus dit : « Appliquez-lui sur les côtés des lampes ardentes. » Mais quand on approcha ces lampes, son visage éclata d'une beauté toute nouvelle; et, transportée d'une ineffable joie, elle dit à l'impie Romulus : « Malheureux! tu n'as pas honte d'arrêter tes regards sur une femme qui devrait te rappeler ta mère; tu la fais dépouiller et torturer sous tes yeux. » Romulus lui répondit : « Accuse plutôt ta mauvaise fortune qui t'a préparé cet affront, en te faisant abandonner et nos dieux immortels et l'éclat de la puissance royale, pour te souiller de l'infâme passion de la magie. » Puis, la voyant déjà demi-brûlée, il la fit relever et enfermer dans la prison.

Il se fit alors présenter les autres saints, le prêtre Maxime et le diacre Archélaüs, et il leur dit : « Pourquoi faites-vous blasphémer les noms de nos grands dieux? Vous égarez les hommes et leur persuadez de ne plus croire à leur puissance. » Le prêtre Maxime répondit : « Nous n'égarons pas les hommes; dis plutôt que, par la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous les délivrons de l'erreur des idoles. » A ces mots, Romulus en colère s'écria : « Ces hommes sont dignes de mort; » et il fit conduire le bienheureux diacre Archélaüs dans une salle située devant le théâtre, avec ordre de lui trancher la tête. Et l'ordre en effet fut exécuté. Pour le bienheureux Maxime, Romulus le fit jeter en prison. Cependant le saint prêtre Eusèbe recueillit pendant la nuit le corps du bienheureux Archélaüs, et l'ensevelit dans la villa de Chrysa. Restaient les soldats qui, à la parole du bienheureux

Maxime, avaient confessé la foi du Christ. Ils couronnèrent à leur tour leur sacrifice par le même genre de mort. Quand Romulus eut reçu la nouvelle de ces exécutions qu'il avait commandées, il ordonna que le prêtre Maxime et l'évêque Cyriaque fussent décapités dans leur prison, et leurs corps jetés à la mer. Mais le saint prêtre Eusèbe fut assez heureux pour retrouver leurs précieux restes ; il les recueillit avec soin et les ensevelit dans une terre voisine de la ville d'Ostie ; puis, le six des ides d'août, il les déposa dans une crypte, sur la route de la même ville, à peu de distance. Pour les corps de Taurinus et d'Herculianus, il les ensevelit à Porto. Quatre jours après, il trouva gisants sur le rivage de la mer les corps des autres saints. Il ensevelit le bienheureux tribun Théodore dans un sépulcre voûté ; il réunit et déposa les autres près des corps des bienheureux Cyriaque et Maxime, dont ils avaient partagé le martyre.

Enfin, après cinq jours de prison, Romulus se fit amener la bienheureuse Chrysa. A peine fut-elle arrivée devant le préfet, qu'elle lui dit avec l'accent de la joie qui déjà remplissait son âme : « Pourquoi laisses-tu tes jours se consumer sans fruit ? Apprends enfin à reconnaître le Christ pour ton Dieu, ton créateur et ton maître, et n'adore plus des dieux de pierre, d'airain, d'or ou d'argent. Réserve tous tes hommages pour mon maître le Seigneur Jésus-Christ, qui a été crucifié sous Ponce-Pilate, est ressuscité des morts le troisième jour, est monté au ciel, d'où il viendra juger et les vivants et les morts et le monde tout entier par le feu. » Le cruel Romulus lui répondit : « Tout à l'heure tu verras ton Christ, si tu refuses de sacrifier aux dieux immortels. » La bienheureuse Chrysa reprit : « Tu as dit vrai, misérable ! Une fois du moins la vérité est sortie de ta bouche, quand tu as dit que si je ne sacrifie pas à tes démons, je verrai mon Christ. » Romulus, de plus en plus furieux de se voir vaincu par les réponses de la vierge, ordonna qu'on lui brisât les dents avec des pierres. Mais la martyre répétait, au

milieu de ce supplice : « Gloire à vous, Seigneur Jésus, qui avez daigné me compter au nombre de vos serviteurs et de vos servantes. » L'impie Romulus lui dit : « Respecte du moins le nom de tes ancêtres, adore les dieux, sacrifie et accepte un mari digne de ta naissance. » La bienheureuse vierge, élevant encore la voix, lui dit avec une généreuse confiance : « Mon époux, je l'ai déjà trouvé : c'est le créateur du ciel et de la terre, Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, que tu refuses de reconnaître, pour honorer de préférence des démons qui ont rempli ton cœur de fureur et de rage. » A ces mots Romulus, n'étant plus maître de sa colère, ordonne à ses bourreaux de la frapper avec des fouets armés de balles de plomb ; mais plus on la frappait, plus il semblait que ses forces grandissaient avec son courage. Alors le préfet lui fit attacher au cou une pierre énorme et la fit jeter à la mer. Mais le corps de la sainte reparut sur le rivage, et le bienheureux Nonnus, surnommé aussi Hippolyte, le recueillit et l'ensevelit dans la villa que lui-même habitait, en dehors des murs d'Ostie. C'était le neuf des calendes de septembre.

Cependant Romulus fit arrêter un certain Sabinien, l'administrateur des terres que possédait Chrysa, et le somma de lui livrer les richesses de la vierge. « La sacrilége Chrysa, lui dit-il, séduite par les artifices de la magie, a préféré la mort à la vie. Elle possédait de grandes richesses. Apporte-nous ses joyaux et ses trésors, et sacrifie à nos dieux. Je te laisse la vie, si tu te soumets aux ordres de nos empereurs. » Sabinien répondit : « J'ai appris de la bienheureuse vierge Chrysa à chérir l'obéissance et l'humilité ; mais en même temps elle m'a appris à confesser un seul Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est né de la Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit. Ce sont là toutes nos richesses ; et nous n'avons ni or, ni argent, ni pierres précieuses. » L'impie Romulus lui dit : « Songe à sauver ta vie, livre aux empereurs les trésors que tu tiens cachés et sacrifie

aux dieux. » Sabinien répondit : « Je ne suis pas digne, à cause de mes péchés, de la grâce dont tu veux me faire une menace ; mais je n'ai qu'un désir, c'est qu'il plaise à Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, de m'accorder ce bonheur malgré mon indignité; car c'est là ma foi. Sache de plus que je ne possède point l'or qui passe et disparaît, et que jamais je ne consentirai à fléchir le genou devant des idoles. » Ces discours et d'autres semblables excitèrent la fureur de l'impie Romulus, qui ordonna à ses bourreaux de briser avec des fouets plombés le cou de Sabinien.

A la nouvelle de cette exécution, le bienheureux prêtre Hippolyte vint se présenter le même jour à Ulpius Romulus, et devant lui il éleva la voix et dit : « Malheureux ! si tu connaissais le Christ, le Fils de Dieu, tu ne sévirais pas avec tant de cruauté contre les saints, pour abaisser leurs fronts aux pieds de tes vaines idoles. Tu t'anéantirais au contraire toi-même devant le créateur et le maître de toutes choses, et tu honorerais ses serviteurs, bien loin de vouloir adorer des pierres sans puissance, sans parole et sans vie. » Romulus, indigné de ce langage, ordonna de lui lier les pieds et les mains et de le plonger vivant dans une fosse. Or, à peine le bienheureux Hippolyte eut-il été jeté dans la fosse appelée proprement le Port, qu'aussitôt on entendit des voix durant environ une heure ; on eût dit de jeunes enfants qui chantaient à Dieu un cantique d'actions de grâces. Au milieu de ce concert, Hippolyte rendit son âme au Seigneur, le onzième des calendes de septembre. Romulus s'écria : « Ce sont encore là de ces folles inventions de la magie. »

Puis, dans les transports de sa colère il disait : « Ce Sabinien s'est laissé prendre à l'amour de l'or, par les séductions de la magie ; moi, je veux dans un moment le guérir de ses folies, s'il ne veut pas s'abaisser et sacrifier à nos grands dieux. » Il le fit donc comparaître de nouveau et frapper à coups de bâton, pendant qu'un héraut criait à haute voix : « Livre les trésors aux empereurs, et incline-toi devant la

majesté des dieux tout-puissants qui gouvernent l'empire. » Mais le bienheureux Sabinien n'ouvrit la bouche que pour dire : « Seigneur Jésus-Christ, je vous rends grâces d'avoir daigné me compter au nombre de vos serviteurs. » Sous les coups dont on l'accablait, son visage était joyeux et ne laissait pas voir le moindre signe de faiblesse. Romulus indigné le fit suspendre sur le chevalet, avec ordre d'étendre ses nerfs avec violence. Le héraut répétait encore ses sommations ; mais le martyr ne savait répondre qu'une seule chose : « Je rends grâces à Jésus-Christ mon maître. — Il est fou, disait Romulus aux spectateurs. Les secrets de la magie lui donnent une aveugle sécurité. » Et il ordonna qu'on le brûlât avec des torches. Quand on les appliqua sur les flancs du martyr, Romulus était à ses côtés qui criait : « Malheureux ! songe à vivre, et rends les trésors que tu tiens cachés, nous le savons. » Mais le bienheureux Sabinien, vrai martyr du Christ, rendait grâces au Seigneur : « Seigneur mon Dieu, disait-il, recevez mon âme ! » En prononçant ces mots, il rendit son âme en paix au Seigneur. Quant à son corps, Romulus le fit jeter dans un puits. Mais en ce moment survint un prêtre nommé Cordius ; il attendit la nuit pour le retirer, et il l'ensevelit avec la bienheureuse Chrysa, le cinquième jour des calendes de février, Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant ; à lui soit la gloire dans les siècles des siècles ! Amen.

L

LES ACTES DE SAINTE RESTITUTA, VIERGE.

(L'an de Jésus-Christ 272.)

Ces Actes sont empruntés aux Bollandistes.

Aurélien gouvernait la république romaine, lorsqu'il s'éleva une horrible tempête de persécution contre les chrétiens : ce qui doit d'autant moins surprendre que cet empereur avait, dit-on, une telle haine pour le nom du Christ, qu'il s'emportait en paroles d'exécration lorsqu'il l'entendait prononcer. Les adorateurs du Christ étaient donc journellement mis à mort en mille manières différentes, en vertu des lois qu'il avait fait publier partout : les uns furent condamnés aux bêtes, les autres aux mines ; d'autres furent livrés aux flammes, quelques-uns furent lapidés. Et c'est ainsi que les impies rivalisaient de cruauté, quelques-uns même par motif de religion ; car, selon l'oracle divin, ils pensaient servir le Seigneur en s'efforçant d'abolir le nom chrétien.

En ce temps-là vivait à Rome, dans la région qu'on appelle Transtibérine, une jeune fille nommée Restituta, femme d'une rare beauté et d'origine patricienne ; mais la foi orthodoxe et l'assemblage de toutes les vertus l'ornaient d'un éclat plus précieux encore. Son père se nommait Éthel, et sa mère, Dabia, tous les deux aussi riches en vices qu'en dignités. Lorsqu'elle fut parvenue à l'âge nubile, ses grands biens, et, ce qu'on estime à si haut prix, sa noblesse d'origine, la firent rechercher par une foule de jeunes patriciens, qui employaient à l'envi tous les moyens pour arriver à la posséder. Ses parents lui demandèrent donc lequel elle préférait de ces jeunes gens de si haute naissance. Elle répondit qu'elle avait un époux céleste et immortel, et que par conséquent

elle ne se mettait pas en peine d'ambitionner l'union conjugale avec un homme mortel et corruptible ; puis elle ajouta : « Qu'ils aillent où ils voudront, ces hommes périssables, et qu'ils prennent des épouses qui leur ressemblent : pour moi, qui ai au ciel un époux éternel, je n'ai pas besoin d'en choisir un mortel sur cette terre. Je m'inquiète peu du reproche de stérilité : car cet époux magnifique, fils lui-même d'une vierge, produit tous les jours d'innombrables enfants de la chasteté ; et, en sa qualité d'époux des vierges, il me procurera bientôt la joie d'avoir une lignée nombreuse, sans aucun détriment de ma virginité. Loin de moi donc les ennemis de la pudeur ! loin de moi la perte de ce trésor ! loin de moi toute la pompe des parures molles et somptueuses ! On peut s'y complaire un instant ; mais il n'en revient aucun avantage pour la vie future. J'aime mieux voir reluire en mon âme la perle de la vive foi, l'hyacinthe de la ferme espérance et l'escarboucle de la charité, ardente comme le feu. Ornée de ces joyaux, j'attendrai l'arrivée du céleste époux, jusqu'à ce que, mêlée aux vierges sages, j'aie le bonheur d'être admise dans ses plus intimes faveurs. » Par cette réponse, elle apaisa ses parents, et comprima les désirs ardents de ces jeunes gens.

Mais, comme la persécution contre les chrétiens redoublait de fureur, et que de cruels licteurs couraient de tous côtés comme des chiens affamés, Restituta, craignant la fragilité de la nature humaine, et voulant pourvoir à la garde de sa pudeur, se cacha dans le lieu le plus retiré de la maison, et se prosternant à terre, elle adressa à Dieu cette prière : « Seigneur tout-puissant, qui, par votre Verbe, qui est la Sagesse, avez au commencement tout créé du néant ; vous qui, dans la plénitude des temps, avez merveilleusement réparé l'homme perdu, par ce même Fils né d'une Vierge, afin qu'il nous enseignât à mener sur cette terre une vie toute céleste, en attendant la récompense du ciel, et que désormais la sainteté de l'âme et du corps rendît les égaux

des anges ceux qui avaient été d'abord les compagnons des démons par leurs innombrables et honteux péchés ; je vous prie, ô créateur des corps, illuminateur des esprits, l'espérance et la vie des fidèles, je vous supplie de créer en moi, votre servante, un cœur pur et d'y renouveler l'Esprit de rectitude, afin que, raffermie par l'Esprit souverain, je méprise les traits enflammés de la concupiscence, que je compte pour rien la fureur des idolâtres, et que je suive en tout votre très-saint Fils, l'Agneau sans tache. Et parce que mon âge et mon sexe n'ont que de bien faibles défenses, je réclame auprès de l'armée du ciel un secours angélique, par lequel j'aie le bonheur d'être protégée, et rendue forte et constante en tout ce qui vous plaît : je vous en supplie par votre Fils coéternel, avec lequel vous vivez et régnez en l'amour et l'union du Saint-Esprit, dans tous les siècles. Amen. »

Après qu'elle eut achevé sa prière, un ange du Seigneur se présenta devant elle. A son aspect, elle fut d'abord un peu troublée, comme il arrive d'ordinaire aux vierges ; mais l'esprit bienheureux la rassura par ces paroles : « Ta prière, ô Restituta, a été exaucée : tu seras toujours aidée de la grâce céleste, qui te fera surmonter les assauts de la chair et mépriser les pompes des démons, et qui t'élèvera au sommet de toutes les vertus. Sache aussi que, par l'ordre de Dieu, je suis venu pour te garder. Je n'ignore pas que le maître de la discorde se dispose à exciter contre toi les fauteurs de sa perversité ; mais ne crains rien ; tu as avec toi cet Époux immortel que tu aimes ; il sait briser les forces du tentateur, et il veut te donner la victoire dans le combat, et ensuite la couronne de l'éternité. » L'ange, ayant ainsi parlé, disparut ; et Restituta, fortifiée et toute joyeuse de si grandes promesses, se livra au sommeil.

Tandis qu'elle dormait, l'ancien ennemi du genre humain lui apparut sous une forme horrible, au milieu d'épaisses ténèbres, et lui dit d'un ton menaçant : « D'où vient donc, Restituta, que tu reposes si doucement et si agréablement ? Tu

te réjouis sans doute de l'oracle de l'ange ? Mais avant que ces choses arrivent, j'emploierai toutes mes forces pour te faire une guerre acharnée : je vais armer tous ceux qui me servent, afin que, si tu triomphes, ta victoire, du moins, ne soit pas, comme tu le penses, sans effusion de sang. Je sais que tu médites ma propre ruine et celle de mes divinités ; mais les mensonges de mes anciennes ruses ne me feront pas défaut pour anéantir tes projets. » Et en disant ces dernières paroles, il fit luire au milieu des ténèbres une épée flamboyante, dont il la menaça en disant : « Je vais confier ce glaive à quelqu'un des miens, qui s'en servira pour t'égorger et abattre cette tête qui m'est si rebelle ; et alors ta langue, qui m'est pareillement si contraire se séchera silencieuse dans cette tête séparée du tronc. » La vierge du Christ, un peu effrayée de ces menaces, arme son front du bouclier de la croix ; puis, s'en signant tout entière, elle dit : « Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dispersés, et que ceux que le haïssent fuient de devant sa face ! » A ces paroles du Psaume, le fantôme s'échappa, et disparut dans un léger brouillard. La servante du Christ se jeta alors par terre, et commença en ces termes à implorer la clémence du Seigneur : « Levez-vous, Seigneur, secourez votre servante, de peur que mon ennemi ne dise : « J'ai prévalu contre elle. » Car, ô mon souverain Seigneur, vos paroles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Puis donc que j'ai été ébranlée par les terribles menaces de cet esprit infernal, faites que votre miséricorde me raffermisse et m'établisse si solidement dans votre amour, que je demeure constamment attachée à votre service. »

Elle avait prié ; et aussitôt celui qui est le salut et la vie du genre humain, le Christ Jésus, selon qu'il a promis d'être présent avant même qu'on l'invoque, apparut d'une manière visible à la bienheureuse vierge ; puis, chassant de son esprit toute crainte, et la remplissant de délices par sa présence : « Pourquoi, Restituta, lui dit-il, pourquoi te

troubles-tu ? As-tu donc oublié qu'il est menteur et le père du mensonge ? Ne sais-tu pas qu'ayant été vaincu par le trophée de ma croix et enchaîné dans ses flammes, il ne peut rien absolument que par ma permission ? S'il t'a dit ces choses, c'est que je l'ai permis, afin que lui, qui espérait par de telles menaces abattre la vigueur de ton âme, fût lui-même brisé par ta constance, et s'enfuît confus d'avoir été vaincu par une jeune fille. Maintenant donc que tu es aguerrie pour notre milice, attaque celui qui a voulu t'inspirer de l'effroi. Rends-toi à la ville de Sora, afin d'arracher à sa tyrannie le peuple que j'ai racheté de mon sang, et d'unir la créature à son Créateur. Ne crains rien de la faiblesse de ton âge et de ton sexe : je suis avec toi, moi dont la puissance tient le ciel suspendu, la terre en équilibre et la mer dans ses limites. » Restituta répondit : « Dans le dessein de conserver la pudeur virginale, et pour éviter la société des jeunes débauchés, à peine si je sortais quelquefois de la maison : comment donc pourrai-je aller à la ville indiquée, moi qui ne sais pas même en quel lieu du monde elle est située ? » Et le Seigneur lui dit : « Demain matin, dès que le soleil commencera à éclairer la terre, rends-toi en toute hâte à cette porte de la ville qu'on appelle du Latran : là tu trouveras un guide que je t'enverrai, lequel te conduira au lieu où tu dois aller. » Après avoir donné ces ordres, le Seigneur rentra dans sa lumière inaccessible.

La vierge, obéissant à la voix de Dieu, se leva promptement dès le matin, et se rendit au lieu qu'il lui avait indiqué, et elle y trouva l'ange du Seigneur disposé au voyage. L'ayant salué, elle lui parla ainsi la première, les yeux baissés : « Je pense, seigneur, que vous connaissez le motif de mon arrivée en ce lieu : maintenant ordonnez ce que je dois faire désormais ; je suis prête à accomplir tout ce que vous me direz. » L'ange lui dit : « Tu sais par l'oracle de la voix de Dieu que tu dois te rendre à Sora, ville de la Campanie ; comme elle est distante de Rome d'environ quarante milles,

un si long voyage pourrait nous causer de la fatigue, si nous n'avions soin de prendre d'abord un peu de repos. » Restituta, acquiesçant à cet utile conseil, s'étendit un moment par terre avec modestie, et dormit un peu. L'ange la saisissant ainsi toute endormie, la transporta, d'une façon merveilleuse, de la ville de Rome jusqu'à Sora. Restituta, en s'éveillant, se trouva aux portes de cette ville , ce qui lui causa un grand étonnement. Mais elle comprit aisément que cela était arrivé d'une manière surnaturelle ; et elle en rendit ses actions de grâces à Dieu, qui fait tout ce qu'il veut au ciel et sur la terre.

Elle entra donc, sous la conduite du Christ, dans cette ville fameuse, et se retira chez une veuve, dont le fils, depuis deux ans et huit mois, était tellement tourmenté de la lèpre, que son corps, sans mouvement, semblait n'être que le sépulcre de son âme. La vierge du Christ, à cette vue, ravie de joie de ce que cette circonstance allait ouvrir une voie à la prédication de l'Évangile, dit : « O mère, mets fin à ta tristesse ; il y a au ciel un médecin tout-puissant qui peut te rendre ton fils, pourvu que tous les deux vous vous appliquiez à lui offrir le respect qui lui est dû. » La veuve, remplie de joie, promet qu'elle et son enfant croiront, si la vierge accomplit une si chère promesse. Restituta se jette incontinent à genoux, et, levant les mains vers le ciel, elle commence en ces termes à implorer la divine bonté : « Dieu éternel, créateur et auteur de toutes choses, assistez, comme vous l'avez promis, votre servante, et ce que je demande avec confiance, accordez-le avec bonté ; afin qu'après que vous aurez purifié cet enfant de sa lèpre, les âmes des habitants de cette ville, infectées de l'idolâtrie, soient purifiées par le baptême sacré et louent à jamais votre nom adorable. » Chose merveilleuse ! l'effet suivit la demande ; cette maladie aux taches immondes disparut, et à la vue de tous ceux qui étaient présents, le jeune homme parut plein de santé. Ce prodige remplit d'étonnement la veuve avec toute sa famille ; et ne pouvant contenir ses

transports, la première elle se mit à chanter de tout son cœur les louanges de Dieu. Les voisins, entendant ces éclats de voix, en sont émus ; tous accourent avec précipitation, dans le désir de voir et celui qui a été guéri d'une façon si merveilleuse, et la bienheureuse vierge qui a opéré un si grand miracle. Le jeune homme, dont l'âme était devenue plus saine encore que le corps, leur dit : « Mes concitoyens, ce que vous voyez n'est point une expérience de quelque médecin, c'est l'ouvrage de Jésus-Christ Fils du Dieu tout-puissant, qui, par sa servante Restituta, qu'il a envoyée lui-même de Rome ici, m'a guéri sans effort, subitement et complétement. Ce qui démontre invinciblement que nous sommes les créatures de Celui qui nous refait ainsi quand il le veut. » Voyant donc un si grand prodige, et entendant un si évident témoignage, quarante des assistants crurent au Seigneur Jésus-Christ.

Mais, comme l'auteur du mal suscite toujours des obstacles aux meilleurs commencements, quelques-uns de ceux qui se trouvaient là, remplis d'un esprit diabolique, se mirent à contredire les assertions de la vérité, et à repousser avec opiniâtreté les avis salutaires. Cet admirable jeune homme, méprisant leurs contradictions et leur reprochant avec fermeté la dureté de leur cœur, ne cessait de faire retentir les louanges du Christ.

Cependant la nouvelle en parvient aux oreilles du proconsul Agahius. Il ordonne aussitôt qu'on lui amène, les mains liées derrière le dos, l'ennemi des idoles ; puis il lui dit « Cyrille, ce qu'on m'a rapporté est-il vrai? Es-tu donc devenu assez hébété pour mépriser les dieux de la patrie, et introduire dans l'empire romain de nouvelles divinités ? » Cyrille répondit : « Oui, certes, il est vrai, ô proconsul, que j'ai délaissé des dieux faibles, qui n'ont jamais pu ni me secourir ni s'aider eux-mêmes, pour m'attacher par la foi au Dieu tout-puissant Jésus-Christ, qui m'a guéri si parfaitement par l'invocation de son nom et la médiation de sa servante

Restituta. » Agathius, émerveillé de ce qu'il entend, s'informe de la demeure d'une femme douée d'un si grand pouvoir. « Elle loge chez nous, dit Cyrille ; et c'est Dieu qui nous l'a adressée dans sa bonté. » Le proconsul envoie incontinent ses appariteurs, après leur avoir commandé de la lui amener avec beaucoup d'égards, et de la présenter à son tribunal. Lorsqu'elle fut arrivée, le proconsul lui dit : « Dis-moi, jeune fille, quel est ton nom, ton origine, ta religion, et quel motif t'a amenée en cette ville ? » Elle répondit sans timidité : « Je me nomme Restituta ; j'appartiens à une noble famille de la ville de Rome ; j'ai embrassé la religion chrétienne ; et c'est par ordre du Christ et pour votre salut que j'ai été envoyée ici. » Le juge, embarrassé de cette réponse, lui dit : « Nous croyons, jeune fille, que tu ignores ce que la majesté des empereurs a décrété relativement aux chrétiens ; et c'est pour cela que tu n'as point craint de t'avouer publiquement chrétienne. Mais comme tu parais fort jeune, nous pardonnons à ton ignorance, afin que, laissant là la superstition, tu obéisses aux décrets des princes, en brûlant de l'encens en l'honneur des dieux immortels et en leur offrant des victimes. Si tu le fais, tu jouiras prochainement de l'honneur de notre alliance, et toi qui présentement mènes une vie exposée à la misère, tu seras pour toujours dans les délices de l'opulence. »

La bienheureuse vierge lui répondit : « Il me semble, ô juge, que tu me proposes trois choses : la première, qui est une impiété, je l'ai en horreur ; les deux autres, je les méprise comme frivoles. Tu prétends, dis-tu, m'épargner ; mais ce n'est pas là m'épargner, c'est plutôt te montrer cruel, en cherchant à me persuader d'abandonner le Créateur pour honorer les créatures à la place de Dieu, puis de mépriser l'époux immortel pour te recevoir pour mari, toi qui, certes, ne saurais en quoi que ce soit te comparer à lui. Il est le roi des rois, le seigneur des potentats ; toi, tu es le sujet d'un roi terrestre, et dans ton inquiétude d'être

disgracié par lui, tu ne seras jamais tranquille. Pour un moment, tu sembles brillant de dignités et de santé ; mais dans peu tu deviendras la pâture des vers. Quel malheur donc ne serait-ce pas pour moi de délaisser un si grand bien et d'ambitionner de telles misères ! » Le proconsul, stupéfait d'une réponse si sublime, mais indigné en lui-même, lui dit : « Il est vraisemblable que tu suis les délirantes folies des chrétiens, puisque tu n'as pas craint de débiter de telles fadaises devant notre tribunal ; crois-moi, renonce à toutes ces subtilités, et viens sacrifier sur les autels des dieux, de peur que tu ne fasses une triste expérience du pouvoir que nous avons et que tes mensonges apprêtés semblent mépriser. » La bienheureuse vierge lui répondit : « Nous ne sommes pas venue pour nous souiller de vos sacriléges, mais pour vous en détourner et vous apprendre à servir le seul Dieu véritable. Quant à vos menaces, elles ne nous font point peur, parce que celui qui a promis sa protection est plus fort que celui qui nous menace des supplices. »

Le proconsul, irrité d'une réponse si hardie, donne l'ordre de l'étendre par terre, et de la battre à coups redoublés avec des scorpions. On exécute incontinent ces ordres barbares; et cependant, au milieu du bruit des coups, on n'entend ni murmures ni gémissements, mais plutôt une douce voix de jubilation et de louange, qui chante au Seigneur : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui a visité sa servante. C'est maintenant que je reçois les présents de mon époux et de splendides parures ; l'homme extérieur est déchiré, mais l'homme intérieur en est renouvelé par la grâce. » Agathius, entendant ces paroles, lui dit : « Qu'est-ce que c'est, Restituta ? Est-ce que les coups font tes délices ? est-ce que les tourments te plaisent, que tu chantes de si bon cœur un hymne à ton Christ ? » Et la sainte : « Ce que tu dis là, répondit-elle, est la vérité même ; car, ainsi que dit notre Apôtre, « les « souffrances de cette vie ne sont rien auprès de la gloire « future qui sera manifestée en nous. » Le juge, de plus en

plus irrité, ordonne de la jeter dans les cachots de la prison, de la lier avec sept lourdes chaînes de fer, et de la laisser sept jours durant sans boire ni manger. On exécute ponctuellement les ordres de ce juge féroce.

Mais l'époux céleste n'abandonna point la vierge. Un ange descendit du ciel ; à son arrivée, la prison devint resplendissante, les chaînes de fer fondirent comme de la cire, la faim ne se fit pas sentir, la vierge reprit des forces et se trouva fortifiée. Ayant donc reçu de la sorte d'abondantes consolations, elle en rendait grâces au Christ son Seigneur ; et tandis qu'élevée à une haute contemplation elle chantait des hymnes, le Seigneur Jésus-Christ daigna s'approcher d'elle en personne : il la fortifia d'une manière admirable, pour l'affermir contre de nouveaux combats ; puis il lui servit un repas merveilleux qui ne se peut décrire, tant il était approvisionné de céleste suavité ; et après l'avoir bénie avec cette main qui soutient le ciel, il retourna à la droite de son Père, qu'il n'a jamais quittée. Oh ! quelle surabondante grâce du Christ sur cette vierge ! ce qui est promis aux saints pour la vie éternelle, lui est accordé dès la vie présente ; la vierge, revêtue de cette chair corruptible, a la jouissance de ce visage admirable que les anges désirent contempler !

Les gardes devinrent tout tremblants et consternés à ce spectacle ; ils furent d'abord comme frappés de stupeur ; puis, revenus à eux-mêmes, et jugeant qu'une puissance divine avait pu seule entrer dans la prison les portes fermées, et briser les chaînes comme le plus léger obstacle, ils se prosternèrent aux pieds de la vierge, la conjurant de leur apprendre à honorer ce Dieu qui, sous leurs yeux, avait opéré tant de prodiges si merveilleux. Restituta, pleine de joie en voyant qu'elle commençait à ravir des dépouilles à Satan, envoya incontinent quelques-uns d'entre eux pour annoncer à un saint prêtre nommé Cyrille ce qui venait d'arriver. Ce prêtre vénérable vint aussitôt, et baptisa environ trente-neuf personnes.

Mais on eut en même temps une nouvelle preuve que l'envie tend toujours des piéges à la vertu ; car un traître, on ne sait qui, alla découvrir au juge Agathius tout ce qui s'était passé. Le proconsul, fort troublé de cet événement, ordonna à ses appariteurs d'amener à son tribunal Restituta avec Cyrille et tous les néophytes. En s'y rendant, la vierge du Christ leur suggéra ce qu'ils devaient répondre au juge, et ne cessa de les affermir contre les combats qu'ils auraient à soutenir. Lorsqu'ils furent devant le tribunal, Agathius furieux leur dit : « Est-ce vrai ce que nous avons appris, que vous avez délaissé les dieux immortels révérés par nos princes, pour adorer je ne sais quel Christ ? » Ils répondirent tout d'une voix : « C'est très-vrai : nous avons rejeté d'inutiles effigies d'hommes morts, et nous avons embrassé la foi en Jésus-Christ, le créateur de toutes choses, le vrai Dieu éternel, par la vertu duquel, sous nos yeux et sans le secours d'aucune lumière matérielle, la prison a été subitement illuminée ; et cette bienheureuse vierge a été nourrie d'un aliment céleste, pour la fortifier contre tes fureurs. Sache donc, et n'en fais aucun doute, que cette foi nous demeurera autant que la vie, quoi que tu dises ou que tu fasses. » Agathius ne put se contenir plus longtemps, et d'une langue pleine de fiel il s'écria : « Qui sont donc ces profanes qui avec tant d'audace nous reprochent l'impuissance des dieux immortels ? Qu'on les conduise au temple doré, et qu'on leur ordonne de brûler de l'encens en l'honneur des divinités sacrées ; s'ils le refusent, qu'on leur tranche la tête. » Ils furent donc conduits en ce lieu ; et comme ils refusaient de sacrifier aux idoles, ils devinrent eux-mêmes les victimes du Christ. Après la persécution, on détruisit cet antique temple, et, au lieu même où ces chrétiens avaient été martyrisés, la dévotion des fidèles érigea une église en l'honneur de la bienheureuse Mère du Christ et de saint Pierre, prince des Apôtres.

La vierge du Christ, apprenant la constance et la glorieuse fin des saints martyrs, se joignit au vénérable prêtre Cyrille

pour en rendre grâces à Dieu, qui avait bien voulu agréer ce glorieux holocauste de ses fidèles brebis. Le juge inique, s'en étant aperçu, disait aux siens : « Voyez, citoyens, l'inhumanité de ces hommes, qui estiment un gain la perte de leurs semblables. A quels desseins devons-nous nous arrêter pour mettre fin à de telles choses ? Eh bien ! qu'ils fassent eux-mêmes l'expérience de ce qu'ils sont si aises de voir souffrir aux autres, afin que, s'ils se réjouissent de la mort d'autrui, ils gémissent du moins de leur propre malheur. » Et sans plus tarder, il ordonna de brûler leurs corps avec des torches ardentes ; mais ces saints martyrs ne pouvaient sentir ce feu extérieur, eux qui brûlaient intérieurement des ardeurs de l'Esprit-Saint. Aussi n'entendit-on aucun gémissement sortir de leur bouche ; au contraire, ils bénissaient à haute voix le Seigneur qui les assistait dans le combat, et qui, par sa puissante vertu et sa grâce, éteignit subitement le feu des torches et obscurcit la vue des bourreaux, de sorte qu'au même instant la lumière des torches et celle de ces perfides s'évanouirent.

Les satellites s'apercevant par là combien grands étaient les mérites de ceux qu'ils tourmentaient, leur dirent d'un air de compassion et d'une voix plaintive : « Nous savons à présent qui vous êtes, et, malgré notre aveuglement, nous comprenons quel Dieu vous servez ; mais rendez-nous cette double lumière, afin que nous puissions voir Dieu par l'esprit, et le soleil par les yeux. » La vierge du Christ, touchée de leurs cris, pria le Seigneur ; et à la voix de sa prière, leur esprit fut éclairé des lumières de la foi, et leurs yeux fortifiés extérieurement revirent la clarté du jour. Ce miracle les ayant remplis d'un extrême étonnement, ils se mirent à crier à haute voix : « Il n'y a qu'un seul vrai Dieu, le Seigneur Jésus-Christ qui par les mérites de sa servante nous a rendu la lumière que nous avions perdue. » Ceux qui les entendaient ainsi parler allèrent en instruire le proconsul Agathius qui, agité des aiguillons de la colère, et les jugeant indignes de paraître en

sa présence, donna l'ordre de les décapiter sans délai. Et ces hommes ayant été instruits par la bienheureuse vierge et baptisés de la main de Cyrille, méprisant la milice du siècle, furent ainsi enrôlés dans l'armée des anges.

Après cela, le cruel Agathius fit appeler Restituta. Quand il l'aperçut, il dit à ses officiers et au peuple qui était présent : « Que devons-nous donc faire enfin de cette sacrilége, qui jusqu'ici a trompé toutes nos espérances ? Car par je ne sais quels enchantements elle a liquéfié le fer, elle a produit de la lumière du sein même des ombres ; sa seule parole a éteint des torches ardentes ; et, ce qui est plus étonnant, elle m'a comme dépouillé de mes soldats, dont elle a entraîné à leur perte d'abord trente, puis deux, après les avoir rendus fous par ses prestiges. En outre, elle a méprisé la sentence judiciaire, elle a blasphémé les mystères des dieux, et a employé tous ses soins pour engager tout le monde à faire comme elle. Souffrirons-nous, nous autres hommes, de nous voir vaincus par une femme ? » Ces paroles excitèrent du tumulte dans la foule ; et comme on ne répondait rien que de vague, se tournant vers elle, il lui dit : « Tu prends plaisir à ces choses, n'est-ce pas, Restituta ? Tu devrais t'en affliger au lieu de t'en réjouir ; car ce ne sont pas là des faits dignes d'éloges, mais des crimes. Eh bien ! mettons fin à la superstition : abandonne cette folie, et sacrifie aux dieux. Si tu le fais, tu pourras échapper aux horribles supplices qui t'attendent, et bientôt contracter avec moi cette alliance que je désire. La martyre répondit : « Tu fais de l'éloquence, ô juge, et, comme les orateurs, tu as varié tes expressions, tu as proféré de magnifiques sentences, et à la fin tu as vomi le venin que ton cœur tenait renfermé. Mais tiens donc pour certain que ni je ne sacrifierai à tes démons, ni je ne t'épouserai, toi qui es leur esclave. D'ailleurs, les supplices dont tu me menaces me seront plus chers que les diamants et l'or le plus épuré, et la mort, qui n'est qu'un passage, me conduira de suite à la gloire. Ainsi, fais promptement ce dont tu

me menaces ; car j'ai un ardent désir de voler aux embrassements de l'Époux céleste, et j'apparaîtrai d'autant plus belle en sa présence que tu m'auras fait endurer de plus cruels tourments. » Le juge, embarrassé de répondre à des paroles prononcées avec tant d'assurance, et se voyant couvert d'une cruelle confusion, ne savait ni que faire ni que dire contre elle. Enfin, sous l'inspiration de Satan, il rendit cette sentence : « En vertu de l'édit impérial, qui condamne à une funeste mort tous les adorateurs du Christ, nous ordonnons que Restituta, citoyenne romaine, magicienne, maîtresse et directrice des chrétiens, soit conduite aux bords de la rivière de Caruellus ; que là on lui fasse subir la sentence capitale avec ses associés, et que l'on jette leurs têtes dans le courant, afin que les poissons se nourrissent de cette langue qui n'a point craint de se rebeller contre les dieux. »

On conduisit donc la victime du Christ au lieu de l'immolation. En s'y rendant, elle hâtait le pas, tout en priant avec ses compagnons ; sa démarche était dégagée comme si elle eût célébré les noces mondaines avec quelque illustre personnage. Lorsqu'on fut arrivé au bord de la rivière, on lui ordonna de se mettre à genoux et de tendre le cou. Mais elle demanda et obtint un peu de délai pour vaquer à la prière. S'étant donc jetée à genoux avec ses compagnons, elle fit à Dieu cette prière : « Nous vous bénissons, Seigneur, créateur de toutes choses, qui nous avez amenés à cette heure, afin que, subissant pour vous une mort temporelle, nous jouissions aussitôt, par votre miséricorde, de l'éternelle vie. Recevez nos âmes, nous vous en conjurons, et donnez à vos serviteurs les récompenses que vous avez promises. » Alors, présentant sa tête, la martyre du Christ, la vierge Restituta fut décapitée avec le prêtre Cyrille et deux autres chrétiens, le six des calendes de juin. Le Caruellus fut quelque temps dépositaire de leurs têtes ; mais le ciel reçut leurs âmes pour les garder à jamais Les bourreaux laissèrent leurs corps sans sépulture, afin qu'ils devinssent la pâture des bêtes et des oiseaux. En retournant

dans la ville. Dès qu'il l'aperçut, il fit sur son front le signe de la croix ; puis, se tournant vers sa sœur, il lui dit : « Aie bon courage, ma sœur, ne crains rien ; mais sois assurée qu'une grande épreuve menace les chrétiens. » Or, sa sœur lui était encore plus unie par la foi que par les liens du sang.

Aurélien avait remarqué le signe du Christ que Paul avait imprimé sur son front ; il envoya aussitôt des satellites pour l'en reprendre ; puis il le fit venir au milieu de la foule, et lui dit : « Misérable, quel était ton dessein en faisant un signe sur ton front au moment de mon entrée dans la ville ? Est-ce que tu ignores l'édit rendu contre les chrétiens ? » Paul répondit : « J'ai en effet ouï parler de ton édit ; mais jamais personne ne pourra nous effrayer au point de nous faire renier le Christ vrai Dieu. Car tes tourments sont courts, et ils ne peuvent faire de mal à ceux qui craignent Dieu ; mais les tourments de Dieu son éternels; de même aussi, la joie et la gloire que Dieu donne au peuple chrétien n'a point de fin. Qui donc serait assez insensé pour abandonner le Dieu vivant et honorer vos idoles sourdes et muettes, puisque l'auteur de notre salut, Jésus-Christ, a dit lui-même : « Celui qui me « reniera devant les hommes, je le renierai à mon tour « devant mon Père qui est dans les cieux ? » — Tu vois, dit Aurélien, avec quelle patience j'ai écouté ces folies. Viens maintenant, et sacrifie aux dieux, de peur que tu ne périsses par un genre de mort bien cruel. » Mais Paul lui répondit : « Je ne connais nul autre Dieu que le Seigneur Jésus-Christ, que j'ai toujours adoré depuis mon enfance d'un cœur pur et d'un esprit sincère. » Aurélien dit : « Suspendez cet homme, et tourmentez-le vivement, jusqu'à ce que son Seigneur vienne le délivrer. » Les bourreaux le suspendirent donc, et se mirent à l'accabler de tourments.

Durant son supplice, il invoquait Dieu à haute voix et disait : « Seigneur Jésus-Christ, vrai Fils du Dieu vivant et du Père céleste, vous dont personne ne saurait comprendre la génération, ni anges, ni archanges, ni trônes, ni dominations,

ni principautés, ni puissances, ni vertus, ni chérubins, ni séraphins, excepté le Père seul ; ô vous, dis-je, portez secours à moi votre humble et abject serviteur, et délivrez-moi des mains d'Aurélien. » Dieu aussitôt rendit ses tourments tellement légers, que le bienheureux Paul ne sentait plus rien.

La sainte épouse du Christ, Julienne, ayant vu son frère tourmenté si cruellement, courut au tribunal, et criant à haute voix, elle dit : « Aurélien, cruel tyran, pourquoi tourmentes-tu si horriblement mon frère qui est innocent ? » Aurélien dit aussitôt : « Découvrez la tête de cette femme, et frappez-lui violemment les joues, pour avoir ainsi parlé témérairement ; quant à cet homme pervers, continuez de le tourmenter durement, puisqu'il dit qu'il reçoit aide et protection de celui qu'il appelle Christ. » Julienne se mit à rire et lui dit : « Je m'étonne que toi, empereur comme tu es, tu perdes la raison au point de ne pas connaître la puissance du Christ, en ce qu'il sait rendre légers les tourments à ceux qui l'invoquent. » Aurélien, se tournant vers les siens, leur dit : « Cette femmelette abuse étrangement de ma clémence, pour prendre un air si hautain ! » Puis, la regardant avec courroux, il lui dit : « Approche et sacrifie aux dieux ; autrement, tu peux croire que tu ne t'échapperas pas de mes mains. » Julienne répondit : « Je n'ai point peur de tes tourments ; je ne pense même pas que tes menaces s'adressent à moi ; car il est un Dieu au ciel, lequel peut nous arracher de tes mains iniques. Donc tout ce que tu as d'instruments de supplices, fais-les-moi sentir, afin que par cela même tu saches que j'ai en moi le secours du Dieu et Sauveur Jésus-Christ. » Après qu'elle eut parlé ainsi, Aurélien lui dit : « Tu es douée d'une telle beauté, qu'en cette considération je ne veux pas te faire périr. Je t'engage donc à sacrifier aux dieux, afin que je puisse te prendre pour mon épouse, et que tu règnes avec moi, associée en tout temps à mon empire. Bien plus, je dédommagerai ton frère de l'injustice qu'on vient de lui faire, et je lui conférerai près de ma personne

une dignité importante. » Julienne, élevant les yeux au ciel et marquant son front du signe de la croix, se mit à sourire. Aurélien lui dit alors : « Pourquoi, Julienne, ris-tu ainsi de ma grande bienveillance ? » Elle répondit : « Je ne méprise point ta bienveillance ; mais je ris de joie de ce que mon époux céleste, qui veut que tous les hommes soient sauvés, est assis sur son trône de sainteté, et de ce qu'il me donne en ce moment à contempler l'ineffable beauté de sa divinité. Il daigne m'exhorter à soutenir de bon cœur ces combats et à te mépriser comme un homme frivole et futile : car comment peux-tu te faire appeler empereur, puis adorer du bois et des pierres ? » Aurélien, blessé au vif, dit : « Suspendez cette femme, et tourmentez-la constamment, pour lui faire comprendre qu'elle est devant le tribunal de l'empereur. »

Les bourreaux avaient commencé à la tourmenter, lorsque son frère la regardant, lui dit : « Ne crains point, ma sœur, les tortures du tyran, et n'aie pas peur de ses menaces. Souffrons un peu de temps, afin de pouvoir ensuite jouir d'un repos éternel. » Aurélien dit aux bourreaux : « Ne vous lassez pas de lui infliger des supplices, et faites en sorte qu'on ne l'entende plus se répandre en discours aussi insensés que superbes. » Julienne, à ces paroles, rit de nouveau et dit : « Aurélien, tyran inique, le Seigneur Jésus-Christ fait que je ne sens ni tourments ni fatigues. » Aurélien dit : « Tu as beau nous faire entendre tes folies, et nous dire faussement que tu ne sens point les supplices : moi, je ferai en sorte que tu sois longtemps tourmentée, et que tu succombes enfin à la violence de la douleur. » Julienne répondit : « Jamais le Christ ne permettra que je sois vaincue par toi. C'est lui qui m'assiste maintenant, et qui me protégera jusqu'à la fin ; par là tu pourras connaître sa puissance et la patience des chrétiens. Quant à toi, mon Dieu te punira lui-même d'un feu éternel : car il te demandera compte des âmes que tu as perdues. »

Aurélien, de plus en plus courroucé en entendant ces paroles, ordonna d'apporter une chaudière, de la remplir de poix, et d'allumer dessous un feu si ardent que personne ne pût en approcher ; puis il y fit jeter Paul et Julienne. Lorsqu'ils y furent plongés, élevant les yeux vers le ciel, ils firent ensemble cette prière : « Seigneur Dieu de nos pères Abraham, Isaac et Jacob, qui êtes descendu dans la fournaise de feu à Babylone avec Sidrach, Misach et Abdénago, et qui n'avez pas permis que le feu les atteignît ; Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes la lumière éternelle, le mystère et la gloire du Père, la droite du Dieu très-haut ; qui, vous étant fait homme pour nos péchés, avez conversé parmi les hommes ; sauvez les âmes que le diable leur ennemi, après les avoir misérablement trompées et corrompues, s'efforce de précipiter dans le gouffre horrible des demeures infernales, comme fait présentement cet Aurélien, disciple de cet esprit pervers. » Après cette prière, la poix bouillante fut changée en eau glacée : ce qui fut cause que tous ceux qui étaient présents admirèrent la puissance de Dieu.

Malgré cela, Aurélien, oppressé par sa propre fureur, ne rendait point gloire à Dieu, et il pensait que tout cela devait être attribué à l'art magique. Il ordonna de les retirer de la chaudière ; et les martyrs n'exhalaient aucune odeur de poix : bien plus, on n'en trouva même aucune trace dans la chaudière, mais seulement de l'eau froide. Aurélien leur dit alors : « Vous croyez peut-être que ceux qui sont présents vont être circonvenus par vous, et que vous les amènerez à reconnaître que votre Dieu vous a porté secours, tandis que tout cela ne doit être attribué qu'à votre art magique? Il n'en sera pas ainsi, j'en jure par les dieux mêmes; car je ferai en sorte que si vous n'offrez des victimes à ces dieux, je vous ferai encore tourmenter, puis consumer par le feu. » Paul répondit : « Nous ne pouvons absolument abandonner le Seigneur, le Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, qui nous a retirés des ténèbres et délivrés de tes mains. Jamais

donc, empereur Aurélien, jamais tu ne viendras à bout de nous persuader de rendre un culte à tes statues de pierre, qui sont privées de la vue, de l'ouïe et d'âme. Tu peux donc nous infliger tous les tourments que tu voudras ; tu connaîtras alors la force de notre Dieu. »

Aurélien ordonna d'apporter au tribunal deux siéges de fer, et d'amasser une grande quantité de charbons pris dans les bains publics ; et après que les siéges eurent été rougis, il fit oindre les martyrs de graisse de porc, et donna l'ordre de les y faire asseoir. Quand ils y furent placés, il leur dit : « Maintenant que vos arts magiques sont anéantis, vous pouvez savoir ce que c'est que l'empereur Aurélien. Que votre Christ vienne à présent, et, s'il le peut, qu'il vous secoure dans vos angoisses. » Julienne répondit : « Oui, le Christ est avec nous en ce lieu, il nous porte secours et ne permet pas que le feu nous touche. Toi, tu ne le vois pas, car tu en es indigne. Je t'avertis, Aurélien, de laisser là cette folie et de t'approcher du Christ : car si tu veux croire en lui, il t'accueillera avec amour, parce qu'il est bon et miséricordieux et qu'il aime à pardonner les péchés des hommes. Mais si tu ne crois pas, tu seras livré à un feu éternel. »

Aurélien, encore plus transporté de colère, ordonna de décapiter les bourreaux, dans la pensée qu'ils avaient reçu de l'argent des chrétiens pour épargner les martyrs. Comme on conduisait les bourreaux à la mort, Paul les exhortait en ces termes : « Ne craignez rien, vous ne mourrez point éternellement ; mais vous serez les concitoyens des saints et les héritiers du royaume céleste. » Les bourreaux, ayant entendu ces paroles, s'arrêtèrent et prièrent ainsi le Seigneur : « Seigneur Jésus-Christ, que prêchent Paul et Julienne, assistez-nous et faites que nous persévérions dans la confession de votre nom ; car nous mourons sans avoir fait de mal. » Quand ils eurent prié, on leur trancha la tête. L'un se nommait Quadratus, et l'autre Acacius.

Après la consommation de leur martyre, Aurélien chargea

d'autres bourreaux d'apporter du feu, et de répandre du sel sur les charbons, afin de donner plus de violence au brasier. Alors Julienne lui dit : « Aurélien, détestable tyran, à quoi bon te tourmenter ainsi? car je m'aperçois que tu es très-agité, et que la fureur te transporte en toutes manières ; enfin, on te prendrait pour un serpent qui, au milieu de ses sifflements, vomit son venin contre nous. Mais tu n'y gagneras rien ; car Dieu lui-même nous fortifie, afin que nous puissions soutenir les assauts de tes pernicieux desseins. Enfin, voyant que tu ne peux rien contre nous, tu en seras couvert de confusion, et tu cesseras de nous tourmenter. »

Aurélien ordonna de les délier, de les jeter dans la prison, d'attacher autour de leur cou des bois très-lourds, de leur mettre les pieds dans les entraves, d'enchaîner leurs mains et de parsemer le sol de clous de fer, afin qu'ils en fussent blessés ; et il défendit de permettre à aucun chrétien de les visiter, de peur qu'on ne leur apportât des aliments. Les bourreaux les conduisirent en prison, et exécutèrent tout ce qu'Aurélien avait commandé.

Vers le milieu de la nuit, les martyrs s'étant mis en prière, une grande lumière éclaira la prison, et un ange se tint devant eux et leur dit : « Paul et Julienne, serviteurs du Dieu très-haut, levez-vous et priez Dieu. » Et l'ange, s'étant approché d'eux, toucha les pièces de bois qui leur serraient le cou, lesquelles aussitôt tombèrent à terre, aussi bien que les chaînes dont ils étaient chargés. Et au même instant ils virent deux siéges ornés de tapis, et une table chargée de mets de toutes sortes, et l'ange leur dit : « Venez, reposez-vous et prenez ces aliments que Jésus-Christ vous envoie. » Paul et Julienne, ravis de joie, se mirent à table : ils prirent le pain dans leurs mains, levèrent les yeux vers le ciel pour rendre grâces à Dieu, et commencèrent leur repas. Les gardes de la prison aperçurent cette vive lumière : ils vinrent à eux aussitôt, et les martyrs, qu'ils trouvèrent joyeusement assis à table, leur apprirent ce qui s'était passé. Les gardes s'assirent

et mangèrent avec eux ; puis ils rendirent honneur et gloire à Dieu, qui avait comblé d'une si grande faveur les enfants des hommes. La plupart d'entre eux crurent en Dieu et se firent chrétiens.

Trois jours après, Aurélien, s'étant assis sur son tribunal, se fit amener les saints martyrs Paul et Julienne, et il leur dit : « Eh bien ! les tourments ne vous ont-ils pas encore appris à quitter cette folie qui vous possède, pour aller vers les dieux et leur offrir des victimes ? » Paul répondit : « Que cette folie soit toujours mon partage, comme elle l'est de tous ceux qui aiment Dieu ! Car ce qui est folie en Dieu est plus sage que les hommes, et la sagesse des hommes est folie auprès de Dieu. Je serais par conséquent un insensé et un fou, si j'abandonnais Dieu même pour honorer vos démons. » Aurélien, outré de colère, donna l'ordre de les suspendre à un poteau et de les tourmenter. Mais ils se mirent en prière et dirent : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, lumière des chrétiens, auteur de notre foi, qui ne peut ni être ébranlée, ni être vaincue ou anéantie par ses adversaires, montrez votre face, donnez-nous votre secours ; et, à cause de votre nom, ne nous abandonnez pas. » Les bourreaux les tourmentèrent longtemps ; mais le Christ les soulagea dans leurs supplices, et ils ne les sentirent aucunement.

L'un des bourreaux, nommé Stratonicus, qui se tenait au côté gauche de Julienne pour la tourmenter, épris de sa beauté, n'osait porter les mains sur elle. La bienheureuse Julienne, s'en étant aperçue, étendit le pied gauche, et le frappant du talon, lui dit : « Stratonicus, fais ce que le tyran Aurélien t'a ordonné, et ne crains point de mettre tes mains sur moi dans le dessein de m'épargner ; car j'ai près de moi mon roi, le Seigneur Jésus-Christ, Dieu éternel, celui qui a soin de mon âme et soulage les douleurs de mon corps. » Stratonicus, ayant entendu ces paroles, jeta le glaive qu'il tenait à la main, et courut au tribunal de l'empereur, en criant : « Aurélien, tyran audacieux, comment oses-tu

commettre de tels attentats contre les chrétiens ? Quel mal ont fait ces hommes qui servent Dieu, pour que tu les fasses torturer d'une manière si cruelle ? Est-ce parce qu'ils adorent le Christ, seigneur de toutes choses ? » Aurélien, entendant ces paroles, en fut stupéfait, au point qu'il demeura muet pendant une heure. Ayant enfin repris la parole, il s'écria : « Toi aussi, Stratonicus, tu as embrassé la folie, la sottise de ces gens-là ? Est-ce que la beauté de Julienne t'a fasciné, ou t'es-tu laissé gagner par ses paroles doucereuses ? » Stratonicus ayant levé les yeux au ciel, puis les reportant sur Paul et Julienne suspendus au chevalet, et se signant du signe de la croix, il lui sembla voir en eux des anges de Dieu ; puis, courant vers l'autel des dieux, il le culbuta d'un coup de pied, en disant : « Moi aussi je suis chrétien ; je te permets de faire tout ce que tu voudras. » L'empereur, ne se possédant plus de colère, ordonna de lui trancher la tête. Quand la sentence eut été prononcée, il se rendit au lieu où il devait subir le martyre, et s'étant mis à genoux, il pria ainsi : « Seigneur Jésus-Christ, que Paul et Julienne confessent avec tant de courage et de constance sous la protection de votre divinité, confondant ainsi la tyrannie d'Aurélien, je vous en prie, recevez aussi mon âme dans votre céleste royaume, quoique j'aie confessé votre nom bien peu de temps en présence du tyran Aurélien. » Ayant fini sa prière, il tendit le cou, et le bourreau lui abattit la tête. Les chrétiens vinrent ensuite et recueillirent ses reliques.

Paul et Julienne enduraient toujours avec constance leurs cruels tourments. Aurélien dit à la vierge : « Femme impie, comment, au milieu des tourments, as-tu pu duper un bourreau, et lui attirer ainsi une sentence de mort ? » Julienne lui répondit : « Je ne l'ai point trompé, et je n'ai point causé sa mort ; mais Jésus-Christ, qui m'a pris sous sa protection, l'a rendu digne de lui et l'a appelé ; car s'il n'en avait été digne, il n'aurait jamais pu parvenir à la palme du martyre. Tu le verras donc un jour dans le repos du royaume

des cieux : pour toi, tu sentiras les flammes de l'enfer. Alors, dans ton malheur, tu te frapperas la poitrine, en voyant un homme, ton sujet, si élevé auprès du Christ ; et, pénétré de douleur, tu crieras pour implorer la miséricorde de Dieu, laquelle néanmoins tu ne pourras obtenir. »

L'empereur ordonna de les détacher du poteau, de les enfermer dans l'intérieur de la prison, et de convoquer tous les magiciens, avec ordre d'apporter avec eux toutes les bêtes venimeuses qu'ils possédaient : vipères, aspics, serpents et dragons, afin qu'elles tinssent compagnie à Paul et à Julienne. Lors donc que l'on eut apporté ces bêtes, ainsi que le tyran l'avait ordonné, on les enferma avec Paul et Julienne. Quand elles furent en ce lieu, elles serpentaient librement et venaient aux pieds des martyrs, qu'elles regardaient fixement, mais sans leur faire aucun mal. Paul et Julienne, se tenant assis, louaient Dieu et chantaient des psaumes. Ces serpents demeurèrent ainsi trois jours et trois nuits enfermés avec les deux saints. Le troisième jour, Aurélien envoya, vers le commencement de la nuit, s'informer s'ils avaient été dévorés par les serpents. Ceux qui avaient été envoyés s'étant approchés de la porte de la prison, entendirent les martyrs qui louaient Dieu et chantaien des psaumes. Dans le dessein de s'assurer plus amplement de ce qui était arrivé, ils montèrent en un lieu plus élevé, d'où ils aperçurent par la fenêtre Paul assis avec sa sœur Julienne, et un ange de Dieu qui se tenait debout au milieu des bêtes et les empêchait de nuire. Les envoyés, tout émerveillés, coururent rapporter à l'empereur tout ce qu'ils avaient vu. Aurélien se leva de grand matin, se rendit à son tribunal, et commanda que les magiciens enlevassent leurs bêtes, et qu'on lui amenât les martyrs. Les enchanteurs se rendirent donc à la porte de la prison, et se mirent à évoquer les bêtes en la manière qu'ils avaient coutume de faire. Mais, comme elles n'obéissaient point à leurs paroles, ils ouvrirent la porte, et soudain tous ces animaux sortirent

avec impétuosité ; tous les hommes infidèles qu'elles y trouvèrent, elles les tuèrent, puis elles s'enfuirent dans des lieux déserts.

Les gardes de la prison conduisirent Paul et Julienne au tribunal de l'empereur. Le tyran, les apercevant, se prit à rire, et leur dit : « Je m'estime fort heureux aujourd'hui de jouir de votre société ; car vous m'apportez sans doute une bonne fortune ; et, j'en prends les dieux à témoin, si vous me dites la vérité, vous recevrez de moi des dons précieux et en grand nombre, et vous participerez à ma puissance souveraine. Dites-moi, n'avez-vous pas vu, ainsi que me l'ont rapporté plusieurs témoins oculaires, le dieu Apollon présent en personne et vous portant secours ? — Pour nous, dit Paul, nous ne connaissons point Apollon ; car nous sommes du nombre de ceux à qui Dieu a donné le salut. Mais ton âme, à toi, est dévouée à la mort ; car tu n'as pas la sagesse, et tu ne veux pas revenir à résipiscence : bien plus, l'excessive fureur de ta tyrannie te fait blasphémer ; car l'ange que le Seigneur Jésus-Christ a envoyé pour fermer la gueule des serpents, tu prétends que cet ange est Apollon ; tant est grande ton arrogance et ta témérité ! » Aurélien, irrité de ces paroles, ordonna de frapper la mâchoire de Paul avec des balles de plomb, et de lui dire : « Ne parle pas avec tant d'arrogance ; tu dois savoir que tu es devant l'empereur. »

Il donna l'ordre ensuite de faire retirer Paul, et d'amener sa sœur Julienne, à qui il parla en ces termes : « Je t'en conjure, Julienne, maîtresse de mon âme, n'imite pas la folie de ton frère. Je vois en toi une jeune fille pleine de prudence et douée de beaucoup de sagesse. Suis mes conseils, et par tout l'univers j'élèverai des colonnes sur lesquelles ton nom sera gravé. » Julienne lui répondit : « Tu perds ton temps à vouloir m'abuser, Aurélien, tyran impie ; tu cherches à circonvenir une servante du Dieu très-haut ; ne me propose plus ce qui m'attirerait une mort éternelle. Tu voudrais donc me

priver de la gloire de Dieu et de son royaume céleste, auquel tu es étranger, et dont tu es indigne ? » L'empereur donna ordre de faire retirer Julienne et de ramener Paul; puis il lui dit : « Paul, ta sœur m'a promis de sacrifier aux dieux : elle va devenir mon épouse et la souveraine de tout mon empire. Fais donc, toi aussi, ce que je te dis, et laisse-toi persuader de sacrifier aux dieux. » Paul répondit à cela : « Tu en as menti, et cela pour ta perte. Du reste, en faisant cela, tu ne t'es point écarté de l'école de ton père le diable ; car tu ne fais que ce qu'il fait habituellement, et vous ne pouvez gagner personne autrement qu'en fabriquant des mensonges. Mais tu y perds ta peine ; car tu ne nous tromperas jamais, quand même tu nous promettrais l'empire de l'univers. Crois donc, te dis-je, que tu ne saurais nous duper. » Aurélien s'écria : « Jusques à quand nous accableras-tu d'injures ? Tu ne sais donc pas rougir, insipide conteur de fables ? J'en jure par les dieux eux-mêmes, je vous infligerai tous les genres de tourments, et personne ne pourra vous arracher de mes mains. » Et il ordonna d'apporter du feu avec quatorze verges de fer qu'on y fit rougir ; puis on lia les pieds et les mains de Paul, on y passa une barre de fer, et après qu'on l'eut ainsi assujetti au sol, l'empereur donna ordre de le frapper à la fois avec deux de ces barres enflammées. Pour Julienne, il la fit conduire dans un lieu de prostitution.

Un grand nombre de gens pervers qui étaient présents se disputaient avec fureur à qui le premier approcherait d'elle ; car sa grande beauté les avait rendus semblables à des chevaux qui hennissent. Mais à peine était-elle entrée dans le lieu assigné par l'empereur, qu'un ange descendit du ciel et lui dit : « Ne crains point, Julienne ; car le Seigneur Jésus-Christ, que tu adores, m'a envoyé pour te protéger et pour faire connaître son saint nom à tous ceux qui le craignent. » Or, comme un grand nombre voulaient s'approcher de la vierge afin de jouir de sa beauté, l'ange, avec ses pieds, souleva une grande poussière, qui entra dans

leurs yeux et les aveugla ; en sorte qu'ils ne voyaient plus ni où ils étaient ni où ils allaient, et ils ne purent approcher d'elle. La foule, voyant ce fait si admirable, s'écriait tout d'une voix : « Grand est le Dieu de Paul et de Julienne, qui partout conserve et protége ceux qui le craignent ! » Et ceux qui avaient été aveuglés imploraient à genoux le secours de Julienne, lui disant : « Julienne, servante de Dieu, nous avouons que nous avons péché contre toi, en nous conduisant d'une manière folle et insensée; mais toi qui es la servante de Dieu, pardonne-nous, nous t'en conjurons, et prie ton Christ de nous rendre la vue. » Julienne, touchée de leur misère, prit un peu d'eau, et levant les yeux au ciel, elle invoqua le Seigneur, et dit : « Seigneur Jésus-Christ, auteur du salut de tous, exaucez-moi, et maintenant encore montrez les miracles et les prodiges que vous opérez en faveur des enfants des hommes. Rendez à ces hommes la faculté de voir, afin que votre saint et glorieux nom en soit béni. » Après cette prière, elle jeta de l'eau sur la foule, et tous ceux qui avaient perdu la vue la recouvrèrent ; et ceux, qui avaient été guéris se prosternant en terre, rendaient grâces à Dieu et témoignaient leur repentir; et après qu'ils eurent confessé leurs péchés, ils se firent chrétiens.

Quant à Paul, pendant qu'on le tourmentait au moyen des verges de fer rougies, il s'écriait : « Aurélien, tyran détestable, quel mal ai-je fait pour que tu me tourmentes avec autant de cruauté que d'impiété ? Mais mon Seigneur Jésus-Christ me soulage dans mes tourments : pour toi, tu auras pour héritage ce feu éternel réservé pour toi et pour le diable, qui t'inspire tout ce que tu fais contre nous. » Aurélien lui dit : « Eh bien ! Paul, où est ta sœur Julienne, que tu dis être une vierge si pudique ? Je l'ai fait conduire au lupanar ; crois-tu qu'elle est encore vierge ? » Paul répondit à cela : « Je sais que ce même Dieu qui m'a soustrait à tes projets pervers, a été le défenseur de ma sœur, et qu'il l'a conservée pure et exempte de toute souillure : car il a envoyé son

ange du ciel pour la garder, et la voici qui revient sans tache et ornée de sa couronne de virginité, pour contempler mes liens. » En effet, Aurélien avait envoyé chercher Julienne. Lorsqu'elle fut arrivée au tribunal et que Paul l'eut aperçue, il fut rempli d'une grande joie et lui sourit. L'empereur dit à la vierge : « Julienne, tes amoureux se sont rassasiés de ta beauté. » Elle répondit : « Ma beauté, mon honneur, ma parure, c'est le Christ ; il m'a protégée, moi son abjecte et humble servante, parce que j'ai placé en lui ma foi et mon espérance. C'est pourquoi je lui rends grâces, et je louerai son saint nom, parce que c'est lui-même, et lui seul, qui fait des merveilles, et il n'y a point d'autre Dieu que lui. »

Aurélien commanda ensuite de délier Paul, puis de creuser une fosse aussi longue qu'est la taille de trois hommes, et d'y allumer du bois. Les bourreaux firent très-exactement ce qui leur avait été commandé; car la fosse fut préparée en un instant, et ils y allumèrent un feu très-ardent. L'empereur ordonna de jeter Paul et Julienne dans ce brasier. Mais les saints martyrs louaient Dieu ensemble, et priaient le Sauveur et Seigneur Jésus-Christ de leur porter secours. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu de leur supplice, ils firent sur leurs membres le signe de la croix du Christ, et se jetèrent spontanément dans le feu. On les y voyait louant Dieu et célébrant sa gloire; mais aussitôt l'ange du Seigneur descendit du ciel, dissipa la flamme et la fumée, et il ne permit pas que les saints martyrs fussent aucunement endommagés par les flammes. Ils se tenaient donc debout dans la fosse, chantant les louanges divines en cette manière : « Béni êtes-vous, Seigneur Dieu, roi des siècles, qui vous êtes souvenu de notre bassesse, et qui, par votre présence, avez éteint les flammes de ce feu, par votre bonté, qui est cause que vous ne vous souvenez plus de nos péchés. Bien que nous en fussions indignes, vous nous avez délivrés sains et saufs des desseins du tyran Aurélien, qui est enflé de son empire.

comme s'il devait être immortel. » Tandis que les martyrs proféraient ces prières, beaucoup de gentils, considérant la puissance de Dieu, furent touchés de componction, renoncèrent aux superstitions idolâtriques et embrassèrent la foi du Christ : il y eut même plusieurs des bourreaux qui les avaient tourmentés, et qui, voyant les merveilles de Dieu à l'égard de ses saints, changèrent alors de sentiments, et reçurent aussi la foi chrétienne.

Ces événements furent bientôt portés aux oreilles d'Aurélien, qui ordonna de faire périr les saints à coups de pierres, comme ils étaient encore dans la fosse. Mais voici que soudain d'épouvantables coups de tonnerre se firent entendre, accompagnés d'horribles éclats de foudre ; des nuées tout en feu, qu'elles vomissaient sur la terre, parcouraient les airs en mugissant et s'approchaient de l'empereur ; puis on entendit une voix du ciel qui lui dit : « Aurélien, descends dans l'abîme du feu éternel, qui a été allumé pour toi et pour ton père le diable. » Quand la tempête fut apaisée, Aurélien donna ordre d'extraire de la fosse les athlètes et martyrs du Christ, et de les reconduire en prison. Et les saints martyrs célébraient la gloire de Dieu pour toutes les merveilles qu'il venait d'opérer à cause d'eux.

Sept jours après, Aurélien s'assit, dès le point du jour, sur son tribunal, et ordonna que les prêtres apportassent tout ce qu'ils avaient d'idoles d'or et d'argent ou ornées de pierres précieuses. Les prêtres les apportèrent aussitôt devant l'empereur, et étalèrent sous ses yeux la pourpre royale. L'empereur dit alors : « Appelez Paul et Julienne. » Lorsqu'il les vit debout devant le tribunal, sa colère se réveilla, et d'un ton courroucé et menaçant, il leur dit : « Allez maintenant sacrifier aux dieux ; car je ne veux pas vous laisser croire que vous pourrez vous échapper de mes mains. » Paul sourit et lui dit : « Jamais, tyran, nous n'abandonnerons notre Dieu, qui a fait le ciel et la terre ; renonce donc enfin à croire que nous consentirons à rendre un culte à tes idoles. » Aurélien

lui dit : « Tu mériterais une mort violente : tu crois donc que ce ne sont que des idoles? ne vois-tu pas quelle vertu réside en elles ? »

Paul, reprenant la parole, répondit : « Ce Jupiter que tu prétends être un Dieu, était tout simplement un homme, fils de vagabonds, qui avait appris parfaitement l'art magique. Il était le plus débauché des hommes de son temps, et rien ne pouvait rassasier sa luxure ; il convoitait les femmes et les filles les plus belles, et employait toute sorte de moyens pour les séduire, prenant la ressemblance tantôt d'un taureau, tantôt d'un aigle ou d'un cygne, au point qu'elles tombèrent dans cette folie malheureuse de l'honorer comme un dieu. Celui qu'on place près de Jupiter et qu'on nomme Apollon, n'est-il pas le produit de l'adultère d'une certaine femme qu'on appelle Latone, qui le mit au monde entre deux arbres ? Par ses œuvres détestables il a parfaitement imité son père Jupiter. Et ce Bacchus, votre dieu aussi, n'est-il pas né de l'adultère de Sémélé, la fille de Cadmus ? » Aurélien s'écria plein de courroux : « Jusques à quand médiras-tu ainsi des dieux ? Votre Christ, que vous autres chrétiens prétendez être le roi des cieux, n'est-il pas né d'une femme ? » Paul répondit « Tu n'es pas digne d'entendre les mystères de Dieu. Cependant, de peur que tes paroles n'ébranlent plusieurs de ceux qui sont ici présents, je crois nécessaire de répondre.

« Au commencement, Dieu ayant créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qui y est contenu, forma l'homme à son image et à sa ressemblance ; il le créa exempt de malice, innocent, juste, pieux, et il le plaça dans un paradis plein de délices. Mais le diable, ne pouvant supporter le bonheur de l'homme, séduisit Eve, et par elle il porta Adam à transgresser le précepte divin. D'où il arriva qu'Adam, à cause de sa transgression, fut expulsé du paradis, et que tout le genre humain devint sujet à la mort et à la peine du péché. Le Père céleste, le Dieu tout-puissant, touché de ces maux, résolut de venir au secours du genre humain ; et pour cela il envoya

son Fils, afin qu'il prît chair humaine, et rachetât Adam et ceux qui étaient devenus les esclaves du démon. Donc ce Fils de Dieu, le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, qui est avant tous les siècles, la sagesse, la puissance et la droite du Père, fut annoncé par l'archange Gabriel à une vierge très-pure qui tirait son origine des prophètes et des rois; et ce fut dans le sein de cette Vierge que prit un corps le Verbe céleste qui ne peut être vu des yeux corporels. Gabriel parla ainsi à Marie : « Salut, pleine de grâce ! le Seigneur est avec vous. » Et un peu après : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu « du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; et c'est pour- « quoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. » Et c'est ainsi que Dieu, le Verbe céleste, fut conçu par une vierge exempte de toute tache, et se revêtit d'un corps comme d'un vêtement, pour sauver les hommes. En effet, personne ne pourrait contempler le vrai Dieu ; car il est un feu consumant, et nul homme vivant ne saurait voir sa face. Ce fut donc pour opérer ce grand mystère qu'il prit chair et naquit, et qu'il fut nourri de lait comme les autres enfants, bien qu'il possédât la divinité par essence. Il passa par l'enfance, par l'adolescence ; il vécut trente-trois ans parmi les hommes comme l'un deux, parcourant les villes, les villages faisant du bien à tous, et délivrant ceux qui étaient opprimés par le diable. Après cela, il fut attaché au bois de la croix, pour procurer le salut du monde, qui avait péri par la violence et la fraude de Satan ; enfin, il mourut de mort corporelle. Il descendit ensuite aux enfers avec sa sainte âme, en brisa les portes d'airain et les verroux de fer, puis étant entré dans ces lieux sombres et obscurs, il en arracha ceux qui y étaient détenus pour les conduire dans les régions supérieures. Et tout cela, il le fit par pure bonté. Trois jours après, il ressuscita d'entre les morts, apparut aux apôtres, aux disciples et à beaucoup d'autres qui avaient cru en lui ; quelquefois même, durant l'espace de quarante jours, il but et mangea avec les apôtres, puis il monta au ciel, où il est

assis à la droite du Père, avec ce même corps dont il s'était revêtu. Maintenant donc le diable souffre horriblement ; car le Christ le fait mépriser et fouler aux pieds par les chrétiens, qui, par la vertu de son saint nom, entrent dans le royaume des cieux. Mais toi, tu es étranger à ce royaume ; car tu as pour partage et pour portion le feu éternel, recevant ainsi l'héritage de ton père le diable. »

A ces mots, Aurélien devint pâle de colère ; il grinçait des dents, et, s'emportant contre le martyr, il lui répondit : « J'ai bien voulu te souffrir débitant toutes tes puérilités, et j'ai conservé la patience en t'écoutant jusqu'au bout, misérable que tu es. Mais, dis-moi, continueras-tu longtemps à médire des dieux ? Maintenant donc, je le déclare, si vous ne sacrifiez aux dieux, je vous ferai périr de la manière la plus affreuse, et personne ne pourra vous délivrer de mes mains. » Paul et Julienne, d'un commun accord, s'écrièrent à haute voix : « Nous sommes chrétiens, et c'est dans le Christ que nous avons placé nos espérances. Nous n'adorons point le démon, nous ne servirons point tes idoles, nous ne craignons point tes tourments. Imagine, invente tous les genres de supplices qu'il te plaira ; car nous avons foi en Dieu que tu seras vaincu par nous, de même que ton père le diable a été surmonté par le Christ, qui nous rend forts, et qui saura déjouer tous tes noirs desseins. » Aurélien, courroucé de ces paroles, fit apporter une grande pièce de bois, sur laquelle on attacha Paul, et les bourreaux lui lièrent les mains. L'empereur donna l'ordre en même temps d'apporter des torches allumées et de lui en brûler le visage, tandis qu'un héraut criait : « Ne sois point insolent envers les maîtres de l'univers, et ne fais point de médisance contre les dieux. » Julienne, voyant son frère en proie à ce supplice, s'écria : « O tyran, quel mal a fait mon frère, pour que tu le fasses tourmenter d'une manière si cruelle ? » L'empereur ordonna que Julienne fût aussi attachée au poteau, et qu'on lui mît dans la bouche et qu'on lui appliquât par tout le corps les torches ardentes ; puis il lui

dit : « Femme impudente, rougis maintenant comme il convient à ton sexe. » Julienne lui répondit en souriant : « J'accepte très-volontiers tes avis, Aurélien, lorsque tu me dis : Rougis, puisque tu es femme. Je rougis effectivement, et je crains le Christ Fils du Dieu vivant, qui est devant moi, et je ne puis ni le délaisser ni adorer les démons. » L'empereur, outré de dépit de se voir bafoué par les martyrs, commanda aux bourreaux de promener la flamme sur tous leurs membres. Lorsqu'ils l'eurent fait, la ville entière, qui était présente à ce spectacle, s'écria d'une voix unanime : « Empereur Aurélien, tes jugements sont iniques, tu les tourmentes contre toute justice. S'ils ne veulent pas sacrifier aux dieux, porte contre eux ta sentence. » Aurélien, craignant que le peuple n'excitât une sédition contre lui, rendit une sentence par laquelle il les condamnait à être décapités, et ordonnait de laisser leurs corps en proie aux chiens, aux bêtes sauvages et aux oiseaux.

Le dix-septième jour du mois d'août, Paul et Julienne sortirent ensemble pleins de joie, et chantant ce verset du psaume : « Vous nous avez sauvés, Seigneur, de ceux qui nous affligeaient, et vous avez confondu ceux qui nous haïssent. » Lorsqu'ils furent arrivés au lieu de leur martyre, hors de la ville, Paul pria le bourreau de frapper Julienne de sa hache avant lui. Julienne, faisant aussitôt le signe du Christ sur son visage, et tressaillant d'allégresse, tendit le cou, et le bourreau la frappa de sa hache. Paul, voyant sa sœur couronnée du martyre, leva les yeux au ciel, rendit grâces à Dieu, se munit, à son tour, du signe de la croix, et tendit le cou ; et au même instant le bourreau le décapita.

Leurs corps restèrent étendus par terre hors de la ville ; car on avait défendu aux chrétiens de les enlever de ce lieu ; et les soldats, selon l'ordre d'Aurélien, veillaient à ce que personne ne vînt dérober ces saintes reliques. Mais on vit arriver au même lieu des loups, des chiens et des oiseaux, qui faisaient sentinelle autour des corps ; et lorsque les

mouches et autres semblables insectes venaient se reposer dessus, les oiseaux les chassaient avec leurs ailes, et ne leur permettaient pas d'y demeurer. Durant sept jours et sept nuits, ces bêtes et ces oiseaux restèrent ainsi autour des reliques des martyrs. Aurélien, ayant appris toutes ces choses par les soldats, s'écria : « O détestable fureur de ces chrétiens, que nous ne pouvons vaincre même après leur mort ! » Il envoya donc dire aux soldats de quitter ce lieu, mais durant la nuit, ne voulant pas les retirer de là en plein jour, de peur qu'ils ne devinssent le jouet des chrétiens. Dès que le jour parut, les chrétiens se rendirent auprès des corps des martyrs, et les ensevelirent dans la paix, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, honneur et empire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

LII

LES ACTES DE SAINT MAMMÈS.

(Vers l'an de Jésus-Christ 274.)

Ces Actes très-anciens ont été connus de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, qui font allusion, dans leurs discours pour la fête du saint martyr. à certaines particularités qu'ils renferment. Nous les prenons dans le recueil des Bollandistes.

Saint Mammès, ou le Grand Martyr (car c'est par ce surnom qu'il est désigné chez les Syriens et chez les Grecs, peut-être à cause du contraste de la petitesse des membres d'un enfant avec la grande lutte qu'il eut à soutenir), saint Mammès était né en Paphlagonie, d'une famille illustre par son origine, mais plus encore par sa piété et par sa foi. Son père se nommait Théodote et sa mère Rufine ; tous deux, de famille

patricienne, joignaient à la noblesse d'un grand nom l'éclat d'une vie irréprochable et sainte. Enflammés de l'amour divin et ne pouvant cacher les ardeurs de leur zèle, ils pratiquaient courageusement en public toutes les œuvres de la religion, et s'efforçaient en toutes manières, par leurs exhortations, d'arracher un grand nombre d'âmes au gouffre de l'impiété, pour les convertir à la foi du Christ. Ceci fut cause qu'ils furent accusés auprès d'Alexandre, qui gouvernait alors la ville de Gangres ; car ce gouverneur avait reçu de l'empereur l'ordre d'employer tout son zèle à étendre et à faire respecter le culte des dieux ; aussi tous les chrétiens qu'il trouvait, il les soumettait à de cruelles tortures, et ceux dont il ne pouvait ébranler la foi dans les supplices, il les faisait mourir de la mort la plus cruelle. Il fit donc venir Théodote devant son tribunal, et voulut le forcer à sacrifier aux idoles. Théodote ayant refusé, il allait employer contre lui la torture ; mais il fut forcé d'y renoncer ; car il ne lui était pas permis de soumettre aux tourments les patriciens sans un ordre de l'empereur. Théodote fut donc conduit par ses ordres à Césarée de Cappadoce, et remis aux mains de Faustus, gouverneur de cette province. Faustus, d'une impiété plus exaltée et d'une cruauté plus violente que n'était Alexandre, fit jeter Théodote en prison dès son arrivée.

Cependant l'épouse de Théodote, Rufine, quoiqu'elle fût enceinte, avait sans hésiter suivi son mari et s'était enfermée avec lui dans sa prison. Pendant qu'ils étaient ainsi réunis, Théodote, considérant la faiblesse de sa chair, et n'ignorant pas la cruauté du tyran, désira mourir près de son épouse, plutôt que de s'exposer, en affrontant de plus cruels tourments, à faire quelque chose de contraire à la volonté de Dieu et d'indigne de sa noblesse. C'est pourquoi, élevant dans une prière fervente ses mains et son cœur au ciel, il dit : « Seigneur Dieu des armées, Père de votre Fils bien-aimé, je vous bénis et vous glorifie de m'avoir jugé digne d'être jeté en prison pour votre nom. Cependant, Seigneur, je vous en

conjure, vous qui connaissez toutes choses, et spécialement ma grande fragilité, recevez mon âme dans ce cachot, de peur que l'ennemi n'ait à se réjouir un jour d'avoir prévalu contre moi. » Telle fut sa prière ; et Dieu, qui a formé lui-même le cœur de chaque homme et pénètre toutes nos pensées, reçut le sacrifice de sa bonne volonté et l'exauça sur-le-champ. Bientôt en effet cette âme sainte, par la miséricordieuse providence du Seigneur, s'échappait de son corps qu'elle abandonnait dans la fange d'une affreuse prison, et s'envolait au ciel.

Rufine, épuisée par les angoisses, mit au monde avant terme un fils, l'enfant de ses douleurs. Ainsi s'ajoutaient à ses regrets sur la mort de son mari, toutes les inquiétudes d'une mère sur son nouveau-né. Les horreurs de la prison et la cruauté du gouverneur épouvantaient aussi son âme et la faisaient trembler pour sa persévérance. Cependant, supérieure à tant d'épreuves, elle recommande à Dieu son enfant, et rend au corps de son mari, autant qu'elle le peut, les derniers honneurs. Mais bientôt elle pleure de se voir seule, abandonnée dans un cachot et privée de son époux : « O Dieu, s'écrie-t-elle d'une voix étouffée par ses gémissements et par ses larmes, vous qui de vos mains avez formé l'homme et tiré la femme de son côté, daignez, Seigneur, m'arracher à la corruption de ce siècle et me réunir pour toujours à mon époux. » Ainsi priait Rufine ; à peine avait-elle achevé sa prière, qu'elle rendait à Dieu son âme et allait jouir, elle aussi, du bonheur éternel.

L'enfant restait seul dans la prison, gisant entre le corps de son père et celui de sa mère. En ce même moment, Dieu envoya une vision à une noble dame de la cité, nommée Amya, qui joignait aux richesses de ce siècle tous les précieux trésors de la grâce. Elle vit devant elle un jeune adolescent qui lui dit : « Va trouver le gouverneur Faustus, et demande-lui les corps des saints que le sommeil de la mort a visités dans la prison ; au milieu d'eux tu trouveras un

petit enfant qui pleure ; prends-le, et qu'il devienne ton fils ; aie pour lui tous les soins d'une mère. » Amya était veuve et n'avait pas d'enfants. Elle comprit aussitôt que cette vision venait de Dieu ; elle alla trouver le gouverneur et en obtint facilement ce qu'elle demandait ; car la grâce divine avait préparé Faustus à tout accorder, en même temps qu'elle secondait Amya, pour lui faire accomplir, sans délai, l'ordre qu'elle venait de recevoir. Elle se rendit donc en toute hâte à la prison, et en enleva les corps des saints avec l'enfant. Les corps des saints, elle les ensevelit avec les plus grands honneurs dans son propre jardin ; mais l'enfant, elle l'adopta pour son fils, le nourrit, l'éleva, l'entoura de plus de tendresse que si elle lui eût donné le jour. A mesure que l'enfant grandit, l'amour d'Amya sembla grandir encore ; elle se flattait qu'il serait un jour pour elle la récompense de toutes ses peines et le soutien de sa vieillesse.

A l'âge de deux ans, il commença à parler, et le premier mot qui s'échappa de ses lèvres encore si tendres fut celui de mamma, qui signifie mère ; il l'adressait à Amya, et celle-ci dès lors ne le nomma plus que Mammès ; c'est le nom qui lui est resté et sous lequel tous le connaissent. Quand il eut accompli sa cinquième année, Amya le confia à des maîtres chargés de lui enseigner les lettres. Sa passion pour l'étude, sa mémoire prodigieuse, la pénétration de son esprit ne tardèrent pas à lui donner une grande supériorité sur tous ceux de son âge aussi la lecture, et les enseignements de ses maîtres l'occupaient tout entier. Sur ces entrefaites, Aurélien était parvenu à l'empire, et presque aussitôt il avait décrété que non-seulement les hommes et les femmes, mais encore et tout spécialement les enfants, seraient contraints de sacrifier aux démons ; il avait pensé qu'à raison de la faiblesse de leur âge, il serait plus facile de leur faire renier le Christ et de les attirer à son impiété. En effet, les autres enfants cédèrent à la volonté de l'empereur ; mais tous les condisciples de Mammès, formés par ses exemples et ses paroles,

imitèrent sa sagesse et refusèrent même d'écouter le décret de l'empereur. C'est que chaque jour, en effet, avec une intelligence supérieure à son âge, l'enfant leur apprenait que Jésus-Christ est le vrai Dieu, qui a tiré du néant tous les êtres et les gouverne par son pouvoir souverain ; qu'à la fin du monde il rendra à chacun selon ses œuvres, les châtiments ou les récompenses ; et que par conséquent à lui seul l'homme doit offrir une hostie raisonnable, dans un sacrifice à la fois intérieur et extérieur. Il leur montrait ensuite comment ceux que les impies vénèrent et qu'ils appellent des dieux, ne sont que de vains simulacres voués au ridicule et à la honte la plus abjecte.

A cette époque, Mammès, qui atteignait sa quinzième année, perdit Amya, que tous appelaient la bonne matrone. Elle le laissait, en mourant, héritier de tous ses biens. Mais un certain Démocrite, zélateur très-ardent du culte des idoles, venait de remplacer le gouverneur Faustus, dont nous avons parlé plus haut, et avait fait son entrée à Césarée. Il ne tarda pas à apprendre que le bienheureux Mammès non-seulement n'honorait pas les dieux, mais qu'il détournait de leur culte ses condisciples et tous ceux de son âge. Cette nouvelle le remplit de colère contre l'enfant ; et il ordonna qu'on le présentât à son tribunal. D'abord il lui demande s'il est chrétien ; ensuite si c'est bien lui qui refuse de sacrifier aux dieux, et qui de plus empêche ses compagnons d'obéir à l'empereur. Mammès, sans se laisser effrayer, répond avec un courage et une prudence au-dessus de son âge : « Gouverneur, je connais les piéges que tu me tends pour me séduire, au milieu des épaisses ténèbres dont tu t'enveloppes, et qui ne te laissent plus voir la lumière de la vérité ; car tu as abandonné le Dieu vivant et véritable, et tu sacrifies à des idoles sourdes et inanimées. Dieu me garde de me laisser tromper par tes fourberies, d'abandonner d'un pas le Christ mon Seigneur, ou de cesser jamais, par la crainte de tes menaces, de convertir à sa foi tous ceux que je pourrai. »

Démocrite fut effrayé de tant de courage dans un enfant, et désespérant de lui faire abandonner la vraie foi par ses caresses, il eut recours aux menaces. Il le fit donc conduire au temple de Sérapis, et ordonna qu'on le forçât de sacrifier à l'idole. Mammès alors, avec la noble fermeté d'un homme que les menaces n'effraient pas : «Il ne t'est pas permis, lui dit-il, de me soumettre à la torture, ni même de me faire des menaces; la femme illustre qui m'a élevé et qui m'a servi de mère, et dont tous connaissent le rang et la noble origine, me met à l'abri de tes coups. » Et il lui nommait Amya. A ce nom, Démocrite interrogea les spectateurs et sur cette femme et sur le jeune Mammès, pour savoir si la réponse était vraie; après quoi, il le fit charger de chaînes et l'envoya à Aurélien, qui était alors à Égée; en même temps il faisait remettre à l'empereur des lettres qui l'instruisaient de tout. Aurélien eut à peine lu ces lettres, qu'il se fit présenter l'enfant. Il chercha d'abord en mille manières à le gagner, tantôt en lui faisant de magnifiques promesses et lui offrant les plus grands honneurs, tantôt en le menaçant d'une sanglante flagellation, et en étalant sous ses yeux tous les instruments de la torture. « Cher Mammès, lui disait-il, si tu veux sacrifier au grand Sérapis, tu seras avec nous le premier dans notre palais; tu jouiras de toutes les délices de l'empire; tu seras comblé de gloire, et tous les gens de bien t'admireront et loueront ta sagesse; tandis que les méchants porteront envie à tes honneurs. Mais si au contraire tu ne veux pas écouter les conseils de ma tendresse, je te condamnerai aux plus affreux supplices; les hommes avec des ongles de fer, les bêtes avec leurs dents, te déchireront; tu seras la proie des flammes. »

L'enfant ne se laissa point séduire par les caresses, ni vaincre par la frayeur; sa foi même sembla devenir plus ardente, et il répondit avec un grand courage : « Jamais, empereur, je ne m'abaisserai à cette folie, d'adorer avec vous et de regarder comme dignes de nos respects des images sourdes et muettes, et privées de sentiment. Ah! il faudrait

bien plutôt condamner cette faiblesse étrange, cet égarement grossier d'une intelligence qui souffre qu'à de telles vanités on rende encore un culte et des honneurs. Cesse donc et tes brillantes promesses et tes menaces terribles. Si je me laisse gagner par les biens que tu promets, je sacrifie des joies éternelles; mais si tu accomplis contre moi la menace que tu me fais de tant de supplices, tu m'assures un poids immense de gloire. En un mot, la mort pour le Christ m'est plus précieuse que la jouissance de tous les honneurs et de toutes les richesses du monde. » En entendant cette réponse, Aurélien, furieux contre l'enfant, ordonna qu'on broyât son corps sous les coups. Les chairs du jeune martyr volaient en lambeaux ; pour lui, qui, dans cette première fleur de la vie, montrait la sagesse et la fermeté d'un vieillard, il semblait reposer comme dans un doux sommeil; il restait immobile , et sur son visage se peignait la joie dont son cœur était rempli.

Mais l'empereur, en homme habile et fécond en tromperies , feignit d'avoir pitié de l'enfant et de vouloir l'arracher aux supplices plus cruels qu'on lui préparait, essayant ce prétexte de le faire sacrifier aux dieux : « Je ne te demande qu'une parole, lui disait-il ; dis que tu consens à sacrifier, et tu es délivré de toutes ces tortures. — Moi ! répondit Mammès, non ; quand même tu me préparerais, ô empereur, des supplices et plus nombreux et plus terribles que ceux que tu étales en ce moment à mes yeux, jamais ni mon cœur, ni mes lèvres, ne renieront le Christ, le seul vrai roi. Mais je te dois une grande reconnaissance, parce que c'est toi qui approches de mon front la couronne pour laquelle je combats. Puissent donc les mains des bourreaux, qui doivent être pour moi l'instrument d'un si grand bonheur, ne point se lasser ; au contraire, reprendre de plus en plus des forces nouvelles ! » Quand Aurélien vit que l'enfant semblait supérieur aux coups dont il le faisait frapper, il ordonna qu'on appliquât sur ses membres déchirés des torches ardentes,

afin que le feu, pénétrant peu à peu les chairs, lui fît sentir plus longtemps ses douleurs aiguës. Aussitôt, en effet, des torches furent approchées du corps du martyr; mais la flamme, respectant l'athlète du Christ, se rejeta avec violence sur les soldats.

Ainsi la flamme extérieurement semblait caresser les membres du martyr sans lui faire aucun mal, tandis qu'intérieurement elle dévorait l'âme du tyran par le plus cruel supplice : car plus elle s'éloignait du saint enfant, plus le persécuteur se consumait dans sa rage insensée. Alors il le fit frapper à coups de pierres ; mais pour Mammès, dans les transports de son espérance des biens futurs, ces pierres étaient comme une pluie de roses. Enfin, le tyran comprit que tous ses tourments seraient inutiles contre le courage du jeune athlète ; il ordonna donc qu'on lui attachât au cou une masse de plomb, et qu'on le précipitât au fond de la mer. Alors, ô Mammès, Dieu encore ne t'oublia point; il avait ordonné à ses anges de veiller sur toi. Aussitôt, en effet, un ange du Seigneur, apparaissant sous une forme humaine, jeta parmi les soldats une telle frayeur, que tous prirent la fuite ; puis il délivra Mammès et lui commanda de se retirer sur une montagne voisine de Césarée, et d'y fixer sa demeure.

Arrivé sur cette montagne, il y resta quarante jours sans prendre de nourriture. Au bout de ce temps, il entendit une voix qui lui dit : « Mammès, descends dans la plaine. » Et il descendit aussitôt dans la plaine ; il y trouva une verge, et à côté de la verge le livre des Évangiles. Après avoir lu dans le livre sacré, il dit : « Seigneur, à qui m'ordonnez-vous d'annoncer votre Évangile? » Une voix lui répondit : « Construis-toi une demeure sur la montagne, et je te ferai connaître ceux que tu dois évangéliser. » Mammès se fit donc de ses propres mains un oratoire, puis il chercha à vivre de son travail. C'est alors que Dieu lui communiqua sa toute-puissance sur les animaux sauvages ; ils lui donnaient leur lait ; et le saint

en faisait des fromages ; et, parce qu'il n'ignorait pas qu'il est plus heureux de donner que de recevoir, il n'en gardait qu'un petit nombre pour son usage ; les autres, il les portait à la ville de Césarée, et les distribuait aux pauvres.

Sur ces entrefaites, le gouvernement de Cappadoce fut donné à un certain Alexandre, différent de celui dont nous avons parlé plus haut. C'était un homme de nature féroce, qui aurait rougi de se voir moins cruel qu'aucun autre, et qui en impiété avait l'ambition de surpasser tous les tyrans. Aussi ne put-il tolérer la sagesse et la piété de Mammès, dont la renommée célébrait les vertus ; après avoir pris avec soin tous les renseignements, il ordonna à des soldats de le chercher et de le lui amener. Le saint, à qui cet ordre fut révélé, vint lui-même au-devant d'eux ; les soldats, qui ne le connaissaient pas, lui demandèrent où demeurait Mammès. Mammès leur répondit : « Reposez-vous un peu d'abord ; descendez de cheval, et acceptez un léger repas ; quant à ce Mammès que vous cherchez, je vous promets de vous le faire trouver. » Les soldats ne refusèrent point l'offre, et le saint s'empressa de tout préparer ; puis il leur versa de l'eau sur les mains, et servit largement à ses nouveaux convives le pain et le fromage. Cette délicieuse collation allait finir, quand les bêtes sauvages de la montagne vinrent à l'heure accoutumée se ranger autour de Mammès. Elles se présentaient à lui pour qu'il tirât leur lait, et elles y mettaient tant de douceur et d'aisance à la fois, qu'on eût dit qu'il les avait élevées lui-même et formées depuis longtemps à cet exercice. Les soldats, saisis de crainte et de stupeur à ce spectacle, se levèrent précipitamment, et coururent auprès du saint pour chercher un asile. Il calma doucement leur frayeur et les exhorta à reprendre courage.

Ensuite, pour les délivrer des soins qu'ils se donnaient à le chercher : « C'est moi, leur dit-il, qui suis ce Mammès que vous avez ordre de trouver ; cessez donc de vous inquiéter. Retournez devant moi à la ville, je vous y suivrai sans délai. »

Les soldats crurent à sa parole, et sans soupçonner un moment sa sincérité, ils reprirent la route par laquelle ils étaient venus. Pour le saint martyr, il appela d'un signe un des lions qui vivaient avec lui sur la montagne, et lui dit : « Viens avec moi ; et quand j'entrerai dans la lice, tous les enfants des Juifs et des gentils dont la langue sacrilége blasphémera le nom du Fils unique de Dieu, jette-toi sur eux d'un bond rapide et les déchire. » Après cet ordre donné à la bête sauvage, il descendit de la montagne, et atteignit aux portes de la ville les soldats qui l'attendaient. Il se présenta avec eux devant Alexandre.

Celui-ci, en le voyant, lui dit : « N'est-ce pas toi ce Mammès que la voix publique accuse de magie ? » Mammès lui répondit d'un ton modeste et grave : « Oui, je suis Mammès, et je sers le Christ ; mais mon maître, qui donne le salut à ceux qui espèrent en lui et font sa volonté, condamne à un feu inextinguible les magiciens et les enchanteurs sacriléges et idolâtres. Pourquoi m'appelles-tu devant ton tribunal ? — Parce que, reprit le gouverneur, je ne veux pas me rendre complice de ces maléfices avec lesquels tu triomphes de la cruauté des bêtes les plus sauvages, au point de vivre avec elles comme on vit en société avec les hommes, et de les faire obéir à tes volontés mieux que ne ferait un homme doué de raison. » Le martyr répondit : « Quiconque sert mon Dieu, non-seulement ne vit point avec les idolâtres et les enchanteurs ; il ne voudrait même pas communiquer un moment avec eux sous le même toit. Et voilà pourquoi j'ai choisi de vivre avec les bêtes sauvages plutôt qu'avec vous. Quant aux maléfices et aux enchantements dont tu me soupçonnes d'user pour les rendre dociles à me servir, je ne sais pas même ce que signifient ces mots, et je n'ai jamais rien appris de semblable ; mais, quoique ces bêtes soient privées de raison, cependant elles savent respecter mon Dieu et rendre honneur à ceux qui le servent ; vous, au contraire, vous êtes en tout plus déraisonnables qu'elles ;

puisque, malgré l'exemple qu'elles vous donnent d'honorer le commun seigneur de toutes choses, vous ne savez pas reconnaître votre créateur. »

Le gouverneur, incapable de répondre à ces justes reproches, eut recours aux injures et aux menaces. « Quelle est donc, lui dit-il, cette folie et cette audace qui t'entraîne jusqu'à oser violer les ordres de l'empereur et à nous prodiguer à nous-mêmes l'insulte? Mais les tourments t'apprendront ce que tu as à faire. » Et aussitôt il le fit suspendre et déchirer par lambeaux. Pendant cet atroce supplice, le courage du martyr ne faiblit pas un moment ; il ne laissa pas échapper un signe de faiblesse, pas une parole indigne de son caractère. Le cœur toujours ferme, il souriait en regardant les bourreaux, comme s'il n'eût ressenti aucune douleur ; c'est que, tout entier au désir du ciel, il contemplait avec bonheur le paradis qui allait s'ouvrir pour lui. Cependant le gouverneur faisait redoubler les tortures ; tout à coup une voix divine descendit du ciel et vint fortifier le saint martyr qui, désormais rendu insensible à l'excès des souffrances dont on l'accablait, resta vainqueur de tous les supplices. Beaucoup de chrétiens entendirent cette voix, et en furent affermis dans la foi du Christ. Quand Alexandre vit que le noble enfant ne comptait pour rien les cruels ongles de fer qui le déchiraient, il entra en fureur, le fit descendre du chevalet, et ordonna qu'on le jetât dans une fournaise ardente.

Mais en ce moment d'autres soins l'appelant tout à coup ailleurs, il jugea plus utile à ses projets impies de retenir pour un temps en prison le martyr du Christ. Il espérait qu'un peu de repos rappellerait Mammès à lui-même et qu'il deviendrait plus sage ; les souffrances qu'il avait déjà endurées, les flammes de la fournaise dont on l'avait menacé, le rendraient plus facile dans un second interrogatoire, et rabattraient beaucoup son inflexible obstination. On enferma donc le généreux enfant dans une prison, où déjà quarante chrétiens étaient enchaînés. Là, au milieu d'eux, il se mit

à prier ; à sa prière, leurs chaînes se rompirent, les portes de la prison s'ouvrirent d'elles-mêmes, et il leur ordonna de sortir. Quant à lui, fortifié pour de nouveaux combats par la présence d'un ange, il resta seul. A cette nouvelle, le gouverneur, abandonnant tout autre soin, ordonna d'allumer un grand feu, puis ayant fait amener le martyr devant son tribunal, il lui dit : « A cause des grandes et nombreuses affaires qui m'accablent, j'ai dû te donner un peu de repos; tu as eu le temps de songer à toi et à tes intérêts ; vois donc la hauteur de ces flammes qui s'échappent de la fournaise, et prends ton parti. C'est la dernière fois que je te parle ; crains qu'une aveugle obstination ne te condamne à des soupirs et à des regrets trop tardifs. »

Le martyr répondit avec fermeté : « Depuis longtemps, gouverneur, je t'ai fait connaître ma volonté. Qui peut t'arrêter encore? Mets fin à ton œuvre, et ne prolonge pas d'inutiles menaces. » A ces mots, on jette Mammès dans la fournaise ; mais Dieu qui, autrefois à Babylone, fit pleuvoir une rosée céleste sur les trois enfants et ne permit point à la flamme de les toucher, assista de même cet autre enfant, qui lui aussi était au Seigneur. On vit en effet le martyr du Christ, couvert d'une rosée céleste, se promener au milieu du feu comme dans un jardin émaillé de fleurs, et ne pas sentir même les plus légères atteintes de la flamme. Il y resta trois jours entiers, ne cessant de chanter à Dieu des hymnes et des cantiques d'actions de grâces. Au bout des trois jours, la flamme s'était éteinte faute d'aliment, et le tyran, qui ne savait pas même pardonner à la mort, donna l'ordre d'arracher des cendres de la fournaise les os du martyr et de les lui apporter. Les bourreaux, en s'approchant, entendirent le saint célébrer à haute voix les merveilles de Dieu; frappés d'étonnement et de crainte, ils se hâtèrent d'aller redire à leur maître ce qu'ils avaient vu et entendu. Celui-ci, à cette nouvelle, s'écria : « Par le grand Sérapis et tous les autres dieux, l'enchantement est manifeste ! » Tant la juste vengeance de Dieu avait

aveuglé son cœur. En pleine lumière, comme s'il eût été au milieu de ténèbres palpables, il ne pouvait ni voir, ni sentir ce qui pour les autres était plus clair que le jour. Tous ceux en effet qui en furent témoins, même ceux qui semblaient le moins capables d'une aspiration vers la vérité, en voyant que l'athlète du Christ n'avait pas sur lui la moindre trace de la flamme, glorifièrent Jésus-Christ, comme le seul auteur de ce miracle.

Cependant Alexandre se fit présenter une seconde fois Mammès et redoubla contre lui les outrages et les blasphèmes, répétant à grands cris, dans son aveugle fureur, les noms de magicien, d'enchanteur et de démoniaque. Mammès ne répondait pas. Le gouverneur le fit conduire au lieu où le peuple avait coutume de se réunir pour les combats des bêtes sauvages ; et le martyr, au comble de la joie, suivit en souriant. On lâcha d'abord contre lui un léopard et un ours, qui déjà avaient fait de nombreuses victimes. L'ours inclina la tête avec les signes du respect, et se roulant aux pieds du saint, paraissait baiser avec vénération les traces de ses pas ; quant au léopard, dépouillant sa nature sauvage, il se dressa d'un air caressant sur le saint martyr et essuya doucement la sueur qui couvrait tout son corps. On eût dit qu'il était sensible aux injures faites à Mammès, et qu'il voulait à sa manière le consoler. Ainsi se montraient douces et prévenantes pour notre glorieux athlète les bêtes sauvages que l'impie avait déchaînées pour le dévorer. Bien différent fut le lion de la montagne, à qui le saint avait donné ses ordres et qu'il avait armé contre les impies. Tout à coup il arrive grinçant des dents et frémissant de rage ; il se jette sur la foule des spectateurs ; de sa dent meurtrière, de ses ongles cruels, il déchire les uns, tue les autres, et disperse tout ce qui reste ; la frayeur était au comble. Après cette scène, un grand nombre d'infidèles glorifièrent le Dieu de Mammès, dont ils sentaient la puissance se déployer envers son serviteur.

Un cœur de pierre se serait attendri ; celui du tyran ne

fit que s'endurcir; il devenait de plus en plus cruel. Désespéré de ne pouvoir triompher par aucun genre de supplice du courage de Mammès, il appelle un de ses bourreaux, le plus robuste et aussi le plus cruel dans son impiété; et lui ordonne de lancer à deux mains contre le martyr un trident de fer, dont par hasard il était armé. La blessure fut profonde, et le sang s'échappait à gros bouillons. A cette vue, une femme chrétienne, animée d'un saint respect, s'approcha, et reçut dans un vase quelques gouttes de ce sang qu'elle conserva avec honneur. Cependant les entrailles du martyr tombaient de son corps entr'ouvert. Il les retient de ses propres mains. et joyeux d'apercevoir enfin le terme qu'il poursuit depuis si longtemps, il traverse le théâtre et sort de la ville ; c'était le sacrifice de lui-même qu'il portait ainsi et allait offrir hors du camp, à l'exemple de Jésus-Christ, son maître. Arrivé à la distance de deux stades, il entra dans une grotte, et voilà que tout à coup lui est montrée la couronne que le ciel lui prépare ; en même temps une voix descend du ciel et lui crie : « Monte, athlète du Christ, monte au ciel ; parce que tu as noblement combattu, le Seigneur t'attend pour te couronner. » Aussitôt cette âme sainte, détachée des liens du corps, est emportée au milieu des chœurs des anges, dans les tabernacles éternels, pour y louer à jamais, au sein d'ineffables délices, le Christ qu'elle a généreusement servi. C'était le quatre des nones de septembre. Puissions-nous monter un jour avec Mammès, par la grâce toute-puissante de notre Rédempteur, à qui est la gloire, l'honneur et l'empire, en union avec le Père et l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Amen.

LIII

LES ACTES DE SAINT AGAPIT, MARTYR.

(Vers l'an de Jésus-Christ 274.)

Nous prenons ces Actes dans le recueil des Bollandistes.

Les glorieuses et ineffables victoires des saints martyrs, qu'ils ont remportées pour l'amour du Christ, Notre-Seigneur et Rédempteur, retentissent dans le monde entier, et toutes les nations les chantent à l'envi ; et certes, il ferait preuve d'une apathique indifférence, celui qui ou ne désirerait pas imiter de tels exemples, ou n'en serait pas enflammé du céleste amour ; car si nous n'avons plus à craindre le glaive des persécuteurs, nous ne sommes pas pour cela délivrés du perfide tentateur, qui ne cesse de souffler le feu des vices. On doit dire aussi que, lorsqu'il ne peut réussir à corrompre la vie des serviteurs de Dieu, il leur procure par là, bien malgré lui, la palme de la victoire. Lors donc qu'on nous remet sous les yeux les combats des saints martyrs aux prises avec l'ennemi du genre humain, notre cœur doit se remplir de l'amour des citoyens du ciel, afin que du moins, par cet amour, nous soyons nourris de la douceur de la vie céleste, puisque nous ne pouvons encore la goûter en réalité. Et ainsi nous ne serons pas privés des fruits qu'ont goûtés les martyrs, si l'âme s'élève en se disposant aux combats de la vie spirituelle ; car l'Apôtre nous dit : « Tout ce qui est écrit est écrit pour votre instruction, afin que par la patience et la consolation des Écritures, nous jouissions de l'espérance. »

Et si on nous demande pourquoi nous avons mis en avant ces réflexions, nous répondrons par le récit qui va suivre.

Nous dirons dès à présent que, de même que les écrivains placent l'Italie à la tête de toutes les provinces et de toutes les contrées de la terre, de même aussi, depuis que la doctrine des saints apôtres, s'élançant de ce pays, a jeté de toutes parts ses rayons lumineux, on y a vu briller de l'éclat de toutes les vertus des hommes purs et illustres ; de ce nombre était le glorieux Agapit, qui a resplendi comme une vive clarté envoyée du ciel.

Ce saint martyr né à Rome, et issu d'une famille noble, mena, dans la ville de Préneste, la vie monastique sous l'habit des ascètes. Depuis l'époque où il avait abandonné tout jeune sa propre patrie et les richesses paternelles, il s'était attaché, en cette ville, à un homme religieux nommé Porphyrius, qui l'éleva avec soin, lui enseigna avec succès les lettres humaines, et le forma si bien à la vie spirituelle qu'il eût été capable d'y instruire les autres. Lorsqu'il terminait sa quinzième année, il commença à soupirer de toutes ses forces vers la vie éternelle, en sorte qu'il désirait bien plus ardemment mourir pour le Christ, que de jouir des faveurs de la vie présente.

Mais l'homme de Dieu qui l'avait élevé, ayant eu connaissance du dessein qu'il avait formé de se préparer aux combats du martyre, l'en reprenait ; car il craignait qu'il n'entreprît témérairement une œuvre si grande, et que la fermeté de sa foi n'en reçût quelque détriment. Il lui disait donc : « Cache dans le plus intime de ton cœur le Christ, la source de tous les biens ; et lorsque sa voix se fera entendre, va. » Mais le Seigneur, qui l'avait destiné à être cohéritier des enfants d'adoption, ne permit pas qu'il fût longtemps réduit à un silence infructueux ; il ne voulut pas que cette lampe demeurât ainsi cachée sous le boisseau ; mais il la plaça sur le chandelier, afin qu'elle éclairât tous ceux qui sont dans la maison.

Vers ce temps-là sortit de Rome un nommé Antiochus, qui avait été préfet du prétoire et s'attribuait une autorité de roi,

et qui avait déjà fait endurer divers supplices aux chrétiens pour le nom du Christ. Il vint dans la province Valéria, et semblable à un chien enragé, il s'efforçait d'atteindre par ses morsures chacun des fidèles. Agapit l'ayant appris, alla trouver Porphyrius, et lui dit : « Je t'en conjure par ta couronne et par la qualité de soldats du Christ qui nous a faits ce que nous sommes, ne souffre pas que nous fuyions la présence du tyran ; allons plutôt spontanément nous présenter à lui, pour lui dire : « Pourquoi recherches-tu les disciples « du Christ, et pourquoi veux-tu t'en faire des ennemis ? » Et aussitôt le bienheureux martyr du Christ, Agapit, courut à la maison d'Antiochus, et lui parla en ces termes : « O le plus scélérat et le plus débauché des hommes, pourquoi ne veux-tu pas cesser de poursuivre les saints de Dieu et de les tourmenter si cruellement, eux qui ne cessent de prier Dieu assidûment pour le salut et le maintien de la république et de tous les peuples ? » Antiochus, irrité de ces paroles, donna l'ordre de se saisir d'Agapit et de le conduire à son tribunal. Lorsqu'on l'eut amené, il lui dit : « Quelle autorité as-tu donc, pour venir ainsi, non-seulement mépriser la majesté des princes, mais encore nous insulter audacieusement en public, et par des paroles si outrageantes ? » Le bienheureux Agapit répondit : « Mon autorité est dans la puissance de mon Dieu, qui est pour moi un mur inexpugnable et une armure de salut. » Antiochus lui dit : « Tu as donc un autre Dieu que ceux que nous adorons, et que révèrent les plus élevés en dignité parmi nous ? » Agapit répondit : « Est-ce que Jupiter, Saturne et autres démons te semblent être des dieux ? C'étaient des hommes souillés des crimes les plus énormes, dont vous ornez les images avec de l'or et de l'airain, pour les honorer ensuite. »

Antiochus, admirant tant de fermeté dans un enfant, lui dit : « De quelle condition es-tu ? quelle est ton origine ? d'où es-tu venu ici ? je désire le savoir. » Le saint martyr de Dieu, Agapit, répondit : « Si tu veux connaître ma patrie, je

suis Romain, issu d'une famille illustre ; j'ai été nourri et instruit, dès le berceau, dans la sainte Église qui est la mère de tous les catholiques. » Antiochus dit : « A ce que je vois, les chrétiens t'ont imbu de leurs superstitions, en sorte que tu ne révères point les princes, et que tu refuses de rendre aux divines images les honneurs qui leur sont dus. » Agapit reprit : « Dis plutôt des démons, et non pas des dieux ; car du sein de leurs statues ils vous donnent des réponses pour tromper les âmes, afin qu'après vous avoir ainsi dupés, ils se jouent de vous jusqu'au moment où ils vous entraîneront avec eux dans l'enfer, misérables et perdus que vous êtes. » Antiochus dit : « Jusqu'à présent, la philosophie m'a fait dissimuler mes injures personnelles ; mais je ne saurais souffrir qu'on blasphème mes dieux. » Agapit reprit en souriant : « Lequel de toi ou de tes dieux doit être réputé le plus puissant ? Car, puisque tu t'efforces de les défendre, tu prouves par là même qu'ils sont faibles et impuissants, eux qui, pour n'être pas lésés, vous demandent de les venger. »

En ce moment, l'un des satellites du président lui dit : « Seigneur juge, si tu prêtes les oreilles de ta clémence aux discours embrouillés de ce sacrilége, de cet entêté, tu ne pourras jamais le vaincre par des paroles. Interroge-le sur l'audace de sa présomption, et surtout informe-toi des richesses patrimoniales qu'il a apportées de Rome en venant ici, de peur que ce qui devait servir à la république ne lui fasse défaut. » Antiochus dit donc au bienheureux Agapit : « Quel est le motif qui t'a amené ici ? » Agapit répondit : « Le Christ m'a envoyé ici pour prêcher à tous ceux qui pensent comme vous, qu'ils aient à se débarrasser des lacets du diable et des doctrines des démons, par lesquels vous tenez leurs âmes captives, et qu'ils fassent pénitence de leurs péchés, en confessant le Seigneur Jésus-Christ, afin qu'ils ne soient pas précipités avec le diable au fond des enfers. » Antiochus dit : « Votre Christ, ayant voulu enseigner ces superstitions et ces futilités, fut saisi par des

gens de sa nation et périt attaché au gibet de la croix. » Le bienheureux Agapit répondit : « Épargne à mes oreilles ce blasphème : la mort que le Christ a endurée pour nous, c'est notre vie ; par le bois de sa croix il a chassé la mort que l'homme, trompé par le diable, s'était attirée ; ce que tu crois être une honte, fut la rédemption du monde, et non la punition d'une faute. » Antiochus dit : « Tous les blasphèmes que ta bouche profère seront vengés par les supplices les plus cruels ; mais, avant qu'on en vienne aux tourments, dis-moi où sont les trésors que tu as apportés ici, après avoir vendu ton patrimoine. » Agapit répondit : « Les richesses que j'ai retirées de mon patrimoine, et que tu me demandes avec un empressement si avide, sont déposées et conservées dans le trésor de mon Christ, d'où les voleurs ne peuvent approcher. » Antiochus dit : « On voit bien que tes années ne sont pas encore parvenues à la maturité ; et voilà pourquoi tu nous accumules ici avec emphase tant de fables et de puérilités ; mais, crois-moi, suis les conseils de la prudence, et songe plutôt à ce qui doit t'être avantageux. » Agapit répondit : « Occupe-toi plutôt de toi-même, misérable, toi qui ne sais pas même qu'il y a une autre vie et qui te complais uniquement dans la félicité présente et passagère, laquelle commence et finit par la tristesse, et qui est suivie de tourments éternels qui ne finiront jamais. Quant aux desseins de mon cœur, depuis mon berceau, ils sont fondés sur la vraie sagesse, qui est le Christ, et d'une manière si solide, qu'aucune attaque des malins esprits ne saurait les ébranler. C'est pour cela que je ne crains point tes bourreaux ; car plus ils seront animés contre moi, plus ils éprouveront la puissance de mon Dieu, et ils se retireront confondus. »

Antiochus dit : « Il y a assez longtemps que je souffre patiemment tes propos insensés. Je t'avertis donc que tu as un choix à faire ; vois ce que tu préfères : il faut, ou que tu nous montres les trésors que nous savons être cachés chez toi, et alors tu pourras te retirer librement ; ou que tu

sacrifies aux dieux immortels ; et en ce cas, tu pourras jouir avec nous d'une vie tranquille, et tu mériteras d'être compté au nombre de nos amis. Car j'ai compassion de ton jeune âge, et j'admire comment un enfant de quinze ans à peine ne craint pas de mourir de l'horrible mort des chrétiens. Je te le répète donc, Agapit, il faut que tu obéisses à ce que je te dis. Approche donc, et viens sacrifier au grand dieu, à l'invincible Jupiter, de peur que je ne sois contraint de te faire périr par divers supplices comme un enfant des chrétiens, toi qui appartiens à une si noble famille. » Le bienheureux Agapit, entendant ces paroles, s'écria et répondit d'un cœur intrépide : « Fou et insensé que tu es, je t'ai déjà dit que ces richesses, que tu me demandes avec une cupidité aussi inique qu'elle est ardente, sont déposées irrévocablement dans le trésor du Christ, auquel j'immole sans cesse un sacrifice de louanges au fond de mon cœur. Au reste, mon juge c'est ce même Christ, qui connaît le cœur de chacun ; et il est assez puissant pour me délivrer des supplices dont tu me menaces. Tu peux donc exécuter ta promesse ; car tu ne saurais en aucune manière m'arracher à la société du peuple chrétien. J'adore le Christ, et je désire devenir sa victime. Pour vous autres, avec tous vos dieux, vous serez condamnés aux brasiers éternels. Mais écoute-moi, qui suis serviteur de Dieu, et agrée mon conseil : fais pénitence pour le sang des saints que tu as répandu, afin de pouvoir échapper à la damnation éternelle, qui attend tous les hommes injustes. »

Le président, indigné d'un tel langage, commanda à ses ministres de le frapper avec des scorpions et des balles de plomb, et de lui crier par la voix du héraut : « Sacrifie aux dieux, devant lesquels les plus hautes dignités de ce monde abaissent leurs fronts. » Mais le bienheureux Agapit, pendant qu'on le frappait, priait le Seigneur et disait : « Je vous rends grâces, Seigneur, Père de mon Seigneur Jésus-Christ, qui me donnez secours au milieu de mes tourments ; faites, je vous en supplie, qu'aidée de l'assistance de votre miséricorde,

ma foi ne vienne pas à défaillir, et que, parmi ceux qui m'entourent, il s'en trouve qui aient le bonheur de participer avec moi à la récompense du martyre. » Au même moment, plus de cinq cents hommes, convertis soudain au Dieu des chrétiens, confessèrent le Seigneur Jésus-Christ. Aussitôt on porta contre eux la sentence capitale, qui fut exécutée immédiatement; et c'est ainsi qu'ils s'envolèrent aux royaumes célestes, avec la palme du martyre.

Antiochus ordonna ensuite qu'on renfermât dans une horrible prison le saint martyr de Dieu, et défendit qu'on allât le consoler ou le soulager, dans l'espoir que, débilité par un long jeûne, il périrait enfin d'inanition. Mais celui à qui on refusait la lumière corporelle, jouit d'une autre lumière admirable venue du ciel, qui éclaira le cachot de la prison. Un jeune homme d'une beauté ravissante, aux regards enflammés, s'approcha de lui, le fortifia et lui dit : « Agis virilement, Agapit ; car tu as encore beaucoup de tribulations à endurer pour mon nom ; mais ne crains rien, parce que, avec l'aide de la force divine, tu surmonteras tous les tourments. » Et après qu'il eut ainsi parlé, il disparut. Les soldats qui gardaient la prison, voyant une si vive lumière environner le martyr, furent saisis de crainte, et ils confessaient le Seigneur Jésus-Christ, disant : « Il est vraiment grand le Dieu des chrétiens, qui procure de tels secours à ses serviteurs au milieu de leurs tourments. »

Antiochus, à cette nouvelle, se fit amener le bienheureux Agapit et lui dit : « Eh bien ! Agapit, qu'as-tu résolu pour sauver ta vie ? » Agapit répondit : « Le Christ est ma vie. » Antiochus dit : « Laisse ton entêtement, et adore des dieux vivants, qui sont aussi des dieux véritables. » Agapit répondit : « Ceux que tu dis être de vrais dieux, ce sont des idoles sans vie et sans aucun sentiment, qui n'ont jamais pu ni parler, ni sentir, ni se mouvoir en aucune manière ; je ne sais vraiment pas comment tu oses dire que ce sont des dieux. Vos histoires elles-mêmes établissent que ce furent des

hommes souillés des crimes les plus énormes, des homicides, qui même mangeaient leurs enfants. Si tu veux faire des dieux de telles gens, tu peux compter que tu seras avec eux condamné à des peines éternelles, sans cesse renaissantes, et dont on ne verra jamais la fin. »

En ce moment survint un homme qui, à cette époque, occupait un poste important; il dit au juge: « Invincible président, pourquoi ne punis-tu pas cet opiniâtre, ce blasphémateur des dieux, lui qui te promet des tourments éternels ? » Antiochus, lançant sur le bienheureux Agapit des regards de bête féroce, lui dit d'un visage courroucé : « Agapit, ne te fie point à l'art magique dont les chrétiens t'ont imbu, et par le moyen duquel tu crois surmonter les tourments; renie plutôt le Christ, afin de pouvoir avec nous jouir des plaisirs de la vie. Autrement, j'en jure par les dieux, je ferai de toi un exemple pour tous, en t'arrachant la vie par d'affreux supplices. » Agapit répondit : « Comme ton pouvoir n'est pas éternel, ainsi tes menaces se réduisent à rien : fais ce que tu as à faire. » Alors Antiochus ordonna de le dépouiller et de le frapper rudement de verges. Il le fit ensuite étendre fortement sur le chevalet, et commanda qu'on déchirât tout son corps avec les ongles de fer, les bourreaux lui criant : « Sacrifie aux dieux. » Mais le bienheureux Agapit, durant ces tourments, priait et disait : « Soyez mon aide, Seigneur, et ne m'abandonnez pas, ô mon Dieu, entre les mains de mes ennemis. »

Antiochus ordonna ensuite de préparer son tribunal sur le Forum et de lui présenter Agapit. Quand on l'eut amené, il lui dit : « Veux-tu sacrifier aux dieux, ou persistes-tu toujours dans ta folie ? » Agapit répondit : « J'offre toujours un sacrifice sans tache à mon Dieu le Seigneur Jésus-Christ, qui m'a donné mon corps et mon âme. Pour toi, l'extravagance de ta tête ne te permet point de reconnaître ton créateur, puisque tu adores des idoles sourdes et muettes, et que tu dis à la pierre : « C'est toi qui m'as engendré. »

Antiochus, se voyant ainsi injurié, entra dans une fureur étrange; puis il fit conduire le saint martyr de Dieu au temple d'Apollon, et donna l'ordre de l'accabler des supplices les plus cruels, s'il ne brûlait de l'encens à ce dieu. Durant le trajet, le bienheureux Agapit disait : « Je ne sacrifie point aux démons, car il est écrit : « Tous les dieux des nations « sont des démons ; mais Dieu a fait les cieux. » Et encore : « Qu'ils soient confondus, tous ceux qui adorent les idoles, « et ceux qui se glorifient dans leurs simulacres. » Ceux qui conduisaient le martyr, entendant ces paroles, frappaient ses membres avec des pierres, et lacéraient tout son corps avec des cordes de fer ; puis ils le ramenèrent au tribunal du président.

Antiochus, l'apercevant, lui dit : « Agapit, pourquoi mets-tu le trouble parmi les habitants de cette ville ? Tu ne crains donc pas de les agiter par des superstitions séditieuses, contrairement aux décrets des princes ? » Agapit répondit : « La religion chrétienne a toujours eu horreur des séditions, et elle prêche à tous de garder inviolablement la concorde ; car la sédition a toujours pour auteurs des gens sans portée, et pour compagnie les querelleurs et autres agents de désordres. » Antiochus dit à ses appariteurs : « Placez-le sur le chevalet et mettez tout son corps en lambeaux avec les ongles de fer. » Après ce supplice, un très-cruel démon s'empara soudain du président, et se mit à l'agiter longtemps, au point qu'on crut qu'il allait mourir. Etant enfin revenu à lui, il passa dans une salle pour se reposer ; puis il ordonna aux satellites de lui présenter de nouveau le martyr du Christ. Lorsqu'il fut en sa présence, il lui dit : « Tu as vu comme les dieux sont irrités contre moi à cause de tes blasphèmes ? » Agapit répondit : « Il n'y a point d'union possible entre le Christ et Bélial, entre la lumière et les ténèbres ; et voilà pourquoi aucune attaque des démons ne peut nuire aux serviteurs de Dieu, à moins qu'ils ne soient entachés de quelque vice. Mais ils exercent leur

puissance sur ceux qui ne connaissent point le Dieu créateur, et qui rendent un culte à des idoles muettes et sourdes ; de là vient que les démons gagnent les âmes de ces malheureux, en leur offrant l'appât de la volupté. Après qu'ils se sont ainsi emparés de leurs âmes, ils ont tout pouvoir sur leurs corps, en leur envoyant diverses infirmités. Ils ont jusqu'à présent dominé en toi ; aie donc soin de ton âme, tandis que tu as encore le temps de te repentir, de peur que, lorsque tu le voudrais, tu ne le puisses plus. C'est maintenant le temps de semer : celui qui présentement ne fait pas de convenables fruits de pénitence, quand il sera arrivé en la vie qui succédera à celle-ci, moissonnera les gémissements et le désespoir, avec des douleurs et des tristesses qui n'auront jamais de fin. »

Antiochus lui dit : « Depuis que votre vaine et inutile religion a commencé à produire une nouvelle secte, qui a rendu méprisables les cérémonies sacrées des dieux, l'empire romain est en proie à divers maux, et l'état de la république va s'affaiblissant. » Agapit répondit : « Cela n'est pas exact; car si tu consultes les anciennes histoires, tu y liras qu'en un seul jour, au moment où l'on offrait de l'encens à Jupiter Olympien, plus de cinq cents jeunes hommes tombèrent par terre et périrent. Et, ainsi que le rapporte l'histoire de Trogue-Pompée, trois cents hommes qui acquittaient des vœux superstitieux en l'honneur de Mars, rendirent l'âme en une seule heure, empestés par le souffle d'un dragon. Mais depuis que la religion chrétienne a appris aux hommes à honorer le vrai Dieu et à révérer ses lois, la paix du Christ s'étend sur tout l'univers, et le genre humain, qui durant des milliers d'années était exilé du paradis, va reprendre place dans la céleste patrie. Mais si votre puissance d'un jour désire savoir quel est le motif qui vous fait persécuter les chrétiens avec tant d'obstination, je le dirai en peu de mots. » Antiochus répondit : « Dis ce que tu sais. »

Le bienheureux Agapit dit alors : « Depuis que la grande

miséricorde de Dieu a daigné visiter, du haut du ciel, le genre humain par son Fils unique, aussitôt le diable, au moyen de ses satellites, a excité une sédition contre les élus de Dieu; c'est qu'il redoutait que les coupables qu'il tenait enchaînés par le péché ne vinssent à lui échapper par le repentir, lorsqu'ils écouteraient la prédication du nom du Christ. De même qu'un vent violent agite la mer et fait soulever ses flots, ainsi le diable, par ses satellites, excite la persécution contre les saints de Dieu, dans la crainte que les peuples, recevant la foi par leurs prédications ou par leurs exemples, ne soient sauvés. Et afin que les saints n'en fussent point intimidés, le Seigneur les en avait prévenus par les prophètes; de là vient qu'on le lit dans un psaume : « Le Seigneur règne, que les « peuples s'en irritent. » Et un autre poëte sacré a dit : « Vous avez envoyé dans la mer vos chevaux qui agitent les « grandes eaux ; » c'est-à-dire, lorsque le Christ a envoyé de saints prédicateurs vous annoncer le règne de Dieu, vous vous irritez, vous devenez insensés, ne voulant pas recevoir leur doctrine ; et le diable en prend occasion de vous entraîner avec lui dans le Tartare, pour y brûler éternellement. »

Antiochus dit : « De quelque manière que votre Christ ait prédit ce qui devait arriver, il n'en est pas moins vrai que toujours on devra vous punir, vous et les gens de votre espèce, ou du moins vous éloigner de vos propres demeures; car c'est par vous que s'aggrave de jour en jour un scandale sans fin, qui ne permet ni aux princes ni au peuple de jouir avec tranquillité d'une paix constante. » Agapit répondit : « Les frénésies d'une personne tourmentée de la fièvre ne sont pas la faute du médecin ; elles sont une infirmité du malade. » Antiochus dit : « A l'adresse de qui vont ces paroles ? » Agapit répondit : « J'envoie cette similitude à votre vaine et futile gloire, vous autres qui ne voulez ni recevoir le nom vénérable du Christ, ni obtempérer aux avertissements des saints; car il est absurde de faire un crime au Seigneur Christ d'être venu soulager le monde malade : il faut plutôt plaindre

votre langueur , à vous qui, de peur de recouvrer la santé, injuriez le médecin lui-même. »

Tout le peuple était dans l'admiration de la doctine d'Agapit ; car ils voyaient que la sagesse de Dieu était en lui. Cependant il en résulta des cris confus dans la foule ; car les uns criaient que c'était un magicien, un séducteur ; les autres le proclamaient juste et saint ; et il y en eut un grand nombre qui, confessant le Seigneur Jésus-Christ comme vrai Dieu, reçurent le baptême. Tandis que ces choses se passaient, le président se sentit découragé ; et dans la crainte que le peuple ne s'éloignât de lui (car la plupart croyaient en Jésus, grâce aux enseignements du bienheureux Agapit), il le livra à un certain magistrat nommé Amas ; puis, prétextant une expédition, il se retira pour un temps vers la Ligurie, recommandant à Amas que, si Agapit refusait encore de sacrifier aux idoles, il eût à lui faire savoir qu'il l'avait fait périr par les tourments les plus atroces.

Amas, ayant reçu un pouvoir aussi étendu sur le martyr du Christ, s'assit sur son tribunal, et se le fit amener ; car depuis longtemps il avait soif de son sang, et il lui dit : « Dis-moi, empoisonneur, tête folle, jusqu'à quand demeureras-tu dans les tourments, au lieu de sacrifier aux dieux immortels, afin que tout le monde voie que tu obéis aux édits des princes ? » Agapit répondit : « Dis-moi, insensé et victime de la mort, pourquoi ne crains-tu point d'encourir la colère du juge éternel, toi qui m'ordonnes de faire des choses détestables contre la loi de mon Dieu ? » Alors le juge, agité par les aiguillons de sa fureur, ordonna de l'enfermer en prison, et de n'y laisser pénétrer qui que ce soit, afin qu'il y mourût de faim. Quelques jours après, Amas donna l'ordre de tirer de sa prison le vigoureux athlète du Christ, et il lui parla ainsi : « Dis-moi, Agapit, tu n'es point encore parvenu à l'âge viril ; d'où te viennent donc ces discours si pleins de force et de sagesse, au point que tout le peuple soit dans l'admiration pour la prudence de tes réponses ? » Agapit répon-

dit : « Un oracle divin nous défend de jeter les pierreries devant les pourceaux, et de donner aux chiens ce qui est saint ; cependant, puisque le temps où nous sommes semble exiger que l'action du Christ dans ses disciples brille de tout son éclat, je répondrai à ta question. » Le juge lui dit : « Parle. »

Le bienheureux Agapit tint alors ce discours : « Le Christ notre Seigneur Dieu, envoyant ses disciples (qu'il avait élus dès avant la création du monde) pour instruire les cœurs des fidèles qui devaient croire en son nom, avant de s'élever aux cieux pour retourner à son Père, leur prédit qu'ils auraient à souffrir de grands maux pour la foi de son nom, et ajouta qu'ils seraient menés devant les rois et les présidents pour lui rendre témoignage. Il leur dit aussi : « Lorsque « vous paraîtrez devant les rois et les gouverneurs, ne songez « point comment ou ce que vous aurez à répondre ; car à « cette heure on vous donnera d'en haut ce que vous devrez « dire. » Et encore : « Ce n'est point vous qui parlez, c'est « l'Esprit de votre Père qui parle en vous. » Après donc être monté au ciel vers son Père, il envoya sur eux le Saint-Esprit qu'il avait promis, et remplit leurs cœurs d'une ineffable sagesse, par laquelle ils enseignèrent toutes les nations à croire en Dieu le Père non engendré, et en son Fils unique, et au Saint-Esprit qui procède inséparablement du Père et du Fils ; et la doctrine de sa sagesse se répand jusques aujourd'hui sur ceux qui ont eu le bonheur de devenir enfants d'adoption. Et lorsqu'on les persécutera pour son nom, il leur sera donné d'une manière divine ce qu'ils auront à répondre pour sa défense. »

Le juge lui dit : « Nous savons tout cela, mais c'est une chose difficile à croire : tu feras bien plus sagement en suivant nos conseils, afin d'éviter les horribles tourments qui t'attendent. Car toutes ces choses que tu as débitées devant notre tribunal, après les avoir longtemps méditées, pour te soustraire aux supplices, ne te serviront de rien, si tu n'offres

des sacrifices à nos dieux si puissants. » Agapit répondit : « J'adore mon Dieu, et je ne sers que lui, comme l'ordonne la parole divine ; quant aux idoles sourdes, muettes et sans vie, que tu veux me faire adorer, elles ne peuvent rien faire d'utile, ni à elles-mêmes ni à leurs sectateurs. »

L'impie Amas, indigné d'entendre ces paroles, donna l'ordre de répandre sur la tête d'Agapit des charbons ardents. Mais au même moment, par la vertu du Saint-Esprit, l'air fut agité, et il s'éleva un vent violent qui enleva les charbons et les poussa sur plusieurs de ceux qui les plaçaient sur la tête du martyr : quant au saint de Dieu, le feu ne lui fit aucun mal. Le juge, voyant ce qui venait d'arriver, dit aux siens : « Qu'est-ce que je vois ? » Agapit répondit : « Si tu veux examiner la chose, injuste que tu es, tu découvriras que je suis vengé de tes bourreaux. » Amas, comme agité par toutes les furies, le fit dépouiller et ordonna à cinq groupes de trois hommes chacun de le battre de verges, puis de le suspendre les pieds en haut au-dessus d'une épaisse fumée.

Quelques jours s'étaient écoulés lorsque Amas, le croyant mort, envoya le secrétaire Attale pour voir ce qui était advenu de l'homme de Dieu Agapit. En arrivant à la prison, il le trouva debout, les mains élevées vers le ciel et psalmodiant en cette sorte : « Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dispersés, et que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face ; qu'ils s'évanouissent comme la fumée ; comme la cire se fond devant le feu, ainsi périssent les pécheurs devant la majesté de Dieu, et que les justes soient rassasiés. Moi je ne mourrai point, mais je vivrai, et je raconterai les œuvres du Seigneur. » Un ange était descendu auprès de lui, avait brisé ses chaînes, et l'avait fortifié. Attale retourna annoncer au préfet ce qui s'était passé. Amas dit alors : « Que pouvons-nous lui faire davantage ? » Attale répondit : « Que la grandeur de ta gloire m'y autorise, et je lui persuaderai d'obéir à tes ordres. » Le préfet lui dit : « Si tu fais ce que tu dis là, je te ferai récompenser richement, et

tu seras mieux encore auprès des princes que tu ne l'as été jusqu'ici. »

Attale se rendit donc auprès d'Agapit, ainsi qu'il avait été convenu, et employa toutes sortes de motifs pour lui persuader de renier le Christ et de sacrifier aux démons. Mais le saint martyr, demeurant immobile dans la foi du Christ, au lieu de prêter l'oreille à ces paroles fallacieuses, les méprisa et en rit. Attale, pour acquitter sa promesse, lui donna encore ces avis : « Quelle récompense peux-tu espérer après avoir enduré opiniâtrément tant de tourments et déshonoré ta noble origine par d'indignes bassesses ? A quoi bon laisser périr la fleur de ta gracieuse jeunesse, et échanger les douceurs de la vie contre de longs tourments ? Moi aussi, j'ai été autrefois victime de cette démence, et je reçus le sacrement de la foi chrétienne ; mais j'ai mieux aimé ne point me priver des plaisirs de la vie présente, que de m'exposer à d'affreux supplices. » A ces paroles Agapit répondit : « Retire-toi de moi, ministre du diable, conseiller de perdition, va-t'en d'ici. Qu'est-ce que tu n'oseras pas commettre contre un serviteur de Dieu, toi qui n'as pas craint de mettre la main sur mon Seigneur Jésus-Christ lui-même ? Encore une fois, arrière, Satan, va-t'en avec ton père le diable, qui, après avoir été vaincu et confondu par mon maître, a été précipité dans les profondeurs de l'enfer. »

Attale, confus de cette réponse, retourna vers le prefet et lui raconta ce qu'ils avaient dit. Et en faisant son récit, il ne dissimulait point sa croyance : « J'ai vu véritablement, disait-il, dans le serviteur de Dieu, des choses merveilleuses que nulle langue humaine ne pourrait exprimer. Il a près de lui des anges de Dieu qui le protégent avec des armes invincibles. C'est pourquoi maudits sont par le Seigneur tous ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ Fils de Dieu, que prêche son serviteur Agapit. » Le préfet, consterné de l'entendre parler ainsi, lui dit : « Tu es donc séduit aussi, à ce que je vois ? Que t'a-t-il donc manqué pour que tu abandonnes

ainsi le service de nos dieux, pour embrasser la doctrine d'un homme qui va mourir et qui doit recevoir le châtiment des coupables ? » Attale, comprenant que le juge songeait à envoyer un acte d'accusation contre lui au président Antiochus, l'abandonna et ne le suivit plus.

Amas fit amener le bienheureux Agapit, et ordonna de répandre sur tout son corps de l'eau bouillante, pendant que les appariteurs criaient : « Sacrifie aux dieux. » Mais Agapit criait aussi et disait : « J'adore le vrai Dieu, le Seigneur Jésus-Christ, qui du haut du ciel me porte secours, et qui fait que je ne sens point les tourments. Il faut cependant que tu saches, misérable, que le terme de ta vie s'approche, et que tu seras jeté dans l'enfer avec le diable. » Le saint enfant n'avait pas encore achevé de proférer la sentence que, par un juste jugement de Dieu, l'exécution suivit immédiatement ; car Amas tomba de son siége à demi-mort, et peu après il exhala son dernier souffle.

Le président Antiochus, à cette nouvelle, envoya l'ordre de conduire Agapit à Préneste devant le temple de Jupiter, et de le contraindre à offrir de l'encens aux dieux. Comme il refusait d'obéir à ce commandement, on le conduisit à l'amphithéâtre, où le peuple était réuni pour le spectacle, et on lâcha sur le martyr deux lions très-cruels, dont les yeux étincelants jetaient des regards terribles. Dès qu'ils furent arrivés au milieu de l'arène, ils se jetèrent aux pieds d'Agapit, les léchant doucement ; puis ils se roulèrent par terre devant lui, jusqu'à ce que le saint enfant leur commandât de rentrer dans leurs loges. Le peuple, à la vue de ce prodige, s'écria : « Il n'y a point au ciel et en terre d'autre Dieu que celui que prêche le serviteur de Dieu Agapit. » Et le saint martyr leur dit : « Croyez au Seigneur Jésus-Christ, afin de sauver vos âmes, et n'acceptez point les doctrines des démons ; car la figure de ce monde passe avec tout ce qu'on y voit. »

Antiochus voyant donc, par la constance du saint jeune

homme, qu'il était plus facile de le faire périr que de le vaincre, dicta cette sentence : « Agapit, blasphémateur des dieux et qui refuses d'obéir aux édits des princes, sois puni par le tranchant du glaive. » Les satellites qui avaient été envoyés par le président enlevèrent Agapit de l'amphithéâtre, et l'emmenèrent pour son supplice. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où il devait être décapité, les bourreaux le firent arrêter entre deux colonnes, non loin de la ville de Préneste. Le martyr du Christ, s'étant mis à genoux, dit ces paroles : « O Dieu ! recevez-moi. » Puis un des bourreaux s'approcha et du premier coup lui trancha la tête. Les chrétiens vinrent la nuit suivante, en chantant des hymnes de louange, recueillirent son corps, et en grand honneur le déposèrent dans un sarcophage neuf, à un mille de la ville, où jusqu'à ce jour il répand ses bienfaits en abondance, par la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur tous ceux qui les réclament d'un cœur pur et avec une foi sincère. Le bienheureux Agapit souffrit le quinze des calendes de septembre, Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant, avec Dieu le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

LIV

LE MARTYRE DE SAINT CONON ET DE SON FILS.

(L'an de Jésus-Christ 275.)

Ces Actes appartiennent à la collection des Bollandistes.

Sous le règne du tyran Aurélien, un officier de cet empereur, nommé Domitien, fut envoyé dans les provinces pour contraindre tout le monde à honorer les idoles. Lorsqu'il fut arrivé à Scone, ville de la province d'Isaurie, on lui présenta un homme nommé Conon, qui s'attirait le respect par la vie

sainte qu'il menait devant Dieu. C'était un ami de Dieu, un cohéritier du Christ, qui conversait avec les anges; il était l'ennemi déclaré des idoles, et il secourait et consolait les saints martyrs. Il avait été marié; mais après la mort de sa femme qui lui avait donné un fils, il garda la continence; et bientôt après il se retira avec son fils dans la solitude.

Il marcha sur les traces de Moïse dans l'observance des commandements de Dieu, et il commanda aux flots. Près de ce lieu était un torrent que la crue des eaux rendait infranchissable. Le peuple vint trouver Conon, et le pria d'ouvrir un passage sur ce torrent. Le saint commanda à l'eau, l'arrêta, et, frayant une voie à travers les eaux, il les fit passer. Étant retourné à son monastère, sans avoir permis aux eaux de continuer leur cours, celles qui étaient au-dessus se répandirent çà et là et inondèrent les villages voisins. Le bienheureux Conon, voyant ce qui était arrivé, revint vers le fleuve et lui ordonna de reprendre son cours ordinaire : quant à l'exubérance de ses eaux, il voulut qu'elle se partageât en plusieurs ruisseaux qui allassent fertiliser d'autres contrées. C'est pour cela que jusqu'à présent son nom est en vénération chez ces peuples, qui jouissent de ses bienfaits et glorifient en lui celui de qui dépendent non-seulement les eaux, mais la terre entière. Ainsi s'accomplit ce qui est écrit : « Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Retire-toi; et elle se retirera. » C'est ainsi que le juste ne commande pas seulement aux eaux, mais encore à toutes les créatures, qui obéissent à sa voix. « Abraham crut à Dieu, et il lui fut réputé à justice. » Saint Conon crut aussi à Dieu, et non-seulement il fut appelé l'ami de Dieu, il devint encore le cohéritier du Christ; car les amis de Dieu commandent dans les cieux comme sur la terre.

Lorsque le ministre du diable, le comte Domitien, eut aperçu Conon, il lui dit : « Ta chevelure blanche et ta vieillesse m'inspirent de la vénération pour toi; vois donc

comme l'empereur et tous les honnêtes gens sont dans la joie. Dès lors, pourquoi voudrais-tu t'abuser toi-même, en demeurant dans cette habitation ? » Conon répondit : « Ceux qui vivent avec Dieu se conforment à cette manière de vie, comme je tâche de faire ; car il faut qu'ils entrent par beaucoup de tribulations dans le royaume des cieux. Quant à ceux qui vivent en présence des hommes, ils se distinguent par leurs beaux habits. Moi je me dirige vers la croix du Christ, afin qu'en cette vie il me remette mes péchés, lui qui doit les juger. » Le comte Domitien dit : « Tu veux donc en finir avec la vie ? » Conon répondit : « Je voudrais voir la fin de cette vie humaine pour demeurer avec le Christ. » Le comte Domitien dit : « Je crois que tu es impie envers les dieux ; pourquoi es-tu ici ? fais d'abord honneur à ta religion. Es-tu prêtre ou diacre ? » Conon répondit : « Je vis en la présence de Dieu, adorant le Christ et rempli de joie dans le Saint-Esprit ; mais je ne suis qu'un indigne laïc : ceux qui sont honorés de la dignité dont tu parles se réjouissent dans le Christ. » Domitien dit : « As-tu été marié ? » Conon répondit : « Oui ; mais ma femme a vécu peu de temps avec moi ; elle est maintenant avec le Christ. » Domitien dit : « Je veux avoir une plus ample connaissance de ta vie. As-tu eu des enfants ? » Conon répondit : « J'ai un fils, et il faut que je le mette sous tes yeux. » Domitien dit : « Est-il, lui aussi, impie envers les dieux ? » Conon répondit : « Telle racine, telles branches. Donne l'ordre de l'amener devant toi. »

Le comte Domitien dit alors : « Qu'on me présente aussi le fils. » L'officier répondit : « Il est sous tes yeux. » Domitien dit : « Quel âge a ton fils ? » Conon répondit : Il a douze ans ; et comme il est habile dans les lectures, il a été fait lecteur ; renonçant ensuite à la vie séculière, il a mérité de recevoir l'ordre du diaconat. Mais nous te prions de ne point abréger notre affaire, et de rendre de suite la sentence ; hâte-toi de nous faire passer par chacun des tourments et des supplices accoutumés, afin que je sois digne d'entrer dans

le royaume des cieux. » Domitien dit : « Quoi donc ? voulez-vous, oui ou non, croire aux dieux et leur offrir des sacrifices ? car j'ai l'ordre de l'empereur de condamner ceux qui ne veulent point sacrifier aux dieux. » Conon reprit : « O insensé et le plus impie de tous les hommes, ne t'ai-je pas dit : Fais ce que tu voudras ? Soit que ton empereur l'ordonne, ou que ta propre cruauté te l'inspire, imagine tous les genres de supplices que tu pourras et tourmente-nous tant que tu voudras ; mais sache à n'en pouvoir douter que ni tes menaces ni tes caresses ne pourront jamais nous faire renier le nom du Seigneur notre Dieu. »

Le comte Domitien dit à ses satellites : « Chauffez au rouge les lames de fer, et appliquez-les sur leurs corps. » Conon lui dit : « Montre tes instruments de supplice, et tu verras la puissance du Christ. » Domitien dit : « Je vous dompterai au moyen du feu. » Conon répondit : « Fais ce que tu voudras. » Domitien dit aux bourreaux : « Faites rougir le gril, mettez de l'huile aux quatre coins, allumez des charbons par-dessus, et jetez ces hommes sur le gril.. » Conon répondit : « Je te l'ai déjà dit, déploie tous les genres de tortures qui sont en ton pouvoir. » Domitien dit aux bourreaux : « Retournez-les sur le ventre, afin qu'ils soient brûlés devant et derrière. » Conon dit : « Crois bien que nous ne pensons pas même à ton feu. » Domitien dit alors aux bourreaux : « Faites rougir le poêle, et mettez-les dedans : peut-être que le feu les y saisira. » Conon répondit : Qu'est-ce que cet instrument ? tes satellites se moquent de toi ; ils n'ont pas bien chauffé le poêle ? » Domitien dit aux bourreaux : « Retirez-les du poêle, et suspendez-les séparément par les talons ; puis allumez sous leurs têtes un feu si ardent, qu'ils expirent à l'instant. » Conon dit : « Ton feu ne nous fait aucun mal, et nous ne sentons point ta fumée. » Domitien dit aux bourreaux : « Apportez un maillet de bois, et broyez-leur les mains. » Après ce supplice, Conon dit : « N'as-tu pas honte de voir que deux serviteurs de Dieu ont brisé tout ton orgueil, et ont empêché la victoire de Satan ? »

Comme il parlait ainsi, une voix du ciel se fit entendre, qui leur disait : « Allez, vaillants athlètes du Christ, vous dont la vie a été pure, les combats pleins de vigueur et vos rapports avec les hommes animés par la charité. Maintenant, couronnés de roses et glorieux de vos victoires sur le démon, venez habiter les cieux. » Les saints martyrs de Dieu, entendant cette voix, levèrent les yeux au ciel, et, après avoir prié longtemps en cette posture, ils rendirent leur esprit au Seigneur devant le tribunal. Le comte Domitien, épouvanté, se leva de son siége et s'enfuit. Les frères vinrent ensuite, enlevèrent les corps des saints martyrs plus précieux que l'or et les pierreries, et les ensevelirent en louant le Seigneur.

Saint Conon fut martyrisé avec son fils à Scone, dans la province d'Isaurie, sous le comte Domitien et sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent l'honneur et la gloire, dans les siècles des siècles. Amen.

LV

LES ACTES DE SAINT MAGNUS.

(Sous Aurélien, 270-275.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Magnus avait été nourri dans la loi chrétienne par ses parents. Après que la mort les lui eut enlevés, il ne cessa point, pour cela, de faire des progrès dans la foi du Christ, accomplissant les préceptes de la loi du Seigneur, vivant en paix avec le prochain, et s'adonnant à la prière et aux désirs du ciel. Un jour, une voix céleste se fit entendre et lui dit : « Mon serviteur Magnus, ne crains rien, je suis avec toi. » Plusieurs fidèles, qui entendirent cette voix, en furent ravis d'allégresse. Mais les païens, qui en conçurent de l'appréhension,

le mirent en prison ; car, sous le règne de l'empereur Aurélien, qui persécutait les adorateurs du Christ, on avait publié par tout l'univers un décret portant que les chrétiens eussent à sacrifier aux idoles, et que ceux qui mépriseraient cette injonction, seraient punis par les supplices.

Or, le bienheureux Magnus demeura quatre jours en prison ; il y priait le Seigneur, les genoux en terre, et disait : « Seigneur Dieu tout-puissant, Dieu de nos pères, exaucez-moi votre serviteur, et ne m'abandonnez pas, Seigneur mon Dieu. » Ce terme expiré, le président donna l'ordre de le tirer de prison et de l'amener à son tribunal. Lorsqu'il fut en sa présence, le président lui dit : « Sacrifie aux dieux. » Magnus répondit : « Je t'ai déjà dit et je te répète que je suis chrétien, et que je ne sacrifierai point aux démons. » Le président : « Tu as peut-être une telle confiance en ton art magique, que tu espères, par sa vertu, surmonter l'ardeur du feu. Sacrifie donc aux dieux. » Magnus : « A quels dieux veux-tu que je sacrifie ? » Le président : « Au soleil, à Mercure et à Apollon. » Magnus : « Il est juste, selon toi, de sacrifier à Apollon, parce que ceux qui lui offrent des sacrifices perdront leurs âmes ; car le mot Apollon (en grec) signifie *perdition*. » Le président , entendant cela , ordonna de le jeter dans une fournaise ardente , et il dit aux prêtres Alexandre et Cosimos : « Prenez-le devant moi, et allez le jeter dans la fournaise, afin qu'il soit consumé par le feu. »

Les prêtres, s'étant saisis de sa personne, le conduisirent en un lieu où se trouvait une fournaise qu'on avait allumée. Alors le bienheureux Magnus, levant les yeux au ciel, dit : « Seigneur, mon Dieu, exaucez votre serviteur qui souffre ce tourment pour votre nom, et faites-moi la grâce de persévérer dans la confession de votre foi tout entière. Délivrez-moi de ce feu par lequel ces méchants veulent m'éprouver, afin que tous ceux qui ne vous connaissent pas sachent et croient que vous êtes le seul Dieu plein de gloire dans le monde entier. » Quand il eut achevé sa prière, il se signa au nom du

Christ ; et les bourreaux l'ayant jeté dans la fournaise, le feu s'éteignit soudain. Le bienheureux Magnus demeura trois jours dans cette fournaise et glorifiait le Seigneur, en disant : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que, comme vous avez daigné visiter les trois enfants dans la fournaise et les délivrer de l'ardeur des flammes, de même aussi vous avez bien voulu protéger votre serviteur. » Le quatrième jour, le président fit ouvrir la fournaise, et on trouva le martyr sain et sauf. Alors le président, transporté de fureur, commanda qu'on chauffât la fournaise beaucoup plus qu'on ne l'avait fait la première fois. Mais le Saint-Esprit descendit du ciel sous la forme d'une colombe et éteignit le brasier; et la flamme, s'écartant de chaque côté de la fournaise, ne toucha point le martyr et ne lui fit aucun mal. Cinq jours après, le président fit ouvrir la fournaise, afin d'en retirer les ossements du confesseur, et une multitude de soldats y accourut pour voir ce qui lui était arrivé. Mais ils l'entendirent psalmodier et chanter les louanges de Dieu. Frappés de ce prodige, ils retournèrent vers le président et lui dirent : « Seigneur président, cet homme n'est point magicien ; mais son Dieu est grand. » Le président, à cette nouvelle, admira comment un feu si ardent ne l'avait point endommagé, puis il ajouta : « Sa magie a peut-être eu encore le dessus. » Et il dit à ses satellites : « Amenez-le-moi. »

Lorsque les soldats ouvrirent la fournaise, ils aperçurent avec lui comme des milliers d'êtres vivants, que les chrétiens reconnurent pour une multitude d'anges. Or, Magnus était assis au milieu de la fournaise et glorifiait Dieu. Les soldats lui dirent : « Magnus, sors de là, le président t'appelle. » Comme il sortait, les anges se retirèrent. Lorsqu'il fut devant le président, celui-ci lui dit : « Qu'est-ce donc que cela, Magnus ? comment ta magie a-t-elle pu faire que le feu n'ait pu te nuire ? Voyons, explique-moi de quelle manière la flamme s'est éteinte; je te promets de ne te faire aucun mal; bien plus, j'ordonnerai de te mettre en liberté. » Magnus

répondit : « J'ai fait le signe de la croix, et, par la vertu de mon Seigneur Jésus-Christ, le feu s'est éteint à mes côtés. » Le président lui dit encore : « Dis-moi la vérité : comment tes maléfices ont-ils éteint un si grand feu ? » Magnus répondit : « Je ne fais pas de maléfices; mais je suis chrétien, et j'en rends grâces à mon Dieu. » Le président Alexandre dit aux chefs des veneurs : « Amenez-moi plusieurs bêtes de diverses espèces, afin qu'elles le dévorent. »

Les veneurs, ayant exécuté les ordres du président, introduisirent le bienheureux Magnus dans l'amphithéâtre, et lâchèrent sur lui un ours très-cruel. Mais l'animal accourut aussitôt, se coucha par terre et lui léchait les pieds. On envoya ensuite un léopard, qui courut sauter à son cou, l'embrassa, et avec sa langue essuyait la sueur de son visage. Le président, voyant que les bêtes ne lui faisaient aucun mal, commanda à ses veneurs de prendre à la chasse le lion le plus féroce qu'ils pourraient trouver, quelque temps qu'ils y employassent, afin de se défaire ainsi du martyr du Christ. Les chasseurs, obéissant à ses ordres, prirent un lion d'une taille prodigieuse et l'amenèrent près de la ville ; puis on alla annoncer au président qu'un lion énorme était renfermé dans la loge. Le président en fut ravi d'aise, et ordonna de lâcher ce lion sur le saint martyr. Comme les satellites, saisis de frayeur, différaient d'exécuter ces ordres, le lion sortit de lui-même, descendit dans la ville en rugissant et en frémissant, mais sans faire de mal à personne, et courut vers l'amphithéâtre, où il entra. Le bienheureux Magnus l'apercevant lui dit : « Créature de Dieu, c'est à cause de toi que je languis dans l'attente. » Tandis qu'il parlait ainsi, les anges fermèrent les entrées de l'amphithéâtre, qui était rempli de peuple, en sorte que personne ne put sortir ; le lion se rua sur la multitude, et mit en pièces beaucoup de païens ; il n'y eut que le président et ses officiers qui furent épargnés. Le sang coulait de toutes parts dans l'arène ; mais le cruel juge ne se convertit point pour cela ; car Dieu avait endurci son cœur.

Le bienheureux Magnus commanda alors au lion de se retirer.

Le président appela Magnus, et lui dit : « Écoute-moi, sacrifie aux dieux, ainsi que l'empereur l'a prescrit ; autrement, tu périras dans les supplices. » Magnus répondit : « Hypocrite et fauteur des démons, tu ne tenteras point un serviteur de Dieu; car je sers le Dieu vivant qui règne dans les cieux, et le Seigneur mon Dieu ne m'abandonnera jamais. » Comme il parlait ainsi, le président courroucé lui dit : « Écoute, Magnus, j'ai un lion très-féroce; si tu ne sacrifies aux dieux, je vais te faire déchirer par lui, et il te brisera les os. » Magnus répondit : « Je ne sacrifie point aux démons qui habitent en toi ; car il est écrit : « Ceux qui sa- « crifient aux démons, et non à Dieu, seront exterminés. » Le président se leva, s'en alla à l'arène, et donna l'ordre aux veneurs de lâcher le lion sur Magnus : ce qu'ils firent à l'instant. Le bienheureux Magnus se promenait au milieu de l'amphithéâtre, et regardant le ciel, il glorifiait Dieu. Lorsque le lion fut venu près de lui, il se jeta à ses pieds et les léchait. Le peuple, voyant que le lion ne l'attaquait pas, se mit à vexer le président par des sifflets, des cris et des injures, lui disant : « Ote ce magicien du milieu de nous. » Et ramassant des pierres, ils lapidèrent le bienheureux martyr, jusqu'à ce qu'ils en eussent accumulé une montagne sur lui ; et le croyant mort, ils se retirèrent dans leurs maisons. Un peu après, le silence régnant en ce lieu, le bienheureux Magnus se leva sans blessures, et bénissait le Seigneur. Et aussitôt une voix vint du ciel qui lui dit : « Viens, Magnus, viens te réjouir avec tes frères les saints dans le paradis, après que tu as si bien triomphé de toutes les attaques de l'ennemi; l'Esprit-Saint te recevra et te conduira dans le lieu du repos. » Alors le bienheureux Magnus, bénissant le Seigneur et lui rendant grâces, dit : « Seigneur Dieu, ne leur imputez pas à péché le mal qu'ils m'ont fait ; mais recevez mon âme dans la paix. » Et après

cette prière, il rendit l'esprit. Les chrétiens enlevèrent son corps et le déposèrent dans un sarcophage neuf.

Il souffrit à Césarée, en Cappadoce, sous l'empereur Aurélien et le président Alexandre, le premier des calendes de septembre.

LVI

LES ACTES DE SAINT FÉLIX, SAINT IRÉNÉE ET SAINTE MUSTIOLE.

(Vers l'an de Jésus-Christ 275.)

Ces Actes sont empruntés aux Bollandistes.

Au temps de l'empereur Aurélien, il s'éleva une cruelle persécution contre les chrétiens. Ayant appris que la religion chrétienne florissait dans la région de Toscane, il se sentit animé d'une telle colère qu'il envoya aussitôt à la recherche des fidèles un certain vicaire-lieutenant, nommé Turcius, revêtu de la dignité de préfet. Turcius étant arrivé en une ville qu'on appelle Falérie, il se mit à rechercher les chrétiens. Après qu'on eut fait par toute la ville de sévères perquisitions, on découvrit dans les environs un prêtre nommé Félix. Dès que celui-ci avait appris l'arrivée du persécuteur, il avait réuni les fidèles, et il les encourageait par ces paroles : « Mes pères, mes frères, mes enfants, que ce nuage ténébreux ne vous trouble point ; c'est peu de chose ; mais il faut redouter les ténèbres éternelles. Courage donc, et combattez vaillamment ; car un jour dans les parvis du Seigneur vaut mieux que mille passés au milieu de l'or et de l'argent. » Le préfet Turcius, ayant connu la renommée du bienheureux Félix, le fit saisir et jeter en prison.

Le jour suivant il ordonna d'ériger son tribunal dans la ville de Falérie, et de lui amener le prêtre Félix. Il l'interrogea en ces termes : « Quel est ton nom ? » Le martyr

répondit : « Je me nomme Félix. » Turcius : « Dans quelle milice es-tu enrôlé ? » Félix : « Quoique pécheur, je suis néanmoins prêtre du Christ. » Turcius : « Pourquoi fais-tu des réunions en divers lieux et séduis-tu le peuple, pour les détourner de la créance aux dieux et des sacrifices qu'ils leur doivent, d'après les anciennes institutions et les ordres des princes ? » Félix : « Et qu'est-ce que notre vie, si nous ne l'employons pas à prêcher le Seigneur Jésus-Christ, et à retirer le peuple du culte immonde des idoles, afin que tous puissent jouir de la vie éternelle ? » Turcius : « Qu'est-ce que la vie éternelle ? » Félix : « Elle exige qu'on craigne et qu'on révère Dieu le Père, et Jésus-Christ, et le Saint-Esprit. » Turcius, irrité de ce langage, donna ordre de lui briser les mâchoires avec une pierre, et ajouta : « Brisez cette bouche qui séduit le peuple. » Tandis qu'on le frappait, il rendit l'esprit. Aussitôt Turcius fit jeter le corps sur la place publique. Un diacre l'ayant enlevé, l'enterra près des murs de la ville de Lusine, le neuf des calendes de juillet.

Turcius, apprenant que le diacre Irénée avait enseveli le corps du prêtre Félix, envoya prendre ce diacre et se rendit à Lusine, ville de Toscane, faisant marcher le prisonnier pieds nus devant son char. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit mettre le martyr en prison, et s'arrêta plusieurs jours en ce lieu, afin de tâcher d'y découvrir des chrétiens.

Comme il y en avait déjà bon nombre d'emprisonnés, Mustiole, matrone fort chrétienne, venait la nuit à la prison ; et après avoir donné de l'argent aux geôliers, elle entrait pour consoler les détenus, lavait leurs pieds et les oignait d'huile ; car les chaines les avaient blessés. C'est aussi pendant la nuit qu'elle leur donnait à tous des aliments et des vêtements. Un certain Torquatus vint alors dénoncer Mustiole auprès de Turcius et lui dit : « Une très-noble matrone, cousine de Claudius, nommée Mustiole, ne cesse de visiter la prison jour et nuit pour raffermir les coupables par ses paroles persuasives. » Turcius en fut outré de colère ; et comme

il avait appris qu'elle était de la famille de l'empereur Claude, il se la fit présenter. Dès qu'il l'eut aperçue, il admira sa grande beauté, et il se rendit lui-même dans la maison de Mustiole, où il la questionna sur son illustre origine. La sainte dame Mustiole, remplie d'une ferveur toute divine, lui répondit : « La noblesse que nous estimons ne vient point de l'illustration des ancêtres, mais de l'humilité chrétienne. » Turcius lui dit : « Et pourquoi ne suis-tu pas les exemples de tes pères ? » Mustiole répondit : « Parce que tous ont péri dans leur ignorance par la persuasion du diable ; et moi, si indigne, Notre-Seigneur Jésus-Christ a daigné m'appeler au céleste royaume, et non pas seulement moi, mais tous ceux qui espèrent en lui. » Turcius : « Suis mon conseil, et ne va pas déroger à une si noble origine. » Mustiole : « Si tu connaissais le don du Seigneur Jésus-Christ, tu ne perdrais pas la lumière éternelle. » Tursius : « Quelle est cette lumière éternelle ? » Mustiole : « Esprit et force. » Turcius : « Quelle est cette démence qui te porte à visiter fréquemment les prisonniers et à jouir affectueusement de leur amitié ? » Mustiole : « C'est pour l'amour du Seigneur Jésus-Christ, pour l'amour duquel pareillement ils supportent les chaines de la prison. » Turcius : « Laisse là cette folie et écoute-moi. Ne néglige pas les ordres des princes, et ne les tourne pas en dérision. » Mustiole : « Quels sont les ordres de tes princes ? » Turcius : « Ils exigent que tu sacrifies, et que tu vives pour jouir de tes richesses. » La sainte répondit : « Tu dis là un blasphème insensé. »

Turcius ordonna alors que l'on tranchât la tête à tous les saints qui étaient dans la prison, et que le bienheureux Irénée fût suspendu au chevalet. Et durant le supplice il lui disait par la bouche du crieur public : « Sacrifie aux dieux. » Irénée répondit : « A ce que je vois, tu es devenu insensé, pour dire une chose si peu raisonnable. » Turcius, devenu furieux, donna l'ordre de lui sillonner les flancs avec les ongles de fer et d'y appliquer ensuite le feu. Irénée s'écriait :

« Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus-Christ, de ce que j'aurai le bonheur de paraître devant votre face. » Et en disant cela, il rendit l'esprit. Mustiole, qui était présente, dit à Turcius : « Misérable, pourquoi répands-tu le sang des innocents ? Pour eux, ils vont à la gloire éternelle ; mais toi, ta demeure sera dans un brasier éternel. » Turcius, entendant ce discours, prononça contre elle la sentence capitale, et la fit battre, en sa présence, avec des balles de plomb, jusqu'à ce qu'elle expirât. En effet, pendant qu'on la frappait ainsi cruellement, elle rendit à Dieu sa sainte âme : ce qui arriva le cinq des nones de juillet. Son corps fut recueilli par un serviteur de Dieu, nommé Marc, qui l'ensevelit près des murs de la ville de Lusine ; et c'est là que jusqu'à ce jour on éprouve la puissance de son intercession, dans les miracles qui s'y opèrent par le Christ, notre Seigneur.

LVII

LES ACTES DE SAINT PÉRÉGRIN, ÉVÊQUE D'AUXERRE.

(Vers l'an de Jésus-Christ 274.)

Nous réunissons ensemble les Actes des martyrs qui souffrirent dans les Gaules, durant le séjour que fit Aurélien en ce pays, vers l'an 274. Nous donnons d'abord ceux de saint Pérégrin, évêque d'Auxerre, que nous prenons dans la collection des Bollandistes.

Aux temps de Valérien et de Gallien, la rage des barbares exerçait de toutes parts ses affreux ravages, en même temps que les décrets des princes portés contre les chrétiens les contraignaient à offrir sans différer des sacrifices aux dieux. Ces lois si rigoureuses ayant donc été publiées, il se trouva très-peu de gens qui s'avouassent chrétiens. Mais lorsque cette pernicieuse folie des empereurs eut fait irruption dans les Gaules, les chrétiens les plus fidèles en donnèrent avis au pape

Sixte, évêque de la ville de Rome, le priant en même temps de leur envoyer un homme capable qui, par ses prédications, fût en état de rallumer la lampe de la foi presque éteinte. et qui, aidé du secours d'en-haut, pût amortir l'infidélité des barbares. Cédant à leurs prières, le pape Sixte, homme d'une haute sainteté, ordonna évêque un grand et célèbre serviteur de Dieu nommé Pérégrin, qui était citoyen romain; puis il conféra la prêtrise à Marsus, le diaconat au lévite Corcodémus, et le sous-diaconat à Jovien. Il leur adjoignit le lecteur Jovinien, homme très-éloquent et qui était merveilleusement versé dans la science des saintes Écritures; plus tard, ce dernier fut mis à mort dans la persécution, et consomma son martyre à Autricum, lieu qui, à cette époque, n'était pas encore ceint de remparts. Le bienheureux Sixte, pape de la ville de Rome, adorateur du Dieu très-haut, les conduisit jusqu'au port de mer, leur recommandant d'une manière toute spéciale de prêcher hardiment jusqu'à la mort la parole de Dieu, afin de ramener dans la voie du salut et de soutenir, par l'antidote de ce divin breuvage, ceux que l'auteur d'un germe maudit avait voulu perdre par l'amertume de sa vénéneuse ivraie.

Ils adressèrent ensuite tous ensemble une pieuse prière à Dieu ; et la mer, comme secondant leurs vœux et favorisant leur entreprise, les porta en peu de temps au port désiré. Après qu'ils furent débarqués sur la terre ferme, ils dirigèrent leurs pas vers la ville de Lyon ; mais il ne leur fut pas possible de s'y arrêter et d'y prendre leur retraite ; car ils craignaient de ne plus trouver ensuite les moyens de se rendre au lieu qui leur était destiné, parce que tous ces lieux étaient livrés aux dévastations interminables des barbares, ou à la persécution continuelle que l'on faisait aux chrétiens. Les fidèles les ayant donc priés de se retirer de cette ville, ils s'acheminèrent intrépides, d'après un avertissement céleste, versé la cité d'Autricum. Ce lieu était habité par un grand nombre de personnes notables qui observaient le vain culte,

des dieux. Mais les athlètes de Dieu, qui désiraient être lavés dans leur propre sang pour le nom du Christ, ne cessèrent de prêcher ce nom sacré. Interrogés par ces païens, ils répondirent qu'ils étaient chrétiens, et qu'ils étaient venus en ce lieu pour prêcher la parole divine. On vit alors les premiers personnages de la ville, touchés des excellentes prédications des bienheureux prêtres et des miracles que la puissance divine opérait par leur moyen, rechercher avec empressement la grâce du christianisme. Le saint évêque Pérégrin, qui leur apportait ainsi la parole divine, fit construire une église de peu d'étendue, qu'il consacra au nom du Christ. La vigueur de son éloquence attira au baptême une grande multitude de peuple. Et c'est ainsi que la ville fut délivrée de tout culte des dieux.

Sur le territoire de la même cité, au lieu appelé Intéramnum, un certain Éolercus avait autrefois consacré des temples à Jupiter, à Apollon et à beaucoup d'autres infâmes divinités. Mais entre tous ces lieux dits sacrés, les païens honoraient d'un culte tout particulier le temple qu'Éolercus avait dédié sous le propre nom de Jupiter, parce que la magnificence de sa construction le rendait plus célèbre. Un jour que le peuple s'y était assemblé en foule pour en solenniser la fête, notre saint pontife, qui en avait été informé, se sentant animé d'un zèle tout divin, laissa à Autricum tous ses ministres, pour continuer et affermir l'œuvre qu'il avait lui-même commencée ; puis il prit en très-grande hâte la route d'Intéramnum, et se précipitant avec une vive ardeur au milieu des groupes des païens, il se mit à prêcher d'une voix forte et élevée le Seigneur Jésus-Christ. Tandis qu'il prêchait ainsi, le peuple saisi de fureur alla le dénoncer au tribunal. « Comme nous étions tous, dirent-ils, occupés indistinctement, hommes et femmes, à rendre aux dieux le culte qu'ils exigent, selon la prescription des princes, tout à coup survient un homme à la tête rasée et déja avancé en âge, lequel cherche à répandre dans le peuple une très-

grave erreur et à établir un nouveau dogme. Si Votre Sérénité le trouve bon, nous allons vous le présenter de suite, de crainte que, si l'on différait, une partie du peuple venant à se laisser endoctriner, il n'en résulte des dissensions dans la foule. » Le bienheureux Pérégrin ayant donc été amené devant le juge, celui-ci, plein d'une colère qu'il dissimulait par des soupirs, lui dit : « Puisque, à ce que j'apprends, tu es possédé d'une si grande audace, que tes discours ampoulés et téméraires répandent le blasphème dans les âmes de ceux qui honorent nos grands dieux, nous voulons savoir de toi de quel lieu tu es citoyen, et quelle est l'origine de ta famille ; dis-nous cela en présence du peuple. » Pérégrin répondit : « Je n'ai point d'autre patrie que le Christ, ni d'autre nom que celui de chrétien. Je confesse encore que je suis, bien qu'indigne, évêque et serviteur du Christ : et c'est pour annoncer son nom aux gentils que je suis venu en ce pays. » Le président lui dit : « Sache bien que, conformement à notre religion, il faut que tu rendes aux dieux l'honneur qui leur est dû ; sinon, je te ferai subir de cruels tourments. » Comme le saint évêque refusait de sacrifier, et que même il confondait par les divines Écritures les dieux et leurs adorateurs, le proconsul donna l'ordre de le tenir enchaîné dans une prison très-obscure et de l'y tourmenter en mille manières. Or, cette prison était située en un lieu nommé Baugiacum. Le saint, au milieu de si cruelles souffrances. ne cessait de prêcher aux soldats le Seigneur Jésus-Christ. Une multitude de peuple se rendait à ses instructions, parce qu'on voyait briller en lui l'éloquence et la vertu. Après qu'il eut passé un grand nombre de jours dans les tourments d'une infecte prison, sans qu'une sentence capitale eût été prononcée contre cet homme d'une si haute sainteté, on résolut de le laisser dans ce cachot ténébreux en attendant l'arrivée du César (Aurélien).

L'empereur étant donc survenu quelques jours après, il demanda publiquement devant tout le peuple au proconsul

d'où lui venaient ce chagrin et ces préoccupations qui se remarquaient jusque sur les traits de son visage. Le proconsul lui répondit : « Conformément à tes injonctions, tout est dans l'ordre, par la protection des dieux. Mais il y a ici un homme qu'on appelle Pérégrin, qui cherche à donner aux peuples de nouvelles lois ; il exècre les cérémonies de nos grands dieux, il s'en déclare même publiquement l'ennemi, ajoutant toujours qu'il est chrétien. Je l'ai fait saisir et renfermer dans une très-obscure prison, pour le soumettre au jugement de ta Clémence. » Sur l'ordre de l'empereur, un officier alla tirer l'homme de Dieu de sa prison, et le présenta à César qui lui dit : « On m'apprend sur ton compte bien des choses détestables : on dit même que tu t'efforces d'anéantir nos ordonnances et de détruire le vénérable culte que nous rendons aux dieux. Dis-nous si tout cela est vrai ou faux. » L'évêque Pérégrin répondit : « Si la dureté de ton cœur pouvait admettre les vérités que j'annonce, elles ne te paraîtraient ni vaines ni superflues ; mais celui qui atteste que le Christ est le Fils de Dieu et la Vertu de Dieu, et le Seigneur de toutes les créatures, celui-là est condamné comme un grand coupable, contre toute justice. » Après que l'homme de Dieu eut fait entendre ces paroles et d'autres semblables, le tyran lui dit : « L'air de dignité empreint sur ton visage empêche notre Clémence de sévir contre toi pour le seul fait de la doctrine que tu prêches. Mais si tu veux renoncer à ces vaines superstitions et sacrifier à nos dieux, tu jouiras auprès de nous de grands honneurs. « Le bienheureux Pérégrin répondit : « Tes honneurs sont une source de perdition, et tes présents conduisent au feu éternel. Pour moi, j'invoque Jésus-Christ Fils de Dieu et le Rédempteur de tous, et je le prêcherai, sans rien craindre, jusqu'à la mort. Quant à tes dieux, ce sont des statues muettes, faites avec des métaux d'or et d'argent ; elles n'ont pas de voix, elles ne peuvent marcher ; ces idoles sont des démons ; elles ont le diable pour père ; et vous-mêmes,

si vous ne vous convertissez au Seigneur Jésus et si vous n'êtes lavés dans les eaux du baptême, vous serez condamnés avec elles au feu éternel et à des tourments sans fin. Quant à nous, nous endurons, il est vrai, les supplices temporels que vous nous faites subir ; mais nous sommes assurés des récompenses promises par le Roi éternel. »

Tandis que le saint évêque Pérégrin disait ces choses, César était saisi d'une grande fureur, et il dit : « Cet homme-là non-seulement refuse de sacrifier à nos dieux, mais en outre, par le venimeux sifflement de ses paroles, il nous a adressé beaucoup d'injures ; il est donc de toute justice qu'il soit mis à mort comme rebelle et comme insolent. » A peine la sentence était-elle prononcée, que les soldats accablèrent le martyr de coups de poing et de pied ; et après qu'on l'eut enlevé de la présence du tyran, on le livra aux bourreaux. Et c'est ainsi que le saint évêque Pérégrin fut confié aux mains des licteurs, pour subir les plus cruels tourments. Après que presque tous ses membres eurent été disloqués, les bourreaux voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir de lui, un misérable soldat saisit une épée et lui trancha la tête. On dit que peu après les chrétiens dérobèrent furtivement son corps, craignant la rage des païens persécuteurs et barbares, et lui donnèrent la sépulture. Le bienheureux évêque Pérégrin fut martyrisé le dix-sept des calendes de juin, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est gloire, empire et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

LVIII

LES ACTES DE SAINT RÉVÉRIEN, ÉVÊQUE, ET DE SES COMPAGNONS.

(L'an de Jésus-Christ 274.)

Nous empruntons ces Actes aux Bollandistes.

Après que notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ayant vaincu l'empire de la mort et glorifié la nature humaine, fut monté aux cieux, les bienheureux apôtres firent si merveilleusement resplendir par toute la terre la lumière de l'Évangile du Christ, en fondant la sainte Église catholique, qu'elle s'étendit jusqu'aux limites de l'univers. Ce fut alors que l'ancien serpent, voyant sa puissance renversée et son règne aboli, embrasé des ardeurs de l'envie, excita au moyen des féroces princes païens de très-cruels combats contre les soldats du Christ. Mais autant il redoublait d'efforts contre eux en employant divers genres de tourments, et inspirant de pernicieux desseins, autant ces généreux athlètes, fortifiés par l'Esprit-Saint, soutenaient vaillamment le combat jusqu'à la palme de la victoire ; de sorte que l'Église entière, ornée des vertus des saints martyrs, comme des pierreries les plus brillantes, florissait de plus en plus dans le monde par la foi catholique.

En ce temps-là, l'impie Aurélien étant passé des régions de l'Orient dans les Gaules, et dévastant les églises de Dieu, le bienheureux évêque Révérien, qui était venu de la ville de Rome dans le désir de combattre pour la foi du Christ avec ses compagnons, pareillement décorés de la dignité sacerdotale, parvint au lieu où s'était arrêté l'empereur, qui venait d'entrer sur le territoire d'Autun. Il commença aussitôt à annoncer à tous la parole de Dieu, comme il avait

coutume de faire. Aurélien, l'ayant appris, ordonna qu'on le lui amenât avec ceux qui l'accompagnaient. Lorsqu'ils furent en sa présence, il leur promit beaucoup de dons et de faveurs, pour les engager à convertir au culte des idoles tous ceux qu'ils pourraient, et spécialement ceux qu'ils avaient déjà enseignés. Révérien et Paul, étant sortis de l'audience du prince, recommencèrent à prêcher avec plus d'ardeur encore la grâce du Christ à tout le monde, et à remplir avec un zèle plus ardent l'office qui leur avait été confié. Aurélien, s'apercevant que ses ordres n'étaient pas suivis, et que ni les faveurs, ni les raisonnements n'étaient capables de leur faire abandonner la foi du Christ, les fit rappeler et leur dit : « Observez les prescriptions de l'antique loi, qui veulent que personne ne méprise les sacrifices des dieux. Si vous refusez d'en offrir, j'ordonnerai de vous faire périr par divers genres de supplices; et le secours de votre Christ ne pourra en aucune manière vous délivrer de mes mains. » L'évêque Révérien, qui ne savait pas craindre, revêtu de la ferveur de la foi, répondit : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, est celui-là même qui a fait le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent; il est le seul Dieu immortel, qui est honoré par les anges et par toutes les Vertus célestes : il est assez puissant pour nous délivrer de tes tourments. Sache donc que nous n'adorerons point par un culte vain et idolâtrique des dieux de pierre et de bois, qui n'ont ni parole, ni sentiment, et auxquels tu te rends semblable en les adorant ; mais nous confessons de cœur et de bouche le Christ, rédempteur du genre humain, qui doit venir juger les vivants et les morts, et détruire les puissances de l'air, dont ton âme est l'habitation, et dont tu es le serviteur. » L'impie Aurélien, ne pouvant plus supporter de tels discours, ordonna de les faire tous retirer de sa présence, de les livrer aux licteurs pour les flageller et leur infliger divers tourments, puis de les décapiter. Alors, confessant tous à haute voix le Seigneur Jésus-Christ, et s'inclinant spontanément sous les coups

des licteurs, ils furent décollés. L'évêque Révérien fut immolé le premier, puis le prêtre Paul, et leurs compagnons au nombre de dix, et ils entrèrent ainsi joyeusement dans le royaume céleste. Après qu'on leur eut coupé la tête, leurs langues semblaient encore louer Dieu.

Ces saints martyrs ayant ainsi été mis à mort par l'inique empereur Aurélien, ne tardèrent pas, par la grâce du Seigneur Christ, à se manifester par beaucoup de miracles. Aurélien l'ayant appris, fit venir ses soldats et leur dit: « Ces hommes insensés, que notre sentence a fait périr pour l'honneur des dieux, jetez les dans une vaste solitude, afin que leurs corps soient dévorés par les bêtes, et qu'ainsi ils soient privés des honneurs de la sépulture. » Il y avait alors en cet endroit une matrone nommée Maxima, toute remplie de l'amour du Christ. Elle eut soin d'examiner en quel lieu on avait jeté les saints martyrs ; et après que les soldats se furent retirés, elle y vint elle-même avec ses serviteurs, et ensevelit ces saints corps avec grand honneur. Mais pendant longtemps, personne ne connut le lieu de leur sépulture.

Le Dieu tout-puissant ne voulut pas cependant qu'ils demeurassent toujours inconnus, et il permit, pour la consolation des fidèles qui combattent pour lui, que ce trésor caché fût enfin découvert. Sept moines, qui venaient de la ville de Rome, portant avec eux des reliques des saints apôtres Pierre et Paul, arrivèrent au lieu même où reposaient les corps des saints. Ils s'étaient retirés dans une hôtellerie, fatigués du voyage, lorsque, au milieu de la nuit, ils entendirent comme un concert des anges qui louaient Dieu dans les airs. S'étant donc levés, ils aperçurent une grande clarté qui jetait un éclat éblouissant. Stupéfaits d'une aussi merveilleuse splendeur, ils songeaient entre eux à ce qu'ils devaient faire ; mais la crainte excessive dont ils étaient saisis leur fit prendre le parti de fuir à travers le désert. Au milieu du chemin leur apparurent deux hommes resplendissants d'une vive lumière,

en sorte qu'il leur fut impossible de tenir la route qu'ils avaient prise. Reconnaissant donc qu'ils ne pouvaient porter plus loin les reliques dont ils étaient chargés, ils les laissèrent au même lieu ; et le prêtre Abolénus construisit un oratoire en leur honneur.

Cependant, ce prêtre n'avait point connaissance des restes de saint Révérien, bien que les précieux corps des saints se trouvassent tout près dudit oratoire. Comme ils séjournaient en ce lieu avec une certaine sollicitude, la bonté de Dieu ne voulut pas permettre que ces saintes reliques demeurassent plus longtemps cachées au sein de la terre ; car ces saints martyrs, dans la clarté du Très-Haut, resplendissaient plus brillants que le soleil. La terre fut donc creusée par le commandement du Christ, et aussitôt apparurent les précieux corps des saints, sans la moindre diminution de leurs membres ; car ni les bêtes ni les vers n'avaient pu approcher de ceux qui étaient gardés par la protection du Très-Haut. On bâtit alors une église sur leur tombeau, par la miséricode de Dieu. Depuis le jour où le précieux corps du bienheureux Révérien fut révélé, Celui qui a créé toutes choses de rien a fait jaillir, au même lieu, une source d'huile miraculeuse, et tous les malades qui en emportent avec foi recouvrent leur santé première.

Je ne dois pas non plus passer sous silence une chose dont tout le monde peut rendre témoignage. Depuis l'invention de ces pieuses reliques, tous les jours, en toute saison, par l'intercession des glorieux martyrs, les aveugles sont éclairés, les paralytiques reprennent l'usage de leurs membres, les sourds recouvrent l'ouïe, les muets la parole, et les démons sont chassés des corps qu'ils obsédaient. Je ne me sens pas capable de raconter tous les prodiges que le Seigneur daigne opérer continuellement en ce lieu. Qu'il veuille bien dans sa bonté me pardonner ; car, si j'en ai décrit quelques-uns, j'en ai omis un bien plus grand nombre.

Or, ces saints martyrs souffrirent aux calendes de juin, par

la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, étant Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

LIX

LES ACTES DE SAINTE JULIE, VIERGE.

(L'an de Jésus-Christ 274.)

Ces Actes appartiennent au recueil des Bollandistes.

En ce temps-là, Julie, originaire de la ville de Troyes et consacrée au Christ, fut prise par un certain Claude, chef des barbares. Après qu'il l'eut ainsi réduite en captivité, il l'emmena en son pays ; et comme il remarqua son éclatante beauté, il résolut aussitôt de s'unir à elle par le mariage. Mais la servante du Christ lui dit : « J'ai pour époux le Seigneur, auquel je me suis vouée et à qui j'ai confié mon âme ; et son ange demeure toujours avec moi. S'il s'aperçoit que tu me touches même légèrement par l'effet d'un amour impur, son courroux s'allumera soudain contre toi, et il vengera sur toi les injures que j'aurais à souffrir. » Claude entendant cela, fut saisi de colère, et lui dit : « Et qui est donc ton époux ? ou quel est celui à qui il a remis le soin de venger les outrages que tu recevrais de ma part ? » La servante du Christ, pleine de confiance, répondit sans aucune crainte, et lui dit : « J'ai pour époux mon Seigneur Jésus-Christ, qui est dans les cieux ; à lui j'ai voué ma virginité, et il est assez puissant pour tout accorder à ceux qui le prient avec foi. » Le chef lui dit ensuite : « A ce que j'apprends, tu es chrétienne ? » Elle répondit : « Oui, je suis chrétienne. » A ces paroles, Claude sentit sa crainte redoubler, et depuis lors il commença à l'honorer. Il ordonna en même temps de lui préparer une chambre digne d'elle, et défendit qu'aucun homme

n'osât en approcher ; puis il lui donna des jeunes filles pour la servir sans interruption ; et tant qu'elle demeura en cet endroit, chacune lui rendait, tour à tour, les services dont elle avait besoin. La servante du Christ, étant donc entrée dans cette chambre, se livra à la prière et au jeûne, et jour et nuit elle rendait grâces à Dieu d'avoir daigné jeter les yeux sur elle dans sa captivité, en sorte qu'elle fût si bien traitée par un infidèle. Et c'est pour cela qu'elle suppliait dévotement le Seigneur de ne pas permettre qu'il arrivât aucun malheur dans le pays ni dans la maison du roi.

Tandis qu'elle se livrait à ses pieuses occupations, peu de temps après il advint que le roi Claude déclara la guerre à ses ennemis. Avant de partir, il appela Julie, servante du Christ, et lui dit : « Prie pour moi ton Seigneur. afin que je revienne sain et sauf et victorieux de mes ennemis ; et alors je te comblerai des plus grands honneurs. » La très-chaste Julie lui répondit : « Pars en toute sécurité, mon maître ; oui, je prierai mon Seigneur, et tu reviendras plein de vie. » Le chef, après cette promesse de Julie, s'avança la nuit contre ses ennemis et les tailla en pièces. Après cette victoire, il revint à sa maison dans la gloire du triomphe. Il alla aussitôt trouver Julie, qu'il vénéra comme une matrone, et non comme une servante, et il lui rendit les plus grands honneurs ; car il avait compris que c'était par ses prières que le Seigneur avait daigné lui donner la victoire.

Comme il serait trop long de raconter en détail tous les événements, je me bornerai à en faire un résumé succinct. Toutes les fois que le roi Claude allait à la guerre, il avait l'avantage sur ses ennemis, et revenait victorieux au nom de Dieu : le Seigneur Jésus-Christ lui faisant cette grâce par les prières de la bienheureuse Julie sa servante.

Après que Julie eut ainsi passé vingt-huit années en ce lieu, le Seigneur lui apparut dans une vision et lui dit : « Lève-toi, Julie ; car tu ne dois pas demeurer plus longtemps ici ; retourne à la ville qu'on appelle Troyes, d'où tu as été emmenée

la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, étant Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

LIX

LES ACTES DE SAINTE JULIE, VIERGE.

(L'an de Jésus-Christ 274.)

Ces Actes appartiennent au recueil des Bollandistes.

En ce temps-là, Julie, originaire de la ville de Troyes et consacrée au Christ, fut prise par un certain Claude, chef des barbares. Après qu'il l'eut ainsi réduite en captivité, il l'emmena en son pays; et comme il remarqua son éclatante beauté, il résolut aussitôt de s'unir à elle par le mariage. Mais la servante du Christ lui dit : « J'ai pour époux le Seigneur, auquel je me suis vouée et à qui j'ai confié mon âme; et son ange demeure toujours avec moi. S'il s'aperçoit que tu me touches même légèrement par l'effet d'un amour impur, son courroux s'allumera soudain contre toi, et il vengera sur toi les injures que j'aurais à souffrir. » Claude entendant cela, fut saisi de colère, et lui dit : « Et qui est donc ton époux? ou quel est celui à qui il a remis le soin de venger les outrages que tu recevrais de ma part? » La servante du Christ, pleine de confiance, répondit sans aucune crainte, et lui dit : « J'ai pour époux mon Seigneur Jésus-Christ, qui est dans les cieux; à lui j'ai voué ma virginité, et il est assez puissant pour tout accorder à ceux qui le prient avec foi. » Le chef lui dit ensuite : « A ce que j'apprends, tu es chrétienne? » Elle répondit : « Oui, je suis chrétienne. » A ces paroles, Claude sentit sa crainte redoubler, et depuis lors il commença à l'honorer. Il ordonna en même temps de lui préparer une chambre digne d'elle, et défendit qu'aucun homme

n'osât en approcher ; puis il lui donna des jeunes filles pour la servir sans interruption ; et tant qu'elle demeura en cet endroit, chacune lui rendait, tour à tour, les services dont elle avait besoin. La servante du Christ, étant donc entrée dans cette chambre, se livra à la prière et au jeûne, et jour et nuit elle rendait grâces à Dieu d'avoir daigné jeter les yeux sur elle dans sa captivité, en sorte qu'elle fût si bien traitée par un infidèle. Et c'est pour cela qu'elle suppliait dévotement le Seigneur de ne pas permettre qu'il arrivât aucun malheur dans le pays ni dans la maison du roi.

Tandis qu'elle se livrait à ses pieuses occupations, peu de temps après il advint que le roi Claude déclara la guerre à ses ennemis. Avant de partir, il appela Julie, servante du Christ, et lui dit : « Prie pour moi ton Seigneur, afin que je revienne sain et sauf et victorieux de mes ennemis ; et alors je te comblerai des plus grands honneurs. » La très-chaste Julie lui répondit : « Pars en toute sécurité, mon maître ; oui, je prierai mon Seigneur, et tu reviendras plein de vie. » Le chef, après cette promesse de Julie, s'avança la nuit contre ses ennemis et les tailla en pièces. Après cette victoire, il revint à sa maison dans la gloire du triomphe. Il alla aussitôt trouver Julie, qu'il vénéra comme une matrone, et non comme une servante, et il lui rendit les plus grands honneurs ; car il avait compris que c'était par ses prières que le Seigneur avait daigné lui donner la victoire.

Comme il serait trop long de raconter en détail tous les événements, je me bornerai à en faire un résumé succinct. Toutes les fois que le roi Claude allait à la guerre, il avait l'avantage sur ses ennemis, et revenait victorieux au nom de Dieu : le Seigneur Jésus-Christ lui faisant cette grâce par les prières de la bienheureuse Julie sa servante.

Après que Julie eut ainsi passé vingt-huit années en ce lieu, le Seigneur lui apparut dans une vision et lui dit : « Lève-toi, Julie ; car tu ne dois pas demeurer plus longtemps ici ; retourne à la ville qu'on appelle Troyes, d'où tu as été emmenée

en captivité, parce que tu dois y recevoir la couronne du martyre. » Julie, se levant donc dès le point du jour, adora le Seigneur dans la joie de son cœur; elle le bénissait avec la plus vive allégresse de ce qu'il lui avait ordonné, dans cette vision, de retourner à sa ville natale; puis elle ranimait son courage en pensant qu'elle aurait le bonheur de subir le martyre pour la gloire et la louange du Christ. « Puisque je dois, disait-elle, terminer ma course en cette ville, c'est que je suis appelée à la couronne du martyre. »

Elle alla donc trouver le roi Claude et lui dit : « Mon Seigneur Jésus-Christ, que je sers chastement d'esprit et de corps, a daigné me révéler qu'il faut que je retourne à Troyes, parce que c'est là que je dois recevoir la couronne du martyre. Ne cherche donc pas, ô roi, à me retenir ici ; car il pourrait t'en arriver mal. » Claude dit alors à Julie : « Tu vas partir ; et à qui me laisses-tu ? Il ne m'est pas avantageux que tu t'en ailles ; car mes ennemis viendraient, eux dont tu me délivrais toujours par tes prières, et ils me tueraient. J'aime mieux abandonner tout ce que j'ai et m'en aller avec toi. » Julie lui dit : « Abandonne tous tes biens et viens avec moi ; car j'ai confiance en mon Seigneur qu'il te rendra agréable à ses yeux et à ceux de son saint troupeau. » Claude, après cet entretien, quitta sa maison, sa femme, ses enfants, son or, son argent et ses immenses possessions, et partit avec la servante de Dieu , non comme un étranger, mais comme le familier des saints; non comme un barbare, mais comme un chrétien fidèle ; non comme un loup, mais comme une brebis du Christ. Il part avec la servante de Dieu, et ils s'empressent tous deux vers le territoire de Troyes. Or, lorsqu'ils entrèrent dans la ville, le feu de la persécution y était allumé.

Des personnes religieuses avaient été jetées en prison pour le nom du Seigneur Jésus-Christ. Julie ne négligeait rien pour se montrer publiquement à elles, afin d'être maltraitée par les soldats. Peu de temps après, elle fut prise et conduite

devant César. On la présenta ensuite au préfet Élidius, qui lui dit : « Tu adores le Christ, que tu dis avoir pour époux ? » Julie répondit : « Je confesse le Christ, mon Seigneur, et je n'adore point les démons immondes. » Le préfet dit alors aux soldats : « Allez la suspendre aux poulies, et mettez sur son dos des charbons ardents. » La bienheureuse Julie ayant été ainsi suspendue, les yeux des bourreaux furent aveuglés, et ils criaient, disant : « Secours-nous, Julie. » Ceux qui la frappaient ayant aussi perdu la vue, on en fit venir d'autres armés de nerfs de bœuf; mais ils ne purent l'atteindre. Le très-impie Aurélien, témoin de cela, voyant que cette vierge très-sainte persévérait dans ses premiers sentiments, lui dit : « Sacrifie aux dieux, ou bien aujourd'hui même tu périras par le glaive, sois-en sûre. » La bienheureuse Julie répondit : « Je suis prête à mourir pour le nom de mon Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné m'appeler, afin que, après le combat, je reçoive la couronne de vie. » L'empereur ordonna par sentence qu'elle fût décapitée.

Claude, ayant appris ce qui était arrivé à la servante de Dieu, se présenta devant l'empereur et lui dit : « Ordonne aussi de me faire mourir avec elle ; car je suis son disciple. » L'empereur lui demanda qui il était. Il répondit : « Je suis le roi Claude, qui l'avais emmenée en captivité, lorsque je combattais contre les Romains; et, par son entremise, Dieu m'a comblé de biens. Je l'ai gardée avec respect durant vingt-huit ans ; mais Dieu lui étant apparu une nuit en songe pour l'avertir qu'elle allait recevoir la couronne du martyre, elle m'a dit : « Ne me retiens pas plus longtemps, mon seigneur; mais rends-moi la liberté, afin que j'aille en la ville de Troyes, où le Seigneur doit me donner la couronne. » Je lui ai répondu : « Tu ne t'en iras point, si je ne vais avec toi. » Et la sainte m'a dit : « Abandonne tes biens, donne-les aux pauvres, puis viens avec moi, afin de recevoir aussi la couronne de la vie éternelle. » J'ai donc quitté tout pour le nom de mon

Seigneur Jésus-Christ, et je suis venu jusqu'ici avec elle. » L'empereur Aurélien lui dit : « Tu n'es pas chrétien ; comment peux-tu mourir pour le nom du Christ ? » Le roi Claude répondit : « Je crois que, si je répands mon sang pour le nom du Seigneur Jésus-Christ, je serai vraiment chrétien ; et les mérites de la bienheureuse Julie, sa martyre, m'obtiendront que je ne sois pas étranger en la présence de sa souveraine divinité. » L'empereur Aurélien, après ce discours, rendit une sentence qui le condamnait à périr par le glaive, hors des murs de la ville de Troyes, où la glorieuse vierge Julie eut le bonheur de recevoir la palme du martyre, le douze des calendes d'août.

L'empereur étant retourné au prétoire, on lui présenta vingt autres personnes, dont voici les noms : Justa, Jocunda, Ternus, Antoine, Hérénus, Théodore, Dionysius, Apollonius, Appamia, Pionicus, Custion, Papyras, Saturius et leurs compagnons, dont les noms sont écrits dans le livre du Christ et de l'Agneau. Ils consommèrent pareillement en paix leur martyre, et furent ensevelis dans le même lieu où la vierge Julie fut martyrisée et inhumée. Ils reçurent donc la couronne de vie de Notre-Seigneur Jésus Christ pour la confession de son nom ; car il a daigné lui-même leur donner la vie éternelle. A lui appartiennent l'honneur et la gloire, la force et l'empire éternel, la louange et la puissance, avec Dieu le Père et le Saint-Esprit vivificateur, dans les siècles des siècles. Amen.

LIX

LES ACTES DE SAINT PRISQUE ET DE SES COMPAGNONS.

(L'an de Jésus-Christ 274.)

Ces Actes appartiennent au recueil des Bollandistes.

Sous le règne de l'empereur Aurélien, alors que le culte des idoles allait s'affaiblissant, tandis que les dogmes de la religion chrétienne se répandaient et s'affermissaient de plus en plus, la fureur des persécuteurs en devint si acharnée, que les empereurs, ne se fiant plus aux satellites de leurs crimes, se mirent à parcourir eux-mêmes chaque province, dont ils sondaient les réduits les plus cachés. En ce même temps, en effet, l'empereur Aurélien, homme très-cruel, quitta la ville de Rome pour se rendre dans le pays des Gaules. En arrivant dans la ville de Sens, il donna l'ordre aux compagnons de sa férocité de se disséminer par toute la Gaule pour rechercher les chrétiens. Les satellites, ayant donc pris congé du cruel empereur, se mirent à parcourir les villes et les bourgades, et à explorer même les plus épaisses forêts ; et afin que chacun d'eux pût jouir du fruit de ses crimes, ils se partagèrent les bourgs qu'ils soumettaient à leurs perquisitions. Or, il arriva que la cité d'Auxerre échut en partage au très-impie Alexandre, protecteur ou garde du corps. On appelait ainsi celui dont l'office était de garder la personne de l'empereur, dans la crainte qu'il ne fût subitement attaqué ou blessé en quelque manière que ce fût. Un grand nombre de chrétiens de différents endroits, suivant le précepte du Seigneur, par lequel il dit : « Lorsqu'on vous persécutera en une ville, fuyez dans une autre, » abandonnant leurs propres demeures, s'étaient refugiés sur

le territoire d'Auxerre, parce que, à cette époque, il était en grande partie couvert d'épaisses forêts. Ce qui n'échappa pas à la vigilance d'Alexandre. Il se mit donc à la recherche des chrétiens, se montrant partout avec un visage terrible et comme écumant de rage, semblable à un sanglier furieux qui fuit la poursuite des chasseurs, et il se disposait à sévir contre les saints martyrs de Dieu.

Lorsqu'il fut arrivé au lieu nommé Cociacus, il y trouva un chrétien nommé Prisque, qui chantait des psaumes avec une multitude de personnes de la même religion. Prisque était de la plus haute noblesse : il était venu en ce lieu du territoire de Besançon, et y avait le commandement de plusieurs cohortes. Alexandre, se jetant avec une féroce impétuosité sur l'assemblée des chrétiens, leur dit : « Pour quelle sédition êtes-vous venus vous attrouper en ce lieu ? Quelle est votre religion ? A quoi bon différer de le déclarer ? » La sainte assemblée répondit : « Ce n'est point la sédition qui nous a amenés en ce lieu, mais la très-vénérable religion : car dans nos réunions, nous offrons au Christ les libations de nos prières, lui qui par son sang nous a réunis, de dispersés que nous étions. » Alexandre leur dit : « Et d'où vous vient une telle et si insolente audace, que, même en présence des envoyés impériaux, vous confessez que vous êtes chrétiens ? » Ces saints hommes lui répondirent : « Celui-là nous fortifie par la miséricorde de sa grâce, qui donne les secours de la vie à vos empereurs et à vos rois. » Alexandre : « Donc vous appartenez à notre culte ; car les empereurs et les rois, et nous-mêmes leurs sujets, ne sommes vivifiés par nul autre que par Jupiter, le créateur et le souverain des cieux. » Les chrétiens : « Tu te trompes, malheureux, qui prétends qu'un homme ivrogne et luxurieux puisse donner la vie. N'est-ce pas ce Jupiter, l'incestueux de sa propre sœur, qui, pour assouvir sa lubricité, revêtait diverses formes d'animaux ? » Alexandre, outré de colère, s'écria : « Comment, vous gens exécrables, séduits par les mensonges de je ne sais

quel crucifié, vous blasphémez le grand Jupiter, le conservateur du monde entier ? » La sainte assemblée répondit : « Tu prétends qu'il est le conservateur de l'univers, celui qui, par un motif des plus honteux, pénètre à travers le toit d'autrui sous la forme d'une pluie ? » Alexandre leur dit : « J'en jure par le salut de l'empereur, vous êtes tous des sacriléges, et vous méritez, en sortant d'ici, d'être livrés aux plus cruels tourments. » Ces saints hommes répondirent : « Qui, de nous ou de toi, profère le sacrilége d'une bouche exécrable? Est-ce nous, qui confessons le vrai Dieu, créateur des choses visibles et invisibles; ou toi, qui affirmes que le détestable Jupiter est dieu? » Alexandre leur dit : « Assez longtemps vous avez abusé de ma patience : maintenant donc, reconnaissez en offrant des libations que Jupiter est le dieu tout-puissant; sinon, les ordres de l'empereur vont à l'instant vous faire périr. » Ils répondirent tous unanimement : « Fais ce qui t'est commandé ; quant à nous, nous n'abandonnons point le Créateur pour servir la créature ; car c'est un crime. »

L'impie Alexandre, entendant cette réponse, dit à Prisque : « Es-tu du même avis ? » Prisque lui répondit : « Dis à tes satellites de sortir un instant d'ici ; et, après que j'aurai délibéré avec ces frères, je m'empresserai de te donner réponse. » Ce qu'il disait, non point parce qu'il craignait les tourments, mais afin de consoler les frères, de les fortifier, et de les animer à une plus ferme constance dans les tribulations. Alexandre donc, trompé par un vain espoir, ordonna aux satellites impériaux de se retirer, dans la persuasion que Prisque, qui était le chef et le maître de cette sainte multitude, chercherait une heureuse issue à cette affaire, et finirait par consentir à sacrifier. Tous étant donc sortis, Prisque dit aux frères : « Voici, mes frères, voici Notre-Seigneur Jésus-Christ portant l'étendard de sa croix et se tenant au milieu de nous ; il nous dit : « Qui me sert me suive. » Après qu'il eut ainsi parlé, tous s'écrièrent d'une voix unanime :

« O père, nous embrassons ton salutaire conseil, et nous désirons ardemment que la volonté de Dieu s'accomplisse en nous. » Alexandre entra brusquement et avec grand bruit, et fit entourer la multitude des saints par une troupe de soldats qui, par leur visage, leur langage et leurs épées menaçantes, offraient un aspect effrayant. Alexandre ayant demandé à Prisque ce qu'il avait résolu, et ce qu'il était décidé à faire pour sauver sa vie, le martyr répondit : « Pourquoi t'arrêter plus longtemps par des paroles ? De même que nous adorons un seul Dieu, ainsi nous nous sentons tous pressés de mourir pour lui. » Alexandre alors ordonna de punir Prisque par le glaive ; et après avoir porté la même sentence contre tous les autres, il ordonna de jeter le corps de Prisque dans un puits.

L'un des frères qui survécut, nommé Cottus, enleva furtivement la tête du martyr et gagna les lieux écartés de la forêt. Les persécuteurs, s'en étant aperçus, fouillèrent tous les réduits des alentours, et, à près de trente stades de là, ils découvrirent le fugitif avec la tête de Prisque, sur le bord de la route de Vésocisius, non loin de la ville d'Auxerre, et là ils le décapitèrent. C'est en ce lieu que les chrétiens ensevelirent avec allégresse le bienheureux Cottus et la tête de Prisque. Pour les saints martyrs qui furent mis à mort le même jour avec lui, les chrétiens s'emparèrent secrètement de leurs corps et les inhumèrent dans une citerne située à peu de distance du puits dans lequel on avait jeté son corps.

LX

LES ACTES DE SAINT PATROCLE.

(L'an de Jésus-Christ 274.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Sous l'empire d'Aurélien, il s'éleva une si violente persécution, qu'on livra aux supplices presque tous ceux qui paraissaient être chrétiens. On recherchait ceux qui professaient la loi de Jésus-Christ, et quand on en découvrait, on les mettait à mort par divers genres de supplices. Et c'est ainsi qu'un grand nombre passèrent de ce monde au royaume céleste avec la couronne du martyre.

Il y avait alors dans la ville de Troyes un homme de très-noble extraction, nommé Patrocle. Il avait établi sa demeure à deux cents pas de la ville, dans un lieu que lui avaient laissé ses parents, avec de nombreuses constructions. C'était un homme d'une grande prudence et fort instruit dans les lettres humaines. Comme il aimait la loi chrétienne, il servait le Dieu du ciel jour et nuit avec une grande piété, fléchissant les genoux dans la prière à toutes les heures, et ne prenant sa réfection quotidienne qu'à la douzième heure du jour ; et avant de se mettre à table, il rendait grâces à Dieu par beaucoup de prières et de supplications. Tous les biens qu'il avait reçus de ses parents, il les distribuait aux veuves et aux orphelins ; car il aimait le Christ de tout son cœur : et ses nombreuses largesses le faisaient regarder par tous les chrétiens comme l'économe céleste. C'est ainsi que ce saint homme menait constamment une vie admirable dans le service de Dieu, dans la prière et dans le jeûne, s'enrichissant des trésors du ciel, selon ce qui est écrit dans les livres

du saint Évangile, où le Seigneur lui-même dit : « Tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi. » Le saint homme Patrocle persévérait donc dans la crainte de Dieu et dans la prière ; il mettait en fuite les démons, et le Seigneur opérait par lui grand nombre de miracles. Aussi tous le respectaient comme un homme juste et un digne serviteur de Dieu. Son maintien respirait la piété, et son visage était plein de charmes.

Aurélien, ce très-impie persécuteur des chrétiens, ayant quitté le territoire de la noble ville de Sens, se rendit à Troyes. Ayant ouï parler des actions du bienheureux Patrocle, il prit sur sa personne de secrètes informations ; puis, l'ayant fait venir, il lui dit : « J'apprends qu'en telle et telle circonstance tu agis par une ignorance grossière ; on dit même que par une religion vaine tu honores et adores un homme qui jadis a reçu des soufflets. » Patrocle ne fit aucune réponse à ces paroles insensées. Aurélien lui dit : « Quel est ton nom ? » Il répondit : « On m'appelle Patrocle. » Aurélien : « Quelle est ta religion ? quel Dieu adores-tu ? » Patrocle : « J'adore le Dieu vivant et véritable, qui habite dans les cieux, qui voit les choses les plus humbles, et qui sait tout ce qui doit arriver. » Aurélien : « Quitte cette folie, et adore nos dieux ; si tu sers nos divinités, elles sont en état de te procurer des honneurs, des richesses et un grand nom. » Patrocle : « Moi je ne connais d'autre Dieu que l'unique et vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment ; c'est lui qui a fait les choses visibles et les invisibles. » Aurélien : « Prouve-nous que ce que tu dis est véritable. » Patrocle : « Tout ce que j'avance est vrai et facile à démontrer ; mais je sais que le mensonge déteste la vérité. » Aurélien : « Je te livrerai aux flammes, si tu ne sacrifies aux dieux. » Patrocle : « J'offre un sacrifice de louanges, et je m'immole moi-même comme une victime vivante à Dieu, qui a daigné m'appeler au martyre pour la gloire de son nom. »

Aurélien, transporté de fureur contre la loi des chrétiens,

dit alors : « Mettez-lui les entraves aux pieds et des chaînes embrasées aux mains, et frappez-le sur le dos avec des bâtons ; enfermez-le dans une prison isolée, en attendant que j'examine de quelle manière il doit périr. » Et c'est ainsi que le saint homme, cet élu de Dieu, fut livré enchaîné à Élégius, l'un des ministres qui étaient présents, afin qu'il l'eût sous sa garde jusqu'au troisième jour. Le bienheureux Patrocle, durant les trois jours qu'il passa en prison, priait le Seigneur et disait : « Que votre miséricorde, Seigneur, daigne me consoler, selon la parole que vous en avez donnée à votre serviteur. » Et encore : « Je me réjouirai, je tressaillerai d'allégresse dans votre miséricorde, Seigneur, parce que vous avez regardé ma bassesse. »

Le troisième jour étant venu, on produisit en public le bienheureux Patrocle, et le juge lui dit : « Viens, contempteur de nos divinités, délivre-toi toi-même en sacrifiant aux dieux. » Patrocle répondit : « Le Seigneur délivrera les âmes de ses serviteurs, et tous ceux qui espèrent en lui ne pécheront point. Cependant je puis te faire quelque largesse de mon trésor, si tu veux la recevoir : car tu es pauvre. » Aurélien : « Comment oses-tu m'appeler pauvre, moi qui possède tant de richesses ? » Patrocle : « Tu possèdes effectivement des richesses terrestres ; mais tu es pauvre en la foi du Seigneur Jésus-Christ, laquelle tu n'as pas voulu recevoir. C'est pourquoi il te damnera avec ton père le diable. » Aurélien : « Tu ne cesses de me dire tant d'injures, que je ne puis désormais te faire grâce. » Patrocle : « Dieu aura pitié de moi, lui que je sers dès ma jeunesse ; car nous avons en abomination ton culte vain et superstitieux, et la gloire temporelle si caduque et si funeste. Mais malheur à toi, lorsque tu arriveras en ce lieu où le diable est tourmenté ! Tu verras alors quels supplices sans fin te sont réservés. » Aurélien : « Je n'ai jamais entendu rien de semblable ; ce que je sais, c'est que tu es entre mes mains. » Patrocle : « Tu peux tourmenter mon corps tant que tu voudras ; néanmoins

il n'est pas en ton pouvoir de déchirer mon âme ; car Dieu seul, qui l'a placée dans mon corps, a puissance sur elle, selon que dit le Seigneur lui-même : « Ne craignez point « ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent rien faire de « plus ; craignez plutôt celui qui, après la mort du corps, « peut envoyer l'âme dans l'enfer. » Aurélien : « N'ont-ils pas ce pouvoir nos dieux qui ont rendu tant de vrais oracles, et qui t'ont jusqu'ici permis de vivre ? » Patrocle : « Qui sont-ils, vos dieux ? » Aurélien : « C'est d'abord le très-excellent Apollon, ce dieu véritable ; c'est Jupiter, le plus grand des dieux ; c'est Diane, la mère des dieux, de ces dieux qui révèlent la vérité aux hommes. » Patrocle : « Cet Apollon que tu prétends être un dieu, nous avons appris de nos anciens qu'il paissait les troupeaux du roi Admète, et que ce Jupiter que tu adores, est mort d'un catarrhe ou d'un flux de ventre. Je sais, de plus, que c'était un homme dépravé, très-méchant, adultère, rapace, inventeur de toutes sortes de maux, qui semait le scandale parmi ses voisins et la discorde parmi ses proches, et qui aimait à dépouiller les pauvres. Partout où il allait demeurer, aussitôt on voyait naître des séditions et les homicides se multiplier. Aussi a-t-il péri par une mort des plus honteuses, et la terre ne l'a point reçu dans son sein. Quant à Diane, que tu appelles la mère des dieux, qui ne sait que c'est le démon du midi ? O incrédulité des hommes, qui honorent de vaines idoles, qui adorent sans utilité ce qu'ils ignorent, ainsi qu'il est écrit : « Qu'ils leur deviennent semblables ceux qui les fabri- « quent, et tous ceux qui se confient en elles. » Aurélien : « J'ai fait preuve d'une grande patience en écoutant des discours aussi audacieux. Mais je te répète que si tu n'adores Apollon, Jupiter et la mère des dieux, aujourd'hui même je te ferai périr par divers supplices. » Patrocle : « Tu ressembles à ce larron à qui on peut abandonner un cadavre dont il aura ôté la vie, mais qui cependant ne peut manger ce corps. »

Après que Patrocle eut ainsi parlé, Aurélien, plein de fureur, s'écria : « Nous ordonnons que Patrocle, cet homme aussi nuisible que détestable, qui nous a insulté et qui a injurié nos dieux, soit frappé du glaive, afin qu'il ne tienne plus de propos insensés. Conduisez-le au bord des eaux, et là décapitez-le, et que son corps ne soit pas mis en terre. » Cet homme bienheureux fut donc livré aux bourreaux et conduit sur les rives de la Seine. Lorsqu'il y fut arrivé, il pria en ces termes : « Seigneur Jésus-Christ, ne souffrez pas que mon corps repose en ce lieu plein d'eau ; mais donnez victoire à votre nom, afin qu'il soit glorifié dans toutes les nations, de peur qu'ils ne viennent à dire : « Où est leur Dieu ? » Exaucez, Seigneur, ma prière, comme vous avez exaucé Moïse et Aaron avec votre peuple, en ouvrant la mer devant eux, et en les y faisant passer à pied sec. De même aussi, Seigneur, permettez que je passe ce fleuve, ainsi qu'il est écrit : « Arra-
« chez-moi de la boue, afin que je n'y reste pas enfoncé, et
« délivrez-moi de ceux qui me persécutent. »

Après qu'il eut ainsi prié, les yeux de ceux qui le tenaient furent obscurcis, et le saint, étant entré dans le fleuve, passa sur la rive opposée, l'eau lui venant à peine jusqu'aux genoux. Or, à cette époque, la rivière était débordée. Le bienheureux Patrocle, étant sorti de l'eau, se rendit à un lieu sec, qui est le mont des Idoles, et il disait : « Le Seigneur garde les âmes de ses serviteurs, et il les délivrera de la main du pécheur. » Ceux qui l'avaient amené redoutaient la colère de César ; cependant ils disaient : « Il est grand ce Dieu qu'il adore, et qui l'a ainsi délivré ! » D'autres disaient : « Non, tout ceci n'est qu'un fantôme. » Après qu'ils eurent ainsi parlé quelques moments, il s'éleva entre eux une vive contestation. Comme ils se disputaient ainsi, survint une femme turbulente, qui était païenne ; elle leur dit : « Cet homme que vous cherchez, je viens de le voir sur la montagne, de l'autre côté de la rivière, le visage prosterné contre terre et adorant son Dieu. » Les bourreaux l'ayant aperçu, disposés comme

ils étaient à répandre le sang du juste et de l'innocent, se rendirent en toute hâte auprès de lui. Et l'ayant trouvé absorbé dans sa prière, l'un d'eux, qui était l'intendant des supplices, s'avança vers lui et lui dit : « Tu es vraiment coupable, puisque tu t'es enfui. Mais maintenant te voilà entre nos mains, et tu ne nous échapperas plus, jusqu'à ce que tu sois mort, ou que tu aies sacrifié à nos dieux. » Patrocle répondit : « Je n'adore point des démons impurs, je ne reconnais qu'un seul vrai Dieu. » Les bourreaux lui dirent : « Eh bien ! ton Dieu, quel est-il ? où est-il, ton créateur ? » Patrocle répondit : « O gens superstitieux ! qui pourrait raconter ce qu'est Dieu, lui qui a tout fait, soit dans les cieux, soit sur la terre ? Ensuite il envoya son Fils, Jésus-Christ, qui a répandu son sang pour nous, afin de nous racheter de la mort ; qui, ayant été enseveli après sa mort, ressuscita le troisième jour d'entre les morts, monta ensuite glorieusement au ciel, et envoya son Esprit-Saint, dont il a rempli le monde. C'est en lui qu'il faut croire. Mais ceux en qui vous croyez par une erreur immonde et un vain amour, je sais que ce sont des démons, qui seront dispersés, comme dit le prophète : « En ce jour-là, lorsque viendra le feu qui sondera les consciences, malheur au vain culte des démons et à ses œuvres ; car il est écrit : Quiconque sacrifiera aux démons, « sera plongé avec eux dans un feu éternel. »

Après ce discours du bienheureux Patrocle, Élégius, ne se possédant plus de fureur, s'écria : « Serrez-lui fortement les pieds avec des liens et les mains avec des chaînes, puis frappez-le du glaive, puisqu'il a osé injurier nos dieux. » Patrocle, fléchissant alors les genoux, fut renversé à terre par un des bourreaux ; et pendant qu'on le frappait du glaive, il dit : « Je remets, Seigneur, mon esprit et mon âme entre vos mains ; car je sais que c'est pour votre nom que j'endure ces peines. » Les bourreaux jetèrent au loin sa tête toute sanglante, et laissèrent là le corps ; puis, après cette exécution, ils retournèrent vers César. Le martyre du saint arriva le douze des

calendes de février, un vendredi, le jour même de la Parascève.

Deux vieillards qui demandaient l'aumône, ayant appris ce qui s'était passé, emportèrent le corps du martyr avec crainte et tremblement, et le gardèrent jusqu'au soir. Eusèbe, qui était archiprêtre en ce même lieu, et le diacre Libère, vinrent la nuit suivante avec des linceuls, dont ils enveloppèrent le corps, et l'ensevelirent avec un luminaire médiocre, de peur dela foule des gentils. Ils veillèrent auprès du saint corps avec les deux vieillards, et disaient : « O Seigneur, que la mort de vos saints est précieuse en votre présence ! » Et le Seigneur lui-même a dit : « Bienheureux sont « ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le « royaume des cieux est à eux. » David aussi a dit : « Réjouissez-vous, justes, dans le Seigneur, et tressaillez d'allégresse. » Et encore : « Le juste se réjouira dans le Seigneur, et il espérera en lui. »

Quelque temps après, la persécution s'étant apaisée, Eusèbe, qui avait mis le corps du saint dans le sépulcre, fit construire au-dessus un petit édifice, selon que ses facultés le lui permirent, et quand arriva le moment auquel doit succomber l'humaine fragilité, il demanda d'être enterré près du lieu où l'on avait versé le sang du bienheureux Patrocle, martyr du Seigneur Jésus-Christ, qui règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen.

LXI

LES ACTES DES SAINTS TROPHIME, SABBATIUS ET DORYMÉDON.

(L'an de Jésus-Christ 276.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Sous l'empire de Probus, on publia dans tout l'univers un édit dont le texte portait :

« L'empereur Probus Auguste, revêtu de la puissance tribunitienne, aux préfets et aux conseils des provinces, et à tous ceux qui les présentes verront, salut.

« Comme, grâce à nous et aux dieux, vous jouissez d'une grande paix fortement assurée, obéissez à ce que nous vous mandons, et déployez votre zèle contre la religion des chrétiens, en sorte que vous les contraigniez de sacrifier aux dieux. S'ils se soumettent à nos ordres, mettez en liberté ceux qui sacrifieront. Quant à ceux qui refuseraient d'obéir, notre Divinité ordonne que vous les fassiez périr, après les avoir tourmentés par divers supplices. Portez-vous bien. »

Lorsque les préfets des provinces eurent reçu ce mandat impérial, ils abandonnèrent le soin des affaires publiques, pour ne plus s'appliquer qu'à poursuivre les chrétiens.

Cette grande persécution s'étant donc levée sur l'univers entier, et un grand nombre de chrétiens ayant été privés de la vie pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, on vint à célébrer la naissance d'Apollon, à Antioche de Pisidie. Deux chrétiens, Throphime et Sabbatius, qui venaient d'un pays étranger, en entrant dans la ville, aperçurent une grande fumée qui s'en élevait, et en même temps ils entendirent le son de divers instruments de musique, puis le murmure des

habitants qui couraient çà et là, tandis que d'autres louaient leurs dieux d'une autre manière. Le bienheureux Trophime, étant ainsi témoin des erreurs dont Satan enveloppait ces populations, versa des larmes et s'écria en gémissant : « O Dieu des siècles! ô Dieu des anges! ô Père de votre Fils bien-aimé Jésus-Christ! préservez vos serviteurs de toute erreur. »

Comme il parlait encore, ils se virent entourés par une foule d'adorateurs des faux dieux, qui se saisirent de leurs personnes, et les conduisirent jusqu'au prétoire du vicaire, en criant : « Juge intègre, monte sur ton tribunal pour juger ces sacriléges. » L'un des infidèles, nommé Sélénius, entra aussitôt chez le vicaire et lui rapporta les paroles des adorateurs des dieux. Le vicaire, ne pouvant récuser cette dénonciation, s'assit sur son tribunal et dit aux païens : « Quel grief avez-vous contre ces gens-là ? » Ils répondirent : « Comme nous étions occupés à chanter les louanges des dieux, ces sacriléges se sont mis à crier : « O Christ! préservez vos ser-« viteurs de toute erreur. » Quand nous avons entendu ces paroles, nous avons pris ces deux hommes pour les présenter devant ta Clémence. » Le vicaire Atticus Héliodore dit : « Séparez-les, et amenez-les-moi l'un après l'autre. » Lorsque Trophime eut été introduit, Athamas, valet du geôlier, dit : « Trophime est devant toi ; je te salue. » Le vicaire dit : « Quel est ton nom ? » Trophime répondit : « Mon nom selon la chair est Trophime. » Le vicaire : « Quelle est ta condition ? » Trophime : « Par le péché, je suis esclave ; mais par Jésus-Christ, je suis libre et de condition noble. » Le vicaire : « De quelle condition, de quelle religion es-tu, impie ? » Trophime : « Je suis chrétien de l'Église catholique. » Le vicaire : « As-tu lu les ordonnances de l'empereur ? » Trophime : « Oui, je les ai lues. » Le vicaire : « Fais donc ce qu'ordonnent nos souverains, et sacrifie aux dieux. » Trophime : « Il ne nous est pas permis d'obéir aux ordres d'hommes pécheurs et impies, parce que nous sommes chrétiens, serviteurs de Jésus-Christ, le grand empereur. »

Le vicaire dit alors : « Otez-lui son manteau, étendez-le par les quatre membres, et frappez-le avec des nerfs de bœuf. » Lorsqu'il fut ainsi attaché, le vicaire lui dit : « Pourquoi, homme obstiné, as-tu osé blasphémer nos monarques ? » Trophime répondit : « Je n'ai point blasphémé, j'ai dit la vérité : car qui ignore qu'ils sont très-impies, ceux qui ne connaissent pas le Dieu vivant ? » Le vicaire donna l'ordre de le frapper, et durant l'exécution, il lui dit : « Sacrifie, insensé ; tu vois comme ton sang coule à terre. » Trophime lui répondit : « Si mon sang est répandu pour le nom du Christ, mon âme ne tombera point dans les supplices éternels ; car il est écrit : « Il vous est avantageux qu'un de vos membres périsse, plu« tôt que de voir votre corps tout entier jeté dans le feu de « l'enfer. » Le vicaire dit alors : « Suspendez les coups. » Puis il dit au martyr : « Sacrifie, impie Trophime ; autrement, je vous envoie tous deux à Érinnius Dionysius, préfet de la Phrygie Salutaire, afin qu'il vous arrache la vie par les tourments. » Trophime lui répondit : « Envoie-nous au préfet, ou même, si tu veux, à l'empereur ; jamais nous ne renierons le nom de Dieu. » Le vicaire dit aux bourreaux : « Suspendez-le, et déchirez-lui fortement les côtés. » Quand il fut suspendu, le vicaire lui dit : « Vois-tu, vrai caméléon, vois-tu les bourreaux tout prêts à t'arracher les intestins ? Allons, consens à sacrifier, et tu seras délivré. » Trophime répondit : « Ne va pas croire, pauvre insensé, que tes menaces m'inspireront de l'épouvante ; je ne suis pas un enfant pour me laisser tromper par la gravité de tes paroles. » Le vicaire dit alors : « Déchirez-lui les côtés. » Durant ce supplice, le martyr ne faisait entendre d'autres paroles que celles-ci : « Christ, aidez-moi, qui suis votre serviteur. » Le vicaire dit aux bourreaux : « En le déchirant ainsi, dites-lui : « Où est-il, ton Christ ? » Trophime répondit : « Il est avec moi et m'assiste ; car jamais il n'abandonne ses serviteurs ; mais il vient à leur secours. » Le vicaire dit aux bourreaux : « Arrêtez. » Et ils cessèrent de le tourmenter. Puis il dit à

Trophime : « Veux-tu sacrifier, Trophime ? ou bien es-tu disposé à endurer d'autres tourments ? » Trophime lui répondit : « Je suis prêt non-seulement à être tourmenté, mais même à mourir pour le nom de mon Seigneur Jésus-Christ. » Le vicaire dit alors : « Reconduisez celui-ci en prison, mettez-le dans les ceps jusqu'au quatrième trou, et amenez-moi l'autre. »

Athamas, le valet du geôlier, dit au juge : « Voici Sabbatius ; je te salue. » Le vicaire dit au serviteur de Dieu : « Je ne te demande pas si tu es chrétien, je veux seulement savoir quelle est ta qualité. » Sabbatius répondit : « Ma qualité et ma noblesse, c'est le Christ, le roi des siècles. » Le vicaire dit : « Donnez-lui un soufflet, en lui disant : « Ne réponds pas une chose « pour une autre. » Sabbatius répondit : « Tu m'as interrogé sur ma qualité, et je t'ai fait connaître toute ma noblesse : pourquoi te fâches-tu ? » Le vicaire lui dit : « Avant qu'on te soumette à la punition et aux tourments, sacrifie aux dieux. » Sabbatius répondit : « Je suis prêt à mépriser la mort et à subir l'injustice des tourments pour le Christ. Si donc tu as envie de m'infliger des supplices, fais-moi tourmenter ; car j'ai horreur de tes dogmes exécrables. » Le geôlier Euschémon dit alors au vicaire : « Il répond ainsi, parce que tu l'épargnes, et qu'il méprise ton tribunal. » Le vicaire dit : « Suspendez-le à la potence. » Quand on eut exécuté ses ordres, il lui dit : « Consens à sacrifier en public, et tu n'auras rien à craindre des tourments. » Sabbatius répondit : « Fais ce que tu veux ; car j'espère de la bonté de mon Christ que, même après avoir été tourmenté, je remporterai la victoire sur toi et sur le diable, qui te suggère toutes ces choses. » Le vicaire dit : « Infligez-lui le supplice des ongles de fer. » Tandis qu'on le tourmentait, le vicaire lui dit : « Pourquoi pleures-tu, impie ? » Sabbatius répondit : « Ne crois pas, impudent que tu es, que je remplisse tes désirs en pleurant sur ma vie ; mais ce corps est de boue, et il en coule des larmes. » Après que les bourreaux eurent fini leur tâche et sillonné ses flancs,

le vicaire ordonna à d'autres de lui déchirer le ventre. Pendant ce supplice, le vicaire lui dit : « Que gagnes-tu, malheureux, à laisser tourmenter ainsi ta vie ? » Sabbatius répondit : « Si je suis affligé pour le nom du Christ, au jour suprême j'acquerrai le repos éternel. » Ce supplice dura si longtemps que les bourreaux n'en pouvaient plus de lassitude. Le vicaire, voyant qu'il ne gagnait rien, ordonna de le détacher ; puis il lui dit : « Celui que tu as confessé ne t'a été d'aucune utilité ; il n'est pas venu à ton secours. Viens donc et sacrifie. Mais ne pense pas que je te cède en rien. » Sabbatius ne pouvait répondre ; car ses forces étaient épuisées, son ventre et ses côtés étant en lambeaux. Le vicaire, voyant qu'il allait mourir, ordonna de le jeter dehors ; et pendant qu'on l'emportait, il rendit l'esprit, comme un innocent agneau. Le chef vint aussitôt annoncer au vicaire que Sabbatius était mort.

Le vicaire dit au chef : « Fais en sorte que le porte-clefs de la prison soit prêt pour conduire l'impie Trophime au préfet de la Phrygie Salutaire. » Et il fit en ces termes le rapport de la cause :

« Le vicaire au très-excellent préfet de la Phrygie Salutaire, salut.

« La souveraine et vénérable puissance des maîtres du monde a porté une loi pour tous ceux qui vivent sous le soleil ; elle ordonne que tous ceux qui sont de la religion des chrétiens sacrifient aux dieux ; sinon, qu'ils soient privés de la vie. Or, on m'a amené cet impie Trophime, que j'ai voulu contraindre à sacrifier. Comme il l'a refusé, je le transmets à ta juridiction, afin que, s'il veut de bon cœur obéir aux édits, il jouisse de la vie ; s'il le refuse encore, qu'il la perde. Porte-toi bien. »

Le lendemain, l'irénarque étant venu trouver le vicaire pour recevoir de sa main le rapport de la cause, celui-ci donna l'ordre qu'on mît aux pieds de Trophime des chaussures de fer garnies en dedans de pointes aiguës, et défendit

qu'on les lui ôtât jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant le préfet. L'irénarque et le porte-clefs vinrent donc prendre Trophime, et après qu'ils lui eurent mis cette chaussure aux pieds, ils s'acheminèrent vers la résidence du préfet. Mais la grâce du Christ se répandit sur son saint martyr Trophime, et avec une telle abondance, que tout le monde était stupéfait de le voir, non-seulement ne pas tomber en route, mais plutôt marcher avec vitesse, comme ne ressentant aucunement la douleur d'un tel supplice ; il devançait même les chevaux. Après trois jours de marche, ils arrivèrent à Synnade, ville de Phrygie, qui était la résidence du préfet.

Le jour suivant, le préfet siégeant sur son tribunal, l'irénarque lui présenta le rapport de la cause de la part du vicaire. Quand le préfet en eut pris connaissance, il ordonna qu'on lui amenât de suite Trophime. Démétrius, valet du geôlier, dit: « Trophime est présent : je te salue. » Le préfet Dionysius lui dit : « Est-ce toi qui t'appelles Trophime ? » Trophime répondit : « Oui, c'est moi, le serviteur de Dieu. » Le préfet Dionysius lui dit : « Tu sais, malheureux, qu'un grand nombre de personnes ont perdu la vie pour ce nom ; sacrifie donc, de crainte que les tourments ne te privent de la lumière du soleil. » Trophime lui répondit : « Je me mets peu en peine de ce que tu pourras dire ou faire, et je ne redoute ni tes tourments, ni la mort temporelle, revêtu que je suis de l'homme immortel. » Le préfet dit alors : « Suspendez-le par les quatre membres, et frappez-le durement avec des nerfs de bœuf, en lui disant : « Obéis aux ordres de l'empereur. » Trophime dit : « Moi j'ai pour empereur celui qui doit venir, dans une lumière éternelle, juger les vivants et les morts, et rendre à chacun selon ses œuvres. » Le préfet Dionysius dit aux bourreaux : « Suspendez vos coups. » Puis il dit à Trophime : « Approche, misérable, et sacrifie, si tu veux être délivré de supplices multipliés et de la plus grande des peines. » Trophime : « Je ne crains point tes tourments ; car ces supplices temporaires me sont fort utiles, en ce que, par ce

moyen, j'avance davantage dans la crainte du vrai Dieu ; mais toi, ils te feront condamner à une peine éternelle. » Dionysius : « Apportez du vinaigre, mêlez-en avec de la moutarde, et faites entrer cette mixtion dans ses narines. » Trophime : « Ton vinaigre et ta moutarde sont pour moi sans force ; tes serviteurs se moquent de toi. » Dionysius : « Suspendez-le au poteau, et tourmentez-le avec force, lui déchirant les flancs. » Quand il fut ainsi suspendu, le préfet lui dit : « Jusques à quand te laisseras-tu tourmenter, pauvre homme ? Avoue donc que tu te rends aux empereurs, et tu t'épargneras les tourments qui t'attendent. » Trophime : « Je ne tourmente point mon âme, mais je la conserve, comme il est écrit : « Nombreuses sont les tribulations des justes. » Si donc nous sommes affligés ici-bas, nous obtiendrons pour héritage des biens éternels ; car il est fidèle celui qui a promis de nous donner ce que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme compris, savoir ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » Dionysius : « Quels sont ces biens que votre Dieu a préparés ? » Trophime : « Un repos absolu, une santé parfaite, les délices du paradis, la couronne de la vie éternelle, un vêtement qui ne se flétrit jamais, des parures brillantes, une lumière pure, des trônes de gloire et le royaume des cieux. Voilà les biens que notre Dieu nous promet. » Dionysius : « Sacrifie, et on te rendra la liberté ; car toutes ces fables ne te serviront de rien. Dis-moi, qui est monté au ciel et en est redescendu pour faire connaître ce qu'on y trouve ? » Trophime : « Les Écritures de notre Dieu nous le manifestent, et nous y croyons. D'où il suit que, devant le tribunal du Christ, je serais reconnu plus coupable que toi, si, abandonnant le Dieu vivant, j'adorais des pierres. »

Dionysius furieux dit : « Déchirez-lui les flancs, en lui disant : « Quitte ta folie. » Comme on le tourmentait, sans qu'il proférât une seule parole, le préfet Dionysius lui dit : « Ne sens-tu pas les tourments ? » Trophime lui répondit :

« Je les ressens comme tu les ressens toi-même assis sur ton tribunal. » Dionysius appela d'autres bourreaux et leur dit : « Déchirez-lui les jambes. » Trophime, levant les yeux au ciel, s'écria : « O vous, l'aide de ceux qui manquent de secours ! ô médecin des malades ! ô juge des pécheurs ! ô roi des chrétiens ! regardez du haut du ciel, et voyez ma faiblesse et la violence dont on use envers moi ; car c'est pour votre nom que je souffre tout cela. » Le préfet dit aux bourreaux : « Apportez du vinaigre et du sel royal, et frottez-lui-en les côtés. » Trophime lui dit : « J'en atteste le Christ, le Fils de Dieu, ni mon âme ni ma chair ne sentent tes tourments. Si tu peux en inventer d'autres encore, invente-les ; car j'ai confiance au Père de mon Christ que, bien que tourmenté par les supplices, je te vaincrai, toi et ton père Satan, qui te suggère tout ce que tu fais contre nous. » Le préfet Dionysius lui répondit : « Je vais imaginer d'autres tourments plus cruels encore que ceux que ton corps a endurés. » Trophime : « Invente, recherche tout ce que tu voudras : je m'attends à tout ; car le Christ me fortifie. » Le préfet : « Apportez des torches allumées, et brûlez-lui-en les côtés. » Trophime : « Je suis en parfait repos, et malgré tous tes supplices, tu seras vaincu par moi au nom du Christ. » Et il ajouta : « Béni soit Dieu, qui nous a appelés à cette faveur, de confesser son nom devant les hommes. » Le préfet : « Détachez-le du poteau, et reconduisez-le en prison, où vous lui mettrez les ceps aux pieds jusqu'au quatrième trou, en attendant qu'on lui prépare des tourments plus âpres.

Quand on eut reconduit le bienheureux Trophime dans la prison, Dorymédon, le chef des sénateurs, homme pieux et craignant Dieu, y entra après lui, et le consolait au milieu de ses douleurs, lui promettant de prendre bon soin de lui, en sorte que le bienheureux Trophime tressaillait d'aise en voyant la sollicitude de ce personnage.

Quelques jours s'étant écoulés, on célébra, dans la ville de Synnade, la naissance de Castor et de Pollux, et le préfet

envoya un messager au sénat en ces termes : « Venez sacrifier avec moi, selon les ordres de l'empereur. » Les sénateurs se rendirent tous au prétoire du préfet, qui leur dit : « Où est Dorymédon, le président du sénat ? » Ils répondirent qu'ils ne l'avaient pas vu ce jour-là. Le préfet fit venir un courrier et lui dit : « Va dire à Dorymédon, administrateur de la république, qu'il vienne sacrifier avec nous, conformément aux édits de nos monarques. « Le courrier, ayant trouvé Dorymédon, lui rapporta les paroles du préfet. Dorymédon lui répondit : « Va dire au préfet : « Voici ce que dit Dorymédon : « Je suis chrétien, sénateur de la cité du Christ, laquelle est « décorée de tout ce qu'il y a de plus grand en noblesse et en « dignité. Je ne puis donc abandonner le président de ce « senat, pour obéir à des ordres humains ; car il n'est ni « juste ni saint de quitter le Dieu vivant pour adorer des « démons morts. » Le courrier ayant rapporté ces paroles au préfet, celui-ci, tout en colère, envoya des gardes avec ordre de lui amener en toute hâte Dorymédon.

Dès qu'il fut en sa présence, le préfet lui dit : « Quel prétexte avais-tu donc pour ne pas venir, quand je t'ai fait appeler deux fois ? » Dorymédon lui répondit : « Comme tu m'envoyais une invitation impie, c'est pour cela que je ne suis pas venu. » Dionysius : « C'est donc une impiété d'adorer les dieux ? » Dorymédon : « C'est non-seulement une impiété et un péché, c'est encore la mort éternelle, d'abandonner le Dieu vivant pour adorer les œuvres des hommes, ainsi qu'il est écrit : « Toutes les idoles des nations, d'or ou d'argent, sont « des œuvres de main d'homme. Elles ont une bouche, et « ne parlent point ; des yeux, et ne voient point ; des oreilles, « et n'entendent point ; des narines, et ne flairent point ; des « mains, et ne palpent point ; des pieds, et ne marchent point : « jamais un cri n'est sorti de leur gosier. Qu'ils leur deviennent « semblables, ceux qui les fabriquent, et ceux qui mettent en « elles leur confiance. « Dionysius : » Tenez-le sous bonne garde jusqu'au jour suivant, afin que je puisse savoir quel

mauvais prétexte il peut avoir eu d'en agir ainsi. » Le préfet offrit donc ce jour-là des sacrifices aux démons. Dès le lendemain il siégea sur son tribunal, et ayant réuni les sénateurs, il leur dit : « Allez de ce pas exhorter Dorymédon ; car il est encore jeune. » Ils se rendirent donc auprès de lui et lui dirent : « De quelle fureur les dieux t'ont-ils enivré pour que tu fasses une chose aussi absurde ? Nous t'en conjurons par les dieux, ne fais pas cet outrage à la dignité sénatoriale ; va plutôt, et de bon cœur, offrir le sacrifice, de peur que, si tu refusais de le faire, nous ne devenions la risée des autres villes. » Dorymédon leur répondit : « Retirez-vous de moi, conseillers de ténèbres, héritiers du feu éternel. Si vous connaissiez le vrai Dieu , j'écouterais volontiers vos exhortations au bien. Par la couronne du Christ, je ne puis plus vous supporter ; sachez bien que je ne redoute nullement les outrages des hommes, et que je ne sacrifierai point aux démons. » Les sénateurs se retirèrent, et allèrent faire part au préfet de ce qui s'était passé. A cette nouvelle, Dionysius dit à l'un de ses officiers : « Apportez-moi le livre du sénat de Synnade. » Et quand il l'eut entre les mains, il dit : « L'impie Dorymédon est déchu de la dignité sénatoriale : c'est justice ; car nos monarques l'avaient honoré de cette haute puissance ; mais lui, il a orgueilleusement méprisé ceux qui lui avaient conféré la noblesse. Dites maintenant à un valet du geôlier de l'introduire comme un simple plébéien. »

Le valet Démétrius dit : « Dorymédon est présent : je te salue. » Le préfet Dionysius dit à Dorymédon : « Indigne, impie que tu es, quel dessein as-tu donc roulé hier dans ton esprit, pour refuser opiniâtrément d'obéir aux édits de l'empereur ? » Dorymédon lui répondit : « Tu as raison de m'appeler indigne, puisque je ne suis pas digne d'une telle dignité ; mais ma vraie dignité est dans les cieux. C'est pour cela que je me rendrais indigne du Christ, si je craignais tes menaces et sacrifiais aux démons. » Le préfet : « Frappez-le, en disant : « Ne réponds pas avec tant d'audace et d'arrogance. »

Dorymédon : « Mon audace, c'est le Christ, c'est pour lui que je réponds en toute liberté; car ce n'est pas moi qui parle, c'est l'Esprit-Saint qui parle en moi. » Le préfet : « J'en jure par Esculape, si tu refuses, impie, d'exécuter mes ordres, je te ferai tourmenter et ensuite jeter aux bêtes, pour servir d'exemple à cette cité. » Dorymédon : « J'en atteste le Christ, le roi des siècles, tu ne gagneras rien à me tourmenter, et tes menaces ne me feront point fléchir ; car le Christ que je sers est mon soutien. » Le préfet : « Faites rougir les broches et appliquez-les sur ses flancs. » Dorymédon : « Christ Jésus, vous voyez leur folie, venez me secourir, afin que, durant mon supplice, ils reconnaissent tous que vous êtes seul Dieu et qu'il n'y en a point d'autre. » Dionysius : « Suspendez-le au poteau, et ne lui épargnez pas les tourments, afin que nous voyions si le Christ viendra à son secours. » Dorymédon : « Il m'a déjà secouru, et il me secourra jusqu'à la fin, pour te convaincre que tu es vain et que tu ne sers que la vanité. » Le préfet : « Déchirez-lui les côtés, en lui disant : « N'injurie pas ceux qui t'ont honoré. » Dorymédon : « Mon honneur, ma dignité, c'est le Christ que j'honore et honorerai jusqu'à la fin ; quant à cette dignité temporelle, elle me serait plus nuisible qu'utile. » Le préfet : « Déchirez-lui les flancs, en lui disant : « Ne parle pas tant. » Dorymédon : « J'en prends à témoin le Christ Fils de Dieu, tant que j'aurai un souffle, je ne tairai pas une parole que je pourrai opposer à ta fureur. » Dionysius : « Détachez-le du poteau et mettez-le sur des charbons ardents. » Dorymédon : « Je te l'ai déjà dit, je te le répète, tu n'obtiendras rien par les tourments ; car le Christ est assez puissant pour vaincre ta folie. » Le préfet : « Arrachez-lui la barbe et les cheveux, en lui disant : « Voilà ce que souffrent ceux qui outragent nos sou-« verains. » Dorymédon : « J'en atteste de nouveau le Christ, Fils de Dieu, le maître de la nature, quand tu me ferais subir des supplices encore plus atroces, je ne renierai point son nom, et je ne l'abandonnerai point jusqu'à la mort. »

Dionysius : « Conduisez-le en prison, afin que demain il combatte contre les bêtes, et que tous ceux qui sont de cette religion en conçoivent de la terreur. Maintenant amenez-moi l'autre qui m'a été adressé par le vicaire. »

Démétrius, le valet du geôlier, dit : « Trophime est présent : je te salue. » Le préfet dit au martyr : « Obéis, Trophime, et sacrifie, selon les ordres de nos souverains. » Trophime : « Je me suis mis en tête que, puisque je suis devenu chrétien, je dois sortir de cette misérable vie revêtu de ce caractère. » Le préfet : « Sache bien que, si tu ne sacrifies, tu seras livré en pâture aux bêtes avec Dorymédon ton confrère. » Trophime : « Tu auras beau nous livrer aux bêtes et même au feu, jamais nous ne renierons Dieu, ni nous ne ferons confusion à la grâce des chrétiens. Car enfin, supposé que par crainte ou par respect nous t'obéissions, quel bien en retirerions-nous ? Peut être pourrions-nous vivre encore un peu de temps, et nous livrer aux folies si vaines que tu prises tant ; mais après, nous serions livrés au feu de l'enfer. Par la croix du Christ, je ne crains pas : donc je ne veux ni sacrifier aux démons, ni abandonner le Dieu vivant. » Le préfet en colère dit : « Suspendez-le. » Après qu'il fut attaché, il lui dit encore : « Quel est le motif ou le prétexte qui t'empêche de sacrifier aux dieux ? Est-ce que nos dieux sont pires que ton Dieu à toi ? Ne sais-tu pas combien ils opèrent de choses merveilleuses, et combien d'autres ils annoncent ? » Trophime : « Ne te laisse pas aller à l'erreur. Tout ce que tu dis là, ce sont des fables et de pures inventions humaines. Personne ne connaît l'avenir que le vrai Dieu, comme il est écrit pour nous. Ces dieux que tu vantes, c'est tout simplement du limon recouvert d'airain, et ils n'ont jamais eu vie. » Dionysius : « Montre-moi vos Écritures, afin que nous les lisions, et que nous sachions qui est le vrai Dieu et quelle est sa puissance. » Trophime : « Ouvre ton cœur, et tu y trouveras les oracles de mon Seigneur. » Le préfet : « Déchirez-lui la plante des pieds en lui disant : « Fais ce que les

empereurs commandent, et ne t'amuse pas à des futilités. » Trophime: « C'est vous qui vous amusez à des futilités; car, en abandonnant Dieu qui existe sans commencement, et en adorant vos propres ouvrages, vous vous repaissez de pures vanités. Vous prenez du bois ou de la pierre, vous les sculptez et leur donnez une figure humaine, puis vous les adorez. Vos pensées sont comme la poussière, et votre manière d'agir plus infime que le bois. » Le préfet : « Détachez-le du poteau, et piquez-lui les yeux avec des pointes de fer rougies au feu. » Trophime : « Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il m'a fait la grâce d'avoir les yeux déchirés pour son nom. » Le préfet : « Qu'on le reconduise en prison. » Et sortant du tribunal, il retourna au prétoire, disant au chef: « Je veux voir une chasse demain; car il faut punir publiquement ces impies. »

Le jour suivant, dès qu'il fut levé, il se rendit à l'amphithéâtre, après avoir donné l'ordre d'y conduire les martyrs de Dieu. Lorsqu'il se fut assis au milieu de la foule du peuple, il fit entrer les saints dans l'arène. Après qu'on les y eut introduits, il signa leur impie sentence de mort. A peine était-elle lue, qu'on lâcha contre les martyrs un ours très-féroce, qui courut vers eux et se roula aux pieds de Dorymédon. Celui-ci prenant les oreilles de l'animal, le traînait çà et là, pour exciter sa rage et le forcer à lui ôter la vie. Mais l'ours, comme un innocent agneau, se laissa traîner sans faire aucune résistance. Le président, rouge de colère, ordonna d'amener une autre bête. On lâcha aussitôt une panthère très-féroce. Quand elle fut entrée dans l'arène, elle alla lécher les plaies de Trophime, puis elle retourna à sa loge, sans faire le moindre mal aux saints. Tout le peuple était étonné de ce qu'il voyait. Mais le préfet, ne se possédant plus de fureur, fit battre le président de l'amphithéâtre avec des nerfs de bœuf, et ordonna encore d'amener une autre bête. Le président, redoutant la colère du préfet, voulut faire amener un lion d'une férocité sans égale.

L'animal ne voulait pas sortir de sa loge, quoiqu'on l'appelât à plusieurs reprises. Il sortit enfin; mais, au lieu d'assaillir les saints, il saisit un gladiateur et le tua ; puis il rentra dans sa loge.

Le préfet, ne sachant plus que faire, transporté qu'il était d'une fureur diabolique, fit entrer dans l'arène deux bourreaux, qui tranchèrent la tête aux saints martyrs. Et c'est ainsi que ces deux bienheureux s'endormirent dans le Seigneur, dans la ville sacrée de Synnade, le XIV des calendes d'octobre ; c'est-à-dire le dix-huitième jour du mois de septembre, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit gloire, empire, honneur et adoration avec le Père sans principe, et l'Esprit vivificateur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

APPENDICE

A

LES SEPT DORMANTS.

Nous n'avons pas voulu priver nos lecteurs de cette histoire merveilleuse et célèbre, qui a été l'objet de tant de controverses. Baronius l'a contestée, et c'est un assez fort préjugé contre elle. D'autre part, le savant Assémani, dans le tome II de sa *Bibliothèque orientale*, en a pris la défense. Il mentionne un discours en vers de saint Jean, évêque de Sarug, en Mésopotamie, dans lequel l'histoire des sept Dormants est rapportée. Saint Jean de Sarug a vécu au Ve siècle, qui est celui même auquel a régné Théodose II, que l'on voit remplir un rôle dans le récit. Saint Grégoire de Tours, dont nous avons emprunté la narration, conforme pour le fond à celle de saint Jean de Sarug, fleurissait au VIe siècle. Au VIIe, cette histoire était si répandue dans l'Orient, que Mahomet y fait allusion dans le Coran. Nous n'entendons porter ici aucun jugement ; nous nous contenterons de transcrire les paroles par lesquelles le docte Bollandiste Guillaume Cuper termine l'exposé de la controverse auquel ce récit a donné lieu : « Quoi qu'il en soit, dit-il, de la vérité de cette histoire, dont nous lais- « sons le jugement au lecteur, après avoir exposé les raisons de part et « d'autre, nous concluons avec notre P. Rader qu'une tradition si univer- « sellement reçue, consignée sur tant de monuments écrits, et célèbre « chez tant de nations diverses, ne saurait être niée que sur des témoi- « gnages évidents et sur des arguments d'une complète certitude. »

Sous le règne de Décius, lorsque la persécution contre les chrétiens sévissait dans l'univers entier, et qu'on offrait partout de funestes sacrifices à de vaines idoles, les principaux officiers dans le palais du prince étaient sept jeunes hommes de noble extraction ; ils se nommaient Achillide, Diomède, Diogène, Probatus, Étienne, Sambatius et Cyriaque. Comme ils étaient journellement témoins de la scélératesse et de la cruauté de l'empereur, dans la crainte qu'il ne leur ordonnât d'adorer des idoles sourdes et muettes à la place du vrai Dieu, touchés de componction et par une inspiration céleste, ils s'empressèrent de recevoir la grâce du baptême ;

et dans les fonts sacrés de la régénération, on leur donna les noms de Maximien, Malchus, Martinien, Constantin, Denys, Jean et Sérapion.

Sur ces entrefaites, l'empereur Décius, s'étant rendu en la ville d'Éphèse, ordonna de faire une recherche si exacte de la secte des chrétiens, que l'on parvînt, s'il était possible, à anéantir jusqu'au nom de cette religion. On prépare donc les sacrifices, l'empereur lui-même sacrifie, et presse par des caresses ou par des menaces ses serviteurs de faire comme lui. Tous rivalisent de zèle pour l'offrande des victimes, en sorte que la ville entière était empestée par l'odeur et les vapeurs qui s'exhalaient de ces horribles sacrifices. Les sept athlètes du Christ, voyant ce qui se passait, se prosternèrent pour prier et pour gémir, et la tête couverte de poussière, ils imploraient la miséricorde du Seigneur, le conjurant de regarder du haut du ciel ces rites profanes, et de ne pas permettre que le peuple du Seigneur succombât au milieu d'une telle perversité.

Les persécuteurs du nom chrétien, s'étant aperçus de ce qu'ils faisaient, allèrent trouver le prince et lui dirent : « Ton décret impérial, ô prince, est parvenu jusqu'aux extrémités de l'univers, et personne n'a la présomption de contrevenir à tes ordres ; tous, en effet, offrent chaque jour des sacrifices aux dieux immortels, excepté sept jeunes hommes, pour lesquels cependant tu as une affection singulière et qui sont comblés de tes faveurs. » L'empereur leur dit : « Qui sont-ils ? » Ils lui répondirent : « C'est Maximien, fils du préfet, avec ses compagnons. » Décius, transporté de fureur, se les fit aussitôt amener chargés de chaînes, le visage trempé de larmes et la tête encore couverte de poussière, tels qu'ils étaient lorsqu'ils priaient en la présence du Seigneur. L'empereur les voyant, leur dit : « Votre âme dépravée est donc montée à un tel degré de perfidie que vous osez braver nos ordres, et refuser d'offrir les holocaustes qui sont dus aux dieux immortels? J'en jure par ma gloire, vous subirez divers genres de tourments

pour avoir ainsi méprisé nos dieux. » Ils lui répondirent : « Notre Dieu est unique et le seul véritable ; c'est lui qui est le créateur du ciel, de la terre et de la mer : tous les jours nous lui immolons un sacrifice de louanges, et nous sommes même disposés à mourir pour son nom. Quant à ces divinités que tu nous convies à adorer comme des dieux, nous savons qu'elles ne sont rien. Si elles ont des membres, c'est l'ouvrage des artistes qui les ont fabriquées ; mais elles ne sauraient avoir la vie. C'est pourquoi les oracles des prophètes du Seigneur condamnent ceux qui adorent ces idoles, souhaitant qu'ils leur deviennent semblables, aussi bien que ceux qui les fabriquent. » Ces paroles ne firent qu'enflammer davantage la colère de l'empereur. Cependant, ayant fait retirer tout le monde, il leur dit : « Sortez de notre présence, misérables ; mais vous serez punis pour l'injure que vous venez de proférer, avant que vous puissiez rentrer dans notre palais, et que, réconciliés par la clémence des dieux, vous jouissiez encore de la fleur de l'adolescence. Car il n'est pas convenable que des corps qui ont tant de grâce et de beauté soient soumis aux supplices. » Il ordonna ensuite de leur ôter leurs chaînes, et de les remettre en liberté jusqu'à son retour à Éphèse.

Ces jeunes hommes étant ainsi redevenus libres, tandis que l'empereur se rendait dans une autre ville, retournèrent dans leurs maisons, et après en avoir fait l'inspection, en enlevèrent l'or, l'argent, les vêtements et tout le mobilier, qu'ils distribuèrent aux pauvres ; puis ils se retirèrent dans une caverne du mont Céleus, emportant seulement un peu d'argent pour se procurer des vivres. Ils chargèrent Malchus, l'un d'entre eux, d'aller secrètement à la ville pour y acheter des aliments, et s'informer prudemment de la conduite de l'empereur envers les chrétiens. Tandis que les saints se consignaient ainsi eux-mêmes dans une prison volontaire, et se livraient assidûment à la prière, le détestable empereur revint à Éphèse. Après avoir pris ses informations ordinaires sur les chrétiens, il

demande Maximien et ses compagnons. Leurs parents lui répondent qu'ils se sont enfermés dans un antre du mont Céleus, mais qu'il serait facile de les en arracher, sur un ordre impérial. Les jeunes hommes ayant appris cette nouvelle de la bouche de Malchus, en furent saisis de terreur ; et aussitôt, se prosternant par terre, ils priaient le Seigneur avec larmes de les maintenir dans la foi et de les dérober aux regards du cruel empereur. Comme ils priaient ainsi, le Seigneur, prévoyant qu'ils seraient un jour utiles à ses desseins, exauça leurs supplications et reçut leurs âmes : et ils restèrent ainsi étendus par terre comme ensevelis dans un doux sommeil.

L'empereur, dans sa colère, dit à ses satellites : « Allez donc et bouchez l'entrée de la caverne, afin que ces contempteurs des dieux n'en puissent sortir. Comme ils se mettaient en devoir d'accomplir les ordres du prince, deux chrétiens, Théodore et Ruben, qui adoraient en secret le Christ, par crainte de l'empereur, prirent les devants, portant avec eux des tablettes de plomb sur lesquelles ils avaient écrit toute l'histoire de ces saints, et qu'ils placèrent au dedans de la caverne, vers l'entrée, sans que personne en sût rien ; et ils se disaient : « S'il plaît à Dieu de révéler aux peuples les bienheureux corps de ses athlètes, cette écriture attestera ce qu'ils ont souffert pour son nom. » Les satellites de l'empereur arrivèrent ensuite, roulèrent de grosses pierres à l'entrée de la caverne, qu'ils fermèrent entièrement, et s'en allèrent, en disant : « Qu'ils meurent de faim, qu'ils se dévorent les uns les autres, eux qui ont refusé avec tant de mépris d'offrir à nos dieux les sacrifices qui leur sont dus. »

Décius étant mort, et les années ayant succédé aux années, l'empire fut enfin dévolu à Théodose fils d'Arcadius. Sous son règne, l'impure secte des Saducéens reparut dans le monde, cherchant à détruire l'espérance de la résurrection, et disant ouvertement : « Les morts ne ressuscitent point. » Les chefs de cette hérésie étaient les évêques Théodore et Gaïus, qui cherchaient même à en infecter l'esprit de l'empereur. Le

prince, inquiété par leurs erreurs, se prosterna par terre, et conjura le Seigneur de daigner lui inspirer ce qu'il devait croire.

Or il y avait en ce temps-là à Éphèse un nommé Dalius, qui possédait de nombreux troupeaux. Parcourant un jour le mont Céleus, il dit au chef de ses bergers : « Dispose ici des parcs pour nos brebis; car ce lieu est un excellent pâturage. » Il ignorait ce que renfermait la caverne. Les bergers se mirent aussitôt au travail, et roulaient de grosses pierres. Ayant aperçu celles qui obstruaient l'entrée de la grotte, ils les employèrent aussi à construire leur mur, mais ils n'entrèrent pas.

Le Seigneur ordonna alors aux âmes de ces saints de reprendre possession de leurs corps : aussitôt ils se levèrent et se saluèrent comme ils avaient coutume de le faire après leur sommeil ; et croyant n'avoir dormi qu'une nuit, ils s'assirent gais et dispos. Non-seulement leurs membres avaient conservé toute leur beauté et leur souplesse, leurs vêtements même étaient aussi entiers et en aussi bon état que lorsqu'ils les avaient mis tant d'années auparavant. S'adressant alors à Malchus, ils lui dirent : « Raconte-nous donc ce que l'empereur a dit cette nuit, et si on nous recherche encore, afin que nous le sachions. » Il leur répondit : « Oui, on nous recherche pour nous faire sacrifier aux dieux. » Et Maximien ajouta : « Nous sommes tout prêts à mourir pour le Christ. Mais toi, prends cet argent, et va nous acheter des vivres ; puis informe-toi diligemment, mais avec prudence, et reviens nous dire ce que tu auras appris. » Ayant pris l'argent, il s'en alla. Or les pièces de monnaie portaient le nom et l'effigie de Décius.

Comme il approchait de la porte de la ville, il aperçut l'image de la croix placée au-dessus ; étonné de ce qu'il voyait, il se dit en lui-même : « Est-ce que, depuis hier que je sortais de la ville après le coucher du soleil, le cœur de Décius est tellement changé qu'il ait été jusqu'à munir la porte de la ville du

signe de la croix ? » Après qu'il y fut entré, il entendit des hommes jurer par le nom du Christ, en regardant du côté de l'église ; il vit des clercs parcourir les rues de la cité, et s'aperçut que les murs avaient été renouvelés. Son étonnement croissait à chaque pas, et il crut presque qu'il était entré dans une autre ville. Cependant il se rendit au marché, et présenta ses pièces de monnaie en échange des aliments qu'il voulait acheter. Les marchands les ayant examinées, dirent : « Cet homme-là a découvert un trésor, car il a des pièces du temps de l'empereur Décius. » Malchus, entendant ce discours, se mit à rouler dans son esprit des pensées étranges. « Qu'est-ce que tout cela ? se disait-il. Je fais donc un rêve ? » On le conduisit à l'évêque Marin et au préfet de la ville. Le préfet lui dit : « D'où es-tu ? de quel pays viens-tu ? — Je suis d'Éphèse, répondit-il, si toutefois c'est ici la ville d'Éphèse, que je me souviens d'avoir vue hier. » Le préfet ajouta : « Comment possèdes-tu ces pièces de monnaie ? » Malchus répondit : «Je les ai prises dans la maison de mon père. » Le préfet : « Et où est ton père ? » Et Malchus nommait ses parents, que personne ne connaissait. Le préfet lui dit : « Raconte-nous comment tu as acquis cet argent ; car il est du temps de Décius, qui est mort il y a longtemps : d'où il est manifeste que tu es venu pour te moquer des sages d'Éphèse; mais je vais te faire subir la torture, jusqu'à ce que tu dises la vérité. » Malchus, ému de ces menaces, répondit en pleurant, et toujours étonné : « Si vous le permettez, je vous adresserai une seule question. L'empereur Décius, qui a persécuté les chrétiens dans cette ville, où est-il ? » L'évêque Marin lui répondit : « Mon cher fils, il n'y a personne en cette ville qui se rappelle les temps de Décius ; car il y a de longues années qu'il est mort. »

Malchus, à ces paroles, rentrant en lui-même, dit à l'évêque : « Je croyais n'avoir dormi qu'une nuit avec mes frères; mais il paraît qu'un grand nombre d'années ont passé sur notre sommeil. Et maintenant le Seigneur m'a ressuscité avec

mes frères, afin que tout le monde connaisse que la résurrection des morts aura lieu. Suivez-moi, et je vous montrerai mes frères qui sont ressuscités avec moi. » L'évêque, étonné plus qu'on ne le saurait dire, se rendit avec lui à la caverne, accompagné du préfet et de tout le peuple. Malchus ayant raconté aux frères tout ce qui lui était arrivé dans la ville, l'évêque entra dans la caverne et y trouva une cassette fermée de deux sceaux d'argent. Il sortit aussitôt, fit assembler la multitude qui l'avait suivi, brisa les sceaux avec le préfet, et trouva deux tablettes de plomb, sur lesquelles était gravé tout ce que ces saints avaient souffert, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut. Dès lors ils ne doutèrent plus de la vérité des paroles de Malchus.

Ils rentrèrent, et trouvèrent les bienheureux martyrs assis dans un coin de la caverne. Leurs visages, vermeils comme des roses, avaient tout l'éclat du soleil dans sa splendeur, et ni leurs corps, ni leurs vêtements n'avaient souffert ni diminution ni avaries. L'évêque Marin, avec le préfet, se prosterna à leurs pieds pour leur rendre hommage, et tout le peuple glorifia Dieu d'avoir daigné rendre ses serviteurs témoins d'un tel miracle. Les saints racontèrent à l'évêque, devant tout le peuple, ce qui leur était arrivé du temps de Décius.

L'évêque et le préfet envoyèrent aussitôt des courriers à l'empereur Théodose, avec cette missive : « Venez en toute hâte ; si vous voulez, vous pouvez voir un grand miracle qui s'est manifesté de votre temps par la permission de Dieu. Vous y reconnaîtrez par vous-même que l'espérance de la résurrection est fondée, conformément à la promesse évangélique. » Théodose, apprenant cette nouvelle, se leva tout joyeux, et levant les mains il dit : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, Soleil de justice, de ce que vous avez daigné illuminer les ténèbres des mortels par la lumière de votre vérité. Je vous remercie de n'avoir pas permis que la lampe de ma confession fût obscurcie par le sombre nuage

d'une doctrine erronée. » Et parlant ainsi, il monta à cheval, et se rendit en toute hâte à Éphèse. L'évêque et le préfet, avec toute la multitude, allèrent au-devant de l'empereur. Comme ils approchaient de la caverne, les saints martyrs sortirent au-devant du prince. Leurs visages parurent resplendissants comme le soleil dans son midi. L'empereur se prosterna par terre pour les honorer, et rendit gloire à Dieu. Il se releva aussitôt, les embrassa avec larmes et leur dit : « Je vois vos visages comme si je voyais mon Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il appela Lazare du tombeau; je lui rends d'immenses actions de grâces de ce qu'il m'a confirmé dans l'espérance de la résurrection. » Maximien répondit : « Sache, ô empereur, que c'est pour raffermir ta foi que le Seigneur nous a ordonné de ressusciter. Aie donc confiance en lui, et confesse que la résurrection des morts aura lieu, puisque tu nous vois aujourd'hui, ressuscités comme nous sommes, nous entretenir avec toi, et raconter les merveilles de Dieu. » Et ils lui parlèrent de beaucoup d'autres choses.

Après cela, ils se prosternèrent par terre et s'endormirent de nouveau, remettant leurs âmes au Roi immortel, le Dieu tout-puissant. L'empereur, à ce spectacle, se jeta sur leurs corps, les embrassa avec larmes, et quittant ses somptueux vêtements, il les en couvrit ; puis il donna l'ordre de faire des cercueils d'or pour les y déposer. Mais, la nuit suivante, les saints s'apparurent à lui et lui dirent : « Ne fais rien, mais laisse-nous reposer dans la terre ; c'est de là que le Seigneur nous ressuscitera de nouveau, au grand jour de la résurrection de toute chair. » L'empereur fit construire une grande basilique sur leur tombeau, et y adjoignit un hospice pour les pauvres, qu'on devait y entretenir aux frais du trésor public. Il réunit ensuite les évêques pour célébrer la fête de ces saints, et tous glorifièrent Dieu, à qui appartient, dans la Trinité parfaite, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

B

LE MARTYRE DE SAINTE EUGÉNIE, VIERGE.

(L'an de Jésus-Christ 260.)

Nous donnons à nos lecteurs ce récit, moins populaire que l'histoire des sept Dormants, mais très-célèbre néanmoins dans l'antiquité. Non-seulement il a été connu de saint Adhelme, évêque de Sherburn, qui, dans son poëme *de Laude virginitatis*, composé vers l'an 680, lui emprunte tout ce qu'il dit de sainte Eugénie ; mais de plus, nous le retrouvons mis en vers par saint Alcime Avit, qui monta sur le siége de Vienne en 490, dans le poëme qu'il adressa à la vierge Fuscina, sa sœur. On ne peut donc douter que cette histoire n'eût cours au ve siècle ; et sa rédaction, peut-être sa traduction, a été attribuée à Rufin, prêtre d'Aquilée, contemporain de saint Jérôme. Nous la prenons dans l'édition des œuvres de cet auteur ; et quant à son autorité, la place que nous lui assignons dans cet appendice montre assez que nous ne prenons aucun parti dans la discussion des faits qu'elle contient.

L'empereur Commode, durant son septième consulat, envoya en Égypte un des plus illustres personnages de sa cour, nommé Philippe, pour prendre en main la préfecture d'Alexandrie ; tous les officiers de l'empire qui avaient reçu quelque pouvoir dans cette province, devaient dépendre de lui. Philippe partit donc de Rome avec son épouse Claudia, ses deux fils Avitus et Sergius, et sa fille Eugénie. A peine arrivé à Alexandrie, il déploya dans son gouvernement cette application pleine de dignité que Rome inspire à ses magistrats, et fit fleurir dans toute sa province les lois romaines. Il chassa tous les maîtres dans l'art dangereux de la magie, et ne permit point aux Juifs de se distinguer par le nom de leur nation ; quant aux chrétiens, il se contenta de les tenir en dehors de la ville d'Alexandrie. Pour lui, quoiqu'il aimât surtout les philosophes et qu'il fût peu attaché aux idoles, il s'adonnait aux superstitions romaines, avec tout le zèle d'un gentil fervent pour

ses faux dieux, suivant en cela moins les lumières de la raison que les traditions des ancêtres.

Il fit donner à sa fille Eugénie l'éducation la plus complète dans les arts libéraux, et quand elle connut également bien les deux langues grecque et latine, il permit qu'on l'initiât à la philosophie; car elle avait un esprit vif et pénétrant, et une mémoire si sûre qu'elle retenait pour toujours ce qu'elle avait une fois pu lire ou entendre. A ces qualités elle joignait une beauté remarquable et une grâce séduisante répandue dans toute sa personne; mais les vertus de son âme, la chasteté surtout, faisaient son plus bel ornement. A peine fut-elle parvenue à l'âge de quinze ans que Aquilius, fils d'Aquilius le consul, la demanda pour épouse. Son père alors dut l'interroger si elle consentirait à la demande d'un jeune homme issu d'une des plus illustres familles ; elle répondit : « Ce n'est pas la naissance, mais la vertu, qui doit régler le choix d'un mari ; car ce n'est point avec les parents du jeune homme, mais avec le jeune homme lui-même que l'épouse doit vivre. » L'amour de la chasteté avait inspiré ce premier refus, qui fut suivi de plusieurs autres. Enfin les Épîtres du bienheureux apôtre Paul tombèrent entre ses mains ; et bientôt, quoiqu'elle fût encore sous la dépendance de ses parents très-attachés au paganisme, elle commença d'être déjà chrétienne dans le cœur.

Nous avons dit que les chrétiens avaient reçu l'ordre de quitter la ville. Un jour Eugénie demanda à ses parents la permission d'aller visiter les terres que Philippe avait acquises dans les faubourgs. Elle l'obtint sans difficulté ; mais, en sortant d'Alexandrie, comme elle se dirigeait vers la villa de son père, elle entendit les chrétiens qui chantaient : « Tous les dieux des gentils sont des démons ; c'est notre Dieu qui a fait les cieux. » A ces mots, Eugénie poussa un profond soupir, et dit en pleurant à ses eunuques Protus et Hyacinthe qui l'accompagnaient : « Je connais votre science ; nous avons étudié les lettres ensemble ; nous avons lu ensemble et les

grandes actions des hommes et leurs forfaits : nous avons dévoré avec le zèle le plus scrupuleux les syllogismes que les philosophes ont bâtis dans de longues et inutiles veilles : et les arguments d'Aristote, et les idées de Platon, et les systèmes d'Epicure, et les conseils de Socrate, et les maximes des stoïciens. Eh bien ! pour conclure en un mot : tout ce que chante le poëte, tout ce que l'orateur invente, tout ce que le philosophe imagine , tout cela s'évanouit devant cette seule parole que nous avons entendu les chrétiens chanter avec enthousiasme : « Tous les dieux des gentils sont des démons. C'est notre Dieu « qui a fait les cieux. Que devant lui toute beauté s'incline ; « que sa louange retentisse. La sainteté et la magnificence sont « le reflet de sa majesté. »

Ainsi parlait Eugénie. Elle demanda ensuite que l'on comparât ces chants avec le livre de l'Apôtre. On fit donc une lecture dans les Épîtres du bienheureux Paul ; et cette lecture donna lieu d'admirer encore davantage le Psalmiste. Bientôt la foi les réunit tous trois dans une même pensée ; ils ne cherchaient plus qu'une seule chose : comment pourraient-ils pénétrer dans les sanctuaires de la sagesse divine, sans se séparer ? Eugénie reprit la parole : « Un pouvoir usurpé m'a fait votre maîtresse ; mais la sagesse me fait aujourd'hui votre sœur. Soyons donc frères désormais, non point comme l'a rêvé l'orgueil humain, mais selon que l'a ordonné la divine sagesse. Allons tous ensemble chez les chrétiens ; faites ce que je vous dirai ; hâtons-nous. On dit que Hélénus est leur évêque, et c'est dans sa maison qu'on les entend chanter nuit et jour les louanges de leur Dieu ; nous-mêmes , nous avons entendu leurs cantiques chaque fois que nous avons passé dans cet endroit. Mais on ajoute que cet évêque est absorbé tout entier par les nombreuses occupations de son Église ; c'est pourquoi il a donné pour chef et pour guide à ceux qui ne se sont réservé d'autre soin que de louer Dieu, un certain prêtre nommé Théodore , dont on rapporte de nombreux miracles. Par ses prières il rend la vue aux aveugles, chasse les démons et remet

en santé les malades. Mais on dit aussi que dans le lieu où cette association se réunit pour chanter les louanges du Seigneur, toute entrée aux femmes est interdite. Pour triompher de cette difficulté, j'ai résolu de me couper les cheveux ; nous partirons demain durant la nuit ; et à la faveur d'un déguisement, nous pourrons être admis. Nous ferons marcher devant nous tous nos gens ; vous deux vous accompagnerez la basterne, et vous me déposerez au lieu convenu. La basterne laissée vide continuera sa route ; et tous trois, sous les habits de patrices romains, nous irons ensemble trouver les hommes de Dieu. » L'avis fut trouvé bon, et, la nuit suivante, on l'exécuta, comme il avait été convenu.

Or, par une providence miséricordieuse du Christ sur les âmes fidèles, à l'heure même qu'ils se présentaient au monastère, l'évêque Hélénus y arrivait aussi. Et parce que c'est une coutume en Égypte, lorsque les évêques visitent les monastères, qu'une troupe nombreuse les suive en chantant, l'évêque d'Héliopolis, Hélénus, arrivait suivi d'une foule de plus de mille hommes qui chantaient selon l'usage : « La voie des justes est devenue droite et facile ; la voie des saints est préparée. » En entendant ces mots, Eugénie dit à ses compagnons : « Pénétrez le sens de ce cantique ; vous voyez qu'à nous s'adresse tout ce que leurs voix répètent. Lorsque dans nos mutuels entretiens nous préparions nos âmes à la connaissance du vrai Dieu, nous les avons entendu chanter : « Tous les dieux des gentils ne sont que des démons ; c'est no- « tre Dieu qui a fait les cieux. » Et aujourd'hui, à l'heure même que nous faisons le premier pas dans cette voie qui doit nous séparer du culte des idoles, en nous réunissant à la religion des chrétiens, voici que des milliers de ces hommes viennent au-devant de nous, en chantant tout d'une voix : « La route des justes est devenue droite et facile ; la voie des « saints est préparée. » Voyons donc où va tout ce peuple ; et, si c'est à la demeure où nous avons résolu d'aller nous-mêmes, joignons-nous à leurs chœurs ; nous entrerons avec

eux, comme si nous étions leurs frères, jusqu'à ce que nous ayons pu prendre quelques informations. »

Ils se joignirent donc à la foule qui chantait, et demandèrent quel était ce vieillard monté sur un âne, au milieu du peuple nombreux qui précédait et suivait à pied. On leur apprit que c'était l'évêque Hélénus. Il était né dans le christianisme; dès sa plus tendre enfance, il avait été élevé dans un monastère, où il avait grandi dans la plus haute sainteté. Si quelquefois, dans son enfance, on l'envoyait chez le voisin chercher du feu, il rapportait les charbons dans sa tunique, qui n'en était pas même endommagée. Il y avait peu de jours, un magicien était venu essayer de pervertir le peuple de Dieu par des arguments captieux. Il disait que Hélénus était un faux évêque; que pour lui il avait reçu du Christ la mission de les enseigner. C'était un homme très-habile et qui se servait des divines Écritures pour séduire le peuple. A la fin tous les chrétiens vinrent ensemble trouver Hélénus. « Père, lui dirent-ils, nous avons entendu Zaréas nous dire qu'il avait reçu sa mission du Christ. Associe-le à ton ministère, ou, si tu peux, convaincs-le de mensonge. Nous te prions de fixer un jour pour cette épreuve. » Le jour fut donc désigné, et le lieu choisi; c'était au milieu de la ville d'Héliopolis. Le magicien Zaréas y vint avec son art impie, et l'évêque Hélénus sans autre arme que la prière. Quand l'évêque eut salué le peuple, il dit : « Aujourd'hui vous ferez l'épreuve des esprits, pour voir s'ils sont de Dieu. » Puis il se tourna vers Zaréas, et commença contre lui une longue lutte de paroles. Mais parce que le magicien était habile à prendre mille tours dans la dispute, l'évêque ne put le réduire au silence par la puissance de ses discours : il vit même le peuple inquiet de l'avantage que Zaréas semblait au moment de remporter. C'est pourquoi il demanda un instant de silence, et dit à l'assemblée : « Il est nécessaire dans cette circonstance d'obéir aux conseils de l'apôtre Paul. Il dit à son disciple Timothée : « Dans vos « discours ne disputez jamais; cela ne peut servir qu'à la

ruine de ceux qui vous écoutent. » Mais parce qu'on pourrait m'accuser d'invoquer ce principe par timidité plutôt que par prudence, qu'on allume un grand feu au milieu de la ville ; tous deux nous entrerons dans les flammes ; et celui qui n'en sera pas atteint, nous croirons qu'il a reçu sa mission du Christ. » L'avis fut trouvé bon par toute l'assemblée. Aussitôt on dressa un vaste bûcher, et le bienheureux Hélénus invita Zaréas à entrer le premier dans les flammes. Zaréas lui répondit : « Entre le premier, c'est toi qui en as fait la proposition. » Alors le bienheureux père Hélénus, après avoir fait sur soi le signe sacré, étendit les mains et entra dans les flammes. Il y resta debout environ une demi-heure, sans que ni ses cheveux ni ses vêtements eussent reçu la plus légère atteinte. Puis il somma Zaréas d'entrer à son tour ; Zaréas refusa et voulut fuir. Alors le peuple, malgré sa résistance, le jeta dans le feu ; aussitot les flammes l'environnèrent et commencèrent à le dévorer. Déjà il était à demi consumé, quoique vivant encore ; le saint évêque Hélénus s'élança de nouveau au milieu du bûcher et l'en arracha ; mais le peuple chassa honteusement l'imposteur du pays. Quant à Hélénus, au contraire, il l'accompagne partout où il va, en chantant les louanges de Dieu, comme vous voyez faire aujourd'hui.

A ce récit, Eugénie, poussant un long gémissement, tomba aux pieds de celui qui lui parlait. « Je t'en conjure, lui dit-elle, présente-moi à Hélénus avec mes deux frères. Nous voulons abandonner les idoles pour nous convertir au Christ. Et, parce que nous sommes frères, et que c'est ensemble que nous avons formé cette résolution, nous voudrions obtenir de lui la grâce de n'être jamais séparés. » Le personnage à qui elle parlait ainsi lui répondit : « Pour le moment, tenez-vous en silence, jusqu'à ce que notre père soit entré au monastère, et y ait pris quelque repos. Lorsqu'il en sera temps, je lui ferai connaître tout ce que vous venez de me dire. » Cependant on approchait ; tout à coup les moines sortirent

au-devant de leur père, en chantant : « O Dieu, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple. » Puis, quand l'évêque et le peuple entrèrent, Eugénie les suivit avec ses deux compagnons Hyacinthe et Protus. Elle n'était connue que du personnage avec lequel elle venait d'avoir un entretien.

On acheva le chant des louanges matutinales ; après quoi, l'évêque prit un peu de repos. Il avait donné l'ordre de tout préparer, afin qu'il pût célébrer les divins mystères à l'heure de sexte, et que le peuple fût libre à celle de none pour rompre le jeûne. Or l'évêque, pendant son sommeil, eut un songe. Il lui semblait qu'on le traînait devant la statue d'une femme, pour lui offrir un sacrifice. Lui-même nous l'a raconté en ces termes : « Je dis alors à ceux qui me tenaient enchaîné : « Permettez-moi de parler à votre déesse. » Ils y consentirent, et je lui dis : « Apprends que tu es une créature de Dieu, des- « cends de ton piédestal, et ne souffre pas que l'on t'adore. » La femme, à ces paroles, est descendue et m'a suivi, en disant : « Je ne veux plus t'abandonner, jusqu'à ce que tu m'aies « rendue à mon créateur et à mon maître. » L'évêque était encore tout rempli de ces pensées, lorsque Eutrope, le personnage avec lequel Eugénie avait parlé, s'approcha de lui, et lui dit : « Trois jeunes frères viennent d'abandonner le culte des idoles, et dans le désir d'être associés avec les serviteurs du Christ dans ce monastère, ils ont suivi tes pas et sont entrés avec toi. Ils m'ont supplié avec larmes de vouloir bien les faire connaître à ta Béatitude. » Alors le bienheureux Hélénus dit : « Bon Jésus, je vous rends grâces de m'avoir tout révélé par avance. » Et il se fit amener les trois jeunes gens. Alors il prit la main d'Eugénie et adressa à Dieu une prière. Après quoi, il se retira avec eux à l'écart ; et, d'un visage plein de gravité, il les interrogea sur leur nom et le pays qui les avait vus naître. Eugénie répondit : « Nous sommes citoyens romains. De mes deux frères, l'un se nomme Protus, l'autre Hyacinthe ; et moi, l'on me nomme Eugène. » Le bienheureux

Hélénus reprit : « Tu as bien dit ; c'est avec raison que tu te donnes le nom d'Eugène ; car tu as agi avec le courage d'un homme ; que ton cœur soit toujours aussi ferme pour la foi du Christ. Mais sache que l'Esprit-Saint m'avait déjà fait connaître et ton nom d'Eugénie, et les traits de ton visage, et la manière dont tu es venue en ces lieux. Il n'a pas voulu non plus me laisser ignorer que ces deux jeunes gens sont tes serviteurs. Enfin il a daigné m'apprendre que tu lui avais préparé dans ta personne une demeure digne de lui, en gardant l'honneur de la virginité, et en rejetant avec mépris les trompeuses caresses du siècle présent. N'oublie pas cependant qu'un jour tu souffriras beaucoup pour la chasteté ; mais celui à qui tu t'es donnée ne t'abandonnera pas. » Hélénus, se tournant ensuite vers Protus et Hyacinthe, leur dit : « Dans un corps condamné à la servitude, vous avez généreusement gardé, et vous gardez encore la noble liberté de l'âme. C'est pourquoi ce n'est pas moi, mais le Christ notre Seigneur qui vous parle en ce moment par ma bouche : « En vérité je vous le dis, je « ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, mais celui « d'amis. » Vous êtes heureux d'avoir répondu à la gloire de l'Esprit-Saint et suivi tous trois d'un même cœur les conseils du Sauveur ; vous parviendrez tous ensemble à la gloire que vous ambitionnez. » Ainsi leur parlait le bienheureux Hélénus, sans autre témoin que Dieu. Il ordonna à Eugénie de garder ses habits d'homme ; et tous trois n'abandonnèrent point le saint évêque, jusqu'à ce qu'ils eussent été sanctifiés par le baptême et admis dans le monastère.

Mais il nous faut revenir un peu sur nos pas, et reprendre notre récit au moment où Protus et Hyacinthe sont partis avec Eugénie. La basterne, traînée par les chevaux et précédée du cortége des serviteurs, arriva vide chez la mère de la noble vierge. En voyant de loin les serviteurs qui pressaient le pas, et la basterne qui approchait, la famille entière accourut pleine de joie au-devant pour les recevoir. Mais quand ils eurent vu que le char était vide, tous ensemble poussèrent

un cri lamentable, et dans un instant la ville fut agitée par cette nouvelle. Quel citoyen eût pu apprendre sans douleur que le préfet avait perdu sa fille chérie ? Ce fut un deuil impossible à décrire ; tous confondaient leurs larmes et leurs sanglots, et les parents qui pleuraient leur fille, et les frères leur sœur, et les serviteurs leur maîtresse. La tristesse avec ses angoisses avait saisi toutes les âmes. On commença des perquisitions dans toute la province ; on interrogea les aruspices, on consulta les pythons ; enfin on eut recours aux sacrifices et aux superstitions sacriléges, pour savoir des démons ce qu'était devenue Eugénie. Tous répondaient qu'elle avait été enlevée au ciel. Le père le crut ; et acceptant cette consolation donnée à sa douleur, il fit célébrer par des fêtes les réponses des oracles. Eugénie sa fille fut admise au rang des dieux, et il lui fit élever une statue d'or. De ce moment elle fut honorée par la ville d'Alexandrie à l'égal des autres dieux. Cependant Claudia sa mère et ses frères Avitus et Sergius étaient inconsolables ; et rien ne pouvait adoucir leurs regrets de la perte d'Eugénie.

Pour elle, sous ses habits d'homme, elle persévérait avec un courage vraiment viril dans le monastère où nous l'avons vue entrer. Elle y fit de tels progrès dans la science divine, qu'au bout d'un an elle savait par cœur toutes les saintes Écritures. On voyait en elle un calme, une tranquillité d'âme qui l'eussent fait prendre pour un ange. Qui en effet eût soupçonné un être humain dans celle que protégeaient et la vertu du Christ et l'éclat sans tache de la virginité ? Tous ceux qui vivaient avec elle étaient saisis d'un sentiment d'admiration et de respect. Sa parole était à la fois humble et affectueuse, noble et modeste. Personne ne la devançait à la prière ; elle se faisait toute à tous, consolait les affligés, se réjouissait avec ceux qui étaient dans la joie, apaisait d'un seul mot la colère ; et son exemple était si puissant contre les orgueilleux que souvent ils aimaient à dire que sa vue avait suffi pour changer le loup en agneau timide. Enfin Dieu lui

avait accordé cet insigne privilége que la douleur abandonnait tous les malheureux qu'elle visitait. Aussi son nom devint bientôt célèbre. Quant à ses deux compagnons, ils ne la quittaient pas et lui obéissaient en tout.

La troisième année qui suivit sa conversion, le Seigneur appela à lui l'abbé qui dirigeait les frères dans le monastère. Après sa mort, tous furent d'avis qu'ils devaient se choisir pour père la bienheureuse Eugénie. La vierge craignit qu'il ne fût contre la règle qu'une femme commandât à des hommes; d'un autre côté, elle ne voulait pas rejeter avec mépris les instances unanimes des frères. Elle leur dit donc : « Je vous demande d'apporter ici le livre des Évangiles. » Quand on l'eut apporté, elle reprit : « Toutes les fois que les chrétiens ont à faire une élection, il faut qu'avant tout le Christ soit consulté. Cherchons donc ce qu'il veut de nous dans l'élection que vous venez de faire. Vous me donnez vos ordres ; souffrez que j'écoute ses conseils. » Alors déroulant le livre sacré, sa main s'arrêta sur ce passage qu'elle commença à lire : « Jésus dit à ses disciples : Vous savez que les princes des nations dominent sur ceux qu'ils gouvernent ; entre vous, il n'en sera pas ainsi. Si quelqu'un parmi vous veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous ; si quelqu'un veut être seigneur parmi vous, qu'il soit votre serviteur. » Après avoir lu ces paroles, Eugénie ajouta : « Je suis donc tout à vous, j'obéis à vos ordres ; je consens à recevoir la supériorité que vous m'imposez, puisque c'est le Seigneur lui-même qui me le commande. Je m'abandonne à votre charité pour être le dernier de vous tous. » Son consentement causa une grande joie à tous les frères. Quant à Eugénie, elle usa de son pouvoir pour choisir de préférence dans le monastère les fonctions qui d'ordinaire sont réservées aux personnes d'un rang inférieur : porter l'eau partout, couper le bois, nettoyer et laver. Enfin elle prit pour sa demeure le lieu où logeait le portier du monastère, afin d'éviter de paraître supérieure en quelque chose. Elle apportait un soin particulier à la nourriture des frères ;

elle faisait observer strictement l'ordre dans le chant des psaumes, veillant à ce que l'on n'omît rien dans les offices de tierce, sexe, none, vêpres, non plus qu'aux nocturnes et aux matines. Elle regardait comme perdu tout moment que n'aurait pas sanctifié la louange divine. Enfin, elle devint si chère à Dieu dans ses fonctions, qu'elle chassait les démons des corps des possédés, et ouvraît les yeux des aveugles. Mais, parce que j'ai résolu de toucher successivement chacun des points de cette histoire, autant que peuvent me le permettre les étroites limites dans lesquelles je suis resserré, je continue mon récit.

Mélanthia, noble dame, la plus distinguée peut-être parmi les matrones d'Alexandrie, entendant parler de ces prodiges, vint trouver Eugénie. Elle était travaillée de la fièvre quarte depuis plus d'une année. La bienheureuse Eugénie fit sur elle une onction avec de l'huile, et aussitôt la malade vomit le noir poison qui la faisait souffrir. Ainsi rendue à la santé, Mélanthia put regagner à pied la maison de campagne qu'elle possédait non loin du monastère. Aussitôt elle prépare des présents pour sa libératrice, remplit trois coupes d'argent de pièces d'or et les renvoie à la bienheureuse Eugénie, en reconnaissance de sa guérison. Eugénie les renvoya et lui fit dire, en la remerciant : « Nous avons abondamment, et même au delà, tout ce qui nous est nécessaire. C'est pourquoi, Mélanthia, ma très-chère mère, je t'exhorte et te conseille de distribuer ces richesses aux indigents, qui en ont plus besoin que nous. »

Mélanthia fut contristée de cette réponse; elle vint elle-même, supplia et offrit plus encore qu'elle n'avait offert. En même temps elle redoubla d'assiduités auprès de la bienheureuse Eugénie; ne soupçonnant pas qu'elle fût une femme, elle se laissa prendre à ses charmes. Elle ne voyait point dans Eugénie l'ange dont la sainteté l'avait guérie; celle-ci n'était pour elle qu'un beau jeune homme, à l'habileté duquel elle devait son salut. Éprise donc pour la vierge

d'une passion coupable, et craignant que ces premiers présents n'eussent paru trop faibles, elle ne mit plus de bornes à ses offres, moins encore à ses promesses. Enfin, après des prières longtemps inutiles, lorsqu'elle vit qu'Eugénie lui renvoyait toujours avec des marques de reconnaissance ce qu'elle lui offrait, elle eut recours à une épreuve plus délicate et feignit une maladie. Sur sa demande, Eugénie vint la visiter. Mélanthia la fit asseoir près de son lit, et commença en ces termes à lui révéler son cœur : « Je sens mon âme agitée pour toi d'un amour dont je ne suis plus maîtresse, et je n'ai pu trouver d'autre remède à mes tourments que de t'instituer le maître et le seigneur de tout ce qui est à moi. Pourquoi te crucifier par de vaines et inutiles abstinences ? Aujourd'hui je dépose à tes pieds ces riches et vastes domaines, un poids immense d'or, un service complet en argent, et un nombre infini d'esclaves pour composer ta maison. J'appartiens à une noble famille ; depuis un an je suis veuve sans enfants ; prends dans mon héritage la place de ceux que la nature m'a refusés, et sois le maître et le seigneur non-seulement de mes biens, mais de ma personne. » Eugénie répondit : « Ce n'est donc pas sans raison que ton nom m'avertissait de la perfide noirceur de ton âme ; car tu en as fait la demeure du diable. Fuis loin des serviteurs de Dieu, trompeuse et perfide Mélanthia. Les combats que nous poursuivons ne sont pas les mêmes. Donne pour maîtres à tes richesses des hommes qui te ressemblent ; pour nous, notre joie est de mendier avec le Christ. Il est toujours assez riche, celui qui est pauvre avec notre Dieu. Chasse loin de toi les trompeuses images de la passion ; ce n'est pas pour ton salut que cette folie s'est emparée de ton âme. Ton âme est devenue l'asile du dragon, et tes lèvres distillent son venin. Mais nous, avec le nom du Christ que nous invoquons, nous échappons à l'effet mortel de tes poisons, et nous trouvons miséricorde auprès de Dieu. »

Alors Mélanthia, ne pouvant supporter la honte d'une telle

déception, et craignant d'ailleurs d'être découverte, si elle ne prenait les devants, revint à Alexandrie ; elle alla trouver le préfet, et lui fit cette déposition : « J'ai fait la rencontre d'un jeune scélérat qui feint d'être chrétien. Comme on le dit habile dans l'art de guérir, je lui avais permis de me venir voir, espérant qu'il pourrait me soulager. L'impudent m'a prise sans doute pour une de ces femmes dont la pudeur est sacrifiée au crime ; il a osé m'attaquer, et me provoquer dans un langage obscène ; et si dans le moment même je n'avais jeté un cri, si une de mes femmes ne fût accourue pour me délivrer, j'aurais été la victime de sa sauvage passion. » Le préfet, entendant ce discours, fut enflammé de colère ; il envoya au monastère des hommes chargés d'arrêter l'accusé, et de l'amener enchaîné, lui et tous les habitants du monastère. Ils furent donc tous chargés de fers ; on les partagea dans les diverses prisons de la ville, parce qu'il n'y en avait point d'assez grande pour les recevoir tous. Bientôt après, on fixa le jour de leur mort ; ils devaient être condamnés, les uns aux bêtes, les autres au feu et à d'autres supplices. Ce fut une rumeur immense ; la renommée, pour qui rien n'est sacré, eut bientôt instruit toute la province d'Égypte. Tous y croient, tous condamnent avec elle ; car il n'est personne qui puisse croire que l'illustre matrone Mélanthia ait pu mentir. Enfin le jour fatal est arrivé. Les villes voisines sont accourues pour voir livrer aux dents des bêtes les infâmes corrupteurs. On les fait comparaître les mains et les pieds chargés de chaînes, et avec le collier de fer. A l'aspect de la bienheureuse Eugénie, que personne ne reconnaît encore pour une femme, les menaces et les cris du peuple s'élèvent de toutes parts. On la fait approcher ; le préfet ne veut pas d'intermédiaire, c'est de sa bouche même qu'il doit apprendre toute la vérité. On a préparé les chevalets, les fouets, les flammes ; les bourreaux sont à leur poste, rien ne manque de ce qui peut, en déchirant le corps, jeter le trouble dans les âmes.

Le préfet Philippe dit alors : « Toi le plus scélérat des chrétiens, réponds : Est-ce votre Christ qui vous a fait un précepte de vous abandonner à la corruption et de surprendre dans des piéges perfides la vertu et la pudeur de nos matrones ? Quelle est cette téméraire audace qui t'a poussé à attaquer la noble Mélanthia ? Tu t'es fait médecin pour pénétrer chez elle, et provoquer au crime la vertu la plus éprouvée. » La bienheureuse Eugénie écoutait ces paroles la tête baissée, pour n'être pas reconnue. Elle répondit au préfet : « Le maître que je sers, Jésus-Christ, a enseigné la chasteté ; et à tous ceux qui savent conserver leur corps sans souillure, il promet la vie éternelle ; nous pourrions donc accuser Mélanthia de faux témoignage. Mais il vaut mieux que nous souffrions pour ne pas perdre le fruit de notre patience, que d'exposer cette femme aux supplices en la convainquant de mensonge. Cependant, si tu veux m'assurer, par le nom de nos victorieux empereurs, que tu ne feras point retomber sur elle la sentence que tu préparais contre nous, et que son odieux mensonge ne sera pas puni, nous nous engageons à prouver que c'est elle qu'il faut charger du crime dont elle nous accuse. »

Le préfet jura par le salut des empereurs et promit tout ce qu'elle demandait. Alors Eugénie continua : « O Mélanthia, ton nom signifie la noirceur ! Mélanthia, ton cœur a de ténébreux replis ! C'est toi qui as fait préparer ces chevalets ; c'est toi qui veux qu'on attache les chrétiens à ces gibets. Consomme donc, frappe et brûle ; ce sont là pour nous des traitements précieux. Sache cependant que le Christ n'a pas de serviteurs infâmes, comme ta déposition voudrait le faire croire. Fais venir la servante que tu dis avoir été témoin de mon crime ; je veux par sa bouche te convaincre de mensonge. » La servante fut introduite devant le juge, et dit : « Le jeune impudique avait souvent été surpris en adultère avec des personnes sans nom ; à la fin, l'impunité lui a inspiré l'audace d'entrer dans la chambre de ma maîtresse, vers la

première heure du jour. Ses discours semblaient d'abord ceux d'un médecin; la suite manifesta bientôt sa passion, et la violence allait éclater, si je n'étais promptement accourue, appelant à notre aide toute la famille ici présente comme témoin du crime. » Alors le préfet fait approcher plusieurs personnes de la maison de Mélanthia, afin de confirmer, par leur témoignage, la vérité de cette déposition. Mais, à mesure qu'on les faisait venir, tous, les uns après les autres, attestaient que les faits s'étaient passés comme la servante l'avait déclaré. Le juge plein de colère s'écria : « Malheureux, que vas-tu répondre lorsque tant de preuves se réunissent contre toi, lorsque tant de témoins sont là pour t'accabler ? »

Eugénie répondit : « Le moment est venu de parler ; il n'est plus temps de se taire. J'aurais désiré renvoyer au jugement futur la réfutation du crime dont on m'accuse, et ne laisser voir ma chasteté qu'à celui-là seul pour l'amour de qui on la doit garder. Cependant, de peur qu'une criminelle audace ne s'en glorifie contre les serviteurs du Christ, je découvrirai en peu de mots la vérité, non pour en tirer vanité devant les hommes, mais pour glorifier le nom du Seigneur. La puissance de ce nom divin est assez grande pour élever à la hauteur d'un courage viril, même une femme timide, au milieu des plus grands périls. Sous ce rapport, la foi ne donne à l'homme aucune supériorité, selon ce que nous a enseigné le docteur de tous les chrétiens, le bienheureux apôtre Paul, quand il a dit que devant Dieu l'homme et la femme sont égaux, parce que nous sommes tous une même chose dans le Christ. C'est ce que j'ai cherché de toute l'ardeur de mon âme; forte de la confiance que le Seigneur m'a inspirée, je n'ai voulu de la femme ni son nom ni sa faiblesse ; j'ai agi en homme, lorsque j'ai courageusement embrassé la virginité qui fait l'ornement de l'Église. » En achevant ces mots, elle déchira le haut de sa tunique et découvrit son sein. S'adressant ensuite au préfet, elle lui dit : « C'est toi qui es mon père

selon la chair ; Claudia est ma mère, et ces deux personnages qui siégent à côté de toi sont mes frères Avitus et Sergius. Je suis ta fille Eugénie, qui, pour l'amour de Jésus Christ, ai méprisé comme de la boue le monde avec toutes ses delices. Tu vois avec moi Protus et Hyacinthe, mes serviteurs, avec lesquels je suis entrée à l'école du Christ. Jusqu'à cette heure le Christ m'a protégée; par sa miséricorde, il m'a fait triompher de toutes les attaques, et j'espère jusqu'à la fin lui demeurer fidèle. »

A ces mots, le père reconnaissant sa fille, les frères leur sœur, les serviteurs leur maîtresse, tous accourent à elle ; et, versant d'abondantes larmes devant le peuple assemblé, ils se jettent dans les bras d'Eugénie. On annonce à Claudia ce qui vient d'arriver ; aussitôt elle précipite ses pas vers le lieu de cette scène touchante. On apporte des vêtements tissus d'or ; malgré ses répugnances, Eugénie est contrainte de s'en couvrir. Puis on l'élève en triomphe, on la place sur le tribunal, et tout le peuple en la voyant s'écrie : « Il n'y a qu'un Christ, le seul et vrai Dieu des chrétiens. » Des prêtres, des évêques, mêlés au peuple chrétien dans l'amphithéâtre, étaient venus là en grand nombre pour donner la sépulture aux innocentes victimes de la calomnie. Ils se montrent alors, chantent un hymne au Seigneur, et s'écrient tout d'une voix : « La droite du Seigneur a fait éclater sa puissance avec gloire ; votre droite, Seigneur, a brisé vos ennemis. » Tel était le glorieux triomphe d'Eugénie. Et, comme pour consacrer la preuve de sa chasteté, au milieu de ce mouvement du peuple, on vit tout à coup le feu descendre du ciel et envelopper la maison de Mélanthia, dont en un moment il ne resta plus le moindre vestige. A ce spectacle, on sentit éclater parmi le peuple une joie mêlée de crainte. L'église fermée depuis huit ans est bientot rouverte, et voit cesser son long veuvage. On rappelle la population chrétienne. Le préfet, sous l'éclat des faisceaux romains, reçoit le baptême, ses enfants aussi sont régénérés avec Claudia, la

mère d'Eugénie. En même temps le préfet rend aux chrétiens leurs priviléges ; il envoie un rapport à l'empereur Sévère, lui rappelle que les chrétiens ont rendu d'assez grands services à l'empire, pour qu'on doive suspendre la persécution et leur permettre d'habiter dans les villes. L'empereur se rendit à ces réclamations, et la ville d'Alexandrie devint bientôt comme une seule Église. Les cités voisines participèrent à son bonheur, et le nom chrétien fleurit au milieu du respect des peuples.

Mais parce que toujours la jalousie de l'ennemi s'attache à la sainteté, et que la vertu est poursuivie par la malice, le diable, voyant plusieurs des personnages les plus considérables d'Alexandrie qui honoraient encore les idoles, supporter avec peine qu'on eût accordé des priviléges aux chrétiens, leur persuada d'aller trouver l'empereur. Ils lui dirent que Philippe avait troublé l'ordre dans la république; qu'après neuf années d'une administration irréprochable qui devait honorer les faisceaux de l'empire, aujourd'hui, dans sa dixième année de préfecture, il avait tout perdu. « Il a abandonné ajoutaient-ils, les cérémonies des dieux immortels, et entraîné toute la ville au culte d'un homme que les Juifs ont fait mourir. Vos lois ne sont plus respectées. Partout on entre dans les temples sacrés des dieux, non plus dans le dessein de les honorer, ni même de montrer que du moins on les regarde comme des dieux : on y vient pour les insulter par des blasphèmes sans nombre, pour répéter que leurs statues ne sont que pierre et métal, et non pas le signe de leur divinité. » Par ces discours et d'autres semblables, ils provoquèrent la colère des augustes Sévère et Antonin, qui envoyèrent au préfet des ordres conçus en ces termes: « Le divin Commode notre père, lorsqu'il était auguste, t'avait établi moins comme le préfet que comme le roi d'Alexandrie, et il avait voulu que l'on ne te donnât pas de successeur tant que tu vivrais. Nous voulons encore aujourd'hui ajouter à ces bienfaits ; mais nous exigeons auparavant que tu rendes aux dieux immortels le culte que tous les siècles

leur ont rendu. Si tu le refuses, renonce à ta dignité et à tous tes biens personnels. »

Après avoir reçu cet ordre des empereurs, Philippe feignit une maladie, pour se donner le temps de distribuer tous ses biens aux églises et aux pauvres de la province. En même temps, rempli de l'esprit du Christ, il fortifiait les autres chrétiens dans la crainte de Dieu et dans la foi. Cependant la ville d'Alexandrie voulut le choisir pour son évêque ; en sorte qu'il fut à la fois préfet au nom de la république, parce que son successeur n'était pas encore arrivé, et évêque de cette Église, qui admirait son dévouement à la religion. Il la gouverna pendant un an et trois mois.

Au bout de ce temps, Pérennius arriva avec le titre de préfet, pour remplacer Philippe à Alexandrie. Longtemps il chercha à le faire périr, mais toujours inutilement, parce que la ville entière lui gardait l'affection la plus dévouée. A la fin, le préfet envoya des impies qui, se disant chrétiens, arrivèrent jusqu'à l'évêque, et le frappèrent pendant qu'il disait la prière du Seigneur, un jour de dimanche. Les assassins furent, il est vrai, arrêtés et livrés au préfet Pérennius ; mais lui, qui savait d'où l'ordre était parti, les fit mettre en prison, sous prétexte de les interroger plus tard ; et peu de jours après l'intervention des princes les renvoyait absous. Cependant Dieu permit que le bienheureux Philippe vécût encore trois jours après le coup qui l'avait frappé, afin qu'il pût affermir dans la foi les cœurs qui chancelaient. Puis, plein du désir d'aller à Dieu et craignant de perdre la couronne du martyre, il pria le Seigneur de ne pas la lui refuser. Encore dans une chair mortelle, par l'efficacité de sa prière, il chassait les démons et rendait la vue aux aveugles : comment Dieu aurait-il pu lui refuser la couronne ? Assurément il pouvait obtenir tout ce qu'il voulait ; aussi lui fut-il donné de participer à la couronne du saint martyr Philippe dont il avait reçu le nom ; et les martyrs reçurent au ciel pour collègue celui que l'Église avait trouvé digne des honneurs du sacerdoce. Philippe voulut

que son corps fût placé à l'entrée du monastère de vierges que sa fille Eugénie avait fondé. La bienheureuse Claudia sa femme bâtit sur le lieu même une hôtellerie, à laquelle elle donna des terres, pour l'aider à recevoir les voyageurs. Puis, avec ses deux fils Avitus et Sergius et sa fille la bienheureuse Eugénie, elle revint à Rome.

Le sénat romain accueillit avec grande joie les enfants de Philippe ; il envoya l'un d'eux à Carthage avec le titre de proconsul, et nomma l'autre vicaire de l'Afrique. Quant à la bienheureuse Eugénie, les matrones romaines venaient en grand nombre la visiter; les jeunes filles, autrefois ses amies, accouraient auprès d'elle, et Eugénie les initiait à la foi du Christ, et les exhortait à vouer au Seigneur leur virginité. L'une d'entre elles, d'origine royale, nommée Basilla, conçut le désir de lier des relations avec elle. Mais parce qu'Eugénie était chrétienne, Basilla ne pouvait la venir trouver ; elle lui fit donc demander de vouloir bien l'instruire de la religion chrétienne par un intermédiaire fidèle. A cette demande, la bienheureuse Eugénie fait venir ses compagnons, les bienheureux Protus et Hyacinthe, et leur dit : « Préparez-vous, ceignez vos reins, le Christ vous appelle au combat. Je veux vous offrir en présent à Basilla, pour être ses serviteurs, afin que vous fassiez d'elle une servante du Christ. » Et elle les lui offrit en effet. Basilla les reçut à titre de serviteurs, mais les honora comme des apôtres. Elle passait avec eux de longues heures, comme avec des eunuques attachés à son service ; ni le jour ni la nuit ils ne cessaient de parler de Dieu et de prier ensemble. Enfin Corneille, qui était en ce moment à Rome le pontife de la loi sainte, vint la trouver en secret et la baptisa. La bienheureuse Basilla, confirmée dès lors dans la crainte de Dieu, par la miséricordieuse bonté du Christ, put voir la bienheureuse Eugénie ; et elles ne se quittaient presque plus. Les veuves chrétiennes se réunissaient chez Claudia, tandis que la maison d'Eugénie recevait toutes les vierges. Corneille venait tous les

samedis sur le soir se préparer avec elles au jour du Seigneur, en chantant les hymnes et les cantiques, durant les veilles de la nuit. Puis, au milieu des chants de ces chastes colombes, dans le tranquille silence de toute la nature, il célébrait les saints mystères et fortifiait leur foi. Pour Eugénie et Basilla, nous avons dit qu'elles se voyaient sans cesse ; mais c'était surtout la nuit qu'elles prolongeaient leurs entretiens, et goûtaient dans ce divin commerce les douceurs du Christ. Combien de vierges Eugénie n'a-t-elle pas procurées au Seigneur ! Combien d'épouses Basilla n'a-t-elle pas consacrées au Christ ! Et dans le même temps combien de veuves, par le moyen de Claudia, ont persévéré généreusement dans le veuvage ! Combien de jeunes gens, par le zèle de Protus et d'Hyacinthe, ont cru au Seigneur Jésus-Christ !

Sous les empereurs Valérien et Gallien, le peuple se souleva contre les chrétiens ; Cyprien à Carthage, Corneille à Rome, étaient accusés de vouloir renverser l'empire. On donna plein pouvoir au proconsul Paternus, afin qu'il fît périr Cyprien. Pour Corneille, il se tenait caché, protégé contre toute poursuite par l'attachement que lui portaient un grand nombre de Romains illustres. Alors la bienheureuse Eugénie, regardant avec émotion Basilla, lui dit : « Le Seigneur m'a révélé que tu devais souffrir pour la virginité. » Et Basilla répondit à Eugénie : « Et moi aussi, le Seigneur m'a daigné faire connaître que tu recevrais une double couronne de martyre, l'une que tu as méritée à Alexandrie par de grands travaux et de longues souffrances, l'autre que tu achèteras par l'effusion de ton sang. » Alors la bienheureuse Eugénie, les mains étendues vers le ciel, fit cette prière : « Seigneur Jésus, Fils du Très-Haut, c'est par la virginité de votre mère que vous êtes venu nous sauver ; aujourd'hui, pour récompense de la virginité qui vous est chère, conduisez au royaume de la gloire toutes les vierges que vous m'avez confiées. »

Bientôt, au milieu des saintes vierges du Christ qu'Eugénie et Basilla réunissaient autour d'elles, Eugénie parla en ces termes : « Voici le temps de la vendange, où les raisins sont coupés et foulés aux pieds, mais pour être placés ensuite avec honneur sur la table du roi. Vous donc, vierges saintes, raisins spirituels, que mes entrailles ont portés, que la grâce divine a mûris avant le temps, soyez prêtes dans le Seigneur. La virginité est le premier caractère d'une vertu qui s'est approchée de la sainteté de Dieu. Semblable aux anges, elle est la mère de la vie, l'amie de la sainteté, la voie de la sécurité, la reine des joies véritables. Elle guide la vertu, nourrit et couronne la foi, aide et soutient la charité. Rien n'est digne de nos travaux, rien ne mérite nos efforts comme de vivre dans la virginité, ou, ce qui est plus glorieux encore, de mourir pour elle. Les plaisirs dont ce monde flatte notre mollesse ne sont que tromperie. Ils apportent avec eux la joie d'un moment, et, en nous quittant, ils nous laissent une douleur éternelle. Pour le rire d'un instant, ils nous condamnent pour jamais aux larmes. C'est l'éclat fugitif d'une fleur qui bientôt se flétrit et se décompose. Ils promettent la sécurité menteuse du temps qui passe, et nous livrent aux tourments du siècle qui n'aura pas de fin. C'est pourquoi, vierges bien-aimées, qui avez soutenu avec moi jusques aujourd'hui les combats de la virginité, persévérez dans l'amour du Seigneur, comme vous avez commencé. C'est maintenant le temps des larmes ; supportez ces courts instants sans dégoût et sans effroi, afin que, lorsque viendra le jour des joies éternelles, vous méritiez de les goûter par le zèle de votre charité. Je vous ai recommandées à l'Esprit-Saint, et je ne doute pas qu'il ne vous réunisse un jour, toutes pures et sans tache, à celle que vous aimez comme une mère. Ne cherchez donc plus à voir ici-bas les traits de ce visage terrestre, mais contemplez en esprit ma vie. » Elle dit, leur donna à toutes le baiser, et trouva assez de force et de courage pour consoler

leurs larmes. Basilla et Eugénie se dirent un dernier adieu, et, après la prière, toutes se séparèrent.

Or le même jour, une des servantes de Basilla vint trouver Pompéius, le fiancé de sa maîtresse, et lui dit : « Je sais que tu as mérité de l'empereur la promesse de recevoir la main de Basilla ma maîtresse. Voilà six ans et davantage que tu attends, à cause de son âge encore trop tendre. Sache maintenant qu'Hélénus son oncle est chrétien, qu'elle-même en se faisant chrétienne s'est engagée à ne jamais t'avoir pour époux. Eugénie, sous prétexte de lui faire un présent, lui a offert ses deux eunuques, Protus et Hyacinthe. Basilla les honore comme ses seigneurs ; chaque jour elle baise leurs pieds, comme elle ferait à des dieux immortels, parce qu'ils sont maîtres dans cet art de la magie que pratiquent les chrétiens. » A cette nouvelle, Pompéius court aussitôt chez Hélénus, l'oncle de Basilla, et qui, à ce titre, lui servait de tuteur et de père. Il lui dit : « Je veux dans trois jours célébrer mes noces ; fais-moi voir la fiancée que les maîtres du monde, nos invincibles princes, m'ont promise pour épouse. » Hélénus comprit que le secret avait été trahi, et il répondit : « Jusqu'à ce qu'elle fût sortie de l'enfance, j'ai dû, comme frère de son père, l'élever et prendre en main sa tutelle ; maintenant elle est maîtresse d'elle-même, et veut user de son droit. C'est pourquoi, si tu désires la voir, ce n'est plus moi, c'est elle qui peut t'en accorder la faveur. »

Cette réponse rendit plus violentes les fureurs de Pompéius ; il se rendit à la demeure de Basilla, et se fit annoncer par les portiers. Basilla lui fit répondre : « Je n'ai aucune raison pour te voir, t'entendre, ou te saluer. » Ces paroles jetèrent un grand trouble dans l'âme de Pompéius. S'appuyant sur la faveur du sénat presque tout entier, il vint se jeter aux pieds de l'empereur et lui dit : « Prince, que ton autorité sacrée protége tes Romains, et chasse de cette ville les nouveaux dieux qu'Eugénie nous a amenés avec elle de l'Égypte. Il y a

longtemps que ces hommes qu'on appelle chrétiens sont le fléau de la république; ils insultent les cérémonies saintes de nos lois, et méprisent nos dieux tout-puissants, comme de vaines statues. Bien plus, ils renversent les droits mêmes de la nature, séparent les époux et s'unissent à nos fiancées ; puis ils disent qu'il est injuste à un fiancé de recevoir la main de celle qui lui fut promise. Que ferons-nous, très-pieux empereurs? Y a-t-il donc des dieux qui veulent anéantir la race humaine? Et, sans mariage, sans naissance, sur qui s'exercera le pouvoir des princes? Où se répareront les forces de Rome? où retrouvera-t-elle des armées pour des combats toujours renaissants? En faveur de qui vos mains victorieuses pourront-elles s'appesantir sur les têtes des ennemis de la patrie, s'il ne nous est plus permis d'avoir des épouses, s'il nous faut perdre nos fiancées, sans avoir droit de nous plaindre ? »

Ainsi priait Pompéius, et les sénateurs appuyaient ses demandes par leurs larmes. Alors Gallien, auguste, ordonna par un décret que Basilla recevrait son fiancé, ou qu'elle périrait par le glaive ; et qu'Eugénie sacrifierait aux dieux, ou expirerait dans de cruelles tortures. Enfin il donna plein pouvoir de punir quiconque recélerait un chrétien. Aussitôt on alla trouver Basilla pour lui faire accepter son fiancé. Elle dit qu'elle avait pour fiancé le Roi des rois, qui est le Christ Fils de Dieu. A cette réponse, on la frappa d'un coup d'épée. On arrêta ensuite Protus et Hyacinthe, et on les traîna au temple. Mais ils firent une prière, et la statue devant laquelle on les avait amenés tomba à leurs pieds et disparut, sans qu'il en restât une trace pour indiquer même le lieu qu'elle occupait. Loin de reconnaître dans ce miracle la puissance de Dieu, le préfet de la ville, Miétius, l'attribua à la magie et leur fit trancher la tête.

Il fit ensuite venir Eugénie, et lui demanda le secret de son art. La vierge lui répondit avec une noble fermeté : « Notre art, en effet, a des secrets qui dépassent toutes les forces de la

magie ; car notre maître a un père sans avoir de mère, et une mère sans avoir de père. Le père l'a engendré, sans commerce avec aucune femme ; et la mère lui a donné le jour, sans s'être unie à aucun homme. Lui-même a pour épouse une vierge, qui chaque jour lui donne des enfants, et en si grand nombre qu'on ne les saurait compter ; elle est vierge, et chaque jour cependant l'Époux s'unit à l'Épouse ; rien ne sépare jamais leurs étroits embrassements ; mais telle est la pureté de leur union, que toute virginité, toute charité, toute intégrité, en découlent comme la fontaine de sa source. »

Miétius était frappé d'étonnement ; mais craignant que l'empereur ne vînt à apprendre qu'il écoutait Eugénie avec intérêt, il la fit conduire au temple de Diane. Là le bourreau lui dit en la menaçant : « Eugénie, rachète les biens de tes pères, sacrifie à la déesse Diane. » La bienheureuse Eugénie, étendant les mains, se mit à prier : « O Dieu, disait-elle, vous connaissez les secrets de mon cœur, et vous avez conservé toujours intacte dans votre amour ma virginité. Vous avez daigné me faire l'épouse de votre Fils, le Seigneur Jésus-Christ, et faire régner en moi votre Esprit-Saint. Aujourd'hui, daignez m'assister dans la confession que je vais faire de votre nom, afin que tous les adorateurs de cette idole, qui mettent leur gloire dans de vaines statues, soient confondus. » Tandis qu'elle priait, il se fit un grand tremblement de terre ; le sol s'affaissa sous les fondements du temple, qui disparut entièrement avec son idole; il n'en resta que l'autel, qui était situé à la porte devant laquelle se tenait Eugénie. Toutes ces choses se passèrent dans l'île Lycaonia, devant les nombreux témoins du dernier combat de la martyre. Le concours se grossit promptement d'un peuple immense de citoyens romains; les cris de la foule se confondaient, les uns disant qu'elle était innocente, les autres que c'était une magicienne. On rapporte au préfet ce qui vient d'arriver ; le préfet en instruit

l'empereur ; celui-ci ordonne que l'on attache Eugénie à une grosse pierre et qu'on la précipite dans le Tibre. Mais la pierre se rompit d'elle-même, et la bienheureuse était assise sur les eaux du fleuve qui l'emportaient doucement, en sorte que tous les chrétiens purent voir qu'Eugénie était assistée sur le fleuve, pour n'être pas engloutie, par celui qui soutint Pierre sur les eaux de la mer afin qu'il n'enfonçât pas.

Cependant on retira la bienheureuse martyre. et on la jeta dans les fourneaux des thermes de Sévère ; mais à l'instant les feux s'éteignirent, et firent place à une douce fraîcheur. Le bois qui les alimentait se transforma en une masse informe, qui ne pouvait plus être employée. Eugénie fut ensuite enfermée dans une prison ténébreuse, avec ordre de la laisser dix jours sans lui donner de nourriture, ni lui laisser voir la lumière. Mais la prison fut remplie tout à coup d'une éblouissante splendeur, qui jeta au loin un vif éclat, lorsque les portes furent ouvertes. Le Sauveur lui apparut portant en main un pain blanc comme la neige, et rempli de douceur et de suavité. « Eugénie, lui dit-il, reçois de ma main cette nourriture ; je suis ton Sauveur, celui que tu as aimé et que tu aimes de toute ton âme. Je te recevrai au ciel le jour même où je suis descendu du ciel sur la terre. » Il dit, et disparut. Le jour de la naissance du Seigneur, un gladiateur fut envoyé dans la prison, et frappa la vierge d'un coup d'épée. Son corps fut enlevé par les chrétiens, et déposé non loin de la Voie Latine, sur une terre qui lui avait appartenu, et où elle avait enseveli un grand nombre de saints.

Or, un jour que Claudia, la mère d'Eugénie, pleurait au tombeau de sa fille, celle-ci lui apparut au milieu du silence de la nuit. Elle était revêtue d'un riche manteau tissu d'or, et une foule nombreuse de vierges l'accompagnait. « Réjouis-toi, lui dit-elle, sois dans l'allégresse ; car le Christ m'a fait entrer dans la joie de ses saints, et il a admis mon père au

nombre des Patriarches. Recommande à tes fils qui sont mes frères, de garder fidèlement le signe de la croix, pour mériter d'avoir part avec nous au bonheur des saints. » Pendant qu'elle parlait, il s'était fait une grande lumière que l'œil de l'homme n'aurait pu soutenir; les anges passaient devant la vierge en répétant des hymnes à Dieu. Dans ces chants mystérieux d'une ineffable beauté, on entendait résonner surtout le nom de Jésus et celui de l'Esprit-Saint. Gloire donc et honneur soient au Père et au Fils et à l'Esprit-Saint, et maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles ! Amen.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



